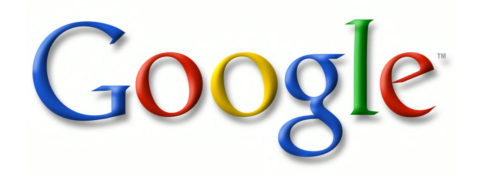
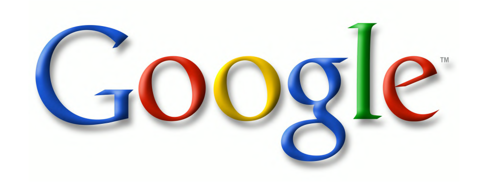
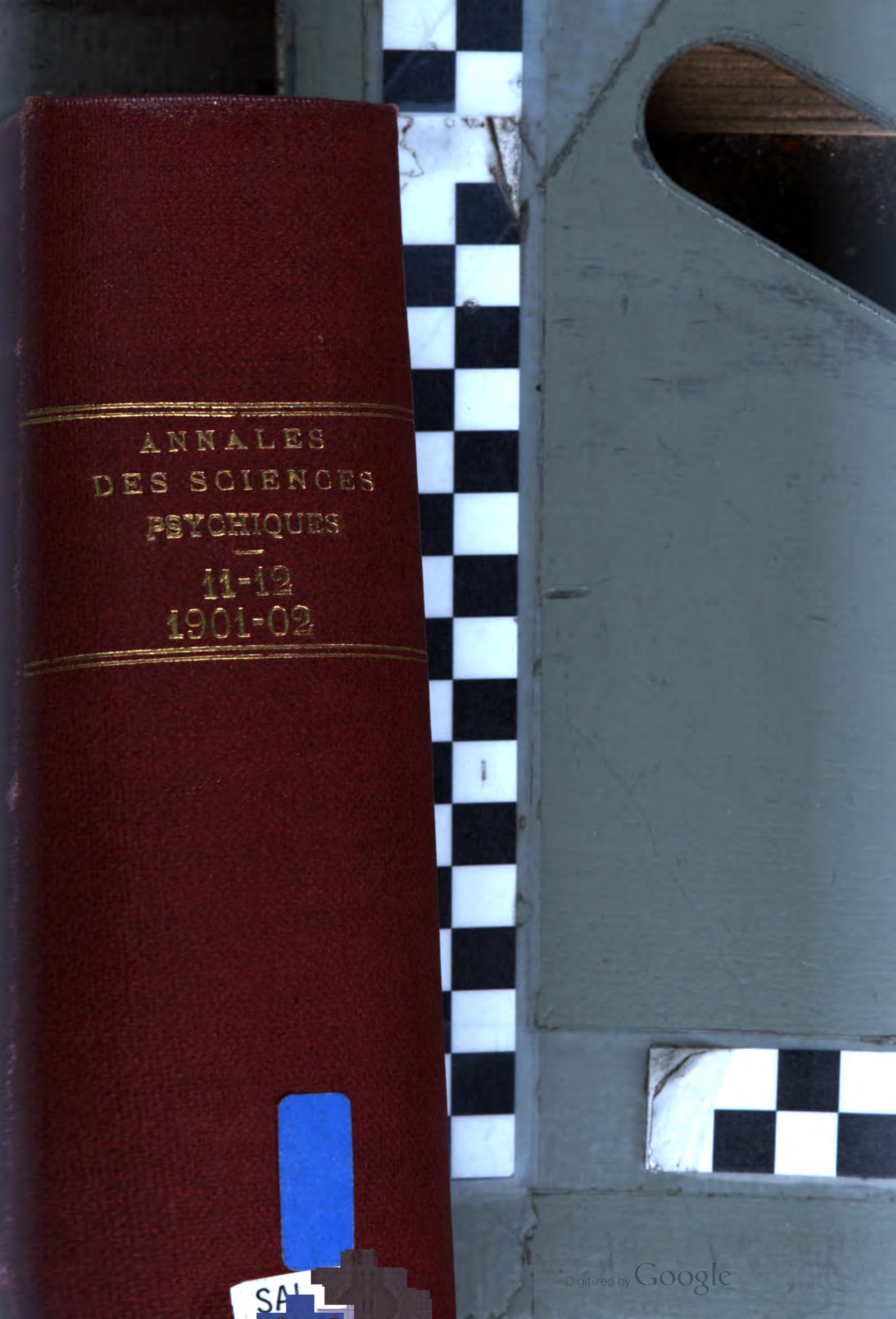





ANNALES
DES SCIENCES
PSYCHIQUES
11-12
1901-02
Digitized by Google


Stanford University Libraries
36105004975582


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

ONZIÈME ANNÉE. — 1901



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1901

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

AVANT-PROPOS

Les *Annales des Sciences psychiques* entrent dans leur onzième année. Elles ont été créées pour examiner avec impartialité les divers phénomènes d'ordre psychique et pour les présenter de telle sorte qu'ils puissent être pris en considération par le monde savant, ou, tout au moins, par les esprits éclairés et disposés à prêter attention à ces questions.

Pour atteindre ce but, nous avons dû, surtout pendant les premières années, nous montrer très réservés, ne publier que les cas qui offraient quelques garanties d'authenticité, et exclure les théories trop avancées ou trop hâtives. Nous avons surtout insisté sur la télépathie et sur les mouvements d'objets sans contact, parce que la télépathie est du domaine de l'observation et que les mouvements d'objets sans contact constituent le phénomène qui se prête le mieux à l'expérimentation; nous avons aussi recueilli ou reproduit les cas de suggestion mentale, de lucidité, de prémonitions, de phénomènes de hantise, qui sont parvenus à notre connaissance et nous ont paru avoir été minutieusement et consciencieusement observés.

Nous avons eu la satisfaction de constituer un recueil utile, *de former de véritables annales* de ces divers phénomènes, *annales* où puisent abondamment la plupart des auteurs qui écrivent sur ces questions.

Nous ne nous départirons pas de cette ligne de conduite et les *Annales des Sciences psychiques* continueront à être ce qu'elles étaient; mais maintenant que le but est atteint, maintenant que nous avons fait tout ce que nous pouvions faire pour attirer l'attention sur ces phénomènes et sur leur étude, nous nous départirons de notre sévérité, — de notre exclusivisme diraient certains esprits impatients, — et nous élargirons notre programme.

Il serait en effet tout à fait inutile d'insister outre mesure sur la télépathie et sur les mouvements d'objets sans contact : ces phénomènes sont toujours identiques, ils ne diffèrent que par la précision des détails et la pefection plus ou moins grande avec laquelle on les a observés et recueillis, et d'ailleurs ceux que nous avons déjà publiés au cours de ces dix dernières années, suffisent, *par leur ensemble et par la perfection de quelques-uns d'entre eux*, à convaincre quiconque n'est pas systématiquement réfractaire à leur égard.

Nous publierons donc (maintenant que nous avons moins à nous préoccuper de l'opinion publique), des études et des théories qu'il eût été imprudent et malavisé de publier pendant les premières années de l'existence de notre recueil, alors que le terrain n'était pas encore préparé et que l'on prêtait moins volontiers qu'aujourd'hui son attention à des faits en apparence aussi étranges et aussi invraisemblables. Nous ferons une place aussi grande que possible aux travaux publiés à l'étranger, qui nous paraîtront intéressants à faire connaître et dont il nous sera possible de nous procurer de bons comptes rendus ou de bonnes traductions.

Il sera bien entendu que toutes les fois qu'il y aura une signature au bas d'un article, d'une étude ou d'un compte rendu, la responsabilité du signataire sera seule en cause et que tout ce qui se trouvera écrit sous le couvert de ces signatures n'engagera en aucune façon les *Annales des Sciences psychiques*.

D.

DOCUMENTS ORIGINAUX

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

RECHERCHES SUR LES
MATÉRIALISATIONS DE FANTOMES
LA PÉNÉTRATION DE LA MATIÈRE
ET AUTRES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE Dr PAUL GIBIER

Directeur de l'Institut bactériologique (Institut Pasteur) de New-York
Ancien interne des hôpitaux de Paris
Ex-assistant de pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris
Membre de l'Académie des Sciences de New-York;
de la Société des Recherches psychiques de Londres
Chevalier de la Légion d'honneur.

NOTE DE LA DIRECTION

Nous publions aujourd'hui une partie des expériences très intéressantes que le Dr Paul Gibier a faites à New-York, dans son laboratoire, en s'entourant d'autant de précautions qu'il l'a pu. Il ne nous est pas possible de publier dans le numéro actuel tout le mémoire du Dr Gibier; la seconde partie, la plus longue et la plus importante, paraîtra dans le prochain numéro.

Avec les expériences du Dr Paul Gibier, nous sommes en pleines séances de spiritisme américain, et malgré l'autorité et la notoriété scientifiques de l'auteur, nous n'aurions pas voulu publier semblables expériences il y a dix ans, lors de la fondation des

Annales; mais depuis dix ans l'opinion publique a marché, les recherches psychiques ont été plus suivies et prises en plus sérieuse considération, et le monde savant lui-même, surpris par la découverte des radiations de Rœntgen, de la télégraphie sans fil, des expériences du Dr Le Bon, est devenu moins réfractaire, moins fermé aux horizons nouveaux et aux choses même invraisemblables.

Nous pensons qu'à l'heure actuelle tout peut se publier et que le moment est venu de publier même les choses les plus invraisemblables, quand elles ont été examinées sérieusement et consciencieusement par un observateur qui, comme le Dr Paul Gibier, a derrière lui un passé scientifique ne permettant pas de douter de ses aptitudes et de ses qualités d'observateur. Nous tenons, néanmoins, à bien spécifier que la publication de cet article n'engage que le signataire seul.

Ceux qui ont lu le compte rendu des séances que Mme Williams a données en 1894 à Paris, où elle s'est fait surprendre en flagrant délit de fraude, trouveront une grande ressemblance entre les manifestations de Mme Williams, et celles de Mme Salmon, le médium du Dr Paul Gibier; mais tandis que Mme Salmon était enfermée ou attachée dans le cabinet, Mme Williams restait libre.

Le Dr Paul Gibier se proposait de lire lui-même ce mémoire au quatrième Congrès de psychologie internationale, qui s'est tenu à Paris au mois d'août; malheureusement, au printemps dernier, il a trouvé la mort dans un accident de voiture. C'était un travailleur intelligent et infatigable, qui représentait brillamment en Amérique la science française. Avec une audace digne d'éloges, il publiait, en 1886, un premier volume sur les phénomènes psychiques, intitulé : *Le Spiritisme* ou *Fakirisme occidental*[1], qui suscita un vif intérêt. En 1890, il publiait un second volume intitulé : *Analyse des choses*[2] dans lequel il relatait ses expériences avec Slade et émettait des idées très avancées.

Il a largement contribué à l'essor des recherches psychiques, et, pour la médecine comme pour le psychisme, sa mort est une grande perte. D.

Il semble que nous soyons appelés à être bientôt témoins d'étranges choses. Déjà la Psychologie moderne, dissociant, en quelque sorte, les strata ataviques et acquis de la personnalité, nous a fait entrevoir un abîme sous la conscience humaine. Les manifestations de ces couches sous-conscientes, sur lesquelles les anciens psychologues de la Grèce et surtout

1. O. Doin, éditeur, Paris.
2. Dentu, éditeur, Paris.

de l'Inde ont entretenu des vues subtiles et profondes, ont été considérées dans ces dernières années, comme portions d'un être mystérieux existant en chacun de nous dont il serait pour ainsi dire le double. Cet être psychique toujours en éveil — surtout quand nous dormons – serait doué de facultés spéciales, supérieures aux yeux des uns, ou déchets de fonctions oubliées à un moment de l'évolution de la race, quelque part dans la nuit des temps, selon les autres. Bref, c'est la théorie de l'inconscient, subconscient, subliminal, etc.

Bien que bon nombre de symptômes anormaux observés dans les hystéries et différents états hypnotiques, somnambulisques et médiumiques puissent s'adapter d'une manière en général satisfaisante au cadre de cette théorie, il y en a d'autres auxquels celle-ci ne saurait logiquement être appliquée sans appel. C'est sur certains symptômes ou phénomènes de cette dernière catégorie qui sont tombés sous mon observation que j'ai l'honneur d'appeler l'attention des psychologistes.

Je rappellerai tout d'abord, qu'il y a environ quinze ans je publiais mes premières recherches sur les phénomènes psychiques. Ces recherches portèrent principalement sur l'écriture directe obtenue sur une, ou entre deux ardoises. Ce phénomène, observé avec toutes les précautions requises par une expérimentation rigoureuse, au cours de nombreuses séances, et peut-être cinq cents fois, a été décrit dans un volume auquel je renvoie les investigateurs intéressés[1].

Depuis lors, j'ai eu l'occasion de voir un certain nombre de médiums et j'ai pu expérimenter avec plusieurs d'entre eux. L'Amérique du Nord, où le spiritisme forme une sorte de religion organisée sur le modèle des nombreuses sectes qui vivent côte à côte dans ce pays, est particulièrement favorable au genre de recherches dont il s'agit ici : les médiums des deux sexes y sont très nombreux. Les uns sont des « professionnels » vivant de leur médiumité, les autres non professionnels, permettent l'usage ou l'étude de cette faculté dans des cercles intimes plus ou moins fermés.

1. *Spiritisme ou Fakirisme occidental*, O. Doin, éditeur, Paris,

Depuis plus de dix ans que j'habite les États-Unis, il m'a été donné d'expérimenter avec des sujets présentant diverses formes de médiumité. Dans ce travail, je me propose de décrire deux classes de phénomènes que j'ai observés avec un médium « à matérialisations ».

1° Les matérialisations de fantômes[1];

2° La pénétration de la matière, ou dématérialisation.

J'ai été témoin de manifestations soi-disant psychiques, avec plusieurs autres médiums, mais ce fut hors de chez moi, et, sans être possédé du parti pris de ne voir dans ces manifestations que le résultat de la fraude, le sujet est d'une nature trop délicate et se prête à la supercherie avec une aisance dont on profite trop souvent, hélas! pour que l'expérimentateur, soucieux de bien observer... et de ne pas être trompé, ne prenne pas toutes les précautions possibles. Je n'ai donc tenu compte que des faits que j'ai pu surveiller, vérifier personnellement et dont j'ai provoqué l'accomplissement dans mon laboratoire, en présence: 1° des préparateurs qui m'assistent dans mes travaux ordinaires de biologie et dont l'acuité d'observation m'est familière, et 2°, dans certains cas, d'un petit nombre de personnes étrangères à la science, mais sérieuses et qui me sont connues[2].

1. Dans l'ouvrage cité plus haut (*Spiritisme*, etc.) j'ai décrit une matérialisation partielle d'une main, que j'ai observée au grand jour.

2. C'est en somme à peu près la méthode que j'avais adoptée en 1885-1886 avec Slade. Au moment où je publiais mon travail, je n'ignorais certes pas que ce médium avait été soupçonné et peut-être même pris en flagrant délit de fraude. Mais dès cette époque je savais aussi que si on ne devait considérer que les faits observés avec des médiums entièrement purs de toute supercherie ou au-dessus de tout soupçon, on ne publierait absolument rien, et qu'il n'y a sans doute pas un seul médium (surtout parmi les professionnels) qui ne puisse être pris en faute.

Je me hâte d'ajouter que, selon mon expérience, dans un grand nombre de cas, le médium ne triche qu'en apparence, soit qu'il fasse des mouvements dissociés, en quelque sorte automatiques et prêtant à la suspicion, soit que la fraude, bien que réelle, ait été commise alors que le médium se trouve dans un état d'inconscience plus ou moins complet; soit encore que la supercherie grossière, brutale, j'ose dire, ait pour cause un agent complètement étranger au médium. Mais je ne veux pas insister sur ce point familier aux observateurs connaissant bien les recherches psychiques. Ce qu'il importe de connaître, c'est d'une part la propension ordinaire de certains médiums à tricher (fait que j'ai signalé il y a plus de dix ans et dont il faut savoir prendre son parti), et

Le médium avec lequel ont été observés les phénomènes que je vais décrire sera désigné sous le nom de Mrs. Salmon. C'est une dame américaine avec laquelle j'ai expérimenté fréquemment depuis dix ans ; elle a résidé à plusieurs reprises dans mon appartement, à l'Institut bactériologique de New-York, pendant un temps variant de quelques jours à un mois. Les dames de ma famille ont pu l'observer pendant tout ce temps et même examiner ses vêtements avant les séances.

Je dois dire que chaque fois que j'ai expérimenté à l'aide de ses facultés médiumniques, Mrs. S. a reçu une somme convenue à l'avance, attendu que ses moyens ne lui permettent pas de disposer gratuitement de son temps. Loin de prévenir contre elle, cette particularité devrait plutôt compter en sa faveur, car, dans une occasion et alors qu'elle avait le plus grand besoin d'argent, elle demeura pendant plusieurs semaines à l'Institut sans pouvoir obtenir des manifestations d'aucune importance, bien que les conditions expérimentales imposées fussent les mêmes que pour les autres séances qu'elle m'avait accordées antérieurement. Il fallut toute la persuasion imaginable de la part de mes parentes pour la retenir et la consoler de son échec (dû vraisemblablement à une sorte de crise neurasthénique qu'elle traversait à ce moment). Dès qu'elle était seule, elle pleurait et faisait ses préparatifs pour nous quitter et retourner chez elle. En fait, désolée de m'avoir fait perdre un mois en tentatives infructueuses, elle n'accepta qu'une partie de la somme convenue.

X
X
X X
X XXX X
X
X

d'autre part, la conséquente nécessité de se tenir constamment sur le qui-vive pendant les séances. Si on venait me dire qu'on a des preuves positives qu'un vrai médium a été pris la main dans le sac, je n'en serais pas autrement étonné : cela prouverait simplement qu'il a voulu livrer plus qu'il ne peut produire et qu'il lui a fallu, en conséquence, adultérer son article ; voilà tout. C'est aux investigateurs à prendre leurs précautions.

Afin d'éviter les répétitions inutiles, je vais décrire, une fois pour toutes, certaines dispositions générales qui se répètent pour chaque expérience, telles que : le local des séances, le mode d'éclairage, la cage ou le cabinet où se tient le médium, etc.

De plus, nombre de dialogues secondaires ainsi que les dialogues survenant entre les formes manifestées et les assistants, seront omis dans ce travail, pour ne pas le surcharger de détails qui pourront trouver leur place ailleurs. Néanmoins, on pourra se faire une idée de la marche des « manifestations » et de la manière dont celles-ci ont été observées par la description aussi complète que possible de l'une des séances les mieux réussies parmi celles obtenues avec Mrs. Salmon. Car c'est un fait digne de remarque que, dans des conditions en apparence semblables, sur dix expériences, plus de la moitié sont comme avortées, tronquées, les phénomènes restant à l'état d'ébauche. Et cela quand le médium semble le mieux disposé, sans parler des cas où pendant le mois que Mrs. Salmon resta sous mon observation sa médiumité l'avait à peu près abandonnée.

LIEU OU LES EXPÉRIENCES FURENT FAITES

Ainsi qu'il a été dit plus haut, je ne tiens pour avenues que les séances données sous mon contrôle. Ces expériences ont eu lieu soit à New-York, dans une pièce de mon laboratoire, transformée pour la circonstance, ou dans les montagnes Ramapo, dans un local que j'ai fait aménager à cet effet sur une propriété située à environ une heure de chemin de fer de la ville. Dans les deux cas, la chambre a environ six mètres sur quatre et demi. Les murs sont tapissés ou plutôt tendus de draperies sombres sur lesquelles le moindre nuage de substance claire peut se voir. En général, outre le cabinet ou la cage décrits plus loin, la pièce ne contient que des chaises pour les assistants, et, dans certains cas, une table ou prennent place divers instruments (phonographes, dynamomètres, appareil photographique, machine électrique, etc. [1].

1. Nous essayâmes de la machine statique avec l'idée qu'un dégagement d'électricité et d'azote dans le voisinage du cabinet, favoriserait les manifestations : résultat douteux.

ÉCLAIRAGE DE LA CHAMBRE

Pendant les expériences de matérialisations, la pièce est éclairée uniquement au moyen d'une lanterne placée au fond de la chambre, à l'extrémité opposée à celle où se tient le médium et derrière les assistants dont la vue n'est de cette manière nullement gênée par la source de lumière. La lanterne est située près du plafond, en sorte que le corps des assistants ne projette aucune ombre sur le cabinet placé en face d'eux; elle consiste en une boite en bois à parois pleines, sauf à la partie antérieure fermée par un verre de couleur bleue devant lequel une porte en bois à coulisse verticale peut être montée ou descendue plus ou moins, selon la quantité de lumière désirée. Au début j'ai fait usage d'une lampe à huile que j'ai depuis remplacée par un bec de gaz acétylène dont la vive clarté est tamisée par une feuille de papier blanc sans gomme, placée sur le verre bleu.

La porte à coulisse est mue au moyen d'une corde glissant le long du plafond où elle est retenue par des anneaux, et dont l'extrémité munie d'un contrepoids se trouve dans le cabinet où elle pénètre par le haut, et hors de portée de la main du médium, que ce dernier soit assis dans la cage ou attaché dans le cabinet. Cette disposition permet aux « forces » qui se dégagent du médium et s'organisent en projections *personnées* de régler la lumière suivant leur degré de développement et de puissance.

CAGE MUNIE D'UN CABINET

Quelques-unes de mes expériences ont été faites à l'aide de la cage complétée par un cabinet de tentures ; les autres avec un cabinet spécial sans cage.

La cage se compose de cinq parois en treillis métallique tendu sur cadre de bois, et d'une porte de même construction munie de charnières et d'un cadenas. Les cinq parois (trois côtés, fond et sommet) sont composées de cadres de bois supportant un fort treillis de fil de fer galvanisé formant des

mailles carrées de douze à treize millimètres de côté admettant l'extrémité du petit doigt. Les fils formant ces grillages ont environ un milimètre et demi de diamètre et sont soudés ensemble par le zinc déposé par la galvanoplastie. Les treillis sont fixés en dehors sur les cadres de bois au moyen de liteaux et les charnières de la porte sont vissées également en dehors. Les cadres renforcés à la partie moyenne par une traverse en bois sont unis ensemble par de longues vis dont la tête est à l'extrémité de la cage une fois montée.

Quand la cage est fermée au cadenas, il serait à peu près impossible à un homme robuste d'en sortir avec la seule aide de ses mains. Il va sans dire que si une ouverture suffisante pour donner passage à une personne était pratiquée dans l'une des parois ou la porte, cela ne pourrait se faire sans bruit ni sans laisser de trace.

Sur le sommet de la cage sont fixés, au moyen d'anneaux, deux bras métalliques qui s'étendent horizontalement en suivant les bords antérieur et postérieur jusqu'à environ un mètre du côté droit de la cage. De grands rideaux, aussi imperméables que possible à la lumière, sont jetés sur le tout de manière à couvrir la cage entièrement, car il ne doit pénétrer aucun rayon lumineux dans l'intérieur. Grâce aux deux bras horizontaux les rideaux s'étendent au delà sur le côté droit de la cage. Le tout forme une sorte de cabinet dont la façade est de longueur double de celle de la cage, ou, si l'on préfère, on se trouve en présence d'une cage close ayant sur son côté droit un cabinet carré fermé par un rideau.

Les dimensions de la cage sont les suivantes :

Hauteur	2^m^,04.
Profondeur	0^m^,94.
Largeur de la porte	0^m^,87.

Le médium est introduit dans l'intérieur de la cage où se trouve une chaise ordinaire, la porte est fermée sur lui, cadenassée et scellée. Les rideaux sont ajustés exactement. La raison de cette disposition sera vue dans la suite.

DESCRIPTION DU CABINET DE BOIS

Pour des raisons qui seront données plus loin, les expériences faites avec la cage furent abandonnées et sur les indications de l'un des « guides » du médium un cabinet de bois fut construit dans un coin de la chambre où se faisaient les expériences. Ce cabinet est fermé de tous côtés sauf une ouverture de 1m,88 de hauteur sur 0m,51 de largeur, faisant face à la lanterne placée à l'autre extrémité de la pièce, à cinq mètres environ du cabinet. Celui-ci est recouvert à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur d'une tenture sombre, tandis qu'une ample portière de même nuance, composée de deux rideaux pouvant s'ouvrir au milieu, ferme l'ouverture. De cette manière, l'intérieur du cabinet reste dans l'obscurité la plus complète, quelle que soit la source de lumière placée à son extérieur. Une obscurité plus complète encore que celle de la chambre noire est requise dans le cabinet où se tient le médium (du moins avec Mrs. Salmon), même quand il est possible de conserver dans la chambre où sont les assistants une lumière suffisante pour distinguer l'heure sur le cadran d'une montre ordinaire ou écrire les notes prises au fur et à mesure du développement des phénomènes.

Les dimensions du cabinet sont les suivantes :

Hauteur	1m,98.
Largeur	1m,57.
Profondeur	1m,02.
Largeur de l'ouverture	0m,51.
Épaisseur des planches	0m,02 [1].

L'ouverture (fermée comme on l'a vu par une portière) est située sur la droite du cabinet et tout à fait à l'extrémité de sa face antérieure.

Deux trous de 0m,01 de diamètre sont percés à 0m,03 d'in-

1. Afin d'augmenter le volume d'air à l'intérieur du cabinet où le médium reste enfermé, souvent, pendant plus de deux heures, ces dimensions furent accrues pour des expériences faites plus récemment, et un système de ventilation éliminant la lumière fut établi.



tervalle dans la paroi antérieure, à $1^m,08$ du sol et à $0^m,49$ du bord gauche de l'ouverture, soit un mètre de l'extrémité droite et $0^m,57$ de l'extrémité gauche du cabinet. Ces trous serviront à attacher le médium comme on le verra plus loin. Un trou de $0^m,01$ est percé, en arrière et à droite, sur le plafond du cabinet pour laisser passer la corde gouvernant la porte à coulisse de la lanterne et réglant la lumière comme on l'a vu plus haut. Disons enfin que les planches de cette structure sont ajustées au moyen de mortaises, et consolidées par des traverses s'étendant tout autour, en haut et en bas, et clouées sur les planches.

PHÉNOMÈNES DE MATÉRIALISATION OBSERVÉS EN DEHORS DE LA CAGE OU LE MÉDIUM EST ENFERMÉ A CLEF

Une fois le médium enfermé dans la cage, le cadenas fermé à clef et cette dernière gardée sur moi, un timbre-poste français de 15 centimes est collé sur l'ouverture du cadenas et deux autres sur le joint de la porte : l'un, à $0^m,40$ au-dessus, et l'autre à la même distance au-dessous du cadenas placé au centre [1].

Le médium s'assied aussi confortablement que possible sur la chaise placée dans la cage et en nous faisant face, puis les rideaux sont ajustés comme dessus. Les personnes présentes, ainsi qu'elles le doivent, ont déjà pris place sur les sièges disposés en demi-cercle autour de la cage [2]. Je m'assieds aussi près que possible à l'extrémité droite du cabinet. Jusqu'ici les préparations se sont faites en pleine lumière du gaz que l'on éteint dès que le médium s'est assuré qu'aucun rayon lumineux ne pénètre jusqu'à lui.

1. Malgré ses protestations de bonne volonté à se soumettre aux conditions de l'expérience, le médium, susceptible comme ils le sont presque tous, montra néanmoins que ces précautions offensaient ses sentiments professionnels. La première fois qu'elle me vit placer les timbres comme il vient d'être dit, Mrs. Salmon me demanda d'un air narquois si je me proposais « de la mettre à la poste avec cette cage ».

2. Les allées et venues après que le médium est prêt nuisent aux manifestations.

Tout d'abord, nos yeux sont surpris par cette diminution brusque de la lumière, mais au bout de quelques secondes, nous commençons à voir les objets environnants, et les visages de chacun des assistants ainsi que leur mains et les parties claires de leurs vêtements, puis tout nous apparaît d'une manière satisfaisante[1].

Dans ces conditions et après une attente variant de quelques secondes à plusieurs minutes, j'ai vu se développer successivement les phénomènes suivants que je relate en condensant mes observations d'après les notes de plusieurs séances.

1. — Des voix différant les unes des autres se font entendre, non dans la cage, mais dans le cabinet situé sur le côté. D'abord c'est une voix de fillette nous souhaitant le bonsoir. La voix est tour à tour sérieuse ou enjouée. C'est l'un des « contrôles » ou « guides » du médium qui dit se nommer Maudy (diminutif de Maud), puis une voix de basse nous salue aussi : c'est la voix de Ellan, l'autre contrôle.

Il nous fait d'un ton sentencieux et « poncif » un petit discours sur les précautions à prendre (de notre côté) pour les séances et sur les grandes difficultés que lui et les autres invisibles ont à surmonter (pour produire les phénomènes que

1. Quand tout est prêt et qu'une lumière douce éclaire la chambre, il est d'usage que les assistants chantent ensemble. Il n'est pas nécessaire que le chant soit religieux ou monotone ou même que les exécutants chantent juste, pourvu que chacun fasse de son mieux. Dans plusieurs expériences, un piano, placé dans la chambre pour la circonstance, était tenu par l'une des personnes assistant à la séance.

Il est évident que le spectateur non prévenu, non initié a le droit de trouver ce détail enfantin ou suspect, tout comme la demi-obscurité ; il n'en est pas moins vrai qu'avec tous les médiums que j'ai vus, quelle que fut la nature des phénomènes, ces derniers se montrèrent beaucoup plus tôt et, avec plus d'intensité dans la pénombre et dès que les chants avaient établi une sorte de vibration harmonieuse (?), sinon de l'air, du moins des pensées des assistants. Je n'ai jamais perdu de vue le fait, que, dans certains cas, le bruit du chant peut être mis à profit pour préparer quelque « truc » à l'intérieur d'un cabinet ou ailleurs, et je prêtais une oreille attentive à tous les sons pouvant venir de l'endroit ou se trouvait le médium. Bien souvent le chant *mezza voce* des assistants, auquel je ne me joignais pas toujours, me permettait d'entendre de temps à autre la respiration du médium, mais rien de plus.

nous nommons psychiques) et donner la preuve « de cette vérité splendide : la survivance de l'esprit après la mort du corps ».

2. — A plusieurs reprises, des mains blanches et fines, parfois plus grandes, une diaphane à peine visible accompagnant une autre d'apparence plus matérielle (ne ressemblant pas à celle du médium qui est courte et grosse), glissent du haut du cabinet jusque vers la partie moyenne.

3. — Un bras et une main nus et une autre main se montrent à plusieurs reprises, en même temps, aux deux extrémités du cabinet-cage, près de deux mètres à part.

4. — Une forme féminine vêtue de blanc, ayant au moins 16 centimètres de plus que le médium écarte les rideaux du cabinet à droite de la cage et sort en avant des rideaux, semble s'affaisser, puis s'enfoncer dans le tapis qui recouvre le parquet.

5. — Une autre forme féminine de taille moins élevée, portant une couronne et une ceinture lumineuses, sort brusquement d'entre les rideaux, sans faire aucun bruit. Son visage ne ressemble pas à celui de la précédente ; elle est plus brune, ses vêtements sont de couleur presque sombre, et ses cheveux noirs. Elle murmure à voix très basse quelques mots que nous ne pouvons comprendre. Elle rentre dans le cabinet sans laisser d'odeur phosphoreuse ou autre.

6. — Après quelques minutes, pendant lesquelles les assistants chantent à mi-voix, les rideaux du cabinet s'agitent ; le chant cesse et la petite voix se fait entendre dans la cage. Quelque chose de blanc se montre entre les rideaux et un homme de taille au-dessus de la moyenne apparaît dans l'entre-bâillement. Il rentre aussitôt sans proférer une parole ; mais la petite voix de Maudy nous annonce que nous venons de voir Ellan. Elle ajoute qu'elle va essayer elle-même de venir se montrer si elle peut prendre assez de force et que Ellan allait tenter également de venir une autre fois.

7. — Le bas des rideaux se soulève et une forme de petit enfant sort et s'agite en frappant le sol de ses petites mains tout en faisant entendre d'une voix de bébé (qui vient de l'en-

droit où nous voyons l'enfant) les sons suivants: *ta*, *tta*, *ttta*, *tata*. La forme disparaît. Une voix part de l'intérieur de la cage et nous dit que la forme que nous venons de voir et d'entendre est celle d'un enfant de quelques mois, mort récemment.

8. — Ellan paraît entre les rideaux du cabinet, il s'avance vers nous et nous parle très distinctement de la même voix qu'il nous fait entendre du cabinet ou de la cage ; il nous fait face pendant quelques secondes et je lui demande la permission de lui serrer la main. Il me tend la sienne : je me lève (une voix du cabinet me recommande d'aller doucement), je m'approche de lui et lui prends la main droite dans ma droite. Je lui serre la main, il me rend mon étreinte. La main que je serre est tiède, large, ferme, un peu osseuse ; une main d'ouvrier, alors que le médium a la main plutôt petite, molle et grasse. Je constate qu'il est plus haut que moi de la moitié de la tête (le médium est plus petit que moi d'autant), il est vêtu de noir et le plastron blanc de sa chemise se détache clairement de son habit noir. Ses cheveux et sa barbe son châtain foncé, ses yeux sont bruns (le médium a les yeux bleu clair) ; il paraît avoir de trente-cinq à quarante ans. Il me salue : « Good bye », et se retire dans le cabinet.

J'échange mes impressions avec les personnes présentes, chacun fait sa remarque ; tout le monde a vu la même chose. Bien qu'intéressé, aucun de nous ne paraît particulièrement ému. La plupart, à vrai dire, avons déjà vu des phénomènes plus ou moins semblables à ceux-ci et même trois des personnes présentes, que je sais être absolument sincères et sérieuses, ont assisté antérieurement à de nombreuses séances de Mrs. Salmon, qu'ils m'ont fait connaître.

9. — Après l'apparition précédente, et lorsque que le silence fut rétabli, quelques minutes après, nous entendons la voix de Maudy, dans la cage d'abord, puis dans le cabinet, et une tête de petite fille espiègle d'environ huit ans se montre entre les rideaux en nous criant : « Good evening, bugaboo ! » (Bonsoir, Croquemitaine !) Puis elle écarte les rideaux et se met à courir sur l'espace de $1^m,50$, qui sépare le cabinet d'une dame présente à qui elle prend les

mains. Elle ne reste qu'un instant et retourne en courant vers le cabinet où elle disparaît. (Voir note B.)

10. — Plusieurs autres apparitions se montrèrent encore. Entre autres, une femme qui, soi-disant, a perdu la vie dans un naufrage récent et vient se présenter avec ses vêtements tout mouillés. Plusieurs d'entre nous qui la touchons, avons les mains pleines d'eau. Elle s'abîme et disparaît au milieu de nous, dans une séance, et, dans une autre, rentre dans le cabinet. Cette forme féminine s'exprime en Français dont je ne lui ai entendu prononcer que quelques mots.

11. — Une autre forme féminine qui apparaît à presque toutes les séances réussies de Mrs. Salmon dit se nommer *Musiquita*, prononçant le premier *u* à la manière espagnole ou italienne. Elle a l'air d'une gitana et ne manque jamais de réclamer une guitare. Quand cet instrument est à portée de sa main, elle s'empare de son manche et avec l'ongle de l'index gratte les cordes tout en tenant l'instrument à bras tendu pendant quinze ou vingt secondes, puis disparaît en emportant la guitare dans le cabinet ou après l'avoir déposée à l'entrée.

Je m'abstiendrai de décrire plus longuemeut ces apparitions parce qu'elles se sont en partie reproduites avec plus ou moins de similitude dans une autre séance que je rapporterai en détail.

Mais il est un phénomène particulier aux expériences faites avec la cage que je tiens à raconter aussi minutieusement que possible. Le voici :

(*A suivre.*)

LA
LÉVITATION DU CORPS HUMAIN

PAR M. LE COLONEL A. DE ROCHAS

I

On désigne aujourd'hui sous le nom de *lévitation du corps humain* le phénomène qui consiste dans le soulèvement d'un corps vivant sous l'action d'une force encore indéterminée, soulèvement qui va jusqu'à produire une suspension plus ou moins longue dans l'air sans aucun contact avec le sol.

J'ai publié en 1897 une brochure[1] où étaient relatés plus ou moins sommairement les cas que j'avais pu recueillir. J'ai cité, d'après les histoires ecclésiastiques, plus de soixante saints ou bienheureux chez qui le phénomène se reproduisait fréquemment. On en trouve également de nombreux exemples chez les mystiques indous, et, de nos jours, on a pu l'observer avec toutes les garanties désirables chez certains médiums; moi-même j'en ai été témoin deux fois[2]. Le fait peut donc être considéré comme certain; l'explication reste seule à trouver. Tantôt on pourrait l'attribuer à une simple force physique se développant dans l'organisme du *sujet* sous l'influence de causes morales et agissant comme un courant magnétique ou odique qui repousse un courant sem-

1. Paris, Leymarie. 1 vol. in-8°. de 40 pages avec gravure.
2. Voir la brochure ci-dessus, p. 68 et p. 82.

blable existant dans le sol; tantôt il semble dû à une entité intelligente et invisible qui soulève le sujet, comme le ferait un homme ordinaire.

De nouveaux documents m'étant parvenus, il m'a paru utile d'en faire connaître les principaux à ceux que cette question intéresse. Ce n'est en effet que par l'examen comparatif des circonstances dans lesquelles se sont produits ces phénomènes qu'on pourra essayer d'en déduire une théorie. Ils sont du reste si étranges par eux-mêmes que la multiplicité des témoignages parviendra seule à en faire admettre la réalité.

II

On sait que les sorcières passaient pour avoir une légèreté surnaturelle qu'on constatait soit par l'épreuve de l'eau, soit par celle de la balance.

Pour la première épreuve on liait la malheureuse avec des cordes et on la jetait à l'eau. Si elle surnageait, elle était déclarée coupable et on la brûlait; si elle enfonçait, elle était reconnue innocente et se noyait.

Pour la seconde épreuve on plaçait l'accusée dans un des plateaux d'une balance dont l'autre plateau supportait une Bible. D'après Bodin, il était admis que toute personne plus légère qu'une Bible d'église était adepte de Satan.

Chez les Cambodgiens, on soumet également la femme accusée de sorcellerie à l'épreuve de l'eau. « On la jette au fleuve; si elle enfonce elle est proclamée innocente et remise en liberté; si elle surnage, c'est qu'elle est soutenue par des démons. Dans ce dernier cas, on la saisit et on la livre au juge. » (LECLERC, *la Sorcellerie chez les Cambodgiens*)[1].

Le Dr Kerner rapporte que quand la Voyante de Prévorst qu'il soignait était en trance et qu'on la mettait au bain, « on voyait ses membres, sa poitrine et la partie inférieure de son corps émerger involontairement de l'eau en vertu d'une étrange élasticité. Les personnes qui la soignaient faisaient tous leurs efforts pour maintenir son corps sous l'eau et ne

1. *Revue scientifique* du 2 février 1895.

pouvaient y parvenir; si, à ce moment, elle était tombée dans une rivière, elle n'aurait pas pu s'y enfoncer plus qu'un morceau de liège. »

Le célèbre médium anglais Eglington, qui vit encore, a raconté lui-même, dans le n° du 24 juin 1886 du journal *le Médium*, une lévitation qu'il subit au cours d'une séance à la cour de Russie.

« Après le thé, on passa dans une chambre où prirent place, en se tenant par la main, l'Empereur, l'Impératrice, le grand-duc et la grande-duchesse d'Oldenbourg, le grand-duc et la grande-duchesse Serge, le grand-duc Waldimir, le générat Richter et le prince Alexandre d'Oldenbourg. Les lumières furent éteintes et les manifestations commencèrent; la plus frappante fut une voix qui s'adressa en russe à l'Impératrice et causa avec elle pendant quelques instants. Une forme féminine fut aperçue entre le grand-duc Serge et la princesse d'Oldenbourg, mais elle disparut bientôt... Je commençai alors à *m'élever dans l'air*, tandis que l'Impératrice et la princesse d'Oldenbourg continuaient à me tenir la main. La confusion devint indescriptible lorsque, m'élevant de plus en plus haut, mes voisines durent monter sur leurs chaises afin de me suivre. Cette idée qu'une Impératrice était obligée de poser ainsi à l'antique, au risque de se blesser, était peu propre à maintenir l'équilibre mental du médium et je demandai plusieurs fois qu'on levât la séance. Mais ce fut inutilement et je continuai à monter jusqu'à ce que mes deux pieds touchassent deux épaules sur lesquelles je m'appuyai et qui étaient celles de l'Empereur et du grand-duc d'Oldenbourg, ce qui fit dire à l'un des assistants : « C'est la « première fois que l'Empereur se trouve sous les pieds de « quelqu'un. » Lorsque je fus redescendu, la séance fut terminée. »

Le *Journal de Francfort*, du 6 septembre 1861, contient l'entrefilet suivant, emprunté au *Gegenwart*, de Vienne :

« Un prêtre catholique entretenait, dimanche dernier, dans l'église Sainie-Marie à Vienne, ses auditeurs de la pro-

tection constante que prêtent les anges aux fidèles commis à leur garde, et cela dans un langage plein d'exaltation et d'images avec une onction et une éloquence qui touchaient profondément le cœur des nombreuses dames et jeunes filles réunies autour de lui. Dès le commencement du sermon, une jeune fille d'une vingtaine d'années manifestait tous les signes de l'extase, et bientôt, dit un témoin oculaire, les bras alternativement croisés ou élevés vers le ciel, les yeux fixés sur le prédicateur, elle fut aperçue de tout le monde se *soulevant peu à peu de terre et demeurant à plus d'un pied du sol jusqu'à la fin du sermon.* On assure que le même phénomène s'était produit quelques jours avant, au moment où cette jeune personne recevait la communion. »

Miss Cook, le célèbre médium qui a servi aux séances de matérialisation chez M. Crookes, raconta, en 1872, dans une lettre adressée à M. Harrisson, qu'en 1870, étant alors âgée de 14 ans, on la mena à une séance de spiritisme parce qu'elle voyait et entendait souvent des esprits invisibles pour tout le monde. Après plusieurs mouvements et lévitation de la table, « une communication par coups frappés nous fut donnée, disant que si on voulait faire l'obscurité, je serai portée autour de la chambre. J'éclatai de rire, ne croyant pas que cela fût possible. On éteignit la lampe, mais l'obscurité n'était pas complète, car il entrait de la lumière par la fenêtre. Bientôt, je sentis que l'on me prenait ma chaise. Je fus soulevée jusqu'au plafond. Tout le monde a pu me voir en l'air. J'étais trop effrayée pour crier, et je fus portée au-dessus de la tête des assistants et déposée sur une table, à l'extrémité de la chambre. Ma mère demanda alors si nous pouvions avoir des phénomènes chez nous. La table répondit « oui », que j'étais un médium. »

M. l'abbé Petit, que beaucoup des lecteurs des *Annales* ont sans doute connu chez la duchesse de Pomar, m'écrivait récemment :

« Ce qu'il importe de déterminer dans tous ces phénomènes, c'est la cause qui les produit. Cette cause étant complexe,

comme tous les agents de cette nature, doit être étudiée par le sujet lui-même en même temps que par l'opérateur si le phénomène est produit par un médium étranger ; dans le cas contraire, c'est que le sujet est plus ou moins médium et c'est pour lui un devoir d'étudier ses sensations, autant qu'il en est capable.

« En ce qui concerne la lévitation, je l'ai éprouvée de deux manières différentes dans une église : une fois, c'était un simple soulèvement que j'attribue à la dilatation du corps astral ; une autre fois, il y a eu transport.

« J'ai ressenti, dans le premier cas, un fourmillement intense dans les mains et les pieds avec la sensation d'une force qui s'échappait ; dans le second cas, la sensation était toute différente, il me semblait qu'une force *étrangère* m'attirait vers l'autel [1].

« Je pense que, dans le cas de transport, la force médianimique du sujet se soude à une force supérieure qui l'entraîne. Si la frayeur ne m'avait saisi, si je ne m'étais pas débattu, je serais probablement passé par-dessus la grille du sanctuaire. Ma frayeur a été si grande que j'ai failli en être malade...

« Il m'en coûte de parler de moi, je ne le fais qu'avec répugnance ; mais il serait à désirer que les personnes à qui surviennent, accidentellement ou non, quelques phénomènes de cette nature, en fissent l'aveu en toute sincérité. Cet aveu est très pénible ; aussi *la plupart s'en cachent avec soin* pour ne point s'attirer la réputation d'hallucinés ou de visionnaires, épithètes toujours désagréables.

« En tous cas, aucun de ces phénomènes n'est miraculeux. Rien dans ces faits, qui échauffent malheureusement les imaginations, n'est produit en dérogation aux lois de la nature, mais tous relèvent d'une loi supérieure qu'on finira par formuler. Il faudra sans doute encore de nombreuses expériences avant d'arriver à ce résultat. Ce qu'il y a de déconcertant, c'est que les meilleures théories sont tout à coup boulever-

1. Le curé d'Ars racontait que le démon le soulevait quelquefois dans son lit. On prétend qu'Eugène Vintras, le soi-disant prophète qui vivait à Tilly il y a une cinquantaine d'années, s'élevait de terre devant témoins lorsqu'il priait.



sées par un facteur inconnu qu'il est impossible de déterminer. »

Voici encore un cas de lévitation dont le récit m'a été adressé, le 30 décembre 1895, par le patient lui-même, le Dr Nicolas Santangelo, médecin à Venosa.

« Aimablement prié par le professeur Falcomer de donner un compte rendu détaillé de ma propre lévitation, laquelle advint à Rome, je serai bref et précis dans mon récit, n'ayant, pour ma part, aucune idée à ajouter ou à enlever de ce qui m'arriva selon toute évidence. J'irai donc droit au fait.

« Je sais bien que le champ des faits spiritiques est si vaste qu'il surpasse évidemment de beaucoup le champ de la vie ordinaire ; je puis en parler avec expérience ayant en personne assisté à beaucoup de séances expérimentales de spiritisme, soit à Naples, dans la maison Chiaia, à l'hôtel Bourbon, à l'hôtel de l'Allegria et dans la maison Cavalli, soit à Rome, tant à l'Académie que dans la maison de M. Alegiani. Mais pourtant il y a une variété immense de faits spirites ; il y en a qui sont fort peu de chose, que je dirai même frivoles ; il y en a qui ont un relief manifeste· et enfin il y a ceux que nous pouvons vraiment dire éclatants.

« Parmi les faits qui m'impressionnèrent le plus dans différentes séances, il y en a dont je conserverai toujours le souvenir. Mais la lévitation de trois personnes me semble un fait tel, qu'il surpasse toutes les limites du merveilleux et du prodige.

« L'année 1893 fut une année glorieuse pour l'Académie internationale des études magnétiques et spirites de Rome. Les séances expérimentales se succédaient sans interruption, tantôt à l'Académie, tantôt chez l'excellent peintre. M. Francesco Alegiani. Elles donnaient des résultats vraiment étonnants, dus à la puissance de cinq médiums que j'ai connus personnellement, MM. Cecchini, Boella, Fontana, di Giacomo et Ruggieri, tous jeunes gens d'une force médianimique de beaucoup supérieure à celle d'Eusapia Paladino[1].

1. J'ai analysé une partie de ces expériences dans mon livre sur la lévitation, (pp. 85-90).

« Pour ma part, j'ai toujours été un abonné assidu du bulletin de l'Académie, *le Lux*, et chaque mois, j'en attendais avec anxiété le fascicule, précisément pour être exactement au courant de tout ce qui arrivait. Mais la simple lecture ne suffit pas pour convaincre de phénomènes si étranges; il faut dépasser les limites d'un saint Thomas. Je voulus m'en assurer *de visu*, et sans plus tarder, je m'en fus, le 30 novembre 1893, à Naples, et j'y restai quelques jours pour assister à une familière et brillante séance avec Eusapia, à l'hôtel de l'Allegria. Puis je me dirigeai vers Rome.

« Je ne parle pas du charmant accueil que me firent tous mes amis de l'Académie, je ne parle pas des visites que je fis à diverses notoriétés, pour les pousser à quelque expérience. Il est certain que je les trouvai tous consentants et charmants, entre autres l'illustre et regretté professeur de philologie, Luigi Ferri. Ce dernier, savant autant qu'aimable, accepta mon invitation avec plaisir, et un mercredi soir des premiers jours de novembre, nous étions tous, au nombre de quinze ou seize, dans la maison d'Allegiani.

« Il était environ 9 heures du soir, quand nous prîmes place en faisant la chaîne autour d'une grande et lourde table. Les médiums étaient à deux, Fontana et Ruggieri; mais Fontana, bien que prié par moi, ne voulut pas prendre part à la séance et se rendit dans une chambre contiguë; nous restâmes donc avec le seul Ruggieri et je m'assis à son côté gauche.

« La lumière ayant été modérée, les phénomènes se produisirent tout de suite : on voyait clairement qu'une force puissante agissait parmi nous. Les coups et les bruits que l'on entendait partir des meubles et de tous les coins de la pièce étaient effrayants; des objets pesants étaient transportés rapidement d'un bout à l'autre de la chambre; la chaîne se faisait sans interruption, soigneusement maintenue.

« Nons fîmes l'obscurité complète. Ruggieri commença bientôt à se débattre, en proie à des secousses presque tétaniques, tandis que sa main gauche était toujours tenue serrée dans ma main droite, dans le but de ne pas rompre la



chaîne, ce qui *nous avait été bien recommandé*. Ce fut alors que Ruggieri ayant quitté son siège commença à être soulevé. Je le tenais ferme; mais, sentant le terrain manquer sous mes pieds à cause de l'ascension toujours augmentante de Ruggieri, je m'accrochai à son bras et fus ainsi tiré en haut, soulevé presque à la hauteur de 3 mètres du plancher, à tel point que je touchais distinctement avec mes pieds la suspension qui pendait au centre du plafond. Dans la descente, la lumière étant faite, je me trouvai à genoux sur la table des expériences, sans qu'il me fût arrivé le moindre accident désagréable.

« Voilà mon envolée dans les airs à Rome; mais, avant moi, les trois médiums Cecchini, Ruggieri et Boella furent aussi soulevés dans l'espace jusqu'à toucher le plafond... et c'était beau d'entendre venir leurs voix de si haut, annonçant le phénomène (voir *Lux*, An. VI, fasc. 14).

« Il faut se convaincre que, dans le spiritisme, tout est une question de médium; il est donc clair que, sans médium, il n'y a pas de spiritisme. Malheureusement la science, jusqu'ici, n'a pas découvert les conditions organiques permettant de nous faire distinguer un médium : on naît médium comme on naît bossu. Il y a des médiums à effets musicaux; précisément comme l'était Cecchini, et il y a des médiums à autres effets; Ruggieri était un puissant médium à lévitation. Mais il était aussi un médium à abaissement, je dirai même à enfoncement. Dans une de ces séances, j'ai vu Ruggieri, après avoir été enlevé dans l'air, tiré avec force sous la table des expériences, puis rester là sur le dos presque rigide, soudé au sol, de telle manière que nul effort ne réussissait à le relever. »

Sainte Thérèse a décrit les sensations qu'elle éprouvait au moment de ses lévitations, dans son autobiographie dont Mgr Méric a publié[1] de nombreux extraits que nous lui empruntons.

« L'âme, dans ces ravissements, semble quitter les organes

1. Le vol aérien des corps. *Revue du Monde invisible* n° du 15 avril 1899.

qu'elle anime. On sent d'une manière très sensible que la chaleur naturelle va s'affaiblissant et que le corps se refroidit

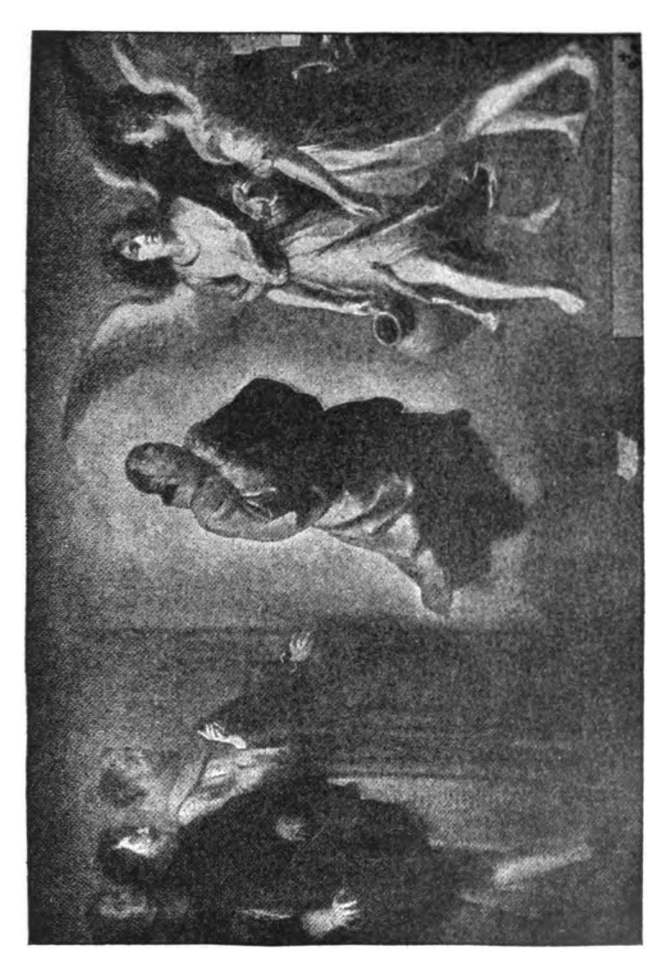


Fig. 1. — Le Miracle de San Diego.

peu à peu, mais avec une suavité et un plaisir inexprimables. Dans l'oraison d'union, nous trouvant encore comme dans notre pays, nous pouvons presque toujours résister à l'attrait divin, quoique avec peine et un violent effort; mais il n'en est

pas de même dans les ravissements; on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation intérieure, il fond souvent sur vous avec une impétuosité si soudaine et si forte que vous voyez, vous sentez cette nuée du ciel ou cet aigle divin vous saisir et vous enlever.

« Mais comme vous ne savez où vous allez, la faible nature éprouve à ce moment, si délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans les commencements. L'âme doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les états précédents; il faut en effet qu'elle accepte à l'avance tout ce qui peut arriver, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu et se laisse conduire par lui où il lui plaît, car on est enlevé, quelque peine qu'on en ressente.

« J'en éprouvais une si vive, par crainte d'être trompée que, très souvent en particulier, mais surtout quand j'étais en public, j'ai essayé de toutes mes forces de résister. Parfois je pouvais opposer quelque résistance; mais, comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois tous mes efforts étaient vains; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir; et quelquefois même *tout mon corps était enlevé, de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre.*

« J'ai été rarement ravie de cette manière. Cela m'est arrivé un jour où j'étais au chœur avec toutes les religieuses et prête à communier. Ma peine en fut extrême dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer bientôt une grande sensation. Comme ce fait est tout récent et s'est passé depuis que j'exerce la charge de prieure, j'usai de mon pouvoir pour défendre aux religieuses d'en parler.

« En plus d'une circonstance, j'ai fait ce que je fis le jour de la fête du saint patron de notre monastère. Pendant le sermon auquel assistaient plusieurs dames de qualité, je vis que la même chose allait m'arriver; je me jetai soudain à terre, mes sœurs accoururent pour me retenir, et le ravissement ne put échapper aux regards. Je suppliai instamment Notre-Seigneur de vouloir bien ne plus me favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs; j'étais

déjà fatiguée de la circonspection à laquelle elles me con-

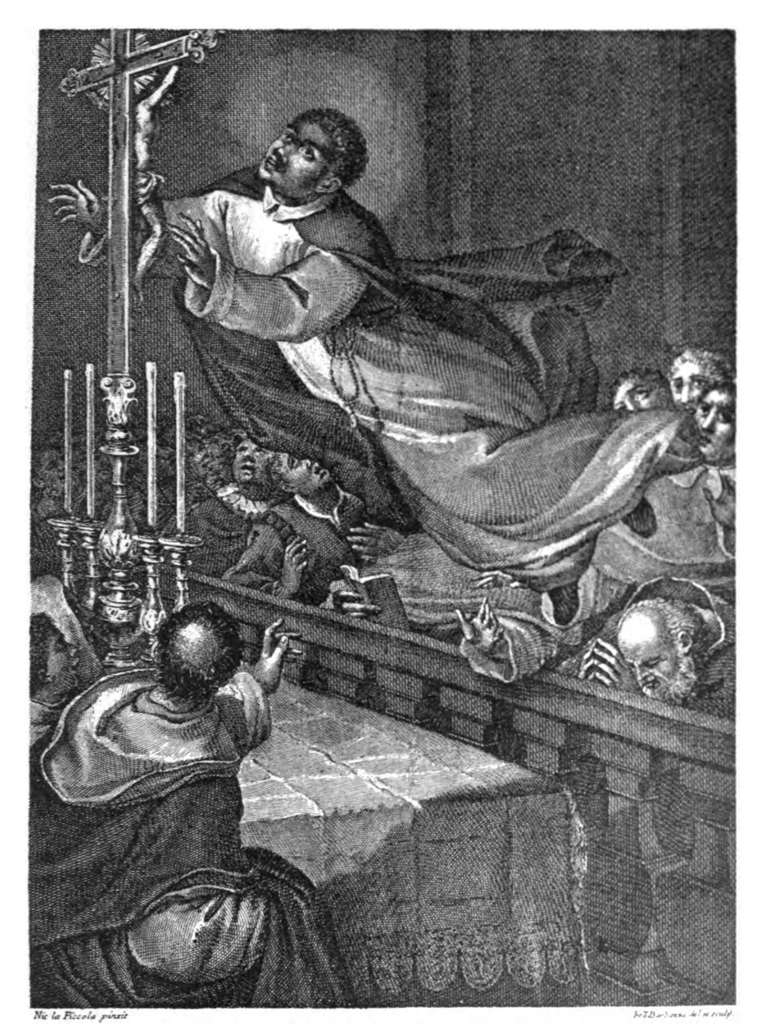


Fig. 2. — Lévitation de Saint Martin de Porres.

damnaient, et, malgré mes efforts, je regardai comme impossible de les tenir cachées...

« Lorsque je voulais résister, *je sentais sous mes pieds des forces étonnantes qui m'enlevaient;* je ne saurais à quoi les comparer. Nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'a rien qui approche d'une telle impétuosité. C'était un combat terrible, j'en demeurais brisée. Quand Dieu veut, toute résistance est vaine; il n'y a pas de pouvoir contre son pouvoir. Quand Dieu veut, nous ne pouvons pas plus retenir notre corps que notre âme. Malgré nous, nous voyons que nous avons un maître et que de telles faveurs sont un don de sa main, et nullement le fruit de nos efforts; ce qui imprime dans l'âme une humilité profonde.

« Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une extrême frayeur. Et qui ne le serait en voyant ainsi son corps s'élever de terre ? Car, quoique l'âme l'entraîne après elle, avec un indicible plaisir quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas; pour moi, du moins, je le conservais de telle sorte que *je pouvais voir que j'étais élevée de terre.* A la vue de cette majesté que déploie ainsi la puissance, on demeure glacé d'effroi, les cheveux se dressent sur la tête et on se sent pénétré d'une très vive crainte d'offenser un Dieu si grand. Mais cette crainte est mêlée d'un très ardent amour, et cet amour redouble en voyant jusqu'à quel excès Dieu porte le sien à l'égard d'un ver de terre qui n'est que pourriture. Car, non content d'élever l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps mortel, ce vil limon souillé par tant d'offenses. » (P. 199-201.)

« Je reviens aux ravissements et à leurs efforts ordinaires. Souvent mon corps en devenait si léger qu'il n'avait plus de pesanteur; quelquefois c'était à un tel point que je ne sentais plus mes pieds toucher la terre. Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort et souvent dans une impuissance absolue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été surpris; ainsi il reste sur pied ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot, dans l'état où le ravissement l'a trouvé. » (P. 208.)

Voici maintenant quelques cas qui ont été décrits et affirmés juridiquement.

Le premier en date se trouve à la Bibliothèque nationale. C'est le « Procès-verbal fait, pour délivrer une fille possédée



Fig. 3.

par le malin esprit à Louviers en 1591, par Louis Morel, écuyer, sieur de La Tour, conseiller du roi, prévôt général

en la maréchaussée de France et en la province de Normandie, assisté de Me Robert Behotte, licencié ès lois, avocat et lieutenant général de M. le vicomte de Rouen, à la résidence de Louviers ».

La fille dont il est ici question était une pauvre servante, Françoise Fontaine, ni sainte ni sorcière, mais affligée de manifestations si extraordinaires qu'elle avait demandé tous les secours, y compris ceux de la religion, pour en être délivrée et qu'on avait fini par la garder dans la prison de Louviers pour éviter les accidents.

Ces manifestations, parmi lesquelles se trouvaient des coups frappés dans les murs, des transports d'objets mobiliers et des enlèvements de son propre corps, si brutaux qu'elle et les assistants en étaient souvent grièvement blessés, sont longuement exposées dans le procès-verbal avec les attestations des témoins. Je me bornerai à reproduire ici le récit de celles qui eurent lieu lorsqu'on eut recours à l'exorcisme, en y mettant l'orthographe et la ponctuation modernes pour rendre un peu plus claire la rédaction assez confuse du prévôt de Normandie.

« Suivant ce que nous avons arrêté le jour d'hier avec ledit curé Pellet, nous sommes partis de notre logis et venu trouver icelui curé Pellet, viron sur les six à sept heures du matin, avec lequel nous sommes transportés aux prisons de cette dite ville de Louviers, ayant amené avec lui un clerc qui portait l'eau bénite, et nous avons commandé auxdits Vymont, Dupuys, Hellot, Dubusc, le Prévost et autres, nos archers, nous accompagner; ce qu'ils ont fait. Et sommes entrés en icelle prison et avons trouvé ladite Françoise qui était en une petite chambre haute, couchée toute vêtue sur une couchette avec cinq ou six prisonniers qui la gardaient, laquelle avait le visage tout en sang, comme d'égratignures, à laquelle nous avons demandé qui lui avait fait cette égratignure.

« Par ladite Françoise fait réponse que c'était l'esprit qui la tourmentait qui lui avait fait lesdites égratignures, samedi au soir dernier en notre présence comme nous l'interrogions, l'ayant ledit esprit lors jetée par terre à cause de ce qu'elle nous avait confessé, comme nous avions pu voir.



Girol. Carattoni incise

S. GIACINTA MARISCOTTI V.

Nobile Romana del Terz' Ordine di S. Chiara

Nata nel 1585. morta nel 1640. Canonizzata nel 1807.

Il di cui Corpo si venera in S. Bernardino della Città di Viterbo.

Roma presso G°. Antonelli Via del Corso N°. 228. 229.

Fig. 4.

« A laquelle Françoise nous avons usé de plusieurs remontrances pour la réconcilier en la crainte et amour de Dieu, lui remontrant qu'en reconnaissant Dieu, lui criant merci, confessant ses fautes, lui en demandant pardon et renonçant au diable, elle pouvait sortir des tourments où le malin esprit l'avait conduite, par le moyen d'une confession générale de ses péchés qu'il fallait qu'elle fît audit curé Pellet, et se mettre en bon état, pour ouïr la messe et recevoir le saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce qu'elle a promis de faire.

« Ce fait, ledit curé Pellet lui avait baillé de l'eau bénite, et icelle ouïe de confession; après laquelle nous avons icelle Françoise prise, menée et conduite avec nosdits archers, étant enserrée par les mains, à l'église Notre-Dame de cette dite ville de Louviers, où entrant ledit curé Pellet, qui marchait devant, vêtu de son surplis et de son étole, lui avait jeté de l'eau bénite; et nous, après lui, ayant notre bâton de prévôt en la main, l'avons conduite en la chapelle de la Trinité où l'on avait fait accommoder l'autel pour dire la messe, et devant lequel autel nous avions fait mettre des bancs, sur l'un desquels elle s'est appuyée, s'étant mise à genoux et commencé à prier Dieu, étant toujours auprès d'elle ledit curé Pellet vêtu de sondit surplis ayant son étole au cou. Et nous sommes mis au coin de l'autel où l'on commence à dire la messe, pour voir quelle contenance tiendrait ladite Françoise sans qu'elle nous aperçût.

« Et lors et à l'instant, Me Jean Buisson, prêtre chapelain de ladite église, qui était revêtu de ses ornements sacerdotaux pour dire et célébrer la messe, ayant fait allumer un grand cierge qu'il avait fait mettre sur le bord de l'autel, près de nous, et après a commencé à célébrer une basse messe où s'étaient trouvés présents plus de 1 000 à 1 200 personnes, tant catholiques que huguenots de la nouvelle prétendue religion, soldats et autres gens de qualité. Et entre autres personnes de qualité, étaient le sieur abbé de Mortemer, le sieur Ratte, abbé et conseiller au parlement de Toulouse, le sieur de Rubempré, le sieur baron de Neufbourg, le sieur baron des Noyers, le sieur Séguier, grand maître des eaux et forêts de France, Me Jacques Duval, médecin à Évreux, Me Jonas


Effigiem S. Iosephi a Cupertino Ord. Min. S. Francisci Conventual. Sacerdotis
Augustiss. Eucharistiæ Sacramento cum semel peracta supplicatione
in loco Cryptulæ Populo benedicendum foret mirabiliter in aere appropinquantis
Sanctissimo Domino Nostro Clementi XIII. Pont. Opt. Max.
Ejusdem Seraphici Ordinis Fratres offerunt et dicant.

Fig. 5.

Marie, receveur des tailles en l'élection de Montivilliers, Me Nicolas Coquet, prêtre dudit Louviers, Pierre Behotte, Jacques Surgis, Guillaume Inger l'aîné, Robert Langlois, bourgeois et marchands dudit Louviers.

« Laquelle Françoise s'était mise en prière et en état d'ouïr sagement la messe, sinon que lorsque ledit Buisson prêtre a commencé à dire l'Évangile, ladite Françoise avait commencé à sommeiller, la tête lui étant tombée sur ledit banc devant lequel elle était à genoux, comme si elle eût été pâmée et évanouie; de quoi nous avons averti ledit curé Pellet qui nous regardait et avait l'œil sur nous, comme nous l'en avions prié, afin de l'avertir si nous apercevions que ladite Françoise fît quelque chose; lequel curé Pellet l'avait exorcisée et à elle jeté de l'eau bénite, laquelle s'était aussitôt revenue, s'étant levée et fait le signe de la croix et ouï et entendu ledit Évangile attentivement. Après ledit Évangile dit, elle avait été à l'offrande où elle avait été conduite par ledit curé Pellet. Lors de l'élévation du saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle avait icelui regardé fort attentivement, faisant toujours mine de le prier et adorer, sans avoir été aucunement tourmentée. Après laquelle élévation, ledit curé lui avait présenté la paix qu'elle avait baisée.

« Et sur ce que ledit Buisson prêtre a voulu parachever de dire la messe, le livre et missel étant changés de lieu et remis sur le bout de l'autel où il avait commencé ladite messe, étant à l'action de grâce d'icelle, ledit curé Pellet avait commandé audit Buisson prêtre de ne parachever sa dite messe qu'il n'eût administré le Saint-Sacrement et l'Eucharistie à ladite Françoise; lequel Buisson s'étant arrêté, icelui curé Pellet, vêtu toujours de son surplis et ayant l'étole au cou, s'étant approché d'icelle Françoise, laquelle il avait ouïe derechef de confession, et ayant icelle exorcisée, et conjuré ledit malin esprit auquel ladite Françoise a déclaré publiquement qu'elle renonçait, ledit curé Pellet a pris la Sainte Eucharistie pour la lui bailler et faire recevoir. S'étant approché d'elle après avoir fait dire à ladite Françoise tout hautement son *Misereatur* et *Confiteor*, il s'était apparu comme une ombre noire hors de l'église, qui avait cassé un losange des

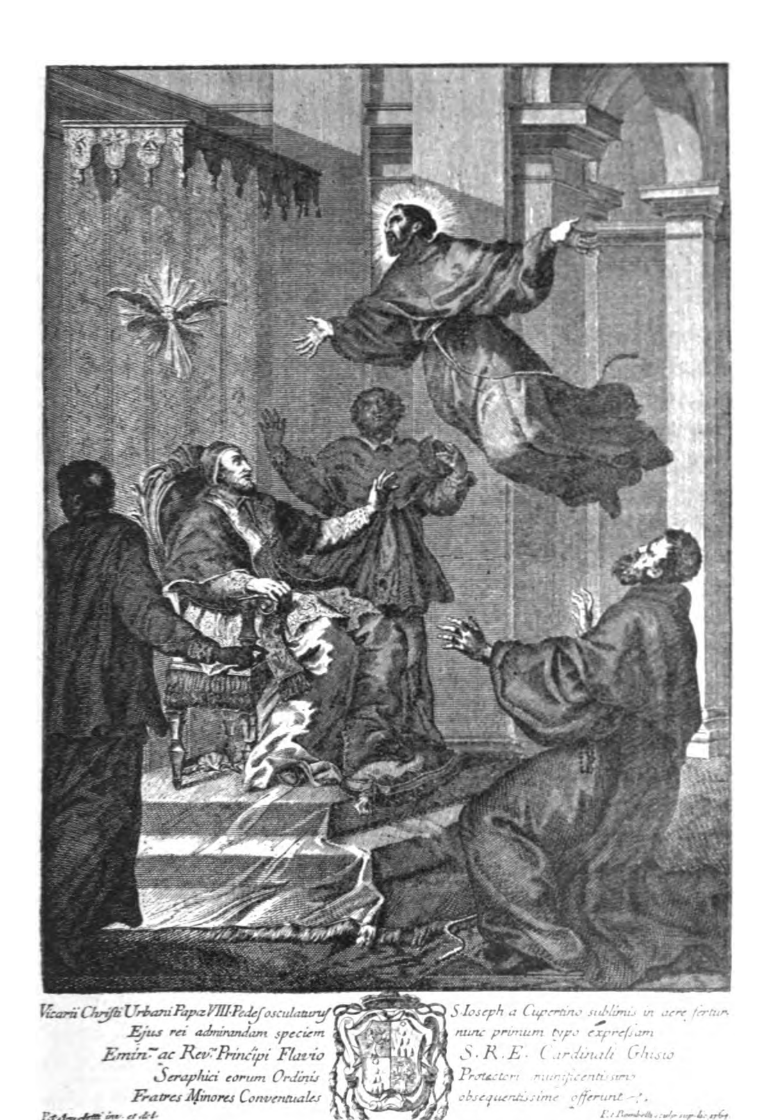

Vicarii Christi Urbani Papæ VIII Pedes osculaturus S. Ioseph a Cupertino sublimis in aere fertur
Ejus rei admirandam speciem nunc primum typo expressam
Emin.mo ac Rev.mo Principi Flavio S. R. E. Cardinali Ghisio
Seraphici eorum Ordinis Protectori munificentissimo
Fratres Minores Conventuales obsequentissime offerunt.

Fig. 6.

vitres de ladite chapelle et pris le cierge qui était sur l'autel, qu'il avait éteint.... et icelle Françoise étant à deux genoux avait été enlevée fort épouvantablement, sans avoir pu recevoir le Saint-Sacrement, ouvrant la bouche, ayant les yeux tournés en la tête, avec un geste tant effroyable, qu'*il avait été besoin, à l'aide de 5 à 6 personnes, la retirer par ses accoutrements comme elle était enlevée en l'air;* laquelle ils avaient jetée à terre, ayant été contraints de se jeter sur elle à cause que cela la voulait enlever, sans toutefois voir ni apercevoir aucune chose; où s'était aussitôt présenté ledit curé Pellet, qui avait icelle exorcisée et à elle jeté de l'eau bénite, même conjuré ledit malin esprit; laquelle était revenue à soi, étonnée et débile. Ce que voyant, ledit curé avait derechef fait abjurer à ladite Françoise ledit malin esprit, et à elle fait plusieurs remontrances pour le salut de son âme; à quoi ladite Françoise avait prêté l'oreille.

« Cela fait, ledit curé avait derechef présenté la Sainte Hostie à ladite Françoise, pour laquelle recevoir s'étant mise à deux genoux, ledit curé lui présentant, icelle Françoise a derechef *été enlevée de terre plus haut que l'autel*, comme si on l'eût prise par les cheveux, d'une si étrange façon que cela avait grandement étonné les assistants qui n'eussent jamais cru voir une chose si épouvantable; s'étant tous jetés à deux genoux contre terre et commencé à prier Dieu et implorer sa grâce pour la délivrance de ladite Françoise; ayant été de besoin, pour icelle reprendre, que plusieurs hommes se soient jetés à ses accoutrements et icelle abattue à terre, s'étant jetés sur elle pour s'opposer à l'effet de l'ennemi qui la voulait enlever, ayant ladite Françoise la bouche torse et ouverte, les yeux qui lui sortaient de la tète, les bras et les jambes tournés sens dessus dessous.

« Ce que voyant, ledit curé Pellet s'était approché auprès d'elle, lui ayant jeté de l'eau bénite, icelle exorcisée et conjuré ledit malin esprit. Ayant ladite Françoise la face contremont, et ayant demeuré quelque temps en cet état, ledit curé Pellet ayant fait allumer un autre cierge, ladite Françoise était revenue à soi et repris ses esprits. Et après que ladite Françoise a derechef crié merci à Dieu et renoncé audit malin


SANCTISSIMO DOMINO NOSTRO
OPTIMO
BEATVS IOSEPH a Cupertino Ord
cælestium meditatione frequenter extra se raptus,
raptus inter innumeros non uulgaris fertur, quod,
Pontificem Orator, eiusque Coniux, Iosephum uisen
alloqui postularent, Ioseph primum renuens, quod à muli
compulsus, ubi Ecclesiæ limen ingressus est, uiso Beatæ
passibus à se dissito statim in aerem su
effertur, ac prope eandem Beatæ Virginis Statuam
deficiente Oratoris Coniuge, cæterisque omnibus
scentibus.
BENEDICTO XIV. PONTIFICI
MAXIMO
Min. Conuentualium Sacerdos, qui iugi rerum
mirum in modum in aera ferri uisus est
cum Castellæ Præfectus Catholici Regis apud Sum
di causa Assisianum in Templum conuenissent, cumque
erum colloquio abstinere solitus esset, deinde obedientia
Virginis immaculatè conceptæ Simulacro, duodecim
pra omnium adstantium capita tota corpore
levatus, diu mirabiliter consistit, animis interim
præ miraculi nouitate, et magnitudine obstupe.

Fig. 7.

esprit, étant à deux genoux, s'approchant ledit curé Pellet auprès d'elle pour lui présenter la Sainte Eucharistie afin de icelle recevoir, pour la troisième fois elle avait été comme devant empêchée de ce faire, ayant été enlevée pour la troisième fois par-dessus une grande forme ou banc qui était devant l'autel où l'on célébrait la messe, *et emportée en l'air du côté où la vitre avait été cassée*, **la tête en bas, les pieds en haut** *sans que ses accoutrements fussent renversés*, au travers desquels, devant et derrière, il sortait une grande quantité d'eau et fumée puante; ayant été plus tourmentée que devant, avec une telle manière et fureur, que c'était chose horrible à voir et incroyable à ceux qui ne l'ont vue. Laquelle Françoise fut quelque temps ainsi *transportée en l'air sans que l'on la pût reprendre;* mais enfin sept à huit hommes s'étaient jetés à elle, qui avaient icelle reprise et mise contre terre, étant tourmentée de telle façon que c'était chose horrible et pitoyable à voir, tellement que ceux qui étaient là présents en grand nombre tant catholiques que de la nouvelle religion réformée, avaient pleuré, s'étant mis à genoux et commencé à prier Dieu pour le salut de l'âme de ladite Françoise.

« Pendant lesquelles prières ledit curé Pellet s'était approché de ladite Françoise où, tout de nouveau, il avait icelle exorcisée et conjuré ledit malin esprit, et lui ayant jeté de l'eau bénite, était revenue et repris ses esprits ayant déclaré tout hautement ladite Françoise qu'elle renonçait au diable, criait merci à Dieu et lui demandait pardon de ses fautes.

« Disant ladite Françoise de soi-même que la première fois que ledit curé Pellet lui avait présenté la Sainte Eucharistie, elle avait vu ledit malin esprit qui était entré par un trou qu'il avait fait en une vitre de ladite chapelle, étant à main droite, qu'elle nous a montré, et avait éteint le cierge qui était allumé sur l'autel où l'on célébrait la messe et icelle Françoise pris par les cheveux pour l'enlever et emporter par le trou de ladite vitre, de peur qu'elle ne reçût le saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Le rapport ajoute que le curé Pellet s'étant souvenu que, toutes les fois que Françoise avait été enlevée, cela avait été

par les cheveux, il les lui fit raser. A la suite de cette opéra-



S. Joseph a Cupertino Ord. Min. S. Francisci Convent. in Missæ celebratione sæpissime in aerem elevatur.

Michaelang. Ricciolini del. *Nic. Guttierez sculp.*

Fig. 8.

tion et de l'exorcisme qu'on vient de lire, la pauvre fille fut complètement guérie.

J'ai cité ce long texte *in extenso* pour que le lecteur pût bien se faire une idée du soin avec lequel les faits avaient été observés. Il ne peut y avoir de doute sur ceci que Françoise a été, pendant la messe, soulevée trois fois dans les airs, de telle manière qu'on ne saurait confondre ces lévitations avec des contorsions et des sauts.

Dans les différentes circonstances relatées, l'homme de science ne peut retenir que quelques particularités : telle est l'adhésion au corps des jupons qui ne se renversaient pas quand Françoise avait la tête en bas, ce qui prouve que la force inconnue qui soustrayait son corps aux lois de la pesanteur s'appliquait également à ses vêtements, phénomène qu'on a observé d'autres fois. Tel est également le fait que l'ablation de la chevelure a fait cesser, ou plutôt a contribué à faire cesser les manifestations, faits qu'on peut rapprocher de cette observation que la force psychique se dégage souvent par les cheveux, comme l'électricité. Tel est encore l'état de prostration de Françoise après les lévitations, circonstance qu'on observe toujours après les dépenses considérables de force psychique. Je pourrais également ajouter la sensation de vent froid, dont il n'est pas parlé dans le récit reproduit plus haut, mais qui est souvent indiquée dans les autres parties du procès-verbal, au moment de l'apparition du phénomène, ainsi que beaucoup d'expérimentateurs l'ont constaté dans des manifestations analogues.

Le fameux recueil des *Causes célèbres* contient, dans son tome VI, imprimé en 1738, deux documents cités à propos du procès de Louis Gaufridy, — ce prêtre de Marseille qui avait été brûlé comme sorcier en 1711, par arrêt du Parlement de Provence, — et relatifs à des faits contemporains du narrateur.

L'un se rapporte à une demoiselle Thévenet, de Corbeil, qu'on supposait possédée, et au sujet de qui l'archevêque de Paris fit faire une information.

Voici les principaux faits qu'on dit avoir constatés :

« 1° Cette demoiselle s'est élevée à 7 ou 8 pieds dans un jardin, et jusqu'au plancher dans sa chambre;

« 2° Elle a enlevé son frère et sa garde jusqu'à 3 pieds sans aucun point d'appui ;



B. Thomas a Cora O. M. O. mire elevatus dum Eucharestiam ministrat.

Parisotti a Pasquino N.° 2.

FIG. 9.

« 3° Ses jupes se sont repliées par-dessus sa tête, quoiqu'elle s'élevât debout en l'air ;

« 4° Elle s'est élevée dans le lit avec sa couverture, jusqu'à

3 et 4 pieds, de la même façon qu'elle s'était couchée, c'est-à-dire le corps étendu horizontalement. »

L'autre document est un rapport médical relatif à huit personnes de la paroisse de Langres, diocèse de Bayeux, également prétendues possédées. Voici ce rapport :

« Nous soussignés, Nicolas Andry, conseiller, lecteur et professeur royal, docteur, régent et ancien doyen de la Faculté de médecine de Paris, censeur royal des livres, etc., avons examiné avec tout le soin possible le mémoire qu'on nous a présenté; en conséquence de quoi, certifions avoir trouvé dans ledit mémoire quatre cas singuliers qui nous paraissaient passer les forces de la nature et ne pouvoir être attribués à aucune force physique, savoir :

« 1° Que les personnes y mentionnées...

« 2° Que souvent elles pèsent, dans le temps de leur syncope, au moins le double de ce qu'elles pèsent dans leur état naturel, de sorte que deux hommes ont eu quelquefois de la peine à porter un enfant de dix ans. Bien plus, que quatre hommes n'ont jamais pu, plusieurs fois et en différents temps, enlever une autre de terre où elle était étendue, quelque effort qu'ils fissent pendant un temps considérable; et dès qu'un prêtre y fut arrivé et qu'il eut commandé au démon de lui rendre la connaissance et la liberté de se relever elle-même, elle recouvra l'une et l'autre. De plus, que deux hommes la portant un autre jour, dans ce même état, deux autres hommes s'étant joints à eux pour les aider à la porter, son corps devint tout à coup si pesant qu'ils eurent toute la peine à gagner sa maison, quoique proche, déclarant qu'ils auraient eu moins de peine à porter chacun un sac de blé.

« 3°. . . . .

« 4° Qu'il y en a une qui, voulant se jeter un jour par la fenêtre d'un escalier d'un second étage, demeura suspendue debout en l'air, sans aucun appui sous les pieds, et sans tenir à rien, pendant tout le temps qu'il fallut pour monter à cet étage et la retirer. Qu'elle s'est mise une autre fois un talon sur le bord extérieur du linteau de la fenêtre d'une chambre, l'autre pied en l'air, et tout le corps penché sans

se tenir à rien. Qu'elle s'est assise sur le bord intérieur d'un puits, tout le corps en dedans, sans aucun appui sous les pieds, et pendant tout cela toujours en syncope.

« Lesquelles choses énoncées dans ces quatre articles, certifions comme ci-dessus passer les forces de la nature et ne pouvoir être attribuées à aucune force physique; le tout sans prétendre rien aux autres articles qui peuvent être du ressort de la physique et de la médecine.

ANDRY.
WINSLOW.

Fait à Paris, le 4 mars 1734.

« Après avoir lu et examiné le mémoire ci-dessus, après avoir appris de plus l'inutilité des remèdes employés par les médecins, nous croyons que la physique ne peut expliquer quelques-uns des faits énoncés, tels, par exemple, que d'être suspendu en l'air sans tenir à rien, etc., et que la nature toute seule, en santé ou en maladie, ne les peut produire.

« En foi de quoi, adhérant aux quatre articles extraits par nos confrères, MM. Andry et Winslow, sans rien décider sur les autres articles, nous avons signé à Paris, ce 7 mars 1735.

« CHOMEL, *conseiller, médecin du roi, associé vétéran de l'Académie royale des sciences et docteur régent de la Faculté de médecine de Paris.*

« CHOMEL FILS, *docteur régent de la Faculté de médecine à Paris.* »

III

Les lévitations ont eu souvent une telle durée qu'elles ont pu se fixer nettement dans la mémoire des artistes et être reproduites par la peinture et la gravure.

Le Musée du Louvre possède un tableau de Murillo, catalogué sous le n° 550*bis* et appelé le *Miracle de San Diego* (fig. 1).

La figure 2 est la réduction d'une gravure faite d'après un tableau de Nic. La Piccola ; il représente saint Martin de Porres, qui était mulâtre et de l'ordre des Frères Prêcheurs,

se précipitant à travers les airs vers un crucifix placé sur l'autel[1].

Dans la figure 3, on voit saint Pierre d'Alcantara s'élever également vers un crucifix[2].

Dans la figure 4, c'est le même prodige avec sainte Jacinthe.



Fig. 10. — *Effigie del Ven. Servo de Dio Fra Humile di Bisignano Minori riformati della Prov*[a] *Calabria citra. Morte li 26 novembre 1631.*

Les figures 5, 6, 7 et 8 se rapportent à saint Joseph de Cupertino, l'homme qui posséda au plus haut degré cette singulière propriété. La figure 5 le montre volant vers l'hostie au moment de la bénédiction, la figure 6, arrivant à travers

1. Saint Martin de Porres présentait souvent aussi le phénomène de la bilocation. Ribet, *Mystique*, II, 188.
2. Ribet, *Mystique*, II, 592.

les airs jusqu'au pape Urbain VIII pour lui baiser les pieds; la figure 7, volant dans une église par-dessus la tête des assistants pour se porter vers une statue de la Vierge. Enfin dans la figure 8, il s'élève en consacrant l'hostie[1]. On m'a signalé de plus un tableau du cavalier Mazzanti, gravé en 1780 par Gaspard Froy et représentant Joseph de Cupertino, partant de son monastère dans les airs, en présence de deux moines[2].

La figure 9 montre saint Thomas de Cora s'élevant au moment où il donne la communion.

La figure 10 se rapporte au Frère Humile de Bisignano, de l'ordre des Mineurs réformés de la province de Calabre, mort en 1631.

C'est probablement le même personnage (à en juger du moins par le costume) que représente la figure 11 exécutée d'après une admirable statuette en bois appartenant à M. Gagneur de Patornay.

On connaît huit planches différentes d'une gravure représentant le pape Pie VII en lévitation, avec cette inscription:

PIUS VII, PONT. MAX.

Savonæ in extasim iterum raptus, die assumptionis B. Mariæ V.

XIII Kalendas Septembris 1811.

Une gravure italienne représente sainte Catherine de Sienne se tenant en l'air pendant que des prêtres écrivent

1. Je connais, dit Césaire d'Heisterbach (liv. IX, c. 30), un prêtre de notre Ordre, qui par une faveur de Dieu, toutes les fois qu'il dit la messe avec dévotion, est élevé d'un pied en l'air pendant tout le Canon jusqu'à la Communion; s'il dit la messe plus vite ou moins dévotement, ou s'il est dérangé par le bruit des assistants, cette faveur lui est ôtée.

2. L'histoire rapporte que lorsque, en 1650, le duc de Brunswick arriva à Assise, l'aspect du saint qui se mit à planer au-dessus du sol en lisant sa messe le détermina à embrasser le catholicisme. Un jour, lors d'une de ses lévitations, saint Joseph de Cupertino retomba sur le sol; le Frère Junipero se précipita vers lui, il ne put empêcher la chute, mais il raconta que le corps du saint lui avait paru *léger comme un fétu de paille*. Un autre jour, saint Joseph en extase saisit un Frère qui était à ses côtés et *l'éleva avec lui dans les airs.*



Fig. 11.

ses paroles. Une autre représente la même sainte également en l'air avec l'inscription :

S. Caterina miracolosamente transporta in Siena.

IV

J'en ai, je crois, assez dit pour montrer que la lévitation est un phénomène parfaitement réel et beaucoup plus commun qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord.

Les lecteurs qui voudront approfondir davantage la question pourront lire : Dans la *Mystique divine, naturelle et diabolique* de GŒRRES[1], les chapitres XXI, XXII et XXIII du 2e volume (De la marche extatique... Comment les extatiques s'élèvent en l'air... Du vol dans l'extase... Explication de ces phénomènes) et le chapitre XIX du 4e volume (Du vol diabolique... Comment ce phénomène est commun aux extatiques et aux possédés) ;

Dans la *Mystique divine* de l'abbé RIBET[2], le chapitre XXXII du 2e volume (Dispense de la loi de la pesanteur... Suspension, ascension, vol extatique... Agilité surnaturelle en dehors de l'extase. Courses aériennes de sainte Christine l'admirable... Énergie de cette attraction ascensionnelle... Marche sur les eaux... Explication de ce phénomène) ;

Enfin dans la *Physique de la Magie* que vient de publier récemment en Allemagne le baron KARL DE PREL, le chapitre VII du 1er volume, chapitre qui a pour titre : *Gravitation et lévitation* et où le savant auteur essaie d'établir une théorie physique du phénomène basée sur la polarisation de la pesanteur.

ALBERT DE ROCHAS.

1. Traduction française en 5 volumes. Paris, Poussielgue, 1882.
2. Paris, Poussielgue, 1883. 3 vol. gr. in-8.



VARIÉTÉS

SPIRITUALISME ET MATÉRIALISME

RÉPONSE A CAMILLE SAINT-SAENS

PAR CAMILLE FLAMMARION

MON CHER AMI,

Votre savant et charmant article de la *Nouvelle Revue* vient de passer sous mes yeux, — un peu tardivement, mais, comme vous le savez, j'habite plus souvent le ciel que la terre, — et je l'ai lu comme on écoute une de ces puissantes symphonies dont vous avez le secret, dans lesquelles la science rivalise avec l'art pour produire sur nos esprits le maximum de l'effet. Vous semblez, dans cet article, effleurer le sujet. En réalité vous nous en laissez entrevoir toutes les profondeurs.

Vous avez absolument raison de dire que les mots spiritualisme et matérialisme ne sont vraiment plus aujourd'hui que *des mots*, puisque l'essence des choses nous reste inconnue et que les récentes découvertes de la science font reposer le monde visible sur un monde invisible qui en est, en quelque sorte, le substratum. Je vous remercie d'avoir signalé ma modeste excursion dans ce domaine de « l'Inconnu », mais je viens vous demander la permission de répondre à votre interprétation. Vous paraissez craindre que l'étymolo-

gie du mot *psychique* ait exercé une influence sur ma pensée. Les faits exposés dans mon livre ne conduisent pas, selon vous, à admettre l'existence de l'âme. Ces faits, que d'ailleurs vous acceptez avec raison comme authentiques, établiraient seulement ceci : « la force inconnue qui produit la pensée aurait le pouvoir de se projeter en dehors des limites du corps, un cerveau pourrait agir à distance sur d'autres cerveaux ; il ne s'ensuit pas que cette force soit de nature *spirituelle*, indépendante du cerveau. »

Voilà l'argumentation que je voudrais examiner et disséquer.

Prenons un fait, si vous le voulez bien, et analysons-le. Une jeune femme m'a apporté, dans mon cabinet, à Paris, la relation suivante, dans laquelle je supprime les noms :

« Le jour de notre première entrevue, j'avais 20 ans; lui en avait 32 : nos relations durèrent pendant sept ans. Nous nous aimions tendrement.

« Un jour, mon ami m'annonça, non sans chagrin, que sa situation, sa pauvreté, etc., etc., le forçaient au mariage, et dans ses explications embarrassées je sentais un vague désir que nos relations n'en fussent pas trop interrompues.

« Je coupai court à ce pénible entretien et, malgré mon immense chagrin, je ne revis plus mon ami, ne voulant pas, dans mon amour unique et absolu, partager avec une autre et de bonne grâce cet homme que j'aimais tant.

« J'appris plus tard, indirectement, qu'il était marié et père d'un enfant.

« Quelques années après ce mariage, une nuit d'avril 1893, *je vis entrer dans ma chambre une forme humaine :* cette forme, de haute taille, était enveloppée d'un drap blanc qui lui recouvrait la figure. Je la vis avec terreur s'avancer, se pencher sur moi, puis je sentis des lèvres se coller aux miennes; mais quelles lèvres ! je n'oublierai jamais l'impression qu'elles me produisirent ; je ne sentis ni pression, ni mouvement, ni chaleur, rien que du froid, le froid d'une bouche morte !

« Cependant j'éprouvai une détente, un grand bien-être pendant ce long baiser, mais à aucun moment de ce rêve, ni le

nom, ni l'image de l'ami perdu ne se présentèrent à mon esprit. Au réveil je ne pensai plus ou peu à ce rêve, jusqu'au moment où, vers midi, parcourant le journal de..., je lus ce qui suit :

« On nous écrit de X... que hier ont eu lieu les obsèques de M. Y... » (ici les qualités du défunt), puis l'article se terminait en attribuant cette mort à une fièvre typhoïde causée par le surmenage de fonctions remplies avec conscience. « Cher ami, pensai-je, débarrassé des conventions mondaines, tu es venu me dire que c'est moi que tu aimais et que tu aimes encore par delà la mort; je te remercie et je t'aime toujours.

« Mlle Z. »

Voilà le fait tel qu'il s'est produit : l'ancienne et commode hypothèse d'une hallucination simple ne nous satisfait plus aujourd'hui. Ce qu'il s'agit d'expliquer, c'est la coïncidence de la mort avec cette apparition. Les manifestations de ce genre sont si nombreuses que les coïncidences ne peuvent plus être considérées comme fortuites. et qu'elles indiquent une relation de cause à effet. Vous et moi, libres de tous préjugés, nous admettons que Mlle Z... a vu et senti la présence de son ami à ce moment critique de son départ de ce monde. Des centaines d'exemples du même ordre sont là. Mais nous différons dans l'interprétation : vous ne voyez là qu'un acte cérébral du mourant. Moi, j'y vois un acte psychique.

Sans doute, il est toujours difficile de faire la part de ce qui appartient à l'esprit, à l'âme, et de ce qui appartient au cerveau, et nous nous laissons naturellement guider dans nos appréciations et dans nos jugements par le sentiment intime qui résulte en nous de la discussion des phénomènes. Or n'est-ce pas essentiellement ici une manifestation de la pensée? Pour moi, voici ce que j'imagine. Au moment de mourir, cet homme a pensé à cette femme, à cette amie des jours ensoleillés, a eu pour elle un regret, un remords peut-être, et, qui sait, peut-être aussi une espérance en l'au-delà. Comme le magnétiseur agit sur son sujet, il est allé jusqu'à elle, malgré la distance, d'ailleurs faible (une centaine de kilomètres), a impressionné son cerveau, s'est manifesté à elle. Ce n'est

pas, bien entendu, qu'un fantôme quelconque se soit transporté d'une ville à une autre. Non, c'est un mouvement vibratoire de l'éther, selon toute probabilité; c'est de la télégraphie sans fil.

Il y là une transmission mentale, une communication de pensée qui a pris une certaine forme. A la rigueur, on peut n'admettre que deux cerveaux, une transmission purement nerveuse, physiologique, physique, mécanique. ce que vous voudrez (le nom n'y fait rien), en un mot matérielle, comme on dit, et non d'origine psychique, spirituelle. Cependant la balance ne semble-t-elle pas pencher de ce côté-ci? Or elle penche de plus en plus vers une cause psychique, spirituelle, animique, à mesure que nous avançons dans l'étude de ces phénomènes. Voyons, par exemple, un second cas.

« Étudiant à l'Université de Kiev, déjà marié, j'étais allé passer l'été à la campagne chez ma sœur, habitant une terre non loin de Pskow. En revenant par Moscou, ma femme adorée tomba subitement malade de l'influenza, et, malgré son extrême jeunesse, fut rapidement brisée. Une paralysie du cœur l'emporta subitement, comme un coup de foudre.

« Je n'essayerai pas de vous dépeindre ma douleur et mon désespoir. Mais voici ce que je crois devoir signaler à votre savoir, le problème dont je désire ardemment recevoir la solution.

« Mon père habitait Poulkovo, il ignorait la maladie de sa charmante belle-fille, et la savait avec moi à Moscou. Quelle ne fut pas sa surprise de la voir *à côté de lui*, comme il sortait de sa maison, *l'accompagnant* pendant un instant! Elle disparut aussitôt. Saisi d'effroi et d'angoisse, il nous adressa à l'heure même un télégramme pour s'informer de la santé de ma chère compagne. C'était le jour de sa mort...

« Je vous serais reconnaissant pour toute ma vie de m'expliquer ce fait extraordinaire.

« WENECIAN BILILOWSKY,

« studiosius medicinæ, Nikolskaja, 21, à Kiev. »

Dans cet exemple encore, n'avons-nous pas l'impression

d'une origine non matérielle du phénomène, d'une cause morale, mentale, indiquant non seulement l'existence de facultés inconnues dans l'être humain, mais encore l'existence d'un être intellectuel agissant? Je ne puis pas voir l'œuvre de l'anatomie, de la physiologie animale ou de la chimie organique dans ce genre de faits.

Examinons encore un autre exemple, différent aussi des deux précédents, quoique appartenant comme eux à la télépathie. Écoutons le récit de l'observateur.

« Dans les premiers jours de novembre 1869, je partis de Perpignan [1], ma ville natale, pour aller continuer mes études de pharmacie à Montpellier. Ma famille se composait, à cette époque, de ma mère et de mes quatre sœurs. Je la laissai très heureuse et en parfaite santé.

« Le 22 du même mois, ma sœur Hélène, une superbe fille de 18 ans, la plus jeune et la préférée, réunissait à la maison maternelle quelques-unes de ses jeunes amies. Vers 3 heures de l'après-dîner elles se dirigèrent, en compagnie de ma mère, vers la promenade des Platanes. Le temps était très beau. Au bout d'une demi-heure ma sœur fut prise d'un malaise subit : « Mère, dit-elle, je sens un frisson étrange « courir par tout mon corps; j'ai froid, et ma gorge me fait « grand mal. Rentrons. »

« Douze heures après, ma bien-aimée sœur expirait dans les bras de ma mère, asphyxiée, terrassée par une angine couenneuse que deux docteurs furent impuissants à dompter.

« Ma famille, — j'étais le seul homme pour la représenter aux obsèques, — m'envoya télégramme sur télégramme à Montpellier. Par une terrible fatalité que je déplore encore aujourd'hui, aucun ne me fut remis à temps.

« Or dans la nuit du 23 au 24, dix-huit heures après la mort de la pauvre enfant, je fus en proie à une épouvantable hallucination.

1. Ceux qui suivent les *Annales des Sciences psychiques* depuis leur fondation se rappelleront sans doute ce cas que nous avons publié dans le n° 1 de 1891, page 31; mais outre que tous nos lecteurs actuels ne le connaissent pas, ce serait nuire à l'argumentation de M. Camille Flammarion que ne pas le reproduire. — D.

« J'étais rentré chez moi à 2 heures du matin, l'esprit libre et encore tout plein du bonheur que j'avais éprouvé dans les journées des 22 et 23, consacrées à une partie de plaisir. Je me mis au lit très gai. Cinq minutes après j'étais endormi.

« Sur les 4 heures du matin, je vis apparaître devant moi la figure de ma sœur, *pâle, sanglante, inanimée*, et un cri perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « *Que fais-tu, mon Louis? Mais viens donc, mais viens donc!* »

« Dans mon sommeil nerveux et agité, je pris une voiture ; mais, hélas! malgré des efforts surhumains, je ne pouvais pas la faire avancer.

« Et je voyais toujours ma sœur pâle, sanglante, inanimée, et le même cri perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « *Que fais-tu, mon Louis? mais viens donc, mais viens* « *donc!* »

« Je me réveillai brusquement, la face congestionnée, la tête en feu, la gorge sèche, la respiration courte et saccadée, tandis que mon corps ruisselait de sueur.

« Je bondis hors de mon lit, cherchant à me ressaisir... Une heure après, je me recouchai; mais je ne pus retrouver le repos.

« A 11 heures du matin j'arrivai à la pension, en proie à une insurmontable tristesse. Questionné par mes camarades, je leur racontai le fait brutal tel que je l'avais ressenti. Il me valut certaines railleries. A 2 heures je me rendis à la Faculté, espérant trouver dans l'étude quelque repos.

« En sortant du cours, à 4 heures, je vis une femme en grand deuil s'avancer vers moi. A deux pas de moi elle souleva son voile. Je reconnus ma sœur aînée qui, inquiète sur moi, venait, malgré son extrême douleur, demander ce que j'étais devenu.

« Elle me fit part du fatal événement que rien ne pouvait me faire prévoir, puisque j'avais reçu des nouvelles excellentes de ma famille le 22 novembre au matin.

« Tel est le récit que je vous livre, sur l'honneur, absolument vrai. Je n'exprime aucune opinion, je me borne à raconter.

« Vingt ans se sont écoulés depuis lors, l'impression est toujours aussi profonde, — maintenant surtout, — et si les traits de mon Hélène ne m'apparaissent pas avec la même netteté, j'entends toujours ce même appel plaintif, multiplié, désespéré : « Que fais-tu donc, mon Louis? Mais viens donc, « mais viens donc! »

« Louis Noell,
« Pharmacien, à Cette. »

Telle est la narration du phémonène psychique. Si vous ne sentez pas, mon cher ami, que le cerveau de la morte, dix-huit heures après le décès, n'est pas la cause de cette impression; qu'il y a là autre chose que l'organisme matériel; que, soit que l'esprit de M. Noell se soit transporté pendant le sommeil vers sa sœur morte, soit que l'action télépathique ait eu celle-ci comme point d'émanation, nous sommes en présence d'une action appartenant au domaine de l'âme et non à celui du corps et nous portant à penser que l'âme existe personnellement et n'est pas un effet, une fonction, une sécrétion du cerveau; non, si vous ne le sentez pas, vous, l'artiste et le penseur que je connais, c'est que vous ne vous êtes pas donné le temps de peser le problème.

Que voulez-vous que le cerveau de cette jeune fille ait fait dix-huit heures après sa mort? Toute hypothèse « matérielle » est invraisemblable. Le plus simple serait de nier, je veux dire de déclarer que le jeune étudiant a eu là tout simplement un cauchemar, et que par hasard ce cauchemar a coïncidé avec la mort de sa sœur. Oui, c'est là le plus simple. Mais cette solution vous satisfait-elle? Vous satisfait-elle surtout lorsque vous avez sous les yeux des centaines de relations du même ordre? Vous satisfait-elle aussi dans les cas où le narrateur a vu, ce qui s'appelle vu, à distance, tous les détails d'une mort, d'un suicide, d'un accident, d'un incendie? Non. Vous avez l'esprit trop scientifique et d'une exigence trop rationnelle pour pouvoir être satisfait de cette vieille hypothèse du hasard, et vous savez que le calcul des probabilités nous prouve qu'elle est inacceptable.

Alors quoi ?

Alors autre chose : le problème psychique est ouvert, avouons-le sans réticence.

Je ne me charge pas de l'expliquer. La science n'en est pas encore là. Admettre et expliquer sont deux. Nous sommes forcés d'admettre les faits, lors même que nous ne les expliquons pas. Un homme passe au coin d'une rue et reçoit un pot de fleurs sur la tête : il est bien forcé de l'enregistrer sans pour cela expliquer d'où il vient et comment la verticale et l'horizontale se sont rencontrées juste à point sur sa tête.

Non, vraiment, ce que nous appelons la matière et ses propriétés ne suffit pas pour expliquer ces faits, et voilà pourquoi ils sont d'un autre ordre, d'un ordre qui a tous les droits à être qualifié de « psychique » et qui conduit à admettre l'existence d'âmes, d'esprits, d'êtres intellectuels, spirituels, qui ne sont pas de simples fonctions cérébrales. La transmission mentale, la vue à distance sans l'aide des yeux et la vue des choses à venir ne donnent-elles pas les mêmes témoignages ?

La transmission *mentale* n'est pas douteuse, notamment entre un magnétiseur et son sujet. Je pourrais vous en rappeler mille exemples. En voici un, peu sentimental, assurément, mais bien caractéristique, cité par le Dr Bertrand, l'un des expérimentateurs les plus compétents dans la question.

« Un magnétiseur fort imbu d'idées mystiques avait un somnambule qui, pendant son sommeil, ne voyait que des anges et des esprits de toute espèce : ces visions servaient à confirmer de plus en plus le magnétiseur dans sa croyance religieuse. Comme il citait toujours les rêves de son somnambule à l'appui de son système, un autre magnétiseur de sa connaissance se chargea de le détromper en lui montrant que son somnambule n'avait les visions qu'il rapportait que parce que le type en existait dans sa propre tête. Il proposa, pour prouver ce qu'il avançait, de faire voir au même somnambule la réunion des *anges du paradis à table et mangeant un dindon*.

« Il endormit donc le somnambule, et au bout de quelque



temps lui demanda s'il ne voyait rien d'extraordinaire. Celui-ci répondit qu'il apercevait une grande réunion d'anges. « Et « que font-ils? dit le magnétiseur. — Ils sont autour d'une « table et ils mangent. » Il ne put indiquer cependant quel était le mets qu'ils avaient devant eux. »

C'est là un exemple de suggestion *mentale* comme vous en connaissez beaucoup vous-même. La volonté du magnétiseur agit, sans la parole, sur le sujet. Sans doute, nous pouvons dire ici que c'est l'action d'un cerveau sur un autre, mais ne semble-t-il pas que le cerveau n'est qu'un instrument de la volonté? Je ne féliciterais pas plus le cerveau de penser que je ne féliciterais une lunette de bien voir Saturne. Ne semble-t-il pas que le cerveau est l'organe de la pensée comme l'œil est l'organe de la vision?

Et la vue à distance, en rêve? Ne nous met-elle pas en présence d'un être spirituel doué de facultés spéciales? Un marin, par exemple, m'écrit de Brest :

« De 1870 à 1874, j'avais un frère employé à l'arsenal de Fou-Tchéou en Chine, comme monteur mécanicien. Un de ses amis, mécanicien et compatriote de la même ville (Brest), également à l'arsenal de Fou-Tchéou, vint un matin voir mon frère à son logement et lui raconta ce qui suit : « Mon cher « ami, je suis navré, j'ai rêvé cette nuit que mon jeune enfant « était *mort du croup*, *sur un édredon rouge*. » Mon frère se moqua de sa crédulité, parla de cauchemar, et pour dissiper cette impression invita son ami à déjeuner. Mais rien ne put distraire celui-ci : pour lui, son enfant était mort.

« La première lettre qu'il reçut de France après ce récit, et qui était de sa femme, lui annonçait la mort de son enfant, *mort du croup*, dans de grandes souffrances, et, coïncidence bizarre, *sur un édredon rouge*, la même nuit du rêve.

« A la réception de cette lettre, il vint tout en larmes la montrer à mon frère, duquel je tiens ce récit. »

Ces sortes de faits, très nombreux également, n'indiquent-ils pas dans l'homme autre chose que le corps?

Que pensez-vous aussi de la vision suivante?

« Mon père avait un ami d'enfance, le général Charpentier de Cossigny, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'affection. Comme il était atteint d'une maladie nerveuse qui rendait son humeur assez bizarre, nous ne nous étonnions jamais qu'il nous fît quelquefois trois ou quatre visites coup sur coup, puis qu'il restât des mois sans se montrer. En novembre 1892 (il y avait près de trois mois que nous n'avions pas vu le général), comme je souffrais d'une forte migraine, j'étais allé me coucher de bonne heure. J'étais au lit depuis un temps assez long, et je commençais à m'endormir, quand j'entendis mon nom, prononcé d'abord à voix basse, puis un peu plus haut. Je prêtai l'oreille, pensant que c'était mon père qui m'appelait, mais je l'entendis dormir dans la pièce voisine et son souffle était très égal, comme celui de quelqu'un endormi depuis longtemps. Je m'assoupis de nouveau et j'eus un rêve. Je vis l'escalier de la maison que le général habitait (7, cité Vaneau). Il m'apparut lui-même *accoudé à la rampe du palier* du premier étage; puis il descendit, vint à moi et m'embrassa au front. Ses lèvres étaient si froides que le contact me réveilla. Je vis alors distinctement, au milieu de ma chambre, éclairée par le reflet du gaz de la rue, la silhouette haute et fine du général qui s'éloignait. Je ne dormais pas, puisque j'entendis 11 heures sonner au lycée Henri IV et que je comptai les coups. Je ne pus me rendormir, et l'impression froide des lèvres de notre vieil ami me resta au front toute la nuit. Au matin, ma première parole à ma mère fut : « Nous aurons des nouvelles du général de « Cossigny, je l'ai vu cette nuit. »

« Quelques instants après, mon père trouvait dans son journal la nouvelle de la mort de son vieux camarade, arrivée la veille au soir, *à la suite d'une chute dans l'escalier*.

« Jean Dreuilhe,
« 36, rue des Boulangers, Paris. »

Comme dans le cas précédent, et comme dans tous les

autres analogues, il est difficile de ne pas admettre que l'esprit voit à distance.

Vous avez dû remarquer aussi le cas du maréchal Serrano, cité par sa femme.

« Depuis douze longs mois, une maladie bien grave, hélas! puisqu'elle devait l'emporter, minait la vie de mon mari. Sentant que sa fin approchait à grands pas, son neveu, le général Lopez Dominguez, se rendit auprès du président du conseil des ministres, M. Canovas, pour obtenir qu'à son décès Serrano fût enterré, comme les autres maréchaux, dans une église.

« Le roi, alors au Prado, repoussa la demande du général Lopez Dominguez. Il ajouta pourtant qu'il prolongerait son séjour dans le domaine royal afin que sa présence à Madrid n'empêchât pas que l'on pût rendre au maréchal les honneurs militaires dus au rang et à la situation qu'il occupait dans l'armée.

« Les souffrances du maréchal augmentaient chaque jour; il ne pouvait plus se coucher et restait constamment dans un fauteuil. Un matin, à l'aube, mon mari, qu'un état de complet anéantissement, causé par l'usage de la morphine, paralysait entièrement, et qui ne pouvait faire un seul mouvement sans l'aide de plusieurs aides, se leva tout à coup seul, droit et ferme, et d'une voix plus sonore qu'il ne l'avait jamais eue de sa vie, il cria dans le grand silence de la nuit :

« Vite, qu'un officier d'ordonnance monte à cheval et coure « au Prado : le roi est mort ! »

« Il retomba épuisé dans son fauteuil. Nous crûmes tous au délire, et nous nous empressâmes de lui donner un calmant.

« Il s'assoupit, mais quelques minutes après, de nouveau, il se leva. D'une voix affaiblie, presque sépulcrale, il dit :

« Mon uniforme, mon épée : le roi est mort! »

« Ce fut sa dernière lueur de vie. Après avoir reçu, avec les derniers sacrements, la bénédiction du pape, il expira. Alphonse XII mourut sans ces consolations.

« Cette soudaine vision de la mort du roi par un mourant

était vraie. Le lendemain, tout Madrid apprit avec stupeur la mort du roi, qui se trouvait presque seul au Prado.

« Le corps royal fut transporté à Madrid. Par ce fait Serrano ne put recevoir l'hommage qui avait été promis.

« On sait que lorsque le roi est au palais de Madrid, les honneurs sont seulement pour lui, même s'il est mort, tant que son corps s'y trouve.

« Est-ce le roi lui-même qui apparut à Serrano? Le Prado est loin; tout dormait à Madrid; personne, si ce n'est mon mari, ne savait rien. Comment apprit-il la nouvelle?

« Voilà un sujet de méditation.

« Comtesse DE SERRANO,
Duchesse DE LA TORRE. »

Ainsi voilà un moribond, doublement anéanti par l'usage de la morphine, qui signale une mort imprévue et inconnue de tout le monde. Là aussi, comment se défendre de la conclusion que son âme a vu à distance, a perçu, d'une manière quelconque, l'événement arrivé?

La vue à distance, notamment en somnambulisme et en rêve, est démontrée par un nombre si considérable d'observations qu'elle est incontestable. Je n'y puis voir un appui en faveur des hypothèses dites matérialistes; j'y vois au contraire autant d'arguments en faveur d'un être psychique doué de facultés spéciales.

Mais que direz-vous des rêves prémonitoires et de la vue précise, par l'esprit, d'événements qui ne sont pas encore arrivés? C'est par là qu'il me semble fort opportun de couronner cette réponse.

Lisez, par exemple, ce rêve, d'ailleurs banal, et qui n'a rien de préparé pour les théories philosophiques transcendantes.

« J'allais au collège comme externe et, dans mon rêve, je me vis traversant la place de la République, à Paris, une serviette sous le bras, quand exactement en face des magasins du Pauvre-Jacques un chien passa, poursuivi par une bande de gamins qui le maltraitaient. J'en vis exactement le nom-

bre, huit. Les employés commençaient à faire leur éventaire, une marchande des quatre saisons passait avec sa voiture pleine de fruits et de fleurs.

« Le lendemain matin, me rendant au collège, je vis dans le même cadre, à la même place, la scène que j'avais vue en rêve. Rien n'y manquait, *le chien* courait dans le ruisseau, *les huit gamins* le poursuivaient, *la marchande* des quatre saisons remontait avec sa voiture, gagnant le boulevard Voltaire, et les employés du Pauvre-Jacques disposaient leurs tissus à la porte de leur magasin.

« D. HANNAIS,
10, avenue Lagache, à Villemonble (Seine). »

Si le cerveau, organe physique, est capable, avec toutes les sécrétions imaginables, de voir ainsi tous les détails d'un fait qui n'est pas encore arrivé, il faut, je crois, supprimer à l'Institut l'Académie des sciences morales et la remplacer par l'Académie de médecine, ou, plus simplement encore, par une clinique quelconque.

Voir l'avenir! Ne sommes-nous pas ici en plein psychisme? Remarquez bien que ces rêves prémonitoires ne sont pas très rares non plus. J'en ai cité un certain nombre; j'en connais beaucoup d'autres. Vous souvenez-vous de celui-ci, qui m'a été conté par le père de la charmante pensionnaire du second Théâtre Français?

« En 1869, au moment du plébiscite, j'ai eu un rêve, pour mieux dire un cauchemar terrible.

« Dans ce cauchemar je me voyais soldat, nous avions la guerre, je ressentais tous les besoins de la vie militaire : la marche, la faim, la soif; j'entendais les commandements, la fusillade, le bruit du canon; je voyais tomber des morts et des blessés à mes côtés, entendant leurs cris.

« Tout à coup je me trouvai dans un pays, dans un village, où nous dûmes soutenir une attaque terrible de l'ennemi, et c'étaient des Prussiens, des Bavarois et des cavaliers (dragons badois) — notez bien que jamais je n'avais vu de ces uniformes, qu'il n'était nullement question de guerre. — A un

certain moment, je vis un de nos officiers monter dans le clocher du village, muni d'une jumelle, pour se rendre compte des mouvements de l'ennemi, puis redescendre, nous former en colonne d'attaque, faire sonner la charge et nous lancer en avant au pas de course, à la baïonnette, sur une batterie prussienne.

« A ce moment de mon rêve, étant aux prises corps à corps avec les artilleurs de cette batterie, je vis l'un d'eux me porter un coup de sabre sur la tête, tellement formidable qu'il me la sépara en deux. C'est alors que je m'éveillai sur ma descente de lit : je ressentais une forte douleur à la tête. En tombant de mon lit, je m'étais heurté la tête sur un petit poêle qui me servait de table.

« Le 6 octobre 1870, ce rêve a été réalisé : village, école, mairie, église, notre commandant montant au clocher pour se rendre compte des positions de l'ennemi, redescendant et, au son de la charge, nous jetant à la baïonnette sur les pièces prussiennes. Dans mon rêve, à ce même moment, j'avais eu la tête fendue d'un coup de sabre! Ici, dans la réalité, je l'attendais; mais je n'ai reçu qu'un coup d'écouvillon (peut-être destiné à la tête), qui, par suite d'une parade, vint me frapper à la cuisse droite.

« A. Régnier,
ancien sergent-major de la compagnie des franc-tireurs de Neuilly-sur-Seine,
23, rue Jeanne-Hachette, au Havre. »

On objecte parfois que ces sortes de rêves ont été modifiés, arrangés après coup, très sincèrement d'ailleurs, dans l'imagination des narrateurs. Sans doute il n'est pas impossible que des modifications diverses se produisent dans la mémoire; mais l'objection tombe d'elle-même devant l'impression de l'observateur, puisque c'est précisément cette impression du *déjà vu* qui l'a frappé. Et puis, il en est de si simples que nulle modification n'est possible, par exemple celui-ci :

« Je rêvai que faisant une course à bicyclette, un chien

venait se jeter au travers de la route et que je tombais à terre, brisant la pédale de ma machine.

« Le matin, je racontai la chose à ma mère qui, sachant combien d'habitude mes rêves sont exacts, m'engagea à rester à la maison. Je résolus, en effet, de ne pas sortir, mais, vers 11 heures, au moment de nous mettre à table, le facteur apporta une lettre nous informant que ma sœur, qui demeurait à environ 8 kilomètres, était malade. Oubliant tout à coup mon rêve, pour ne songer qu'à prendre des nouvelles de ma sœur, je déjeunai au galop et partis à bicyclette. Mon voyage s'accomplit sans encombre jusqu'à l'endroit où je m'étais vu, la nuit précédente, roulant dans la poussière et brisant ma machine. A peine mon rêve avait-il traversé mon esprit qu'un énorme chien déboucha tout à coup d'une ferme voisine, cherchant à me mordre la jambe. Sans réfléchir, je voulus lui envoyer un coup de pied, mais au même moment, je perdis l'équilibre et tombai sur ma machine, dont je brisai la pédale, réalisant ainsi mon rêve dans ses moindres détails. Or, remarquez, je vous prie, que c'était bien la centième fois pour le moins que je faisais ce trajet, sans que jamais j'eusse eu à déplorer le moindre accident.

« Amédée Basset,
« notaire à Vitrac (Charente). »

Et celui-ci :

« En 1868, j'avais alors 17 ans, j'étais employé chez un oncle établi épicier, 32, rue Saint-Roch. Un matin, et après lui avoir souhaité le bonjour, encore sous l'impression d'un rêve qu'il avait eu dans la nuit, il me raconta que dans ce rêve il était sur le pas de sa porte lorsque, ses regards se portant dans la direction de la rue Neuve-des-Petits-Champs, il en voit déboucher un omnibus de ville de la Compagnie des chemins de fer du Nord, qui s'arrête devant la porte de son magasin. *Sa mère* en descend, et l'omnibus continue sa route, emportant une autre dame qui était dans la voiture avec ma grand'mère, laquelle dame, vêtue de noir, tenait un panier sur ses genoux.

« Tous les deux, nous nous amusions de ce rêve si peu en rapport avec la réalité, car *jamais* ma grand'mère ne s'était aventurée à venir de la gare du Nord jusqu'à la rue Saint-Roch. Habitant près de Beauvais, lorsqu'elle voulait venir passer quelque temps chez ses enfants, à Paris, elle écrivait de préférence à mon oncle qui était celui qu'elle affectionnait le plus, et il allait la chercher à la gare, d'où il la ramenait *en fiacre*, invariablement.

« Or, ce jour-là, dans l'après-midi, comme mon oncle regardait les passants sur le pas de sa porte, ses yeux se portant machinalement vers le coin de la rue Neuve-des-Petits-Chrmps, il voit tourner un omnibus du Chemin de fer du Nord qui vient s'arrêter devant son magasin.

« Dans cet omnibus il y avait deux dames, dont l'une était ma grand'mère qui en descend, et la voiture continue sa route emportant l'autre dame telle qu'il l'avait vue en rêve, c'est-à-dire vêtue de noir et tenant son panier sur ses genoux.

« Jugez de la stupéfaction générale ! Ma grand'mère, croyant nous faire une surprise, et mon oncle lui racontant son rêve !

« PAUL LEROUX.
« Le Neubourg (Eure), »

Je m'arrête dans ces témoignages, puisque, d'ailleurs, désormais, il n'y a plus qu'à se baisser pour en cueillir autant qu'on en veut. Les sciences les plus précises, les plus positives, ne sont établies que sur des apréciations de notre raisonnement, et l'astronomie elle-même, cette reine des sciences, a pour base la théorie de la gravitation, dont Newton, son fondateur, disait simplement : « Les choses se passent comme si les corps célestes s'attiraient en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. » Eh bien, devant les phénomènes de la télépathie, devant les exemples de vue à distance par l'esprit, sans l'aide des organes corporels, devant ce fait plus mystérieux et plus incompréhensible encore de l'avenir vu avec précision par une vision mentale, je dis : « Les choses se passent comme

si, dans l'organisme humain, il y avait un être psychique, spirituel, doué de facultés de perception encore inconnues. » Cet être, cette âme, cet esprit agit et perçoit par le cerveau, mais n'est pas une fonction matérielle d'un organe matériel. Voilà, me semble-t-il, des conclusions logiques dont la méthode la plus scrupuleuse et la plus austère ne peut se défendre. Et je les crois supérieures aux affirmations dénuées de preuves fondées sur une foi aveugle. La Foi, les prétendus miracles, le martyre même, n'ont jamais rien prouvé, car ils ont été au service de toutes les causes, religieuses ou politiques, les plus diverses, les plus contradictoires et les plus absurdes. La Science seule peut vraiment éclairer l'humanité.

CAMILLE FLAMMARION.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN

DOCUMENTS ORIGINAUX

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

RECHERCHES SUR LES MATÉRIALISATIONS DE FANTOMES

LA PÉNÉTRATION DE LA MATIÈRE ET AUTRES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE D[r] PAUL GIBIER

Directeur de l'Institut bactériologique (Institut Pasteur) de New-York
Ancien interne des hôpitaux de Paris
Ex-assistant de pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris
Membre de l'Académie des Sciences de New-York,
de la Société des Recherches psychiques de Londres
Chevalier de la Légion d'honneur.

(*Suite et fin*)[1].

PASSAGE DU MÉDIUM A TRAVERS LA PORTE DE LA CAGE

Quand la séance eut duré environ deux heures, la voix de Maudy se fit entendre de l'intérieur de la cage et nous dit que les forces du médium étaient épuisées et que les manifestations allaient cesser. Aussitôt après que Maudy eut fini de parler, la voix de basse d'Ellan s'adressant à moi dit : « Venez recevoir notre médium qui va sortir et aura besoin de vos soins. »

1. Voir le numéro 1 de janvier et février 1901.

Pensant qu'il était temps d'ouvrir la porte de la cage et de délivrer le médium confiné dans cet espace réduit depuis le commencement de l'expérience, j'allais donner plus de lumière lorsque la voix de basse me dit: « N'allumez pas avant que le médium ne soit sorti. » Comme je n'étais pas prévenu de ce qui allait se passer, je m'avançai alors pour ouvrir la porte dont je sentis le treillis à travers le rideau. A ce moment, ma main fut repoussée doucement mais d'une manière irrésistible, et je vis le rideau se gonfler comme sous la pression d'un corps volumineux. Je saisis la masse qui se présentait devant moi et je fus très surpris de sentir que je tenais une femme évanouie dans mes bras. Je soulevai alors le rideau qui la recouvrait, et Mrs. Salmon (car c'était elle) allait tomber à terre si je ne l'avais retenue. Je l'assis aussitôt sur une chaise où les dames présentes l'aidèrent à se remettre.

Sans perdre une minute et pendant qu'un de mes assistants allumait le gaz, je palpai la cage et particulièrement la porte où je ne sentis rien de particulier. Dès que toutes les lampes furent allumées, nous examinâmes les rideaux du cabinet que nous trouvâmes dans le même état qu'au début de l'expérience. Les tentures furent alors enlevées; la porte de la cage et chaque maille du treillis sur les différentes parois furent soigneusement inspectées : tout était intact. De même les trois timbres collés sur la fente de la porte et l'ouverture de la clef du cadenas; ils étaient tels que je les avais collés après avoir enfermés le médium dans la cage; le cadenas était en place, passé dans les anneaux à vis et fermé. Je pris la clef de la poche droite de mon gilet où je l'avais placée et j'ouvris; les charnières de la porte jouèrent librement et je m'assurai qu'elles n'avaient pas été déplacées. Du reste, je m'étais tenu pendant toute la séance à moins d'un mètre de la porte dont j'aurais pu noter les moindres mouvements; j'écoutais attentivement les sons partis de la cage. Aucun bruit, aucun mouvement suspect n'avait attiré mon attention, et en particulier quand le médium avait été poussé à travers la porte de la cage, je suis sûr de n'avoir entendu, et chacun de nous déclare n'avoir entendu le moindre bruit.

Tel est le phénomène remarquable dont j'ai été témoin dans deux expériences différentes faites dans mon laboratoire à quelques jours d'intervalle, ainsi qu'une troisième fois dans un local en dehors de chez moi.

Mrs. Salmon ne se prête plus à l'expérience de la cage depuis qu'une hémoptysie paraît en avoir été la conséquence. Ses guides ou contrôles lui auraient même interdit l'emploi de la cage métallique comme moyen d'épreuve (*test seance*), et ne lui permettent plus que l'usage du cabinet de bois décrit plus haut. (Voir note D sur le passage du médium à travers le treillis de la porte.)

EXPÉRIENCES FAITES AVEC LE CABINET

De nombreuses expériences furent faites avec le cabinet de bois. Toutes ne furent pas couronnées d'un égal succès; ainsi que nous l'avons vu, les résultats obtenus pendant un mois entier furent presque nuls. En rapportant une des meilleures séances que j'ai eues, je pense pouvoir donner une idée suffisante du genre de phénomènes obtenus avec le médium observé. Dans tous les cas, les précautions prises étaient, toutes choses égales, les mêmes et en somme leur description pour une expérience peut être appliquée à toutes les autres.

Toutefois, avant de relater la séance type où le médium est attaché dans le cabinet, je mentionnerai ce fait que, dans plusieurs cas, le médium se tenait avec deux autres personnes, non à l'intérieur, mais en dehors et à la porte du cabinet. Le médium posait ses mains sur le bras gauche de la personne se tenant au milieu et un rideau de couleur sombre était placé (de manière à ne laisser voir que leur tête), sur les trois personnes ainsi disposées et faisant face aux autres assistants. La lumière était réglée comme dans les autres expériences. Dans ces conditions, nous avons tous vu des mains de différentes grandeurs venir du cabinet et caresser l'épaule, la tête ou le cou des personnes placées à la droite du médium. Comme nous nous remplacions à tour de rôle dans cette position, lorsque ce fut mon tour, je me mis au



milieu, le médium étant à ma gauche et une autre personne à ma droite. Le médium posa sa main gauche sur mon avant-bras gauche, et sa droite sur mon bras gauche. Au bout d'une minute, je fus touché sur l'épaule droite par une large main d'homme puis aussitôt après une petite main d'enfant *froide* me tapota sur le cou à droite et ces deux mains furent vues par la personne placée à ma droite. Sans perdre un moment je priai le médium de me toucher le cou avec ses mains qu'elle enleva aussitôt de mon bras et porta à mon cou; ses mains étaient *chaudes*.

Une figure se montra au-dessus de ma tête et fut vue des personnes assises en face de moi. Des objets furent pris de l'intérieur du cabinet et passés entre nos têtes. Les cordes d'une guitare posée sur une table, dans le cabinet, à plus d'un mètre derrière le médium, résonnèrent fortement et à plusieurs reprises, puis l'instrument fut glissé entre les deux personnes assises à la droite du médium. Comme à ce moment j'étais assis en face du cabinet, je pris la guitare et j'éprouvai une certaine résistance quand je l'attirai en dehors. Il eût été impossible au médium de tenir l'instrument dans la position où il se présenta; de plus, ses mains étaient posées sur le bras de la personne placée à sa droite, laquelle n'avait qu'une épaisseur de soie mince (nous étions en été), entre sa peau et les mains du médium qu'elle déclara sentir parfaitement. Plusieurs lignes d'écriture furent tracées au crayon sur une feuille de papier blanc placée près de la guitare, à l'intérieur du cabinet, dans un point que le médium n'aurait pu atteindre de la place où il était.

Mais j'arrive à l'observation d'une séance type avec le cabinet. Les notes de cette observation ont été prises au fur et à mesure de la production des phénomènes, par le Dr L., assistant au laboratoire de l'Institut; et comme de nécessité ces notes étaient laconiques et parfois incomplètes, elles furent complétées le lendemain par celles qui furent rédigées immédiatement après l'expérience par l'une des personnes y ayant assisté (M. T. S., artiste distingué, ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Paris) et par l'auteur.

En même temps que ses notes, M. T. S. apporta des cro-

quis extemporanés de certaines des formes qui nous étaient apparues et comme ils donnent une bonne idée de ce que nous avons vu dans cette séance, je les ai fait reproduire par la photogravure et joints à ce travail. Voici cette observation :

Séance du 10 *décembre* 1898, 8 *heures* 30 *soir.*

Présents :

Mme C., surveillante à l'Institut;

Mme D., vénérable dame que je connais depuis plusieurs années;

Mme B., fille de Mme D.;

M. B., mari de Mme B.;

M. T. S., artiste, auteur des dessins qui suivent;

Dr L., assistant à l'Institut;

Dr P. G., l'auteur;

Médium :

Mrs Salmon.

Nous sommes donc en tout sept personnes, plus le médium. Toutes ces personnes me sont connues depuis plusieurs années.

Le médium, bien que commençant une attaque de grippe, est bien disposée (ce qui ne lui arrive pas souvent). Elle a entendu *le Barbier*, à l'Opéra Métropolitain cet après-midi, avec une personne de ma famille et elle demande à M. T. S., qui a une superbe voix de ténor, de chanter quelque chose. Sans se faire prier, M. T. S. se met au piano et chante *Pensées d'automne* de Massenet. Ensuite, j'essaye un phonographe avec lequel je me propose d'enregistrer les voix, s'il est possible[1]. Je place un cylindre sur lequel est tracé l'air d'une chanson populaire et la fais chanter à l'instrument, ce dont il s'acquitte d'une façon qui nous fait tous pouffer de rire.

Nous sommes donc dans un état d'esprit plutôt gai et pas le moins du monde enclins à l'attention expectante, mère des hallucinations, dit-on.

Le médium se retire dans un coin de la chambre où Mme C.

1. Cela fut impossible dans cette séance.

(la surveillante) l'examine en détail et s'assure qu'elle n'a aucun vêtement blanc de dessous [1]. Son habillement de dessus est complètement noir.

On procède à l'attachement du médium; un fort ruban de soie, de 1m,50 de long sur 0m,08 de large, m'appartenant, est passé autour de son cou; je l'attache, en présence de tous, en pleine lumière, au moyen d'un nœud chirurgical consolidé par un troisième nœud, le tout assez serré pour que l'index passé entre le cou et le lien soit un peu à l'étroit. Le Dr L. et M. T. S. m'aident à installer le médium. Nous l'asseyons sur une chaise dans le cabinet, contre la paroi antérieure de celui-ci, et le visage tourné vers l'ouverture. Les deux extrémités du ruban sont passées par moi chacune dans un des trous percés dans la paroi antérieure du cabinet, à 49 centimètres de l'ouverture [2]. Nous tirons sur les extrémités du lien, de manière que la joue gauche du médium vienne en contact avec la paroi, et le Dr L. les attache au dehors, contre la cloison, au moyen d'un double nœud très serré, et fait en plus un autre double nœud à l'extrémité des deux bouts pendants du ruban. M. T. S., le Dr. L. et moi examinons les bouts avec soin et constatons qu'il serait impossible au médium de quitter la position dans laquelle nous l'avons garrotté (c'est le mot).

Les autres personnes présentes déclarent s'en remettre à nous lorsque nous leur faisons part de nos constatations et remarquons tout haut que les trois nœuds par lesquels le lien est attaché au cou du médium forment une espèce de corde occupant le court espace séparant ce dernier de la cloison du cabinet, et qu'il n'est pas possible de passer le doigt entre le dernier nœud et la cloison, tellement le lien a été serré à l'extérieur.

La portière de l'entrée du cabinet est abaissée, la lumière disposée... (Voir la description donnée déjà.) Chacun prend sa place, en demi-cercle, à 1m,50 environ du cabinet. Il est 9 h. 8 s. du soir.

1. Même la chemisette appliquée sur la peau était noire. Mrs. S. n'avait pas de corset.
2. Voir plus haut la description du cabinet.

24 secondes après avoir pris nos places (temps noté par le Dr L.), sans qu'il ait été nécessaire de faire de la musique ni de chanter, le silence étant complet, nous voyons des lueurs donnant l'impression de transparence dans l'entre-bâillement des rideaux, tandis que dans le haut du cabinet, à gauche (à notre droite), en dehors, *à plus de deux mètres à part*, nous voyons un grand avant-bras et une main gauche nus, blancs comme neige et parfaitement distincts. Le Dr L., qui a dirigé la confection du cabinet, appelle notre attention sur ce fait, qu'à cet endroit, la tenture est ininterrompue, car elle s'étend d'abord sur le mur de la chambre, en avant du cabinet et tourne dans l'encognure formée par ce dernier, sur lequel elle se continue jusqu'à l'ouverture ménagée dans sa paroi antérieure. Cette forme se meut de haut en bas sur une hauteur d'environ 30 centimètres et, après un laps de temps de 20 à 25 secondes, disparaît sur place, c'est-à-dire sans se retirer vers le cabinet. Au même instant, un objet blanc paraît entre les rideaux de la portière.

3 secondes plus tard, quelque chose de blanc s'agite tout à fait en bas de l'ouverture. Cela dure 20 secondes.

Pendant 43 secondes, rien ne se produit. Au bout de ce temps, une forme de main et d'avant-bras blanche et diaphane glisse le long de l'ouverture de la portière et disparaît.

Compté 3 secondes; une main de même apparence glisse encore de la même manière.

La voix de Maudy se fait entendre à l'intérieur et après les salutations d'usage nous dit « qu'*ils* magnétisent la tenture et le cabinet afin de faciliter les manifestations ».

Un dialogue de plusieurs minutes s'engage entre Maudy et le Dr P. G.·, puis, pendant 25 secondes, silence.

Un bruit comme produit par un coup sec, violent, ou une pierre lancée contre la cloison du cabinet, se fait entendre.

Pendant 25 secondes, rien. Une forme blanche, indéfinie, paraît alors, dans l'ouverture, écartant les rideaux, et les referme aussitôt.

Après 3 secondes, une main diaphane paraît au même endroit et disparaît.

Après 25 secondes d'attente, une forme humaine, vêtue de

blanc, entr'ouvre les rideaux et se montre pendant 3 secondes.

Après 51 secondes, un bras, puis le haut d'un buste et une face, paraissant incomplète, se montrent puis disparaissent presque immédiatement.

Il paraît, d'après Maudy, que des tentatives infructueuses sont faites pour matérialiser une forme qui se montrerait au dehors, mais après quinze minutes d'attente, rien ne se produit.

La voix de Maudy se fait alors entendre de l'intérieur et s'adresse à Mme D., qui se trouve presque au centre du demi-cercle formé par les sept personnes présentes. Elle la prie de changer de place avec son gendre, M. B., qui est à l'extrémité droite et plus près du cabinet. « Cela, lui dit-elle, facilitera les phénomènes, car vous êtes médium[1] et votre force nous aidera. » (Le changement se fait.)

5 minutes se passent, après quoi la coulisse de la lanterne est abaissée légèrement par l'intermédiaire de la corde maintenue dans le cabinet (hors de portée de la main du médium, car il y a plus de 1^{m},50 entre les trous de la cloison et l'extrémité de la corde) et la lumière diminue à proportion. Néanmoins, nos yeux habitués à ce crépuscule artificiel peuvent distinguer les objets environnants sans difficulté.

Nous attendons pendant 22 secondes après la mise au point de la lanterne et un objet blanc se montre au bas des rideaux qui restent fermés. Cet objet, d'abord gros comme un œuf, se développe rapidement dans le sens de la hauteur. Cela ressemble au bas d'une robe. A ce moment, les rideaux s'écartent assez brusquement et une forme de femme entièrement vêtue de blanc sort du cabinet et s'avance vivement vers Mmes D. et B., qui s'écrient en même temps : « Blanche, Blanche! » L'apparition se jette dans les bras de Mme D. (V. F.) en lui disant en français sans aucun accent : « Ma tante, ma tante, je suis si heureuse de vous voir », et, se tournant vers Mme B. : « et toi aussi, Victoria. » Ces dames, tout émues, répondent à l'apparition avec des paroles affectueuses, l'embrassent, en sont embrassées tendrement ainsi que M. B.

1. Il est vrai que Mme D. est médium, mais non professionnelle.

(qui serait son cousin par alliance). Sur l'autorisation de Blanche, M. T. S. s'avance et lui prend la main; il semble « un peu troublé » tout en déclarant qu'il a tout à fait l'impression de tenir la main d'une personne vivante, que la température de cette chair est normale.

L'apparition resta environ 2 minutes avec nous[1] à plus d'un mètre du cabinet, nous faisant face la plus grande partie de ce temps. Je l'examine de près sans toutefois la toucher; sa taille est d'au moins 10 centimètres plus haute que celle du médium; elle est plutôt mince, tandis que le médium, qui est une femme d'une cinquantaine d'années, possède un certain embonpoint. La voix du fantôme est faible et un peu sifflante, n'ayant rien de celle du médium, qui, en outre, ne sait pas deux mots de français. Elle a un voile de communiante sur la tête, mais son visage est découvert, la figure est pleine et fraîche, paraissant âgée de 20 à 25 ans, et n'a aucune ressemblance avec celle du médium. Elle place sa main sur son cœur et paraît très émue. Enfin elle se dirige vers l'ouverture du cabinet et entr'ouvre les rideaux, derrière lesquels elle disparaît[2]. Au même moment, je touche le lien de soie qui sort au dehors du cabinet et m'assure qu'il n'y a rien de changé.

A peine cette forme a-t-elle disparu que les rideaux s'entr'ouvrent de nouveau et qu'une jeune fille d'un mètre de haut environ, peut-être moins, se montre à nous vêtue de couleur claire, mais non pas blanche, et nous parle. Nous reconnaissons la voix de Maudy (ses paroles n'ont pas été notées). Elle ne reste là que quelques secondes, fait irruption au dehors, et s'avance vivement vers Mme D., comme pour l'embrasser, et retourne aussitôt vers le cabinet, sans répondre à mon invitation de venir me serrer la main autrement que par une plaisanterie : « Je n'aime que les jeunes Messieurs », me dit-elle en anglais. « Ce n'est pas flatteur », lui repartis-je aussitôt, et nous rions tous de bon cœur. Nous remarquons entre nous que c'est bien la même voix que nous connais-

1. Intéressé par le phénomène, le Dr L. oublia de compter.
2. Voir note E, page 85, sur Blanche.



sons lorsqu'elle part du cabinet, la voix de Maudy qui, de même que sa manière de s'exprimer, est tout à fait caractéristique[1].

Quelques secondes après qu'elle a disparu derrière les rideaux, ceux-ci s'ouvrent de nouveau et laissent passer une grande forme de femme encore plus grande que « Blanche ». Elle est en corsage blanchâtre et jupe de couleur sombre ; elle nous regarde tour à tour et nous jette son nom : « Musiquita ». C'est le fantôme qui, dans les séances de Mrs S., fait sonner les cordes d'une guitare. Comme ce soir, nous n'avons pas cet instrument avec nous, Musiquita semble désappointée et retourne dans l'invisible.

Après un assez long intervalle (dont le temps n'est pas noté) les rideaux s'ouvrent encore et Maudy se montre de nouveau à nous en riant d'un rire d'enfant espiègle. Elle se retire pour laisser passer une forme un peu plus haute qu'elle et qui vient au dehors du cabinet en chantant à mi-voix et d'une voix de soprano que nous n'avions pas encore entendue, une mélodie plaintive qui n'est pas notée. Cette forme ne reste que quelques secondes ; elle est très indécise, vêtue de blanc et semble non finie. Elle s'abîme et disparaît au pied des rideaux qui restent immobiles.

Pendant 109 secondes, nous ne voyons rien se manifester : après quoi une forme sort du cabinet. C'est une forme plus grande que toutes celles qui se sont montrées ce soir. Elle est plus grande que le médium d'au moins toute la tête. Elle est vêtue de vêtements sombres. Elle donne son nom « Eva », et nous parle d'une voix lente, caverneuse, inintelligible, peut-être dans une langue qui nous est inconnue. Elle a le visage pâle, tiré, de grands yeux hagards, regardant en haut ; son expression est effrayante de tristesse et de souffrance. Elle se tient droite, rigide même. Nous nous sentons tous comme soulagés d'un poids quand, au bout de quelques secondes, elle disparaît dans l'ouverture des rideaux.

Cette forme vient à peine de disparaître que Maudy montre son visage et nous parle : « Ellan est au Mexique », dit-elle,

1. Voir note B, page 80, sur Maudy.

« il y a quelqu'un nous touchant de très près, qui est très malade là-*bas*[1], mais s'il a promis de venir ce soir, il viendra. » (Ellan ne s'est pas fait entendre de la soirée, contrairement à son habitude.) Les rideaux se referment.

Compté 35 secondes. — Les rideaux s'écartent et une forme d'homme, d'une taille au-dessus de la moyenne, s'avance vivement à un mètre au moins du cabinet, nous fait face, et d'une voix naturelle de basse et tout à fait masculine, nous dit (en anglais) : « Bonsoir, amis, enchanté de vous voir. » C'est Ellan dont nous reconnaissons aussitôt la voix. Ainsi que dans plusieurs expériences antérieures, il est habillé de noir avec plastron blanc orné de deux boutons de même couleur. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe (celle-ci peu abondante) sont châtain foncé[2].

Nous lui rendons son salut et je lui demande l'autorisation de me lever et de lui serrer la main : accordé. Je me lève, lui tends la main, il la prend, et je lui donne un *good shake hand* qui m'est vigoureusement rendu. Je constate qu'il est plus grand que moi, comme dans l'expérience avec la cage, et rien dans sa figure ne rappelle celle du médium dont la taille est beaucoup plus petite. Ses épaules, sa poitrine sont celles d'un homme robuste, mais plutôt maigre. Je cherche, sans y parvenir ce soir, à distinguer la couleur de ses yeux. Ceci est dû à ce que je le regarde de face et que la lumière vient de la lanterne à droite. Je m'assure que la main est large et ferme, dure même, modérément chaude, et non moite (caractères diamétralement opposés à ceux de la main « succulente » du médium), et j'en fais la remarque, tout haut, en invitant Mr. T. S. à venir s'en assurer. Nous demandons de nouveau l'autorisation à Ellan, qui nous fait une réponse évasive dont je ne note pas les paroles, mais qui me frappe en ce sens que celles-ci sont prononcées pour ainsi

1. Mrs. Salmon n'avait nullement fait mention de la maladie de sa fille, habitant le Mexique, qu'elle ignorait sans doute. C'est un fait qu'elle était très dangereusement atteinte (septicémie), ainsi qu'on l'apprit quinze jours plus tard.

2. Vus à une distance de 1 mètre à $1^{m},50$ par le Dr L. et MM. T. S. et B., ils leur parurent noirs. En réalité, ils étaient châtain foncé, comme j'ai pu en juger de plus près.

dire dans mon oreille, au moment où je me retourne vers Mr. T. S. qui se lève pour venir serrer la main de l'apparition. A ce moment, la main que je continue à tenir glisse (je n'ose dire qu'elle fond) de la mienne, et la forme « Ellan », en partie désagrégée, se dirige vers l'ouverture du cabinet, glisse entre les rideaux, les écartant à peine, et disparaît dans le cabinet.

Compté 37 secondes. — La voix d'Ellan se fait entendre (dans le cabinet). Elle nous donne des instructions pour assurer une meilleure disposition du cabinet où le médium est réellement confiné[1]. Période de silence.

Compté 52 secondes. — Apparition entre les rideaux d'une forme féminine vêtue de blanc qui ouvre et ferme les rideaux, reste invisible pendant dix secondes, et se montre encore pour un instant et disparaît définitivement.

Compté 6 secondes. — Un point blanc se montre sur le parquet au pied du cabinet. D'où je suis placé, je vois que cet objet se tient à environ 25 centimètres de la portière en dehors. En deux ou trois secondes, cela devient gros comme un œuf et s'agite, rappelant à l'œil la coquille vide qui, dans les salles de tir, danse au sommet d'un jet d'eau. Rapidement, alors, l'objet s'allonge, devient une colonne d'un mètre de hauteur sur environ 10 centimètres de diamètre, puis $1^{m},50$, et deux prolongements transversaux apparaissent à son sommet, lui donnant la forme d'un T. Cela ressemble à de la neige ou à un nuage épais de vapeur d'eau. Les deux bras du T s'agitent, une sorte de voile émane de leur substance ; l'objet s'élargit et prend vaguement d'abord, puis distinctement ensuite, la forme blanchâtre d'une femme voilée. Deux bras blancs sortent de dessous le voile qu'ils rejettent en arrière. Le voile disparaît de lui-même et nous voyons une charmante figure de jeune fille mince, délicate, de taille svelte, élancée, de $1^{m},60$ de hauteur environ, qui, d'une voix à peine perceptible, nous donne un nom : *Lucie*. Elle se tient un instant devant nous comme pour nous permettre de l'observer ; la robe est entièrement

1. Ces instructions furent suivies pour les séances suivantes.

blanche, les manches évasées sont courtes, n'allant pas jusqu'aux coudes; les bras sont nus et d'une forme fine. La figure a des cheveux noirs arrangés en lourds bandeaux bouffants de chaque côté de la tête (le médium a des cheveux blonds, très courts et frisés). La forme s'avance vers l'extrémité gauche du cercle des assistants, vers Mme D., et se penche au-dessus d'elle. Elle lui prend les mains dont elle tourne la face palmaire en haut et souffle dedans. Au même instant, et comme sous l'influence magique de ce souffle, un flot de dentelle (ou de tulle[1]) s'élève des mains de Mme D., monte et s'étend au-dessus de nos têtes pendant que nous entendons le souffle fort, régulier, continu, avec légers renforcements, donnant à l'oreille l'impression de venir d'une machine ou d'un soufflet de forge, et durant, sans interruption, au moins 30 secondes[2]. Mme D. nous dit sentir le souffle sur les mains et le visage. La forme prend ce voile dans ses mains, l'élève au-dessus de sa tête, position où il semble se condenser, puis l'étale, et littéralement nous couvre avec ce nuage ondulant de tissu léger. A ce moment, je me lève et me place en ligne avec la face antérieure du cabinet, tandis que le Dr L. et Mr. T. S., se levant en même temps, s'avancent aussi vers l'apparition[3], lorsque celle-ci, attirant brusquement à elle toute l'étoffe étalée sur les genoux des assistants, s'écroule à nos pieds comme un château de cartes au moment où j'avance mes mains pour la toucher, et disparaît progressivement et en deux secondes au plus comme elle était venue, mais cette fois à environ 50 centimètres des rideaux auprès desquels je me tiens debout, et qui restent immobiles. En fait, je suis devant la porte du cabinet et elle ne pourrait rentrer dans ce dernier sans me

1. Bien que j'en aie tenu une partie dans mes mains, je n'ai pu voir exactement ce que c'était. Au toucher, j'ai jugé que ce tissu était résistant et rude comme du coton contenant de l'empois.

2. Un homme à large poitrine aurait quelque peine à soutenir un tel souffle pendant dix secondes.

3. Bien que nous ne nous fussions pas concertés à l'avance, notre intention commune était de l'entourer pour la voir de plus près et lui toucher les mains si possible.

trouver sur son chemin. Au moment où le dernier point blanc, vestige de cette forme, va s'effacer sur le tapis qui recouvre le parquet, je me baisse pour mettre la main dessus, mais je n'en puis sentir aucune trace; il n'y a plus rien. Je me retourne vers le cabinet et porte immédiatement la main sur le lien qui attache le médium et je tire dessus : il est à sa place et tient bon.

A ce moment la lampe de la lanterne s'éteint; je fais immédiatement allumer le gaz. La voix de Maudy nous invite à détacher le médium, et, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le dire, je suis dans le cabinet où je trouve le médium à sa place, immobile, la salive coulant de sa bouche et couvrant son menton. Elle paraît s'éveiller d'une sorte de transe. Je lui prends les mains, tout en invitant le Dr L. et Mr. T. S., puis les autres personnes, à venir s'assurer de l'état du lien et des nœuds. Nous examinons le tout avec soin; le ruban de soie est humide de transpiration, mais intact; il est serré autour du cou. Le Dr L. met un soin particulier à l'examen de la position du médium. Pendant qu'il a sa tête près de celle du médium, la voix de Maudy, partant du fond du cabinet, l'interpelle et lui fait une remarque plaisante. Les nœuds extérieurs sont d'abord détachés par le Dr L. qui les a faits. Il éprouve une difficulté sérieuse à les dénouer et y passe plusieurs minutes. Mr. T. S. prend alors les deux extrémités du ruban et les tient pendant que je tire vers l'intérieur (afin de les empêcher de se tordre ensemble pendant que j'aide le médium à sortir du cabinet).

Le médium paraissant exténué, le visage pâle, bouffi et couvert de sueur, les paupières gonflées et les yeux troublés, est amené à la lumière, où tous nous pouvons voir le lien étroitement attaché autour de son cou par les trois nœuds faits au début de l'expérience. Le ruban est dénoué par le Dr P. G. qui l'a attaché autour du cou, examiné avec soin, trouvé intact et mis de côté.

Il est près de 11 heures (10 h. 48). Le temps qui n'a pas été noté fut rempli par la durée des phénomènes de matérialisations, par quelques dialogues entre les personnes présentes et les voix, et par l'examen du lien (après que les

manifestations eurent cessé) avant ainsi qu'après le détachement du médium[1].

NOTES ET REMARQUES

A. *Remarques sur les voix.* — Bien que caractéristiques, ces voix ont parfois des intonations rappelant la voix du médium; et d'autres fois, elles en diffèrent complètement. Je crois devoir dire ici que dans les expériences faites à l'aide du cabinet, à maintes reprises, je suis entré avec le médium en face duquel je me tenais assis ou debout dans l'obscurité et j'ai pu faire les constatations suivantes : mes mains étant placées sur les épaules de Mrs. Salmon, la voix paraissait partir tantôt de côté, du voisinage du sol, du fond du cabinet, ou, au contraire, de l'épaule, de la poitrine, du cou, et même de la bouche du médium. Les voix de Maudy et d'Ellan sont naturelles, elles prononcent les voyelles, les consonnes et en particulier les labiales d'une manière irréprochable. L'explication que je demandai fut que, selon le « volume de forces » que les personnages invisibles qui le contrôlent peuvent tirer du médium, *ils* se manifestent à une plus ou moins grande distance de ce dernier, « employant *ordinairement* les éléments de son larynx et de sa bouche pour la voix » (d'où, sans doute, les tons rappelant parfois ceux qui caractérisent la voix de Mrs. Salmon). « De même qu'*ils* font usage des éléments des autres organes pour les matérialisations correspondantes. » (Voir note F, sur les matérialisations.) *D'où* pour eux la nécessité de parler parfois par la bouche même du médium dont *ils* adaptent les organes à leur propre voix. »

1. L'observation de cette séance fut lue le surlendemain en présence des personnes qui y avaient assisté. L'attestation suivante fut écrite et signée en marge de la dernière page : « Nous avons lu les notes ci-contre ensemble et nous en certifions l'exactitude.

« *Signé* (noms complets) : Mme CAROLINE D. Mr. THOMAS S.
« Mme VICTORIA B. Mr. CHARLES B.
« Mme CN. C. Dr A. L.

« New-York, 12 décembre 1896.

« Dr P. G.

« Mrs. SALMON, médium. »

Des personnes de mes amis qui ont assisté très souvent à des séances données par Mrs. Salmon m'affirment avoir entendu les voix de Maudy et d'Ellan alors que le médium avait la bouche fermée par du sparadrap adhésif et les mains liées derrière le dos. J'ai essayé la même expérience à deux reprises sans succès. Les mêmes personnes m'ont aussi assuré avoir entendu deux ou plusieurs voix en même temps; je n'en ai jamais entendu qu'une seule à la fois. Mais ce dont je suis aussi certain que de quoi que ce soit (si tant est que je possède cette dernière certitude), c'est que j'ai entendu ces voix isolément, en dehors du cabinet où le médium était attaché, et de la cage où il était enfermé sous clef; et que ces voix émanaient de figures dont les lèvres laissaient échapper les sons des paroles prononcées.

Divers essais faits pour enregistrer les voix sur un cylindre du phonographe sont jusqu'à présent restés infructueux, tout au moins dans mon laboratoire, car il m'a été rapporté que l'expérience a réussi entre les mains d'autres investigateurs.

B. *Remarques sur Maudy ou Maudie* (*diminutif de Maud*) : ne parle que l'anglais. Elle raconte qu'il y a environ quarante-cinq ans, étant encore au berceau, elle fut massacrée en même temps que toute sa famille par des Indiens dans ce qui était alors le Far West. Il y a dix ans, je lui demandai comment il se fait qu'elle n'eût pas une apparence plus âgée, puisqu'elle était morte depuis si longtemps. Sa réponse fut que d'abord elle n'était pas morte, qu'elle n'avait fait que changer de condition, et que, de plus, dans le monde des esprits, l'évolution n'est pas aussi rapide que dans celui-ci. Comme, depuis lors, elle n'a pas changé d'une manière appréciable sa taille, ses manières, ni son langage (ce dernier est peut-être un peu plus sérieux), il y a quelques mois, je lui posai de nouveau la même question. Cette fois, elle me fit une réponse différente dont je ne discurai pas plus la valeur que celle de la première; ayant adopté l'apparence sous laquelle elle se montre et parle depuis vingt-cinq ans ou plus, elle est connue, sous cette forme, de ses amis spirites. En outre, dit-elle, il lui est plus facile de continuer à se manifester sous une forme qui lui est fami-

lière, que de se matérialiser sous les traits d'une personne plus âgée, car cela changerait les conditions et demanderait plus de force.

Sa voix est tout à fait celle d'une petite fille de 6 à 8 ans, avec les imperfections de prononciation et de construction de phrases qu'on rencontre chez les enfants de cet âge. Quand elle a parlé pendant plusieurs minutes de suite (ce qui lui arrive souvent), la voix a de temps à autre, surtout pour les nasales, des intonations qui rappellent celle du médium. Naturellement, la première idée qui vient à l'esprit est que Mrs. Salmone st ventriloque ; mais, quand on entend la même voix sortir de la bouche d'une forme matérialisée de petite fille ayant à peine un mètre de hauteur, et venant parfois jouer autour des assistants d'un cercle familier par qui elle laisse volontiers prendre ses petites mains, pendant que le médium est attaché dans le cabinet ou cadenassé dans une cage, on est bien obligé de chercher une autre explication.

Dans ce travail, je désire ne pas m'écarter du sujet auquel je me suis limité ; néanmoins, j'ajouterai que j'ai vu Maudy un assez grand nombre de fois (disons vingt fois) toujours semblable à elle-même : figure ronde, pleine et jolie, avec de grands yeux bleus, et des cheveux blonds bouclés. (V. note F.) Quand elle sort du cabinet, elle est généralement vêtue comme une petite fille qui vient dire bonsoir aux amis de la famille, avant d'être conduite dans sa chambre : peignoir un peu flottant et pieds nus. Sa figure m'est donc familière et je l'ai reconnue de suite dans un portrait « psychique » au fusain et sur une photographie du même genre obtenue dans deux circonstances différentes, mais en dehors de mon laboratoire, par d'autres investigateurs.

Voilà pour le physique ; quant au moral, Maudy est vive dans ses reparties ; elle a souvent de l'esprit et rit de ses propres saillies qui sont quelque fois mordantes (son rire est bien différent de celui de son médium), et, si j'ose employer cette image ici deux fois figurative, elle ne se laisse pas marcher sur le pied. J'en demande bien pardon à Mrs. Salmon, mais, au cours de fréquents entretiens que nous avons eus avec elle, nous ne l'avons pas trouvée à la hauteur de Maudy

tant au point de vue de la vivacité de la pensée qne de l'acuité intellectuelle.

Au cours des séances, Maudy chante souvent seule ou en même temps que les assistants. Son diapason est aussi aigu qu'on puisse l'imaginer chez cette petite fille de 6 à 8 ans. M. T. S., qui a suivi des cours réguliers au Conservatoire national de musique de Paris, a écrit dans les notes qu'il a rédigées après les séances auxquelles il a assisté que si Mrs. Salmon était ventriloque elle serait la plus forte du monde, mais que, du reste, la ventriloquie ne pourrait expliquer que les voix entendues dans le cabinet.

C. *Remarques sur Ellan.* — Ellan aurait été un cousin du médium. Il serait « désincarné » depuis une trentaine d'années. De même que Maudy, il ne parle que l'anglais, un anglais assez correct, plus correct que celui du médium. Sa voix à laquelle peuvent s'appliquer les remarques de la note A est une voix de basse. Le ton de son langage est toujours sérieux, un peu mélancolique, bienveillant et digne, et, de même que les idées qu'il exprime, tout à fait supérieur à celui du médium. A une question qui lui fut posée, il répondit que si son médium venait à mourir, ou à cesser d'être médium, sa mission, ainsi que celle de Maudy, serait terminée, et qu'il n'aurait plus à s'occuper de manifestations comme celles où il participe ; d'autres occupations d'un ordre plus élevé leur seraient attribuées.

J'ai eu avec Ellan de nombreuses conversations auxquelles le médium seul assistait, mais je ne le voyais pas. Je ne l'ai observé de très près que dans trois occasions où je lui serrai la main. Il m'a paru différent de figure et même de taille à chaque fois, ce qu'il attribue à la différence de force fournie par le médium. Dans les deux expériences faites à mon laboratoire, les différences (à plusieurs années de distance) n'étaient pas très sensibles, si je m'en rapporte à mes notes et à mes souvenirs, mais, dans une séance hors de chez moi, il ressemblait au médium, ses yeux m'ont paru bleus, sa taille était moindre, et sa main moins ferme. Si je ne l'avais pas obervé dans deux autres occasions où j'avais encagé et cadenassé personnellement le médium, j'aurais certainement

cru à la fraude et que Ellan n'était rien autre que le médium déguisé ou assisté par un compère. Je rappelle que, dans l'une de mes expériences au laboratoire, alors que le médium (que personne n'accompagnait) était enfermé dans la cage, j'ai vu Ellan de très près, mon visage à 25 ou 30 centimètres du sien, et que la couleur de ses yeux était différente de celle des yeux du médium. Ajouterai-je que ma vue est des meilleures?

Dans l'ensemble, Ellan donne l'impression d'un ouvrier qui serait prêcheur à ses heures.

On pourrait se demander pourquoi je n'ai pas essayé de voir le médium en même temps que Ellan ou une autre forme. J'ai essayé une fois, mais, dès que je passai ma main dans le cabinet, la forme disparut et je ne trouvai que le médium attaché à sa place, et qui poussa un cri de frayeur quand il se sentit touché; de plus, les manifestations s'arrêtèrent.

D. *Passage du médium à travers la porte de la cage.* — Ce phénomène, l'un des plus curieux (outre les matérialisations) qu'il m'ait été donné d'observer au cours de mes expériences avec Mrs. Salmon, rappelle le cas de Zœllner, où, avec le médium H. Slade, des objets matériels inanimés étaient traversés par d'autres objets de même nature. Mais, dans nos observations, il s'agit d'une matière inanimée pénétrée, traversée par un corps vivant (ou *vice versa*, v. plus loin).

Plusieurs de mes amis, spirites convaincus, m'assurent que après le passage du médium à travers la cage, ils ont, à plusieurs reprises, trouvé que le treillis était brûlant. Je dois déclarer cependant que j'ai touché avec soin les panneaux métalliques et la barre de bois que le médium venait de traverser, et que leur température m'a paru inférieure à celle de ma main, ce qui ne signifie nullement qu'il n'ait pu en être autrement ailleurs. J'ai surtout prêté attention à ce détail la deuxième fois que je fus témoin du phénomène, car c'est seulement après la première expérience que le fait me fut signalé.

Si nous nous reportons aux expériences de MM. Becquerel, Curie, Rutherford, Le Bon et autres, sur la lumière et les rayons de Rœntgen, nous voyons que des molécules de ma-

tière dissociée, de matière immatérielle... peuvent traverser les obstacles les plus matériels[1]. Mais ici nous sommes encore loin de la force qui fait passer les corps matériels, voire vivants, à travers la matière, sans laisser trace de leur passage; force dont les recherches psychiques ne tendent à rien moins qu'à connaître la nature sans oser espérer d'y jamais parvenir.

Sous l'influence de quelle force semblables phénomènes peuvent-ils se produire? Suggérées par la connaissance de faits psychiques analogues et espérant obtenir des éclaircissements de leurs auteurs mêmes, les questions suivantes furent posées à « Ellan », qui y répondit de la manière que voici :

D. — Est-ce vous qui avez fait sortir le médium de la cage?

R. — Moi et les autres esprits qui m'aident dans ces manifestations.

D. — Comment vous y êtes-vous pris?

R. — Nous décomposons (*desintegrate*) la matière et la recomposons (*reintegrate*) instantanément.

D. — Est-ce la matière du médium que vous avez dématérialisée et réintégrée ou celle de la porte?

R. — Oh! naturellement celle de la porte. La matière vivante ne peut être dématérialisée, tandis qu'il nous est facile de dématérialiser et de reconstituer la porte de la cage.

D. — Êtes-vous bien sûr que la matière vivante ne puisse pas être dématérialisée? Je connais des cas où cela s'est produit.

R. — Vous avez sans doute raison; mais je ne savais pas cela. Croyez-bien que nous avons beaucoup à apprendre et que lorsque nous, désincarnés, le pouvons, nous sommes heureux de recevoir quelque enseignement de vous incarnés. Il y a sur votre plan des personnes beaucoup plus avancées que certains esprits de chez nous. (Je n'ai pu percevoir la moindre ironie dans le ton de cette réponse.)

Je pense que la lecture de ce dialogue a pu intéresser les

1. *Revue Scientifique*, 14 avril 1900.

étudiants des choses psychiques; bien que je n'aie pas la prétention d'y trouver une explication satisfaisante de la pénétration de la matière. « Ellan » semble ignorer la géométrie de la quatrième dimension dont on a usé et abusé à propos de cette manifestation prodigieuse. En tout cas il ne put ou ne voulut me donner plus ample information quand je le priai de m'expliquer le mécanisme ou processus de la « dématérialisation ».

Après tout, était-il de bonne foi quand il me disait que la matière vivante ne saurait être dissociée « psychiquement » et ne m'induisait-il pas sciemment en erreur ? En effet, il ne peut ignorer que, quand il revêt un corps matériel, il lui faut emprunter ce dernier à celui du médium dont il dématérialise une partie à cet effet. Devons-nous ajouter foi à ses paroles quand il dit que dans le passage du médium à travers la porte de la cage ce n'est pas le corps vivant qui est dématérialisé ? Dans mon opinion, basée sur la sensation éprouvée quand ma main s'appuyait contre la cage (à travers le rideau), c'est le treillis en contact avec le corps du médium qui se désagrégea pour livrer passage à ce dernier.

E. *Remarques sur Blanche.* — Ce nom a été donné à l'une des formes matérialisées mentionnées dans l'observation documentée de la séance décrite plus haut. Blanche A. était une nièce par alliance de Mme D. et conséquemment la cousine de Mme B. (Victoria), toutes deux présentes à la séance. Elle mourut de suite de couches en 1878, à l'âge de 29 ans.

Mme D. et sa fille, Mme B., ainsi que le mari de celle-ci, m'affirment que dans les six dernières années ils ont été fréquemment visités par le même fantôme matérialisé. Ce qui est intéressant, c'est que cela s'est produit avec trois médiums différents : Mrs. Salmon, Mrs. C. et Mrs W., celle-ci médium authentique qui n'en n'a pas moins été pris en flagrant et, j'ajouterai, retentissant délit de fraude.

Voici quelques détails curieux au sujet de ces trois sources de matérialisation : Blanche A. était née dans le Sud des États-Unis, de parents français. Élevée à Paris, elle parlait bien le français et l'anglais. Avec deux médiums, Mrs. C. et Mrs. W., lorsque Blanche apparaît à ses parents, elle s'exprime de

préférence en anglais, tandis que, avec Mrs Salmon, elle emploie plutôt le français quand elle s'adresse à sa tante Mme D. née et élevée en France, et l'anglais si elle parle à la fille de cette dernière, Mme B., qui a été élevée en Amérique. Ces dames qui, à plusieurs reprises, ont tenu « Blanche » dans leurs bras, sont d'accord pour affirmer que son corps mince diffère complètement de celui des trois médiums susmentionnés qui ont tous plus ou moins d'embonpoint.

REMARQUES SUR LES MATÉRIALISATIONS

L'existence des matérialisations une fois reconnue, le problème concernant ces phénomènes est loin d'être résolu. En effet, en présence de faits aussi inouïs, l'expérimentateur qui, de la négation *a priori*, a passé au doute et de ce dernier à la certitude, se demande ce que sont ces formes humaines qui nous donnent l'impression de la vie et fondent devant nos yeux, dans nos bras ; qui, en quelques secondes, créent de la chair et des étoffes qu'ils font disparaître aussi rapidement. Il se pose alors les questions suivantes que nous allons examiner en détail et au mieux de notre pouvoir :

1° *Ces formes qui apparaissent à nos yeux ont-elles une existence objective ou suggestive?*

La durée des apparitions est en général si courte (bien que dans quelques cas exceptionnels elles demeurent avec les assistants et s'entretiennent avec eux pendant cinq, dix, vingt minutes et plus) que l'on est en droit de se demander si l'on n'est pas le jouet d'une sorte de suggestion mentale, de nature hypnotique ou autre, analogue aux influences exercées sur une foule par les jongleurs de l'Orient ; l'influence, dans notre cas, venant du médium et de notre propre subliminal (auto-hétéro-suggestion). Mais, d'une part, on sait que les personnages ou les choses mis en scène par les jongleurs hindous disparaissent du champ visuel dès que les spectateurs s'approchent ou s'éloignent plus ou moins, et que la plaque photographique ne les enregistre pas. Les matérialisations, au contraire, peuvent être non seulement vues et entendues, mais touchées, photographiées et même mou-

lées. (Nous espérons pouvoir présenter un jour des photographies et des moulages, sans toutefois prétendre à la priorité, car ces épreuves ont été obtenues un bon nombre de fois.)

Donc les matérialisations possèdent une existence objective.

2. *De quelle substance ou quelles substances sont-elles formées?*

D'après les renseignements obtenus de diverses sources, on peut dire que cette substance vient du médium. On connaît des cas où le poids de ce dernier a diminué dans des proportions considérables pendant l'expérience ; d'autres où le médium disparaissait en partie, sinon totalement, pendant que les matérialisations avaient lieu. C'est un fait que nous nous proposons de vérifier dans le laboratoire que nous avons préparé spécialement pour ces reecherches.

Quant aux tissus des étoffes, leur provenance est discutée. Quelques *intelligences* ont dit qu'elles le produisent en dé matérialisant une partie des effets du médium ; d'autres parlent d'apports : tout est possible. Parfois il est permis d'en couper une pièce que l'on peut examiner ensuite à loisir, même au microscope, de même que les cheveux, ou les ongles, ou le sang qu'il a été permis, dit-on, d'extraire de la chair des formes matérialisées. On voit quel champ immense et nouveau se présente aux investigations des étudiants de la science.

Dans des observations qui n'ont pas été encore publiées, que je sache, et où, bien entendu, les précautions nécessaires avaient été prises pour éliminer la fraude, des marques au bleu d'aniline ont été faites sur une main de l'apparition, et cette marque a été retrouvée sur une autre partie du corps du médium. On a remarqué encore qu'une odeur particulière à celui-ci se retrouvait dans l'apparition.

3° *Par quel processus la substance des matérialisations est-elle transportée, agglomérée et dissoute ?* Nous n'essayerons pas de répondre à cette question sur laquelle nous n'avons reçu aucun éclaircissement.

4° *Ces personnages qui nous parlent avec une voix leur appartenant, sont-ils ce qu'ils disent être ?* — Nous avons vu

plus haut (voir note D) que « Ellan » ne put ou ne voulut me donner aucune explication, lorsque je lui en demandai, sur la dématérialisation. Il fut beaucoup moins réservé quand je lui demandai s'il n'était pas une seconde personnalité ou une personnification émergeant du subconscient du médium, d'où émaneraient aussi toutes les autres matérialisations. Il me déclara emphatiquement que lui-même, aussi bien que les autres « esprits » qui se manifestent au moyen de leur instrument (le médium), sont des entités, des personnalités distinctes, des esprits désincarnés, dont la mission est de nous démontrer l'existence de l'autre vie. Il ajouta que c'est à l'aide des « forces matérielles » (?) émanant du médium qu'ils réussissent à se manifester sur notre plan.

Sans accepter aveuglément des assertions de la nature de celles qui précèdent, n'est-il pas permis de s'arrêter un moment pour réfléchir à leur sujet et même d'espérer que le phénomène de la matérialisation nous fournira dans un avenir prochain la solution de ce problème inquiétant qui aujourd'hui confronte la psychologie : subliminal ou esprits ? ou les deux ? ou ni l'un ni l'autre ?

5° *S'ils ne sont pas ce qu'ils disent être, que peuvent-ils bien être?* — Si les esprits (matérialisations dans ce cas) ne sont pas des intelligences, des âmes ayant animé des corps humains « sur notre plan » comme ils aiment dire, les hypothèses ne manqueront pas pour expliquer ce qu'ils ne disent pas être. Et d'abord, disent-*ils* toujours qu'ils sont des esprits désincarnés ? Nous croyons savoir le contraire, mais n'insistons pas. Il serait prématuré d'aborder cette question dans ce moment et comme il comporterait; contentons-nous donc d'envisager la seule hypothèse qui soit actuellement permise en psychologie : ces matérialisations seraient-elles des manifestations objectives de l'inconscient du médium ? Dans les écoles de psychologie les moins suspectes de « psychisme », on admet aujourd'hui que l'inconscient puisse parler sanscrit ou même martien, ou personnifier à la perfection des défunts dont il n'a jamais entendu parler, mais dont il perçoit (sans doute, peut-être) les caractères dans la subconscience d'un vivant présent ou distant (télépathie). En

un mot, d'après certains psychologistes, on ne peut pas savoir tout ce dont est capable le subliminal (comme l'appelle M. Myers, notre collègue de la S. P. R.). Ne nous arrêtons donc pas pour si peu et, pendant que nous y sommes, disons tout de suite qu'il se pourrait fort bien que le subliminal, lequel nous joue tant de tours avec les hystériques, les sujets hypnotiques, somnambuliques, etc., réussît à transporter au dehors, en même temps qu'une seconde ou $n^{ème}$ personnalité du médium, une quantité de substance de ce dernier suffisante pour produire momentanément un homonculus, un fantôme ayant plus oú moins l'apparence de la vie. Ce serait une variété puissante de télékinésie. Il donnerait ainsi l'illusion de cette $n^{ème}$ personnalité qu'il lui a plu d'imiter et dont il peut avoir cueilli l'image physique et morale dans le subliminal des assistants, comme, dans d'autres cas, il en imite la voix, les manières, l'écriture, etc., sans sortir du médium. Dans les cas comme celui de Maudy, on pourrait admettre qu''il s'agit là d'une réminiscence et que Maudy n'est que la representation du médium à l'âge de 8 ans; mais tout cela est bien compliqué.

Nous attendrons encore avant de formuler une opinion et nous prendrons patience en espérant de voir l'accord se faire entre les « esprits » et les psychologistes. Car il faut bien le dire aussi : il s'en faut de beaucoup que nous puissions croire sur parole tout ce que ces formes matérialisées nous racontent, pas plus du reste que ce qui émane des autres modes de soi-disant communication entre les morts et les vivants. Plus on étudie, observe, lit ou expérimente, plus on voit de lacunes, d'absurdités et même de contradictions dans ces différentes manifestations qui réellement vous donnent parfois l'impression de l'existence de quelque chose comme l'inconscient de Mr. de Hartman. Un dévot n'hésiterait pas à y reconnaître « l'esprit de mensonge ». Néanmoins il ne faut pas se laisser décourager, et au milieu de tous les débris que le prospecteur sort de la mine des faits pyschiques, il n'est pas impossible que nous trouvions assez de minerai précieux pour être payés de notre peine, et, j'ose dire, payés amplement.

6° *S'ils sont ce qu'ils disent être, que devons-nous conclure?* — Ce que nous venons de dire dans le paragraphe précédent pourrait nous dispenser de considérer cette question qu'il faut cependant mentionner, car elle vient naturellement à l'esprit. Eh bien! nous pensons tout simplement que les conséquences de ce fait auraient une portée incalculable, étant donné le degré d'évolution auquel les autres branches de la science sont arrivées aujourd'hui. Mais nous n'insisterons pas davantage sur ce point que nous avons déjà considéré dans un précédent travail[1].

Telles sont les questions et les hypothèses qui surgissent devant l'esprit du chercheur en présence des phénomènes que nous venons d'étudier.

Je n'ajouterai plus qu'une remarque au sujet des matérialisations, c'est elle-ci : dans les réunions ayant pour but d'assister à ce phénomène, les formes matérialisées se montrent rès timides, au début, même avec un bon médium. Lorsque les assistants se connaissent et qu'une confiance mutuelle s'établit entre eux et le médium, les formes se laissent plus facilement approcher et toucher; exemple : j'avais eu de nombreux entretiens avec « Eilan » qui me permit de lui serrer la main, mais qui s'évanouit et disparut, dès qu'une autre personne qu'il connaissait à peine s'approcha. « Maudy » avait une prédilection pour l'une des dames qui assistait à nos expériences et qu'elle connaissait depuis au moins quinze ans. *Il faut gagner leur confiance.* Cette remarque pourra avoir son utilité pour ceux qui s'engageront dans l'étude de ces phénomènes.

CONCLUSIONS

J'espère que l'on me pardonnera de parler ici de réminiscences personnelles; mais celles-ci sont liées aux faits dont je viens de vous entretenir. En 1886, lorsque je publiai le résultat de mes investigations sur certains faits psychiques, je

1. *Analyse des choses*, Paris, 1889.

savais fort bien ce qui m'attendait, comme le prouve la préface que je publiais à cette époque[1]. Toutefois, je ne pensais pas que la vérité demanderait quinze ans pour paraître au grand jour. J'oubliais qu'elle est éternelle et que quinze ans ne sont pas même une seconde pour ce qui dure toujours. La vérité a le temps d'attendre, elle; mais nous, pauvres mortels, éphémères « maternalisations » que nous sommes, nous avons bien quelque droit d'être impatients quand nous sentons la vie s'échapper de nous comme l'eau de la main qui se ferme sur elle. Quand, pour avoir proclamé un fait parce que nous croyons savoir qu'il est, nous voyons les portes de la carrière qui nous semblait destinée se clore devant nous, et jusqu'à nos maîtres, collègues et amis les plus estimés prêter l'oreille aux basses calomnies et se détourner de nous; quand notre don quichottisme nous conduit à l'exil et nous fait passer ces quinze années loin de la patrie, et de ce qu'elle renferme de cher pour nous, nous avons bien, je le répète, quelques droits à l'impatience. Mais enfin, le moment est venu, où nous avons la satisfaction de voir l'avalanche des faits grossir tous les jours. Ce qui n'était hier qu'un flocon imperceptible va bientôt, dans un élan puissant, faire irruption dans le champ de la science.

Ici, je dois faire une pause: je viens de parler de la science. Sommes-nous autorisés à y introduire l'étude de ces phénomènes? En d'autres termes, ne devrions-nous pas éviter de mêler la science tout court avec la science occulte? En réponse à cette objection qui m'a été faite, je profite de l'occasion qui s'offre pour déclarer catégoriquement que je ne crois pas à l'existence de deux sciences. La science est une : c'est l'effort vers la connaissance des lois naturelles, c'est l'étude de la nature, de tout ce qui se passe dans la nature. La chimie, la physique, ont jadis été des sciences occultes; qui parle d'occultisme aujourd'hui, en physique ou en chimie? Seulement il y a deux classes d'étudiants de la science: d'une part, ceux qui cherchent à construire le sommet de l'édifice avant d'en établir solidement les œuvres basses et

1. *Spiritisme, loc. cit.*

prétendent interpréter la nature avant de connaître les éléments de ses lois. D'autre part, il y a ceux qui avancent prudemment, pas à pas, après s'être assurés de la consistance du terrain, qui fouillent consciencieusement le sol afin d'y découvrir le roc sur lequel devront être assises les fondations de la connaissance. Nous voulons rester avec ces derniers.

On connaît cette assertion d'un penseur : « Si Dieu existe, la science le découvrira. » Je ne sais s'il appartient à la science de faire cette suprême découverte, mais nous pouvons espérer dès maintenant que si la conscience de l'homme survit à la mort de son corps, la psychologie expérimentale le démontrera. Certains sceptiques d'hier, aujourd'hui fervents, assurent qu'elle l'a déjà démontré. Quoi qu'il en soit, si cette preuve doit jamais être faite, et si nous la voulons complète, éclatante, irréfragable, accumulons les observations et les expériences, car ainsi que Buffon l'écrivait au siècle dernier, les livres où elles sont recueillies sont les seuls vraiment capables d'augmenter nos connaissances.

Dr Paul Gibier.

1. *Analyse des choses*, *loc. cit.*

DES INDES A LA PLANÈTE MARS

PAR TH. FLOURNOY

Compte rendu et extraits par MARCEL MANGIN.

(*Suite et fin.*)[1]

LA LANGUE MARTIENNE

Pour étudier à fond les cas de glossolalie il faudra se servir du phonographe enregistreur. Actuellement il laisse encore trop à désirer. Une bonne description, une classification raisonnée des diverses variétés de glossolalies seraient du plus grand intérêt. Ici nous n'avons affaire ni au parler extatique et incohérent de l'enthousiasme religieux, ni à l'emploi d'une langue étrangère; c'est plutôt le néologisme porté à sa plus haute expression et pratiqué d'une façon systématique par une sous-personnalité ignorée du moi normal.

Automatismes verbaux martiens.

Depuis le 2 février 1896 jusqu'en août 1897, il n'y a que des hallucinations ou de l'ouïe ou de l'articulation. Hélène note au crayon ou répète sans les comprendre les paroles qu'elle entend, ou bien ce sont les assistants qui recueillent ce qu'ils peuvent. Souvent la volubilité est telle qu'on ne

1. Voir le N° 6, novembre et décembre 1900.

peut rien écrire, et il est alors probable que ce baragouin n'a pas de sens. Lorsque, *au bout d'un an et demi*, l'écriture se produit, deux modes se présentent là aussi : tantôt Hélène éveillée copie fidèlement comme un dessin les caractères exotiques qui lui apparaissent, tantôt elle est complètement entrancée, incarne un personnage martien, c'est l'automatisme graphique. Plusieurs fois la phrase ayant été prononcée avant d'être écrite, on a pu établir les relations entre les sons et les signes.

A noter que les hallucinations d'*articulation* ou d'*écriture* n'ont jamais lieu à l'état de veille, et sont suivies d'amnésie.

Rien de plus curieux que les étapes successives par lesquelles passe lentement la production de l'écriture martienne. Elles montrent bien que celle-ci est le résultat d'une lente auto-suggestion où l'idée d'un instrument spécial et de son maniement a joué un rôle dominant puis a été abandonnée, sans doute comme peu pratique. Les caractères ont hanté l'imagination visuelle d'Hélène avant de lui apparaître sur les cylindres des trois martiens d'une façon assez nette pour être copiés et de pouvoir ensuite envahir son mécanisme graphomoteur. Une fois manifestés au dehors, ces signes n'ont pas varié depuis deux ans. Hélène à l'état de veille n'y comprend absolument rien.

Détail singulier : les différents personnages n'ont pas la même écriture martienne.

Remarques sur la langue martienne.

Il n'est pas nécessaire d'étudier longuement les textes pour s'apercevoir que le « martien » n'est qu'un travestissement enfantin du français, c'est une langue en ce sens que le rapport des mots aux idées est constant. Parlé un peu vite il a un caractère acoustique bien à lui, une intonation spéciale difficile à décrire. Comme dans une langue naturelle, des influences d'ordre esthétique, des facteurs émotionnels ont concouru à sa création. Mais l'inventeur de cette langue n'a jamais eu d'autre idiome que le français. Il est beaucoup plus sensible à l'expression verbale qu'aux rapports logiques

des idées, et il possède à un degré éminent ce caractère enfantin et puéril déjà signalé chez l'auteur du roman martien.

Phonétique et écriture martiennes.

Tous les sons articulés du martien, consonnes, voyelles, existent en français. Le français est plus riche. Ni le *j* ni l'*x* n'existent en martien. De même dans l'écriture chaque signe martien correspond à un signe français, tandis que l'inverse n'est pas vrai. Il n'y a, en martien, ni accents, ni ponctuations, ni majuscules. Des chiffres nous ne savons rien. L'écriture va de gauche à droite, comme la nôtre. L'orthographe est beaucoup plus simple, plus phonétique que la nôtre. Mais les *exceptions*, les *irrégularités s'expliquent par celles du français*. Les diphtongues s'écrivent comme en français. Le *c* a un triple rôle comme en français.

L'*s* a les mêmes caprices que chez nous. Souvent dans les mots comme métiche, antiche, l'*e* final est oublié. Pourquoi? C'est que l'*h* martien se termine par une boucle fermée semblable à l'*e* français! Même remarque pour le *z* à la suite duquel l'*e* martien manque quelquefois parce que lui aussi se termine par une boucle en forme d'*e*. Ces erreurs ne sont-elles pas tout ce qu'il y a de plus probant?

Formes grammaticales.

A, verbe, et à, préposition, se rendent en martien par le même mot *é*! Le, article ou pronom, est toujours traduit par *zé*, qui dans ses différents sens se dit *ké*. De est invariablement traduit par *ti* et te par *di*. Le martien suit servilement le français.

Construction et syntaxe.

L'ordre des mots est le même. La négation *ne pas* se divise comme chez nous. Il y a même des t euphoniques: Kevi berinir *in* hed quand reviendra-t-il? Tout peut se traduire mot à mot, ce qui n'arrive jamais entre deux langues étrangères.

Vocabulaire.

La fixité n'en a pas été parfaite dès le début. Mais après les premières hésitations et sauf quelques confusions ultérieures, le travail de la mémoire est très étonnant.

Mlle Smith et l'inventeur du martien.

Mlle Smith n'a ni goût ni facilité pour l'étude des langues. Elle possède cependant une certaine connaissance de l'allemand. L'auteur du martien, au contraire, ne connaît que le français; car voulant fabriquer quelque chose de très différent du français, quelques réminiscences de l'allemand se seraient glissées dans ses élucubrations.

Ne pas oublier que M. Smith, le père, avait une très grande facilité pour les langues. Le martien serait-il l'éveil d'une faculté héréditaire? On sait que les talents et aptitudes sautent parfois une génération. Il faut pourtant bien que le chaînon désavantagé possède aussi ces dons, puisqu'il les transmet sous forme de germes engourdis qui attendent pour éclore le terrain plus propice de quelque descendant mieux ou différemment constitué. Qui sait si Mlle Smith, consentant enfin à se marier, ne ferait pas refleurir les aptitudes polyglottes de son père dans une brillante lignée de philologues et de linguistes de génie?

Mais sans recourir à cette hypothèse d'un talent spécial latent, ne savons-nous pas que l'histoire de l'embryon et ensuite de l'enfant reproduit en abrégé l'histoire de la race, que ces premières périodes sont plus favorables que les époques ultérieures aux réapparitions éphémères de formes ou de tendances ancestrales qui ne laisseront plus guère de traces dans l'être ayant achevé son développement organique? Tous les enfants sont poètes, créent, imaginent, construisent, et la langue n'est pas la moindre de leurs œuvres.

La réapparition de cette activité dans les états martiens

1. Voir *A Study of fears* (*American journal of Psychology*, t. VIII, janv. 1897, p. 147), l'étude de M. G. Stanley Hall sur les peurs si communes dans l'enfance, analogues à celles de nos ancêtres préhistoriques.

d'Hélène est un nouvel indice de la nature infantile primitive, arriérée, des couches que l'autohypnotisation met en ébullition et fait remonter à la surface.

L'ultramartien.

Lassé par la monotonie du martien, M. Flournoy tenta une expérience bien instructive. Il entreprit d'abord de persuader à Léopold que le martien était d'origine terrestre. Ce fut peine perdue. Puis il essaya d'une discussion avec Hélène éveillée et ne fut guère plus heureux. Mais une seconde fois, bien qu'Hélène eût absolument l'air éveillée, elle se trouvait encore dans l'état de suggestibilité qui se prolonge plus ou moins longtemps après les séances.

M. F.., impitoyable, revient à la charge. Comme Hélène ne connaissait encore que de vue l'écriture martienne, ignorant même l'alphabet, il lui explique par le menu les secrets de cette langue, lui en montre les originalités superficielles, la ressemblance fondamentale avec la nôtre, lui signale par exemple l'*m* euphonique dont nous avons parlé et qui est si significatif. Il critique les proportions des maisons, des végétaux, des gens, ne correspondant pas à ce que la science pourrait déduire de la différence d'intensité de la pesanteur sur les deux planètes. N'est-il pas probable qu'il n'y a pas plus de langue martienne que de langue terrienne, mais qu'il y a là-bas aussi plusieurs idiomes?

Hélène, un peu déconcertée à chaque nouvel argument, ne tardait pas à répéter comme un refrain triomphal que la science n'est pas infaillible... « que mon hypothèse d'un moi sous-jacent était absurde, etc., etc. ».

Cela se passait le 16 octobre. N'est-il pas remarquable que le 22 octobre, une lettre euphonique, qui eût été naturelle, est supprimée? Le 27, Ramié promet à Hélène des révélations sur une planète non autrement spécifiée, le rêve ultramartien se mûrit subconsciemment. Il ne fait explosion que le 2 novembre. Mais combien il dénote la préoccupation de répondre aux remarques du 16 octobre. M. F... avait accusé le rêve martien de n'être qu'une imitation vernie aux brillantes couleurs

orientales du milieu civilisé qui nous entoure : voici un monde d'une bizarrerie affreuse, au sol noir, sans végétation, dont les êtres grossiers ressemblent plus à des bêtes qu'à des humains. M. F... avait insinué que les dimensions, les proportions des choses devaient différer des nôtres : voici que ces gens sont des nains avec des têtes deux fois plus larges que hautes et des maisons à l'avenant. M. F... avait fait allusion à l'existence probable d'autres langues, relevé la richesse du martien en *i* et en *é*, incriminé sa syntaxe et son *ch* français, etc. Voici une langue absolument nouvelle, d'un rythme très particulier, très riche en *a* sans aucun *ch* et dont la construction est tellement différente qu'il n'y a pas moyen de s'y retrouver. Le naïf philologue subliminal ne sachant pas bien ce qu'est une syntaxe, une construction, a substitué le chaos à l'arrangement naturel des termes de sa pensée.

Le cycle hindou.

Le problème hindou est bien moins aisé à résoudre que le problème martien. A en croire Léopold et les spirites, l'explication serait une vie antérieure. Nous venons de voir que l'autorité de Léopold est insuffisante. Si l'on avait assisté à tous les incidents de la vie d'Hélène depuis sa tendre enfance et que l'on eût la certitude que ses connaissances sur l'Inde ne lui sont pas venues par la voie normale des sens, force alors serait de choisir entre les hypothèses d'une mémoire atavique héréditairement transmise à travers quinze générations, ou de communications télépathiques actuelles avec le cerveau de quelque savant indianiste [1] ou d'une réincarnation spirite, ou de je ne sais quoi encore.

Nous avons déjà vu qu'elle est la trame du roman hindou. Hélène était, à fin du XIVe siècle, la fille d'un cheik arabe qu'elle

1. Savant me paraît inutile, mais tout simplement de son père, puisque c'était un linguiste. On nous dit qu'il est mort à 75 ans et qu'en 1894. Mlle S... a une trentaine d'années. Elle doit donc avoir vécu au moins vingt-cinq ans auprès de son père. Je me figure que c'est la nuit surtout, pendant le sommeil, que le médium doit recevoir ces impressions télépathiques et qu'elles peuvent rester latentes pendant bien des années.
M. M.



quitta pour devenir, sous le nom de Simandini, la onzième femme du prince Sivrouka Nayaca, dont M. Flournoy est la réincarnation actuelle. Sivrouka régnait sur le Kanara et y bâtit en 1401 la forteresse de Tchandraguiri. Le fakir Kanga, que l'on a vu dans le cycle martien réincarné en Astané, tient beaucoup moins de place ici.

APPARITION ET DÉVELOPPEMENT DU CYCLE ORIENTAL

En juin, en septembre, en octobre 94, trois premières visions orientales. Dans celle d'octobre première apparition de Simandini, qui ne revient que quatre ou cinq mois plus tard (mars 1895). Alors l'hallucination devient totale, cénesthésique et motrice, constituant une transformation complète du moi. Mais il n'y a pas toujours pour cela amnésie, de sorte qu'H... peut décrire au réveil cette impression singulière d'être soi et une autre, de voir devant ses yeux une personne qui agit, et de sentir qu'elle ne fait qu'un avec cette personne. Le 6 mars c'est la scène de la bénédiction de M. Flournoy (jadis Sivrouka) par Simandini prononçant pour la première fois ces mots indiens : *Atieyâ... ganapatinâmâ*, et se livrant ensuite à une pantomime muette où elle paraît assister à un spectacle effrayant et lutter avec des ennemis. C'est l'ébauche de la scène palpitante du bûcher qui sera jouée complètement le 10 mars.

Quatre semaines après, le 7 et le 14 avril, scène dans le palais de Tchandraguiri dans le Kanara (noms épelés par Léopold). En 1401 Simandini reçoit les déclarations d'amour de Sivrouka, auquel elle est mariée depuis un an. Le 26 mai, lettre d'amour du prince. Mais impossible d'en savoir le contenu. C'est trop intime! — Le 30 juin, scène des fiançailles.

Bien noter que l'ordre chronologique est renversé. Si l'histoire s'est élaborée dans la rêverie subconsciente en suivant le cours normal des événements, on comprend qu'une fois achevée elle se dévide en sens inverse dans les séances, qui sont une sorte d'exutoire pour ses amas subliminaux.

Ces premiers mots hindous avaient, on le devine, suscité une vive curiosité. Ce n'est qu'en septembre que reparaissent

les paroles d'aspect sanscritoïde accompagnant les fragments des scènes orientales dont quelques-unes se passent en Arabie avec le petit singe Mitidja. Dans l'Inde c'est le bain, les promenades et rêveries dans les splendides jardins du palais, les scènes de tendresse ou de chagrin avec Sivrouka, les cérémonies religieuses, etc. Il y a alors dans tout l'être de Simandini une grâce paresseuse, un abandon, une douceur mélancolique, un quelque chose de langoureux et de charmeur qui répond à merveille au caractère de l'Orient tel que nous nous le figurons, nous qui n'y sommes pas allés. La suavité de ses chants en mineur, qui se déroulent avec des notes flutées se prolongeant en un lent décrescendo et ne s'éteignant parfois qu'au bout de quatorze secondes d'une seule tenue, toute cette mimique si diverse et ce parler exotique ont tant d'originalité, d'aisance, de naturel, qu'on se demande avec stupéfaction d'où vient à cette fille des rives du Léman, sans éducation artistique ni connaissances spéciales de l'Orient, une perfection de jeu à laquelle la meilleure actrice n'atteindrait sans doute qu'au prix d'études prolongées ou d'un séjour au bord du Gange.

Nous savons avec quelle virtuosité un sujet hypnotisé réalise le type qu'on lui prescrit et devient en un clin d'œil pompier, nourrice, vieillard, lapin, par une subite concrétion de toutes les images ou connaissances emmagasinées en lui et se rapportant au rôle en question. Là le rôle persistant est imposé. On comprend que s'il est choisi librement suivant un idéal secret né depuis bien des années, il pourra y avoir réalisation encore plus parfaite du type. Et ici le goût si vif de Mlle S., sa nostalgie des splendeurs orientales rend compte d'abord du triage qu'elle a fait à son insu dans le milieu ambiant de tout ce qui pouvait alimenter son rêve exotique, puis de la mise en œuvre de ces matériaux sous la forme du roman hindou.

M. Flournoy ajoute que deux points semblent, jusqu'ici du moins, défier toute explication normale : les renseignements *historiques* dont on a pu vérifier quelques-uns et la *langue* hindoue de Simandini qui renferme des mots plus ou moins reconnaissables dont le sens réel s'adapte à la situation.

Mais l'hypothèse la plus simple ne serait-elle pas celle de fréquentes communications télépathiques pendant le sommeil entre le père et la fille, M. et Mlle Smith? M. Smith était Hongrois et linguiste. On sait combien la Hongrie est imprégnée d'orientalisme. Les Magyars sont une race asiatique. Rien de plus probable que le goût ou l'intérêt de M. Smith pour le sanscrit, langue mère des langues indo-européennes, et pour l'histoire de l'Inde. Je trouverais plus naturel d'attribuer à M. Smith qu'à sa fille la connaissance du passage découvert par M. Flournoy.

SIVROUKA ET M. DE MARLÈS

Les historiens ou orientalistes auxquels M. Flournoy s'adressa furent unanimes pour déclarer qu'ils ne connaissaient pas les noms de Sivrouka et de son entourage et qu'ils ne se souvenaient pas les avoir rencontrés dans des œuvres d'imagination. Mais voici qu'un jour M. Flournoy tombe par hasard sur une vieille histoire de l'Inde par un de Marlès et sur le passage suivant :

« Le Kanara et les provinces limitrophes du côté de Delhy peuvent êtres regardés comme la Géorgie de l'Hindoustan; c'est là, dit-on, qu'on trouve les plus belles femmes. Aussi les naturels s'en montrent-ils fort jaloux; ils les laissent peu voir aux étrangers.

« Tchandraguiri, dont le nom signifie *montagne de la lune*, est une vaste forteresse construite en 1401 par le rajah Sivrouka Nayaça. Ce prince, etc. »

Mais les orientalistes, paraît-il, n'ont aucune estime pour l'histoire de Marlès, et M. Flournoy en est désolé. Je me demande pourquoi, puisqu'il ne se sert que du mot *roman* pour parler des scènes rêvées par Mlle Smith. On ne pouvait espérer une meilleure confirmation de la convenance de cette appellation. C'est tout à fait le roman historique, le roman avec quelque base de réalité prise chez quelque auteur qui n'a pas besoin d'être un Augustin Thierry. Quatre noms et une date conformes au passage de ce pseudo-historien, que pouvait-on espérer de mieux?

Remarquons que d'après un des savants consultés, Madras, qu'Hélène place à cette même époque, n'existait pas en 1401. C'est seulement en 1639 que fut fondé le premier établissement qui devint Madras.

Cela est grave. Les fautes d'orthographe dans les noms Sivrouka, Nayaça, Tchandraguiri n'ont, au contraire, aucune importance; mais dans ce dernier il faut pourtant bien noter que Léopold ne donne pas du tout ni l'une ni l'autre des orthographes savantes actuelles.

Quand et comment Mlle Smith a-t-elle pu lire Marlès? M. Flournoy croit que ç'a dû être par la voie naturelle, c'est-à-dire la voie des sens normaux. Il appelle occultes les autres hypothèses. Certainement celle de la lecture d'un livre fermé dans une bibliothèque est, dans l'état actuel de la science, encore bien hasardée, malgré les expériences de Stainton Mosès citées par M. Myers; mais celle d'une transmission mentale de M. Smith à sa fille ne me semble pas mériter le nom d'occulte et je la propose à M. Flournoy

Les éléments arabes du cycle oriental.

Comment se fait-il que, retrouvant l'usage de l'hindou, Mlle Smith ait totalement oublié l'arabe, qu'elle a dû employer exclusivement jusqu'à l'âge de 18 ans? Elle se rappelle pourtant très bien son père le cheik, ses tentes, les gens, les chameaux, les paysages de l'Arabie.

Tout ce que nous possédons en fait d'arabe, ce sont quatre mots tracés pendant une séance où se succédaient les visions d'Arabie. Ils furent tracés très lentement et soigneusement de *gauche* à *droite*[1], en levant souvent les yeux vers un modèle imaginaire, comme quand on copie un dessin. Ils signifient : « Le peu de l'ami (est) beaucoup. » Proverbe arabe.

En vain M. Flournoy se livra-t-il à des recherches assidues pour dénicher la source de cette connaissance, lorsque causant un jour de ce fait avec le docteur E. Rapin, qui fut à diverses reprises médecin de la famille Smith, il s'écria : « Il me semble vraiment que je reconnais mon écriture ! » Arabisant

1. On sait que l'arabe se lit et s'écrit de droite à gauche.

à ses heures, le docteur avait fait quelques années auparavant un voyage dans le nord de l'Afrique. Au retour (1886), il publia le récit d'une de ses excursions, et écrivit sur chaque exemplaire en guise de dédicace quelque proverbe arabe emprunté à une grammaire où il avait étudié cette langue. Celui de Mlle Smith est celui même qui se trouve en tête de la liste dans la grammaire. Le docteur tient pour fort possible qu'il ait envoyé sa brochure aux parents de Mlle Smith. Serait-ce ainsi, ou bien au cours d'une visite chez d'autres personnes, ou dans *le cabinet de réception du docteur?*

Certaines inexactitudes du texte d'Hélène s'expliquent comme la reproduction de petites erreurs habituelles au docteur Rapin.

Pour les autres détails des somnambulismes arabes, ajoutons que M. S... avait séjourné en Algérie.

Le singe Mitidja s'appelle comme la plaine des environs d'Alger. Adèl, nom de l'esclave, est un mot arabe. Simandini serait une réminiscence du sanscrit *sîmantinî*, qui veut dire *femme* en style poétique.

Du langage hindou de Mlle Smith.

Des réponses faites par les orientalistes aux questions de M. Flournoy, il résulte que le soi-disant hindou d'Hélène n'est aucun idiome déterminé counu de ces spécialistes, mais qu'on y retrouve plus ou moins défigurés des termes ou des racines qui se rapprochent du sanscrit et dont le sens correspond souvent assez bien aux situations où ces mots ont été prononcés.

Suivant M. de Saussure, Simandini devait parler le prâcrit et non le sanscrit. Toutes les femmes parlent le prâcrit, même dans les drames où l'on voit les rois et les personnes de haute condition se servir du sanscrit (langue noble).

Ce que M. de Saussure trouve de mieux dans le sanscrit d'Hélène, c'est le mot *smayamana* qui lui échappa dans une conversation française, tandis qu'elle regardait un album de vues d'Orient. Il signifie « souriant ». Il a le mérite d'avoir quatre syllabes, et, chose également rare, de présenter deux

consonnes de suite. Enfin il a, suivant M. de S..., un caractère grammatical, tandis que la grammaire du sanscrit d'Hélène est habituellement nulle.

Léopold, qui s'était empressé de donner un moyen d'obtenir la traduction littérale du martien, n'a jamais daigné en faire autant pour l'hindou. Cela donne à penser que toute traduction précise en est impossible. Hélène improvise ses néologismes, les profère au hasard, à l'exception de quelques mots de vrai sanscrit dont elle connaît la valeur. Le jargon sans signification est mis en harmonie par ses voyelles dominantes avec les fragments authentiques.

D'où viennent-ils, ces fragments? M. Flournoy dit qu'il en est réduit à de vagues conjectures. Comme le parler est confus, mal articulé, qu'il y a même des erreurs de prononciation (par exemple le son, ce qui n'existe pas en sanscrit), l'origine du sanscrit d'Hélène doit être exclusivement *visuelle*.

Jamais, dans les séances, Simandini ne s'est aventurée à écrire du sanscrit, jamais un mot entier, et c'est en lettres françaises que son nom a été donné. Pourtant H... possède subconsciemment une partie au moins de l'alphabet, car il s'en glisse parfois des caractères dans son écriture normale. Mais notons que ses connaissances en ce genre ne paraissent aucunement dépasser ce qui aurait pu résulter d'un rapide coup d'œil dans une grammaire sanscrite. Hélène suit la forme correcte de beaucoup de caractères isolés, et leur valeur générale, abstraite, mais n'a aucune idée de leur emploi concret.

Je ne puis malheureusement suivre M. Flournoy dans l'analyse si intéressante qu'il fait de l'écriture sanscrite d'Hélène; qu'il me suffise de dire qu'elle montre avec évidence que cette connaissance est celle que pourrait acquérir un esprit curieux, pas trop mauvais visuel, en parcourant les démonstrations premières d'une grammaire sanscrite. Seulement M. F... dit en parcourant rapidement : « Quelques instants, à mon avis, ne seraient suffisants qu'à une mémoire absolument exceptionnelle. Et je ne crois pas du tout mériter le titre d' « amateur de supranormal » en préférant supposer pour cette connaissance une origine télépathique. Je ne dis pas venant de M. Flournoy, qui dans sa jeunesse, il y

a plus de vingt-cinq ans, avait suivi les premières leçons d'un cours de sanscrit, ni d'un spectateur occasionnel des séances, mais de M. Smith, le linguiste hongrois qui, cela est infiniment probable, a dû étudier un peu la langue mère des langues indo-européennes.

Un simple coup d'œil sur une grammaire me paraît vraiment trop peu de chose. Tandis que, je le répète, les occasions d'échanges télépathiques et surtout de *rêves télépathiques* ont été nombreuses entre le père et la fille.

Pourquoi, du reste, ne pas tenter une expérience, qui serait du moins décisive dans le sens affirmatif si elle réussissait comme l'a été celle de l'ultramartien? Pourquoi ne pas prêter à Hélène, quand elle est dans l'état de suggestibilité, une grammaire hébraïque, pour voir s'il se produira le même travail subliminal que pour le sanscrit?

Sur les origines du rêve hindou.

Les tendres sentiments que Simandini (Hélène) éprouve pour Sivrouka (M. F...), ont-ils une origine dans quelque sentiment absurde et refoulé dans les dessous de la conscience normale. M. F... ne le croit pas. Il admet beaucoup plutôt que l'assimilation de Sivrouka à M. F... n'est qu'une coïncidence due au simple hasard que Mlle S... a fait connaissance de M. F... lorsque le rêve hindou venait de débuter. Il n'y avait que lui de disponible à ce moment, tous les autres habitués des séances de cette époque ayant déjà leurs antériorités fixées depuis longtemps.

Les attitudes de tendresse et d'abandon prises sans jamais d'ailleurs sortir des bornes de la plus parfaite convenance n'ont plus lieu dès que le somnambulisme devient profond, Sivrouka n'est plus alors qu'absolument hallucinatoire.

Le cycle royal.

Le choix du rôle de Marie-Antoinette s'explique par les goûts innés de Mlle S... pour tout ce qui est noble, élevé au-dessus du vulgaire. On se souvient que Mme B..., du groupe N..., montra un soir à H..., après la séance, une gra-

vure du roman de Dumas sur Joseph Balsamo. C'est probablement là l'incident qui donna naissance à l'identification d'H... avec la reine. On a vu que pour l'écriture de Léopold il y eut une incubation de cinq mois, de quinze pour la parole, et d'un an et demi pour l'écriture martienne. Ici il fallut plusieurs mois, peut-être même un an et quart, pour qu'on apprît par la table, le 30 janvier 1894, qu'H... était la réincarnation de Marie-Antoinette. Le cycle suivit ensuite une évolution analogue à celle des cycles déjà décrits. L'objection du type de souveraine ne laisse presque rien à désirer. Il faut voir la grâce, l'élégance, la majesté parfois qui éclatent dans l'attitude et le geste d'H... Les plus délicates nuances d'expression, amabilité charmante, hautaine condescendance, pitié, indifférence, se jouent tour à tour sur sa physionomie et dans son maintien.

Quant à la réalisation des caractères individuels, elle est très problématique. L'écriture d'H... ne ressemble guère à son prototype supposé. Les quelques analogies d'orthographe rappellent simplement les habitudes générales du siècle dernier.

Dans l'entourage de la reine, le roi brille par son absence. Parmi les personnages qui figurent incidemment, trois occupent le premier plan : le comte de Cagliostro, *ce cher sorcier*, comme l'appelle la souveraine, qui n'a jamais assez de ses visites et de ses entretiens, roulant sur tout au monde, depuis la philosophie et la politique jusqu'aux commérages de la dernière fête de Versailles. C'est ensuite Louis-Philippe d'Orléans (Égalité) et le vieux marquis de Mirabeau, d'abord hallucinatoires, puis réincarnés en les personnes de MM. Eugène Demole et Auguste de Morsier, que cela amuse beaucoup de soutenir de leur mieux leur rôle. Détail curieux! dans les petits soupers et les joyeuses soirées qui ont lieu quelquefois après la séance, la reine est douée d'un royal appétit; on est confondu de ce qu'elle dévore et boit sans inconvénient, tandis qu'à l'état normal, Mlle S... est la sobriété même. Réveillée, elle croit n'avoir pas dîné, et se plaint de faim et de soif, comme si la sensibilité stomacale participait à l'amnésie.

Il se glisse dans la conversation de Sa Majesté de nom-

breux anachronismes. Souvent aussi elle évite les pièges que le marquis ou Philippe se font un malin plaisir de lui tendre. Alors avec un naturel du plus haut comique elle reste d'abord interdite, puis s'informe curieusement ou manifeste de l'inquiétude sur la santé mentale de ses interlocuteurs, parlant de téléphone, bicyclette, paquebots, etc. Quelquefois si le vocable perfide a passé sans qu'elle ait sourcillé, sa propre réflexion ou un sourire des assistants l'avertissant, elle se reprend et revient sur le terme en jouant l'ignorance et l'étonnement le plus spontané.

Certaines reparties fort spirituelles désorientent et clouent les interlocuteurs, et le style en est parfois tout à fait de l'époque.

APPARENCES SUPRANORMALES

M. F... emploie ce terme exprès pour bien exprimer son absence d'opinion arrêtée sur les phénomènes de facultés dépassant le niveau de l'expérience ordinaire et révélant soit un degré d'évolution non encore atteint par la masse des humains, soit un ordre de choses transcendantal supérieur au monde sensible. Je ne sais pourquoi M. F..., dans certains passages, se montre indifférent aux problèmes de la télépathie et du spiritisme *dont s'est engouée la curiosité contemporaine*. Je me soucie des démonstrations du spiritisme, vraies ou fausses, comme d'un fétu ! » Qui se serait attendu à cela de la part de l'auteur de « Des Indes à la planète Mars » ? Je crois voir là une dernière trace d'universitarisme inconscient. Mais si légère ! et de si peu d'importance ! car tout ce que nous demandons à M. Flournoy c'est qu'il continue à nous donner d'autres ouvrages comme celui-ci, apportant un peu de lumière dans le chaos des observations spirites.

Empressons-nous donc, à la suite d'un si bon guide, d'examiner les autres manifestations de la médiumité d'Hélène et continuons à trouver dans ces recherches un intérêt qui laisse bien loin derrière lui celui offert par toutes les sciences officielles.

PHÉNOMÈNES PHYSIQUES. — APPORTS

Malheureusement, de ces faits si étranges (apports et mouvements d'objets sans contact) M. F... n'a jamais été témoin personnellement. Cela est grave, car le groupe N... ne nous inspire pas confiance. Le piano, un violon, une sonnette auraient résonné à plusieurs reprises sous les doigts des désincarnés. Les apports auraient été fréquents et variés. En plein hiver, il pleuvait, sur la table, des roses, des poignées de violettes, etc. On trouva une fois une feuille de lierre portant gravé, comme à l'emporte-pièce, le nom d'un des principaux désincarnés en jeu. Inutile d'insister devant la faiblesse des preuves.

MOUVEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT

M. F... trouve ce genre de phénomènes beaucoup moins bouleversant que les apports. Il déclare y croire tout à fait — pour le moment. Trois causes ont déterminé cette croyance; 1° le mémoire du professeur Thury de Genève « Les Tables tournantes » 1855, « un modèle d'observation scientifique » ; 2° Les expériences de Crookes avec Home et les cas réunis par Podmore, dans les Proceedings de la S. P. R., sous le titre « Poltergeister »; 3° des séances avec Eusapia, chez M. Richet (M. Myers était aussi présent), où l'excellence du contrôle et l'évidence des phénomènes défiaient toute critique.

Il m'est impossible de ne pas exprimer encore ici l'étonnement que j'éprouve devant l'indifférence affichée par M. Flournoy : « Que les objets se meuvent ou ne se meuvent pas sans contact, cela m'est prodigieusement indifférent (!!). » Que M. F... se déclare prêt à se rendre sans peine, si quelqu'un de fort perspicace vient à fournir la démonstration que tous les observateurs de télékinésie ont été victimes d'un mirage ou d'une illusion sensorielle, cela s'explique par la peine infinie qu'une notion aussi révolutionnaire a à s'installer définitivement dans nos pauvres cervelles. Encore faudrait-il que ce personnage imaginaire, si perspicace, trouvât une autre explication pour les expériences de Crookes où les appareils

n'ont pu être hallucinés. Mais comment ne pas sentir que la constatation de la réalité de la télékinésie aura pour l'humanité des conséquences incalculables, et qu'un philosophe au lieu d'y être prodigieusement indifférent doit, au contraire, s'y intéresser prodigieusement.

La volonté humaine, capable d'agir sur les objets extérieurs directement sans l'intermédiaire des corps! Mais alors les rêves les plus fous peuvent devenir des réalités. La vie serait un conte des Mille et une Nuits.

A moins qu'elle ne soit d'abord un horrible cauchemar, car la nouvelle puissance pourrait bien commencer par être employée pour le mal, puisqu'elle se rit des serrures. Il est vrai qu'en ce moment nous voyons beaucoup plus de bien que de mal résulter des découvertes de l'hypnotisme (combien terrifiantes pour ceux qui croient démontrée la possibilité du crime suggéré). Mais c'est un volume qu'il faudrait pour montrer toutes les conséquences actuellement visibles de la télékinésie. Et si vous ajoutez à cette toute-puissance physique la puissance intellectuelle due à la télépathie, la perfection morale résultant de la lucidité devenue fréquente et indiscutable[1]. Vous comprendrez que l'état de notre planète ressemblera aussi peu à l'état actuel que celui-ci ressemble à l'époque des mollusques. Mais laissons là ces rêves qui feront peut-être sourire le lecteur aussi bien que M. Flournoy et revenons vite à Mme Smith et aux faits de télékinésie qui auraient été produits par son influence. Un point milite en faveur de leur authenticité : ils se sont toujours produits dans des conditions exceptionnelles, alors qu'Hélène était dans un état anormal[2] ou en proie à une vive et profonde émotion.

1. Puisque alors tout crime, tout péché même sera sûrement dévoilé. Voir la dernière page de ma critique du rapport de M. Hodgson sur Mme Piper (*Annales des sciences psychiques*, 1898).

2. Période mensuelle d'indisposition générale. La fréquence des faits de télékinésie chez les femmes médiums qui se trouvent dans cet état devrait, pour les médecins et les physiologistes, prendre une grande importance dans leurs recherches sur la nature de l'influence télékinésique. On sait aussi combien est fréquente dans les cas de bouleversement d'objets, d' « esprits tapageurs » la présence d'une jeune fille à l'âge de la formation : la *naughty little girl*. de M. Podmore (Voir *Annales des sciences psychiques*, 1897).



Un soir, elle a la visite d'un monsieur qui lui est souverainement antipathique. Elle, son père et sa mère, sont assis près du piano sur lequel sont placées deux oranges qu'ils ne pourraient atteindre sans se lever. Pendant que M. H... parle à Hélène, elle sent une vive douleur dans la tempe gauche, et malgré elle ses regards se dirigent toujours vers les oranges. Tout à coup une des oranges vient rouler à ses pieds. Elle la remet à sa place. Après le départ de M. H..., elle entre dans la chambre de sa mère pour lui parler de cette visite. Quelle n'est pas sa surprise, en revenant chercher la lampe, de ne plus trouver l'orange! Recherches inutiles partout. « Je revins vers ma mère et pendant que je lui parlais de la chose, nous entendîmes une chute dans le vestibule. C'était l'orange. »

A moitié rassurée, pour empêcher une autre manifestation, H... va chercher la seconde orange. Disparue à son tour. Conversation de la mère et de la fille pendant laquelle nouveau bruit comme d'un objet lancé avec violence. H... se précipite et voit la deuxième orange exactement à la même place que l'autre, derrière la porte d'entrée, et passablement meurtrie. Les oranges auraient donc été projetées à une distance de 9 mètres depuis le piano à travers la porte du salon, grande ouverte sur le vestibule, contre la porte de l'appartement comme pour poursuivre et frapper M. H...

Le récit des autres épisodes du même ordre n'éclaircirait guère la question.

Quant à obtenir lui-même le plus petit phénomène physique, toutes les suggestions et instances répétées de M. Flournoy ont été vaines jusqu'ici.

TÉLÉPATHIE

M. F... trouve la télépathie un phénomène si naturel que, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. En effet, tout être est un système de vibrations. Depuis toujours nous trouvons tout naturel que malgré son extrême dureté le verre se laisse traverser par toutes les ondes lumineuses. Si les corps transparents relativement très rares étaient au contraire les seuls qui arrêtassent la lumière, serait-ce plus compréhensible?

L'action à distance d'une force à travers n'importe quelle accumulation de corps interposés est le plus banal des faits. J'aurais beau habiter le sommet d'une tonr de Babel, si je tiens ce livre au-dessus de cette table et que je le lâche, l'attraction terrestre le fera toujours tomber sur la table. La physique nous montre de plus en plus des actions à distance, des faits d'induction, comme celui de la dépêche téléphonique qu'on entend par un fil *voisin*, ou des ondulations comme celles des rayons X ou celles de la télégraphie sans fil, ondulations que n'arrêtent pas les obstacles. Il est certain que, comme le dit M. F..., tout cela nous pousse même à considérer, *a priori*, la télépathie comme naturelle.

Tandis que presque aucun fait bien probant d'influence télépathique entre M. F... et Hélène ne peut être cité, malgré un vif désir d'en obtenir, il y eut plusieurs cas spontanés très nets entre H... et un M. X... qui fut employé quelque temps dans les mêmes maisons de commerce.

LUCIDITÉ

Pourquoi constatons-nous ici l'influence paralysante de l'observateur critique? M. F... fait à ce sujet une remarque d'une frappante justesse que je tiens à citer textuellement : « Il est bien regrettable que les croyants naïfs qui inspirent et obtiennent de magnifiques phénomènes de lucidité se soucient ordinairement si peu des *desiderata* de la science et redoutent par-dessus tout de s'exposer à son examen dissolvant, tandis que les chercheurs, en quête de preuves probantes, n'inspirent et n'obtiennent presque rien. Mais c'est assez compréhensible, et il est à craindre que *cette antinomie entre l'état d'âme indispensable à la production des phénomènes et celui nécessaire à leur vérification ne soit l'épine au talon destinée à retarder longtemps encore la marche des Recherches psychiques.*

Objets retrouvés. — Le cas de la broche perdue et retrouvée ne peut être donné comme une preuve de lucidité. C'est un bel exemple de cryptomnésie digne de figurer à côté des cas rassemblés par M. Myers, où le souvenir d'une percep-

tion subliminale apparaît comme une révélation, dans un rêve ou sous quelque autre forme équivalente d'automatisme.

Mais pourquoi Léopold n'a-t-il jamais daigné dire le mot écrit ou l'objet caché que M. F... lui désignait hors du champ visuel de son médium?

Rétrocognitions. — Il y a de ces messages qui sont simplement des fragments d'histoire traînant dans les dictionnaires historiques et biographiques. Ils peuvent très bien être restés dans la mémoire de Mlle S... elle-même. M. F... ne croit pas nécessaire de recourir même à l'influence télépathique des assistants. Il suppose plutôt une communication « à la Cumberland » de petits mouvements inconscients que le médium sent et renforce, jouant ainsi sans s'en douter le rôle d'un appareil amplificateur.

Les événements de famille ressuscités en visions ou en dictées typtologiques viennent de récits entendus par H... dans son enfance directement ou racontés par sa mère qui s'est trouvée en rapports directs et personnels avec les familles dont il s'agit. Mais avouons que Léopold sait leur donner une forme dramatique ou piquante, imprévue, fort amusante.

INCARNATIONS ET MESSAGES SPIRITES

Je voudrais pouvoir citer en entier les spirituelles pages où M. Flournoy exprime son opinion sur le spiritisme. Tout en reconnaissant que ce qui touche aux morts et à l'au-delà ne devrait pas être matière à plaisanterie et qu'il connaît beaucoup de gens lui inspirant la plus grande estime qui sont spirites, il ne peut s'empêcher, c'est plus fort que lui, d'être mis en gaieté par les manifestations des désincarnés. Mon Dieu, qu'on devient bête quand on passe dans l'autre monde! Nous en avons eu un échantillon dans les vers que fait maintenant ce pauvre Victor Hugo.

Ensuite, le spiritisme a le tort d'être une science aussitôt qu'on conteste la valeur unique de son enseignement moral, et une religion quand on veut analyser et contrôler scientifiquement les faits sur lesquels il se base.

En troisième lieu, ce qui agace M. Flournoy c'est l'alterna-

tive brutale où, suivant les spirites, on se trouve placé : spiritisme ou matérialisme. Il refuse absolument d'être rangé avec d'Holbach ou Buchner. Il est déiste et chrétien. Et il lui suffit de croire en Dieu et « de lui abandonner, les yeux fermés, le sort de ceux qui nous quittent emportant les meilleurs morceaux de notre être ». Ayant la foi et convaincu que même si les conditions de la vie futures pouvaient lui être dévoilées il n'y comprendrait rien du tout, que lui importent les démonstrations du spiritisme? Il préfère la « vie éternelle » proclamée par le Christ aux survivances de ces misérables esprits se traînant de table en table ou hantant toujours la même maison, répétant indéfiniment le même acte. Il ne pense pas que l'Évangile ait fait son temps ou soit au-dessus de la portée des foules, puisque c'est à elles que son auteur le destinait. Il le croit capable de sauver nos civilisations.

C'est aller loin, très loin, et nous ne pouvons suivre M. Flournoy jusque-là. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il existe une histoire des religions où nous avons appris comment elles se forment. En admettant qu'il y en ait une supérieure aux autres et que ce soit le protestantisme de M. Flournoy, rien ne nous indique qu'elle soit la religion par excellence, ni que ce soit à elle que se convertira le genre humain. La morale du Christ disant à sa mère : « Femme, je ne vous connais point », ou conseillant de tendre la joue gauche quand on a été frappé sur la droite, nous paraît pouvoir être surpassée. On peut aussi lui reprocher de n'avoir pas, comme le Bouddha, enseigné la charité pour nos frères inférieurs qui mériteraient quelquefois d'avoir une âme plus que beaucoup de nos confrères en humanité. Moïse et Mahomet se sont préoccupés de donner à leur peuple des préceptes d'hygiène que le Christ a méconnus. Tout ce qui est soin du corps est contraire à l'esprit du christianisme, et nous en souffrons encore. Il faut donc retenir du christianisme ce qu'il y a de bon et laisser le reste. La morale supérieure c'est celle du bien pour le bien, sans espoir de récompense. Par l'éducation on peut tout ce qu'on veut, que tous nos efforts se portent de ce côté. Le croquemitaine n'est pas nécessaire. Je le trouve

même immoral. Et l'enfer aussi. Ici-bas nous reconnaissons bien la faiblesse morale du système des récompenses, des croix, des médailles. Voyez-vous le ridicule des prix Monthyon si leur existence n'était pas ignorée dans les milieux où germent les admirables dévouements à qui on les décerne.

Ce qui sauvera nos civilisations c'est la compréhension de plus en plus complète des lois de la nature. Voilà pourquoi l'étude du spiritisme est palpitante. Elle nous montre que les matérialistes n'y ont rien du tout compris, à la nature; que la matière n'est rien et que l'*Idée est tout*. La « réalité suprême » n'est pas la Force inconsciente et aveugle, elle est l'Intelligence. Au fond de tout il y a une intelligence. A l'origine des nébuleuses elle existe déjà et préside aux combinaisons des atomes. Sur notre petite planète elle a actuellement fait un rude pas. Et bientôt elle va s'apercevoir de sa toute-puissance. C'est par le perfectionnement physique et moral qu'elle devrait commencer. Il n'y a presque pas de limite à la puissance de l'homme sur lui-même au point de vue physique, comme nous le montrent l'étude de l'hypnotisme, l'histoire des guérisons miraculeuses, des léthargies volontaires, de la lévitation, etc., ni au point de vue moral, comme le montre l'étude de la suggestion (l'orthopédie mentale de M. Bérillon) et comme le montrera celle de l'auto-suggestion.

N'avons-nous pas le droit d'espérer aussi que le soi-disant inconscient des médiums, cette intelligence que l'espace et le temps semblent ne plus limiter (rétrocognitions, lucidité, prémonitions) sont les germes de facultés futures qui se développeront dans la *surhumanité?* Et si les phénomènes d'apport se vérifient, si Crookes et ses amis à qui Katie King a donné de ses cheveux n'ont pas été illusionnés, alors nous arrivons au dernier terme du possible, c'est-à-dire à la vérification complète du principe énoncé tout à l'heure. La matière n'est rien, l'Idée est tout, l'Idée dirige à son gré ce que nous avons appelé jusqu'à présent la matière. Elle peut donc aller jusqu'à composer[1] des semblants de corps ayant toutes les apparences de corps réels, c'est-à-dire des systèmes de vibra-

1. Aux dépens de l'éther ou peut-être aux dépens du corps du médium (théorie d'Aksakoff).

tions correspondant à toutes nos perceptions sensorielles qui nous donnent des corps une notion très incomplète mais suffisante pour ne pas douter de leur présence (fantômes, matérialisations). Mais pour que le corps, ainsi créé, fût définitif, c'est-à-dire identique au corps stable imité, il faudrait que l'idée lui fût *adéquate*, ce qui n'est pas possible dans l'état actuel de la science, ou bien il faudrait supposer que là encore l'inconscient du médium dépasse infiniment l'intelligence de nos plus grands savants[1].

Pour en revenir à M. Flournoy, on ne sera pas étonné qu'étant déiste, chrétien et croyant à la « Vie Éternelle », il ne repousse pas comme impossible ou inepte *a priori* l'hypothèse des *Esprits*. Il ne trouve même pas le *Périsprit* une notion antiscientifique. Il se contente de soutenir que l'événement n'a *pas encore* donné raison à ces théories. Il reconnaît que le cas de Mme Piper est inouï, stupéfiant à tous égards, mais il demande aux Esprits de rendre leur démonstration irréprochable en nous révélant le moyen d'éliminer l'action combinée de l'imagination subliminale et de la télépathie dont on ne connaît pas du tout les limites.

Je ne suis pas un Esprit et suis convaincu de ne le devenir jamais, mais je puis cependant leur souffler leur réponse : « Toutes nos soi-disant preuves d'identité ne vaudront jamais rien, car de deux choses l'une : ou le fait rapporté a laissé une trace quelque part, soit dans quelque cerveau, soit dans quelque document écrit ou imprimé, soit dans quelque mode de vibrations de l'éther dont les cas de maisons hantées paraîtraient suggérer l'existence, et c'est là que la lucidité du médium retrouve cette trace, ou *bien le fait n'a laissé aucune trace* et alors il n'*est pas vérifiable*. Mais on peut imaginer un cas où ni la lucidité, ni la télépathie ne pourraient plus être sérieusement invoqués. Supposez qu'un Papou, ou un Botocudos, venu pour une exposition universelle, tombe un beau jour en France et écrive la partition d'un opéra nouveau ne

1. Dans le cas des cheveux de Katie King, supposer un apport serait moins pénible à notre pauvre intelligence qu'une création de ce genre. Mais la possibilité de l'apport reste encore pour moi douteuse. Je demande à voir.



pouvant être signé que de Wagner et signé en effet Wagner. Alors, ô néantistes ! trouverez-vous la preuve décisive? »

Évidemment nous commencerons alors à hésiter devant une telle extension de la télépathie. Prétendre que l'opéra était déjà entièrement conçu et arrêté dans le cerveau de Wagner avant sa mort, qu'il a été transmis télépathiquement à ce Papou et est resté jusqu'à ce jour inscrit d'une façon latente dans la conscience subliminale du sauvage, ce serait dépasser de beaucoup les limites jusqu'à présent connues de la télépathie. Aksakoff cite un exemple s'approchant un peu de ce cas imaginaire : le roman *The mystery of Edwin Drood* laissé inachevé par Dickens et terminé par un jeune médium américain sans instruction. Mais pour discuter le cas il faudrait beaucoup de données qui me manquent. Même lorsque le médium s'appelle Mlle Smith et l'observateur M. Flournoy, nous avons vu combien de lacunes il y a à déplorer. Une enquête a-t-elle été faite sur la vie et les lectures de ce jeune homme dont le nom n'est même pas donné ? (*Pourquoi ?*) Peut-on prouver qu'il ne lisait pas beaucoup de romans en cachette et ne sait-on pas qu'il y a des gens qui ont le génie du pastiche? De véritables critiques littéraires anglais faisant autorité déclarent-ils que la ressemblance est absolue avec ce qu'aurait fait Dickens ? Une enquête a-t-elle été faite auprès des personnes ayant approché Dickens pendant les derniers temps de sa vie pour savoir si le manuscrit de la dernière partie du roman existe? Je trouve très extraordinaire le mystère fait sur le nom du médium. Cette modestie du jeune mécanicien est incompréhensible. Enfin, Aksakoff est loin d'avoir dit tout ce qu'il y avait à dire pour rendre inattaquable ce cas unique dans les annales de la littérature.

Cas de Mlle Viguier.

L'espace nous manque pour le raconter en détail. Or, ce sont les détails qui font la valeur d'un cas. Le nom d'une demoiselle, son apparence extérieure, des traits caractéristiques de son physique, une phrase qu'elle avait dû prononcer sont parfaitement reproduits par Mlle Smith. Mais Mme Smith

a connu cette personne. Rien de plus naturel que de supposer que c'est de sa mère qu'Hélène tient ces détails. La soi-disant signature ne ressemble pas à celle de la demoiselle même, mais elle se rapproche beaucoup de l'écriture de sa sœur.

Cas de Jean le Carrieur.

Il s'agit ici de Mme Mirbel, la mère du jeune homme devenu martien sous le nom d'Esenale. Dans l'hallucination qu'a Hélène d'une très forte odeur de soufre, la vision d'une carrière du pied du Salène et d'un homme signant Jean le Carrieur qui charge les assistants d'un message affectueux pour Mme Mirbel, il faut évidemment voir un souvenir d'enfance de Mme Mirbel transmis à Hélène et conservé quelque temps d'une façon latente.

M. F... fait remarquer avec une grande justesse que le souvenir venant du « carrieur » aurait plutôt commencé par une odeur spéciale à la jeune fillette et non par celle des mèches soufrées à laquelle il devait être habitué, tandis que venant de Mme Mirbel cette association est toute naturelle.

Cas du syndic Chaumontet et du curé Burnier.

Le 12 février 1899, dans une séance chez M. F..., Hélène décrit un paysage et un individu qui lui fait écrire son nom : Chaumontet, syndic. Le nom du village et l'époque à laquelle il était syndic sont aussi donnés : *Chessenaz* et *1839*. Quinze jours plus tard, ce personnage est accompagné d'un curé qu'il appelle *mon cher ami Burnier*, M. F... demande si ce curé pouvait écrire son nom par la main d'Hélène. Léopold répond : A la prochaine séance. Ce n'est que le 19 mars et après beaucoup d'instances que les mots : *Burnier salut* sont obtenus.

M. Flournoy constate que Chessenaz est bien en effet un village dans la direction indiquée. Le maire actuel confirme l'existence en 1839 d'un syndic Chaumontet et d'un curé Burnier. Et il retrouve dans les archives un titre revêtu des deux signatures. Elles ont une ressemblance assez remarquable avec celles tracées par Mlle Smith.



Il va sans dire que nous ne doutons pas un instant de la bonne foi de Mme et Mlle Smith lorsqu'elles affirment n'avoir aucun souvenir de ces noms et de ces personnages. Il y a dix ans, Mlle S... est allée à un village distant d'une lieue de Chessenaz et où habite un cousin. Elle affirme hautement que jamais personne ne lui a montré aucun acte, aucun papier qui pourrait avoir emmagasiné dans son cerveau un pareil souvenir. Personne ne peut affirmer la non-existence d'un souvenir enregistré entièrement par la conscience subliminale. (Voir les nombreux exemples donnés par M. Myers. Conscience subliminale.) Celui-ci peut encore avoir été communiqué télépathiquement à Mlle S... par son père dont on ne nous dit rien en cette occasion ou par un des parents ayant habité cette partie de la Savoie.

Même de la ressemblance de deux écritures en pareil cas il est plus logique de conclure à la conservation d'un cliché visuel, car il n'est pas naturel que l'écriture ne change pas au bout de cinquante ans. A propos du rapport de M. Hodgson sur Mme Piper j'ai eu plusieurs fois l'occasion de faire une observation de ce genre. Particulièrement à propos de cet enfant qui, retrouvant sa mère après une séparation de vingt-quatre ans, ne trouve pas autre chose à lui dire que quelques mots sur la maladie d'estomac dont il souffrait avant de mourir! Après vingt-quatre ans, après cinquante ans nous retrouvons les désincarnés comme ils étaient lors de leur désincarnation!

CONCLUSION

La conclusion de M. Flournoy est d'une extrême modestie. Il prétend que son volume rappelle la montagne accouchant d'une souris.

1° Au point de vue physiologique, le problème de la *médiumité* n'a pas fait un pas. Une fois de plus pourtant nous remarquons l'influence certaine des époques cataméniales. Il paraîtrait aussi qu'une belle et longue séance épuise trop les facultés médiumiques pour que le lendemain une nouvelle séance soit possible. Mais sur toutes sortes de conditions qui sans

doute favorisent ou contrarient la médiumité en somme nous ne savons rien;

2° Au point de vue psychologique, ce que nous apprend le cas de Mlle Smith c'est l'influence des chocs émotifs sur la dissociation mentale qui engendre soit des personnalités secondes soit des romans somnambuliques. C'est aussi l'énorme suggestibilité et auto-suggestibilité des médiums qui les rend si sensibles à toutes les influences des réunions spirites. C'est, enfin, la cryptomnésie.

Les diverses personnalités qui se manifestent chez Hélène sont, nous l'avons vu, des modifications de son individualité, mais ce qu'il faut surtout remarquer dans ces produits subliminaux, c'est leur *nature primitive* et *leurs âges différents*. Cela montre « que les personnalités secondes sont probablement à leur origine des phénomènes de réversion, des survivances ou des retours momentanés de phases inférieures dépassées depuis plus ou moins longtemps et qui auraient dû être absorbées dans le développement de l'individu... De même que la tératologie illustre l'embryologie qui l'explique et que toutes deux concourent à éclairer l'anatomie, on peut espérer que l'étude des faits de médiumité nous fournira un jour quelque vue féconde sur la psychogénèse normale qui, en retour, nous fera mieux comprendre l'apparition de ces phénomènes curieux, et la psychologie tout entière y gagnera une meilleure et plus exacte conception de la personnalité humaine. »

GUÉRISON MIRACULEUSE

DE

MALADIES D'APPARENCE ORGANIQUE

RÔLE DU SYSTÈME VASO-MOTEUR[1]

PAR M. LE Dr FÉLIX REGNAULT

Les guérisons regardées autrefois comme miraculeuses sont expliquées par la suggestion[2]. Convulsions, contractures, paralysies, douleurs, et en général toutes les manifestations hystériques peuvent être guéries par la suggestion; que celle-ci soit produite par la foi ou qu'elle soit due à l'habileté d'un guérisseur, elle est toujours de même nature. Mais la suggestion n'a pas encore expliqué tous les miracles : un grand nombre restent niés des uns, acceptés des autres; ce sont ceux qui ont trait aux maladies organiques.

En 1893, Charcot, dans un travail qu'il n'osa pas publier en France, relatait la guérison par la foi religieuse d'ulcérations et de plaies. Il revenait sur la première observation publiée par Carré de Montgeron, en 1737, d'un cancer du sein guéri par l'intercession du janséniste M. de Pâris[3].

1. Nous tirons cet article de la *Revue de l'hypnotisme,* dirigée par le Dr BERILLON.
2. CHARCOT, *The faith healing « New Review »*, 1893, et publié en 1897, par ALCAN, édit. *La foi qui guérit*
3. *La Vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris,* 1737, par CARRÉ DE MONTGERON.

Cette observation avait en effet un caractère scientifique par la précision, par le nombre de détails et par l'attestation de six médecins connus.

Une demoiselle Coirin fut atteinte, en 1716, de cancer du sein gauche, envahissant l'aisselle. En 1718, tout le côté gauche se paralysa : les membres étaient froids, rétractés et fortement atrophiés. En 1719, le mamelon tomba (?) et l'ulcération donnait issue à un pus rougeâtre et fétide. Pendant les douze ans que dura sa maladie, il y eut de nombreuses complications : vomissements, diarrhées, hydropisie, rétention d'urine... et à plusieurs reprises un état agonique.

En 1731, le 11 août, après une neuvaine faite à son intention au tombeau du diacre Pâris, la malade revêt une chemise qui a touché la tombe, et elle peut se retourner dans son lit, alors qu'elle était obligée auparavant de garder le décubitus dorsal. Le 12, elle applique de la terre du tombeau sur le sein. L'écoulement se tarit sur-le-champ et l'ulcère commence à se refermer.

La nuit suivante, guérison de la paralysie; le membre redevient chaud et mobile; la marche va s'améliorant et, le 24, elle peut se rendre à l'église et y rester agenouillée. L'ulcération s'est fermée sans traces de cicatrices et le mamelon s'est reproduit (?).

Charcot relève judicieusement que la plaie du sein ne fut complètement cicatrisée que vingt jours après et l'atrophie musculaire ne disparut que lentement. Quant à la repousse du mamelon, on se l'explique difficilement. Pour Charcot, l'œdème dur et bleu de l'hystérie pouvant s'accompagner d'ulcérations, simule très bien, s'il siège au sein, une tumeur maligne. Le Dr Fowler a guéri, par le traitement psychique, huit cas de tumeurs du sein, uniques ou multiples, dépassant parfois le volume d'un œuf de poule. Le médecin peut s'y tromper parfois et amputer.

Depuis la publication de Charcot, des guérisons nouvelles et scientifiquement observées sont venues s'ajouter :

M. Kogevnikoff, professeur à l'Université de Moscou, a

1. *Revue de l'hypnotisme*, 1896, et *Médecine moderne*, 1896, p. 34.

rapporté un cas de guérison de sycosis parasitaire, complétée en trois jours grâce aux prières d'une femme. Et pourtant il y avait des staphylocoques dans le pus et la maladie avait résisté depuis neuf mois à tous les traitements[1]. Plusieurs auteurs, entre autres Delbeuf et Bonjour, ont vu signer (c'est le mot consacré) des verrues avec succès.

Les observations de miracles opérés à Lourdes, relatés dans le livre d'Henri Lasserre et dans celui tout récent du docteur Boissarie, ne sont point prises avec la précision et le luxe de détails désirables; on y voit le désir de convaincre le lecteur plutôt que celui de rapporter une observation scientifique rigoureuse. Néanmoins, si on ne doit accepter que sous bénéfice d'inventaire certains détails tels que l'instantanéité de la guérison de plaies, d'abcès et de fractures, pourtant le fait même de la guérison ou au moins de l'amélioration de maladies organiques paraît certain : les certificats médicaux en font foi.

Ces maladies organiques comprennent :

1° Les poitrinaires, coxalgiques et maux de Pott. Je dois dire qu'il y a quelques années le Dr Boissarie m'a présenté comme guéris des cas de ce genre qui n'avaient été qu'améliorés[2];

2° Les cancers : c'est la première maladie étudiée à ce point de vue;

3° Les ulcères de l'estomac. Il y a quelques années Gilles de la Tourette indiquait la névropathie comme cause possible d'ulcères de l'estomac;

4° Les maladies des yeux. Entre autres guérisons il convient de citer un décollement rétinien qui avait été diagnostiqué par le Dr Dor et qui a fait l'objet d'une communication au Congrès d'ophtalmologie[3].

La première observation de guérison miraculeuse de cet

1. Dr Boissarie, *Les Grandes guérisons de Lourdes*, ancienne maison Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, 1900.

2. Voir pour plus de détails : *Médecine moderne*, 1er décembre 1893, p. 1160, et *Hypnotisme, religion*, par le Dr Félix Regnault, Schleicher, éditeur, 1897.

3. Onzième session, du 1er au 4 mai 1893.



organe se retrouve encore dans Carré de Montgeron : Pierre Gautier de Pézenas, presque entièrement privé de l'œil gauche depuis son bas âge par deux dragons (taies) qui lui couvraient les prunelles, se perce l'œil droit au mois de janvier avec une alène qui pénètre jusqu'au cristallin et compromet des parties essentielles à la vue.

Le 22 avril 1732, il recouvre l'œil droit par l'intervention de M. de Pâris. Il recommence une neuvaine et, le 14 mai suivant, on aperçoit en sortant de l'église que les deux dragons qui étaient dans son œil gauche avaient disparu et que cet œil était parfaitement rétabli ;

5° Enfin des plaies de tous genres.

Sur ce dernier sujet, je veux rapporter une observation inédite prise avec grand soin et à l'abri de toutes critiques. Mais le médecin qui me l'a donnée, voulant garder l'anonymat, j'en tairai le nom.

Madame F... née L..., âgée de 37 ans.

Antécédents héréditaires. — Père mort d'un refroidissement à 38 ans. — Mère, actuellement vivante et bien portante, âgée de 73 ans.

Antécédents collatéraux. — Un frère et une sœur bien portants. — On ne peut faire avouer à la malade une seule tare nerveuse dans sa famille.

Antécédents personnels. — Dans l'enfance, rougeole à 5 ans, scarlatine à 6 ans. Réglée à 10 ans et demi; toujours bien jusqu'à son mariage. — Se marie à 18 ans. — 2 enfants morts de méningite, l'un à 4 ans, l'autre à 8 ans. — Couches normales. — Depuis la date de son mariage, les règles sont devenues beaucoup plus abondantes.

La malade a présenté des troubles graves du côté de l'appareil de la vision. Elle aurait eu un abcès de la cornée, de l'obstruction du canal lacrymal, etc., et aurait subi 17 interventions occulaires.

Histoire de la maladie. — Le 18 novembre 1898, la malade reçut sur la face dorsale de la main droite, vers le niveau de l'articulation carpo-métacarpienne, une projection de graisse bouillante qui lui causa une vive douleur. Le lendemain, elle constata au niveau de la brûlure une phlyctène qu'elle creva.

— Elle nous dit avoir remué et rangé dans cette journée des linges sales provenant d'une belle-sœur morte cancéreuse quelques jours avant. — Dans la nuit, insomnie et douleurs très vives dans toute la main.

20 novembre. — La malade constate au réveil une enflure de toute la main, avec la peau tendue et rouge, mais le maximum de l'œdème semble se trouver dans la région de l'auriculaire et de son métacarpien.

21 novembre. — Elle se décide à aller consulter à l'hôpital Saint-Antoine, où elle arrive dans le même état que la veille, c'est-à-dire avec un œdème très accentué remontant environ au tiers moyen de l'avant-bras, et une douleur excessivement vive dans le creux de l'aisselle.

On lui fit alors trois incisions profondes sur le dos de la main dans le sens de la longueur; ces incisions furent suivies d'un curettage et on laissa à demeure deux drains de petit calibre. — Du 21 novembre 1898 au 8 avril 1899, la malade se fit panser régulièrement et le bras était revenu à son volume normal, les douleurs avaient beaucoup diminué, lorsque vers les derniers jours de mars, et sans cause apparente (à ce que nous dit la malade), une nouvelle poussée se fit brusquement, la main et l'avant-bras reprennent un énorme volume, les douleurs redoublent d'intensité, au point qu'à l'hôpital Saint-Antoine on propose à la malade l'amputation pure et simple.

8 avril. — Ne pouvant se résoudre d'emblée au sacrifice de son bras, la malade vint se faire examiner à l'hôpital Z... Elle présentait un œdème considérable du membre supérieur droit. Cet œdème était dur, violet au niveau de la main, blanchâtre au niveau de l'avant-bras, dépassant la région du coude et semblant s'arrêter d'une façon insensible au tiers inférieur de la région brachiale proprement dite. — La malade souffrait beaucoup, prétendait avoir la fièvre tous les soirs, et surtout repoussait une intervention radicale. — Le Dr X..., chirurgien-adjoint à l'hôpital Z..., proposa de recommencer une série de mouchetures, ce qui fut fait séance tenante, et ces incisions très longues et multipliées sur la face antérieure et la face postérieure de l'avant-bras donnent issue à une séro-

sité de peu d'importance provenant d'un tissu œdématié et infiltré de 2 centimètres à $2^{cm},5$ d'épaisseur environ. — Deux drains d'un gros calibre, réunissant entre elles les incisions, furent laissés à demeure. — C'est à partir de cette intervention que je me suis chargé de la malade que j'ai vue et suivie jusqu'au 3 août. — Elle prenait tous les jours un bain de bras boriqué d'une demi-heure, matin et soir, la région était recouverte d'un pansement humide et je voyais deux fois par semaine les progrès de la guérison. — Les dimensions du bras diminuaient de jour en jour, les douleurs se calmaient de plus en plus, sauf au niveau de la main et surtout au niveau de l'annulaire; mais en somme en six semaines on put retirer les drains, les plaies se refermèrent, les symptômes douloureux avaient totalement disparu, il n'y avait plus qu'à faire regagner aux articulations du membre une souplesse qu'elles avaient nécessairement perdue par plusieurs mois d'immobilisation. Je commençai alors des séances de massage, et je constatai en quinze jours l'abolition presque complète de la raideur articulaire, lorsque tout d'un coup et d'un pansement à l'autre (en deux jours) la région recommence à augmenter de volume et à s'infiltrer de nouveau, la raideur articulaire reparaît, les douleurs se reproduisent au point que, le 17 juin, une nouvelle intervention est inévitable, car non seulement le membre se trouve dans le même état qu'au 8 avril, mais le creux de l'aisselle est rempli d'une tumeur diffuse, mal limitée et empâtée, très douloureuse. — Nouvelle série d'incisions par le Dr X... (huit en tout) et nouveau drainage. Les jours suivants, mêmes phénomènes tendant à la guérison, sauf que cette fois-ci les drains n'ont pu être retirés avant une nouvelle poussée aiguë qui eut lieu dans les premiers jours d'août et qui détermina la malade à partir pour Lourdes au moment du pèlerinage national.

17 août. — L'œdème tient tout le membre supérieur, le côté du thorax et du cou sont en train de se prendre.

20 août. — Arrivée à Lourdes (ceci d'après le récit de la malade). A 7 heures un quart du matin, à la descente du wagon, la malade plonge son bras dans l'eau. Elle dit avoir

éprouvé comme une sorte de syncope; des sueurs profuses et des douleurs absolument paroxystiques, lui faisant croire que sa dernière heure était venue.

La durée du bain de bras est évaluée à 5 minutes environ. — Tout d'un coup les douleurs cessent brusquement, la malade regarde son membre et le trouve exactement du volume de l'autre, avec la peau flasque et tellement ridée qu'elle se plut à le comparer à certains abat-jour en papier. — Puis elle dit avoir eu une sensation de froid extrême. — Quant aux deux drains que nous avions mis le 17 juin, ils tombèrent d'eux-mêmes et les plaies se refermèrent, ne donnant plus qu'un léger suintement sanguin qui disparut au bout de deux ou trois jours par la fermeture de l'orifice des drains. — La malade prétend avoir été guérie en même temps de son affection oculaire. Ne m'en étant point occupé avant, je laisse cette question de côté; je constate seulement qu'elle portait des verres fumés et qu'elle n'en porte plus.

A son retour de Lourdes, la malade a été examinée tout de suite à l'hôpital. Toute trace d'œdème, de suppuration, des incisions drainées, de raideur articulaire, et de douleur spontanée (au dire de la malade), tout cela a absolument disparu. La force musculaire semble rétablie, la malade se sert fort bien de sa main, peut écrire et coudre.

Je l'ai fait revenir chez moi le 13 décembre, et je constate le maintien de cette guérison depuis le mois d'août. Qu'en sera-t-il dans quelque temps? Je ne sais.

J'ai vainement cherché chez cette malade les stigmates de l'hystérie, mais c'est une femme nerveuse évidemment, très excitable, et d'une loquacité excessive.

Elle présente de l'anesthésie pharyngée.

D'après les caractères spéciaux de ce phlegmon, il semble qu'il s'agissait d'œdème bleu hystérique. La brusquerie comme l'intensité du début, et de chaque récidive en opposition avec la marche lente et torpide du mal, et surtout les phénomènes douloureux observés au moment de la production du miracle, la brusquerie de la disparition de l'œdème sont en faveur de ce diagnostic.

Il existe donc des *maladies d'origine hystérique qui simulent*

les maladies organiques au point que les médecins s'y trompent. Ceux-ci ordonnent des remèdes ou conseillent des opérations alors que la foi religieuse suffit à guérir.

D'autres pourront admettre qu'il s'agit de maladies organiques réelles et que la foi les améliore simplement. Je ne veux pas discuter ces deux opinions, d'autant que le manque d'observations précises et bien prises empêchent de le faire avec fruit.

Mais il convient de montrer qu'une catégorie de phénomènes nerveux, les troubles vaso-moteurs rappellent les maladies organiques guéries par la foi, et méritent, à ce titre, d'en être rapprochés.

Depuis longtemps, on sait que *le psychique influe sur les sécrétions :* des pilules de mica panis donnent la diarrhée; à l'inverse, la suggestion guérit l'hyperhydrose[1], une sensation psychique désagréable peut suspendre la sécrétion lactée d'une nourrice[2].

Les nerfs vaso-moteurs actionnés par le cerveau augmentent la sécrétion ou la tarissent: de même Claude Bernard, en agissant sur les nerfs vaso-moteurs, modifiait la sécrétion salivaire.

Les hypnologues ont montré que la suggestion pouvait provoquer l'avortement.

En 1893[3], j'ai relaté ici même l'observation d'une monoplégie hystérique avec anesthésie, guérie par suggestion. En même temps, une aménorrhée datant d'un an fait place à une métrorrhagie d'une extrême abondance qui dure quinze jours. Pourtant je n'avais fait aucune allusion à ce point, et mon attention n'y fut attirée que lorsque la malade me signala l'apparition de ses règles. La guérison suggestive avait donc amené en même temps une modification vaso-motrice.

L'hystérique par auto-suggestion peut autographier sur sa peau les mots auxquels il pense : les lettres s'inscrivent en un large ruban rose. Ce phénomène est dû à la vaso-dilatation artérielle suivie d'œdème. Il peut survenir des ecchy-

1. *Revue de l'hypnotisme*, 1900.
2. Witkowski, *Histoire des accouchements*, p. 223.
3. Société d'hypnologie, séance du 17 juillet 1893.

moses spontanées, des bulles de pemphigus, des sueurs de sang. Ainsi les hystériques religieux par auto-suggestion prennent les stigmates de Jésus sur la croix. Saint François d'Assise avait aux pieds et aux mains des sortes de clous brunâtres formés de bourgeonnement de la chair, et au côté gauche une plaie dont le sang s'écoulait sans cesse.

Louise Lateau portait au front une couronne de points saignants rappelant la couronne d'épines du Christ; aux pieds et aux mains se formaient des ampoules qui saignaient et crevaient; au côté gauche elle avait une plaie et sur l'épaule droite une autre plaie laissant sourdre une sérosité transparente[1].

Il s'agit d'hémorrhagie précédée d'une ampoule ou se faisant sur un tissu plus ou moins œdématié. Cette hémorrhagie dure de quelques minutes à quelques jours, puis les bulles se sèchent et les plaies se cicatrisent. Mais elles peuvent persister et former un ulcère. Les cicatrices deviennent parfois chéloïdiennes; d'où les nodosités sur les mains de saint François d'Assise et de Louise Lateau.

Les maladies organiques elles-mêmes sont influencées par le psychique. — Vouloir guérir est beaucoup pour la guérison. Une secte, devenue fort importante aux États-Unis, les *christian-scientists*, prétend guérir par la prière et la volonté : ils s'auto-suggestionnent que la maladie dont ils souffrent n'existe pas. Il se produit ainsi quelques guérisons retentissantes.

Toute cette série de faits indique que les phénomènes vaso-moteurs jouent un rôle capital et encore ignoré dans un grand nombre de maladies; soit que les troubles vaso-moteurs créent des états pathologiques à apparence organique, soit qu'ils aggravent des maladies réelles. Au contraire, la suggestion hypnotique, en régularisant la circulation vaso-motrice, peut amener la guérison de maladies en apparence ou réellement organiques.

Il y a là une ample moisson à réaliser pour les observateurs.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan

DOCUMENTS ORIGINAUX

LES ERREURS DE L'ŒIL[1]

PAR M. F.-J. PILLET

Ingénieur des Arts et Manufactures.

Le lecteur s'étonnera sans doute de voir un ingénieur et un dessinateur prendre la parole dans les *Annales des Sciences psychiques;* il ne paraît pas, en effet, que ses travaux antérieurs aient pu le préparer à une étude sortant beaucoup de ses occupations professionnelles.

Les quelques lignes suivantes seront utiles, je crois, pour expliquer la conception qu'il a pu se faire du mécanisme de l'acte visuel. Comme ceci arrive fréquemment, un concours de circonstances le conduisit à examiner de très près la manière dont nous sentons les objets qui nous entourent.

Est-ce parce qu'il est un ingénieur?

S'étant adressé aux ouvrages s'occupant de cette question un peu spéciale, il n'y trouva pas ce qu'il cherchait, c'est-à-dire des explications rationnelles, pouvant donner satisfaction à ses habitudes de précision et de coordination graphique, et c'est ainsi qu'il entra à son tour dans un domaine fort intéressant et trop peu visité. Sa manière de voir, son optique particulière, lui firent concevoir un mécanisme visuel relativement simple, expliquant assez bien la façon dont se produit cette nature de sensation, et permettant de relier entre elles des manifestations en apparence fort opposées : il voudrait fixer ici les grandes lignes, la charpente ou sque-

1. Extrait de la « Vision des formes, du relief, du mouvement et des couleurs », *Acad. des Sciences*, 31 janvier 1898.

lette général; si l'on veut, une manière de graphique cinématique, de cette chose si intéressante, « l'action de voir ».

Au commencement d'une étude, il est toujours désagréable de parler de soi, l'auteur semble ainsi vouloir donner une importance considérable à ce qu'il va dire, ce qui peu paraître, au lecteur, à la fois déplacé et prétentieux; je demanderai à ce dernier de m'excuser, si je fixe encore quelques-uns des faits ayant déterminé l'étude que j'ai entreprise sur la vision. Nous sommes ici dans un milieu psychologique : il est utile, je crois, de donner non seulement la conception, mais aussi les causes déterminantes, de façon à permettre au lecteur de juger la première en tenant compte de sa genèse d'une part, et d'autre part de l'état mental : mettons, si l'on veut, de *l'état d'âme* psychologique de son auteur.

Vers 1890, dans un atelier de précision bien connu à Paris, je collaborais à la création d'appareils de démonstration pour la reproduction des phénomènes électriques de hautes fréquences, alors peu connus; je me trouvais en rapports avec feu le Dr Luys, et j'avais en même temps connaissance des recherches de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité, j'assistais enfin aux premières recherches de M. Lippmann sur la photographie des couleurs.

Dès cette époque j'étais frappé par la remarquable analogie des phénomènes d'électricité avec hautes fréquences et des phénomènes psychiques étudiés alors par MM. Luys et Rochas.

Bien plus tard, désireux de compléter un cours de perspective artistique en ajoutant, à l'enseignement du trait perspectif, les notions d'optique et d'effets de contraste, des données élémentaires de physiologie visuelle, je fus amené en quelque sorte à créer une nouvelle théorie oculaire; c'est alors que je me souvins de l'analogie précédente : ceci aidant cela, je ne tardais pas à mettre sur pied un ensemble qui me semble rationnel et surtout suffisamment compréhensible pour les intéressés auxquels je l'avais destiné.

Que le lecteur me pardonne ces explications préliminaires; celles-ci données, il sera meilleur juge d'une conception s'éloignant beaucoup des idées habituelles toujours quelque peu classiques; œuvre imparfaite sans doute, cet essai

fera réfléchir, et donnera, je crois, la clef de bien des anomalies plus apparentes que réelles, de manifestations qui apparaissent mystérieuses et extraordinaires, tout simplement parce que nous ne nous donnons pas la peine d'y réfléchir sans parti pris, en les soumettant à ce modeste crible épurateur désigné, de façon un peu vague : le bon sens.

Nous concevons très bien qu'un astronome ou un géodésien soit dans la nécessité de connaître avec exactitude la théorie, le mécanisme et aussi le mode de construction de l'instrument que l'un et l'autre utilisent pour leurs observations.

En effet, celui-ci reste, comme toute œuvre humaine, une simple approximation mécanique; quelque parfait que nous le supposions, il lui manquera presque toujours quelque chose pour être théoriquement parfait, il possédera ses points faibles.

Notre opérateur, lorsqu'il connaîtra bien son instrument, saura fort bien obtenir des résultats exacts en corrigeant dans le sens convenable les chiffres enregistrés ou les observations faites. Admettre le résultat d'une expérience physique sans les corrections indispensables nous paraît pure folie.

Chose piquante, lorsqu'il s'agit d'examiner de près les phénomènes psychiques, cette façon rationnelle de conclure d'après l'observation, nous ne l'employons plus : nous voulons disserter gravement sur des faits vus, et nous oublions d'étudier, et comme il convient, l'instrument curieux dont la nature nous a dotés, la lunette d'observation, l'organe d'exploration qui nous sert à découvrir ce qui nous entoure et sans lequel il n'y aurait ni formes, ni mouvement, ni relief, ni couleurs.

Qu'il s'agisse des phénomènes psychiques, physiques, mécaniques, chimiques, etc., nous les observons par l'intermédiaire d'un mécanisme spécial, qui viendra souvent s'ajouter à l'un des mécanismes auxquels je faisais allusion tout à l'heure, et tout en tenant compte des conditions d'établissement du premier, nous ne nous inquiétons pas du fonctionnement plus délicat de notre explorateur naturel. Non seulement le psychologue et le physiologiste sont intéressés dans la ques-

tion, mais tout savant qui observe les faits extérieurs, tout artiste qui veut rendre exactement la nature, doit avoir conscience du travail cérébral et connaître, au moins dans ses grandes lignes, le mécanisme oculaire.

Nous jugeons, comme disaient les Anciens, sur des apparences, faisons en sorte que ces apparences amendées par un travail cérébral intelligent deviennent à notre entendement des réalités plus heureuses que nos théories moléculaires et nos lois physiques actuelles; celles-ci longtemps vacillantes s'écroulent aujourd'hui, par suite de l'apparition de phénomènes qu'elles ne peuvent plus expliquer. Les diverses manières d'être que nous attribuons à la matière sont, en réalité, le résultat de l'insuffisance de nos sens : chacun d'eux étant accordé pour une gamme particulière, nous trouvons entre deux gammes un vide, une absence de trait d'union; d'où nous concluons bien à tort : 1° à des états différents; 2° au néant pour ce qui existe entre ces dernières. Si Newton a pu dire : *la couleur est en nous*, nous pourrions ajouter que toute manifestation physique est, elle aussi, en nous, car elle prendra naissance à la suite d'un travail cérébral qui nous la fera concevoir d'une certaine manière.

Le mécanisme que nous considérons est très complexe, aussi ne pouvons-nous le comprendre en l'examinant tel qu'il s'offre à nous dans la nature; pour lui, comme s'il s'agissait de l'étude d'une machine chargée d'organes; je vais simplifier l'ensemble, réduire les dimensions des pièces, enfin présenter le tout sous la forme d'un schème, figure 1, analogue à l'épure cinématique d'un ensemble mécanique; nous y gagnerons de pouvoir suivre aisément la marche des phénomènes, tout en répartissant ces derniers entre plusieurs groupes; toutefois j'ajouterai : les positions respectives des centres ici considérés ne sont pas dans leur situation naturelle, la figure 2 rétablit à peu près l'ordre normal. Néanmoins nous utiliserons le schème ci-contre parce qu'il sera plus expressif pour la démonstration.

Ceci dit, le cercle extérieur représente la limite du corps humain, nous placerons à sa circonférence les organes

d'exploration dont la nature nous a doué : l'œil étant ici seul en cause, lui seul sera représenté.

Un deuxième cercle concentrique fournira la limite du

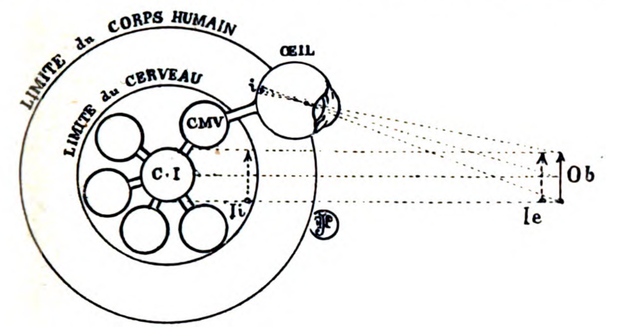


Fig. 1.

cerveau, et nous disposerons en couronne un certain nombre de centres, parmi eux se trouvera CMV, le centre de mémoire visuelle : il est en relation directe avec l'œil par le canal du nerf optique. Ce centre peut être comparé à un bureau d'ar-

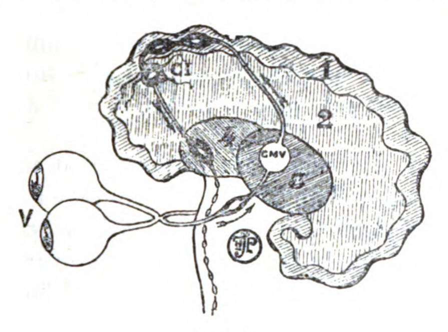


Fig. 2,

chives, comprenant un nombre considérable de casiers où, au reçu de chaque sensation, nous viendrons graver d'abord, classer ensuite, la trace ainsi obtenue, de façon à pouvoir retrouver celle-ci ultérieurement.

Je puis dire en passant que cet esprit d'administration et d'organisation, dont nous sommes en général assez fiers, n'est pas autre chose que la modeste copie de notre organisa-

tion cérébrale : à notre insu, nous l'avons recréée, c'est-à-dire extériorisée.

Ce centre CMV communique avec un centre commun, cercle central CI ou centre Intellectuel. Voilà le lieu où la sensation prendra naissance, c'est lui en effet qui motivera les actes conscients ou inconscients chargés de répondre à la sensation éprouvée.

Soit un objet OB : nos paupières étant ouvertes, une image *i* viendra se dessiner la tête en bas, sur la rétine : comme nous l'avons expliqué d'autre part, elle y produira des interférences en tous points analogues à celles qui se produisent sur la membrane de l'oreille ou sur la plaque photographique dans le procédé Lippmann : ces ondulations nerveuses, suivant le nerf optique, viendront se graver au centre de mémoire.

Alors il se formera en ce point un gaufrage, une sorte d'incision graphique ; celle-ci ne répond pas directement à la figure de l'image rétinienne, mais joue le même rôle que la ligne sinueuse d'un cylindre de phonographe, laquelle n'est pas une onde sonore.

La trace ainsi emmagasinée sera d'autant plus profonde et plus indestructible que l'objet sera vu plus longtemps, plus souvent, ou bien que, plus nouveau, il nous aura paru plus extraordinaire.

L'ondulation nerveuse dont je parle continue sa marche jusqu'en CI (centre intellectuel) développe en ce centre une modification physico-chimique, mise en évidence par une élévation locale de température, c'est alors le moment précis où la sensation prend naissance : à cet instant seulement, nous commençons à *voir* ce que nous avons regardé.

La vision, comme les autres sensations, n'est pas instantanée ; si nous admettons une transmission variant de $^1/_{30}$ à $^1/_{50}$ de seconde, avant l'excitation cérébrale que nous venons d'envisager nous aurons à compter à peu près le même temps pour la commande des actes réflexes. Ceci explique pourquoi une lumière trop vive, découverte brusquement, peut nous brûler la rétine : la pupille se rétrécit tardivement, il en est de même de l'occlusion des paupières.

Pour faciliter cette exposition, je vais répartir en six grands groupes toutes nos sensations visuelles. Ce groupement est tout conventionnel; en effet, la nature nous présente des phénomènes se modifiant de façon continue et insensible, les classifications sont choses factices: toutefois ces groupes permettent de condenser, de façon plus expressive, les manifestations observées.

PREMIER GROUPE

Au moment où l'ondulation nerveuse résultant d'une image rétinienne arrive au centre intellectuel CI, ce dernier se trouve occupé par une impression beaucoup plus vive, venant de tout autre cause, par exemple une sensation auditive qui nous prendra tout entier : il y aura bien une image *i* sur la rétine; CMV aura bien enregistré un diagramme correspondant (*un visiogramme*), toutefois le centre intellectuel, étant occupé ailleurs, ne fera pas attention à ce dernier, il le méconnaîtra et nous ne verrons pas l'objet.

Cette action de regarder sans voir est si fréquente, que nous l'éprouvons de façon journalière, il n'y a donc pas lieu d'insister à son sujet.

DEUXIÈME GROUPE

Au contraire admettons notre intelligence à peu près inoccupée. CI voudra bien prendre en considération la demande d'audience de notre ondulation nerveuse, alors le travail physico-chimique dont j'ai parlé aura lieu, nous allons voir l'objet. Mais pour que l'image soit vue par nous, il faut absolument que le *cerveau la recrée lui-même* plus ou moins exactement conforme à la silhouette inscrite sur la rétine. Il résultera des circonstances que l'image rétinienne sera de même forme ou de forme différente, avec des variations d'éclat et de coloration, souvent plus petite, rarement plus grande: nous pouvons affirmer qu'elle n'aura jamais des dimensions égales ou seulement proportionnelles à celles du modèle.

Cette recréation de l'image par le cerveau, qui constitue véritablement la *sensation visuelle*, peut se faire de deux façons différentes.

a) Image intérieure. — L'image se formera à l'intérieur de nous-mèmes, elle est dite mentale ou interne *Ii*. En général, nous la trouvons très vive et très colorée, elle constitue l'image d'imagination *dite de souvenir*.

L'objet observé semble ne pas être présent au dehors, et nous le voyons à l'intérieur de nous-même avec une netteté remarquable des contours et des colorations souvent plus vives que celles qu'il paraît posséder réellement. Nous verrons plus loin cette image de souvenir, se produisant en dehors de la présence de l'objet, *mais alors extériorisée par l'artiste*, ce qui explique la maîtrise de certains peintres, tels Raphaël, Rubens ou Henri Regnault, exécutant à l'atelier des tableaux plus vivants que nature, ce qui justifie un peu, dans une certaine mesure, la tentative d'éducation artistique par le dessin fait de mémoire, due à Lecoq de Boisbaudran.

C'est par la création d'une image interne, que commence tout créateur ou inventeur, lequel voit en effet, intérieurement, la phrase, la formule, le dessin, la machine qu'il conçoit; j'ajouterai même pour ce dernier cas qu'il l'observe souvent en marche et prévoit avec justesse ses futurs défauts comme ses futurs avantages.

b) Image externe. — L'image se reproduit à l'extérieur de nous-même, en *Ie*, elle se superpose alors plus ou moins bien à l'objet qui l'a provoquée: c'est la vision ordinaire, la vision extérieure; pour nous conformer au vocable à la mode, j'ajouterai : la vision extériorisée.

Nous pourrions considérer aussi le cas où l'image se trouve projetée à la limite du corps humain, c'est comme nous l'avons expliqué à un autre endroit (*Education progressive de la vision*), le cas du bébé qui, commençant à voir, observe le monde extérieur; alors, si l'objet lui déplaît, il le chasse en passant à plusieurs reprises ses menottes sur les globes oculaires comme si l'objet touchait ces derniers.

Nous voyons réellement *Ob* au moment précis où notre cerveau a créé une image analogue *Ie*, qu'il aura projetée à l'extérieur, aux lieu et place de *Ob*. Ainsi s'explique, de façon simple, pour la vision d'un même objet, les divergences constatées chez plusieurs personnes possédant une éducation

cérébrale différente; ainsi s'explique aussi pourquoi une affirmation nette et précise d'un tiers, nous conduit peu à peu à recréer tout autrement pour modifier notre sensation première, nous accordant à ses dires, et voyant par ses yeux.

Nous pourrons observer ce fait sur nous-mêmes, à l'état normal, sain de corps et d'esprit, plus particulièrement au sujet des colorations. Le populaire a raison; on peut en effet nous « en faire voir de toutes les couleurs ».

Il y a lieu de remarquer ce qui suit : lorsque nous copions un dessin ou un relief, nous ne faisons pas autre chose que de matérialiser, avec le concours de la main, cette image externe, ce qui nous explique pourquoi l'artiste, le maître, fort d'une éducation cérébrale avancée, exécute, avec cette hardiesse et cette sûreté de main, le dessin de l'objet vu, nous surprenant quelque peu, nous profanes. A côté, nous voyons le commençant qui hésite, tâtonne, voit mal, et matérialise imparfaitement l'image de cet objet.

Un même original, donnant naissance à deux figures rétiniennes identiques, nous fournira, du fait d'une éducation cérébrale différente, deux images *Ie* tout à fait disparates.

Un doute peut subsister dans l'esprit du lecteur, nous sommes peu familiarisés avec cette conception de la projection virtuelle dans l'espace, ceci choque un peu nos vieilles idées de physique et de physiologie. Prenons donc la patience de nous observer; acquérons l'habitude peu commune de nos jours, plus fréquente chez les anciens Grecs, d'épier nos gestes et de noter nos moindres sensations optiques, nous acquerrons bien vite la parfaite conscience de cette extériorisation, la preuve indéniable de l'existence de cette image virtuelle.

Citons deux faits faciles à vérifier.

1° On sait qu'il existe un point mort sur la rétine, un point où la sensation ne saurait se produire, et j'ai expliqué par ailleurs pourquoi ce point, le *punctum cæcum*[1], est insensible.

Vous circulez par temps couvert ou à la tombée du jour, vous êtes bien étonné de sentir devant vous, dans le prolonge-

1. Il correspond au nerf optique et constitue la tache de Mariotte.



ment du rayon visuel ou ligne du regard, une tache sombre! C'est comme s'il existait une portion du sol non éclairée, la sensation éprouvée est celle d'un tapis faiblement lumineux où il y aurait une tache d'encre. Cependant cette tache n'existe pas sur le sol, vous en acquérez la certitude, car elle progresse avec votre propre déplacement, elle obliquera à droite ou à gauche, suivant que votre regard obliquera, lui aussi, soit à droite, soit à gauche.

Vous avez ici la preuve que la tache obscure de l'image rétinienne a été extériorisée et projetée par vous sur le sol, vous la voyez là où elle n'est pas, comme si elle y était réellement. D'autres fois vous la retrouverez sur votre feuille de papier blanc, lorsque vous écrirez ou dessinerez sous un faible éclairage.

2° Voici une deuxième observation bien caractéristique : fixons quelque temps le filament d'une lampe ou de plusieurs lampes à incandescence d'une dizaine de bougies chacune, et portons ensuite notre regard sur une surface assez claire, nous retrouvons le dessin du ou des filaments tout en éprouvant de façon très nette la sensation que ce filament est alors dessiné sur la paroi; nous avons ainsi extériorisé notre image oculaire, et le cerveau la reporte dans la position actuelle de l'axe visuel.

Naturellement le cerveau réfléchit sur ce qu'il voit et nous ne tardons pas à retrouver là l'image primitive des filaments; il n'en est pas moins vrai que nous avons recréé à l'extérieur, sans doute possible, cette image rétinienne.

Nous pourrions du reste multiplier les preuves analogues.

Il est curieux de noter ce qui va suivre. Le fait d'extérioriser une image constitue une fatigue plus grande que sa réalisation interne : ainsi le transport virtuel de l'image, tout comme un transport matériel, exige d'autant plus d'effort qu'il aura à effectuer un parcours plus considérable. Tandis que les images imaginatives ou internes se succèdent rapidement, sans effort sensible, sont vives et colorées, nous voyons la fatigue aller en croissant, au fur et à mesure que nous voulons recréer des images *Ie* de plus en plus éloignées.

Malgré nos efforts, celles-ci deviennent indécises avec un

éloignement considérable, par exemple si nous les projetons à l'horizon : analogie curieuse du travail cérébral avec le travail musculaire ou le travail mécanique.

TROISIÈME GROUPE

Admettons que le centre intellectuel ait négligé de répondre tout d'abord à l'ondulation nerveuse : quelques instants après, il se souviendra qu'il aurait pu voir certaine chose, actuellement disparue, c'est alors que CI puisera aux archives cérébrales en CMV le gaufrage dont il a besoin ; par simple effort de la volonté, il évoquera, de souvenir, l'image de l'objet.

Les paupières sont-elles closes, nous verrons *mentalement* l'image, comme dans la somnolence et l'assoupissement, pendant la période qui précède le réveil. Il en sera de même au cours de nos études lorsque nous cherchons à réaliser la physionomie d'un personnage, d'un édifice ou d'un mécanisme vu antérieurement.

Souvent nous fermerons les yeux pour mieux voir.

L'image peut être *extérieure* et devenir effrayante dans le cauchemar ou l'hallucination. Apparaissant de façon inattendue, elle produit un effroi violent ou un plaisir excessif.

L'étude de l'état somnambulique permettra de suivre avec commodité les variations de cette vision extériorisée.

Mais nous rencontrons aussi cette dernière au cours de notre état normal, lorsque nous cherchons à fixer sur le papier notre création cérébrale, pour lui donner sur ce support sa forme définitive, notre image ainsi extériorisée aura passé tout d'abord par la phase mentale, nous laissant au regret, en tant qu'artiste, de ne pouvoir reproduire avec sa vive coloration ce que nous sentions intérieurement si animé et si vivant.

QUATRIÈME GROUPE

Il arrive fréquemment qu'une forme se dessinant sur la rétine possède un contour concordant assez bien avec une silhouette vue antérieurement par nous, donc inscrite au centre de mémoire : souvent nous verrons la seconde utilisée par le cerveau aux lieu et place de la première.

Léonard de Vinci avait donc raison de conseiller à ses élèves d'observer les taches des vieux murs, ce qui pouvait leur fournir des modèles inattendus.

L'image est *mentale* dans le rêve : ici, en raison de l'état translucide des paupières, il se formera sur la rétine des silhouettes faiblement lumineuses, l'esprit n'en demande pas davantage pour évoquer une suite d'images de même contour, ce qui explique alors l'enchaînement original de plusieurs d'entre eux.

Aristote aurait constaté, dans son Traité des songes, ce fait, que l'on peut toujours saisir au réveil, par les organes des sens, les images qui nous ont assiégés pendant le sommeil.

Les transformations successives des images de rêve peuvent se comprendre assez aisément : pour une cause quelconque, la rétine se trouve légèrement impressionnée par une forme indécise, tout en conservant une silhouette assez caractéristique. Il semble alors que notre centre intellectuel CI, passablement curieux, fouille dans les casiers de CMV contenant des silhouettes analogues et s'essaye à adapter au mieux, dans un moule commun, tous les objets possédant même contour, dont nous avons conservé le souvenir : ainsi, pour citer un exemple, partant d'une rose placée dans un vase allongé, nous passerons par toute une série de métamorphoses curieuses où la silhouette extérieure persiste ; pour arriver en dernier lieu à une silhouette féminine la rose est devenue une tête, le vase un corsage et une jupe, les feuilles contournées feront place aux bras, puis cette image se modifiera de nouveau, le tout s'estompera pour disparaître : probablement lorsque CI sera dans l'impossibilité de trouver en CMV une forme similaire se rapprochant de l'impression première.

L'image est *extérieure*, dans l'état de surexcitation nerveuse dit somnambulique, elle constituera les spectres terrifiants ou quelquefois sympathiques.

A l'état ordinaire, il nous arrivera souvent d'être frappés en regardant les nuages, par des coïncidences de formes souvent remarquables. Nous voyons là-haut des vallées alpestres ; tout y est : végétation, cascades, habitations, montagnes, nuages, etc. D'autres fois ce seront des poissons, des oi-

seaux. A notre époque, nous nous disons volontiers qu'il y a là une simple illusion due à la coïncidence des formes : mais au moyen âge, les connaissances scientifiques étaient assez restreintes, aussi croyait-on à la réalité de ces scènes, batailles sanglantes ou spectacles champêtres. Le savant médecin Ambroise Paré ne craint pas d'affirmer qu'il a vu, en 1528, une comète si horrible et si épouvantable, de couleur de sang, avec une grande étoile et nombre de faces hideuses, barbes et cheveux hérissés.

Les visions ou apparitions ont toutes pour point de départ une forme vague, sombre ou lumineuse, rappelant à l'esprit telle ou telle image vue antérieurement. Le cerf, surmonté d'une croix lumineuse, qui est apparu à saint Hubert dans une éclaircie de forêt, en est un exemple caractéristique.

Les personnages d'éducation simple peuvent donc affirmer avec la plus grande bonne foi, l'existence des images qu'à leur insu, elles ont puisées dans le centre de mémoire CMV et qu'elles ont extériorisées.

L'affirmation convaincue de l'existence de ce qu'elles voient réellement en dehors d'elles, pourra produire peu à peu les phénomènes de suggestion inconsciente et d'autres témoins verront leur cerveau recréer de même, ces derniers affirmeront à leur tour l'existence extérieure de l'image. Ai-je besoin d'ajouter que la visionnaire croit voir, ainsi qu'il est possible de s'en assurer par les descriptions qu'elle nous donne, des apparitions conformes à tel ou tel personnage, image ou objet vu antérieurement, costumé suivant ce que l'iconographie nous présente ou la légende nous a conté ?

Toutes proportions gardées, est-ce que par hasard nous ne sommes pas aussi des visionnaires lorsque nous nous amusons à créer une tête de lévrier, en cernant, par quelques coups de crayon, certaines taches d'une table de marbre mouchetée ? n'est-ce pas faire besogne de visionnaire, que de suivre les conseils du célèbre peintre Léonard de Vinci ?

CINQUIÈME GROUPE

Si nous pouvons puiser au centre de mémoire une silhouette se rapportant à une forme vue antérieurement, rien ne s'op-

pose à ce que nous n'utilisions qu'une partie de cette dernière, agissons de même pour d'autres visions, et de ces matériaux distincts nous réaliserons un nouveau tout : ce sera ce que l'on est convenu d'appeler la *composition* ou l'*invention*, qu'il s'agisse de composition artistique, décorative, architecturale, mécanique, etc. Comme conséquence immédiate, nous voyons qu'il n'est pas possible, malgré notre facilité d'imagination, de créer quelque chose, si nous n'avons pas pris le soin de meubler précédemment nos archives cérébrales, c'est-à-dire de réunir au centre de mémoire le plus de matériaux qu'il nous sera possible.

Le rôle élevé du professeur, quelle que soit la nature de son enseignement, consiste donc à présenter, avec la moindre fatigue, la plus grande somme de documents utiles; toutefois, abondance ne voulant pas dire encombrement, il devra tenir compte de la capacité cérébrale de ses auditeurs, à l'effet de leur éviter un surmenage toujours néfaste.

Suivant les circonstances, l'image sera ou *interne* ou *externe*.

L'image externe donne lieu à une création nouvelle, nous n'en conclurons pas moins que l'invention géniale, l'idée première apparaissant armée de toutes pièces, telle la déesse Minerve sortant du front olympien de Jupiter, est chose tout à fait impossible. Il faut en prendre son parti, *nous ne pouvons faire quelque chose avec le néant aux archives cérébrales.*

Quelquefois, il peut paraître ne pas en être tout à fait ainsi, un examen plus attentif nous montrera l'inventeur et l'imaginateur, copiant, à son insu je le veux bien, mais copiant tout de même, l'un des nombreux mécanismes que nous portons en nous, dont le cerveau a la conscience latente, et voilà notre invention géniale réduite à une pâle copie, à l'extériorisation d'une disposition organique intérieure.

Il ne faut donc garder à ce sujet aucune illusion; ici, c'est un inventeur qui parle en parfaite connaissance de cause, nous sommes de modestes agenceurs; nos créations les plus imprévues sont des amalgames de bien des choses observées jadis et conservées en CMV, sans que nous en ayons la notion bien nette. L'ambiance du milieu où nous vivons, les idées

actuellement en cours, l'influence de certaines théories expliquent fort bien pourquoi plusieurs personnes, travaillant à distance les unes des autres, peuvent réaliser dans le même temps, et de façon presque identique, une conception dont l'idée était dans l'air (locution du reste fort juste).

Le lecteur conçoit dès lors les difficultés que nous allons rencontrer pour établir une législation juste et tutélaire. La garantie est illusoire, qu'il s'agisse de propriété industrielle, brevets et marques de fabrique; elle est encore plus problématique pour les œuvres littéraires et artistiques. Cette petite remarque, faite en passant, montre combien notre modeste étude sur la vision peut être utile pour la réalisation de certains travaux paraissant *a priori* n'avoir aucun point de contact avec une étude physio-psychologique.

SIXIÈME GROUPE

La figure 1 place le centre intellectuel en relation directe avec tous les centres de mémoire, aussi verrons-nous une excitation particulière déterminer une sensation de tout autre nature, CI ayant puisé dans un autre centre de mémoire, le cerveau recréé de façon différente. L'un des exemples les plus connus est l'audition colorée : certaines phrases en effet présentent une odeur et une saveur caractéristiques. La description de certains mets enflamme le gourmet, excite les glandes salivaires, l'eau lui en vient à la bouche.

Un impresario a tenté le théâtre odorant, la chose a été réalisée pour les panoramas maritimes. Sur la scène, la mimique des ballets nous excite par la vue; l'effet prend plus de puissance, si la musique pendant le même temps nous impressionne par voie auditive.

L'emploi que nous faisons des excitants parfois toxiques n'a-t-il pas en partie sa justification, et n'est-ce pas là pour nous un moyen de réveiller notre mémoire devenue rebelle? Le tabac, l'opium, l'alcool, ou les essences agissant sur les nerfs olfactifs et gustatifs, incitent le cerveau à parcourir les centres de mémoire visuels et auditifs, à voir et à entendre, c'est-à-dire à recréer des images et des sons.

Si nous nous renseignons près d'un fumeur d'opium, nous

le voyons, ce qui est très caractéristique, éprouver dans son rêve la volatilisation de tout son être : il réalise par l'idée une âme immatérielle, des ascensions célestes ou un béat engourdissement. Tout ceci a été puisé aux centres de mémoire, ce sont des inscriptions qui résultent de lectures antérieures, de l'éducation philosophique ou religieuse, de craintes ou de désirs exprimés jadis. Aussi tous nos fumeurs d'opium n'éprouveront-ils pas les mêmes plaisirs.

Tous les sens se relient de façon intime; ce que nous disons pour la vue pourrait se dire de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher. Les sensations tactiles énergiques, flagellations, piqûres ou brûlures, pourront à leur tour réveiller la mémoire visuelle. La discipline des moines, destinée à l'origine à combattre les désirs charnels, deviendra tout au contraire pour certains cerveaux, de l'avis même de plusieurs personnages célèbres, un excitant souvent dangereux.

L'abus des excitants réveille la mémoire; il est bon de remarquer en même temps que les cellules nerveuses épuisées demandent un certain temps pour se refaire, l'excitant donne bien une activité fébrile et passagère, mais il détruit aussi de proche en proche les centres de mémoire et conduit à la sénilité, à la disparition complète de l'intelligence; si son action est désordonnée, nous produisons le bouleversement général des archives cérébrales, ce qui nous procure non plus l'idiotisme, mais la folie. Cet épuisement connu depuis la plus haute antiquité est appelé aujourd'hui la neurasthénie. Il demande un repos cérébral absolu, un calme campagnard, une nourriture phosphorée abondante.

Nous pouvons aussi, comme dans un traitement spécial qui a fait beaucoup parler de lui, cingler par le froid les pieds et les jambes du malade; par réaction les membres inférieurs vont absorber beaucoup la circulation sanguine, ce qui diminue la combustion cérébrale; son activité étant très néfaste aux cellules des centres de mémoire des neurasthéniques.

Peu à peu les cellules se reconstruisent, et, chose plus curieuse encore, véritable miracle! nos visiogrammes, déformés par un usage immodéré, se rétablissent assez bien dans leur état primitif et la mémoire nous revient.

J'ai classifié les principales sensations visuelles, désirant faire saisir, sous une forme très simple, le mécanisme si complexe de notre action de voir : la nature procède toujours par degrés insensibles, aussi devons-nous considérer ce qui précède comme une approximation capable d'apporter un peu de clarté dans une étude fort délicate.

Malgré mon grand désir d'être concis, tout en supprimant nombre de faits qui seraient venus confirmer ou tout au moins justifier la conception précédente, je m'aperçois que j'ai été impuissant pour ramener mon étude à des proportions plus modestes. Je voudrais bien ajouter quelques lignes complémentaires, justificatives, elles préciseront auprès du lecteur certains points plus particuliers.

Nous venons de voir que nous projetons à l'extérieur des formes et des images : *a priori* nous pouvons très bien admettre que certains individus, mieux doués, puissent dans certaines circonstances fournir à ces fantômes une puissance telle qu'il y ait là comme une réalité, quelque chose qui prenne réellement corps en dehors de celui qui les a conçus. Ceci paraît étrange, je pourrai cependant montrer que de tels faits n'ont rien d'anormal, nous pourrions les expliquer par les données scientifiques actuelles. Si Gœthe extériorisant son autre lui-même, créant ce que les anciens Égyptiens ont appelé le *double*, le voyait aller et venir devant lui; si plusieurs expérimentateurs observent ensemble un fantôme, nous sommes en droit de dire qu'il se produit une extériorisation personnelle ou collective de l'image, cette dernière demeurant imaginaire ou virtuelle. La plaque photographique dont le mécanisme est presque identique à celui de la couche rétinienne, comme j'ai pu le démontrer, enregistre à son tour certains de ces fantômes.

Ceci doit-il nous paraître si étrange? Non, ceci prouve tout simplement que l'ondulation nerveuse issue de l'individu et donnant naissance à l'extérieur de lui-même, à l'objet extériorisé, se trouve rentrer dans la gamme des fréquences qui correspond à la gamme des ondulations capables d'influencer la matière sensible de la plaque photographique :

ce qui du reste ne se présentera pas toujours. Je demeure donc bien convaincu, que l'étude du mécanisme visuel fera rentrer dans le domaine scientifique courant ce que nous considérons encore comme anormal et tout à fait extraordinaire.

Je terminerai par quelques mots sur la manière dont je crois pouvoir expliquer les dessins et écrits spirites. Ces derniers, disent les médiums, sont exécutés sous l'influence d'une volonté extérieure, le médium n'étant, suivant eux, qu'un sténographe, le transcripteur d'un être immatériel, inconnu et invisible, un esprit!

Examinons de près le phénomène et tenons compte des dires de notre opérateur, songeons aussi au mécanisme cérébral que nous venons de décrire. Alors nous concevrons fort bien qu'après l'action d'une expérience déconcertante et inattendue, ou la vue de phénomènes d'apparence anormale, le cerveau puisse effectuer un certain travail dont l'exécutant n'aura pas conscience; à son insu, Cl commande ces actes réflexes. Les lignes et les figures que la main semble ne pouvoir faire autrement que de reproduire paraîtront merveilleuses, tout simplement parce que le centre intellectuel n'aura pas dit tout d'abord : « Tu vas dessiner telle chose »; la main docile n'en exécutera pas moins le dessin commandé par le cerveau. Absolument comme pour le cas d'un dessin tracé de mémoire, en temps ordinaire, nous verrons le médium se perfectionner peu à peu par la répétition du même exercice; chose bien naturelle, il apprendra à dessiner en dessinant beaucoup.

Ainsi, sous l'influence d'une cause déterminée, expérience restée pour nous mystérieuse, phénomène d'apparence étrange, état aigu de religiosité, fait nié jadis par nous et se produisant tout à coup à nos yeux... le cerveau va commander des actes réflexes en tous points semblables à ceux qu'il motive dans l'état normal et aussi indépendants, parfois, de ce que nous appelons la volonté, que l'occlusion des paupières devant une lumière vive ou le brusque retrait de la main à l'approche d'un fer chaud. L'acte vient presque tou-

jours avant la réflexion, chose bien heureuse du reste pour les deux cas cités.

Eh bien! il n'en sera pas autrement pour le dessin et l'écriture spirite, le cerveau agit par suggestion, de façon inconsciente, et nous voilà écrivant ou dessinant, sans concevoir une cause apparente : nos premiers essais seront informes, l'entraînement fera de nous des virtuoses.

Nous avons la manie (excellente manie, du reste) de vouloir tout expliquer, et nous cherchons volontiers les causes de chaque phénomène, toutefois l'habitude de l'extériorisation des sensations ressenties est telle, que nous sommes toujours portés à découvrir à l'extérieur les causes ou les influences que nous pourrions découvrir plus aisément en nous-mêmes.

Les écrits spirites, les idées sur l'âme, les conceptions philosophiques ou religieuses, influencent à leur tour le cerveau, voilà tout simplement pourquoi nous allons imaginer un certain esprit venant nous commander tel ou tel acte.

Notre matière cérébrale travaille alors en partie double : comme cela se passe pour bien d'autres phénomènes qui ne paraissent nullement merveilleux. C'est de cette façon que le cerveau commande d'un côté l'exécution du dessin, étrange amalgame de nos visiogrammes remisés au centre de mémoire visuelle. De l'autre, nous le voyons armer de pied en cap un esprit plus ou moins autoritaire!

Notre cerveau reste ainsi dans son rôle de petit ministère aux nombreuses archives : chaque bureau ignorant, suivant l'usage, ce qui se passe tout à côté. Voilà pourquoi nous pourrons voir certains détracteurs des manifestations spirites, surpris par une expérience inattendue, passer brusquement et sans réflexion dans le groupe opposé; et notre homme est bientôt un médium convaincu; écrivant sous la dépendance d'un être extérieur qui n'est autre qu'un dédoublement plus ou moins heureux de sa propre personnalité.

Décidément notre cerveau constitue un mécanisme peu connu, bien curieux et très intéressant!

F.-J. PILLET.



PHÉNOMÈNES REMARQUABLES

OBSERVÉS

DANS UN CAS D'HYSTÉRIE

PAR M. LE Dr L. HAHN

En 1853, le Dr Nicolo Cervello décrivit une série de phénomènes observés par lui sur une hystérique dans un mémoire devenu excessivement rare et intitulé : *Storia di un caso d'isterismo con sognazione spontanea* (Palerme, 1853). Le numéro de décembre dernier du *Journal of the society for psychical research* contient la traduction abrégée de ce mémoire, faite par Mme Whitaker. La traductrice fait d'abord remarquer que la sincérité du Dr Nicolo Cervello, père du distingué professeur Vincenzo Cervello, membre honoraire de l'Académie des sciences de Paris, ne peut être suspectée en aucune façon. Mais voici le récit :

Ninfa Filiberto, d'une bonne et respectable famille, bien élevée, et âgée de 16 ans, fut prise le 26 décembre 1849, de violentes convulsions. Dès son enfance, elle avait manifesté les signes d'un tempérament singulièrement nerveux et sensitif, tout en jouissant d'une bonne santé, et n'avait jusqu'alors laissé voir aucun indice d'un état anormal. Mais de ce jour, elle présenta des accès de somnambulisme, et son humeur jusqu'alors très gaie devint extrêmement mélancolique, au point qu'en avril suivant, elle était pâle et profon-

dément amaigrie, et se plaignait de vives douleurs dans la région du foie et avait les pieds enflés. On fit appeler le Dr Cervello qui, en raison de son extrême pâleur, lui prescrivit le traitement de la chlorose. Le 22 mai, elle eut une nouvell attaque de convulsions suivie de perte de connaissance; les convulsions se répétèrent pendant trois jours, puis cessèrent; aux douleurs hépatiques vint s'ajouter ensuite une douleur dans la région du cœur. Le 27 juin, nouvelle et violente attaque de convulsions et de douleurs, suivie d'un état léthargique qui persista vingt heures, jusqu'à ce que les médecins crurent utile de réveiller la malade par l'administration d'ammoniaque. Le résultat désiré fut obtenu, mais la pauvre fille fut reprise de convulsions si terribles qu'elles mirent sa vie en danger. On vit survenir de la douleur entre les deux épaules, de la toux et de l'hémoptysie; soudain, vers la fin de juillet, tous les symptômes morbides disparurent *dans les vingt-quatre heures;* elle redevint gaie et heureuse de vivre, et le 9 août, le Dr Cervello reçut sa visite et celle de ses parents venus pour le remercier des soins dévoués qu'il avait prodigués á la malade pendant sa grave maladie. Tel est, brièvement résumée, l'histoire de la première phase de cette curieuse affection.

Deuxième phase. — Le 10 août, le sujet présenta des signes de mélancolie et fut pris dans l'après-midi de violentes douleurs dans le bras gauche; ces douleurs, il est vrai, ne furent pas de longue durée, mais laissèrent le bras paralysé. Le lendemain, le même phénomène se reproduisit, d'abord sur une jambe, puis sur l'autre. Survint du délire, et le 13, elle ne reconnut plus ni ses parents ni ses proches, et le bras droit seul pouvait encore se mouvoir librement. Il y eut une consultation de cinq docteurs, et ils furent d'accord pour diagnostiquer une maladie nerveuse, mais aucun des remèdes qu'ils prescrivirent ne procura de soulagement. Le 20 août, après une phase d'inconscience, elle dit qu'elle désirait écrire; de prime abord, on ne comprit rien à ce qu'elle écrivait, mais on ne tarda pas à découvrir qu'elle écrivait *à rebours*, et cela avec une vélocité qui étonnait toutes les personnes présentes

On fit l'impossible pour choyer et pour égayer la pauvre fille, et le 22, l'un de ses frères lui donna quelques bonbons qu'elle se mit aussitôt à compter à rebours; on lui en donna un grand nombre, et elle se mit *immédiatement* à les compter en commençant à partir du nombre 28 et toujours à rebours; c'était le nombre exact. Pendant cette période de la maladie, elle voyait toutes choses sens dessus dessous, et quand on lui donnait une montre pour dire l'heure, elle la plaçait en sens inverse, le haut en bas. A cette époque, elle avait un grand nombre d'accès d'inconscience, les yeux fixes et vitreux, et vers le 22, elle fut prise d'une impossibilité d'avaler. Le 26, elle jeta un cri perçant et l'on constata qu'elle avait aussi perdu l'usage du bras droit!

Vers cette époque, un certain Dr Raffaello l'ayant vue, affirma que dans un cas semblable qu'il avait suivi, il y avait eu « transposition des sens » aux mains et aux pieds. A la première attaque d'inconscience que présenta la malheureuse jeune fille, ses frères se mirent à lui parler très doucement du côté de ses extrémités; elle répondit aussitôt, et ils lui demandèrent immédiatement comment elle allait, — si elle aurait d'autres attaques dans la journée et combien de temps elles dureraient. A partir de ce moment, les médecins purent soigner la malade d'après ses propres indications, et chaque fois qu'elle tombait en transe, elle disait à l'avance, d'une façon infaillible, les diverses phases qu'allait traverser la maladie. Ainsi le Dr Cervello fut une fois averti par elle qu'après plusieurs jours de jeûne elle se trouverait capable de déglutir à une heure déterminée et pendant un temps très court, et on put ainsi tenir prêts des aliments pour soutenir ses forces.

Non seulement l'ouïe, mais encore l'odorat et la vue étaient transposés dans ses mains et ses bras; de l'asa-fœtida placé sous son nez la laissa indifférente, mais quand on approcha cette drogue de son coude, elle se plaignit de l'odeur désagréable qu'elle répandait. Il lui fut aussi possible, ses yeux étant d'une fixité absolue, de voir par son coude ce que contenait un petit paquet présenté par le Dr Calandra.

Tout le reste du mois d'août et jusqu'au 10 septembre, la

malade souffrit beaucoup; mais les terribles accès de convulsion avaient perdu de leur intensité, grâce à ses propres prescriptions données à l'état de transe et à sa faculté de prédire l'heure et la minute exactes où elles éclateraient et d'indiquer avec minutie les moyens thérapeutiques à employer. Le 10, elle se remit à écrire et l'on constata qu'elle se servait de chiffres au lieu de lettres et elle s'en acquittait avec une merveilleuse rapidité, comme à l'époque où elle plaçait les lettres à rebours.

Ici la traduction du mémoire original devient textuelle : « Le 12, reprenant sa plume, elle inaugura une nouvelle sorte d'écriture. Ce n'étaient plus des chiffres, mais des lettres d'un alphabet entièrement inconnu. Nous prîmes beaucoup de peine pour découvrir la connexion entre cet alphabet et nos lettres; après bien des recherches la concordance fut clairement établie, et de ce moment on put comprendre ce qu'elle écrivait. Mais le 13, elle adopta encore un autre alphabet qu'il nous fut impossible de déchiffrer. Elle écrivait sur des lignes verticales, et on lui dit qu'on ne comprenait pas son écriture. De son côté elle ne comprenait pas notre langage, et quand elle se mettait à parler, c'était dans une langue tout à fait nouvelle. Heureusement elle eut de fréquents accès de transe durant lesquels elle parlait français et italien. Plus tard, dans la même journée, on lui remit une grammaire grecque; elle jeta un rapide coup d'œil sur l'alphabet grec, et sembla y prendre plaisir, et aussitôt elle se servit de ses caractères qu'elle employa le reste du jour, sans changer d'*alphabet*, écrivant des phrases italiennes avec des lettres grecques, et pour la première fois depuis le 20 août, sans écrire à rebours.

« Mais, en même temps, elle ne parlait ni ne comprenait l'italien, et le seul moyen de lui faire comprendre quelques phrases, fut d'épeler un à un les noms grecs des lettres qui composaient ces phrases. En revanche, elle nous parlait avec une telle volubilité un langage incompréhensible pour nous, qu'on aurait dit que c'était sa langue usuelle. Nous supposâmes que c'était du grec, car dans une nouvelle transe elle écrivit : « J'ai été à Athènes; j'ai vu cette aimable cité; les

gens y parlent comme moi. » Elle finit par s'imaginer qu'elle était elle-même une Grecque; elle prit un air fier et résolu, et parut avoir peine à réprimer une colère profonde et silencieuse. Elle cacha un poignard dans son sein et le brandit souvent, avec la menace de le plonger dans le corps de l'un ou de l'autre, et elle ne souffrit pas qu'on le lui enlevât. Elle essaya d'en percer uu petit enfant qu'elle voyait dans ses crises et dont elle sollicitait du pain. C'était sa vision habituelle pendant les périodes de jeûne; dès le matin de ce jour, elle avait commencé sa troisième abstinence qu'elle disait devoir durer quarante-cinq heures. Ce jour-là elle était très excitée et elle dit dans une de ses transes qu'elle aurait pu parler toute espèce de langues, que le jour même elle sentirait et parlerait en Grecque, le lendemain en Française, et le surlendemain en Anglaise, et que pendant ces deux derniers jours elle n'écrirait pas. Le 14, elle ne comprenait ni grec, ni italien, mais parlait et comprenait le français exclusivement.

« Son humeur fut toute différente de celle de la veille : elle était gaie, spirituelle et aimable; elle conversait avec vivacité et comprenait très vite. Elle ne pouvait lire l'heure sur le cadran divisé à la façon italienne. On lui donna une grammaire italienne-française; elle lisait les phrases françaises, mais ne comprenait ni ne pouvait prononcer l'italien. Lorsqu'on lui demanda ce qu'elle avait fait la veille, elle répondit qu'elle ne se rappelait rien. On lui dit qu'elle avait parlé grec; elle se mit à rire, et dit qu'elle n'avait jamais appris le grec ni aucune autre langue que la sienne, — qu'elle était une Parisienne vivant à Palerme. Elle se moquait de notre accent et de notre prononciation, et regrettait vivement de n'avoir pas assez de voix pour nous montrer comment on s'y prenait à Paris, etc. Elle se plaignit à plusieurs reprises de ressentir du trouble dans sa tête; la musique le dissipa. Ainsi se passa la journée du 14.

« Nous attendions avec impatience le lendemain, où elle devait parler anglais, car elle avait appris un peu le français, mais de l'*anglais* elle ne connaissait même pas les premiers éléments, et *personne* de sa famille, dont elle aurait pu prendre,

par-ci par-là, un mot ou une phrase, n'avait jamais appris l'anglais.

« Le père de la malade se rendait bien compte que si, ce soir-là, il nous avait été possible de converser avec elle, malgré notre accent français défectueux, il n'en serait plus de même le lendemain, que nous ne la comprendrions pas, et que ce serait la répétition de la scène du 13. Aussi décida-t-il que, ce jour-là seulement, il enfreindrait la règle qu'il s'était posée, et avait rigoureusement maintenue jusqu'alors, de ne point introduire d'étranger dans la chambre de la malade, et pria-t-il quelques-uns de ses amis, Anglais de naissance ou parlant couramment l'anglais, de venir.

« Le 15 septembre, arriva, dès la première heure, le professeur chevalier Tineo (l'oncle de la malade), qui observait presque journellement les étonnants phénomènes de la maladie de sa nièce; il resta auprès d'elle jusqu'à 3 heures de l'après-midi pour satisfaire son inexprimable curiosité. Étaient présents en outre deux Anglais, M. Wright et M. Frederick Olway, ainsi que six Siciliens... (noms et professions donnés) qui comprenaient bien l'anglais et se relayèrent pour passer la journée auprès de la malade.

« Lorsqu'elle se réveilla, ils lui parlèrent italien et français, mais elle les regarda toute confuse sans rien comprendre de ce qu'ils lui disaient. Puis, parlant en excellent anglais, elle exprima sa surprise qu'on tardât tant à lui apporter son thé[1]. M. Olway se mit ensuite à lui parler et elle soutint aisément la conversation avec lui. On la pria d'écrire, mais elle refusa ; priée instamment de n'écrire qu'un ou deux mots, elle écrivit en anglais (avec une faute) la date du jour : « Fifteen september. » A 9 heures du soir, après avoir terminé son jeûne de quarante-cinq heures, elle mangea comme elle l'avait prédit ; l'expression de son visage était sérieuse; elle parlait avec gravité et ne faisait que peu de gestes.

« Sa voix était, ce jour-là, presque éteinte, et par moments

1. NOTE DE LA TRADUCTRICE, Mme Whitaker. — Il faut noter ici que jamais on ne prend le thé le matin en Sicile. En réalité, il y a 50 ans, on ne le prenait que sous forme de décoction pour veiller la nuit un enfant malade,

expirait totalement. A ces instants, lorsqu'elle ne pouvait se faire comprendre par signes, elle recourait à un ingénieux artifice. Elle demandait un livre anglais et, le tenant dans sa main, indiquait du doigt différents mots et arrivait ainsi à composer la phrase qu'elle voulait dire. Dans les moments de crise, elle injuriait l'enfant (de ses visions) et le menaçait de ses poings à la manière anglaise. Elle se disait née à Londres, mais habitant Palerme.

« Lorsque les deux Anglais parlaient ensemble, elle avait tout l'air de bien comprendre ce qu'ils disaient, et se félicitait de l'heureux hasard qui lui avait fait rencontrer deux compatriotes à l'étranger.

« Quand les Siciliens parlaient anglais, elle remarquait leur accent étranger et déplorait la faiblesse de sa voix qui ne lui permettait pas de leur apprendre à prononcer correctement sa langue. Vers le soir, elle nous prévint que le lendemain elle parlerait italien, et elle entra ensuite dans une discussion avec les deux Anglais, sur le point de savoir lequel des Siciliens présents parlait le mieux l'anglais. Ainsi se termina cette journée, si pleine de merveilles, non seulement pour nous, mais aussi pour les étrangers présents.

« Nous aspirions à cette date du 16 où nous pourrions de nouveau parler italien avec notre chère malade... Cependant, elle nous annonça qu'elle était native de Sienne, et nous décrivit minutieusement les œuvres d'art de cette cité. Je ne sais si d'autres jugeront comme moi, mais pour ce qui me concerne, ce langage en pur toscan me parut aussi merveilleux que l'anglais. Il est impossible d'acquérir les douces modulations de cette langue harmonieuse sans être né dans le pays, et la jeune fille elle-même semblait prendre plaisir aux magnifiques expressions dont elle se servait[1]. Elle avait complètement oublié le dialecte sicilien, sauf quelques mots qui rappelaient l'italien... Elle resta dans cet état jusqu'au 18. »

1. NOTE DE LA TRADUCTRICE. — Le dialecte sicilien, tel qu'il est parlé par les classes moyennes, est effectivement une langue toute différente du toscan, et l'accent aussi est totalement différent. Il y a 50 ans, il y avait si peu de rapports entre les deux contrées, qu'il est bien peu probable que Ninfa eût jamais parlé avec un Toscan.

La fin de cette intéressante observation est donnée en abrégé :

La malade avait prédit que, le 18, la paralysie disparaîtrait entièrement; c'est ce qui arriva. Ce qu'il y eut de curieux, c'est qu'à mesure que la paralysie disparaissait, la malade qui jusque-là avait parlé en pur toscan, passait *au milieu d'une phrase* au dialecte sicilien, qui était sa langue maternelle; elle ne se rappela, par la suite, aucune des langues qu'elle avait parlées si miraculeusement.

Dans un moment de transe, elle écrivit au Dr Cervello qu'elle serait assaillie de terribles convulsions le 22; à son état normal, elle n'en savait rien, et le 19 et le 20, ignorant ce qu'elle avait prédit, elle reprit force et courage et fut assez bien le 21 pour sortir.

Troisième phase. — Le Dr Cervello divise cette phase de la maladie en sept périodes; la première, allant du 22 au 27, comprend les plus violentes convulsions observées sur le sujet; ce fut à tel point qu'il fallut préparer une chambre matelassée pour la malade. Le somnambulisme constitue également l'une des particularités de cette période; la malade put ourler à la perfection un mouchoir, les yeux fermés. La seconde période commença le 28, après un répit de vingt-quatre heures, et fut caractérisée par une grande lucidité, mais avec impossibilité de reconnaître les personnes qui l'entouraient. A ce moment, le Dr Raffaello se trouva à même de lui donner quelque assistance par le moyen de ce qu'on appelait alors magnétisme animal, et elle en retira un véritable soulagement; le sommeil artificiel la reposa et lui rendit des forces. Certes, cette science était alors dans l'enfance et pratiquée surtout par des charlatans; aussi le Dr Cervello se croit obligé, dans son mémoire, de s'excuser d'avoir permis de recourir à un traitement magnétique.

Il est curieux de noter que, certains symptômes de cette curieuse maladie restant totalement inexplicables, le Dr Cervello en fut réduit finalement à accéder à la requête pressante du confesseur de la malade qui désirait l'exorciser

comme possédée par des démons; il dut donner son autorisation; la singulière cérémonie eut lieu, et il est inutile d'ajouter qu'il n'en résulta pas le moindre soulagement pour la malade.

Le 4 octobre, la jeune Filiberto présenta la première crise de la troisième période, avec nouvelle « transposition des sens » et de longues attaques de catalepsie. Elle continuait à prescrire, à l'état de transe, les remèdes médicaux à employer. Entre autres, elle prédit que les sens seraient localisés exclusivement dans le doigt médius de chaque main. Pour diminuer la durée des accès de catalepsie, elle dit : « Donnez-moi de petites doses de sirop de térébenthine; cinq minutes après le début de la crise, comprimez-moi le front et soufflez-moi derrière les oreilles[1]. » Pendant cette période, la malade eut une crise caractérisée par une chaleur brûlante de tout le corps dont le tégument devint rouge comme dans la scarlatine; de violentes convulsions s'emparèrent d'elle, et avec sa face gonflée et tuméfiée, ses cheveux hérissés comme sur une tête de Méduse, l'aspect, dit le Dr Cervello, était épouvantable ! La quatrième période commença le 9 octobre; le matin, la pauvre Ninfa paraissait entièrement calme, tout heureuse et pleine de gaieté, ignorant absolument avoir prédit, à l'état de transe, qu'elle serait prise au milieu de ce jour des crises les plus terribles. Elle avait aussi annoncé qu'elle resterait quarante-huit heures sans manger, incapable de rien avaler; qu'elle perdrait tous ses sens et que dans les moments de transe elle n'entendrait que par l'épine dorsale. Tout se vérifia exactement. Elle avait prédit encore que la cinquième et la sixième période seraient assez douces, n'entraîneraient par trop de souffrance et seraient principalement marquées par du somnambulisme. Sur ces entrefaites, sous l'influence magnétique, elle prédit une terrible atteinte pour le 31 octobre et en même temps que sa lucidité somnambulique disparaîtrait le même jour,

1. Cela a été fait en pareil cas à Lyon, en 1787, par le professeur Pététin; mais il est évident que cette jeune Panormitaine ne pouvait avoir rien lu de ce fait qui n'était connu que de la Faculté de médecine.
N. C.

désigné pour sa mort. Il serait trop long de décrire les moyens habiles employés par le Dr Cervello pour combattre cette idée et comment, dans des séances ininterrompues, il réussit graduellement à modifier la conviction qu'elle avait de sa mort et à lui arracher quelques remèdes destinés à la faire éviter. Qu'il nous suffise de dire qu'avec l'aide du Dr Raffaello, qui se servit de son pouvoir magnétique, l'attaque du 31 fut atténuée et après des spasmes terribles du cœur et des convulsions, le calme devint absolu, et graduellement, avec le secours du magnétisme, un sommeil réparateur fut obtenu; la guérison complète n'était plus éloignée.

Cinquième phase et déclin de la terrible maladie. — Pendant tout le mois de novembre et jusqu'au 21 décembre, l'amélioration s'accentua de plus en plus, interrompue occasionnellement par des accès de douleur au cœur, des convulsions et de la paralysie légère; la malade put sortir fréquemment. Le 21 décembre (conformément à sa prédiction) elle présente une période douloureuse de cinq jours, et le 26, exactement un an, jour pour jour, après la première apparition de sa maladie, elle se trouva radicalement guérie.

Ici s'arrête le mémoire du Dr Cervello. Je puis seulement ajouter, dit Mme Whitaker, que Ninfa Filiberto vit encore, a été heureusement mariée, est mère et grand'mère, et a depuis lors toujours joui d'une bonne santé et sans le retour d'aucun des symptômes extraordinaires qui avaient marqué sa curieuse maladie.

Mme Whitaker est une dame italienne qui habite la villa Malfitano, à Palerme; comme nous l'avons vu, elle garantit la sincérité du Dr Nicolo Cervello, et de même celle de toutes les autres personnes appartenant au monde scientifique et à la bonne société qui ont pu témoigner des faits ci-dessus. La rédaction du *Journal of the psych. research* attire l'attention sur les nombreux indices d'auto-suggestion qui ressortent du récit, sur la facile suggestibilité du sujet et, quant à ce qui concerne le côté merveilleux de la lucidité et du parler en langues étrangères, sur les lacunes que contient le récit, etc.;

enfin, elle considère le cas comme un exemple intéressant de « pseudo-possession ».

Il est évident que les faits ci-dessus donneront lieu à des interpréations diverses, à cause de leur caractère insolite et de leur complexité, et selon qu'ils seront appréciés par un médecin de l'École ou par un occultiste. Le neurologiste, s'appuyant sur la multiplicité des accès convulsifs, des phénomènes moteurs et sensoriels et sur leur allure protéiforme, y verra une forme anormale, aberrante d'hystérie, mais en convenant de la grande difficulté qu'il y a à faire rentrer ce cas dans le cadre classique de l'hystérie. Disons à ce propos qu'il est fâcheux que nous ne soyons pas renseignés sur la présence ou l'absence, chez le sujet, des stigmates de l'hystérie. A en juger d'après l'observation donnée par le Dr Cervello, en dehors des étranges phases où il a passé, le sujet semblerait n'avoir présenté aucun signe qu'on puisse mettre sur le compte d'une hystérie franche. Il est également difficile d'expliquer la série des phénomènes observés par une intoxication qui, frappant plus particulièrement les centres nerveux, aurait réveillé la diathèse hystérique latente, diathèse qui, une fois la série des accidents hystériques close, se serait de nouveau assoupie pour s'éteindre à jamais par la suite.

L'occultiste, médecin ou non, devant la difficulté de faire rentrer tous les faits observés dans la catégorie des phénomènes hystériques, recherchera leur explication ailleurs : mais ni l'automatisme psychologique, ni la conscience subliminale, ni l'extériorisation de la sensibilité ou d'un double, ne pouvant suffire à expliquer cette aptitude remarquable qu'avait le sujet de comprendre et de parler une langue qu'il n'avait jamais apprise ni entendu parler, il sera amené à tort ou à raison à invoquer l'influence des esprits s'incarnant chez le sujet. Toute question de fraude et de simulation, de la part de la malade et des personnes qui l'entouraient, étant écartée, reste, en effet, ce fait extraordinaire, merveilleux, de la substitution, à la langue maternelle du sujet, d'une langue étrangère à peine ou jamais entendue par lui, et qu'il se met à parler couramment, avec aisance, avec une correction

presque absolue, sans aucune faute contre le génie de cette langue qu'il semble avoir vécue, sans accent étranger, et avec toutes les nuances d'intonation voulues.

Dans la littérature spirite, on trouve de nombreux exemples de médiums ayant obtenu par l'écriture automatique ou autrement des communications formulées dans une langue étrangère à la leur et dont ils ne connaissaient aucunement le sens (cas de Guldenstubbe, cas cités par Aksakof, etc.). Le fait de Ninfa Filiberto est plus extraordinaire que la plupart d'entre eux; c'est pourquoi nous avons tenu à le faire connaître aux lecteurs des *Annales*, mais sans nous attacher à leur offrir, pour l'expliquer, aucune théorie personnelle.

D. L. Hahn.

LE RÊVE

PAR M. LE COLONEL DE ROCHAS

La quatrième conférence, donnée à l'hôtel des Sociétés savantes sous le patronage de l'Institut psychologique international, a eu pour sujet *le Rêve*. Ce titre prometteur avait attiré un grand nombre de personnes qui, pendant une heure et demie, ont attendu que l'orateur, M. Bergson, sortît de la psychologie classique[1] pour faire connaître les documents nouveaux fournis par la science psychique.

Le savant professeur du Collège de France n'a pas eu cette audace, et sa conférence, d'ailleurs charmante, s'est terminée juste au point où son auditoire espérait la voir commencer.

1. Cette psychologie classique semble n'avoir pas fait grand progrès depuis fort longtemps.

Il y a près de cent ans, Walter Scott écrivait dans sa *Démonologie :*

« Si l'on rêve de duels, le bruit qu'on entend réellement devient aussitôt la décharge des pistolets de combattants. Si un orateur prononce un discours en dormant, tout bruit qu'il perçoit est transformé en applaudissements de son auditoire supposé. Si le dormeur est transporté par son rêve au milieu des ruines, le bruit lui paraît celui de la chute de quelque partie de cette masse. »

J'avais au lycée de Grenoble, en 1855, un camarade qui, souvent, parlait en dormant; un soir de sortie, il dormait déjà d'un sommeil agité quand plusieurs de nous rentrèrent au dortoir; on essaya de le réveiller et on s'aperçut qu'en touchant successivement diverses parties de son corps on évoquait chez lui l'idée de scènes où ces parties jouaient un rôle; ainsi quand on agissait sur la plante des pieds, il s'adressait à une interlocutrice qu'il priait de prendre un lit plus long, etc. — J'ai publié cette observation en 1887 (*Les Forces non définies*, p. 300).

Je n'ai pas étudié spécialement la question; mais, au cours de mes recherches, j'ai pu constater qu'il y avait beaucoup de particularités dans le rêve qu'on ne pouvait expliquer uniquement par des *répercussions de sensations physiques* ou des *rappels de souvenir*. Le sommeil magnétique et la suggestion permettent souvent, du reste, de remplacer par des expérimentations précises les observations plus ou moins vagues des psychologues officiels[1].

Ce sont ces points, auxquels le conférencier n'a fait qu'une discrète allusion, que je me propose simplement d'indiquer ici.

M. Bergson a dit : « Nous ne savons presque rien du sommeil profond. Les rêves qui le remplissent sont, en règle générale, des rêves que nous oublions; quelquefois, cependant, nous en retrouvons quelque chose. Et alors c'est un sentiment tout spécial, étrange, intraduisible, que nous éprouvons. Il nous semble que nous revenons de très loin, très loin dans l'espace et très loin dans le temps. Ce sont sans doute des scènes extrêmement anciennes, *scènes de jeunesse ou d'enfance que nous revivons alors dans tous leurs détails*, avec la nuance affective qui les colora et imprégnées de cette fraîche sensation d'enfance et de jeunesse que nous chercherions vainement à ressusciter pendant la veille. »

On pourra voir, dans un article publié en 1895 par les *Annales*[2], comment, en approfondissant le sommeil magnétique chez un jeune étudiant, j'ai ramené progressivement la mémoire du dormeur à des souvenirs de plus en plus anciens

1. J'ai suggéré à plusieurs sujets d'avoir, pendant la nuit, des rêves déterminés. Ces rêves se sont réalisés; pendant toute la nuit, les dormeurs se sont agités et ont parlé, au dire des personnes qui couchaient dans la même chambre. La première fois, j'avais oublié de suggérer en même temps le souvenir au réveil, de sorte que je crus que la suggestion n'avait pas réussi; mais, quand j'eus pris cette précaution, je pus entendre raconter, le lendemain, des histoires fort amusantes, brodées diversement par l'imagination des divers individus sur un même thème, comme par exemple leur entrée au paradis. L'impression ressentie est si vive que l'un d'eux m'a confié, en termes émus, la profonde tristesse éprouvée par lui au réveil, lorsqu'il dut quitter, pour aller à son bureau, les béatitudes éternelles auxquelles il s'était si bien habitué.

(*Les Forces non définies*, p. 275. — Paris, 1887.)

2. *Les Impressions d'un magnétisé racontées par lui-même.*

qu'il avait oubliés à l'état de veille et qu'il a pu ensuite rédiger en détail, parce que je lui avais donné la suggestion de se les rappeler au réveil.

La sensation de vol que tant de gens éprouvent est expliquée d'une façon bien plus vraisemblable par l'hypothèse du corps astral et de son dégagement que par l'explication officielle actuelle qui l'attribue simplement à ce que, étant couché, on ne sent pas la pression du sol sous ses pieds; car alors, ce rêve devrait être presque constant puisque c'est la situation normale du dormeur.

Le dégagement du corps astral, pendant le sommeil. a pour preuves de sa réalité d'autres observations telles que celle-ci qui est rapportée dans les *Comptes rendus de la Société dialectique de Londres* (II, III); elle est due au physicien Varley, membre de la « Royal Society » et électricien de la Compagnie du télégraphe atlantique.

« Je devais, dit-il, m'embarquer sur le bateau le lendemain matin et je craignais de ne pas me réveiller à temps, mais il me vint à l'idée *d'avoir la ferme volonté de le faire*, ce qui m'avait déjà réussi plusieurs fois. Le matin arrivé, je me vis moi-même dormant dans mon lit d'un lourd sommeil. J'essayai de me réveiller, mais je n'y réussis pas. Je me sentais préoccupé pour trouver un moyen efficace d'y arriver quand je vis un tas de bois de construction entassé dans la cour et deux hommes qui s'en approchaient. Ils montèrent sur le tas et soulevèrent une grosse poutre. Je conçus alors l'idée de faire rêver à mon corps qu'un obus, qui partait en sifflant, éclatait devant moi et qu'un éclat de bombe avait déchiré ma figure. Cela me réveilla, mais je conservai parfaitement le souvenir de mon rêve.... Je sautai immédiatement à bas du lit, je courus à la fenêtre et je vis là, devant moi, dans la cour, le tas de bois de construction et les deux hommes, exactement comme venait de le voir mon esprit. Je ne connaissais absolument rien de la localité où je me trouvais. Il faisait nuit quand j'étais arrivé la veille et je ne savais pas du tout qu'il y avait une cour dans la maison. Il est évident que j'avais vu toutes ces choses pendant que mon corps dormait; je ne pus voir le bois qu'en avançant la tête hors de la fenêtre ouverte. »

Cet exemple tend à prouver qu'on ne doit pas admettre comme exacte l'affirmation suivante de M. Bergson :

« Dans le sommeil proprement dit, dans le sommeil qui intéresse notre personne tout entière, ce sont des souvenirs et *toujours des souvenirs qui composent la trame de nos rêves.*

En voici un autre emprunté à la *Psychologie expérimentale* du Dr Karl du Prel :

« Je priai M. Notzing, à Munich, notre hypnotiseur dans les expériences faites avec Mlle Lina[1], de tenter cet essai : Donner à Mlle Lina, pendant l'hypnose, l'ordre posthypnotique de rêver la nuit suivante d'une personne déterminée, de se mettre en rapport avec elle, de ne pas oublier le rêve, et de le raconter le lendemain.

« Cet ordre posthypnotique impliquait donc une fonction transcendante psychologique du domaine de l'imagination, dont l'accomplissement était remis au temps normal du sommeil. J'avais quelque raison de croire à la réussite de l'expérience, parce qu'on peut produire des hallucinations à l'état même de veille par des ordres posthypnotiques. Le rêve n'étant foncièrement pas autre chose qu'une suite d'hallucinations, il est évident qu'une hallucination posthypnotique peut être reportée aussi au temps du sommeil normal et se produire même plus facilement en cet état.

« Mais, comme la confiance personnelle ne doit jouer aucun rôle dans des expériences scientifiques et que le développement seul de l'expérience doit imposer la conviction, je laissai le choix de la personne dont il serait rêvé aux expérimentateurs; car des sceptiques malveillants auraient objecté que j'avais concerté la chose avec Lina.

« Ceux donc qui firent cet essai firent donner à Lina l'ordre de rêver la nuit suivante de M. F. L. Lina ne l'avait jamais vu, ne savait rien de l'endroit où il demeurait ; cet

1. Le sujet employé était une jeune femme exerçant la profession de modèle à Munich et présentant de remarquables facultés pour recevoir les suggestions orales, musicales, et même mentales. Par une singulière coïncidence elle s'appelait Lina, comme le sujet sur qui j'ai expérimenté à Paris depuis quelques années et qui possède des qualités tout à fait analogues.

ordre posthypnotique impliquait donc une hallucination nécessitant pour la produire une faculté transcendante, la clairvoyance.

« Cette expérience réussit pleinement. Lina était invitée pour l'après-midi suivant chez un des expérimentateurs; elle vint, et raconta comme une chose étonnante et inexplicable qu'elle avait rêvé toute la nuit de M. F. L. Elle décrivit exactement sa personnalité, donna divers détails sur sa manière de parler, son costume, etc. Elle l'avait vu se reposer dans un fauteuil devant une villa; elle parla de la vue qu'on avait du toit de la maison sur un lac, du voisinage d'un bois, de la présence d'un chien de Saint-Bernard, noir, etc. Tout cela pouvait, il est vrai, avoir été dans l'imagination des expérimentateurs; et, si l'on y tient absolument, j'admets que l'hypothèse de la transmission de pensée était possible. Mais Lina dit aussi — ce qu'aucun des assistants ne savait — qu'il y avait de jeunes chiens dans la villa, ce que l'on constata plus tard. Elle raconta encore que M. F. L. avait soigné une dame qu'elle dépeignit; cette description ne se rapportait point du tout à la femme de M. F. L., mais bien à une amie de la famille, que l'on reconnut au portrait qu'elle en fit.

« Le rêve de Lina ne correspondait évidemment pas à la situation du moment de M. F. L., car il ne restait pas dehors pendant la nuit et les habitants de la villa dormaient; il a fallu, pour la production de ce rêve, qu'une vue à distance ait eu lieu, soit dans le passé, soit dans l'avenir. Cette vue à distance de Lina a été d'ailleurs constatée plusieurs fois, et il existe là-dessus quelques notes rédigées et signées, *ante eventum* naturellement. »

Je me bornerai à mentionner ce que l'on a appelé les *rêves rétrospectifs* ou *ataviques* parce que, ne correspondant en rien aux actions et aux instincts du rêveur, ils le plongent « dans les périodes depuis longtemps passées de développement de la conscience générale de son espèce[1] ».

C'est par ces retours de conscience dans « ce qui a été senti et vécu par quelqu'un de nos aïeux plus ou moins pro-

1. Marie de Manaceine, *Le sommeil tiers et notre vie*, p. 319.
2. *Loc. cit.*, p. 339.

ches ». que Mme de Manacéine explique encore ce que Walter Scott a désigné sous le nom de *sentiment de la préexistence* et qui consiste en ceci qu'un milieu insolite, que nous apercevons pour la première fois de notre existence, nous paraît tout à coup bien connu et même familier.

Balzac a donné de cette sorte de rêves un exemple qu'il nous paraît intéressant de reproduire, surtout à cause de l'explication qu'il en propose[1].

Il était alors au collège de Vendôme avec son ami Louis Lambert, dont il a écrit la biographie. Un jour de fête, les Pères emmenèrent leurs élèves visiter le château de Rochambeau, situé dans les environs.

« Ni moi, ni Lambert, nous ne connaissions la jolie vallée du Loir où cette habitation a été construite. Aussi son imagination et la mienne furent-elles très préoccupées la veille de cette promenade qui causait dans le collège une joie traditionnelle. Nous en parlâmes toute la soirée. Quand nous fûmes arrivés sur la colline d'où nous pouvions contempler le château assis à mi-côte, et la vallée tortueuse où brille la rivière en serpentant dans une prairie gracieusement échancrée, Louis Lambert me dit : « — Mais j'ai vu cela, cette nuit, en rêve! » — Il reconnut et le bouquet d'arbres sous lequel nous étions, et la disposition des feuillages, la couleur des eaux, les tourelles du château, les accidents, les lointains, enfin tous les détails du site qu'il apercevait pour la première fois. Nous étions bien enfants l'un et l'autre; moi, du moins, qui n'avais que treize ans; car, à quinze ans, Louis avait la profondeur d'un homme de génie; mais, à cette époque, nous étions tous deux incapables de mensonges dans les moindres actes de notre vie d'amitié. Si Lambert pressentait d'ailleurs par la toute-puissance de sa pensée l'importance des faits, il était loin de deviner d'abord leur entière portée; aussi commença-t-il a être étonné de celui-ci. Je lui demandai s'il n'était pas venu à Rochambeau pendant son enfance, ma question le frappa; mais après avoir consulté ses souvenirs, il me répondit négativement. Cet événement, dont l'ana-

1. *Louis Lambert.*

logue peut se retrouver dans les phénomènes du sommeil de beaucoup d'hommes, fera comprendre les premiers talents de Lambert...

« Louis me dit : « Si le paysage n'est pas venu vers moi, ce qui serait absurde à penser, j'y suis donc venu. Si j'étais ici pendant que je dormais dans mon alcôve, ce fait ne constitue-t-il pas une séparation complète entre mon corps et mon être intérieur? N'atteste-t-il pas je ne sais quelle faculté locomotive de l'esprit équivalant à la locomotion du corps? Or, si mon esprit et mon corps ont pu se quitter pendant le sommeil, pourquoi ne les ferais-je pas également divorcer ainsi pendant la veille? Je n'aperçois point de moyen terme entre ces deux propositions. Mais allons plus loin, pénétrons les détails. Ou ces faits se sont accomplis par la puissance d'une faculté qui met en œuvre un second être à qui mon corps sert d'enveloppe, puisque j'étais dans mon alcôve et voyais le paysage, et ceci renverse bien des systèmes; ou ces faits se sont passés soit dans quelque centre nerveux dont le nom est à savoir et où s'émeuvent les sentiments, soit dans le centre cérébral où s'émeuvent les idées. Cette dernière hypothèse soulève des questions étranges. J'ai marché, j'ai vu, j'ai entendu. Le mouvement ne se conçoit point sans l'espace, le son n'agit que dans les angles ou sur les surfaces, et la coloration ne s'accomplit que par la lumière. Si, pendant la nuit, les yeux fermés, j'ai vu en moi-même des objets colorés, si j'ai entendu des bruits dans le plus absolu silence et sans les conditions exigées pour que le son se forme, si dans la plus profonde immobilité j'ai franchi des espaces, nous aurions des facultés internes, indépendantes des lois physiques extérieures; la nature matérielle serait pénétrable par l'esprit. Comment les hommes ont-ils si peu réfléchi jusqu'alors aux accidents du sommeil qui accusent en l'homme une double vie? N'y aurait-il pas une nouvelle science dans ce phénomène? ajouta-t-il en se frappant le front; s'il n'est pas le principe d'une science, il habite certainement en l'homme d'énormes pouvoirs; il accuse au moins la désunion fréquente de nos deux natures, fait autour duquel je tourne depuis si longtemps. J'ai donc enfin trouvé un témoignage de

la supériorité qui distingue nos sens latents de nos sens apparents! *homo duplex!* »

Quant aux *rêves prophétiques*, Mme de Manacéine les explique « ou bien par la supposition que nous possédions toutes les données nécessaires pour nous attendre à tel ou tel acte de la part de telle ou telle personne, mais sans en avoir conscience, sans y prendre garde, ou bien par une simple coïncidence, un simple hasard ». J'avoue qu'en face de la précision de certains détails, il faut admettre une prévision de l'avenir tellement nette qu'elle déroute l'entendement des spiritualistes aussi bien que des matérialistes.

En dehors des instruments qui servent à le mesurer, en se basant sur la durée de la révolution de la terre autour du soleil, le *temps* est pour nous une énigme, et on se demande comment les dormeurs peuvent le compter pour arriver à se réveiller à heure fixe. On a bien dit que l'organisme humain était soumis à des mouvements périodiques tels que la respiration et les battements du cœur, et que le calcul inconscient du nombre et de la durée de ces mouvements constituait le phénomène étudié par Karl du Prel, sous le nom de *La Montre dans la tête*[1]. On pourrait ajouter que l'homme possède encore la mesure du temps dans les fonctions périodiques de la faim et de la soif, de la veille et du sommeil, des fièvres intermittentes, etc., mais tout cela rend mal compte des phénomènes exceptionnels qu'on observe dans cet ordre d'idées et auxquels il faut toujours se reporter quand on veut apprécier la valeur d'une théorie. Tant qu'on n'obtenait la rotation des tables qu'au contact des doigts, l'hypothèse des mouvements inconscients était acceptable; elle est tombée dès qu'on a produit des mouvements à distance.

Je rappellerai d'abord que tous ceux qui ont expérimenté sur la suggestion ont constaté que, chez les sujets prédisposés, les suggestions s'exécutaient mathématiquement à l'échéance fixée, que cette échéance fût à quelques minutes ou à plusieurs mois de distance. Et, de même qu'on peut faire passer plusieurs courants à la fois, même en sens con-

1. Karl du Prel, *Le dédoublement du moi dans le rêve. — Philosophie du Mysticisme.*

traire, dans un même fil télégraphique, de même on peut faire donner à un même sujet par plusieurs personnes et à diverses dates un grand nombre de suggestions à échéances différentes sans que ces suggestions se nuisent réciproquement. Si le sujet compte inconsciemment par les mouvements rythmiques de son organisme, quels calculs compliqués ne doit-il pas faire pour une suggestion d'une année? Si ce sont les jours qui le guident, comment apprécie-t-il une durée de quelques minutes?

On peut se demander si cette conscience de l'heure est permanente dans ce qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *subconscient*, et si, voilée ordinairement par les distractions de la vie extérieure, elle se révèle seulement dans certaines conditions physiologiques favorisées par le sommeil.

Si cette hypothèse était exacte, un dormeur éveillé à un moment quelconque devrait pouvoir indiquer l'heure. L'expérience est difficile à réaliser; car, en réveillant le dormeur, on le ramène dans les conditions où le subconscient cesse de se manifester. Il y a cependant des exemples qui tendent à faire admettre cette théorie.

D'après le baron du Potet[1], un M. Deschamps possédait quelquefois la faculté de pouvoir indiquer l'heure à une minute près, quel que fût son état ou sa situation. Une fois, on le réveilla subitement dans la nuit et on lui demanda l'heure; il répondit correctement : « Deux heures », et il ajouta : « Je vais comme l'horloge des Tuileries. »

Le Dr Karl du Prel rapporte qu'une personne de sa connaissance, M. Wilhelm Frässdorf, lui a écrit, en parlant de sa femme :

« C'est merveilleux comme elle possède la notion du temps. Quand, la nuit, je regarde une montre, elle m'indique exactement l'heure que je lis sur le cadran. Bien des fois je lui ai demandé quel jour de la semaine tomberait le premier jour de tel mois; elle me répondait presque immédiatement conformément à l'indication de l'almanach que j'avais sous les yeux. » Ce cas n'est pas très concluant, car on peut l'at-

1. *Journal du magnétisme*, v. 245.

tribuer à une transmission de pensée[1]. Mais en voici d'autres plus compliqués.

Le célèbre docteur Kerner soignait une somnambule en suivant ses prescriptions[2]. « A 11 heures du matin, disait-elle, il faut qu'on me réveille en me faisant sept passes sur les yeux. » — Le docteur Kerner avança secrètement l'horloge de manière qu'elle sonna l'heure deux minutes avant. La somnambule ne bougea que lorsque les deux minutes furent écoulées et elle dit alors au docteur : « Maintenant il est 11 heures, réveille-moi. »

« Elle réglait toujours, ajoute-t-il, son sommeil et ses ordonnances d'après l'horloge de la maison. Si, pendant son sommeil, on avançait ou reculait celle-ci, cela n'avait aucune influence sur sa durée qui était exactement égale au temps que l'horloge aurait dû marquer. Mais si l'on changeait l'heure sur l'horloge pendant qu'elle était éveillée, alors son sommeil et ses ordonnances se réglaient en conséquence. »

Une autre somnambule étudiée par le professeur Eschenmayer[3] appréciait l'heure exacte du lieu où elle était, à une seconde près, sans avoir recours à aucune montre, et indiquait de combien les autres horloges avançaient ou reculaient.

Une troisième se réglait d'après une horloge à Hambourg, bien qu'elle habitât à une heure de distance[4].

Je terminerai cette revue rapide en revenant à des phénomènes beaucoup moins rares et plus utiles; je veux parler des applications thérapeutiques du rêve.

La suggestion, on le sait, ne prend d'ordinaire (et fort heureusement) que sur les sujets qui l'acceptent; de là un art spécial pour la donner en faisant intervenir tantôt l'au-

1. Il en est de même du cas cité ainsi par Mme de Manacéine (p. 36) : « Broussais rapporte qu'un M. Chevalier possédait cette faculté à un degré très développé; on pouvait le réveiller à n'importe quel moment de la nuit et lui demander quelle heure il était. Il répondait à la question sans même jeter un regard sur sa montre et ne se trompait jamais dans ses réponses, de sorte qu'en dormant il devait avoir la notion exacte du temps écoulé. »

2. *Histoire de deux somnambules*, 72, 215, 297.

3. *Essai sur la magie apparente*, 91.

4. Siemers, *Expériences sur le magnétisme animal*, 232.



torité, tantôt la persuasion dans les circonstances les plus favorables pour que le patient n'ait pas la tentation de se raidir contre les idées qu'on veut lui imposer. Il n'en est certainement pas de plus propices que le rêve qui, on l'a vu, peut être facilement suggéré.

Pour ma part, j'ai, il y a déjà longtemps, corrigé deux personnes de défauts enracinés en leur faisant voir en songe les conséquences de ces défauts. La *Revue d'hypnotisme* a cité plusieurs cas de guérisons de maladies obtenues, grâce au même procédé, par des médecins de l'École de Bordeaux; et, si ma mémoire ne me trompe pas, l'une des malades a été guérie en faisant, en rêve, un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lourdes.

Le cas suivant, qui remonte à douze ans, est un des premiers qui aient été observés; il a été raconté par le docteur du Prel, dans sa *Psychologie expérimentale*.

« M'associant à quelques amis, membres de la Société de psychologie scientifique de Munich, je commençai cette expérience le 26 mai 1889. L'un d'eux, B. P., eut la complaisance de s'offrir comme sujet; un autre, le docteur G., comme suggestionneur. Le premier, blessé à Sedan d'un coup de feu à l'épaule, ne jouissait pas de l'usage libre de son bras qui lui causait encore de violentes douleurs. Il fut mis en peu de minutes en état d'hypnose, état qui se manifesta par l'« automatisme » du bras cataleptique. Puis, interrogé sur sa blessure et sur le soulagement qu'on pourrait apporter à ses douleurs, il parla en termes brefs de morphine (mauvais moyen d'ailleurs), et de bains froids pour le bras, qui ne pourraient le soulager que pendant une demi-heure. Voilà qui n'avait rien du langage précis d'un somnambule médical. Le docteur G. lui donna alors cet ordre posthypnotique :

« — Vous rêverez cette nuit; vous vous rappellerez les grandes et multiples souffrances que vous a déjà causées votre blessure; vous vous le rappellerez avec tant de force que vous serez uniquement occupé de la pensée de trouver un remède à vos maux. Et je vous dis que vous en trouverez un. Vous apprendrez en rêve comment guérir parfaitement vos maux. Ce remède ou cette méthode curative s'imprimeront si bien

dans votre mémoire que vous vous en souviendrez à merveille demain matin en vous réveillant, et vous en garderez le souvenir jusqu'à ce que vous ayez vu le docteur du Prel, auquel vous raconterez votre rêve dans tous ses détails. Ce que je vous ai dit arrivera, *et doit arriver*.

« Puis il lui ordonna, comme cela se fait toujours, de se réveiller sans douleur, gai et n'éprouvant aucune fatigue.

« Nous laissâmes ensuite B. P. se reposer pendant quelque temps; après quoi on le réveilla tout doucement. Il avait oublié tout ce qui s'était passé, et nous évitâmes toute allusion. Lorsque j'allai le voir le lendemain dans la journée, il crut que je venais pour les affaires de la Société. Je me mis à parler de la séance hypnotique de la veille et il s'en plaignit, disant qu'elle lui avait mal réussi. Cependant, il n'avait pas eu de douleurs après la séance, chose d'autant plus étonnante que le temps était orageux. Mais une fois couché, ses douleurs avaient été si vives qu'il n'avait fait que se retourner sur son lit et ne s'était endormi qu'à 3 heures du matin. Puis il avait eu un rêve extraordinaire. Une voix s'était fait entendre, lui reprochant d'être négligent et de ne rien employer contre ses douleurs; il lui fallait, disait-elle, commencer par des lavages froids. Puis, avait continué la voix, il faudrait mettre des compresses d'eau magnétisée recouvertes de caoutchouc jusqu'à évaporation complète : voilà ce qui le soulagerait et mettrait peut-être fin à ses dou leurs. Ce rêve lui avait paru si étrange qu'il l'avait raconté à sa femme le matin même.

« Celle-ci me confirma le récit de son mari. J'expliquai alors à M. B. P. que le rêve était l'accomplissement posthypnotique de l'ordre qui lui avait été donné la veille, et je lui conseillai d'essayer ce qu'il avait rêvé. Ainsi fut fait; sa femme magnétisait elle-même l'eau employée pour les compresses.

« Je reçus une lettre d'elle deux mois plus tard, le 24 juillet; le mieux était sensible, les douleurs avaient presque disparu, sauf pendant les journées très chaudes ou pendant celles où le travail de bureau de son mari était énervant ou excessif; beaucoup de journées étaient tout à fait exemptes de douleurs. Le traitement serait continué; elle avait pu même

hypnotiser son mari avec succès et lui avait donné la suggestion d'un second rêve médical. Il avait eu, en effet, un rêve lui apprenant que ses douleurs augmenteraient pendant les chaleurs à venir, ce qui nécessiterait un bain d'eau magnétisée pour son bras et une compresse. Ce rêve avait du reste été un peu confus, et non aussi clair et précis que le premier, ce qu'elle attribuait à la force moindre de sa volonté.

« Le malade m'écrivit, quatre mois après, qu'il était content de son état mais obligé de continuer les compresses pour demeurer sans douleurs. A deux mois de là, il me raconta qu'il était enfin délivré de toute douleur, même en se passant de compresses. Et cet état dura toute une année. Les douleurs revinrent plus tard, les compresses ayant été supprimées pendant de longs mois, et l'été de 1890 ayant été particulièrement orageux. »

Au moment où je corrige ces épreuves, je reçois la *Revue des études psychiques*, dirigées par M. César de Vesme, où se trouve un excellent article de M. Bozzano sur la *Paramnésie et les rêves prémonitoires* auquel je renvoie le lecteur que ces questions intéressent et qui, très certainement, a dû lire les chapitres VII, VIII et IX du livre de Flammarion intitulé : *L'Inconnu et les problèmes psychiques*.

Albert de Rochas.

IN MEMORIAM FREDERIC W. H. MYERS

PAR M. CHARLES RICHET

Le temps n'est pas venu encore où pourront être mis en pleine lumière les mérites et la gloire de Frederic Myers. La postérité et la gloire ne feront que rendre son nom plus illustre; car son œuvre, vaste et profonde, est de celles que le temps doit singulièrement grandir. Aussi bien n'a-t-il jamais eu le souci de ce qu'on appelle la réputation, ou la célébrité, choses vaines qu'il estimait à leur faible valeur. Il avait de plus hautes aspirations; sur toutes choses, l'amour désintéressé de la vérité, la passion de la connaissance. Sans être un mystique, il a eu toute la foi des mystiques, et, par un heureux assemblage de qualités intellectuelles, en apparence contradictoires, il combinait cette foi avec une sagacité et une précision toute scientifiques. Psychologue pénétrant, expérimentateur rigoureux, philosophe profond, il avait aussi toute l'ardeur d'un apôtre.

La grande œuvre qu'il a laissée est incomplète, comme toutes les grandes œuvres; mais l'impulsion donnée à la recherche a été si puissante que sans aucune exception tous ceux qui désormais étudieront par des méthodes scientifiques les sciences dites occultes seront forcés d'être ses élèves. La voie a été tracée, et tracée de main de maître, par lui. Le développement admirable que nous entrevoyons pour ces

sciences dans un avenir plus ou moins lointain, aura toujours Myers pour initiateur. *Principium et fons.* Il sera le maître de la première heure, le héros, qui, abordant résolument des problèmes jusque-là considérés comme insolubles ou absurdes, aura ouvert à l'humanité tout un monde illimité d'espérances.

Mais je ne ferai pas ici l'analyse de son œuvre. Ce serait une tentative prématurée, et, de ma part, téméraire. On me permettra seulement, dans cette réunion où plane la mémoire de notre illustre ami, de rappeler quelque souvenirs personnels. En donnant à notre émotion respectueuse cette forme concrète, et pour ainsi dire anecdotique, nous resterons très près de lui encore. Heureux si je puis faire revivre le souvenir de celui qui a été notre inspirateur et notre guide à tous.

C'est à l'occasion des premières expériences publiées par la Société des recherches psychiques que j'entrai en relation avec Myers et Gurney, et tout de suite, après échange de quelques lettres, la sympathie fut profonde.

Je lui racontai ce que j'avais vu, et je lui fis part de mes espérances. Elles étaient moins vastes que les siennes, et tout d'abord j'étais tenté de l'accuser de crédulité, mais peu à peu il arriva à me convaincre, si bien que presque malgré moi, toutes les fois que j'avais un peu longuement causé avec lui, je me sentais ensuite comme transformé. Peu d'hommes autant que lui ont exercé une influence directrice sur ma pensée. Je trouvais en effet en lui non pas cette foi aveugle et crédule qui accepte toutes les fantaisies qu'une imagination sans critique sévère inspire à ses enthousiastes ; mais le culte de la rigueur scientifique, l'amour de la précision et une érudition sûre, sagace et perspicace. Aussi, toutes les fois que quelque phénomène intéressant dans le domaine des sciences occultes se présentait à moi, ma première pensée était-elle toujours : « Il faudra montrer cela à Myers, et savoir ce qu'il en pense. »

Et c'est ainsi que nous avons pu tous deux, en maintes occasions, à Calmar en Suède, en Saxe à Zwichau, à l'île Ribaud en France, à Paris et à Cambridge, étudier ensemble

quelques-uns de ces phénomènes déconcertants, compliqués, qui par le mélange du vrai avec le faux semblent défier à la foi notre scepticisme et notre crédulité.

Je ne peux pas me rappeler sans émotion ces voyages, ces excursions charmantes où l'esprit de Myers se livrait tout entier. Attentif aux moindres détails, scrutant toutes les conditions expérimentales, proposant des dispositions ingénieuses, infatigable dans son activité à la recherche, inaltérable dans sa confiance, il relevait mon courage souvent abattu, et ne me permettait pas le désespoir ou le découragement. Combien de fois n'avons-nous pas cru avoir surpris la clef du grand mystère! Et quelle énergie ne lui fallait-il pas pour ne pas se laisser troubler par la surprise de quelque misérable incident, qui nous faisait retomber à terre après avoir conçu de sublimes espérances !

Certes, si je suis resté, malgré tout, confiant dans la science des phénomènes psychiques, c'est à lui que je le dois. Sans lui, je serais revenu, probablement sans retour, à la science classique, positive, cette science dont il ne faut jamais dire de mal; car c'est la base la plus solide sur laquelle puisse s'affirmer une conviction, mais enfin dont on peut, sans calomnie, dire que ses vues sont parfois très courtes.

Si nous ne devions accepter que ce qui est prouvé d'une manière absolument irréfutable, nous serions réduits à bien peu de chose. Le mécanisme du monde ambiant est un mécanisme assez grossier, dont nous connaissons, tant bien que mal, les termes principaux; mais nous avons soif d'aller au delà. Il nous faut autre chose que ce mécanisme dont nous ne comprenons même pas l'essence. Nous avons besoin d'hypothèses plus hardies. Et la science ne peut vivre sans ces hypothèses, qui s'avancent beaucoup plus loin que les démonstrations : pour féconder la science, l'hypothèse est nécessaire. Certes la critique scientifique est indispensable; mais il faut savoir distinguer entre l'audace qui conçoit toutes les plus grandioses hypothèses, et la vérité scientifique qui n'admet que la démonstration impeccable.

Voilà ce qui rendait l'influence de F. Myers si profonde; c'est qu'il avait une audace sans limite dans ses hypothèses.

Il croyait fermement à un autre monde, — moins grossier et moins barbare que le monde mécanique qui frappe nos vues rudimentaires ; — mais il ne se croyait pas pour cela, comme tant de spirites, hélas! autorisé à négliger les règles d'une précision expérimentale scrupuleuse.

A l'île Ribaud, quand avec Lodge et Ochorowicz nous étions en présence des faits extraordinaires fournis par Eusapia Paladino, que de longues et attachantes conversations sur tous ces grands problèmes qui nous passionnaient! Ce temps passé, déjà lointain, restera un des souvenirs les plus charmants de ma vie. Et dans cette hospitalière maison de Leckhampton, où j'ai passé de si douces heures, que de souvenirs encore je pourrais évoquer!

C'est à Myers qu'est dû pour une bonne part le succès des congrès internationaux de psychologie, Paris 1889, Londres 1893, Munich 1896, Paris 1900. Grâce à lui un accord, qui paraissait à première vue impossible, a pu être réalisé : l'union entre la science psychologique classique et la science psychique, cette psychologie future à laquelle notre illustre ami travaillait avec tant d'ardeur. Ce n'était pas précisément une tâche facile que d'apprivoiser les psychologues et philosophes de profession, accoutumés à lire Platon, Aristote, Locke et Kant plus qu'à étudier les phénomènes de *trance*, et d'hypnose. Pourtant Myers y a réussi. Il a pu introduire dans les séances de ces congrès les données des sciences, si mal à propos dites occultes, la télépathie, les prémonitions, la suggestion mentale, etc. Non pas qu'il ait voulu faire pénétrer de vive force ces connaissances dans les esprits rebelles, mais au moins a-t-il fait admettre qu'elles avaient quelque valeur, qu'il fallait les discuter, et non les repousser par des *a priori* dédaigneux. Nul plus que lui n'était qualifié pour cette réconciliation; sa parole était toujours respectée; ses conseils toujours écoutés. S'il a été parfois blâmé par les spirites qui le trouvaient trop timide, il a été non moins énergiquement accusé de témérité par les philosophes; mais les uns et les autres, spirites et philosophes, étaient, en dernière analyse, forcés de s'incliner devant la rigueur de sa dialectique, et la sévérité de ses méthodes critiques.

Assurément Myers n'a pas assisté au triomphe définitif de son œuvre — quand donc un triomphe est-il définitif? Mais au moins il aura vu l'évolution, provoquée par lui, grandir rapidement. Aujourd'hui personne ne raille plus ceux qui parlent de télépathie et de pressentiments, et de suggestion mentale, et d'autres phénomènes encore, qui excitaient il y a vingt ans les plaisanteries et presque la commisération des personnes soi-disant raisonnables. Aujourd'hui, grâce à Myers et à ses vaillants collaborateurs, tout un monde nouveau nous est offert, et il faut, en explorateurs que rien n'effraie, y pénétrer. La tâche est devenue plus facile. Le chemin est largement ouvert. L'indifférence et l'hostilité du public et des savants ont été vaincues. Tous les hommes qui réfléchissent ont fini par comprendre qu'il y a là des trésors de vérités nouvelles; plus vraies et plus fécondes que toutes les vérités anciennes. Cè n'est pas le renversement de la science d'autrefois; c'est l'avènement d'une science inconnue, riche en promesses, et même ayant déjà donné un peu plus que des promesses.

La dernière fois que j'ai vu Myers, ce fut en août 1900, à ce Congrès de Psychologie en lequel il avait mis tant d'espérances. Il y apportait le récit très documenté de ses expériences avec Mme T., expériences admirables qui avaient entraîné sa conviction profonde et inébranlable. Mais déjà la maladie l'avait frappé, et il lui fallut toute son énergie pour pouvoir assister à nos séances.

Mais peu lui importait la maladie. Il avait, dans ses études, ses expériences, ses réflexions, acquis la conviction que la conscience survit à la destruction du corps; et la mort lui apparaissait comme un passage à une existence nouvelle, une sorte de délivrance, que parfois même il hâtait de ses vœux. Malgré toute sa tendresse pour les siens, malgré les amitiés fidèles qui l'entouraient, malgré le respect et l'admiration de tous ceux qui le connaissaient, il aspirait à entrer dans l'avenir qu'il voyait ouvert devant lui; et il est mort, doucement, plein de joie et de confiance.

Son nom ne périra pas, son œuvre est indestructible. Certes ses amis conserveront fidèlement le souvenir de cette chère

mémoire; jamais ils n'oublieront tant de charme, tant de sagesse, tant de pureté et d'élévation intellectuelles; mais, lorsque ceux-là auront à leur tour, dans quelques rapides années, disparu, le nom de F. Myers restera tout aussi vivant et respecté. Il sera le *maître*, le premier maître. C'est lui qui aura donné le signal d'une science nouvelle; et son nom sera placé en tête de cette psychologie future qui peut-être éclipsera toutes les autres connaissances humaines.

IN MEMORIAM F. W. H. MYERS

PAR A. ERNY

C'est avec peine que j'ai appris, par les journaux anglais, la mort de M. F. H. Myers qui avait succédé à sir William Crookes comme président de la Société des recherches psychiques de Londres. Tous ceux qui s'intéressent à ces recherches déploreront comme moi cette mort, hélas! trop prévue, car la maladie le minait déjà depuis plusieurs années.

Né le 6 février 1843, à Kerswick, M. F. W. H. Myers fut nommé, en 1867, inspecteur des écoles du district de Cambridge où il avait fixé sa résidence. Depuis cinq ou six ans, nous étions en relations épistolaires, ayant rapport naturellement à ces recherches psychiques qui nous intéressaient tant tous les deux. Je n'ai pas le droit de rien citer de ces lettres particulières, mais on y sentait l'intérêt profond que lui inspiraient ces excursions dans l'au-delà, et son désir de leur donner le plus de solidité scientifique qu'il est possible de le faire.

C'est à Rome, où son ami William James l'avait engagé à venir, qu'il est mort le 18 janvier 1901, et voici à ce sujet la charmante lettre que sir William Crookes écrivit au Dr Falcomer, le 3 mars 1901 :

« En réponse à votre lettre, je vous annoncerai avec chagrin que notre cher ami et distingué Président de la Société des recherches psychiques, F. W. H. Myers, est mort à Rome le 18 janvier dernier; c'est une perte incalculable pour

cette Société, surtout arrivant si vite après la mort du professeur Sidgwick... et permettant de graves appréhensions sur l'avenir de ladite Société. Cependant, j'espère très sincèrement qu'ayant été établie d'une façon solide... elle pourra résister à toutes les épreuves[1]...

« Votre très sincère ami,

« W. Crookes. »

Le Dr Falcomer, dans l'article du *Vessillo Spiritista* d'où j'ai extrait sa lettre, espère aussi comme sir W. Crookes que la Société des recherches psychiques continuera la vaste mission qu'elle s'est imposée... et même qu'elle restera un centre pouvant se livrer à des recherches encore plus vastes.

Pour ma part, je crois aussi que la mort de F. H. Myers a été une grande perte pour la Société qu'il présidait avec une si haute conception du spiritualisme et des idées psychiques; mais, dans sa dernière réunion, cette Société a fait un excellent choix en nommant pour président le professeur *Oliver Lodge;* ce dernier a des idées moins avancées que F. H. Myers, mais il sera, je l'espère, moins systématiquement sceptique que ne l'était le professeur Henri Sidgwick qui, à différentes reprises, présida autrefois la Société des recherches psychiques, et dont l'influence rétrograde (soutenue par Mme Sidgwick) paralysa longtemps les efforts de ceux des membres, qui, comme F. H. Myers, voulaient marcher en avant, et ne pas se confiner éternellement dans l'étude des phénomènes de *télépathie*. Je me souviens très bien qu'à l'époque où F. H. Myers lut, dans une assemblée de la Société, son article sur les expériences médianimiques de *Stainton Moses* (Oxon), le professeur H. Sidwick, quoique très ami avec son collègue, se crut forcé de déclarer *que la Société ne partageait pas les spéculations ou théories* de *M. F. H. Myers*. Il

1. Si par hasard ces lignes tombaient sous les yeux de sir W.Crookes, je le prie de m'excuser si les termes de ma lettre ne sont pas complètement exacts, car je l'ai traduite de l'italien que je ne connais qu'imparfaitement.

eût été plus sage, de la part du professeur Sidgwick, *de parler pour lui*, au lieu de laisser croire qu'il n'était que *le porte-paroles des autres membres...*

Grâce à l'action d'hommes éminents comme sir William Crookes, F. H. Myers, William James, les professeurs Hislop, Olivier Lodge, Barrett, le Dr Hodgson, etc., l'étude des phénomènes a pris une grande extension... si bien que, le 16 juillet 1900, dans une réunion de la Société à Westminster Town Hall, F. H. Myers lut un intéressant article sur les phénomènes qu'il avait observés dans ses séances avec Mrs Thompson, un remarquable médium qui acheva de convaincre M. H. Myers de la réalité des désincarnés, car dans une conversation que cette dame eut avec M. Myers le 5 décembre 1900 (et que rapporte *the Light*) dans son jardin de Cambridge, elle lui dit : *Croyez-vous vraiment que ce soient des esprits qui se communiquent à nous? — Oui*, répondit M. Myers, *je crois fermement que ce sont des esprits, et même je dirai plus : je crois à leur identité, et vous pouvez le répéter à qui bon vous semble.*

Voici encore ce qu'il écrivait de San Remo (en décembre 1899) à Mrs Thompson : « Votre vision m'a beaucoup impressionné. C'est une raison très forte pour les hommes d'espérer (dans l'Au-delà) que de vous voir par votre sincérité (dans les expériences), et par un don de Dieu, être entrée en relations avec des esprits, dont vous pouvez apprécier la haute pureté encore mieux que moi, qui ai eu pourtant le privilège de les connaître sur la terre. »

Jusqu'au jour où il entra en relations avec Mrs Thompson, M. F. H. Myers hésitait encore un peu dans ses conclusions; car, en 1894, lorsqu'il parla de la médiumnité de Stainton Moses devant les membres de la *Spiritualist Alliance*, il ne laissa échapper aucun mot qui pût révéler son opinion sur l'origine spirite de ces communications médianimiques. Il nous avait, dit un rédacteur du *Light*, parlé *confidentiellement* de la possibilité de communiquer avec le monde des invisibles, mais il ne pouvait encore affirmer être absolument sûr de la chose, et tant qu'il n'aurait pas de preuves certaines, il hésitait à en parler publiquement dans les réunions de la Société des recherches psychiques, craignant que ses

membres en général ne fussent pas encore prêts à admettre une telle déclaration.

Cette certitude lui vint d'abord des si curieuses expériences du *Dr Hodgson* avec *Mrs Pipers*, mais surtout grâce à la médiumnité de *Mrs Thompson*, une dame dont la bonne foi, après de nombreuses expériences, lui parut indiscutable et digne de toute sa confiance.

C'est en lisant dans, *the Light* certaines des expériences signées M. T., que M. F. H. Myers demanda au directeur de ce journal le nom et l'adresse de cette dame, avec laquelle pendant deux ou trois ans il expérimenta... sans qu'elle voulût rien accepter comme rémunération. Ce point est très important, car le médium qui se fait payer peut avoir besoin de cet argent pour vivre, mais il n'en est pas moins *intéressé à ce que les expériences réussissent*, et c'est là une grande cause de suspicion.

Après ces nombreuses expériences avec Mrs Thompson, la conviction de F. H. Myers se fixa, et ce fut pour lui une large satisfaction et une forte consolation dans ses dernières années. Dès lors, *le grand voyage*, comme on dit dans le public, lui parut sans danger, et il le vit venir avec sérénité, ainsi que le prouvent ces curieuses paroles : « La mort pour moi n'est pas autre chose que de passer dans une autre chambre. » Aussi sa fille, Sylvia Myers, écrivait de Rome à Mrs Thompson, qu'il leur avait parlé avec calme et presque joyeusement jusqu'à la dernière minute. Mme Myers, qui partageait les idées de son mari, lui rappela tous les amis qu'il allait retrouver.

Quelle mort enviable, et auprès de cette sérénité que donnent les convictions spiritualistes, combien on doit plaindre les matérialistes, les sceptiques ou les indifférents, qui au dernier moment se raccrochent à la vie, comme un naufragé à une planche ! Ne comptant que sur le présent, ils ne voient dans la mort que la fin de tout, et le trou noir béant du tombeau les épouvante d'avance.

Mais revenons à F. H. Myers. Dans sa jeunesse, ayant vécu dans les districts des Lacs, il subit l'influence de *Wordsworth* et des autres *Lakistes*, comme on les appelait alors... ; aussi écrivit-il diverses poésies, entre autres un *Saint Paul*, qui en

1867 fut très remarqué par le public. Depuis lors, toute son attention et ses soins furent tournés vers les expériences psychiques. Dans cet ordre d'idées, il collabora souvent aux *Proceedings* (ou Bulletin de la Société dont il devait devenir le président), et y publia divers articles sur *l'Automatisme*, sur *les Mouvements d'objets sans contact*, sur *le Démon de Socrate*, etc. Un des plus curieux de ces articles fut celui qu'il rédigea en réponse à un article de M. Podmore sur *les Fantômes...* considérés *à son point de vue*, qui était celui du scepticisme intransigeant. M. F. H. Myers répondit par un article intitulé : *Defense of Phantasms of the dead*, « Défense des fantômes des morts ».

Plus tard, M. F. H. Myers publia, avec son ami E. Gurney et M. Podmore, le si curieux livre : *Phantasms of the living*, *Fantômes des vivants*, que M. Marillier a traduit en français sous le titre absolument dénaturé de *Hallucinations télépathiques!* Mon opinion bien nette, lorsqu'on traduit un livre étranger, est qu'on ne doit pas modifier ou défigurer ni le titre ni le texte.

Ce fut aussi dans les *Proceedings* que parut le grand travail de M. F. H. Myers sur la conscience subliminale.

M. F. H. Myers a aussi publié des *Essais*, parmi lesquels se trouve un curieux article intitulé : *Science and the future life*, « la Science et la Vie future », dont j'ai parlé en 1895 dans mon livre sur les Phénomènes psychiques. Cette curieuse étude sera complétée par une œuvre posthume qui paraîtra en septembre ou octobre, et sera comme le testament spiritualiste de M. F. H. Myers. J'espère bien, si ma santé me le permet, en donner un compte rendu aux lecteurs des *Annales*.

M. F. H. Myers avait épousé, en 1880, la fille cadette de M. C. Tennant et il a laissé plusieurs enfants. Je leur envoie l'expression de ma sincère sympathie, comme celle que j'avais pour leur père et époux. Que ses convictions spiritualistes soutiennent Mrs Myers dans cette cruelle épreuve, qui n'est une séparation éternelle que pour ceux qui disent avec le Dante : *Lasciate ogni speranza.*

A. Erny.

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F. W. H. MYERS

(Suite.)

Je me suis donné beaucoup de peine pour rattacher les images vues dans le cristal aux idées ou objets qui m'avaient occupé en dernier lieu. Mais il n'y a que neuf cas sur trente-trois où j'ai pu saisir une liaison. Je les donnerai en détail. Dans sept cas la vision a pu venir de pensées ou d'une expérience précédant immédiatement l'observation du cristal.

Dans le huitième, il y a peut-être une ressemblance entre la vision et un objet vu constamment pendant plusieurs jours avant et après les expériences du cristal; le neuvième est difficile à classer.

Deux sur ces sept cas (4, 10) ont été déjà cités; ce sont ceux où les mots écrits apparurent. Dans le suivant (5), je m'étais demandé quelles personnes nous rencontrerions à un lunch où nous devions aller, et je vis dans le cristal une figure humaine, celle « d'une vieille dame en noir avec un voile ou un capuchon », un convive assez invraisemblable. Dans le quatrième cas (24), après que des images sans nombre eurent

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings* S. F. P. R. vol. XI (Voyez *Annales des sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n° 1 de 1900.

passé, figures isolées, groupes, sensation de mouvement rapide, figure le bras tendu, « tout à coup tout s'éclaircit et je vis un homme en uniforme et en casquette galonnée d'or ou d'argent, étendant le bras pour faire un signal et un train lancé à toute vitesse, et je sus qu'il y avait un accident, quoique je ne visse pas lequel ». J'avais été à la ville et j'en étais revenu ce jour-là. Les deux autres visions eurent lieu immédiatement l'une après l'autre : je vis d'abord la lettre A faite en petites étoiles brillantes, avec une comète au-dessus, et, en regardant de nouveau, une pyramide se détachant en sombre sur un ciel rouge. Je trouve une note dans mon livre, disant que nous avions remarqué la lumière rouge du ciel et une étoile « justement avant que je me misse à observer le cristal ». J'ai déjà cité le dernier de ces cas (32); je n'ai qu'à ajouter ce que je propose comme explication : que j'avais été l'après-midi précédent à une conférence avec projections, et que cette vision eut lieu environ une heure après mon retour de la conférence.

Dans le cas que je vais maintenant citer (15), la connexion n'est pas évidente et peut-être n'y en a-t-il aucune, mais je donne la note et le commentaire tels qu'ils sont dans mon livre. Je « vis une figure flottante tenant dans sa main droite quelque chose d'étendu qui se précisa sous la forme d'une baguette. La figure me faisait face, elle avait une robe traînante. Elle s'approchait d'un objet brillant qui peu à peu se précisa comme un croissant de lune avec une face. La figure était sombre; son contour vague; l'effet général donnait une croix sombre et irrégulière; le croissant était très brillant. Deux jours après, en prenant un livre que j'avais lu tout haut chaque soir pendant quelques jours, je remarquai sur la couverture une lune qui était représentée avec une figure — non pas, pourtant, une face — et qui me rappela ma vision dans le cristal. En regardant mieux, je ne pus voir aucune ressemblance exacte, mais le livre peut avoir suggéré la « vision »...

Une fois je lisais, et regardais du côté du feu, quand dans mon cristal (qui était comme d'habitude sur la cheminée) une petite figure apparut et traversa la boule. Elle était habillée avec des vêtements verts collants et ressemblait à un singe

ou à un homme, elle disparut d'un bond du côté droit du cristal. Cette vision eut cela de particulier qu'elle parut nettement être à l'intérieur du cristal, et disparut quand elle en atteignit le bord. Elle fut aussi spontanée; je n'avais pas l'intention de faire une expérience.

Je n'ai pas essayé de tirer une conclusion de ces visions, je les ai seulement consignées, les classant à peu près de façon qu'elles fussent un peu plus intelligibles. J'espère obtenir de meilleurs résultats quand j'aurai le temps de faire des expériences régulièrement; mais je crois inutile d'essayer tant que je ne serai pas complètement libre de préoccupations absorbantes ou d'occupations de toute espèce. Je puis ajouter que ma santé est généralement bonne et qu'elle l'a été pendant ces expériences. Je n'ai senti aucune fatigue, aucun malaise ou résultat désagréable.

M. DE G. VERRAL.

Ces expériences suggèrent plusieurs réflexions.

1° C'est presque le seul cas où j'ai trouvé que l'influence des points de repère était évidente pour l'expérimentateur même. Ces points ou taches de lumière réfléchie peuvent quelquefois avoir influencé, même quand ils n'ont pas été observés consciemment. Mais, dans la plupart des cas, cela ne paraît pas probable; la vision commençant généralement par une lumière brillante suivie d'un nuage de fumée qui paraît être dans le cristal. En réalité la genèse de ces visions tend à ressembler à celle des hallucinations spontanées plutôt qu'à celle des hallucinations suggérées hypnotiquement.

Un étudiant de Cambridge, que je connais, un voyant par le cristal qu'il serait difficile de soupçonner d'hystérie, pense que la première image qu'il a vue dans le cristal, un simple delta lumineux, a été engendrée par un point brillant de réflexion. Mais chez lui les images, presque tout de suite, présentèrent une tout autre analogie: elles devinrent comme de brillantes *illusions hypnagogiques* et semblèrent se rapprocher tout à fait de l'œil, quel que fût l'endroit où se trouvait le cristal. J'attends pour donner ce cas (Mr S. W. S.) que d'autres expériences aient été faites.

2° La conviction subjective de Mrs Verrall que tel ou tel objet était rose quand elle ne voyait rien de rose suggère deux parallèles intéressants. Elle ressemble assez à la conviction de ce correspondant aveugle du professeur W. James (*Principes de psychologie*, vol. II, p. 323) que l'habit d'une personne qu'il voyait mentalement était « poivre et sel », bien qu'il n'eût aucun véritable souvenir des couleurs. Et deuxièmement cela nous rappelle certains de ces sujets à *audition colorée* (voyez surtout l'étude de professeur Gruber, déjà citée) qui *savent* qu'un certain son est accompagné par une certaine couleur, mais ne voient pas en réalité la couleur.

Quand l'idée d'une couleur est ainsi engendrée cérébralement, nous pouvons nous attendre à ce qu'elle présentera divers degrés d'intensité. En dessous du point où une idée de ce genre devient une vision nettement entencéphalique[1], il peut y avoir un sentiment d'obscure connexion subliminale entre les deux formes de sensation.

Les couleurs vues par « ceux qui voient les sons » sont souvent d'une nuance particulière indescriptible[2]. La lumière due à la « photopsie produite par un choc » — choc qui, comme le montre Féré, n'a pas besoin d'affecter la tête directement — est aussi d'une teinte et d'une qualité difficiles à comparer avec ce que donne la vision externe. Le correspondant, entièrement aveugle, du professeur James, dont j'ai parlé plus haut, affirme qu'il y a des sensations, — tout à fait définies pour lui et *sui generis* — correspondant aux noms des couleurs. S'il se présentait quelque nouveau cas de rétablissement de la vue chez des personnes aveugles depuis leur enfance, il serait bien à souhaiter qu'on obtînt d'elles qu'elles comparassent leurs notions de la couleur avec la réalité. La connaissance plus complète de cette chromatopsie entencéphalique rend plus intéressante la question — importante aussi bien pour les physiologistes que pour le

1. Je ne puis éviter d'employer ce mot déjà proposé (*Proceedings*, vol. VIII, p. 341), comme corrélatif de *eutoptic*. Les « chromatismes » qui apparaissent à celui qui voit les sons sont comparables aux phosphènes que nous voyons tous « dans nos yeux ». C'est tout autre chose que les images d'imagination ou les visions de « l'œil de l'esprit ».

2. Féré, *Pathologie des Émotions*, p. 36.

psychologiste — de savoir ce qu'implique l' « extériorisation » d'une image intérieure. Y a-t-il des changements dans la rétine? des changements dans le genre de ceux qui se produisent quand il y a fatigue de la rétine et apparition des couleurs complémentaires? Dans une première étude sur les hallucinations, Gurney et moi nous regardions comme probable que dans le cas d'une hallucination complètement extériorisée, il y avait quelque changement de la rétine. Féré est de cet avis pour les hallucinations hypnotiques, et affirme que, lui-même, il peut évoquer l'image mentale d'une tache rouge si fortement qu'il obtient ensuite une post-image verte de la tache rouge imaginaire. Wundt aussi considère ces post-images comme un fait prouvé, à la fois dans le cas des *illusions hypnagogiques*, et dans celui des hallucinations en général. « Les fantômes visuels, dit-il, qui se présentent avant que l'on tombe endormi, ont quelquefois tant de vivacité que (comme l'ont observé, J. Muller, H. Meyer et d'autres encore) ils peuvent être suivis de post-images. Dans ce cas, l'excitation venue des régions centrales sensorielles semble s'être étendue jusqu'à la rétine[1]. » Et autre part : « Les Hallucinations ne ressemblent pas seulement aux perceptions ordinaires des sens dans toutes leurs particularités subjectives, mais elles peuvent aussi être suivies de post-images positives et négatives comme il s'en produit dans la fatigue des organes des sens[2]. »

Ayant demandé à mes correspondants qui avaient fait des expériences avec le cristal d'observer soigneusement sur eux-mêmes ce côté de la question, j'ai appris que sur quatre personnes dont je donne les cas en détail, deux qui sont de bons visualiseurs croient qu'ils *voient* les couleurs complémentaires suivant les images fantômales, tandis que le troisième bon visualiseur, M. Verrall, ainsi que miss A. qui visualise mal ne peut pas voir ces couleurs. L'expérience de miss X. relative à ce point sera donnée dans le cours de son propre récit. Quant à M. Keulemans, il écrit:

1. Wundt, *Phys. Psych.*, 3ᵉ édition, vol. II, p. 432.
2. Wundt, *Philosoph. Studien*, VI, p. 18.

« Quand j'ai évoqué mentalement un rouge brillant, je puis voir (quoique pas toujours) la couleur complémentaire si je regarde le plafond aussitôt après. Cependant je n'ai jamais réussi à obtenir ainsi les complémentaires des nuances faibles telles que le jaune citron, le lilas, les gris ou les bruns.

« M. Verrall m'envoie les remarques suivantes, qui ont de l'intérêt pour toute la question de l'extériorisation des images et aussi pour la transformation en termes visuels d'une impression tactile reçue subliminalement.

« Depuis que j'ai raconté mes expériences de vision par le cristal, j'en ai fait quelques autres d'un genre différent, dans le but d'éprouver mon pouvoir de visualisation.

« J'ai trouvé que je suis capable d'évoquer une représentation volontaire d'un objet ou d'une scène avec une netteté extrême ; il est vrai que, dans le cas d'un simple objet, l'image visuelle, autant que je puis m'en rendre compte, diffère de l'objet actuel, seulement en ce qu'il n'a pas de solidité. C'est-à-dire qu'il ne projette pas d'ombre et me paraît être tout entier sur le même plan. La forme est aussi bien définie, la couleur paraît aussi vive dans la visualisation que dans la chose réelle. J'ai essayé de m'assurer si la forme et la couleur sont également bien reproduites dans la visualisation, et je n'ai pas trouvé de différence ; je ne pense jamais à un objet coloré sans imaginer sa couleur, mais je n'ai pas pu obtenir de post-images complémentaires en regardant une couleur imaginaire. Ce n'est qu'après la fixation prolongée d'une couleur réelle que je peux arriver à cela, et la couleur de la post-image est très faible.

« Je puis donner de la solidité à mes visualisations en imaginant que je vois la chose réelle et non une image due à ma mémoire ou à mon imagination. Dans ce cas, elles projettent des ombres et je peux estimer leur distance. Je suis bien plus maîtresse d'elles une fois qu'elles sont là que je ne le suis des visions par le cristal.

« Il y a trois ans, j'avais essayé une assez longue série d'expériences avec des cartes dans le but de voir si je pourrais éduquer mon sens du tact suffisamment pour distinguer les artes en passant doucement mes pouces une fois sur la face

de chaque carte. Je réussis un peu, mais voici pourquoi je rappelle l'expérience maintenant : au début, tandis que mon attention était consciemment dirigée sur mes doigts, je m'aperçus que je pouvais découvrir des différences dans la douceur de la surface, et j'appris peu à peu à les interpréter ; mais après environs 200 essais, quand je devins plus experte et plus familière avec l'expérience, je perdis toute conscience des moyens qui me faisaient deviner et je vis des images qui déterminaient mes devinements.

Cette expérience semble montrer que les conclusions auxquelles j'arrivais par d'autres moyens étaient présentées à mon esprit sous la forme d'images visuelles, et suggère que des impressions soudaines, spontanées ou provoquées peuvent chez moi être projetées visuellement après qu'elles ont été produites de quelque autre manière.

3° Mrs Verrall a eu dans deux occasions des visions spontanées de scènes ne ressemblant pas aux visions par le cristal, mais qui ont paru agir sur tout ce qui les entourait. Elle croit que ces visions ont été véridiques; c'est-à-dire qu'elles lui ont fait connaître plus ou moins exactement ce qui se passait ou s'était passé autre part. S'il en est ainsi, les visions expérimentales semblent chez elle moins profondes que les visions spontanées, ce qui est assez naturel. Une fois, après un retour en apparence complet à la santé, elle eut une hallucination purement pathologique, qu'elle reconnut aussitôt comme telle, et qui se répéta plusieurs fois.

Les visions véridiques représentaient des scènes d'un caractère qui n'avait rien de spécial ni d'excitant, et elles semblent plutôt, comme cela arrive souvent en pareil cas, s'être produites par pur hasard. Voici son récit :

Comme supplément aux images vues dans le cristal, j'ajoute un résumé des autres visions que j'ai eues spontanément, et qui peuvent avoir quelque cause semblable puisque, dans ces cas, je regardais une glace. La première eut lieu en 1885, quelques années avant que j'eusse entendu parler de cristal, et quelques mois après avoir reçu une impression relative à mon mari qui me parut télépathique

5 mai 1885, mardi 8 h. 45 du matin. J'étais dans ma chambre,

l'après-midi, pensant à ce que je venais de lire dans les *Proceedings*, et à un ami avec qui j'avais parlé du sujet en question, lorsque me tournant vers la glace j'eus tout d'un coup la vision de Mr Y., en costume de montagnard suisse, à califourchon sur une arête, la tête baissée, avec un bâton ou une hache d'alpiniste en travers de la figure. Il y avait plus bas un autre homme debout et regardant en l'air. Je n'eus pas l'impression que la vision était véridique, bien qu'elle fût très vivante. Le sentiment que j'éprouvais était l'amusement, non pas l'inquiétude, ni l'intérêt, l'attitude du personnage étant absurde et impossible dans une ascension offrant une difficulté réelle ou du danger. Elle suggérait plutôt l'idée d'une personne glissant sur une rampe d'escalier; mais je voyais la neige et les rochers d'une arête très nettement. Je croyais Mr Y. dans le Dauphiné, à cette époque.

Plus tard, en automne, je lui écrivis pour lui demander ce qu'il faisait, le 29 juillet à 4h.15 de l'après-midi, et j'appris que c'était un jour de congé, et qu'il était probablement à flâner en face de l'hôtel. Quand je le vis, en novembre, je lui dis ce que j'avais vu, et il me dit alors qu'il avait été à cheval sur une arête un instant le jour précédent, le 28 juillet. Le guide avait traversé d'abord, s'asseyant à califourchon, et Mr Y. avait suivi; on était quatre en tout. L'arête ne descendait pas, elle était presque horizontale.

Voici maintenant une copie de la note sur l'impression probablement venant de mon mari, à laquelle j'ai fait allusion.

20 octobre 1884. Lundi, 2 h. 45 après-midi. J'ai attendu aujourd'hui pour le lunch A. (qui était au collège, comme d'ordinaire le lundi), jusqu'à 2 heures, sans me demander pourquoi il était en retard, car souvent il n'est pas rentré avant 2 heures. Mais à 2 heures (à la pendule de la salle à manger) je commençai à luncher. Alors, comme je réfléchissais que A. avait dit qu'il serait rentré à l'heure ordinaire (1 h. 45), je vis tout à coup comme dans un tableau (j'avais la fenêtre en face de moi), A. debout, des papiers à la main, et Mr Z. assis dans une chaise près d'une table, à une petite distance et un peu de travers. Puis cette pensée me vint : « Oh! oui; A. a laissé ces épreuves... chez Mr Z. » Et aussitôt

je fus frappé de la singularité qu'il y avait à recevoir l'impression d'abord, et à trouver l'explication après. Et je regardai l'heure. Il était 2 h. 5. J'eus la certitude que A. ne serait pas rentré avant 8 ou 9 minutes, ce qui représentait le temps nécessaire pour venir du collège et, en effet, quand il sonna, il était 2 h. 14. Aussitôt qu'il entra dans la chambre, je lui dis : « Avez-vous été chez Mr Z., pour voir les épreuves? » Et sur sa réponse affirmative, je demandai : « Vous en arrivez? » — « Oui », me dit-il, et alors je lui racontai mon impression.

Mon mari confirme ce récit, et ajoute que pendant la dernière partie de son entrevue avec Mr Z. il était resté debout, et Mr Z. était assis à une table. La coïncidence de temps doit avoir été très près d'être parfaite. Je dois dire que je savais que Mr Z. avait reçu les épreuves pour les examiner la veille au soir, mais ni A. ni moi ne nous attendions à ce qu'elles fussent prêtes si vite, et A. ne serait pas passé chez M. Z. ce matin-là, si celui-ci n'était pas venu lui demander de le faire.

M. DE G. VERRALL.

(A suivre.)

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

EXPÉRIENCES

DE

M. AKSAKOW AVEC MME FOX-JENCKEN

COMMENT ON PEUT SE CONVAINCRE DE LA RÉALITÉ DES PHÉNOMÈNES MÉDIANIMIQUES D'ORDRE PHYSIQUE

En 1883, la fameuse Kate Fox, la fondatrice du mouvement spiritique, arriva à Saint-Pétersbourg. On objecte généralement que les phénomènes médianimiques peuvent être produits avec succès à l'aide des mains ou des pieds du médium lui-même, surtout grâce à l'obscurité dans laquelle ont lieu les manifestations les plus importantes. Il s'agissait donc de savoir si l'on pouvait placer le médium dans des conditions telles qu'on pût admettre l'authenticité des phénomènes qui se passeraient, en dépit de l'obscurité. Si, par exemple, on s'asseyait en face du médium en entourant ses jambes des siennes et si l'on mettait ses mains, dans l'obscurité, sur une plaque lumineuse, en les recouvrant en outre des siennes — ces conditions pourraient-elles être considérées comme prouvant d'une façon absolue que ni les mains, ni les pieds du médium lui-même, n'avaient rien pu faire de ce qui se passait autour de lui ? De telles conditions me paraissent entièrement satisfaisantes, et en dépit de l'obscurité qui les accompagne, entièrement convaincantes. Elles me paraissent être ainsi, et elles ont également paru telles à ma parente [Mme] Nadejdat Mikhaïlovna Boutlerow, femme du défunt professeur Boutlerow.

Très sceptique de nature, elle ne partageait pas les convictions de son mari, et lorsque la conversation tombait sur les phénomènes médianimiques, elle regardait sa croyance à ces phénomènes comme un entraînement et se moquait de lui. Lorsque je lui proposai une série d'expériences avec Kate Fox, dans les conditions mentionnées plus haut, elle y consentit volontiers et dit : « Si quelque chose se passe dans ce cas, j'y croirai. »

Une série de séances fut organisée en conséquence, avec Kate Fox, au mois de mars 1883, dans l'appartement de A. M. Boutlerow. De son côté, Kate Fox y consentit volontiers et ne fit pas la moindre objection aux conditions qu'on lui proposa.

On plaça au milieu de la chambre une table de jeu dont les pieds n'étaient pas unis par des traverses, ce qui permettait parfaitement à Kate d'étendre ses jambes sous la table et à [Mme Boutlerow] de les entourer avec les siennes ; je me mettais à côté d'elle, tandis que Kate était assise en face de nous et mettait les deux mains sur une plaque de verre lumineuse.

On diminuait la lumière du bec de gaz jusqu'au dernier degré ; alors les mains de Kate Fox se détachaient en relief sur la plaque devenue lumineuse, et afin que Kate ne pût faire un mouvement quelconque et imperceptible des mains, un de nous, la plupart du temps [Mme Boutlerow], les recouvrait avec les siennes. Nos séances ne duraient généralement pas plus d'une heure. Je ne parlerai pas ici des coups frappés, le seul phénomène qui, dans ces conditions, puisse être simulé par le médium en frappant le plancher avec les doigts du pied (1). Ayant cela en vue il était intéressant pour moi de savoir si ces coups frappés appartenaient à la catégorie des phénomènes médianimiques : c'est pourquoi je les soumis à une investigation spéciale au sujet de laquelle le lecteur trouvera quelques mots à la fin de ce mémoire.

Ainsi donc, et dans les conditions mentionnées plus haut, j'observai, à différents moments, les faits suivants :

1. J'ai pu m'en convaincre [depuis] personnellement : un ami à moi a imité précisément de cette façon et avec beaucoup de succès les coups médianimiques debout, assis et même se tenant sur un objet mou.

I. — MOUVEMENTS D'OBJETS EN DEHORS DU CONTACT DES ASSISTANTS

a) Le phénomène le plus usuel de ce genre, c'est le mouvement d'une chaise ou, en général, d'un objet quelconque choisi en vue de ce but et placé à distance des assistants.

b) Ce mouvement peut être rendu visible en enduisant différents objets, par exemple, une sonnette, des plaques en verre ou un morceau de carton, d'une substance lumineuse.

c) Un des phénomènes les plus intéressants c'est le tintement d'une sonnette. Une sonnette enduite d'une substance lumineuse et placée sur la table qui servait pour la séance, quittait soudainement la table et se mettait à tinter en volant dans l'air, puis était rejetée sur la table ou par terre.

d) Une boîte à musique, longue de [35 centimètres et demi] et placée par terre semblait se remonter d'elle-même et se mettait à jouer. A remarquer avec cela que le remontage en était assez dur et devait nécessairement se faire des deux mains, l'une soulevant et abaissant le levier qui servait au remontage, l'autre retenant la boîte à sa place. Pour la faire jouer, il faut pousser un autre petit levier. Il est impossible pour un pied chaussé d'une bottine de faire toutes ces manipulations, même s'il était libre, et par-dessus le marché dans l'obscurité.

II. — ATTOUCHEMENTS AUX ASSISTANTS

Des attouchements aux personnes placées en face du médium se produisent très vite après le commencement de la séance : par exemple, les deux épaules sont touchées simultanément, et on sent que ce n'est pas là un contact unique : on dirait que les épaules sont prises par deux mains ; ou bien la pointe d'un des pieds qui entourent les pieds du médium est serrée. Lorsque cette étreinte se produit, on sent que la pointe du pied est serrée par les doigts d'une main.

Il ne faut pas oublier que les jambes du médium et celles qui les étreignent sont dirigées dans deux sens différents ; et que, dans ces conditions, le moindre mouvement des pieds du médium pourrait être perçu. Je ne m'étendrai pas sur

d'autres cas multiples de contacts qui se produisaient durant la séance.

III. — MATÉRIALISATION

Les phénomènes précédents nous ont déjà montré qu'il se forme là un organe, lequel peut produire non seulement les mouvements d'objets, mais aussi les contacts; que ces phénomènes sont produits par une force intelligente pour laquelle, en outre, l'obscurité ne présente pas d'obstacle; ainsi, par exemple, quelqu'un tient sous la table et sans que le médium le sache, un objet quelconque, mettons un crayon; on entend de suite qu'on touche à ce crayon, qu'on vous le tire de la main; vous le lâchez, il ne tombe pas et est transporté sur la table ou sur une chaise. Vous prenez une sonnette et la tenez de même sous la table ou à distance de la table, vous sentez de nouveau qu'on vous la prend; si vous tenez la sonnette par le manche, on la prend par le battant; si vous la tenez vous-même par le battant, on la prend par le manche; vous la lâchez et de même elle ne tombe pas, mais sonne régulièrement dans l'espace libre sous la table ou derrière le médium.

On peut même voir sur la surface lumineuse de la sonnette, l'organe en action : la noire silhouette des doigts qui la prennent. Ou bien, vous voyez, sur la plaque lumineuse, le contour des doigts d'une main qui n'appartient à aucun de vous; ou bien vous les voyez sur le rond de verre lumineux qu'on vous tire des mains. Enfin, pour avoir une trace permanente de cette main éphémère vous employez du papier fumé collé sur une ardoise, que vous mettez sur une chaise ou sur une table à distance du médium, et vous obtenez sur ce papier fumé des empreintes distinctes des doigts qui l'ont touché; après la fin de la séance et l'examen des mains du médium, elles se trouvent être parfaitement propres, ou portant des traces de suie. Mais cette dernière circonstance n'est pas une preuve de fraude, car l'organe matérialisé, lorsqu'il retourne vers le médium, laisse naturellement sur sa surface des traces de la suie à laquelle il a touché.

[Mme Boutléroff] fit une expérience très intéressante de ce

genre : dans l'obscurité et sans en rien dire à personne, elle prit d'une chaise l'ardoise fumée et la tint en bas, à distance du médium, le côté non fumé tourné vers ce dernier, tandis que de l'autre main elle tenait les mains du médium sur la plaque de verre lumineuse ; elle sentit de suite deux légers attouchements à l'ardoise et beaucoup d'autres minuscules ; la lumière faite, on vit sur l'ardoise deux petites taches blanches dues à des doigts et beaucoup de points qui semblaient avoir été faits à l'aide d'un crayon, lequel se trouva être par terre près de l'endroit où avait été tenue l'ardoise.

IV. — PHÉNOMÈNES LUMINEUX

Il reste à dire que de temps en temps il se montrait comme un corps lumineux qui montait, puis s'abaissait tantôt près du médium, tantôt entre la table et les assistants ; on ne réussit pas à constater la nature de cette lumière. Il n'en est fait mention que parce qu'elle fut observée au cours des expériences. Toutes ces observations sont tirées par moi de notes de l'époque faites immédiatement après les séances.

NOTE SUR LES COUPS FRAPPÉS OBSERVÉS AVEC KATE FOX

Ce n'est qu'à la fin du séjour de Kate qu'on remarqua qu'on observait le mieux les coups frappés en se servant d'une armoire à robes, surtout lorsque Kate elle-même se plaçait à l'intérieur. Les différentes épaisseurs des cloisons donnaient de différents sons. Il se trouva qu'il y avait dans la porte de mon armoire un panneau qui tremblait et qui émettait un son très défini lorsqu'on frappait dessus ; il y avait chaque fois des coups dans ce panneau alors que la porte de l'armoire était ouverte et visible des deux côtés, tandis que Kate, debout, ne faisait qu'appliquer la main dessus.

De jeunes chimistes venus chez moi émirent l'idée que le médium frappait avec le coude ; Kate les remercia de leur franchise et commença à tenir la main de façon à ce que son coude ne touchât pas du tout aux cloisons. Une autre fois j'avais chez moi le père de Gorbow, un des jeunes chimistes ; sans dire un mot, alors que les coups se produisaient dans

le panneau, il mettait la main entre le panneau et le coude de Kate; il la tenait même par le coude, et les coups continuaient à se faire entendre très nettement dans le panneau.

Ce qui était remarquable c'était des coups semblables à des coups de poing qui se faisaient entendre dans la cloison postérieure de l'armoire, alors que Kate n'y touchait pas du tout. Ces coups avaient lieu sur demande non seulement alors que je frappais du poing dans la cloison de l'armoire, mais alors même que je me préparais à frapper. Je n'avais pas plus tôt levé le poing qu'il y avait déjà un coup dans la cloison de l'armoire.

Il y avait dans le cabinet de travail du professeur Wagner, dans son logement à l'Université, une cloison très commode pour ces coups. Il s'y produisait des coups comme frappés avec le poing qui la faisaient entièrement vibrer. On pourrait donc construire exprès une armoire à différentes sortes de panneaux en vue des timbres les plus compliqués.

Que Kate fût chaussée de bottines ou de pantoufles ou seulement de bas, cela n'avait aucune influence sur les coups. Mais quand on la prenait par le pied, cela semblait les arrêter, quoique pas toujours : cela dépendait de la personne qui la tenait. C'est ainsi que le professeur Dobroslavine la tint par les genoux alors qu'elle était debout et les coups se firent entendre.

Ces coups eurent un son très original lorsque M. Boutléroff invita Kate à venir dans un laboratoire de chimie, où le parquet était en pierre. Au lieu des coups habituels sous ses pieds (coups doubles comme s'ils étaient produits par les os de deux doigts frappant le plancher), on entendit des coups dans le parquet de pierre, comme si l'on frappait dessus avec deux petites boules en bois de la grosseur d'une noisette.

Une fois seulement, alors que Kate était assise en face de moi à une table à écrire, les coups se firent entendre simultanément dans deux places, à sa droite et à sa gauche aurait-on dit : non pas à tour de rôle, tantôt ici, tantôt là, mais juste en même temps. On expliqua qu'« ils » étaient là « deux » à travailler simultanément. J'ai oublié de mentionner que quelquefois, au cours des séances noires, des coups très violents, assourdissants — un ou deux, pas plus — se faisaient

entendre dans la table. Cela ressemblait exactement à des coups de feu, des détonations ou à des coups qu'on aurait portés de toute sa force à la table à l'aide d'une bûche.

Cela se passa plusieurs fois à nos séances autour de la table, le contrôle des mains et des pieds étant parfait.

A. AKSAKOW.

8/20 novembre 1899.

Note du traducteur. — M. Aksakow avait bien voulu donner la primeur du compte rendu qu'on vient de lire à mon ouvrage sur les « Phénomènes médianimiques d'ordre physique et leur investigation scientifique » (en russe, 1900). Qu'il me soit permis seulement d'ajouter ici quelques mots au sujet de celles de ces observations qui se rapportent aux coups frappés de la défunte, Mme Jencken, née Fox. Comme je connais intimement quelqu'un qui en produit depuis nombre d'années de semblables (apparemment : car je n'ai jamais vu Mme Fox-Jencken) à l'aide des doigts du pied (notamment les deuxième et troisième doigts du pied gauche); comme il peut les produire assis, debout et même — dans certaines conditions — couché; comme il peut les faire varier d'intensité et même de son, selon les dimensions du local où il se trouve et la nature de l'objet : porte en verre, porte en bois, armoire, table, contre lequel il applique le pied — le tout en pleine lumière et au milieu, non à distance des assistants — il est naturel que je sois très sceptique au sujet de ces *raps*. Il me semble, je le dis en toute franchise, que la plupart (sinon toutes), des précautions prises par M. Aksakow dans celles de ses observations qui se rapportent aux *raps*, n'étaient pas de nature à exclure la possibilité d'un *truc* identique à celui que je viens de décrire. Il aurait fallu renouveler ces expériences à ce point de vue spécial; mais, hélas! il est trop tard, car Mme Fox-Jencken est morte depuis plusieurs années en emportant son secret dans la tombe.

Ce n'est pas, du reste, la première fois — loin de là — qu'une origine purement physiologique est affirmée — avec preuves *plus ou moins* probantes à l'appui — pour les « coups » des sœurs Fox. Je citerai l'investigation entreprise en 1851 par les professeurs Flint, Lee et Coventry, de Buffalo (voir, à ce sujet, *Proceed. of the Society for Psych. Res.*, vol. IV, p. 47, 48), les observations de Mme Sidgwick (*ibidem*), celles de la « Commission Seybert », de l'Université de Pensylvanie (elles ont porté, du reste, comme celles des professeurs de Buffalo, sur la sœur ou les sœurs de Mme Fox-Jencken); la déclaration qu'aurait faite en justice, en 1871, une parente des Fox, Mme Norman Culver (voir, à ce sujet, le petit livre,

terriblement partial du reste, de Weatherly et Maskelyne, *The Supernatural*, 1892, p. 187) ; là aussi, il est question des « toes » (doigts du pied) ! Et, finalement, nous avons la fameuse « confession » publique faite par les sœurs Fox elles-mêmes ou une d'elles, en 1888; il est vrai qu'elles semblent s'être rétractées plus tard et que diverses circonstances enlèvent indubitablement du poids à cette « confession » qui pourrait s'expliquer par une pression extérieure de la part de personnes intéressées à saper le mouvement spiritique par la base. (Voir au sujet de cette « Confession » un livre extrêmement curieux intitulé « The Death Blow to spiritualism » par R. B. Davenport, New York, 1888.)

Nous avons d'autre part, pour ne citer que celui-là, le témoignage si catégorique de sir W. Crookes qui affirme, dans ses *Researches*, avoir expérimenté longuement avec Mme Fox-Jencken et s'être convaincu de l'authenticité de ses *raps*. Il est regrettable qu'il ne donne pas les détails de ces expériences; mais il est permis de trouver qu'une affirmation seule venant de lui, même sans autre garantie que celle de son nom et de sa renommée, peut, jusqu'à un certain point, contrebalancer dans ce cas l'importance des témoignages négatifs que nous venons d'énumérer. Il est impossible de se dissimuler avec cela que ces témoignages sont de nature à jeter un doute très sérieux sur l'authenticité des « coups frappés » des Fox ; d'aucuns diront même : « à leur donner le coup mortel » — mais peut-être est-ce aller trop loin... Pour le moment, je voudrais attirer l'attention sur deux points : 1° l'importance dans des expériences sur les « coups » d'éliminer d'une façon absolue toute possibilité d'une action musculaire ; 2° le fait qu'à supposer même le caractère frauduleux des *raps* des sœurs Fox absolument prouvé, il ne s'ensuivrait pas que le mouvement spiritique actuel auquel ces *raps* ont donné naissance, ne soit basé que sur de la fraude. En effet — et quelque extraordinaire qu'une pareille assertion puisse paraître de prime abord — ce ne sont pas les « phénomènes physiques » — les « coups » y compris — qui ont pris naissance avec les sœurs Fox ; ces mêmes « phénomènes » ont été décrits maintes fois par un grand nombre d'observateurs bien avant 1848 et, dans cet ordre de faits, cette date ne fait que marquer le passage du *spontané* à l'*expérimental*. Tout au contraire, les « communications spiritiques » (par l'écriture, les mouvements d'une table, etc.) ont indubitablement commencé avec les sœurs Fox. Or, la possibilité d'obtenir inconsciemment et en toute bonne foi, à l'aide d'un des procédés que je viens d'indiquer, des phrases intelligentes, ne fait de doute pour personne. Ce qui est donc vrai, pour le côté psychologique du spiritisme, doit l'être autant — sinon plus — pour le côté physique.

M. PETROVO-SOLOVOVO.

Saint-Pétersbourg, mai 1901.

DE LA

MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION
DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE Dr PAUL JOIRE

Président de la Société d'études psychiques.

Les phénomènes psychiques sont essentiellement différents des phénomènes chimiques, physiques ou autres phénomènes d'observation scientifique, par leur nature, la manière dont nous pouvons les connaître et les réactifs qui les révèlent à notre observation. Il est donc nécessaire que la méthode employée pour étudier ces phénomènes soit aussi spéciale.

Dans l'étude des phénomènes chimiques l'expérimentateur a entre les mains des corps, qui, dans les mêmes conditions, sont toujours identiques. Quand il combine ces différents corps, il peut donc, d'une manière générale, prévoir presque certainement le résultat de l'expérience entreprise.

Dans l'étude des phénomènes physiques, les conditions sont déjà un peu plus délicates.

Le physicien emploie des instruments plus ou moins précis, mais toujours construits sur des données expérimentales; le fonctionnement de ces instruments, quelque parfait qu'il soit, exige encore certaines conditions qui ne dépendent pas toujours de l'expérimentateur.

Tout le monde sait, par exemple, qu'une machine électrique subit l'influence de l'état hygrométrique de l'air; mais

en outre, il se présente des circonstances dans lesquelles le rendement d'une même machine est variable, sans que, dans l'état actuel de la science, nous puissions en déterminer la cause. De même la photographie, dans laquelle l'action chimique de la lumière sur la plaque sensible se trouve combinée avec le phénomène physique de la réfraction des rayons lumineux et le fonctionnement d'un appareil physique, la chambre noire, offre bien souvent aux expérimentateurs des surprises inattendues.

Autrement délicate encore est l'expérimentation des phénomènes psychiques; ici le réactif n'est pas un corps inerte; l'instrument n'est pas un mécanisme insensible; c'est un être humain, doué de toute sa sensibilité physiologique.

Si nous examinons d'abord en lui-même cet instrument si délicat qui constitue le sujet nécessaire à l'expérimentation, nous le trouvons essentiellement variable. Il varie d'abord en raison de sa nature propre, qui est constituée par sa race, son développement physique intellectuel et moral; en second lieu, par son tempérament, qui est la résultante de prédispositions diverses qu'il tient de ses ancêtres. A ces causes de variabilité qui existent entre les différents sujets, il faut en ajouter d'autres qui font qu'un même sujet n'est pas identique à lui-même aux différentes heures de son existence. L'état de santé plus ou moins parfaite jusqu'à l'état de maladie, fait varier à l'infini les facultés du sujet, comme sa vigueur physique et ses capacités intellectuelles. Même dans l'état de bonne santé bien des phénomènes passagers exercent sur nos dispositions momentanées une action considérable. La digestion, le sommeil, la fatigue, pour n'en citer que quelques-uns, ont sur tout notre être une action qu'on ne peut nier.

Il y a encore une cause de variabilité pour le sujet dans les sentiments qu'éveillent en lui les personnes en présence desquelles il se trouve. Remarquez qu'il n'est pas nécessaire que le sujet connaisse ces personnes préalablement. Ce sentiment d'attraction ou de répulsion, de plaisir ou de déplaisir, que nous éprouvons presque toujours à la vue d'une personne même étrangère, sentiment qui plus tard se

change en sympathie ou en antipathie, le sujet l'éprouve fatalement, quelquefois à son insu, et ce sentiment, même inconscient, exerce de bien des manières une action sur son état psychique. L'on comprendra mieux cette influence si l'on se rend compte que les sujets sont des sensitifs, c'est-à-dire des êtres d'une impressionnabilité plus grande, d'une sensibilité plus développée qu'à l'état normal.

Nous avons vu jusqu'ici les influences internes qui modifient le sujet, c'est-à-dire les causes de variabilité qu'il trouve en lui-même; mais tout le monde extérieur, les objets et les êtres qui l'entourent exercent aussi sur lui une action non moins considérable.

Tout ce qui agit sur l'être physique, la température, la pression atmosphérique, les phénomènes météorologiques, ont leur retentissement sur son état psychique. Nous avons parlé tout à l'heure de l'action des sentiments de sympathie ou d'antipathie qu'il peut éprouver pour les personnes en présence desquelles il se trouve. Il existe encore une influence toute différente qui s'exerce de l'extérieur à l'intérieur sur le sujet; action produite par certaines personnes d'une manière tout à fait inconsciente, mais qui est capable de modifier profondément l'état et les facultés du sujet. Il ne faut donc pas s'étonner si certains sujets sont impuissants à produire tel ou tel phénomène, à réussir une expérience en présence d'une personne déterminée, ou si quelquefois, inconsciemment, mais par des manifestations évidentes, le sujet demande qu'une personne n'assiste pas aux expériences. Il ne faut voir dans ce fait, qui a donné lieu à des discussions de tout genre, ni caprice de la part du sujet, ni motif de suspecter sa bonne foi, mais la simple manifestation d'une influence naturelle défavorable à la production d'un phénomène.

L'expérimentateur, qui, dans les autres sciences, ne prend aux expériences qu'une part que l'on pourrait appeler anonyme, c'est-à-dire qui se réduit à la somme de sa science et de son habileté, exerce dans l'expérimentation des phénomènes psychiques une véritable influence personnelle. Comme le sujet lui-même, mais, ainsi que nous le verrons

plus tard, à des degrés divers suivant le genre d'expériences auquel il se livre, il prend une part active à la production des phénomènes.

D'abord de la même façon que chacun des assistants, il éveille chez le sujet des sentiments de sympathie ou d'antipathie, et ces sentiments ont d'autant plus d'importance, que le rôle de l'expérimentateur est plus considérable. A propos des sentiments que l'expérimentateur éveille chez le sujet, il faut noter que parfois, pendant un certain temps, celui-ci éprouvera d'abord de la curiosité ou une certaine crainte, qui vient de ce qu'il se croit en présence d'un pouvoir mystérieux. Ces sentiments de curiosité ou de crainte peuvent être très utiles à la direction des expériences et il faut savoir en profiter à propos; mais il ne faut jamais perdre de vue que ces sentiments ne sont que passagers, et que fatalement, à un moment donné, ils se transforment en attraction ou répulsion, sympathie ou antipathie, et que, à la suite de cette transformation, le sujet peut devenir impuissant à produire le moindre phénomène, ou bien il peut refuser désormais de se prêter à de nouvelles expériences. L'expérimentateur devra donc veiller avec attention sur son sujet, et, dans bien des cas, il pourra modérer ses impressions et donner une direction à la fois raisonnable et utile à ses idées.

Après les sentiments éveillés spontanément chez le sujet à l'égard de l'expérimentateur, il faut examiner l'action directe des forces psychiques de l'un et de l'autre. Il peut y avoir concordance entre les qualités, la nature de deux forces psychiques en présence. Dans ce cas, si l'une des deux est mieux dirigée ou supérieure à l'autre, elle pourra la conduire, l'entraîner et l'utiliser pour la réalisation des phénomènes recherchés. Si ces deux forces psychiques, sans être absolument concordantes, ne s'éloignent pas trop l'une de l'autre, et si celle de l'expérimentateur est supérieure à celle du sujet, elle pourra la dominer, se l'assimiler en partie, et en obtenir de bons effets; mais si ces deux forces sont absolument opposées, les expériences seront totalement impossibles de la part de cet expérimentateur avec ce sujet, et il vaudra mieux y renoncer.

C'est à cette cause qu'il faut attribuer ce fait bien souvent observé, que certains sujets, qui ont fait preuve de qualités évidentes, semblent tout à coup avoir perdu toutes leurs facultés et ne pouvoir donner aucun résultat quand ils se trouvent avec un autre expérimentateur. Sans doute, dans certains cas, l'opérateur pourra être rendu responsable de l'insuccès, car un expérimentateur peu habile ou ignorant pourra ne pas savoir se servir d'un sujet, même dans les conditions les plus favorables; mais il se présentera aussi des cas où, malgré l'expérience et le savoir, les résultats seront nuls, parce que la force phsychique de l'expérimentateur ne peut concorder avec la force psychique du sujet.

L'expérimentateur prenant une part active à la production de certains phénomènes, il est bien évident, que, dans ces expériences en particulier, il faudra tenir compte de toutes les circonstances internes et externes dont nous avons déjà étudié l'influence sur le sujet. C'est ainsi que les états de maladie, de fatigue ou de surmenage, qui amènent une dépression des forces physiques en même temps qu'une diminution de l'énergie volontaire, les troubles passagers physiologiques, comme ceux qui résultent de la digestion ou du besoin d'alimentation, de la fatigue ou du sommeil, troubles qui agissent sur les centres nerveux, soit directement, soit par l'intermédiaire de la circulation, devront entrer en ligne de compte quand il s'agira de ce genre d'expérimentation.

L'expérimentateur dans les recherches psychiques doit présenter un certain nombre de qualités naturelles et acquises qui sont absolument indispensables au succès. Il doit diriger les expériences et les sujets: or ceux-ci ne sont pas toujours faciles à conduire. Leur nature nerveuse et impressionnable les rend ordinairement fantasques et capricieux. Si l'on obtient avec eux des phénomènes d'un certain intérêt, il arrive souvent qu'ils en tirent vanité, s'en approprient tout le mérite et deviennent de plus en plus exigeants, se croyant indispensables. Outre la mobilité naturelle de leur esprit, il ne faut pas perdre de vue que, la plupart du temps, ils ne sont pas guidés comme nous par l'intérêt des recherches scientifiques. Lorsque l'attrait de la nouveauté a disparu pour eux,

quand leur curiosité a été plus ou moins satisfaite, ils commencent à éprouver de l'ennui aux expériences ; ils y apportent moins de bonne volonté et d'entrain, quelquefois ils refusent de les continuer.

C'est à l'expérimentateur à prévenir et à écarter ces difficultés, en sachant prévoir à l'avance les tendances de ses différents sujets. Il ne faut certes pas céder à tous leurs caprices, qui alors deviendraient innombrables et rendraient tout travail impossible; mais il ne faut pas non plus les rebuter et n'obtenir leur concours que par crainte. Il faut, pendant les expériences, savoir se mettre le plus souvent à la portée des sujets, arriver à les distraire et à leur être agréable; il faut faire en sorte que chaque nouvelle expérience éveille en eux un intérêt nouveau, et les piquer d'émulation. Il faut pour tout cela que l'expérimentateur joigne à une connaissance approfondie de la physiologie psychologique un tact, une souplesse et une prudence qui lui permettront d'acquérir sur ses sujets l'autorité nécessaire.

Malgré cela il ne manquera pas de s'élever parfois des difficultés, soit obstacles provenant des conditions générales dans lesquelles auront lieu les expériences, soit troubles provenant de la mauvaise volonté ou de l'inexpérience des sujets. Une patience à toute épreuve peut seule permettre de triompher de ces difficultés, l'expérimentateur ne devra rien laisser paraître des ennuis ou des déceptions que pourront lui causer des expériences mal faites ou sans résultats. Mais s'il doit paraître insensible aux yeux de tous, l'expérimentateur doit être un observateur très fin et très habile, il doit faire preuve d'une sagacité et d'une attention toujours soutenues; tous ses sens doivent être constamment en éveil et parfaitement exercés, afin de saisir les moindres symptômes qui peuvent se produire et qui peuvent passer inaperçus pour les personnes moins exercées. Pour bien diriger les expériences, il devra exercer sur les sujets et sur toutes les personnes qui y participent ou y assistent une autorité absolue et incontestée, mais dont la force sera d'autant plus grande qu'elle se fera moins sentir. La bonne tenue, la dignité, l'estime dont il doit jouir, unis aux qualités que nous avons énu-

mérées, assureront à l'expérimentateur cette autorité, qui sera complétée par les qualités scientifiques acquises dont nous allons parler.

Des connaissances scientifiques très nombreuses et très étendues sont, en effet, indispensables pour bien diriger l'étude des phénomènes psychiques. Une connaissance approfondie de la psychologie-physiologique est nécessaire pour découvrir les sujets, reconnaître leurs aptitudes, savoir les utiliser et les diriger. L'hypnologie fournit les moyens d'action par lesquels on peut influencer les sujets, en même temps qu'elle permet de les mettre complètement à l'abri de tous les inconvénients et de tous les dangers qui pourraient résulter pour eux d'expériences faites sans précautions ou dont la marche serait abandonnée au hasard. Jointe à la connaissance complète de la pathologie nerveuse, cette science permet encore de déceler les moindres traces de simulation ou de supercherie qui pourraient se mêler aux expériences et en fausser les résultats. Enfin, à chaque instant, les sciences physiques et chimiques, les appareils mécaniques les plus délicats, devront être employés pour mieux observer et analyser, pour contrôler et pour enregistrer les phénomènes expérimentés.

Après avoir examiné les conditions requises pour une bonne expérimentation en ce qui concerne les sujets et les opérateurs, nous avons à considérer également les méthodes variées qu'il faut appliquer aux différentes catégories des phénomènes que l'on peut avoir à étudier.

Le classement méthodique des phénomènes est indispensable, car ils sont tellement différents dans leur nature et leurs manifestations qu'il est impossible de les étudier sans varier également les moyens d'exploration et de contrôle.

PHÉNOMÈNES SPONTANÉS

En premier lieu, nous avons à examiner la méthode à suivre dans l'observation des phénomènes spontanés.

Nous appelons phénomènes spontanés ceux qui se présentent sans l'intervention effective de l'expérimentateur. Et



déjà nous devons subdiviser cette classe en phénomènes qui se produisent sans l'intervention consciente du sujet, et phénomènes auxquels le sujet donne lieu soit consciemment soit même volontairement.

Ce qui domine d'abord toute l'étude de ces phénomènes c'est qu'on ne peut les provoquer à son gré. L'on peut tout au plus se placer dans les conditions qui paraissent les plus favorables à leur production; il faut ensuite les attendre avec une patience imperturbable; si l'on voulait faire plus, les hâter ou les faire apparaître par une excitation quelconque, ils seraient fatalement altérés, transformés en quelque manière, et l'observation perdrait la plus grande partie de sa valeur. L'expérimentateur doit ici borner son rôle à celui d'observateur; mais il doit utiliser toutes les qualités que nous avons déjà reconnues indispensables à celui qui se livre à ces recherches. Il doit employer toute sa sagacité, son expérience, ses connaissances scientifiques pour bien observer. Il ne doit laisser passer aucune des circonstances accessoires, qui pour le vulgaire peuvent paraître insignifiantes, mais qui sont capables de l'éclairer sur la valeur, l'origine, la nature ou les conséquences du phénomène observé.

Quand le phénomène se passe à l'insu du sujet qui le produit, ce sujet, agent générateur de la force qui donne lieu au phénomène, peut passer inaperçu et être momentanément inconnu des témoins et même de l'expérimentateur.

Dans les faits de cette catégorie, pour ce qui concerne le phénomène, l'expérimentateur n'a pas d'action à exercer sur lui. Mais il ne faut pas oublier que, s'il ne peut le provoquer volontairement, il pourrait involontairement le faire cesser ou entraver sa marche. La première chose ici est donc d'observer le phénomène en lui-même, dans ses moindres détails qu'il faudra noter avec une exactitude rigoureuse. Au cours de cette observation l'expérimentateur prendra bien garde de ne pas entraver la marche du phénomène, et aussi de ne pas s'exposer à la modifier, ce qui pourrait lui arriver, même involontairement. Le danger d'exercer une action involontaire sur le phénomène est d'autant plus à craindre ici que l'expérimentateur ne connaît pas encore la cause ni le sujet

actif, et que, s'il n'use d'une prudence et d'une circonspection excessives, il peut influencer l'un ou l'autre.

Pour éviter cet inconvénient, il faut observer en silence, sans se départir de la plus grande impassibilité, quelles que soient les surprises que l'on puisse éprouver au cours de cette observation. Il faut évidemment exiger aussi de tous les assistants, dans la limite du possible, le même silence et le même calme. Il faut surtout interdire d'une façon absolue, pendant toute la durée de l'expérience, d'exprimer la moindre observation sur le phénomène produit et sur sa marche, ainsi que toute appréciation touchant sa cause probable ou ses conséquences.

Tout en considérant le phénomène en lui-même, l'expérimentateur s'appliquera à l'observation la plus attentive de toutes les personnes présentes, mais en ayant soin que cette surveillance constante et rigoureuse soit dissimulée, et passe surtout inaperçue des personnes auxquelles elle s'applique. L'expérimentateur doit ainsi arriver à découvrir le facteur principal de la production du phénomène, l'agent qui le provoque, le sujet qui met en jeu ou qui transmet les forces nécessaires à sa manifestation.

Le sujet actif peut être unique et être l'un quelconque des assistants, mais il ne faut pas perdre de vue que les symptômes de son état de sujet actif peuvent être absolument latents. Dans d'autres cas, le phénomène peut être produit par l'influence des forces réunies de plusieurs sujets présents; soit que ces divers sujets prennent une part à peu près égale à la manifestation en réunissant des forces de même nature et de même intensité; soit que l'un des assistants, possédant lui-même une force supérieure à celle des autres, joue le rôle de sujet principalement actif et puise dans l'énergie des personnes qui l'entourent les forces qui lui manquent, mais dirige seul ensuite la marche du phénomène.

Il peut se faire aussi que le sujet qui dirige la manifestation soit plus ou moins éloigné, un des sujets présents réunit alors autour de lui les forces nécessaires à l'action, mais se laisse inconsciemment diriger par l'impulsion qui lui vient du dehors.

Il ne faut pas oublier que l'expérimentateur lui-même peut être en même temps le sujet actif, et cela d'une façon absolument inconsciente. Il peut l'être des deux façons que nous venons d'indiquer; soit produisant et dirigeant seul la force qui donne lieu au phénomène, soit assemblant et dirigeant les forces éparses émises par les assistants.

L'expérimentateur pourra, dans ce cas aussi, arriver à découvrir qu'il est lui-même le sujet actif; mais il ne peut guère arriver à cette déduction que par voie d'élimination, et par conséquent, en général après d'assez longues observations. Cette recherche du sujet actif qui met en jeu les forces psychiques est très importante dans l'étude de ces phénomènes, car, une fois ce sujet bien déterminé, l'étude du phénomène lui-même devient beaucoup plus facile et plus précise. La méthode rationnelle et scientifique sera donc de chercher d'abord à découvrir ce sujet, sans négliger, bien entendu, l'observation des faits qui peuvent se produire au cours de cette recherche.

Quel que soit le sujet actif, qu'il soit connu ou même encore inconnu, et quelle que soit son action plus ou moins directe sur les phénomènes qui se produisent, quand on observe des phénomènes spontanés, la première règle est de ne pas les troubler afin de les observer dans toute leur intégrité. Il faut pour cela se rendre bien compte de la facilité avec laquelle ces phénomènes peuvent être entravés.

Les observateurs comme les spectateurs peuvent agir directement ou indirectement sur les phénomènes. Directement, en exerçant une action différente de celle du sujet ou même contraire à la sienne, ou encore en agissant d'une manière quelconque sur le sujet. Cette action peut avoir pour effet soit de modifier ses forces, soit d'impressionner son système nerveux, ou de détourner son attention, ou de l'isoler du point où se manifeste le phénomène. Indirectement, en agissant sur l'instrument au moyen duquel se manifeste le phénomène, ou en interrompant la communication entre le sujet et l'instrument.

L'effet de ces différentes actions peut se manifester de plusieurs façons. Les conditions n'étant plus favorables à sa

production, le phénomène commencé peut-être interrompu : soit aller progressivement s'affaiblissant jusqu'à devenir insignifiant, soit s'arrêter brusquement. Si le phénomène n'a pas encore commencé à se manifester, on peut se trouver en apparence dans des conditious favorables, c'est-à-dire identiques à celles dans lesquelles on a déjà observé le phénomène, mais on l'attend vainement, il ne se produit rien.

Il faut, dans ces différents cas, vérifier avec la plus rigoureuse exactitude les conditions dans lesquelles on se trouve. Si l'obstacle provient de quelque circonstance extérieure (chaleur, lumière, bruit, etc.), sur laquelle on puisse avoir quelque action, il faut y remédier. Si l'obstacle vient de l'action de quelque assistant sur le sujet, il suffit quelquefois de les séparer l'un de l'autre dans les limites de l'appartement. Mais si cette action est trop intense et trop contraire à la production du phénomène, si elle se trouve, comme cela arrive parfois, augmentée par une auto-suggestion de sujet, il peut être nécessaire d'éloigner complètement la personne qui fait obstacle à l'expérience.

Jusqu'ici, nous avons vu comment un opérateur peut, par inexpérience ou par manque de précautions, empêcher la production des phénomènes psychiques. Il y a un écueil plus grand à éviter, car il expose à des conséquences plus fâcheuses, c'est de faire dévier les phénomènes de leur marche normale, d'en fausser les résultats.

Quand des expérimentateurs cherchent à étudier un phénomène ou à réaliser une expérience sans résultat, ils peuvent tout au plus perdre leur temps. Et encore pour ceux qui savent bien observer, des expériences, même négatives, donnent toujours lieu à des remarques et à des observations très instructives ; mais si on arrive, involontairement et inconsciemment, à modifier ou à transformer un phénomène, les résultats d'expériences ainsi faussées peuvent devenir la source d'erreurs nouvelles, et il faudra recommencer plus tard toute une série de travaux analogues pour remonter à l'origine de l'erreur commise.

Il faut bien remarquer que l'on peut ainsi arriver à des résultats faux de deux manières : soit que l'observation soit

erronée dès son origine et ne repose sur aucun fondement réel, soit qu'un phénomène réel ait été bien observé au début, mais que l'observateur, sans s'en apercevoir, l'ai fait dévier de sa marche normale au cours de sa manifestation. Un phénomène réel à son origine peut avoir ainsi été transformé artificiellement, et se montrer alors tout à fait différent de ce qu'il eût été sans l'influence extérieure qui s'est exercée sur lui. Une telle observation serait sans valeur, et les conclusions qu'on voudrait en tirer ne pourraient conduire qu'à l'erreur.

Nous admettons maintenant que l'observateur connaît le sujet actif; s'il ne le connaissait pas au début de l'observation, il a pu le découvrir. Il ne faut pas oublier que, dans certains cas, le sujet ignore lui-même la part qu'il prend à la production des phénomènes. Si l'on se trouve dans ces conditions, il ne faut pas lui faire connaître l'influence qu'il exerce; il vaut mieux lui laisser croire que le phénomène est le résultat d'une action collective, et qu'il n'y joue pas un rôle prépondérant. Sans faire connaître et sans mettre en évidence le sujet actif, l'observateur a, dès lors, le devoir de fixer sur lui son attention d'une manière toute particulière.

DE LA FRAUDE DANS LES EXPÉRIENCES PSYCHIQUES

Il faut avoir constamment présente à l'esprit la possibilité de la fraude. Considérée en elle-même, la fraude peut être totale ou partielle.

La fraude totale s'étend à toute une série d'expériences, à une séance tout entière. On peut avoir au premier aspect l'apparence de phénomènes réels, mais si on les examine de près et si l'on va au fond des choses on s'aperçoit qu'on n'en a que l'illusion, qu'ils sont imités ou simulés. Il est évident que, si l'on a affaire à un sujet incapable de produire le moindre phénomène psychique, et qui veut tromper les observateurs, on ne pourra avoir qu'une série de simulations et une séance de fraude totale. Mais il ne faudra pas croire que la constatation d'une fraude totale implique nécessairement que l'on se trouve en présence d'un sujet de ce

genre. Il peut parfaitement se faire que, même avec un bon sujet, capable de produire des phénomènes très intéressants, on se trouve, après une longue attente de manifestations qui ne peuvent se produire pour une cause ou pour une autre, en présence de faits simulés.

Quant à la fraude partielle, on l'observe toujours en présence d'un médium, car elle se produit dans une séance où l'on a déjà obtenu des phénomènes réels. Ou bien les phénomènes réels cessent à un moment donné de se produire et sont remplacés par des phénomènes simulés. Ou bien l'on obtient à volonté toute une catégorie de phénomènes réels; mais quand on veut s'élever à des manifestations plus compliquées, ou simplement passer à des phénomènes différents qui, dans les circonstances données, sont plus difficiles à obtenir, on n'obtient pour ceux-ci que de la simulation qui se mélange parfois à des faits authentiques.

Considérée au point de vue du sujet, la fraude peut être : 1° consciente et volontaire; 2° consciente et involontaire; 3° totalement inconsciente.

Consciente et volontaire, la fraude ne laisse place à aucune observation scientifique utile. Elle ne peut qu'apprendre aux expérimentateurs à mieux se mettre en garde contre les sujets de mauvaise foi, qui pourraient encore chercher à les induire en erreur. Des sujets qui font profession de se livrer à des expériences psychiques, ou qui tirent profit d'une certaine réputation et des séances pour lesquelles ils sont sollicités, cherchent quelquefois à tromper de propos délibéré. Ils font leurs préparatifs à l'avance, s'exercent à la simulation de certains phénomènes et tiennent soigneusement cachés des instruments, plus ou moins rudimentaires, mais dont ils se servent avec une grande dextérité, tels que fils imperceptibles, ressorts ou fils métalliques, au moyen desquels ils produisent parfois une très grande illusion. Ou bien ils ont un complice qui les aide dans ces exercices, qui n'ont rien de scientifique, en communiquant avec eux par des moyens de convention. Tel, par exemple, ce liseur de pensées qui devinait les chiffres les plus compliqués, les mots et les phrases proposés par les spectateurs. On finit par reconnaître que le

bandeau dont ils se couvrait les yeux lui permettait d'apercevoir le pied de son compagnon, et qu'un mouvement imperceptible de ce pied lui indiquait les chiffres ou les lettres qu'il devait nommer.

Quand il ne s'agit que d'expériences faites par un prestidigitateur sur des tréteaux, la chose n'a pas d'importance, car il n'est question que d'amuser le public, et l'opérateur est dans son rôle en lui donnant une illusion acceptée à l'avance. Il n'en serait pas de même quand on veut se donner à une expérience sérieuse, et il est évident que des sujets qui se livrent ainsi à une fraude habituelle et préméditée, doivent être complètement écartés de toute expérimentation scientifique.

A côté de ces fraudes préméditées, qui viennent d'individus qui n'ont pour but que de tromper, on observe aussi quelquefois des fraudes conscientes, et jusqu'à un certain point volontaires, de la part de sujets qui, dans d'autres circonstances, se sont montrés sincères et capables de prendre part à des expériences scientifiques. Cela se présente surtout quand on a surmené un sujet, quand on lui demande de faire des expériences qui lui répugent ou lui déplaisent, ou encore quand on a témoigné ostensiblement à son égard une méfiance qui blesse sa susceptibilité et l'irrite. Ces sujets ne doivent pas être complètement rejetés, car ils peuvent être très bons, mais il faut agir à leur égard avec beaucoup d'habileté et de tact, il faut savoir écarter les causes qui les ont portés à la simulation, et, dans tous les cas, les surveiller d'une manière beaucoup plus rigoureuse en observant les précautions que j'indiquerai plus loin.

La fraude consciente et involontaire, de même que la fraude totalement inconsciente, vient de sujets qui sont de véritables médiums et qui ont des aptitudes réelles aux expériences psychiques. Ces deux genres de fraude diffèrent seulement en ceci, que, dans le premier, le sujet se trouve dans un état médianique moins profond, qui lui permet de se rendre compte de ce qui se passe autour de lui et de ce qu'il accomplit lui-même. Il est évident qu'il s'agit là d'un état mixte et transitoire, ce sont des circonstances que l'on observe

rarement. Dans tous les cas, les caractères de la fraude consciente et involontaire sont les mêmes que ceux de la fraude inconsciente et nous n'avons pas à les séparer dans cette étude.

Il ne faut pas oublier que, en psycho-physiologie, le sujet est un être très compliqué, avec lequel on ne peut pas obtenir à volonté tel ou tel phénomène, même si on l'a obtenu déjà dans des circonstances analogues. Nous avons déjà vu qu'il faut tenir compte d'une foule de facteurs, et en premier lieu de l'état psychique momentané du sujet, qui peut être influencé par des causes dont nous avons pu découvrir et étudier un certain nombre, mais dont d'autres nous échappent complètement.

Le sujet n'est pas toujours maître de ses impressions, il ne peut lui-même se mettre à son gré dans tel état physique ou moral que nous lui demandons. Bien plus, il ignore souvent lui-même les conditions de son être psychique qui sont les plus favorables pour obtenir les résultats que nous attendons.

Ces conditions, pour la plupart, se produisent en lui et à son insu, sans qu'il les cherche; tandis que ses efforts, au contraire, peuvent y mettre obstacle.

Le seul fait de se soumettre à des expériences peut fatalement conduire le sensitif, malgré lui, et sans qu'il s'en aperçoive, à simuler le phénomène qui ne se produit pas spontanément, ou à exagérer l'intensité du phénomène.

Il est habituel d'observer dans les états médianiques de l'hyperesthésie, qui peut se produire pour toutes les sensations possibles, soit isolément, soit réunies, et rend certaines impressons pénibles ou même douloureuses. Le sujet, sous cette première influence, exécute souvent involontairement des mouvements déréglés et sans même s'en douter. Plus tard seulement, sous certaines influences, l'idée du phénomène que l'on demande de lui, le domine et ces mouvements suivent les représentations motrices de la pensée. Suivant les lois psychologiques, toute pensée s'accompagne d'une action musculaire; d'une façon générale, les muscles subissent un commencement de contraction en rapport avec les différents mouvements nécessaires pour accomplir l'acte pensé; il en

résulte que la main va toujours automatiquement dans la direction de nos pensées. Cette action est réflexe, instantanée, et elle s'exécute d'une manière plus ou moins complète, si le sujet ne réagit pas par un acte de volonté, ou s'il n'y a pas d'obstacle mécanique qui s'y oppose. Même dans ces derniers cas, l'ébauche de la contraction existe au moins dans les différents muscles.

On peut le constater par la palpation ou même l'enregistrer avec certains appareils, et le sujet s'en rend compte lui-même par le sens musculaire. Il en résulte que, dans les expériences psychiques, où la pensée et la volonté du sujet doivent se porter sur un objet ou sur une personne, ou en subir l'influence, des mouvements sympathiques accompagnent souvent, sinon toujours, le phénomène.

Il y a encore une autre cause aux mouvements que l'on observe chez le sujet lorsque l'on attend ou que l'on voit se produire un phénomène. Il paraît prouvé que, le plus souvent, l'effort fait par un sujet, en état médianique actif, pour provoquer un phénomène dynamique, est douloureux, ou tout au moins pénible. D'abord il y a hyperesthésie cutanée, puis une douleur qui accompagne la dépense en excès des forces nerveuses, et qui est proportionnelle à l'effort spécial demandé. Il est donc tout naturel que le sujet, surtout dans les états où il est inconscient et impuissant à réagir sur ses mouvements automatiques, cherche à éviter la douleur et à réaliser l'action physique par le moyen qui lui est le moins pénible.

Dans les expériences médianiques d'extériorisation de la motricité, la force du médium est souvent en partie empruntée aux assistants ; cette décomposition de la force occasionne aussi des mouvements dont les observateurs sont, le plus souvent, dans l'impossibilité de se rendre compte.

La fraude inconsciente peut être grossière et naïve, mais, en général, elle se rapproche beaucoup des phénomènes vrais, elle paraît habile et très bien organisée avec préméditation. On sait que généralement les actions instinctives se font avec une précision, une adresse remarquables ; elles sont plus parfaites dans leur exécution que les actions volontaires ;

la fraude inconsciente participe de toutes ces qualités. La fraude inconsciente ne laisse aucun souvenir, lorsque le sujet est revenu à l'état normal, des moyens frauduleux employés; mais il peut se souvenir des effets produits par ces moyens; de même qu'il peut aussi avoir oublié l'effet produit en même temps que le mécanisme qui l'a provoqué.

Nous ne pouvons terminer cette question de la fraude sans parler d'une cause de fraude assez fréquente, bien que d'un mécanisme qui paraît au premier abord très complexe : c'est la fraude qui résulte de suggestions. Il faut se rappeler d'abord que les médiums ou les sujets placés d'une façon quelconque en état médianique sont très sensibles à la suggestion mentale. Les pensées et la volonté des personnes qui prennent part à l'expérience exercent sur le sujet une influence dont il n'a pas conscience, mais qui n'en est pas moins considérable.

Or, les spectateurs et les témoins d'une expérience psychique peuvent agir ainsi sur le sujet de plusieurs façons différentes. On admet quelquefois à assister aux expériences des personnes qui n'ont aucune connaissance de ces phénomènes. Beaucoup y apportent un doute basé sur les lois physiques qu'elles connaissent et qu'elles croient absolues, et sur la difficulté d'admettre quelque chose de scientifique en dehors du cadre étroit des connaissances anciennes. Ce doute, qui se résout dans la conviction de l'impossibilité de réaliser l'expérience, semble prendre à partie le sujet, comme s'il était personnellement intéressé à convaincre les spectateurs, et lui porte pour ainsi dire le défi de réussir. Le sujet perçoit vaguement cette hostilité, qui trouble son attention et lui enlève une partie des facultés qu'il doit mettre en œuvre. Le sujet se trouve ainsi indirectement poussé à aider, par des moyens frauduleux, le résultat qui se fait attendre.

Dans d'autres cas, la suggestion de fraude est encore plus directe. Certaines personnes, tout en désirant assister à des expériences psychiques, éprouvent pour ces phénomènes une aversion qui devient une véritable hostilité. Ces sentiments de parti pris sont parfois tels qu'ils les portent inconsciemment à mettre une véritable mauvaise foi dans l'observation

des expériences. Ces personnes, ne comprenant rien à la nature des expériences psychiques, mettent tout en œuvre pour les contrecarrer. Elles insistent souvent plus que qui que ce soit pour assister à des expériences; aussi on a parfois le tort de les y admettre. Mais leur conviction étant que ces phénomènes n'existent pas, leur secret désir est toujours de surprendre les sujets en flagrant délit de supercherie. Ces personnes prévoient tous les moyens possibles que pourrait employer le sujet pour introduire la fraude dans les expériences, et, loin de reconnaître l'inconscience du sujet et de chercher à l'empêcher d'employer la simulation, ils la lui facilitent et la provoquent de toutes les manières possibles. Ces expérimentateurs semblent triompher lorsque le sujet est tombé dans leurs pièges et a simulé un phénomène; ils ne se rendent pas compte que le sujet est inconscient de la manière dont les phénomènes se produisent, qu'il cherche instinctivement le moyen le plus facile et le moins pénible pour lui d'arriver au but. Dans ce cas, les expérimentateurs sont seuls responsables de la fraude, car ils ont fait au sujet une véritable suggestion mentale à laquelle il n'a pu se soustraire.

Ces considérations sur la manière dont se produit la fraude, et sur la part que peut y prendre le sujet, nous amènent à en déduire la conduite que devra tenir l'expérimentateur. S'il soupçonne une supercherie quelconque dans une partie de l'expérience, son premier soin devra être de cacher son impression et de ne rien laisser voir de ce qu'il a pu découvrir; mais il redoublera d'attention et cherchera d'abord à reconnaître à quelle catégorie de fraude il peut avoir affaire. Puis il cherchera par tous les moyens possibles à empêcher la fraude de se produire, mais toujours indirectement, afin de ne pas dévoiler les procédés employés par le sujet. Il ne faut pas oublier, en effet, que le sujet, qui peut être irresponsable, sera irrémédiablement perdu pour les expériences, même s'il est bon, par ce seul fait qu'on l'aura dénoncé ou dévoilé, employant une supercherie parfois de peu d'importance.

Il y a bien des façons de surveiller le sujet et de le mettre dans l'impossibilité d'employer tel ou tel moyen frauduleux.

Un des meilleurs procédés consiste à feindre de surveiller plus particulièrement un des expérimentateurs autre que le sujet. On a alors toute liberté pour prendre des garanties qui rendront impossible la fraude soupçonnée, *sans que le sujet soit mis en cause.*

Maintenant que l'expérimentateur a pu se rendre compte de la sincérité du sujet, et éliminer ainsi les principales causes d'erreur, nous allons voir comment il doit poursuivre son observation.

Le sujet est connu, c'est lui qu'il faut d'abord étudier tout spécialement dans le cours même de l'expérience.

On recherchera si sa volonté entre en jeu dans la production des phénomènes. Cette question peut se dédoubler : peut-il les produire, les arrêter ou les diriger à volonté; lui est-il possible d'en varier la nature, la forme et l'intensité.

Quel est exactement l'état du sujet pendant la production des phénomènes? Est-il dans un état hypnotique, en état médiamique actif ou en état médiamique passif, ou dans un état mixte, et enfin quels sont les symptômes qu'il présente?

Il est bon aussi d'apprécier quel est le degré de forces physiques que le sujet est obligé de dépenser pour la production du phénomène. Utilise-t-il ses seules forces physiques ou psychiques, ou semble-t-il en emprunter une partie, soit aux assistants, soit à une source dynamique quelconque?

De quelle façon le sujet met-il en jeu ces diverses forces? se sert-il de ses membres, de ses muscles, de son regard pour les diriger? De quelle façon les communique-t-il? d'une façon immédiate ou médiate, et, dans ce cas, quels sont les intermédiaires qui peuvent lui servir?

On ne trouve guère de sujets capables de produire indifféremment tel ou tel phénomène psychique. Chaque sujet présente des facultés particulières qui lui sont personnelles et qui le rendent apte à produire tel ou tel phénomène. Si on lui demande d'autres expériences, on n'obtiendra rien, ou seulement des phénomènes insignifiants, même avec un sujet excellemment doué dans sa spécialité.

On rencontre bien parfois des sujets capables de se livrer

à plusieurs genres d'expériences différentes, mais, même chez ceux-là, on reconnaîtra facilement des facultés spéciales dominantes.

On peut, chez les sujets, développer par l'exercice les facultés qu'ils possèdent naturellement; mais il ne faut pas oublier que les lois du développement des facultés psychiques nous apprennent :

1° Qu'on ne peut développer simultanément plusieurs facultés différentes chez un même sujet, sans nuire à la perfection des expériences;

2° Qu'une faculté, cultivée spécialement, se développe au détriment des autres;

3° Qu'il y a, par conséquent, tout intérêt à cultiver la faculté spéciale dominante dans chaque sujet, avec laquelle on arrivera à produire des phénomènes beaucoup plus importants, et à des expériences plus complètes et plus intéressantes.

Nous conclurons de tout ceci qu'il est très important que l'expérimentateur recherche le plus rapidement possible quelle est la faculté spéciale dominante du sujet avec lequel il opère.

L'expérimentateur ne doit pas borner son observation au sujet seul, mais il doit noter avec soin toutes les circonstances de l'expérience et les phénomènes concomitants. Nous avons vu, au cours de cette étude, l'influence qu'exercent les personnes qui entourent le sujet, et les circonstances physiques et atmosphériques.

Suivant l'ordre d'importance de ces diverses influences, l'expérimentateur aura donc maintenant à porter son attention sur les personnes qui prennent part à l'expérience et sur toutes celles qui y assistent.

Dès le début de la séance, et avant même de commencer les expériences, l'opérateur aura dû, d'un rapide coup d'œil, faire un diagnostic sommaire de l'état psychologique des personnes présentes; il y aura été aidé par les renseignements qu'il aura pu recueillir sur leurs antécédents au point de vue psychologique et expérimental, qu'il ne devra jamais négliger.

Les assistants se trouvent naturellement divisés en deux catégories : ceux qui prennent une part quelconque aux expériences, et ceux qui y assistent en simples spectateurs. Les uns et les autres doivent être observés attentivement. Il faut aussi noter avec soin ceux qui auraient pu antérieurement se trouver en rapports avec le sujet ; connaître, autant que possible, quelles ont été leurs relations réciproques ; et, si quelques personnes ont déjà assisté à des expériences avec lui, quelles ont été les observations qui ont pu être relevées à leur égard.

Il faut d'abord constater les modifications physiologiques qui peuvent se produire dans l'état de chaque personne en particulier : traces de fatigue ou d'énervement, tendance au sommeil, engourdissement et quelquefois sommeil complet, mouvements inconscients ou convulsifs, sensations quelconques, douloureuses ou pénibles, qui peuvent être accusées par la personne elle-même.

Il est aussi très important de noter l'influence que paraît exercer le sujet sur ces différents phénomènes, et de constater s'il existe une sorte de parallélisme entre les états par lesquels passe le sujet et ceux que l'on observe sur quelque autre assistant. L'on sait que le sujet peut inconsciemment placer un spectateur dans l'état médiamique passif ; ce point ne doit jamais être oublié, car le sujet peut utiliser directement par lui-même, ou indirectement, les facultés nouvelles qui se trouvent ainsi développées dans un spectateur, qui devient par suite un sujet secondaire.

Enfin, après avoir terminé les expériences, l'observateur interrogera les personnes présentes, et en particulier celles qui lui auront semblé présenter quelques modifications physiologiques, et il notera les phénomènes subjectifs qu'elles accuseront : énervement, fatigue, somnolence, etc. Chez certaines personnes, qui auront présenté un intérêt particulier à l'observation, il sera bon, autant que possible, de relever, avant et après la séance, l'état des forces au dynamomètre.

Il faut aussi tenir compte des conditions physiques et atmosphériques dans lesquelles |se passe l'expérience, car, ainsi que nous l'avons démontré, il y a déjà quelques années,

ces conditions exercent une influence sur certains phénomènes. La pression barométrique, la température, l'état général de l'atmosphère devront être relevés, et l'on remarquera si le lieu où se passe l'expérience se trouve plus ou moins à l'abri de ces influences. Dans le local même où se passe l'expérience, on notera la température, la lumière naturelle ou artificielle (sa source, son intensité, sa coloration) les dimensions de l'appartement, sa forme et les principaux objets qui pourront s'y trouver.

La séance est terminée, mais le rôle de l'observateur n'est pas fini. Il doit d'abord, de concert avec les assistants, témoins ou expérimentateurs, écrire le procès-verbal de tout ce qui s'est passé et a pu être constaté pour tous. Ensuite, il réunira à part et immédiatement les observateurs et expérimentateurs, c'est-à-dire ceux qui ont les connaissances et l'expérience nécessaires dans ce genre de phénomènes pour pouvoir en apprécier la valeur et la portée.

C'est alors surtout qu'il ne faut pas oublier que l'on ne doit, sous aucun prétexte, émettre une observation ou une interprétation quelconque sur les phénomènes observés, en présence du sujet ou d'une personne ayant pu servir d'agent actif. Ces différentes personnes, ainsi que celles qui ont pu assister aux expériences comme témoins ou curieux, étant éloignées, on recueillera et on notera avec soin l'impression immédiate des observateurs et expérimentateurs.

Plus tard, c'est-à-dire un ou deux jours après, il faut réunir de nouveau les expérimentateurs, et, en présence des notes prises pendant et après la séance, ils se livreront à la discussion de certains points, et pourront chercher, autant que possible, à interpréter les phénomènes. On s'efforcera toujours d'en tirer des conclusions pratiques au point de vue de la marche à suivre dans les expériences subséquentes, et, comparant les phénomènes observés à ceux déjà connus, on les classera tout au moins avec une méthode scientifique. De cette façon on peut être certain que toutes les expériences, quelles qu'elles soient, auront toujours une portée utile pour la science.

DE LA
CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F. W. H. MYERS

(Suite.)

XIV. — Maintenant, on remarquera que la tendance de l'automatisme à l'hypermnésie se montre à l'état naissant dans l'habitude qu'a Mrs Verrall de se rappeler des noms oubliés, etc., en regardant dans le cristal. Et comme c'est sur ce point qu'ont porté principalement les expériences du professeur Janet, je citerai les remarques qu'il fit au Congrès International de psychologie expérimentale, le 3 août 1892 après la lecture de ces notes (1).

Il dit qu'il se bornerait à certifier la réalité des faits décrits par Mr Myers. Dans certaines circonstances, il y a des patients qui ne peuvent regarder longtemps une surface brillante sans avoir des illusions, des espèces d'hallucinations. Quelquefois ces hallucinations offrent de l'intérêt; quelquefois elles peuvent donner d'importants renseignements sur l'état d'esprit du patient. Il cite quelques-unes des hallucinations qu'il a étudiées. On savait qu'après les crises sérieuses de somnambulisme naturel, il y a oubli complet de ce qui s'est passé pendant l'attaque. Quelquefois le souvenir pouvait être réta-

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings* S. F. P. R., vol. XI (Voyez *Annales des sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n° 1 de 1900, n° 3 de 1901.

bli facilement par divers procédés, et en particulier par la suggestion. Très souvent, il était impossible de rétablir le souvenir de cette manière, et il était alors nécessaire d'employer des moyens artificiels. Celui dont il s'était servi le plus souvent, était le procédé bien connu de l'écriture automatique; mais on peut en adopter d'autres. Un jour une jeune femme avait une attaque de somnambulisme, pendant laquelle elle avait écrit une lettre qu'elle avait ensuite déchirée, et dont elle avait oublié le contenu. En la faisant regarder une surface brillante, il réussit à lui faire lire par hallucination toute cette lettre.

Beaucoup de sujets étaient tourmentés par des idées fixes. Quelques-uns avaient pleinement conscience de ces idées, et constataient ouvertement en quoi elles consistaient. D'autres ne pouvaient pas bien les décrire, et ne se rendaient pas bien compte de ce qui les tourmentait. D'autres n'avaient aucune notion de ces idées fixes, qui provoquaient seulement en eux des états émotifs et impulsifs. Par exemple : un jeune homme avait continuellement peur, sans pouvoir s'en expliquer la cause. Il suffisait de lui faire regarder une surface brillante pendant quelque temps pour qu'il vît des flammes; et après avoir écouté un bruit monotone pendant quelque temps, il devenait conscient de certains autres sons, ceux d'une corne de pompiers; en un mot, ce procédé révélait l'idée persistante d'un incendie dont il avait été témoin auparavant.

Certains sujets atteints d'*aboulie* (perte de la volonté) avaient besoin de voir de temps en temps une personne qui jouait auprès d'eux le rôle de directeur de conscience. Quand le sujet venait de quitter son directeur, il était bien; mais au bout d'un temps variable, il redevenait malade, et avait besoin d'être pour ainsi dire remonté de nouveau. Il était difficile de savoir ce qui caractérisait la période de santé. Un de ces malades avait, au moment où il regardait attentivement un objet, l'hallucination de voir le portrait de Mr Janet, qui avait comme une influence de direction morale, et cette influence persistait inconsciemment. Quant à l'explication de ces faits, Mr Janet reconnaît que Mr Myers a raison de supposer des causes très différentes, suivant les cas. Il est impossible

d'expliquer ces cas complexes par un seul mot. Il y a certainement la suggestion ; mais il y a aussi des choses très différentes, comme les associations d'idées, les modifications d'états de conscience, les rêves, etc. Quant aux malades qu'il avait observés, il avait toujours été frappé par les faits relatifs au pouvoir d'attention. C'était toujours des malades faibles, incapables de fixer longtemps leur attention sur le même objet; quand ils étaient forcés de le faire, ils subissaient toute espèce de modification psychologique. En particulier, ils perdaient le contrôle de leurs mouvements et de leurs idées. Il avait vu, par exemple, un enfant qui ne pouvait pas faire à l'école un effort d'attention sans avoir une espèce de convulsion. Chez des malades, les rêves qu'on leur avait fait avoir automatiquement se reproduisaient facilement quand leur pensée consciente était supprimée par la fatigue. En un mot, c'était un procédé ingénieux pour mettre en lumière les rêves qui avaient eu lieu à l'insu du dormeur.

Chez les voyants par le cristal, dans leurs premières expériences, les visions sont souvent des réminiscences confuses. Aussi Miss Z., une cousine du marquis de Bute, chez qui les visions se formaient lentement et obscurément, vit plusieurs scènes qui lui semblaient nouvelles, mais que lord Bute, avec beaucoup de vraisemblance, attribuait à des souvenirs de scènes bien connues de lui, et que cette dame connaissait moins intimement. Dans un genre analogue, j'ai vu une expérience où Miss Z. décrivait la lente formation dans une vision par le cristal d'une tête d'homme qu'il lui fallut beaucoup de temps pour reconnaître comme la représentation de Tito, le criminel héros du roman qu'elle venait de lire : *Romola*. Elle fut quelque peu fatiguée par cette lente et difficultueuse vision, et je ne recommanderai pas aux expérimentateurs d'aller jusqu'au point où l'on sent une contrainte de l'esprit ou des yeux. Je garde pour plus tard plusieurs cas semblables dont déjà maintenant nous pouvons prévoir l'intérêt.

XV. —Les lecteurs des *Proceedings* connaissent déjà Miss X à qui je dois les expériences que je vais donner. On apprendra avec plaisir que ce fut son étude sur la vision par le cris-

tal (partie XVI), qui amena le professeur Janet à entreprendre les intéressantes expériences racontées ci-dessus. On verra que les phénomènes de Miss X continuent, et que sa plus récente conclusion à leur sujet est restée la même. Mais naturellement les résultats, chaque année, augmentent de volume. Quant au rapport entre les visions et la santé, par exemple, nous trouverons là de sérieux renseignements.

CAS II. — MISS X

Santé. — Je tiens à déclarer d'abord aussi catégoriquement que possible que chez moi les expériences de vision par le cristal, ne sont ni la cause ni l'effet d'aucun état morbide.

Je puis dire positivement, l'ayant souvent constaté, qu'essayer une expérience alors que l'esprit et le corps ne sont pas tout à fait à leur aise, c'est perdre son temps. Les conditions qui rendraient la cristal-vision fatigante et épuisante, rendraient tout résultat impossible. Je puis aussi sûrement nier pour ma part que le succès, pour produire des hallucinations de ce genre, est dû à quelque *état maladif.* Les quatre années pendant lesquelles j'ai expérimenté, ont été parmi les meilleures de ma vie comme santé. Je ne me donne pas comme robuste ; j'ai même été mal portante pendant plus de trois ans, par suite d'un accident de chemin de fer. Je ne peux pas supporter l'atmosphère viciée, ni les veillées prolongées, mais je n'ai pas peur de me lever de bonne heure, de me livrer à un travail mental prolongé, à une promenade de six à douze mille par jour, par presque tous les temps. Je ne descends pas d'une race épuisée, mais d'une famille qui, pour la physique et la longévité, peut rivaliser avec toute autre dans les annales de M. Francis Galton ; — une famille qui n'a jamais vécu dans les villes, et qui, pendant plusieurs générations, a dépensé son énergie en courses à cheval et en chasses.

Classification des visions. — Je peux diviser mes visions en trois classes qui passent de l'une à l'autre par des transitions graduelles. En bas, je place la classe très nombreuse des simples reproductions, volontaires ou spontanées, d'objets

vus récemment, — arrangées peut-être d'une manière un peu fantastique, et surtout des images purement de fantaisie, qui n'ont, qne je sache, de base dans aucun fait réel. Celles-là, naturellement, je ne les favorise pas, c'est du temps perdu. Elles n'apportent aucune connaissance nouvelle, elles semblent être seulement l'objectivation de choses imaginées par l'esprit ou par des bribes sans signification de visions intérieures qui flottent devant vous quand votre attention se relâche. Elles sont aussi nettes que les autres images vues dans le cristal et se produiront n'importe quand, si je ne suis pas très fatiguée.

Puis vient une classe de visions qui, bien qu'elles ne puissent faire connaître aucun fait, m'impressionnent cependant comme si elles contenaient quelque souvenir ou quelque produit de l'imagination qui ne viendrait pas de mon moi ordinaire. Dans cette classe je placerai des resurrections de souvenir et aussi des exemples de réflexion — ainsi des scènes appropriées à une histoire à laquelle j'ai pensé, ou au sentiment d'un morceau de musique, ou à un endroit dont j'ai entendu parler. Je sens que mon moi ordinaire n'a pas inventé ces scènes; et qu'elles doivent venir d'une intelligence cohérente ; mais cette intelligence travaille sur des données qu'à un moment ou à un autre j'ai acquises consciemment.

La troisième classe, qui est la moins nombreuse, consiste en tableaux qui sont en quelques sens véridiques; qui me donnent des renseignements sur quelque chose de passé, de présent ou de futur que je n'ai aucun moyen de connaître.

Classe I. — Je puis généralement mais pas toujours voir dans un objet en cristal, ou dans quelque autre profondeur claire, ou dans une surface polie, une scène animée relative à un sujet qui vient de m'occuper — comme un livre que j'ai lu, un avis dans un tramway, etc. Ces scènes ne ressemblent pas aux images qui tachent ma rétine après que j'ai regardé quelque chose de brillant. Celles-là sont chez moi indistinctes, n'ont pas de couleurs vraies, mais seulement des nuances d'ombre et de lumière. Les visions dans le cristal, au contraire, ont de vraies couleurs et sont comme des images-souvenirs seulement plus distinctes. Cependant si je

ne vois que des images de ce genre, j'arrive généralement à ne plus rien voir bientôt. Leur seul intérêt vient de la facilité qu'elles offrent aux expériences d'optique.

Ces expériences, pourtant, pour la plupart, n'ont pas été satisfaisantes, car il est presque impossible de dire jusqu'à quel point les résultats sont dus seulement à l'expectation. En aucun cas, jusqu'à présent je n'ai obtenu un résultat optique qui m'ait surprise, ni un résultat se prêtant à des mesures assez exactes pour prouver qu'il était faux au point de vue de l'optique ou plus exact que mes connaissances générales ne m'auraient permis de l'obtenir. Voici quelques exemples :

1. *Distorsion.* — Si je regarde dans une cuiller, je vois, comme l'on sait, l'image toute déformée. Mais je ne peux pas dire si elle l'est précisément comme le serait une image réelle. Car d'abord l'image ne paraît pas toujours être sur la surface de la cuiller ou du miroir. Par exemple, avec un globe de cristal ou la pierre demi-sphérique d'une bague, l'image apparaît comme sur une surface plate. En second lieu, je ne pourrais pas, du moins dans le peu de temps dont on dispose, dessiner l'image déformée assez soigneusement pour permettre ensuite une comparaison avec la réflexion de l'objet réel même dans la cuillère;

2. *Réflexion.* — Si je vois une image dans des circonstances qui suggèrent que c'est une réflexion, je la vois renversée comme dans un miroir. Ainsi, dans un wagon, j'expérimentais avec un petit cristal et un petit miroir, suspendus à ma châtelaine. Je reproduisais facilement dans le cristal des *images* (non pas des *reflexions* réelles) d'avis placés sur les parois de la voiture, et elles étaient renversées. Mais je ne pouvais réfléchir l'image fictive du cristal dans le miroir et les lettres : « Compton's Hotel » apparaissaient dans le sens habituel.

D'un autre côté, une fois j'entrai subitement dans un salon où il y avait une grande glace, et au milieu je vis un nom que j'avais cherché en vain, imprimé sur une carte de visite piquée au mur et non renversée. Mais remarquez que quand je vis le mot, j'avais oublié un instant qu'il y avait là un miroir

et je pris le mur reflété pour un mur réel; de sorte que l'image se conformait à ma conception erronée et non à quelque véritable loi d'optique.

3. *Agrandissement.* — J'ai employé la loupe onze fois et toujours elle m'a paru grossir. Dans un cas déjà cité (vol. V, p. 513), le grossissement apparent me permit de lire les lettres, sans quoi la vision aurait été sans signification. Mais ce cas, naturellement, peut être classé comme un simple développement de l'image; c'est-à-dire que les lettres pouvaient devenir visibles sans loupe, bien qu'elles parussent sur le point de s'évanouir. Trois fois j'ai essayé avec un verre plan de même grandeur et de même apparence, et ce verre n'a pas grossi. Cependant je n'ai pas pu être sûre que je n'avais pas de quelque manière distingué les deux verres, même en les approchant de l'image.

4. *Double réfraction.* — J'ai une fois essayé d'un morceau de spath d'Islande, objet que je maniais pour la première fois. Je connaissais pourtant sa propriété de double réfraction, de sorte que la duplicatiou de l'image peut avoir été produite par l'expectation, quoiqu'elle me parut plus curieuse que je ne me l'imaginais à l'avance.

5. *Contraste de couleur.* — Je crois que la rétine peut être fatiguée et qu'il peut par suite se produire des couleurs complémentaires quand on a regardé des images dans le cristal aussi bien que quand on a regardé des objets réels. Je n'en avais jamais douté jusqu'à ce que la question me fût posée, quoique maintenant je trouve difficile de prouver que l'expectation inconsciente ne puisse pas rendre compte de cela aussi.

Je citerai des exemples, des cas spontanés et ensuite de expériences.

J'eus un jour la visite d'une amie portant une robe d'un bleu assez singulier, que quelques heures plus tard, le cristal reproduisait. Cette vision fut suivie par celle du petit garçon de la dame, que je n'avais pas vu depuis quelque temps, habillé avec une étoffe orange vif, et j'étais sûre qu'il n'avait pas de semblable vêtement.

Une après-midi quelqu'un parla d'objets en Palissy. Ce n'était pas particulièrement à moi qu'on s'adressait, et je re-

gardais vaguement une bouteille de parfums vert sombre, presque noir. J'aperçus au milieu une image tout en vert pâle d'un homme arrachant précipitamment une palissade de jardin en bois ; et avant que j'eusse le temps de me demander ce que cela signifiait, il y eut une autre image toute en rouge du coin de la bibliothèque, où dans mon enfance je mettais mes livres, parmi lesquels j'en distinguais un que je n'avais pas vu depuis quinze ans, intitulé des *Colères de Mme Palissy*. Alors je me rappelai qu'une des causes de colères de cette dame, consistait en ce que son mari alimentait son four avec les meubles de la maison ou même avec le matériel fixe de la maison.

Ce sont les seules couleurs spontanément produites que je puisse me rappeler, les visions n'ayant pas ordinairement de couleur prédominante. Si je me fatigue la rétine à regarder une fleur rouge, j'en vois une verte dans le cristal ; et réciproquement si j'évoque (comme je le fais quelquefois) une fleur rouge, j'en vois une verte dans le cristal ; je vois ensuite une tache verte sur le mur. Si je me sers de deux boules de cristal, il y a un changement semblable de couleur entre la première et la seconde image. Ou bien si seulement je *désire* un changement de couleur dans la vision, je trouve que le bleu est suivi par l'orange, le jaune par le pourpre, le vert par le rouge. Mais cela, naturellement, peut être dû à l'auto-suggestion inconsciente, quoique je ne sois pas assez familière avec la manière dont les couleurs se suivent, pour que je puisse sans hésitation nommer la complémentaire d'une couleur donnée.

Le même résultat serait obtenu, si l'image bleue était évoquée avec les yeux fermés. En la transférant dans le cristal — mon esprit restant entièrement passif — elle apparaîtra orange. Quand je m'aperçus de ce fait pour la première fois, ce fut à ma grande surprise, et il me fallut un moment de réflexion pour m'assurer que c'était une chose naturelle. Il peut être utile de remarquer qu'un effort spécial est nécessaire pour rendre à une scène — éclairée, par exemple, en rouge — sa couleur naturelle ou même une teinte neutre. Il est nécessaire de fermer les yeux ou de regarder au loin

pendant un moment, de sorte que ce qui suit est une seconde édition plutôt qu'une prolongation de la première peinture. D'un autre côté, le seul désir de changement produira une lumière verte alternant rapidement avec les tons primitifs.

6. *Grandeur des images.* — Les images semblent toujours tenir dans le cristal ou dans les limites d'un miroir plus grand. Elles ne semblent jamais plus grandes que le miroir, ni changer de situation, bien que, si elles sont très simples comme contours, je peux généralement les reproduire à volonté de la grandeur voulue, quand je lève les yeux et les dirige vers quelque fond plat — comme un mur, un écran, etc., en face de moi.

7. *Formation, durée, disparition.* — J'ai regardé une image huit minutes sans qu'elle disparût. Mais alors, je fus fatiguée et regardai au loin. Généralement les images durent de deux à trois minutes. S'il y a un mouvement dans l'image, si, par exemple, c'est une rue avec des voitures passant, elle dure ordinairement plus longtemps que si ce sont des objets inconnus. Quelquefois l'image est complète tout d'un coup; quelquefois elle est construite peu à peu; quelquefois avec des résultats grotesques. Alors ce sont généralement des images de fantaisies, en partie formées consciemment. Je ne m'aperçois pas pourtant de l'emploi d'aucun *point de repère.* Leur façon de disparaître est aussi variée. Quelquefois je peux les congédier à volonté. Quelquefois elles disparaissent lentement, et ce qui en constitue, pour ainsi dire, la partie essentielle, peut disparaître avant les accessoires. Je me tenais une fois dehors, près d'une porte qui avait des ornements en faïence, et j'attendais des nouvelles d'une amie dangereusement malade, qui habitait là. Cette scène, qui, je suppose, m'avait frappée inconsciemment comme les scènes qu'on voit pendant un moment d'émotion, reparut le même jour dans le cristal. Puis tout s'évanouit, excepté le dessin sur la porte; et quand je repris le cristal de nouveau, au bout d'une semaine, le dessin persistait encore.

J'ai mentionné ces faits, dont quelques-uns se produisent aussi dans toutes mes visions, en les rattachant à la première classe, celle des simples souvenirs, plus vives et plus perma-

nentes à la vérité que celles que je puis évoquer par l'imagination, mais peu différentes, autrement.

Classe II. — Ma seconde classe consiste en images inventées et en images de scènes connues d'abord par ma conscience, mais oubliées actuellement par mon moi ordinaire. Les images inventées ressemblent beaucoup aux *illusions hypnagogiques* auxquelles je suis sujette. Cependant je puis voir les illusions hypnagogiques dans l'obscurité et les yeux fermés, tandis que pour les visions dans le cristal, j'ai au moins besoin qu'il y ait assez de lumière pour produire un point brillant sur bague ou le cristal. Elles prennent souvent la forme de scènes dans quelque petite histoire que je me suis amusée à composer moi-même. J'ai déjà cité un ou deux cas où la scène différait de ce que j'avais inventé dans l'histoire. Mais j'ai l'habitude de voir réaliser intérieurement des scènes imaginaires; et ces développements dans le cristal, quoiqu'ils puissent me frapper comme inattendus, restent dans les limites ordinaires de ma pensée, comme des idées venant bien de moi et plutôt mieux trouvées qu'à l'ordinaire.

Quelquefois quand la vision ressuscite un souvenir qui ne s'est pas, pour ainsi dire, enfoncé hors de la vue, il se produit une image symbolique qui montre que mon inconscient a passé par une suite d'associations d'idées sans importance, mais caractéristiques. Par exemple, j'avais peu de temps auparavant étudié les arbres, et un jour j'étais ennuyé par uue vague impression d'avoir appris quelque chose de nouveau et d'intéressant que je ne pouvais me rappeler. Dans le cristal, je reconnus exactement l'endroit où je savais que j'avais vu cet arbre intéressant; mais ce n'était pas les arbres que je voyais, mais seulement des monceaux de feuilles mortes d'une forme indéterminée. Alors la mémoire me revint. L'arbre que je cherchais était le marronnier d'Amérique (buckeye) à fleur rouge; et le lien qui rattachait les feuilles mortes au marronnier était un vers de Mrs Browning :

« Not a grand nature. Not my chestnut woods »
of Vallombrosa

que quelques jours avant j'avais remarqué comme une variante de la description que fait Milton de Vallombrosa au moment de la chute des feuilles. Quelque trivial que fût le fait, il semblait montrer que dans les dessous de la conscience ce sont les mêmes genres de liens qui servent aux associations d'idées.

Voici un cas dû probablement à une notion oubliée. Des amis m'avaient envoyé une lettre avec ce nom « D[r] Henderson » (je ne donne pas les noms réels) et l'ordre de regarder dans le cristal pour le reste. Je regardai et fus assez étonnée de lire : « D[r] Henderson, Taunton Gaol ». J'étais incapable d'assigner une origine à cette inscription, mais une parente consultée sur les Henderson que nous avions pu connaître, se rappela que, parmi d'autres membres de cette famille « il y avait eu à une époque assez reculée un chapelain du nom de Taunton Gaol ». Du temps où la cristal-vision m'était inconnue, j'aurais juré que je n'avais jamais entendu parler du chapelain.

Dans cette seconde classe, je peux aussi ranger le cas où le cristal a fait revivre une chose vue ou dite qui aurait pu très bien arriver à ma conscience, mais qui en a été empêchée par suite d'une distraction de ma part.

Voici quatre exemples de ce genre assez rare :

1. Je vis dans le cristal comme une plaque de sang sur le pavage d'une terrasse près de chez moi. Cela ne me suggéra rien d'abord. Puis je me rappelai que j'avais passé sur cette tache pendant une promenade de quelques centaines d'yards en sortant de la bibliothèque populaire, et que, la rue étant vide, je feuilletais les livres en marchant. Ensuite je m'aperçus que mes souliers et le derrière de mon vêtement étaient tachés de peinture rouge, dans laquelle j'avais dû marcher sans faire attention pendant ce court trajet. Je ne puis dire quelle partie de moi-même fit l'erreur de prendre de la peinture pour du sang, — si ce fut une mauvaise interprétation de l'image dans le cristal, ou si l'image même était erronée.

2. Je vis dans le cristal une jeune fille, une amie intime, dans sa voiture et me faisant signe. Je remarquai que ses cheveux qu'elle laissait tombant la dernière fois que je l'avais



vue, étaient maintenant relevés comme ceux d'une jeune dame. Très certainement je n'avais pas vu consciemment ni la personne, ni même la voiture que je connaissais bien. Mais le lendemain, j'allai chez mon amie, elle me reprocha de ne pas la regarder quand je passais, et je m'aperçus qu'elle avait changé de coiffure de la façon que j'avais vue dans le cristal.

3. Sons restés inaperçus. J'écrivais près d'une fenêtre ouverte et je compris qu'une parente un peu âgée qui était à l'intérieur de la chambre, avait quelque chose à me dire. Mais le bruit de la rue m'empêchait d'entendre, et n'ayant pas envie de causer, je ne lui demandai pas ce qu'elle avait dit. Il n'y avait plus assez d'encre, et je pris l'encrier pour en mettre. En regardant l'encre je vis un paquet blanc de fleuriste comme s'il se réfléchissait dans l'encre; en allant dans l'autre chambre, j'y trouvai le paquet en question, dont j'ignorais l'existence. Je revins avec et fut reçue avec cette phrase : « Il y a une demi-heure que je vous ai dit de vous occuper de ces fleurs; elles vont être toutes mortes. »

Un de mes parents causait un jour avec une visiteuse dans la chambre voisine de celle où j'étais entrain de lire, et tout en désirant qu'ils fussent plus loin, je ne faisais aucune attention à ce qu'ils disaient et certainement j'aurais pu déclarer positivement que je n'avais pas entendu un mot. Le lendemain devant une table d'acajou poli je vis « 1, (Earl's) square Natting Hill. Je n'avais aucune idée de quelqu'un ayant cette adresse. Mais quelques jours plus tard mon parent remarqua « H (la visiteuse susdite) a quitté Kensington. Elle m'a dit son adresse l'autre jour, mais je ne l'ai pas écrite ». Il me vint à l'idée de demander : Etait-ce 1, (Earl's) square » et il se trouvait que c'était cela.

Classe III. — Dans ces cas et dans le cas à peu près semblable d'une annonce de mort vu dans le *Times*[1] (*Proceedings*,

1. Je rappellerai ici au lecteur le groupe nombreux des phénomènes mal compris réunis sous le nom de *Dynamogénie* (Féré. *Rev. Phil.* XX, 364, etc.]. Il y a des cas où le pouvoir musculaire constaté au dynamomètre ou l'acuité d'un sens est accrue par l'excitation d'un autre sens. Ainsi l'auriculiste viennois Urbantschisch (*Psychologie* de James, II, p. 29,

vol. V, p. 507), je ne peux pas démontrer que je ne pouvais pas, si j'avais essayé, entendre ou voir le mot ou l'objet qui est apparu dans le cristal sans être apparu dans ma conscience. Il peut y avoir eu distraction et non pas pure incapacité sensorielle m'ayant empêché de remarquer ces détails. Mais dans d'autres cas — et c'est peut-être avec ceux-là que je peux commencer ma troisième classe — j'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour voir et entendre quelque chose, mais j'ai échoué; et alors le cristal m'a montré que quelque chose en moi était capable de voir et d'entendre plus loin que je croyais.

1. Voici ce que j'écrivais dans une lettre, le 1er juillet 1891 : « Ce matin je regardais une table à l'autre bout de la chambre, et je croyais y trouver un livre dont j'avais besoin. Il n'y était pas, mais mon regard s'arrêta sur un autre livre qui ne m'étais pas connu. J'essayai, mais ne pus lire le titre à cette distance (j'ai essayé depuis encore et c'est impossible), et je me remis à écrire. Sur mon papier blanc — comme dans une cristal-vision — je lus : « *La Vallée des lis* », c'était le titre du livre. Je n'ai aucun souvenir d'avoir jamais vu le livre auparavant, ce n'est certainement pas dans cette maison, bien que j'aie pu l'apercevoir dans une boutique. Le 2 juillet j'ajoutais : « Le livre avait été apporté à la maison en mon absence, et placé (par ma parente) sur sa table à elle, où jamais on ne met mes affaires et où par conséquent je ne regarderais pas nécessairement en entrant dans la chambre comme je le ferais pour ma propre table où je mets mes cartes et mes lettres. Je n'entrai dans la chambre qu'après le

Archives de Pfluger, XLII, p. 154) a constaté qu'un diapason résonnant près de l'oreille augmentera quelquefois l'acuité de la vision, de sorte que des lettres pourront être lues à une plus grande distance. De même des sons deviendront sensibles à l'ouïe quand les yeux seront excités par de la lumière. « Et Féré constate que chez des sujets sains des post-images perdues peuvent être rappelées par l'application d'un diapason en vibration mis sur le sommet de la tête (*Pathogénie des émotions*, p. 29). Ainsi chez des sujets hystériques, la lumière rouge aiguise les perceptions du goût et de l'odorat. Et chez beaucoup de sujets sains on peut produire par suggestion hypnotique un accroissement d'acuité dans la vision et les autres sens. Pour employer ma terminologie, c'est le moi subliminal qui subvient à cet accroissement; et la cristal-vision n'est qu'un autre moyen de toucher à cette réserve de force.

(F.-W.-H.-M.)

lunch, et je dus aller droit à ma chaise sans passer près de sa table qui est dans le coin opposé. Le livre a un aspect assez particulier; c'est de l'imitation de bois. Si je l'avais vu consciemment dans une boutique, je l'aurais probablement acheté, car il aurait bien été à côté de mon imitation de Jésus-Christ favorite ».

2. Je donne un autre exemple où une légère extension du pouvoir auditif semble s'être produite.

En août 1899 nous allâmes pour quelques semaines à la campagne dans une petite localité où nous avions loué une maison pour l'automne et où je n'avais jamais été auparavant, excepté une journée. Un jour un aimable voisin vint nous offrir de nous servir de son jardin pendant son absence. En s'en allant, il regarda en l'air en passant près de la fenêtre et dit quelques mots dont nous n'entendîmes aucun, ni moi ni une jeune fille qui était à côté de moi.

Le même soir je vis dans le cristal la représentation d'un pied de pois de senteur extraordinairement grand et touffu couvrant un grillage métallique et je ne pus assigner aucune signification à cette image. Le lendemain nous rencontrâmes le gardien de notre ami, qui nous reparla de l'invitation faite par son maître et ajouta : « M. P. dit qu'il espère bien que vous avez entendu hier quand il vous a recommandé de ne pas vous perdre dans ses pois de senteur! » En visitant le jardin je trouvai la clôture couverte exactement comme le cristal me l'avait montrée, les pois de senteurs dont M. P. était si justement fier et qui avaient été arrangés pour intercepter la vue du chemin de fer.

Tout de suite au-dessus de ces apparentes extensions de facultés — tout de suite et cependant séparées par une grande lacune — viennent les visions télépathiques où quelque fait tout à fait en dehors de ma connaissance normale, semble projeté en moi par un autre esprit — qui ne pense pas nécessairement à moi en ce moment. J'ai eu plusieurs avertissements de ce genre autrement que par la cristal-vision depuis que mes dernières notes ont été publiées (S. P. R. *Proceedings*, vol. VI, p. 358). Mais j'en compte trois seulement avec le cristal.

1. Une amie m'écrit pour me dire que — agissant sous l'influence de quelque suggestion de ma part — elle avait conclu un engagement avec un journal, ajoutant qu' « elle n'était pas obligée de remplir ses colonnes avec des modes ». Il s'agissait de « la Reine » ou de quelque papier de ce genre; mais le cristal interrogé me fit voir un magazine environ du format de l'*English illustrated*, intitulé *La Princesse*. Je pris cela pour une mauvaise plaisanterie du cristal une « pas tout à fait *Reine* ». Mais j'ai depuis constaté qu'il existe un journal portant ce titre et c'était là que mon amie était engagée. Il ne ressemblait pas à ce que j'avais vu, comme si le nom seulement m'eût été transmis.

2. Le 12 octobre 1891, je discutais sur la cristal-vision avec un gentleman qui m'avait été présenté ce même jour et sur les amis et l'entourage duquel je ne connaissais absolument rien; il prenait un tel intérêt au sujet, que je lui promis de regarder dans le cristal avec l'espoir d'y voir quelque chose qu'il pourrait trouver personnellement intéressant. J'obtins trois scènes, dont voici une :

Une chambre contenant un haut paravent de verre et à l'extrémité de laquelle, après quelques instants, je vis une dame petite, grasse, portant une robe de serge bleue et un corsage court dans les poches duquel elle mettait le bout de ces doigts; elle avait les coudes en dehors, les cheveux noirs, la cravate presque dénouée, de beaux yeux noirs, et elle était coiffée d'un canotier blanc. En traversant la scène, elle se retournait et semblait me regarder avec quelque curiosité.

Nous eûmes l'occasion quelques jours plus tard de voir Mr R... à son bureau, et je lui décrivis mes visions. Celle que je viens de raconter, il la reconnut comme représentant la dame qu'il a comme secrétaire, quoique quelques-unes des employées au bureau nient qu'elle ait porté un canotier. Elle était absente en ce moment, mais il put me montrer le paravent en verre dans la chambre où elle se tient habituellement. Je fis sa connaissance plus tard, et je m'aperçus que j'étais pour elle, pour des raisons particulières, l'objet d'une certaine curiosité, et aussi j'appris qu'elle *avait eu* un canotier blanc qui, un jour ou deux avant ma vision, avait été enlevé par le

vent dans la Tamise et qu'elle était descendue au ponton nu-tête.

Mr R... considère aussi mes deux autres visions comme réfléchissant ses pensées au même moment, mais je ne trouve pas que ce soit aussi probant que celle que j'ai décrite.

3. Le 10 août de cette année, D... vint avec sa famille passer l'automne dans une maison de campagne qu'ils avaient trouvée meublée et que personne de nous n'avait jamais vue. Je n'étais pas moi-même à la maison; la distance qui nous séparait était au moins de 200 milles.

Le matin du 12, je reçus une note au crayon de D... évidemment écrite avec difficulté, disant qu'elle avait été furieusement attaquée par un chien sauvage contre lequel elle et notre petit terrier s'étaient défendus du mieux qu'ils avaient pu, recevant à eux deux une vingtaine de blessures avant de pouvoir appeler au secours. Elle ne me donnait aucun détail, supposant que, comme cela nous arrive souvent, je serais avertie du danger qu'elle avait couru avant que les nouvelles pussent m'arriver par les moyens ordinaires.

D... fut extrêmement contrariée en apprenant que je n'avais rien su. Je n'avais pas consulté le cristal le jour de l'accident, et n'avais eu aucun avertissement. Je la priai de ne rien me dire de plus sur son aventure; je consultai le cristal et je notai les détails suivants. Le chien était un grand chien de chasse noir, et notre terrier le tenait à la gorge tandis que D... le frappait sur l'arrière-train. Je vis aussi les détails des vêtements de D... Mais tout cela, je le savais ou pouvais le deviner. Ce que je ne pouvais savoir, c'est que le collier du terrier était par terre, que la lutte avait eu lieu sur un endroit gazonné à côté d'un endroit en terre nue — probablement dans un jardin — et à l'ombre d'un buisson d'aucubas.

Le 9 septembre, j'eus l'occasion de répéter tout cela à Mr Myers, et le 10, je rencontrais D... à sa maison de campagne. Pour le reste de l'histoire, je lui laisse la parole :

« Comme nous étions un peu désappointés parce qu'aucun avertissement de l'accident n'était arrivé à Miss X..., celle-ci se décida à évoquer une représentation mentale de la scène et de la vérifier en venant me voir ensuite.

« Le soir de son arrivée à C... nous n'étions pas capables de parcourir tout le terrain seules, et ce ne fut que le lendemain matin que nous sortîmes exprès pour déterminer exactement l'endroit. Miss X... marchait en avant, comme j'avais peur que quelque signe inconscient de ma part n'influençât son choix. Le jardin est très grand et nous errâmes quelque temps sans nous arrêter, Miss X... disait seulement qu'elle ne pouvait trouver l'endroit parce qu'il n'y avait pas un *léger* buisson. Je lui en montrai plusieurs, des érables argentés, etc., dans diverses directions, mais aucun ne lui convenait, et finalement elle se dirigea sur l'endroit où l'accident avait eu lieu, près d'un large aucuba (le seul, je crois, parmi les arbustes) et dit : « Ça doit être là, il y a le chemin, l'herbe, le buisson, mais je croyais que ça serait plus loin de la maison. »

« Je dois ajouter que je n'avais pas moi-même fait attention à ce buisson, mais comme je les passais tous en revue au moment où nous fûmes attaqués par le chien, et que celui-là est près de l'endroit où je fus terrassée, il semble possible que ce soit le dernier que j'aie remarqué, et il peut m'avoir impressionné plus que je ne le savais. »

A priori il semble qu'il n'y ait pas de raison pour supposer que les hallucinations instructives et que l'on peut provoquer sont limitées au sens de la vue. La plupart des phénomènes visuels qui ont amené des expériences de cristal-vision peuvent être mis en parallèles avec des phénomènes d'audition des mêmes genres. Il y a des personnes qui entendent des lumières aussi bien que des personnes qui voient des sons; et les *illusions hypnagogiques*, quelquefois, prennent aussi bien la forme d'impressions auditives que celle d'impressions visuelles. Je laisserai de côté ce sujet jusqu'à ce que j'aie un plus grand nombre de cas expérimentaux à comparer; mais je suis heureux de finir ma collection actuelle par la communication suivante de Miss X..., dont l'exemple, j'espère, pourra être suivi par d'autres personnes expérimentant avec des coquilles avec autant de profit que pour la cristal-vision.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

QUELQUES OBSERVATIONS
SUR LES
PHÉNOMÈNES DITS SPIRITIQUES [1]

PAR M. LE Dr FREDERIK VAN EEDEN

Les phénomènes dont je veux vous parler quelques instants peuvent être désignés sous le nom de spiritiques, parce qu'ils ont été attribués, dès leur découverte, à l'influence des esprits, c'est-à-dire de ce qui reste de l'homme après sa mort.

Les faits se présentaient immédiatement comme tels, et si cette explication n'a pas été adoptée universellement, ce n'est pas parce qu'elle ne suffisait pas. Au contraire, on peut dire que l'hypothèse est plus que suffisante. Seulement, on ne voulait pas l'adopter parce qu'on ne croyait pas qu'il reste quelque chose de l'homme après sa mort, excepté le cadavre.

La science académique, obligée enfin de s'en occuper, ne fut-ce que pour défendre ses plus sacrées théories et combattre une hérésie qui commençait à devenir inquiétante, a réussi à réduire considérablement le nombre des phénomènes déclarés convaincants.

1. Communication faite au IVe Congrès international de psychologie, Paris, 1900). Les notes complètes des séances paraîtront dans les *Proceeding of the society for Psychical research*, livraison d'octobre 1901.

Néanmoins il en reste toujours dont les observateurs les plus sérieux et les plus scrupuleux considèrent comme impossible l'explication selon les lois physiques.

Il y en a de deux genres : les phénomènes physiques, et les phénomènes spychiques. Ce sont les seconds seulement dont je me suis occupé suffisamment pour en avoir une opinion décidée.

Pour préciser : il y a des personnes douées de facultés exceptionnelles qui leur donnent des connaissances impossibles à obtenir par le moyen des sens.

Sur ce point, tous les observateurs sérieux et scientifiques qui se sont occupés longuement et profondément de la question sont maintenant d'accord. Il y a quinze ans, les spiritualistes devaient se contenter de quelques noms de parade : Fechner, Zollner, William Crookes. Maintenant, s'il ne s'agit que des savants qui acceptent la réalité des faits sans entrer dans leurs explications, la liste est bien plus longue. Après les expériences répétées avec Mme Thompson, de Londres, j'ose me ranger parmi les observateurs convaincus.

Cependant, tout en acceptant les faits comme réels et indiscutables, on diffère encore quant à l'hypothèse qui doit servir d'explication.

Peut-être le parti le plus sage est-il de s'abstenir absolument de former aucune hypothèse. La première condition pour bien observer les phénomènes doit être une attitude rigoureusement neutre et passive.

Mais pour l'esprit habitué à nos méthodes scientifiques modernes, cette attitude est à peu près impossible. Il lui faut une hypothèse, même pour les faits les plus confus, les plus disparates. Il veut agir, trouver le secret, suivre les liens qui unissent et pour agir il lui faut quelque conception qui puisse servir de guide.

En cela l'homme scientifique est comme l'homme vulgaire, sans résignation philosophique, qui ne peut jamais croire qu'il y a des choses trop hautes, ou trop profondes pour son intelligence et qui ne peut s'empêcher d'échafauder une hypothèse quelconque immédiatement après l'observation du fait.

Il y a maintenant deux groupes bien marqués dans le camp des observateurs, quand on élimine les gens qui nient tout.

Le premier groupe accepte plus ou moins complètement l'hypothèse primitive des spirites et croit à l'influence des esprits, des êtres impalpables et invisibles, sur le corps, le cerveau, les organes d'une personne vivante.

Le second groupe accepte les faits comme tout à fait extraordinaires, mais n'admet pas qu'on ait trouvé jusqu'à présent un seul fait qui nous contraigne absolument à supposer l'existence des esprits, agissant sur le cerveau du médium. Ils disent que tout peut s'expliquer par des facultés personnelles, quoique très exceptionnelles, du médium, ainsi que la télépathie et la clairvoyance.

Voilà l'état des choses, dans ce poste avancé de la science moderne. Les deux côtés se sont accentués si clairement qu'on se sent obligé de prendre parti aussitôt qu'on est entré dans cette matière. La discussion a été assez vive, elle est menée des deux côtés avec beaucoup d'habileté et d'éloquence.

Évidemment, comme explication, la première hypothèse est beaucoup plus simple. Une fois donnée l'existence des êtres immatériels qui peuvent agir sur l'homme, tout le reste s'explique aisément. Comme hypothèse cette idée n'a rien d'absurde ou de contradictoire. Au contraire, au point de vue philosophique, l'idée paraît beaucoup plus probable qu'il y a une infinité d'êtres intelligents, plus intelligents que nous, et qui échappent à nos moyens d'observation pendant qu'ils nous entourent, — que l'arrogante supposition que nous serions le comble du développement intellectuel, parfaitement unique dans notre existence humaine, et qu'il n'y aura pas de possibilité pour un être vivant d'exister près de nous sans que nous puissions l'apercevoir. Nos moyens de perception ne sont-ils pas limités au petit nombre de cinq, avec un champ d'observation très restreint pour chacun?

Il y a donc des savants, et parmi eux des noms très célèbres, qui expliquent tous les phénomènes en considération de l'action des esprits. C'est l'opinion, par exemple, de M. Alfred Russel Wallace.

Pourtant, tout en acceptant la possibilité, même la probabilité de l'existence des esprits, on peut se débattre aussi longtemps que possible contre leur usage comme moyen d'explication. Ce serait, en effet, trop commode et contre l'économie scientifique qui prescrit une parcimonie extrême dans l'emploi des forces causales, et une grande prudence dans chaque pas vers l'inconnu.

La télépathie et la clairvoyance étant reconnues comme réalités, les facultés indéfinies et merveilleuses de l'homme inconscient ou « subliminal » étant prises en considération, il faut attendre jusqu'à la dernière nécessité avant d'avoir recours aux esprits. Telle est l'opinion du professeur Sidgwick, de Mme Sidgwick, de M. Podmore et autres.

Au point de vue théorique cette position est inattaquable. Il est toujours très difficile de prouver rigoureusement qu'une certaine chose que le médium paraît connaître a été hors de la porte de sa perception inconsciente pendant toute sa vie. Et cette difficulté s'accroît jusqu'à l'impossibilité quand on admet une faculté comme la clairvoyance, pour laquelle il n'y a ni obstacle ni limite, soit dans l'espace, soit dans le temps.

Je veux donner un exemple, choisi de ma propre expérience avec Mme Thompson. On avait pris toutes les précaucautions possibles pour cacher mon nom et ma nationalité. J'entrai à la première séance sans être annoncé ni introduit. Mme Thompson ne voyait qu'un inconnu, comme il s'en était présenté plusieurs fois auparavant. Eh bien! à cette séance, où je n'étais que spectateur et auditeur muet, elle a fait des efforts assez réussis pour prononcer mon nom. A la seconde séance, sans que j'aie été en aucun rapport avec elle, elle a donné mon nom entièrement prononcé lu comme par un Anglais, c'est-à-dire Iden, et comme entendu, c'est-à-dire Eden, et les prénoms de ma femme, d'un de mes enfants. Ensuite elle a indiqué ma patrie et mon domicile.

C'est-à-dire elle a prononcé ces noms sans savoir leurs rapports exacts. Elle commençait par m'appeler M. Bussum (Bussum étant le lieu que j'habite), elle demandait ce que voulait dire : « Netherlands » Pays-Bas, elle disait que j'avais

un parent qui s'appelait Fredérick, ensuite que j'étais un jardinier d'Eden, et ainsi de suite. Ce n'est qu'à la fin de plusieurs séances qu'elle sut comment débrouiller ce pêle-mêle de sons et de noms.

Pour expliquer ceci on peut faire trois ou quatre suppositions :

1° Fraude consciente, un système d'espionnage, un bureau d'informations secrètes d'une telle perfection que le gouvernement anglais pourrait en être jaloux. Pour quiconque connaît Mme Thompson cette idée est tout à fait inacceptable ;

2° Fraude inconsciente. Le médium aurait vu une lettre, une carte de visite quelque part, et par une perspicacité et une force de combinaison incroyables de la part de sa conscience subliminale, aurait conclu que ces noms se rapportaient au personnage inconnu qu'il voyait pour la première fois et à l'improviste;

3° Information, par les esprits qui me connaissent. C'est l'explication fournie par Mme Thompson elle-même. C'est-à-dire quand elle parle en somnambulisme, sa voix nous dit qu'une autre personne, un esprit, nous parle par sa bouche pendant que Mme Thompson dort. En effet, Mme Thompson, en se réveillant, nous raconte de longs rêves qu'elle a eus sur toutes sortes de sujets, pendant que parlait avec nous sa voix de médium.

Enfin, la quatrième supposition peut être que Mme Thompson est clairvoyante, qu'elle lit dans mon esprit inconscient et y trouve les particularités sur ma personne, et qu'enfin elle construit avec ces données un esprit, figure fantastique qui parlerait par sa bouche.

Qu'est-ce qu'il nous faut maintenant pour écarter les suppositions fausses? Quelle évidence peut diriger notre choix?

La question de fraude m'a paru facile à résoudre. Quand j'eus reçu, par trois fois de suite, des renseignements sur des objets dont l'origine n'était connue que de moi, renseignements pour la plupart justes et très caractéristiques, quand j'eus obtenu le prénom et la description exacte d'un jeune homme qui s'était suicidé et dont j'avais apporté une pièce de vètement sans mettre *aucune personne au monde* dans ma

confidence, je fus bien sûr qu'il n'y avait là ni question de fraude, ni de coïncidence. Assurément cette évidence ne suffit pas pour quiconque veut douter de mes facultés de mémoire et d'observation, ou de ma véracité. Mais aucune évidence n'est suffisante en soi, toutes veulent être répétés et renforcées par l'évidence des autres.

Restait pour moi le choix entre la télépathie ou la clairvoyance — et les esprits communicateurs.

Il y avait là des difficultés très complexes et très profondes. L'explication par télépathie nous oblige à supposer que nos idées se communiquent, sans moyens connus, au cerveau du médium. Mais par quelle distance? Peut-on présumer avec quelque droit que ce mode de communication dont on ne sait absolument rien soit sujet aux mêmes lois que la lumière et le son? Est-ce qu'il y aura télépathie seulement quand je suis dans la même chambre, ou quand je fais un grand effort pour concentrer mes pensées? Et comment peut-on éviter la télépathie de toutes les autres personnes au monde dans toutes les parties de notre terre?

Au premier abord, on dirait que la télépathie est exclue, quand le médium me raconte une chose que je ne savais pas moi-même.

La voix de Mme Thompson m'a dit, en effet, des choses vraies que je ne savais pas, ou ne croyais pas savoir. Elle m'a donné des noms hollandais que je n'avais jamais entendus, que je sache, et dont j'ai rencontré les porteurs quelques semaines après en Hollande.

Mais si les distances ne comptent pas, en télépathie, — et c'est de quoi nous sommes absolument incertains, — qui me dira s'il n'y avait pas là de la télépathie par quelque autre personne, consciente ou inconsciente, en Hollande ou ailleurs?

Et, d'autre part, qui me dira si les distances ne comptent pas dans la communication par le moyen des esprits?

A ce sujet je veux vous raconter une observation très curieuse. Le jeune homme dont j'avais apporté la pièce de vêtement (gilet de flanelle) avait fait, avant de se suicider par un coup de pistolet, une première tentative en se coupant la

gorge. Cette tentative ne réussit pas, la blessure guérit, mais en laissant des traces dans une voix altérée et voilée et une petite toux continuelle très caractéristique. Eh bien, quand je m'approchai de Mme Thompson avec la pièce de vêtement, sa voix devint graduellement voilée et altérée et elle eut la petite toux très reconnaissable du jeune homme. Après trois séances, la toux persistait même hors du somnambulisme et elle n'a pas disparu avant que j'aie quitté l'Angleterre.

S'il y a eu de la télépathie dans tout cela, j'en ai été bien innocent. Et s'il n'y a pas d'effort de la part de l'agent, il me semble que l'idée télépathique devient tout à fait vague. Pour moi, cette idée n'a que très peu de valeur comme hypothèse explicative. Selon les apparences, ce n'était pas ma pensée, mais les choses que j'avais en moi, qui agissaient sur le médium. Et j'ai été bien plutôt enclin à parler d'une « âme des choses ».

Reste enfin la « clairvoyance ». Et ici encore, parce que l'idée est mal définie et inconnue dans ses lois ou conditions, on peut avec elle expliquer tout ce qu'on veut.

Nous savons que l'âme inconsciente ou subliminale est un dramaturge de premier ordre. Nos rêves, nos songes, sont des comédies ou des drames étonnants et pas le moins pour nous-mêmes. Les hystériques sont des artistes dramatiques consommés. Et chacun sait qu'on peut ordonner à un hypnotisé de représenter tel ou tel rôle et qu'il jouera ce rôle avec une perfection et une finesse admirables.

De cette façon, tous les esprits qui se présentent par la bouche d'un médium peuvent être expliqués. Et quand on admet la clairvoyance, qui peut donner des renseignements sur le passé et sur l'avenir, de partout et de tous les hommes qui ont vécu ou qui vivront dans le monde, quel miracle d'évidence le pauvre revenant peut-il donner, pour s'acquitter de l'accusation fatale qui n'est qu'une création factice, dramatique, construite par le médium avec des données sans restrictions quelconques ? Qu'il est, enfin, « made in England » fabriqué en Angleterre ?

Par exemple, le jeune homme dont j'ai parlé m'a donné

comme preuve d'identité, les noms hollandais d'une personne qui n'était nullement dans ma pensée, d'un lieu bien connu de nous deux ; enfin, il m'a rappelé la dernière conversation que j'ai eue avec lui et que j'avais oubliée. Tout ceci peut être expliqué comme télépathie inconsciente. Enfin, il m'a donné un nom que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais entendu. Mais le médium, étant clairvoyant, peut avoir vu ce nom en rapport avec le jeune homme, dans quelque scène, dans le passé, et voilà une donnée pour établir l'identité de sa création.

Il est clair que de telle façon il n'y a pas d'évidence possible.

D'autre part, j'ai trouvé très difficile de contredire théoriquement l'opinion contraire qui dit qu'il n'y a pas de télépathie, ni de clairvoyance comme facultés personnelles, mais que tout est l'œuvre des esprits. Selon cette opinion, — maintenue par des intelligences très supérieures comme Russel Wallace, — les esprits nous entourent toujours et en tout lieu, et, n'ayant rien à faire de plus pressant, s'occupent sans relâche à nous communiquer des impulsions, des idées ou des fantaisies. Selon leur caractère malin ou bienveillant, et selon l'impressionnabilité, plus ou moins sensitive de notre esprit, l'état sain ou morbide, ces influences seront agréables ou terribles, insignifiantes ou merveilleuses.

Ainsi s'expliquent la télépathie, la clairvoyance, toutes les qualités attribuées à l'âme inconsciente, les rêves et même les hallucinations et les fantaisies des aliénés.

Cette position m'a paru très forte. En étudiant les rêves et les idées morbides des aliénés, j'ai reçu bien souvent l'impression vive qu'il y avait là quelque influence maligne, diabolique ou démoniaque, qui profitait de la faiblesse physique d'un homme pour l'attaquer avec toutes sortes de fantaisies drôles, lugubres ou terribles.

Il m'a toujours paru très invraisemblable qu'il fallût expliquer tout cela par l'inconscient ou par une seconde personnalité. Et, en outre, tous ces termes psychologiques modernes, tels que : inconscient, subliminal, seconde ou troisième personnalité, sont-ils beaucoup plus clairs et

plus scientifiques que les termes : « démon », « esprit », ou « revenant » ?

Nous sommes obligés, dans ces matières difficiles, de nous confier beaucoup aux impressions personnelles et de former des conceptions plus ou moins intuitives. Cela n'a pas l'air très exact, mais c'est inévitable, et du reste il en est ainsi dans toutes les branches de la science. Même l'astronomie repose sur des impressions personnelles, mais vérifiées par plusieurs et sur des conceptions intuitives de probabilité, confirmées par l'observation répétée.

Mon impression personnelle a subi les variations suivantes : pendant la première série d'expériences, en novembre de l'année passée, j'ai eu deux ou trois fois l'impression très vive que l'homme, dont j'avais apporté des reliques, — à savoir une paire de gants, — et qui était décédé il y a seize ans, était vivant comme esprit, et en rapport direct avec moi par l'intermédiaire de Mme Thompson. Une quantité de petits détails me donnaient l'ensemble d'une évidence complète.

Revenu en Hollande, je trouvai qu'il y avait des fautes inexplicables. Si j'avais réellement parlé à l'homme décédé, il n'aurait jamais pu faire les erreurs que je trouvai dans mes notes. Et ce qui est remarquable, c'est que ces erreurs se trouvaient presque toujours dans les détails que je n'avais pas sus moi-même et que je n'étais pas en état de corriger sur-le-champ.

Par conséquent mon opinion changea. Les faits n'en restaient pas moins certains et merveilleux, impossible de les attribuer à la fraude ou la coïncidence. Mais je doutais de l'impression, que j'avais d'avoir eu affaire réellement à l'esprit d'un décedé. Je croyais avoir eu affaire à Mme Thompson, qui pouvait se renseigner par des moyens extraordinaires, et jouait de bonne foi le rôle d'un esprit.

En cela elle se serait laissé guider par des signes involontaires de ma part, approbatifs ou négatifs. Comment expliquer autrement le grand nombre de faits véridiques composant une évidence complète, et comment expliquer les erreurs sur ce qui m'était inconnu à moi-même ?

Mais dans la seconde série, en mai et juin passé où j'ap-

portais une pièce de vêtement, d'un jeune homme mort par suicide, depuis cinq mois, l'impression primitive se répétait et beaucoup plus forte. Il y avait des détails frappants. C'était pendant quelques moments absolument comme si je parlais au jeune homme. Pendant quelques moments, disje. Je parlais le hollandais et j'étais compris. L'expression de joie et de reconnaissance dans les gestes, quand nous nous étions compris, était trop juste et trop à propos pour être jouée.

La tournure des informations était extrêmement remarquable. Par exemple, l'information qu'il s'était coupé la gorge commençait ainsi : « Ah ! qu'il a le caractère doux. Qu'il est bon et doux ! Il me cache le sang qu'il a sur la gorge. Il ne veut pas que je m'effraye en voyant le sang sur sa gorge. Il est si tendre. » Voilà le caractère du jeune mort indiqué d'un seul trait.

Nellie disait aussi : « Ah ! monsieur le docteur ! je ne vois plus votre tête. Comme vous êtes drôle sans tête ! Ne faites jamais couper votre tête. Oh ! c'est lui qui me cache votre tête (à savoir le jeune suicidé). Il me cache votre tête pour me montrer comment on a caché sa propre tête quand on le trouva mort. »

Jusqu'ici le soi-disant esprit ne parle pas encore par la bouche de Mme Thompson, mais se présente et parle à un autre esprit, la petite Nellie, qui donne les informations. Mais enfin, après beaucoup d'efforts, l'esprit du jeune homme parla aussi directement — on prit le contrôle, selon le terme technique — et tâcha de prononcer quelques mots hollandais et anglais.

Alors il me sembla que j'étais en état de suivre le procès et d'indiquer le moment juste où l'information véridique cessait et où la comédie commençait. Presque imperceptiblement le médium prend le rôle de l'esprit, complète les informations, arrange, ajoute, et enfin, rend l'esprit présentable.

Ce qui est pour cela de première importance, c'est l'encouragement. Avec un peu d'encouragement et d'enthousiasme on peut voir le médium perfectionner sa création jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien de véridique. Ainsi s'explique l'em-

ballement complet dans lequel sont tombés tant de spirites très sincères.

Et voilà maintenant où j'en suis. Il m'est impossible de douter que pour quelques instants j'aie eu affaire aux manifestations volontaires d'une personne décédée. Dans cela on doit toujours compter avec un certain désir très général de nier après coup tout ce qui s'est passé de peu commun ou d'incroyable. Au moment même on est bien sûr, le lendemain on dit : il faut que je me sois trompé. Aussi ce n'est que la répétition qui peut convaincre.

Mais il m'est impossible aussi de douter que Mme Thompson — toute de bonne foi — imite les esprits pour une grande part. Par exemple, j'ai des doutes sérieux sur les esprits de contrôle, comme ils sont appelés par les spirites, et je préfère maintenant, dans les séances, faire comme s'ils n'y étaient pas, sans les nier pourtant, selon l'attitude rigoureusement neutre qui convient à l'observateur.

L'éducation du médium y entre pour beaucoup. Certes, l'éducation de Mme Thompson par un savant comme M. Myers a été excellente, et après tant de médiums gâtés par les observateurs crédules et fanatiques, nous ne pouvons lui rendre assez d'hommages. Mais néanmoins, la matière est tellement délicate et l'esprit humain est chose tellement subtile qu'il n'est pas aisé d'atteindre à la perfection de son maniement. Je crains qu'il y ait eu dans l'éducation du médium encore toujours trop d'idées préconçues qui se sont inculquées d'une manière incorrigible. Maintenant elle ne laisse pas venir les phénomènes, véridiques et originaux sans doute, en toute passivité. Elle y entre avec explications, arrangements, et perfectionnements, qui en troublent l'observation et en gâtent la valeur.

Selon moi, il n'y a pas de différence essentielle entre les visions d'un médium et les rêves. Dans tous les deux les personnes sensitives peuvent avoir des rapports avec la sphère qu'on a appelée le surnaturel, ou le monde des esprits, ou bien la mémoire collective de la race. Les prophéties et la clairvoyance donnent la preuve qu'on touche à une existence outre-temps et outre-espace. Dans cette conviction et ayant

observé mes propres rêves depuis longtemps, j'ai tâché d'établir un rapport entre mes songes et le somnambulisme de Mme Thompson. Et par trois fois, pendant que j'étais en Hollande j'ai réussi, par un effort de volonté, à appeler Nellie dans un rêve. Mme Thompson a annoncé dans le sommeil somnambulique que je l'avais appelée, la date correspondait avec mes notes. La troisième fois, ce qui est très remarquable, je l'appelais, par erreur comme je croyais, avec un nom anglais que je ne connaissais pas, c'est-à-dire voulant appeler Nellie, je prononçais le nom Elsie, Elsie. Deux jours après je reçois une lettre, annonçant que j'avais prononcé le nom Elsie, et que ce n'était pas une erreur parce qu'il y avait en effet un esprit nommé Elsie, que Mme Thompson connaissait bien. Pour moi le nom était tout nouveau. Voilà un petit fait qui peut provoquer de longues digressions.

Il va de soi que ces rêves dans lesquels on est en état d'appeler quelqu'un ont un caractère spécial. C'est-à-dire qu'on a dans le songe assez de conscience de son état et assez de présence d'esprit pour exécuter un acte volontaire préparé d'avance. Pour arriver à cela il faut de l'exercice et de la patience. On parvient souvent à modifier ses songes volontairement, sur le moment même, en disant par exemple : je veux rêver maiutenant d'une église, d'une certaine ville, etc., et ensuite les observer avec une présence d'esprit complète, Ça ne réussit pas toujours, mais de temps en temps par des conditions favorables. Pourtant ce sont bien de véritables rêves, dans un sommeil profond et bienfaisant. Et l'expérience réussie m'a donné une conviction que désormais rien ne saurait ébranler. Par malheur dans les derniers temps il paraît que le rapport est interrompu.

Le temps ne me permet pas d'en dire plus sur ce sujet. Aussi suis-je obligé de passer beaucoup de détails curieux. Par exemple de petites prophéties ou prémonitions. Peut-être serais-je en état plus tard de publier des observations plus détaillées.

Pour le moment, je veux terminer avec la réflexion que nous avons dans cette matière devant nous un pays encore à peine inexploré, plein d'intérêt, sans limites visibles. Il y a

là la possibilité d'observation et même d'expérience selon des méthodes scientifiques.

Mais il y a là aussi un danger d'égarement plus sérieux que dans toute autre part de la science.

Et non seulement d'égarement scientifique et intellectuel, mais aussi d'égarement moral. On peut construire des hypothèses, des religions, des eschatologies à son bon plaisir, et le médium docile vous montrera toutes vos machineries en pleine fonction.

Voilà ce qui doit nous rendre prudent jusqu'à l'exagération. Et voilà ce qui paraît bien justifier les religions orthodoxes qui condamnent l'évocation des esprits comme immorale, comme touchant aux secrets cachés pour l'homme par l'Éternel.

F. v. E.

BIBLIOGRAPHIE

Audition colorée et Phénomènes connexes observés chez les écoliers, par Aug. Lemaitre, professeur au Collège de Genève, avec 120 figures. Paris, F. Alcan, éditeur, boulevard Saint-Germain, 108. Prix : 4 fr.

C'est une étude bien curieuse et fort intéressante que celle que nous annonçons sous ce titre. L'auteur de cette étude, professeur au Collège de Genève, possède les qualités voulues et il est admirablement placé pour mener à terme un travail captivant mais qui aurait rebuté des chercheurs moins patients, moins perspicaces et moins que lui au courant des recherches psychiques. Beaucoup de nos lecteurs se rappellent sans doute les deux articles si intéressants, relatifs aux expériences avec Mlle Smith, que M. Lemaitre nous a envoyés pour les *Annales des Sciences psychiques*, en 1897.

Comme le titre l'indique, il est ici question d'audition colorée, non pas précisément de musique ou de poésie à la mode des décadents, mais plutôt de visions colorées, absolument forcées et inévitables, qui apparaissent à l'ouïe ou à la vue d'une lettre, d'un mot, d'une phrase. L'audition colorée ce sont aussi des diagrammes de forme plus ou moins géométrique, amenés nécessairement par la lecture ou la pensée à propos de groupes naturels comme les mois de l'année, les nombres, les jours de la semaine.

M. Lemaitre, dans une enquête qui a porté sur quatre classes du Collège de Genève, chez des garçons de 13 à 14 ans, a trouvé ce genre de phénomènes beaucoup plus répandu qu'on ne l'aurait supposé et c'est un grand service qu'il rend à la psychologie en publiant ses résultats.

Mais l'enquête n'est guère que le cadre du volume. Ce qui, peut-être plus encore que l'audition colorée, attirera l'atten-

tion du monde intellectuel, ce sont les phénomènes connexes allant jusqu'à l'invraisemblable qui, chez trois des sujet étudiés, ont accompagné l'audition colorée. Chacun de ces trois sujets a son chapitre : Dans celui de Moine on voit apparaître d'étranges clichés amenés par des rencontres fortuites ou des hallucinations visuelles, une dame qui se représente, à la gamme de si, des prières en forme de canapé, etc. — Dans le chapitre de Lefort, on assiste à d'étranges genèses diagrammatiques, à la formation d'une carte de France pour l'adverbe *où*, à celle d'une flèche pour l'adverbe *dessous*. — Dans le chapitre de de Pradel les symbolisations inconscientes, les dédoublements de personnalité ont acquis une richesse inouïe et, croyons-nous, sans précédent connu jusqu'ici.

La compréhension du livre de M. Lemaitre est grandement facilitée par les 120 figures qui accompagnent le texte. Ajoutons encore qu'il ne s'adresse pas aux seuls psychologues, mais qu'il est écrit avec autant d'aisance que de sobriété et qu'il se fait entendre par n'importe qui. Il invite en tout cas à réfléchir sur des faits trop ignorés, pour ne pas dire inconnus de la plupart des gens, même cultivés.

L'année psychologique, par ALFRED BINET, docteur ès sciences, directeur du laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne, avec la collaboration de H. BEAUNIS, directeur honoraire du laboratoire de psychologie à la Sorbonne, et de Th. RIBOT ; professeur au collège de France. Un gros volume in-8° de 800 pages. Prix 15 francs, à la librairie Reeiwald, 15, rue des Saints-Pères, Paris.

Les deux premiers tiers de cet instéressant ouvrage, sont consacrés aux mémoires originaux ; l'autre tiers est consacré aux analyses bibliographiques.

Parmi les documents originaux, nous citerons les nouvelles recherches sur la consommation du pain, dans ses rapports avec le travail intellectuel, par ALFRED BINET. — Revue générale sur l'agnosie, cécité psychique, etc., par Ed. Claparède. — Les méthodes de l'esthétique expérimentale, formes et couleurs, par J. Larguier des Bancels. Recherches anthropométriques par Th. SIMON. — Attention et adaptation, par AL-

FRED BINET. L'auteur s'est préoccupé d'organiser des méthodes pour apprécier, pour mesurer la force d'attention volontaire de chacun. Sa recherche vient combler une lacune en psychologie, lacune dont on peut comprendre l'importance en réfléchissant que, jusqu'ici, après avoir lu et médité l'ouvrage le plus savant sur l'intelligence, on ne peut encore tirer de cette lecture aucune indication permettant de savoir si une personne est intelligente ou non. — Recherches sur la sensibilité tactile pendant l'état de distraction, par ALFRED BINET. — Expériences de suggestion sur des débiles par le Dr SIMON. — Formation des voyelles, par le Dr MARAGE.

Autour « Des Indes à la planète Mars ». Un vol. in-12 de 200 pages, publié par la Société des études psychiques de Genève, Leymarie éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Après la publication, par M. FLOURNOY, de l'étrange et captivant volume : *Des Indes à la planète Mars*, la Société d'Études Psychiques de Genève a entendu, dans plusieurs de ses séances, les remarques, observations et critiques qui font l'objet de ce livre. Elle s'est décidée à les publier telles quelles, espérant que leur lecture servira à dissiper quelques malentendus, préventions et préjugés relativement à la question du spiritisme. Son seul but est la recherche et la découverte de la vérité. On a entendu la note *contre*. Il était bon qu'on entendît la note *pour*.

La Folie. Ses causes, sa thérapeutique au point de vue psychiques, par TH. DAREL, avec une préface du Dr GYEL. Un vol in-8° de 200 pages, éditeurs, Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, et Maurice Reymond, 8, quai de Saint-Jean, Genève.

Les Coulisses de l'Au-Delà (un volume in-18, 3 fr. 50, chez Chamuel et Cie, 5, rue de Savoie), ce nouveau livre que vient de publier notre confrère M. Georges Vitoux, mérite tout particulièrement de fixer l'examen.

Précédé d'une suggestive préface de M. Emile Gautier, ce volume ne saurait manquer d'intéresser vivement tous ceux

qui ont accordé quelque attention au mouvement occultique accompli en ces douze dernières années.

Nul, en effet, mieux que notre confrère, qui a pu suivre de fort près cette curieuse évolution de certains esprits, n'était préparé à en noter — ce que l'on trouvera justement dans *Les Coulisses de l'Au-Delà* — les dessous infiniment précieux pour quiconque désire se faire une idée complète et fidèle de la mentalité de notre société actuelle.

L'histoire de l'Atlantide. Esquisse géographique historique et ethnologique, illustrée de quatre cartes coloriées, par W. Scott-Elliot, un vol. in-12, prix 3 francs, librairie des publications théosophiques, 10, rue Saint-Lazare, Paris.

La première carte représente « le monde il y a un million « d'années et jusqu'à la catastrophe d'il y a envirun huit cent « mille ans. » La deuxième représente « le monde entre les « catastrophes d'il y a huit cent mille ans et celle d'il y a « environ deux cent mille ans ». La troisième représente le « monde après la catastrophe d'il y a deux cent mille ans et « jusqu'à celle d'il y a environ quatre-vingt mille ans. » Enfin « la quatrième représente « le monde entre la catastrophe d'il « y a quatre vingt mille ans et la subversion finale de Poseïdonis, « neuf mille cinq cent soixante quatre ans avant Jésus-Christ. »

La description de l'*Atlantide* est basée sur « la clairvoyance astrale » et sur la « mémoire de la Nature. » Certains théosophes auraient cette fameuse clairvoyance astrale ; ils pourraient lire dans la mémoire de la Nature et savoir, avec une précision absolue, ce qui se passait sur la terre il y a un million d'années, car dit M. A. P. Sinnett dans la préface : « la mémoire de la Nature est rigoureusement fidèle et enregistre les moindres détails. » Heureux ceux qui sont capables de croyances aussi prodigieusement hypothétiques, car ils arrivent aisément à envisager tout au gré de leur imagination et à se figurer que c'est arrivé !

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

LES NŒVI

OU MARQUES DE NAISSANCE

PAR M. LE BARON KARL DU PREL

Le baron Karl du Prel jouit en Allemagne d'une grande réputation, très méritée, comme philosophe. Il a écrit un très grand nombre d'ouvrages relatifs aux sciences psychiques et aux sciences occultes; le dernier qui ait été publié, en 1899, deux années avant sa mort, a pour titre :

Die Magie als Naturevissenschaft.

Il se compose de deux gros volumes où l'auteur s'efforce de montrer que la magie doit rentrer, tôt ou tard, dans le cadre des sciences naturelles et il passe en revue toute la série des phénomènes qu'on a coutume de qualifier d'occultes. Voici du reste la table des matières qui permettra de se faire une idée de la distribution du livre.

Premier volume. — LA PHYSIQUE MAGIQUE



Second volume. — LA PSYCHOLOGIE MAGIQUE

Les deux volumes ont été traduits, à ma prière, par Mlle Th... à qui tous les psychologues doivent être extrêmement reconnaissants du dévouement avec lequel elle a mis si souvent à notre disposition sa connaissance des langues étrangères.

La section 4 du chapitre V du second volume nous a paru pou-

voir être publiée isolément. On pourra juger par cet extrait de la manière dont le Dr du Prel a su aborder ces questions délicates. Quelle que soit l'opinion qu'on se forme sur ses théories et sur son mode d'exposition, on ne saurait méconnaître que ses écrits sont d'une haute valeur à cause de l'abondance des faits [1], de la justesse des déductions et enfin de l'impartialité avec laquelle ce savant éminent sait s'élever au-dessus des mesquines rivalités d'école.

ALBERT DE ROCHAS.

L'Agnélas, 20 août 1901.

Dans tous les temps et chez tous les peuples les femmes ont affirmé que de vives impressions éprouvées pendant la grossesse pouvaient se répercuter sur l'enfant pendant sa formation et décider de sa condition physique et psychique. De tout temps aussi les savants en chambre ont nié la possibilité de cette influence parce qu'il n'y a pas de lien nerveux entre la mère et le fœtus, mais seulement communication par les vaisseaux sanguins du cordon ombilical. Mais, comme ces messieurs ne se trouvent jamais en situation intéressante, nous avons toute espèce de raisons pour nous en rapporter aux femmes plutôt qu'aux hommes et nous fier à l'expérience plutôt qu'aux raisonnements *a priori*.

Quant aux médecins, ils sont fort embarrassés; car si, d'une part, leurs études théoriques les portent à la négation, d'autre part, ils rencontrent dans leur pratique des faits indiscutables dont il leur est fort difficile de ne pas tenir compte. Le *Berliner Klinik* a exposé [2] le désaccord qui règne à ce sujet dans les cercles médicaux.

Ceux qui, comme Förster [3], considèrent les marques de naissance comme un de ces vieux préjugés dont sont farcies les têtes des nourrices et des vieilles femmes des deux sexes, disent avec raison que les nerfs du système cérébro-spinal communiquent bien avec ceux de l'utérus, mais que le placenta, traversé par des vaisseaux sanguins, n'est que l'instrument d'un échange de sang entre l'enfant et l'embryon et

1. Ces faits étant pour la plupart empruntés à des traités techniques allemands sont fort peu connus en France.
2. Septembre 1892.
3. FÖRSTER. *Die Nissbildungen des Menschen*, 2.

qu'il n'y a pas de communication nerveuse entre eux. Si la marque de naissance ne s'en produit pas moins, c'est que l'échange de sang entre la mère et le fœtus doit suffire.

On conçoit que les médecins qui se sont occupés de magnétisme animal aient été les premiers à reconnaître cette possibilité et à en donner l'explication. Hufeland dit [1], par exemple, que si on arrivait à démontrer la transmission de pensées entre le magnétiseur et les somnambules [2], on pourrait la comparer à l'influence que l'imagination des femmes enceintes exerce sur l'enfant qu'elles portent. Le rapport entre le magnétiseur et le somnambule est *odique*, et comme le sang contient une forte proportion d'od, l'échange du sang suffit parfaitement à établir un rapport odique entre la mère et le fœtus. Ce rapport se produit même par le simple rapprochement de parties organiques; le simple attouchement d'un tiers par le magnétiseur met ce tiers en rapport avec le somnambule. Si donc un rapport odique est possible entre des individus séparés et qu'une liaison solidaire allant jusqu'à la transmission des pensées se forme entre eux, elle paraît vraiment devoir s'établir plus facilement encore entre la mère et le fœtus.

Nous rencontrons cette solidarité partout où on peut démontrer un rapport odique ; dans le rapport magnétique, dans la sorcellerie, dans les contre-enchantements, dans la cure sympathique, dans la sensibilité extériorisée que les disciples de Paracelse connaissaient au moyen âge et au sujet de laquelle Rochas a fait, à notre époque, des découvertes capitales [3]. La solidarité se base partout ici sur la rapport magnétique sans aucune espèce de communication nerveuse. Voilà précisément ce qui a lieu entre la mère et le fœtus. Comme les somnambules connaissent parfaitement les conditions odiques que nous venons d'examiner et qu'elles sont les plus aptes à nous instruire à leur égard, il est certainement à propos de

1. Hufeland. *Ueber Sympathie*, 118.
2. Du Prel emploie le mot *Somnambule* dans le sens que nous donnons au mot *Sujet*, pour désigner une personne apte à subir certaines influences. A. R.
3. Rochas. *L'extériorisation de la sensibilité.*

citer l'opinion de l'une d'elles qui, interrogée sur la marque de naissance, répondit : « Le rapport entre la mère et l'enfant est celui qui existe entre le magnétiseur et le magnétisé[1] ».

La marque de naissance tient donc le milieu entre la sympathie qui existe, on le sait, entre les organes séparés d'un même corps et la clairvoyance des individus isolés. Elle appartient à la *magie magnétique* par le rapport magnétique qui existe entre la mère et l'enfant, rapport qui a lieu par un échange odique sans l'intervention de conducteurs nerveux. Elle appartient à la *magie hypnotique*, en ce que la cause qui provoque la marque de naissance est une suggestion objective, une idéation soudaine et intense et par conséquent dominante, un monoidéisme qui s'imprime dans la conscience de la mère et qui se perpétue odiquement chez le fœtus. Des idéations subites de cette sorte, envahissant toute la conscience, agissent avec une énergie particulière quand elles ont une grande intensité de sentiment et sont accompagnées d'étonnement ou de crainte. L'action de l'esprit sur la matière : voilà le signe caractéristique de toute magie. Et, quand nous voyons cet effet se produire *involontairement* dans la marque de naissance, nous y trouvons une preuve de la possibilité de la magie volontaire ; car le propre de celle-ci est d'imiter la nature au moyen de l'art ; l'hypnotisme moderne nous le fait reconnaître en partie.

Quiconque croit à la suggestion ne peut douter du fait, de la marque de naissance ; et quiconque croit au magnétisme animal s'explique par l'od non seulement la marque de naissance mais toute magie volontaire ou involontaire. Nous constatons, dans le magnétisme animal, que l'od est le conducteur matériel de la force vitale et de la poussée créatrice organique ; et qu'il est, dans la suggestion, le conducteur de la pensée. Comme le rapport odique entre la mère et le fœtus met celui-ci à même de prendre part à la vie psychique et physiologique de la mère, il s'ensuit que la marque de naissance peut se produire aussi bien dans la sphère physiologique que dans la sphère psychique.

1. *Mittheilungen aus dem Sclafleben der August K.* 337.



Si nous jetons un coup d'œil sur la phénoménologie de la marque de naissance, nous voyons que ce n'est nullement un phénomène isolé mais un cas spécial de l'influence magique de l'imagination sur le corps, influence qui se montre aussi par exemple dans la stigmatisation. La marque de naissance est un stigmate produit non sur le corps de la mère mais sur celui du fœtus. En général l'impression ressentie par la mère sur une partie déterminée de son corps crée sur la partie correspondante de celui de l'enfant un stigmate qui apparaît après la naissance; mais, comme cela dépend du degré d'excitation de la mère, des frayeurs subites nous fournissent les principaux exemples de ces marques. Van Swieten voulut enlever, un jour, une chenille du cou d'une belle jeune fille qui le pria en riant de la laisser tranquille, et, comme la chenille restait en place, le savant put examiner à loisir les vives couleurs et les poils hérissés de ce répugnant animal. La mère de la jeune fille lui raconta alors qu'étant grosse de cette enfant il lui était tombé sur la nuque une chenille qu'elle n'avait pu enlever qu'avec peine [1].

Voilà donc les cas les plus nets des marques de naissance : c'est quand une suggestion objective effrayante de la mère produit l'image organique de cet objet sur le corps du fœtus. Nous retrouvons du reste cette croyance chez les femmes de tous les peuples et de tous les temps [2]. Nous voyons même l'emploi expérimental de cette connaissance dans le plus ancien récit de cette nature, celui où Jacob fait boire ses brebis dans une eau où il a mis des branches pelées afin que les agneaux soient marqués [3].

On était autrefois beaucoup moins sceptique en ce qui touche cet ordre de faits parce que l'on connaissait la puissance de l'imagination sur le corps : nous en avons la preuve dans saint Augustin [4], Avicenne [5] et Galien [6].

Paracelse dit : « L'imagination d'une femme grosse est si

1. Van Swieten. *Commentaire sur Boerhave,* III, 406.
2. Ploss. *Das Weib in Natür und Völkerkunde,* I, 504.
3. I. *Genèse,* 30, 27; 43, 4.
4. Saint Augustin. *De civitate Dei,* XVIII, 5.
5. Avicenne. *De animali,* I, 5.
6. Galien. *De theriaca.*

puissante qu'elle peut, dans la création, transmuter de maintes sortes le germe du fruit de ses entrailles; car les parties intérieures de son corps astral agissent si fort et si énergiquement sur son fruit qu'elles y font impression et y exercent une influence[1]. » Il sait aussi que ce sont en général des suggestions objectives qui causent la marque de naissance : « La peur, le dégoût et le désir, sont les causes premières qui mettent en jeu l'imagination[2]. »

On trouve dans Van Helmont des questions qu'il est difficile d'admettre telles qu'il les donne. « Une femme grosse peut par son désir produire chez son enfant une cerise sur le membre et à l'endroit où elle a posé sa main au moment de son envie. Je dis une véritable cerise de chair qui est successivement verte, blanche, jaune et rouge selon les saisons quand les cerises mûrissent sur les arbres. Une cerise de cette sorte rougira plus tôt chez un individu s'il vit en Espagne que s'il vit en Hollande[3]. La réalité de la marque de naissance est défendue de même par Digby[4], par Bartholin, Sennert, Pierre de Castro, Schenk, Kerkring, Salmuth, et Fienus qui en traite avec des détails particuliers[5].

Montaigne parle d'une fille qui naquit toute velue parce que sa mère avait placé au pied de son lit une image de saint Jean-Baptiste[6].

Le professeur Liébault vit de même, récemment, une fille dont la peau était gâtée par de petites taches brunes poilues qui avaient beaucoup de ressemblance avec celles d'une peau de tigre; sa mère avait été violemment émue par la vue d'un tigre avant de la mettre au monde[7].

Le philosophe Malebranche raconte qu'une femme grosse regarda si attentivement l'image de saint Pie pendant la cérémonie publique de la canonisation, qu'elle donna ensuite

1. Paracelse. I, 552 (Huser).
2. Id. II, 910.
3. Van Helmont. *Archæus faber* § 5; *De peste*, c. 11 § 2; *Von Krankheiten*, tract. 54, cap. 14 § 12, cap. 15 § 133 et 135.
4. Digby. *Eröffnung unertschiedlicher Heimlichkeiten der Natur*, 60, 5.
5. Fienus. *De viribus imaginationis*, 6.
6. Montaigne. *Essais*, XXI, 7.
7. Liebault. *Le sommeil provoqué*, 177.

le jour à un garçon qui ressemblait parfaitement à ce saint. L'âge était peint sur sa figure; il n'y manquait que la barbe. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, ses yeux tournés vers le ciel, et il avait un front extraordinairement petit correspondant au raccourcissement du front de l'image du saint dont les regards se portaient vers le ciel. Le bonnet pendant était même marqué sur l'épaule et, là où il était orné de pierreries, se montraient des taches rondes. Tout Paris put se convaincre de la chose parce qu'on mit cet être dans de l'esprit-de-vin[1].

Les exemples des temps modernes confirment l'opinion que la marque de naissance est surtout causée par des suggestions objectives subites et effrayantes. Wüstner a rassemblé d'innombrables cas de cette sorte[2]. — Une femme mariée depuis peu, écossant des pois dans un jardin, bondit tout à coup et porta les mains à son bas-ventre, ce qui fit tomber une chryiomèle qui lui était grimpée sur le corps; il lui resta à cet endroit une douleur cuisante et elle donna le jour à une fille qui portait à l'endroit correspondant l'image très nette d'un scarabée (70). — Une femme, se réveillant subitement, prit les rayons du soleil qui entraient par la fenêtre pour l'incendie de la maison voisine; elle donna naissance à un garçon dont la tête avait le côté gauche presque entièrement couvert par la marque d'une brûlure (83). — Une autre femme fut effrayée par les mains bleues d'un teinturier à tel point que ses jambes en tremblèrent; elle donna le jour à un garçon dont les deux mains étaient bleues (86). — Une paysanne qui s'était assise dans des orties en fût brûlée et se donna une inflammation locale à force de se gratter. Il lui naquit bientôt après un fils qui avait d'innombrables marques de brûlures (72). — Une femme entrant dans une chambre d'auberge où un nègre était couché sur la paille eut peur de cette tête noire crépue et donna naissance à un garçon dont les cheveux étaient tout aussi noirs et crépus (88). — Une femme à qui on jeta sur la tempe une framboise si mûre qu'elle y resta collée et qu'on dut en essuyer le jus, donna

1. MALEBRANCHE. *Recherche de la vérité*, II, c. 7.
2. WÜSTNER. *Versuch über die Einbildungskrafi der Schwangeren.*

naissance à une fille qui avait sur la tempe la marque de la framboise avec sa couleur et sa forme (94). — Un jardinier debout sur une échelle cueillait des raisins et il en tomba une grappe sur le front de sa femme qui se trouvait au-dessous de lui. Elle donna naissance à une fille sur le front de qui on voyait de petits monticules semblables à des raisins (98). — Une femme laissa tomber du jambon piqué au bout d'une fourchette dans du bouillon brûlant dont elle eut la figure éclaboussée. Il lui naquit un fils dont la figure portait de petites ampoules rouges semblables à celles qu'avait eues la mère (101). — Une femme qui traversait un champ entendit un coup de fusil et vit en même temps passer auprès d'elle un lièvre qui laissait derrière lui des taches sanglantes; elle toucha ces traces pour mieux s'en rendre compte et vit que ses doigts étaient tachés de sang. Elle se coucha ensuite le long d'une haie et s'endormit. Elle fut réveillée par un chatouillement sur la peau, dû à un serpent qu'elle saisit et rejeta loin d'elle. Il lui naquit un fils qui avait sur la cuisse l'image d'un serpent et, au bout des doigts de la main droite, des proéminences d'un rouge sang (112). — Une femme se réfugia pendant un orage dans les gerbes d'un champ. Une souris lui grimpant sur le ventre, elle la frappa des deux mains si bien que la bête retomba morte. Elle donna naissance à une fille qui avait au même endroit l'image d'une souris et des raies d'un rouge sang (116).

Unzer a raconté que l'enfant d'une dame avait eu la variole et qu'il lui en était resté sur le front une grande tache rouge. Lorsqu'elle fut de nouveau enceinte, elle se garda de voir son enfant, mais elle l'aperçut un jour par hasard et donna naissance à deux jumeaux qui avaient sur le front et sur le nez des taches semblables[1].

Le Dr Brandis remarqua que le fils d'un de ses malades avait au lobe de chacune de ses oreilles un trou dont le pourtour était rouge, mais qui semblait avoir été bouché. Le père, la mère et tous les gens de la maison assurèrent que l'enfant était venu ainsi au monde. La mère étant grosse

1. Unzer. *Der Arzt*, VII, 399.

avait fait percer les oreilles de sa fille aînée parce qu'on lui avait recommandé un procédé sans douleur; mais la jeune fille poussa des cris affreux, ce qui effraya beaucoup la mère. — Brandis vit, dans une autre famille, un garçon dont le bec-de-lièvre semblait avoir été très heureusement opéré. Lorsqu'il voulut savoir qui avait fait cette belle opération, il apprit que la mère, étant grosse, avait été appelée chez une voisine dont le fils venait justement d'être opéré d'un bec-de-lièvre par le chirurgien. Elle fut violemment saisie en voyant cette lèvre sanglante et les aiguilles d'argent, ce qui détermina la marque transmise à son enfant[1].

Johann Gottlob Krüger a écrit : « Je connais moi-même quelqu'un qui a dans l'un de ses yeux l'image d'une mouche avec une seule aile, et, dans l'autre œil, l'image de l'autre aile. L'origine en est que, pendant sa grossesse, la mère, ayant une mouche posée sur son œil, la tua avec la main et qu'une des ailes que le choc avait détachée resta collée à cette main et frôla l'autre œil[2]. »

Une femme enceinte qui s'était endormie, le front sur une peau de lapin, alla après son réveil devant une glace et vit que le côté du front qui avait appuyé sur la peau était rouge, en sueur, avec des poils collés dessus. Une voisine survint et lui fit observer que cela pouvait occasionner une marque de naissance. Dès cet instant la future mère fut obsédée par la crainte que cela ne survînt et il lui naquit une fille qui avait sur le front une marque poilue, d'un brun foncé[3]. La suggestion objective n'aurait peut-être pas suffi dans ce cas comme dans les deux suivants, rapportés par Bjórnsón[4], si elle n'avait été fortifiée par une autre suggestion durable.

« Ma femme et moi, dit Bjórnsón, nous étions ensemble en chemin de fer et j'entrai en conversation avec un homme assis en face de nous. Il avait une petite excroissance à l'oreille et ma femme ne pouvait en détourner les regards, tout en pensant : « Il serait pourtant fâcheux que l'enfant dont

1. BRANDIS. *Ueber psychische Heilmittel and Magnetismus*, 54.
2. KRUGER. *Physik*, II, c. 23.
3. WUSTNER. *L. c.*, 99.
4. *Neue deutsche Rundschau*, VII, 799.

« je suis grosse eût une excroissance au même endroit. » Il en arriva ce qu'elle avait pensé; notre fils l'eût. — Nous allâmes à l'étranger avant la naissance de notre fils cadet. Nous reçûmes souvent, à l'endroit où nous nous fixâmes, la visite d'un homme qui louchait. Ma femme me disait : « Je ne puis « m'empêcher de me demander s'il en sera pour le strabisme « comme pour l'excroissance ». Son pressentiment se réalisa : l'enfant louchait; il fallut l'opérer plus tard. »

La ressemblance du stigmate avec la cause de l'émotion est d'autant plus grande que l'impression est plus violente.

Une chauve-souris s'égara, un jour, dans une salle de bal où les dames effrayées la chassèrent à coups de mouchoir; elle se posa sur l'épaule de l'une d'elles qui s'évanouit à son contact. Cette dame donna, quelque temps après, naissance à une fille qui avait sur l'épaule l'image en relief d'une chauve-souris aux ailes déployées. Il n'y manquait rien : le poil gris, les griffes et le museau se détachaient sur la peau blanche de telle sorte que, plus tard, la jeune fille dut avoir toujours les épaules couvertes[1].

Lorsque les Autrichiens entrèrent en France en 1815, l'aspect de l'aigle à deux têtes sur les drapeaux flottants impressionna tellement une femme que l'enfant qu'elle mit au monde, peu après, en porta la marque sur le dos[2].

Le conseiller d'État Chardel dit avoir vu, dans une fête à Saint-Cloud, une jeune fille de 17 ans dans les yeux bleus de qui on pouvait lire ces mots : NAPOLÉON EMPEREUR. Ils se trouvaient autour de la prunelle et se partageaient entre les deux yeux[3]. Pfnorr complète ce récit en ajoutant que la mère de la jeune fille, étant grosse, avait douloureusement contemplé sa dernière pièce d'or dont il lui fallait se séparer[4].

On voyait à Lauverden, en 1699, un garçon autour de la prunelle droite de qui l'on pouvait lire : DEUS MEUS; autour de la prunelle gauche on croyait lire *Elohim* en caractères hé-

1. FRARIÈRE. *Éducation antérieure*, 17-3.
2. DU POTET. *Journal du magnétisme*, XIX, 546.
3. CHARDEL. *Psychologie physiologique*, 350.
4. *Sphinx*, VII, 302.

braïques. Sa mère avait, disait-on, répété plusieurs fois ces paroles pendant les grandes douleurs qui précédèrent sa naissance. Des milliers de gens purent se convaincre qu'il n'y avait là aucune supercherie [1].

Ce ne sont pas seulement des impressions violentes et subites qui amènent les marques de naissance; des impressions plus faibles, si elles sont durables peuvent avoir le même effet.

Liébault raconte qu'un vigneron ressemblait à s'y méprendre au patron de son village, tel qu'il était représenté à l'église. Sa mère avait eu l'idée, pendant tout le temps de sa grossesse, qu'il ressemblerait à ce saint [2]. — Une femme qui s'endormait régulièrement près du poêle ressentait souvent au réveil une douleur à la partie du front qui avait porté. Elle mit au monde des jumeaux qui avaient tous deux sur le front une empreinte oblongue qui semblait avoir été produite par la fente d'un des carreaux du poêle [3]. — Le marchand Wienskowitz et sa cuisinière furent assassinés et volés à Brieg en l'année 1865. On trouva la majeure partie de l'argent chez l'amie du journalier Siemer qui avait été arrêté comme meurtrier. Lorsqu'on enchaîna celle-ci, on lui mit autour des poignets un anneau de fer large de trois doigts, d'où pendait une chaîne allant jusqu'à la cheville. Cela fit sur la jeune fille, coupable seulement de recel, la plus profonde impression. Elle donna naissance, l'année suivante, à une fille qui portait au poignet un anneau brun parfaitement marqué, semblable en tous points à celui qu'elle avait porté dans sa prison. L'enfant arriva jusqu'à l'âge d'un an environ et garda cette marque jusqu'à sa mort [4]. — Kerner raconte que sa sœur Ludovique, mariée à un pasteur, fréquentait beaucoup pendant sa grossesse la fille du professeur Maier qui avait un œil brun et un œil noir; ce caprice de la nature se transmit à l'enfant de la sœur de Kerner [5].

1. Kerner. *Magikon*, IV, 232.
2. Liébault. *Le sommeil provoqué*, 175.
3. Wsütner. *L. c.*, 108.
4. *Sommerbrodt in der Weiner medizinischen Presse*, 1870.
5. Kerner. *Bilderbuch aus meiner Knabenzeit*, 158.

Il est, naturellement, indifférent que des impressions de cette sorte soient provoquées par un objet réel ou par l'autosuggestion. Je connais, moi-même, un cas de cette dernière nature. Une dame de la plus grande piété avait le désir ardent d'avoir un fils pour pouvoir le consacrer au service de Dieu, et elle fit un vœu à ce sujet. Son premier enfant fut un fils qui portait sur la tête une véritable tonsure comme celle des prêtres catholiques. J'ai pu m'assurer qu'il la porte encore, aujourd'hui qu'il est adulte, bien que la croissance de sa chevelure ait été tout à fait normale et que le diamètre de la tonsure ait un peu diminué. Le jeune homme m'a proposé de me montrer la relation écrite par ses parents au sujet de ce vœu. — Du Potet cite une femme qui avait pendant sa grossesse l'envie constante de mâcher des grains de café et exprimait souvent, en le faisant, la peur que son enfant n'en portât une marque. Elle mit au monde un fils dont la joue droite portait en effet un grain de café[1].

1 Du Potet. *Journal du magnétisme*, XIX, 546.

(*A suivre.*)

SUR LES PHÉNOMÈNES
DITS
HALLUCINATIONS PSYCHIQUES[1]

PAR M. LE Dr J. SÉGLAS

Médecin de l'hospice de Bicêtre, Paris,

Dans un mémoire devenu classique, Baillarger définit l'hallucination comme « une perception sensorielle indépendante de toute excitation extérieure des organes des sens et ayant son point de départ dans l'exercice involontaire de la mémoire et de l'imagination ». A cette hallucination dite psycho-sensorielle, il oppose l'hallucination psychique qui manque d'élément sensoriel et n'est plus « qu'une fausse perception restant bornée à l'intelligence ».

Si l'observation clinique est venue confirmer cette distinction, l'interprétation des phénomènes dits hallucinations psychiques a donné lieu à de nombreuses controverses. Les divergences d'opinion tiennent à des causes multiples : *a*) générales : insuffisance de nos connaissances, complexité et subjectivité du symptôme; ou *b*) spéciales : disparité des phénomènes multiples englobés sous un même vocable;

1. Communication faite au IVe Congrès international de psychologie, Paris, 1900.

signification indécise, variable, qui lui est attribuée suivant les auteurs.

L'origine première de cette confusion réside dans le mémoire même de Baillarger. En effet, après avoir indiqué d'après les mystiques la division des fausses perceptions en intellectuelles et corporelles (hallucinations psychiques et psycho-sensorielles), et signalé d'après eux en *quelques lignes* qu'il y a des visions, des locutions, des odeurs et des goûts « qui tantôt n'affectent que l'âme et tantôt arrivent aux organes des sens », Baillarger consacre *tout son mémoire* (observations et discussions) à l'*étude exclusive* des « locutions intellectuelles » (voix intérieures, épigastriques, etc.). « Je n'ai observé, dit-il même, les halucinations psychiques que pour le sens de l'ouïe et elles ne peuvent guère, en effet, exister que pour ce sens. »

De là, suivant les auteurs, l'acception différente, rarement générale, le plus ordinairement restreinte, du terme *hallucinations psychiques* devenu presque synonyme de *voix intérieures*. De là aussi les divergences d'opinion sur la nature de ces phénomènes.

En réalité, il ne peut y avoir une interprétation unique de l'hallucination psychique qui englobe des phénomènes de mécanisme psychologique et de signification clinique très différents.

Le groupement qui nous paraît le meilleur est celui que nous avons appliqué en d'autres circonstances aux hallucinations vraies. Nous distinguerons ainsi tout d'abord les hallucinations psychiques en deux grands groupes : 1° suivant qu'elles se rapportent à des objets ou personnes; 2° ou suivant qu'elles revêtent un caractère verbal.

PREMIER GROUPE

Les premières correspondent à ces phénomènes de visions, bruits, odeurs, goûts purement intellectuels que l'on observe dans certaines formes psychopathiques et qui ont été si bien décrits par les mystiques lorsqu'ils parlent, par exemple, de « ces visions que l'on n'a pas par les yeux corporels, mais seulement par les yeux de l'âme ».

Cette distinction est significative. Elle spécifie bien que l'objet de la vision n'est pas perçu de la même façon qu'un objet extérieur. L'image visuelle correspondante n'est pas extériorisée. Or, l'extériorité étant le caractère fondamental de l'hallucination, il n'y a donc pas là hallucination vraie.

Déjà, en 1846, Michéa, qui désignait ces phénomènes du nom de fausses hallucinations, les considérait comme intermédiaires à l'idée et à l'hallucination vraie. « Elle (la fausse hallucination), écrit-il, est plus qu'une idée en tant que son objet revêt une forme vive et arrêtée qui se rapproche beaucoup de l'apparence d'un élément matériel, et elle est moins qu'une hallucination vraie parce que cette forme, si vraie et si arrêtée qu'elle soit, ne va jamais jusqu'à en imposer pour celle d'une perception[1]. »

Plus récemment, Kandinsky[2] a étudié sous le nom de *pseudo-hallucinations* des phénomènes psychopathiques parmi lesquels nous semble devoir prendre place la catégorie d'hallucinations psychiques que nous avons en vue actuellement.

Ces pseudo-hallucinations sont des phénomènes participant à la fois de la représentation mentale sensorielle ordinaire et de l'hallucination. Elles diffèrent de la première par leur intensité incomparablement plus grande, par leur spontanéité, leur incoercibilité, par la grande précision sensorielle, le détail, la perfection, la stabilité du tableau. Elles possèdent ainsi la plupart des caractères propres aux hallucinations véritables, sauf un seul, capital en l'espèce. Elles ne créent pas l'apparence d'une réalité objective : elles manquent de ce caractère d'extériorité que Baillarger lui-même regardait justement comme inhérent à l'hallucination sensorielle.

Ces différents caractères se retrouvent dans notre première catégorie d'hallucinations psychiques; et nous sommes ainsi fondés à les considérer plus exactement comme des pseudo-hallucinations dans le sens de Kandinsky.

1. Michéa. *Délire des sensations*, p. 113-118.
2. Kandinsky, *Centralb. f. nervenheilk*, 1884.

DEUXIÈME GROUPE

Ces hallucinations psychiques, de caractère verbal, sont celles qui ont été étudiées spécialement par Baillarger, en opposition avec les hallucinations auditives, comme locutions intellectuelles, voix intérieures, etc.

Ce groupe doit être subdivisé en deux catégories, différant au point de vue du mécanisme psychologique.

A. La première se compose de phénomènes qui sont de véritables hallucinations. Ce sont ces hallucinations verbales motrices que j'ai décrites en 1888, qui correspondent à la plus grande partie des hallucinations psychiques telles que les a étudiées Baillarger [1].

L'hallucination verbale motrice se présente en clinique sous différents aspects, suivant son intensité ou sa complexité.

D'après l'intensité, suivant qu'elle s'accompagne ou non d'un commencement d'exécution des mouvements d'articulation correspondants, on peut avoir une hallucination verbale, kinesthétique simple, ou motrice vraie, cette dernière amenant en dernier terme à l'impulsion verbale.

Pour la complexité, elle se trouve en rapport avec la part, plus ou moins prépondérante, qui revient au centre moteur dans la constitution du phénomène.

L'hallucination verbale motrice n'est pas, en effet, *uniquement* « une épilepsie du centre de Broca » pas plus que l'hallucination sensorielle n'est *uniquement* « une épilepsie des centres sensoriels ». En la qualifiant de motrice, cette dénomination n'avait pour but dans mon esprit « que de rappeler l'intervention des centres moteurs du langage, provoquée par un trouble fonctionnel de ces centres analogue à celui qui, dans les hallucinations psycho-sensorielles, intéresse les centres sensoriels corticaux [2] ».

Or, je me suis expliqué autre part sur le rôle exact qui revient à ces derniers [3]. Sans doute, l'excitation de tel ou tel

1. J. Séglas. *Progrès médical*, 1888, n°s 33-34.
2. J. Séglas. Congrès international de médecine mentale, Paris, 1889.
3. J. Séglas. Hallucinations de l'ouïe. Congrès de Nancy, 1896.

centre de l'écorce, ainsi que l'a fort bien montré Tamburini, est une condition *nécessaire* de toute hallucination; mais elle n'en est pas la condition *à la fois nécessaire et suffisante*. Cela ne peut être admissible que pour les formes les plus élémentaires de l'hallucination; mais dans les formes les plus élevées, d'autres facteurs entrent en jeu qui font de l'hallucination un phénomène psychologique très complexe, *un véritable délire*, dans le sens le plus général du mot. La formule qui fait de l'hallucination simplement une épilepsie de tels ou tels centres de l'écorce ne peut être prise à la lettre. Plus que d'autres, les hallucinations motrices sont de nature à prouver cette distinction. Il est hors de doute qu'elles réclament l'intervention des centres moteurs de l'écorce; mais cela ne suffit pas, et une irritation physique seule, pure et simple, de ces centres ne pourrait expliquer la différence qui existe entre les décharges spasmodiques, convulsives, désordonnées, de l'épilepsie et la représentation de mouvements déterminés, combinés, systématisés, ou de paroles articulées en rapport avec tel ou tel délire constituant l'hallucination motrice, commune ou verbale.

Sans chercher à pénétrer ici le mécanisme intime de l'hallucination, je rappellerai seulement qu'il importe de ne pas perdre de vue les rapports respectifs qui unissent entre eux les différents centres de l'écorce et en vertu desquels la perception comme l'hallucination d'un objet déterminé supposent l'association de plusieurs images constituant l'idée de cet objet. De même, une perception ou hallucination verbale supposent encore l'intervention d'autres centres spéciaux, ayant entre eux les rapports les plus étroits, et dont les images peuvent s'éveiller l'une l'autre.

C'est ce qui arrive en particulier dans l'hallucination verbale motrice. Tantôt l'image motrice de caractère hallucinatoire est la seule saisissable par l'analyse clinique. C'est l'hallucination verbale motrice simple. Tantôt elle s'accompagne d'une autre image verbale, sensorielle, ordinairement auditive, mais plus faible, donnant lieu à un simple phénomène d'audition mentale sans extériorisation. C'est l'hallucination verbale motrice mixte ou sensorio-motrice. Tantôt

enfin, cette seconde image auditive s'extériorise, elle aussi, en même temps que l'image motrice, en donnant lieu à une hallucination combinée.

Tous les phénomènes de la catégorie que nous venons d'étudier peuvent être considérés comme de véritables hallucinations. A part la note caractéristique due au rôle prépondérant du centre moteur verbal, le mécanisme central, psychique est identique à celui de l'hallucination sensorielle. De plus, il y a extériorité. Sans doute, l'image hallucinatoire, motrice, n'est pas localisée dans le monde extérieur. Sa nature même s'y oppose; mais qu'il y ait ou non mouvement concomitant, elle est du moins reportée excentriquement et localisée à la périphérie de l'appareil vocal (voix labiales, épigastriques, etc.).

Ces phénomènes se distinguent donc de ceux de notre premier groupe, pseudo-hallucinations, non seulement par leur caractère verbal, mais encore par leur caractère hallucinatoire. Il est à remarquer d'ailleurs que Kandinsky sépare lui-même ses pseudo-hallucinations « des voix intérieures et de tous les cas d'innervation irrésistible du centre de la parole ».

B. Dans mon premier travail sur les hallucinations dans leurs rapports avec la fonction du langage [1], j'avais déjà indiqué la répartition des hallucinations psychiques de caractère verbal en trois classes. Les deux premières comprenaient les hallucinations verbales motrices, simples ou mixtes, que nous venons d'étudier; et la conclusion relative à la troisième classe était ainsi formulée : « Dans les cas où ces phénomènes (constituant les hallucinations motrices) ne sont pas apparents, il faut remarquer qu'ils peuvent exister cependant sans que l'état mental du sujet permette de les constater ou qu'*ils restent peut-être à l'état faible de simples représentations mentales, auditives ou motrices, associés ou non, sans aller jusqu'à l'hallucination vraie.*

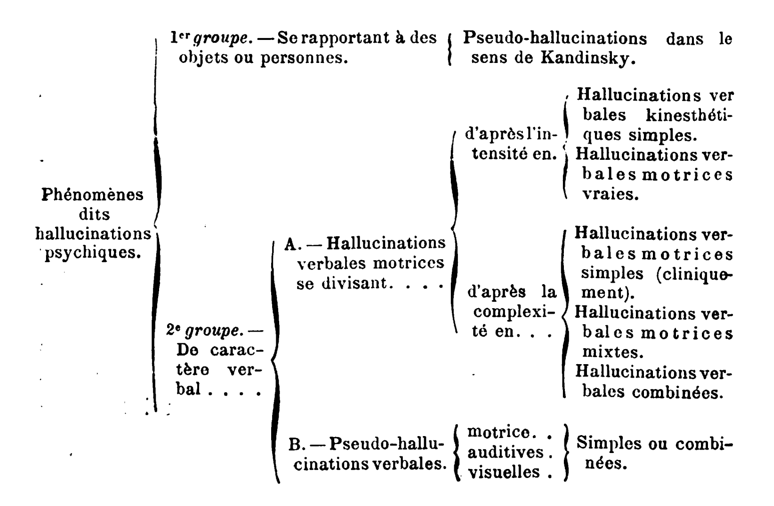
Et, en effet, les phénomènes constituant cette catégorie d'hallucinations psychiques (verbales) n'ont plus, comme les précédents, le caractère hallucinatoire. La voix intérieure

1. J. Séglas. *Progrès médical*, 1880, n° 34.

reste intérieure et ne s'extériorise dans aucun de ses éléments constitutifs. Nous retrouvons là les mêmes caractères que dans les cas du premier groupe envisagés au début de ce travail; et la spontanéité, l'incoercibilité, la précision, l'absence d'extériorisation de la représentation mentale nous autorisent à la considérer comme une pseudo-hallucination spéciale ne différant des premières que par son objet et ses éléments constitutifs, en un mot, comme une *pseudo-hallucination verbale.*

Cette conversation mentale, cette hyperphasie vésanique (Morselli) diffère de la pensée ordinaire en ce que le malade ne reconnaît pas cette pensée comme sienne et la laisse en dehors de sa conscience personnelle; elle n'en diffère encore que par l'intensité, la netteté infiniment plus grande des images verbales intéressées. Dès lors, celles-ci peuvent être tout aussi bien auditives que motrices ou visuelles suivant le sujet et aussi suivant l'affection dont il est atteint. Toutefois, on est bien souvent autorisé à penser, sans pouvoir le démontrer évidemment de façon indiscutable, que la part principale revient à l'image motrice.

Les distinctions que nous venons d'exposer apparaissent plus nette dans le tableau suivant :



Phénomènes dits hallucinations psychiques.

- 1er *groupe.* — Se rapportant à des objets ou personnes. — Pseudo-hallucinations dans le sens de Kandinsky.
- 2e *groupe.* — De caractère verbal . . . .
  - A. — Hallucinations verbales motrices se divisant. . . .
    - d'après l'intensité en.
      - Hallucinations verbales kinesthétiques simples.
      - Hallucinations verbales motrices vraies.
    - d'après la complexité en. . .
      - Hallucinations verbales motrices simples (cliniquement).
      - Hallucinations verbales motrices mixtes.
      - Hallucinations verbales combinées.
  - B. — Pseudo-hallucinations verbales.
    - motrice. . / auditives . / visuelles . — Simples ou combinées.

En résumé, le terme d'hallucination psychique qui, dans son acception la plus générale, désigne des phénomènes disparates, dont beaucoup ne sont même pas des hallucinations, ne peut qu'entretenir des confusions regrettables et doit disparaître de la nomenclature psychiatrique.

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE

PAR F. W. H. MYERS

(*Suite*[1].)

NOTES SUR L'AUDITION PAR LA COQUILLE

Dans le cours de mes lectures sur l'histoire des méthodes de divination, j'ai trouvé beaucoup de choses particulièrement intéressantes et suggestives dans les histoires d'oracles. Je ne veux pas dire dans les paroles proférées par un voyant ou une prêtresse dont on peut trouver le pendant chez nos « médiums entrancés », mais dans les *Bruits mystérieux* d'Homère, les arbres parlants de Dodone, et, chez les Hébreux, Bath Kol « la fille d'une voix ». A une époque plus rapprochée, la divination par la coquille pratiquée par les Bouddhistes du Thibet et par les Chinois et les Hindous présente plus de détails et fait penser aux coquilles de Tritons, à la coquille sur la Tour des Vents à Athènes, et aux histoires sur le respect religieux pour les bruits de coquillages chez les habitants des Iles de la Mer du Sud.

Mais, cependant, tout cela me semblait trop éloigné et mystérieux pour donner un résultat pratique, et ce fut avec un

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings* S. F. P. R., vol. XI (Voyez *Annales des sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n° 1 de 1900, n°s 3 et 4 de 1901.

intérêt tout particulier que je lus dans l'ouvrage de C. G. Leland, sur la *Sorcellerie des Bohémiens* (Fisher Unwin, 1891), qu'encore maintenant les Bohémiens de la Hongrie écoutent la voix de Nivasha, l'Esprit de l'Air, dans les coquillages marins. Apprendre que d'intéressants résultats avaient encore été observés en 1886, était plus excitant même que la suggestion prophétique de la marche entendue par les Israélites au sommet des mûriers, et qui leur inspirait des sentiments guerriers.

La nature m'a douée d'une ouïe extrêmement fine et sensible qu'ont développée quatre ans d'éducation musicale scientifique, et ce fut avec une certaine confiance que je fis l'acquisition d'une *porcelaine* à lèvres lisses d'une grandeur permettant de la tenir dans la paume de ma main et que, la plaçant tout près de mon oreille, j'attendis.

J'entendis d'abord le bruit monotone de la mer que tous les enfants connaissent; mais après quelques minutes d'attention concentrée, mon oreille s'accoutuma à ce son qui devint pour ainsi dire le fonds accompagnant les sons plus articulés qui suivirent.

Je trouve le procédé positivement plus fatigant que celui du cristal, et cette fois, je ne continuai pas. Je ne prolonge jamais l'expérience plus de 6 ou 8 minutes.

Après vingt expériences, je pus résumer les résultats comme il suit :

1. Onze fois j'entendis des voix humaines. Elle se suivaient rapidement dans le cours d'une seule expérience, et peuvent être divisées en deux groupes :

a) Celles plus ou moins reconnaissables; quelquefois venant séparément, quelquefois s'élevant comme d'une Tour de Babel, avec l'effet connu que produit un grand rassemblement. C'était probablement des souvenirs de quelque chose que j'avais entendu, quoique d'un genre qui pouvait ne pas être arrivé à la surface de ma conscience d'une façon ordinaire. Quelquefois j'ai très bien entendu des répétitions exactes de quelques conversations auxquelles j'avais pris part ou encore plus souvent que j'avais surprises. Par exemple, la coquille après un dîner répètera plutôt la conversation de

mes *voisins* de droite que celle de mon interlocuteur de gauche. Il y a là, je crois, une analogie avec la cristal-vision. — Le cristal montre plus souvent ce qui est observé inconsciemment que ce qui l'est consciemment.

b) Voix que je ne reconnais pas et qui n'ont pas de caractère permettant de les distinguer, et qui me donnent des renseignements ou avis que mon moi conscient est capable — quoique peut-être avec effort — de me donner, comme une citation de vers ou de prose, un nombre, une adresse, un avertissement pour écrire une lettre ou envoyer un paquet.

2. Neuf fois j'ai entendu des sons musicaux et je suis certaine que sur les neuf, cinq fois la coquille a positivement aidé ma mémoire. J'étais capable de distinguer et de suivre sans peine, — comme je le fais ordinairement dans une salle de concert, — d'abord une partie, puis une autre du chœur ou de l'orchestre alternativement, et de changer à volonté, comme il m'arrive rarement de pouvoir le faire sans la partition, même par un effort conscient quelques heures après avoir écouté une symphonie ou un concert.

Il est bon de remarquer que la coquille heureusement ne reproduit pas seulement les bruits de la rue ou les cris désagréables des gamins et des orgues de Barbarie. Ne serait-ce pas parce que, comme dans la cristal-vision, la fatigue ou l'irritation qui pourrait être une source de danger en elle-même suffit pour empêcher la réussite de l'expérience ?

Tout cela, cependant, pouvait être attribué à des degrés différents à l'expectation et comme tel, m'aurait désappointée. Cependant, le 3 juin, eut lieu un léger incident que je trouvai encourageant.

J'avais été dehors pendant deux heures, et j'étais rentrée avec mon passe-partout, et j'avais particulièrement remarqué qu'il n'était arrivé ni lettres, ni cartes et je n'avais parlé à personne avant d'entrer dans le salon où mon amie A... était assise lisant. On était près de l'heure du lunch et je pris la coquille comme passe-temps. Comme je l'ai remarqué dans les visions par le cristal, un fait déterminé est vite construit et surgit d'un seul coup, et la coquille ne perdit pas une seconde pour me saluer avec un clair murmure, «Endsleigh-

street », auquel je ne retrouvai aucun sens. Alors, A..., levant la tête, me dit que notre ami Q. H... était venu et m'avait attendue plus d'une heure. « Est-il venu d'Oxford pour la journée ? » demandai-je, « ou habite-t-il près d'ici (comme à l'ordinaire) ». « Non », dit A..., « il a pris une chambre dans Endsleigh-street ». Autant que je me rappelle, jamais je n'avais été dans cette rue de toute ma vie et ce nom ne se rattachait à aucun souvenir. Il était pourtant difficile de supposer que la coïncidence était purement accidentelle.

Quelques jours plus tard, je fus encore plus encouragée. Le 11 juin, un samedi, Mr G. A. Smith passa quelque temps avec nous à des expériences de transmission de pensée, qui réussirent très bien et m'intéressèrent beaucoup. Mr Smith quitta la maison un peu après sept heures. Après le dîner, je pris la coquille qui avait joué un rôle — pas très heureux — dans nos expériences. Voici d'après mes notes exactement ce qui arriva.

(11 juin 1892), samedi soir, 8 h. 30 (X. à G. A. S.).

« Pourquoi, tandis que la coquille me répétait justement ce que vous disiez de vos excursions sur les rochers de Ramsgate s'est-elle arrêtée tout d'un coup pour demander, encore avec votre voix : « Etes-vous donc végétarien ? » Peut-être la dernière fois vous avez dîné et refusé de la viande ? Dites-moi si vous êtes responsable de cette impertinence.

(13 juin), lundi (G. A. S. à X.).

Certainement la coquille à dit la vérité... Comme vous savez, je vous ai quittée peu après 7 heures. Après avoir marché environ un quart d'heure, je rencontrai tout d'un coup Mr M... Je pensais à nos expériences et crains de n'avoir pas suivi très bien sa conversation... mais il fit allusion à des plats d'un restaurant végétarien je ne sais plus où, et alors aussitôt intéressé par la question de savoir s'il était un champion de la cause végétarienne, je l'interrompis avec un « Etes-vous donc végétarien ? » Je crois que ce sont exactement les mots dont je me servis. Il se le rappellera sûrement et il faut que je le lui demande.

(23 juin (G. A. S. à X.).

J'ai repassé aujourd'hui par où j'avais passé le 11 juin en sortant de chez vous quand j'ai rencontré M[r] M... Cela m'a pris juste 11 minutes. Si je vous ai quittée à 7 h. 15, il était probablement 7 h. 30 ou quelques minutes de plus quand je fis la question à M[r] M...

M[r] M... n'était pas chez lui, et, quoique prié de suite de nous renseigner, il n'a écrit que le 22 juin à M[r] Smith, ce qui suit (sans rappeler les détails exacts de la conversation qui précéda) :

« Le principal c'est que vous m'avez demandé, j'en suis sûr, à l'occasion de l'éloge que je faisais du café d'Oxford-street si j'étais un végétarien. — C'est là le cœur de la question et c'est bien établi. »

La trivialité même et le grotesque de l'incident donnent à réfléchir en dehors de sa connexion avec l'audition par la coquille, qui cependant fournit un curieux exemple comme moyen d'arriver à une connaissance inattendue.

Depuis, j'ai noté environ cinquante nouvelles expériences, mais celles que j'ai données peuvent être prises comme typiques dans toute la série. Une demi-douzaine au plus ne peut être comptée comme prouvant la télépathie, vingt peut-être seront classées parmi les résurrections de souvenirs qui n'auraient jamais pu autrement revenir à la lumière et une autre douzaine peut être considérée comme le résultat de l'expectation. Tout le reste consistait en sons musicaux, dont quelques-uns purement imaginés. Ceux-là avaient un caractère très défini, d'autant plus que j'ai réussi à les reproduire au piano ou en les écrivant au moment même, mais ils ne diffèrent pas du tout de ce que je pourrais improviser de la façon ordinaire.

Deux fois seulement, j'ai entendu des phrases suivies raisonnables, dont je ne voyais pas au moment même la connexion soit avec des souvenirs, soit avec des choses imaginées, mais dans les deux cas, je finis par découvrir leur origine, l'une dans un livre, l'autre sur la quatrième page d'une lettre que j'avais cru finie à la troisième page, mais

que je peux avoir lue en la retirant de l'enveloppe bien que je n'en aie pas gardé le souvenir.

Ce sont jusqu'à présent les seuls exemples que j'ai d'induction réfléchie obtenue par des hallucinations auditives au moyen de la coquille ou d'un autre artifice semblable. Mais cette extériorisation d'auditions intérieures pourrait certainement être cultivée comme la cristal-vision dont elle est un accompagnement dans le cas cité plus haut, d'après le professeur Janet. Quant à présent, je ne voudrais en recommander la pratique qu'aux personnes tout à fait saines et fortes, car la fréquence des *voix obsédantes* étant un symptôme précurseur de la folie, il est à croire que les visions provoquées par des expériences sont moins faciles à réprimer que les visions provoquées, à en juger par ce que nous avons vu jusqu'ici. D'un autre côté, j'ai connu plusieurs personnes saines et bien portantes qui ont eu spontanément des voix extériorisées, ou rarement ou fréquemment, sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient. Une d'elles était le Révérend P. H. Newnham si souvent cité dans ces *Procedings* et assurément un des hommes les plus sains et les plus calmes qui soient.

On trouvera une discussion de ce cas dans le vol. V des *Proceedings*, p. 305. Je me contenterai ici de citer deux cas, — le premier rappelant d'une façon curieuse, le cas de Miss X..., des pois de senteur, donné plus haut, impliquant une légère extension sublimale du champ auditif et le second, suivant mon interprétation, étant un exemple de cette résurrection de souvenirs effacés dont il a été fait mention si souvent.

Le premier cas se trouve dans une lettre de Mr Newnham, écrite vers 1884.

« A cause de ma maladie de l'épine dorsale[1], je suis quelquefois obligé de me servir de deux cannes; et je ne peux grimper les collines escarpées de cette paroisse qu'avec beaucoup de difficulté et de souffrances. Un soir d'hiver (probablement en décembre 1882), je rentrais chez moi vers les 5 heures, quand je vis à quelque distance un groupe d'une

1. Maladie qui n'empêche pas Mr Newnham d'être : « un des hommes les plus sains qui soient »? (*Note du traducteur.*)

vingtaine de jeunes apprentis revenant du chantier de construction des bateaux et rentrant chez eux après leur journée de travail. Immédiatement la voix me dit : « Ils disent : voici le vieux Quatre-jambes qui vient. Et je suis sûr que quand ils passèrent près de moi l'un d'eux dit : Il s'en va, le vieux Quatre-jambes ». Or, je n'avais jamais auparavant entendu ce surnom, ni rien imaginé de semblable.

Il n'y a là, bien entendu, qu'un simple cas de transmission de pensée, dans lequel la voix hallucinatoire sert de véhicule. Je ne suis pas absolument sûr qu'en ce cas elle m'a paru extérieure.

Il peut, en effet, y avoir eu là, comme le suppose M. Newnham, un cas de transmission mentale; mais je suis plutôt tenté de croire que les jeunes gens ont prononcé ces mots justes en dehors de la portée de l'oreille de M. N..., mais non pas hors du champ auditif subliminal. Inutile d'ajouter qu'un incident aussi privé de corroboration extérieure tire sa valeur du caractère du percipient — un des mieux informés que nous ayons rencontrés.

Nous connaissons moins la personne à qui nous devons le cas suivant, déjà publié dans le *Blackburn Times* et dans la *Review of Reviews*. Mais maintenant nous possédons une importante confirmation, et la date de l'incident a été approximativement fixée en septembre ou octobre 1883. M. Wolstenholme écrit au professeur Sidgwick du 62 Kingstreet, Blackburn, le 3 décembre 1891.

Il y a quelques années, quand l'incident suivant est arrivé, j'habitais 4 et 6 Preston New-road, Blackburn.

Après avoir expliqué pour quelles affaires il avait été appelé à Preston, M. Wolstenholme continue ainsi :

A cette époque j'avais un poney qui s'appelait « Fanny », et comme il ne marchait pas souvent, je décidai de m'en servir pour aller à Preston, distant de neuf milles. Le matin, j'attelai Fanny dans un passage, derrière ma maison. De chaque côté il y a un mur d'environ 8 pieds de haut, d'un côté c'est le mur mitoyen des faces postérieures des maisons voisines, de l'autre c'est celui de la cour d'un grand chantier. J'avais tout préparé pour le voyage et j'étais rentré chercher une

couverture et le fouet. Revenu avec ces objets, j'étais debout dans la voiture arrangeant les couvertures, etc., quand j'entendis comme une voix d'homme prononçant près de mon oreille ces mots : « Mettez de la ficelle dans votre poche. » Je me retournai aussitôt pour voir qui parlait, mais à ma grande surprise il n'y avait personne dans le passage, ni dans le voisinage.

Il y a une station de voitures dans la rue, au fond du passage et pensant que ce pouvait être un des cochers qui avait parlé, je descendis de la voiture et allai au fond du passage pour voir qui c'était. Il n'y avait pas une seule voiture à la station et la seule personne que je pus voir fut une dame qui était à 70 ou 80 yards dans la rue de l'autre côté.

Il n'y avait non plus aucune raison apparente pour que je misse une ficelle dans ma poche. Je rentrai à la maison et dis à ma femme ce que j'avais entendu. Elle répondit : « Eh bien, prenez de la ficelle, ce n'est pas trop lourd. » Et j'en pris plusieurs mètres.

J'arrivai sans encombre à Preston, descendis à Dog Hotel, et remis Fanny à l'hôtelier. Après la séance, nous retournâmes à l'hôtel pour prendre le thé et à 9 heures moins 20 j'étais en route pour rentrer. La nuit était très sombre, mais j'avais de bonnes lampes. Fanny trottait à une allure rapide et tout allait bien, quand tout à coup elle s'arrêta et j'eus beau me servir du fouet ou la cajoler, elle ne voulut plus faire un pas en avant, mais se mit à reculer jusqu'à ce qu'elle eut poussé la voiture contre la haie de la route.

Je sautai à terre et, prenant une des lampes, courus à la tête du cheval pour voir ce qu'il y avait. Je vis aussitôt que la courroie qui part du collier et va à l'extrémité des brancards, le trait qui sert pour la traction de la voiture était cassé à l'intérieur d'une pièce en métal qui le relie au colier. Le défaut étant caché par le métal avait échappé à mon observation et j'ignorais totalement qu'il y eût quelque chose de défectueux dans le harnais.

J'ôtai la courroie et vis alors l'utilité de la ficelle que j'avais dans la poche. Je pus faire une installation provisoire et Fanny put ramener la voiture et moi-même à la maison. Sans

la ficelle, il m'aurait fallu laisser la voiture sur la route et faire six milles à pied pour rentrer.

Qui me prévint? Je l'ignore; tout ce que je sais c'est que la voix résonna près de moi, à un pied de distance au plus et que c'était une voix d'homme. La personne la plus près que j'ai vue était une dame, et elle était à 70 ou 80 yards.

Vous pouvez vous servir de cet article si vons le désirez.

R. WOLSTENHOLME.

62, King-street, Blackburn.
30 Décembre 1891.

J'étais chez moi le soir du procès de Mr M..., en 1883, et me rappelle nettement avoir entendu mon père parler à ma mère de l'incident du harnais. La circonstance de l'avertissement par une voix rendit la chose très remarquable et difficilement oubliable; depuis j'ai souvent entendu mes parents rappeler le fait et jamais ils n'ont douté que mon père ait entendu la voix.

MARY JANE WOLSTENHOLME.

P.-S. Je ne rappelle pas d'accident arrivé au harnais avant cette époque et je n'avais aucune raison d'en prévoir un.

Madame Wolstenholhme est morte maintenant, de sorte qu'il ne reste plus que Miss W. pour confirmer le fait.

Ce cas ressemble à ceux où la conscience subliminale découvre des objets cachés et dont nous avons donné plusieurs exemples. L'endroit faible dans le harnais bien que « caché sous la plaque de métal » n'était peut-être pas si complètement caché qu'il n'ait pu être remarqué inconsciemment.

CAS III. MISS A...

XVI. Dans le cas suivant que je compte donner en détail, la cristal-vision ne forme qu'une partie minime et mal notée d'un long et complexe groupe de phénomènes ayant pour centre une dame qui désire être connue sous le nom de Miss A. J'ai eu l'avantage de connaître intimement Miss A et sa famille pendant huit ans et j'ai été personnellement témoin de

plusieurs de ces phénomènes. Mais il faut se rappeler que je ne me sers pas ici, comme dans les deux cas précédents de comptes rendus d'expériences entreprises sur ma prière, et dans un but scientifique déterminé. Au contraire, ici j'ai été simplement invité à entendre ou à assister à une série continue de phénomènes qui ont été observés seulement dans un but de satisfaction privée et auxquels pendant longtemps Miss A... et sa famille ne voulaient donner aucune espèce de publicité. J'ai maintenant à les remercier pour la permission qu'ils ont bien voulu m'accorder d'imprimer les pages suivantes. Mais les parties qui ont été conservées ne forment qu'une fraction du tout et n'ont pas été à l'origine choisies dans un but de preuve scientifique. Dans le cas de Miss A, comme dans celui de M[r] Stainton Moses dont je m'occuperai ensuite, c'est au contenu dogmatique des messages écrits automatiquement que l'on avait accordé le plus d'attention. Ce côté n'est pas sans importance, mais appartient à une phase ultérieure de notre enquête. Pour le moment je me suis limité aux faits de cristal-vision, et j'ai prié Miss A... de répondre à certaines questions et de me donner des exemples de visions véridiques susceptibles de confirmation. J'ai cru bien faire en intercalant entre les parenthèses carrées quelques notes dues à la comtesse de Radnor, l'amie en présence de laquelle beaucoup des phénomènes ont eu lieu et qui a revu ces pages; et l'on trouvera aussi quelques notes non signées qui sont de moi.

1. *Santé.* — Je ne sais pas si mon état de santé a de l'influence sur la cristal-vision; je suis si rarement malade que je ne l'ai pas constaté. Quand j'ai mal à la tête je ne regarde jamais dans le cristal; mais je me figure que je verrais aussi bien.

2. *Pouvoir de visualisation*, etc. — Je vois dans le cristal les choses *beaucoup* plus distinctement que quand j'essaie de les *imaginer*. Je n'ai pas la faculté de visualiser; et quand je pense à une personne, je me la représente beaucoup plus par le son de sa voix que par son visage et son extérieur. Je ne crois pas avoir jamais imaginé un groupe en mouvement. J'ai la vue très basse et je me sers rarement de verres; par

conséquent, je vois rarement d'une façon claire une chambre ou une scène. Mais quand je regarde dans le cristal, je vois chaque chose aussi clairement que si j'avais d'excellentes lunettes. Je ne peux être sûre que ma mauvaise vue ou mon pouvoir de visualisation est meilleur dans mes rêves que pendant la veille, je *crois* qu'ils sont tous deux meilleurs. Cependant je n'ai jamais vu en rêve aucune scène comparable en clarté à ce que je vois dans le cristal.

Je ne suis pas douée pour les arts, quoique j'aie eu quelques leçons de dessin et de peinture. J'ai dessiné automatiquement des fleurs, des figures, un serpent, etc., beaucoup mieux que je ne peux les dessiner consciemment. [Ces dessins seront décrits en même temps que les écrits automatiques.]

3. *Visions en dehors du cristal ou des miroirs.* — J'ai quelquefois, généralement comme résultat d'un effort, vu des figures hallucinatoires — toutes, je crois en quelques sens véridiques, jamais de pures hallucinations subjectives — debout ou assises dans la chambre. Et, une fois au moins, j'ai vu la chambre se transformer. Je voyais une vaste chambre moderne prendre l'apparence (comme je l'ai su après par des récits indépendants) qu'elle avait 200 ans auparavant; et je vis là des personnes qui devaient appartenir à cette époque.

L'histoire de la chambre était connue de Lady Radnor qui écrit : « Miss A... a sans regarder dans aucun objet, décrit une chambre, dont l'histoire lui était inconnue, telle que, j'ai des raisons de le croire, elle était deux cents ans auparavant, c'était le Long Parloir à Longford qui en 1670 servait de chapelle — H. M. Radnor » (1). Nous verrons plus tard d'autres visions du même genre.

4. *Première découverte du pouvoir.* — Il y a quelques années que pour la première fois je regardai dans le cristal. J'avais déjà écrit automatiquement; mais ne connaissais rien de la cristal-vision. Un jour que je lunchais avec quelques

1. L'absence complète de détails, et des raisons de l'opinion de Lady Radnor empêchent l'intérêt de ce cas qui, bien prouvé, serait extraordinaire et extrêmement curieux.

(*N. d. T.*)



amis, il arriva que la conversation tomba sur ce sujet, ils soutenaient qu'avec un verre d'eau claire on obtenait les mêmes résultats.

Deux ou trois d'entre nous regardèrent dans des verres d'eau et, au bout de quelques instants, je crus voir au fond de mon verre une petite clé en or. C'était si distinct que je regardai sur le tapis de la table, croyant qu'il s'y trouvait réellement une clé. Il n'y en avait pas, ni rien qui pût expliquer ce que je voyais.

5. *Miroir et manière de regarder*. — Nous achetâmes une boule de cristal et peu à peu je commençai à y voir beaucoup de choses. Depuis j'ai vu dans beaucoup d'autres objets en cristal, dans un diamant de bracelet, etc. [Ce fut une fois en ma présence dans une table polie. H. M. Radnor]. La nature de la surface brillante ne fait pas grand'chose; mais quelquefois je me suis figuré que les scènes étaient plus brillantes si elles étaient vues dans un vrai cristal. Quelquefois j'ai vu des choses dans un miroir ou même sans ancune surface brillante comme si j'étais au milieu d'elles.

Je mettais le cristal dans le coin obscur d'une chambre ou bien je l'enveloppais dans une étoffe noire avec seulement une petite partie découverte, ou s'il était petit je le tenais dans l'intérieur de ma main et je regardais bien au milieu. Je puis voir dans l'obscurité. Au bout d'une minute ou deux il me semble voir une lumière très brillante qui disparaît après quelques secondes, alors la surface semble nuageuse, trouble. Ce brouillard s'éclaircit et je vois quelquefois des paysages, quelquefois des lettres, et toute espèce de choses. Ces visions ne durent que quelques secondes ou bien quelques minutes, et entre chaque nouveau tableau, je vois la même lumière et le même brouillard, je ne puis regarder longtemps dans le cristal, car l'éclat de la lumière me fait pleurer, et me donne la sensation d'un bandeau qui me serrerait la tête; mais si je ne regarde pas longtemps, cela ne me fait pas mal du tout. Le cristal semble devenir un globe de lumière. Si une scène éclairée par le soleil se présente, la lumière peut continuer ou disparaître avant que la figure se montre. [Les yeux souvent ruissellent de larmes par suite de l'éclat de la lumière. »

H. M. Radnor]. Je suis dans un état tout à fait normal quand je regarde; je ne suis ni endormie, ni en trance, ni inconsciente de ce qui m'entoure.

6. *Amlification*, etc. — J'ai essayé de regarder avec la loupe. Le résultat a été exactement le même; seulement la loupe étant en dessus je suppose que c'est en elle que je vois et non dans le cristal. Quand on me demande si les figures que je vois sont grandes ou petites, je ne sais que répondre; car j'ai le sentiment d'être en quelque sorte près d'elles; de sorte que je ne peux pas définir leur grandeur. [J'ai souvent remarqué que quand Miss A... regarde dans le cristal, elle ne les décrit pas comme si elle les voyait dans un tableau, mais comme si elles étaient là, comme si les choses et les gens étaient autour d'elle — H. M. Radnor]. Avant que les figures viennent je vois le cristal avec ma vue basse ordinaire, de sorte que, par exemple, je ne pourrais pas distinguer ma propre image s'y réfléchissant. Mais les figures sont tout à fait distinctes et je pense suivre une figure même si elle semble marcher à une grande distance. Mais si je regarde spécialement quelque détail dans le tableau, ce détail généralement semble devenir plus clair.

Si je détourne le regard du cristal, et que je ferme les yeux le tableau disparaît. Si j'écarte le cristal, on dirait que j'en fais sortir le tableau. Et quand celui-ci est perdu, il est rare que je puisse le retrouver. Une ou deux fois j'ai réussi à le faire revenir, mais il y a toujours eu d'autres tableaux avant sa réapparition.

7. *Messages verbaux dans le cristal.* — Quand je vois de l'écriture dans le cristal, je ne vois qu'une seule lettre à la fois; et quand les lettres sont écrites on s'aperçoit que les mots sont épelés à l'envers.

[Chaque lettre à son tour semble remplir le cristal; et les lettres se succèdent si vite qu'il est difficile de les écrire sous la dictée de Miss A... Les mots viennent expliquer un tableau, ou bien forment par eux-mêmes un message. L'épellation à à l'envers est probablement adoptée pour empêcher l'intelligence supraliminale de Miss A... de deviner et par suite de troubler le message en train d'être dicté.]

8. *Caractères généraux des tableaux.* — Quelquefois les choses que je vois sont intéressantes, quelquefois elles ne le sont pas du tout; quelquefois vraies, quelquefois fausses. Si je désire voir une certaine personne, je ne le peux pas, mais je verrai probablement quelque chose de tout à fait différent. Je ne peux pas dire si ce que je vois est passé, présent ou futur. Je ne crois pas que les visions aient à faire avec ce que je lis et vois de la façon normale.

[Je puis ici donner quelques détails observés par moi-même.

Quand Miss A... regarde dans le cristal ou dans une bague, il y a presque toujours une série continue d'images, généralement tout à fait séparées les unes des autres, quoique parfois plusieurs scènes de la même histoire puissent se suivre. On n'a pas noté toutes ces scènes : aussi en admettant la possibilité que la coïncidence avec la vérité que montrent quelques-unes n'est pas due au seul hasard, nous ne pouvons faire aucun calcul exact de proportion; mais en faisant la plus large part qu'on puisse raisonnablement faire aux cas où aucune coïncidence n'a été notée, il me semble que dans beaucoup d'exemples les détails vus et les explications verbales données automatiquement sont si complets et précis que le hasard ne peut être invoqué pour les expliquer. Les scènes inintelligibles, d'un autre côté, font penser à ce qu'on voit sur la table d'une chambre obscure; qu'elles viennent du monde extérieur ou de l'imagination subliminale, il n'y a rien à découvrir.

9. Examinons les cas qui, au premier abord, ont l'air véridiques. Ils peuvent représenter des scènes passées — en dehors de ce qui pourrait être dû à l'hypermnésie, — des scènes présentes — venant soit d'un autre esprit qui les connaît ou de quelque espèce de perception directe extraordinaire — et peut-être des événements futurs; quoique (outre le cas de Lady Barby donné plus loin) on n'ait observé qu'un seul cas semblant bien clair de scène précognitive — annonçant une mort alors absolument inattendue.

En supposant que la télépathie et la clairvoyance sont des idées moins étranges que la rétrocognition ou la précognition, il sera peut-être préférable de commencer par des représen-

tations d'événements vus vers l'époque de leur occurrence. La relation de ceux que je peux donner à présent est malheureusement extrêmement incomplète Miss A... n'a jamais fait une série continue d'expériences avec une amie à distance, et ne croit pas du tout que cela puisse réussir. Mais d'un autre côté Miss A... elle-même et sa famille ont naturellement eu de la répugnance à vérifier l'exactitude de scènes se rapportant à des étrangers qui pouvaient ne pas exister ou se refuser à une enquête. Il n'y a cependant pas de raison pour supposer que le moi subliminal est moins que le suprasubliminal capable d'égards envers autrui; et je ne crois pas qu'on connaisse des visions dont la vérification aurait pu causer des ennuis à quelqu'un. C'est tout à fait ce qui arrive chez les sujets hypnotisés chez qui le sentiment des *bienséances* est l'élément le plus persistant du caractère ; et c'est encore ainsi que parmi toutes les incohérences des messages automatiques par l'écriture ou par la vision, on dirait qu'un certain contrôle du même genre est exercé par l'influence occulte. Pour revenir au cas présent, il résulte des restrictions que je viens de mentionner, que je ne puis citer que les quelques exemples où Lady Radnor a pu établir l'identité de la scène d'après sa propre expérience ou celle de ses amis.]

A. *Représentation d'une scène se passant probablement au même moment.*

Il y a quelque temps, regardant dans mon cristal, je vis Lady Radnor assise dans une chambre que je n'avais jamais vue, dans une grande chaise rouge : et une dame en noir avec un bonnet blanc, que je n'avais jamais vue non plus, entra et posa sa main sur l'épaule de Lady R. Il était, je crois, environ 7 h. 30. Le même soir j'écrivis immédiatement à Lady R. pour la prier de m'écrire ce qu'elle faisait à 7 h. 30, parce que je l'avais vue à cette heure-là dans le cristal. Peu de temps après je voyais Lady R. et elle me dit qu'en effet elle était à ce moment dans un fauteuil rouge, et Lady Jane E. habillée comme je l'avais vue était entrée et avait mis sa main sur son épaule. Plus tard, quand je rencontrai Lady Jane E., je la reconnus pour la dame que j'avais vue en vision. Et quand j'allai à la maison je reconnus la chaise.

[Ceci est parfaitement exact. Miss A... n'avait jamais été à Longford quand elle décrivit ma chambre, et sa description fut exacte en tout point, même ce détail que ma chaise touchait tout à fait le coin d'un grand garde-feu. — H. M. Radnor.]

[Lord Radnor me dit qu'il se rappelle parfaitement l'incident. Le fauteuil était d'un genre qui ne se trouve pas ordinairement dans une chambre à coucher. La description de la dame entrant était exacte, c'était bien son aspect et son vêtement.

B. *Autre exemple*. Une fois je vis et je décrivis M. B... (l'écrivain bien connu) que je connaissais très peu. Il cherchait un papier dans un tiroir d'une table à écrire. Il se servait d'une plume particulière que je décrivis et avec ses mains il ébouriffait ses cheveux jusqu'à ce qu'ils se tinssent droit formant une espèce de halo. Une dame entra et montra en riant ses cheveux. Lord Radnor interrogea M. B... et tout fut trouvé exact. Il écrivait avec un porte-plume dont il ne se servait pas habituellement (en argent et non en épine de porc-épic ou *vice versa*) et cherchait son papier qu'il voulait envoyer par la poste. Sa sœur (je ne savais pas qu'elle habitait avec lui et je ne l'avais jamais vue) entra dans la chambre et montra ses cheveux en riant, comme je l'avais vue.

[Confirmé. — H. M. Radnor].

Nous réunissons plusieurs cas qui se ressemblent. Le cas C est probablement tout à fait contemporain. Le cas D semble l'être également, le cas E est rétrocognitif et le cas F semble être précognitif.

C. Sir Joseph Barnby, le musicien bien connu écrit ce qui suit :

Novembre 1892.

Je fus invité par Lord et Lady Radnor au mariage de leur fille Lady Wilma Bouverie, qui eut lieu le 15 août 1889.

Je rencontrai à Salisbury Lord et Lady Radnor et nous allâmes en voiture à Longford Castle. Pendant cette course, Lady R. me dit : « Nous avons chez nous une jeune dame qui, je crois, vous intéressera beaucoup. Elle a des visions, et est par d'autres moyens aussi en rapport avec le monde spirituel. La nuit dernière elle regardait dans son cristal et décri-

vait une chambre dont elle voyait l'intérieur ressemblant à une salle à manger de Londres. [La chambre décrite n'était pas à L... et Miss A... remarqua particulièrement qu'il y avait un dallage en grands carreaux de marbre noir et blanc, — comme cela existe dans la grande salle à L... où les prières se disent en famille. — H. M. Radnor.] Avec un petit rire, elle ajouta : « Et la famille est évidemment en prières, les serviteurs sont à genoux sur des chaises autour de la chambre et les prières sont lues par un monsieur grand, à l'air distingué avec une très belle barbe longue et grise. » Après un autre rire, elle continua : « Une dame qui est tout près de lui, derrière lui, se lève et lui parle. Il l'éloigne d'un geste et continue sa lecture. » La jeune dame donne une description détaillée de la dame qui s'était ainsi levée.

Lady Radnor dit alors : « D'après cette description je ne puis m'empêcher de penser que les deux principaux personnages décrits sont Lord et Lady L..., mais je le demanderai ce soir à Lord L..., car, ils doivent venir par un des derniers trains et je voudrais que vous fussiez là quand il répondra.

Ce même soir, après le dîner, je causais avec Lord L... quand Lady Radnor s'approcha de lui et lui dit : Je voudrais vous faire une question. J'ai peur que vous ne trouviez qu'elle est très sotte, mais en tout cas, j'espère que vous ne demanderez pas pourquoi je vous la pose. « Lord L.., consentit très courtoisement. Elle lui demanda alors : « Étiez-vous chez vous la nuit dernière? » « Oui », répondit-il. « Pendant que l'on récitait les prières, Lady L... s'est-elle levée de son prie-Dieu pour vous parler et l'avez-vous écartée d'un geste? » Très étonné, Lord L... répondit : « Oui, parfaitement; mais puis-je savoir pourquoi vous m'avez fait cette question ? » A quoi Lady Radnor répondit : « Vous m'avez promis que vous ne me feriez pas cette question. »

D. Le jour suivant fut le jour du mariage, et à un dîner qui eut lieu le soir, mon attention fut appelée par Lady Radnor sur Miss R... qui semblait écouter quelque chose. Comme je demandais pourquoi, Lady Radnor me demanda si «je n'avais pas entendu les coups », car elle supposait que Miss A... était en train de recevoir un message. »

Je n'avais pas entendu les coups, mais je demandai à connaître aussitôt que possible après le dîner le contenu du message.

En rejoignant ces dames, je demandai de suite ce que pouvait être le message? Lady Radnor répondit : « Le message a quelque chose de mystérieux; il y a une partie que nous ne venons pas à bout de comprendre, mais le sens général est ceci : « Il y a un danger dans le — réservoir appartenant à la Compagnie des eaux du Liverpool. » Environ vingt minutes après, un message par coups ajouta : « Le danger est dans le coin à gauche. » J'eus un rire moqueur et remarquai : « C'est joliment vague cela, car pour déterminer le coin gauche, ça dépend du côté du parallélogramme sur lequel vous vous trouvez! » Quatre jours après [D'après mes souvenirs ce serait deux jours seulement. H. M. Radnor], un article parut dans la plupart des journaux quotidiens de Londres disant que les habitants de — étaient dans une grande anxiété par suite de la découverte d'indices de faiblesse dans le réservoir (Welsh) de la Compagnie des eaux du Liverpool. Ils avaient envoyé une députation à la Compagnie pour obtenir qu'un expert fut envoyé de Londres pour examiner le défaut. Inutile de dire que Miss A... n'avait jamais entendu même nommer cet endroit, « un nom Gallois imprononçable », n'avait aucun intérêt dans le pays et n'avait jamais été dans le voisinage.

E. Deux jours après le mariage, j'allai en voiture avec Lady Radnor et Miss A... à la cathédrale de Salisbury pour jouer de l'orgue, magnifique spécimen des orgues de cathédrale. L'instrument m'intéressait vivement et je fus très absorbé quand je jouai. Au bout de deux heures, je rejoignis ces dames qui avaient été assises dans la nef. Pendant notre retour à Longford, Lady Radnor demanda à Miss A... pourquoi elle était si silencieuse et rêveuse, à quoi Miss A... répondit : « Il m'est arrivé quelque chose de si étrange à la cathédrale pendant que M. Barnby jouait! » Interrogée de nouveau, elle demanda qu'on voulût bien l'excuser si elle nous faisait attendre jusqu'à l'arrivée au château, parce que le grincement des roues de la voiture sur les routes nouvellement empierrées empêchait d'entendre ce qu'on disait.

Soit que la promesse de miss A... ait été oubliée, soit que les invités la lui eussent fait sortir de la tête, je ne sais, mais je quittai Longford sans plus entendre parler de la chose. Onze mois plus tard Lady Radnor, pendant une visite chez ma femme, me dit ce qui suit : « Miss A... nous raconta qu'elle avait vu de grandes processions d'ecclésiastiques catholiques somptueusement vêtus, portant des croix ornées de pierreries, de luxueux dais et baldaquins, pendant que des nuages d'encens les environnaient. Parmi les dignitaires il y en avait un qui s'approcha d'eux et les regarda avec une expression et une contenance singulièrement tristes. Interrogé sur les causes de sa tristesse, il répondit : « J'ai été un grand pécheur. Je suis grandement responsable de la décapitation d'Anne Boleyn. Ce qui ajoute à ma douleur, c'est que son père et moi nous étions camarades d'enfance, et nos maisons étaient tout à fait voisines l'une de l'autre. » Interrogé sur son nom, il répondit : « Mon nom est John Longland ». Et après d'autres questions : « C'est la musique de M. Barnby qui m'a amené ici. Je l'entends souvent à Eton Chapel. »

Lady Radnor continua alors ainsi : « J'étais naturellement très désireuse de découvrir qui pouvait être ce John Longland, mais après plusieurs recherches infructueuses, je commençais à désespérer de résoudre le mystère, lorsque cinq mois plus tard, je trouvai le renseignement dans un livre long, mince, mangé de vers [Je trouvai ce livre dans une vieille armoire d'antichambre à Longford. On y racontait que John Longland avait été Doyen de Salisbury pendant le règne de Henri VIII et qu'il avait été envoyé à l'évêché de Lincoln. — H. M. Radnor], contenant le nom de John Longland, Doyen de Salisbury pendant le règne de Henri VIII. » Cela était assez extraordinaire ; mais comme je demandais à Lady R. quel rapport cela avait avec Eton, elle me dit n'en pas savoir plus long. Alors j'ajoutai : « Je me demande s'il est mentionné dans Maxwell Lyte, *Histoire du Collège d'Eton?* » et je me levai pour aller chercher ce livre. Je trouvai qu'il était mentionné aux pages 103 et 124 comme ayant été Doyen de Salisbury et Confesseur du roi Henri VIII. Il fut ensuite promu au siège plus élevé de Lincoln, ce qui entraînait en même temps l'emploi

de « Visiteur à Eton College ». Il paraît que, pendant une de ses tournées, il visita les Fellow pour savoir leur nombre qui de 10 était tombé à 7 (?) (Voir Maxwell Lyte's History). Ils lui expliquèrent qu'il ne pouvait en être autrement parce que la valeur de leur propriété avait diminué et qu'ils étaient incapables de payer s'ils étaient au complet. L'Évêque avança les fonds nécessaires. Il est probable qu'il donna largement aux autres membres du collège, les ministres de la « *queere* » et même les sonneurs de cloches ne furent pas oubliés; et par testament il laissa de l'argent pour la célébration d'une messe de requiem à l'anniversaire de sa mort et donna des instructions pour que son cœur fût enterré « devant le saint autel de la Cathédrale de Lincoln et son corps dans la Chapelle du Collège d'Eton. » Tout cela fut exécuté. Sa tombe à Eton avait un magnifique couvercle en bronze qui, par un acte de vandalisme, fut détruit il y a environ 200 ans. Voilà donc l'explication du rapport entre Eton et son goût pour la musique.

F. Un autre incident se rattachant aux pouvoirs extraordinaires de cette jeune dame est aussi à noter. Un des jours que je passai à Longford, comme elle regardait dans son cristal, elle décrivit parmi beaucoup de choses inutiles à mentionner, une chambre qui lui parut être une chambre à coucher. Il lui semblait qu'elle voyait la chambre exactement comme si elle était *dehors* tout près de la porte *ouverte*, car elle dit : « Il y a une dame dans la chambre s'essuyant les mains avec une serviette ». Elle décrivit la dame comme grande, brune, ayant un peu l'air étrangère, et avec un certain « chic ». Sa description répondait si bien à ma femme et à la chambre qu'elle occupait à un hôtel d'Eastbourne que j'eus envie de demander des détails sur le vêtement, etc. Elle dit que le vêtement était en serge avec beaucoup de galon sur le corsage et une bande de galon d'un côté de la jupe. Cela me jeta hors de la piste, parce que quand j'étais parti pour Longford ma femme avait exprimé le regret de n'avoir pas de robe en serge. Grand fut mon étonnement quand de retour à Eastbourne je trouvai ma femme portant une robe de serge répondant exactement à la description dont je viens de parler. Il y eut une suite à cette histoire seize mois plus tard quand ma femme

et moi nous assistâmes à une représentation donnée par les Magpie Minstrels (société d'amateurs de musique) à Prince's Halls Piccadilly. Nous arrivâmes à l'avance et après que ma femme fut placée, j'allai de place en place parler à des amis. Au bout de dix minutes environ, Lady Radnor et Miss A... entrèrent. Pendant les salutations, Miss A... appela mon attention sur une figure debout, et me dit : « Vous vous rappelez ma vision dans le cristal, d'une dame dans sa chambre à coucher : voilà la dame que j'ai vue. *C'était ma femme !* » J'ajouterai seulement qu'elle n'avait jamais vu ma femme.

JOSEPH BARNBY.

Lady Barnby écrit ce qui suit comme confirmation de l'incident relatif à sa robe.

9 Saint George's square S. W.

Samedi, 12 novembre 1892.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'histoire de ma robe, c'est la façon dont le fait s'est présenté en dehors du cours habituel des choses. J'avais fait remarquer à Sir Joseph que c'était une erreur que d'aller au bord de la mer sans robe en serge, mais j'avais ajouté : « Je ne crois pas que ce soit bien utile d'en commander une maintenant, car Mme D. partira à cause de sa fête, qui a lieu en août. Sir Joseph partit le lendemain pour Longford et j'écrivis à Mme D. pour lui dire de me faire cette robe. Elle reçut la lettre mardi 13 août 1889 et au bout d'un temps merveilleusement court, le samedi suivant j'eus ma robe. Ensuite, il n'est pas habituel dans un hôtel d'avoir la porte de la chambre qu'on occupe ouverte, mais la raison, en cette occasion, de ce fait était que j'attendais Sir Joseph qui allait revenir de Longford. [Mardi 20 août] (ma nouvelle robe de serge étant pour lui une *surprise*). Je n'avais pas de pendule dans notre chambre à coucher, qui était au *bout* du corridor, avec la chambre de ma fille et de sa servante à l'angle de la nôtre. Pensant qu'il était un peu tard pour aller au train, j'ouvris la porte pour demander à la femme de chambre de me dire l'heure, tandis que je me lavais les mains

debout devant la table de toilette en face de la porte ouverte. Je crois n'avoir jamais fait cela auparavant, ni depuis, dans un hôtel.

EDITH MARY BARNBY.

Ces dates ont été vérifiées par Lady Barnby sur son journal. Elle me dit aussi que la femme de chambre se rappelle bien que la robe de serge a été portée pour la première fois le 20 août. La scène vue dans le cristal est l'anticipation d'un moment bien net qu'on est arrivé à se bien rappeler. Mais il va sans dire que chaque cas en apparence précognitif doit être jugé en connexion avec tout le reste. [Voir *Proceedings*, vol. V, page 288.]

E. En février 1890, Lady Radnor m'a donné le récit, indépendant de l'incident de Longland, comme il suit. Sir J. Barnby ne l'avait pas vu quand il avait écrit le sien (en novembre 1892).

« En août 1889, quand M. Barnby était ici (en venant du Collège d'Eton), Miss A... avait des messages écrits qu'on ne pouvait lire qu'en les regardant dans un miroir, et dont l'écriture décrivait des lignes serpentines ; ils étaient donnés comme venant de John Longland, qui disait avoir été amené par l'influence de M. Barnby dont il avait entendu la belle musique, ayant été enterré là. Il désirait faire savoir qu'il avait écrit des lettres à son ami, le père d'Anne Boleyn, et que c'était en grande partie à lui qu'il fallait attribuer le divorce d'Henri VIII avec Catherine et son mariage avec Anne, et la décapitation de celle-ci, etc. Malheureusement ces papiers ont été détruits. Des enquêtes ayant été faites à Eton, on ne trouva aucune tombe de John Longland ; nous crûmes nous être fourvoyés. Mais en août 1889, il vint *à la Cathédrale* annonçant sa présence par des coups :

Q. Qui êtes-vous? R. John Longland. Q. Qu'est-ce que vous étiez? R. Doyen de Salisbury. Q. Quand?

A. 15 (19)? (39)? Ne pourrais pas très bien vous dire au juste lequel des deux.

Nous ne pouvions rien trouver de plus sur John Longland (par des enquêtes à Eton) et, bien qu'il se manifestât plusieurs

fois, nous ne trouvions pas cela satisfaisant et nous ne l'écoutions pas.

Ce matin, 24 février 1890, je regardais une liste des doyens de la cathédrale de Salisbury (*History of Salisbury Cathedral*: Dodsworth, 1815). Je trouvais (appendice III) qu'en 1514, A. D. John Longland *fut* Doyen de Salisbury et nommé Evêque de Lincoln en 1521.

[Il fut nommé Confesseur de Henri VIII en 1519, d'après le *Dictionnaire biographique* de Chalmer]. Je consultai ensuite l'*Histoire du Lincolnshire* de Britton, et je trouvai, page 623, que John Longland, Doyen de Salisbury, fut sacré le 3 mai 1521. Homme de valeur, mais généralement blâmé pour avoir profité de sa situation comme Confesseur de Henri VIII pour pousser au divorce entre ce monarque et la reine Catherine... Mort à Woburn, *il fut enterré secrètement à Eton.*

[Ces cas suggèrent quelques remarques. *Cas C'* (Lord L... en prière]. — Cet incident m'a été raconté séparément par Lady Radnov et par Miss A... elle-même. Un détail que ne donne pas Sir J. Barnby est que Miss A... ne comprit pas d'abord qu'il s'agissait de prières en famille, mais qu'elle s'écria : « Voici beaucoup de gens qui viennent dans la chambre. Tiens! ils sentent leurs chaises! » Cette scène peut avoir été exactement contemporaine de la vision. Si nous supposons quelque direction intelligente de toute cette connaissance subliminale, c'est là une des quelques scènes qui semblent avoir été présentées expressément dans un but de vérification ; mais la vérification naturellement dépendait de la présence de Lady Radnor. Rien ne semble indiquer quand un message pourra être vérifié. Les scènes semblent se produire au hasard, et le désir que l'on a, la demande que l'on fait de « preuves » n'ont pas d'effet.

Cas D. — L'annonce du danger dans cet ouvrage hydraulique n'a pas été donnée par la vision ; elle ne se trouve ici que comme faisant partie du récit de Sir J. Barnby. La difficulté relative à la nature des « coups » peut être différée jusqu'au prochain chapitre. Mais il faut noter qu'ils se sont produits à intervalles dans les expériences de Miss A.. et en rapport étroit avec la cristalloscopie et l'écriture automatique.

Les messages communiqués de cette manière ne paraissent pas plus ou moins véridiques que ceux qui sont écrits ou vus dans le cristal.

Cas E. — Ce cas, je l'ai donné aussi parce qu'il fait partie du récit de Sir J. Barnby. Pour le moment, nous pouvons supposer que la scène ou la figure qui s'est produite dans ce cas, était analogue à une vision dans le cristal quoiqu'elle ait été vue sans surface réfléchissante et avec l'aspect de la réalité. J'espère discuter les explications possibles des scènes rétrocognitives dans une étude ultérieure, quand nous en viendrons à nous occuper des messages écrits rétrocognitifs.

L'INDIVIDUATION COLORÉE[1]

PAR M. PAUL SOKOLOV

Professeur de psychologie à l'Académie ecclésiastique de Moscou.

Le phénomène dont il s'agit est du domaine de ces illusions bizarres qui sont connues sous le nom peu précis d'*audition colorée*. Si la plupart des sujets doués de cette faculté étrange ne se représentent en couleurs que les lettres de l'alphabet, les sons, les voix, les noms, etc., il y en a d'autres qui traduisent en langue chromatique des choses bien plus abstraites, du moins en apparence, telles que les individualités humaines, les caractères, les qualités intellectuelles et morales. Les observations des cas de ce genre sont peu nombreuses, mais les cas mêmes ne me semblent pas être rares. Pour ma part, je connais deux dames, tout à fait normales, qui possèdent cette idiosyncrasie curieuse à un haut degré. L'une, Mme Ch..., trente ans, colore les gens, depuis son enfance, principalement au point de vue de leurs facultés intellectuelles. Aux gens les mieux doués et les plus distingués elle attribue des couleurs épaisses et foncées, tandis que les gens ordinaires sont revêtus par elle de couleurs moins condensées, claires et pâles. Un homme de beaucoup d'esprit, de grand talent et aussi de caractère moral irréprochable, lui fait l'impression de couleur bleu foncé, très épaisse, laquelle devient plus claire ou change complètement de teinte à mesure que l'individu s'éloigne de cet idéal. Les hommes médiocres et insignifiants à tout égard, ainsi que la plupart des

1. Cette communication est publiée *in extenso* dans la *Revue philosophique* de janvier 1901, p. 36.



femmes, lui paraissent jaunes. Quelle doit être sa propre teinte, elle l'ignore. Pour se rendre compte de la couleur individuelle d'une personne, Mme Ch... a besoin de bien connaître celle-ci ; mais, une fois fixée, cette couleur est regardée par elle comme un symbole indispensable de l'individu, et elle se la représente telle chaque fois qu'elle voit son propriétaire ou qu'elle pense à lui. Mme Ch... localise ses images chromatiques dans l'espace : elle les voit comme des nuages colorés qui flottent à environ un mètre de distance de son visage et affectent, elle ne sait pourquoi, toujours la forme de l'Afrique. Depuis les cinq années que je connais le cas de Mme Ch..., ses représentations n'ont subi aucun changement, excepté quelques détails de peu d'importance. Cette personne appartient au type visuel assez net. Outre les représentations chromatiques des individualités, elle possède, à un degré très faible, la faculté de colorer les voyelles.

Une autre personne, Mme K..., quarante-cinq ans, se laisse guider dans ses qualifications chromatiques des gens, surtout par leur valeur morale. Elle trouve qu'un homme d'intelligence moyenne, mais bon, cordial, fidèle doit être en général lilas (couleur qui lui plaît le mieux et qu'elle s'approprie à elle-même) ; un homme d'esprit, honnête et ferme dans ses principes, est pour elle (comme pour Mme Ch...) bleu ; un homme méchant, vindicatif et rusé lui paraît vert à reflet métallique, — couleur qu'elle déteste, etc. Ces couleurs fondamentales changent de nuances suivant la disposition et les actions particulières de chaque individu, et Mme K... déclare que leurs modifications l'aident quelquefois à comprendre la conduite et les relations réciproques des gens de son entourage. Ce qui est curieux, c'est que Mme K... est capable aussi d'associations inverses. Quand, par exemple, je lui propose de regarder la planche XXVII du *Répertoire chromatique* de Lacouture, elle trouve que les couleurs lui rappellent deux époux entre lesquels pourraient s'établir d'excellentes relations, si l'on y ajoutait un peu de rouge. Mme K... prétend que l'extérieur des gens n'influe aucunement sur ses représentations chromatiques ; elle ne colore que leurs qualités morales, leur caractère individuel, leur personnalité. La couleur, dit-

elle, ressemble à un homme : elle aussi a une âme, et cette âme peut être en harmonie avec celle de l'homme. Il existe entre eux une espèce d'affinité intérieure, et afin de saisir cette affinité, il faut non seulement se représenter la couleur, mais aussi la *sentir*. Il faut remarquer que les représentations chromatiques de cette personne, qui n'existent chez elle que depuis six ou sept ans et restent à l'état d'images mentales informes, se sont élaborées de quelques analogies visuelles bien plus simples sous l'influence de la réflexion. A l'époque actuelle, ces représentations sont considérablement affaiblies, comparativement à ce qu'elles étaient, il y a quatre ans, quand je les observais pour la première fois. Mme K..., qui est une bonne musicienne, colore aussi quelques morceaux de musique et, outre cela, quelques idées générales, comme par exemple : la *force* (rouge), la *loi* (bleu). En ce qui concerne sa mémoire, elle appartient au type indifférent ou plutôt mixte.

Un phénomène tout à fait analogue se rencontre chez quelques sujets qui ont la tendance à attribuer des couleurs aux œuvres des poètes et des écrivains célèbres. Par exemple, Mme J..., trente-deux ans, la sœur aînée de Mme Ch..., une personne qui possède un assortiment assez riche de couleurs subjectives pour les voyelles, les voix humaines, les pièces de musique, se rappelle qu'aux jours de sa jeunesse la poésie de Pouchkine lui paraissait en général rose pâle, celle de Heine rouge vif, le *Faust* de Goethe bleu d'acier, les romans de Tolstoï d'un jaune orangé, les nouvelles de Tourguénev d'un bleu clair, etc. D'après les explications des sujets, ce ne sont pas les noms des auteurs qui éveillent les représentations des couleurs, ni les couvertures de leurs ouvrages qui les suggèrent. Il s'agit des images symboliques qui expriment l'individualité littéraire de chaque écrivain et qui reproduisent en couleurs réelles le « coloris » prédominant de ses idées et de ses sentiments. Les formules chromatiques, bien connues, des pièces musicales sont à mon avis de la même nature.

Comment expliquer ces étranges caprices de l'imagination ? Pour ce qui est de leur *origine* psychologique, je crois qu'elle s'explique suffisamment par le jeu spontané des associations

diverses. Dans quelques cas séparés, ce sont de simples *associations par contiguïté* qui peuvent inspirer les illusions de ce genre. Mais, en général, je ne suppose pas que ces associations banales jouent ici un rôle considérable. Il faut chercher la source principale des phénomènes décrits ci-dessus plutôt dans l'*association par ressemblance*, non par ressemblance des *qualités*, mais par ressemblance des *relations, idéelles et émotionnelles*. On peut formuler les principes de cette association de la façon suivante :

1° *Deux perceptions ou deux images tout à fait différentes par leurs qualités, peuvent se rapprocher dans notre esprit, quand elles sont réunies par une idée générale quelconque à laquelle elles se rapportent également.* C'est sur ce principe des relations idéelles que sont fondées, d'après mon opinion, les associations chromatiques de Mme Ch... Nous avons vu qu'il existe dans l'ordre des couleurs qu'elle associe aux individualités humaines, une transition graduelle des teintes épaisses et foncées aux teintes moins condensées, claires et pâles. Il s'ensuit de cela qu'elle aperçoit une analogie idéelle entre la condensation d'une couleur et la condensation, ou la concentration des qualités intellectuelles et morales d'un homme. L'idée générale de *condensation* ou de *concentration* a réuni dans l'esprit de cette personne, d'une façon intuitive, deux images tout à fait différentes : celle de la couleur et celle de l'homme.

2° *Deux perceptions ou deux images tout à fait différentes par leurs qualités, peuvent se relier dans notre pensée, quand elles éveillent en nous un sentiment analogue.* L'influence de cette association émotionnelle (dont nous devons l'idée à M. Flournoy) se manifeste d'une manière fort évidente dans les représentations chromatiques de Mme K... En effet, si Mme K... prétend qu'il existe entre les gens et les couleurs une sorte d'affinité mystérieuse qu'il faut « sentir », cette hypothèse intuitive ne peut avoir qu'une seule acception : les gens et les couleurs produisent sur cette personne une impression émotionnelle analogue, et c'est précisément cette impression qui devient leur lien associatif. Voilà pourquoi Mme K... associe la couleur qui lui plait le mieux, le lilas, aux

gens du type moral auquel elle pense appartenir elle-même ; et voilà la raison pour laquelle elle attribue aux gens méchants, vindicatifs et rusés le vert avec éclat métallique qui lui semble le plus désagréable. Les symboles chromatiques des œuvres littéraires et des pièces musicales sont suggérés, dans la majorité des cas, probablement par des analogies émotionnelles semblables.

Mais tout cela suffit-il pour la théorie complète des phénomènes d'individuation colorée? Si les associations et les analogies idéelles et émotionnelles expliquent d'une façon satisfaisante l'origine de ces phénomènes, peuvent-elles nous expliquer leur *persistance*, leur conservation à travers toute la vie chez quelques sujets, leur développement graduel chez d'autres? L'évolution psychique de l'individu, pas moins que celle de la race, étant basée sur une sorte de sélection naturelle, les éléments de la conscience ne peuvent se conserver et se développer qu'à la condition d'être favorables à quelque égard pour sa vie. Les représentations chromatiques des individualités, si extravagantes et superflues qu'elles puissent sembler, doivent être soumises à la même loi. Au point de vue psychogénétique, il faut admettre qu'elles remplissent une fonction utile quelconque, ou l'avaient remplie autrefois, et que c'est cette fonction qui a consolidé et même développé les associations primordiales dont elles provenaient. Il reste donc à savoir quel est leur rôle pratique dans le mécanisme de la vie psychique des sujets?

Les faits nous donneront la réponse à cette question. Nous avons vu que les couleurs des individualités humaines, des œuvres littéraires et des pièces musicales sont considérées par les sujets comme symboles des perceptions auxquelles elles sont associées. Il faut remarquer que tous ces sujets, et tous les auditifs-coloristes qu'il m'est arrivé d'observer en général, possèdent un esprit tout à fait concret, peu capable d'opérer avec de pures abstractions, surtout quand elles sont complexes, et s'attachant à les traduire en formes intuitives et sensibles [1]. Cependant, la perception, ou plutôt la concep-

1. C'est pourquoi la plupart des auditifs-coloristes sont des femmes.

tion, de l'individualité humaine est une chose très compliquée et très abstraite. C'est un composé d'une quantité innombrable d'impressions et d'idées qui restent inaccessibles dans leur pureté à ce type enfantin de la pensée. Afin de saisir ces éléments divers par l'esprit et de les fixer dans la mémoire, le sujet a besoin d'une formule unique, simple et concrète qui pourrait leur servir d'expression. Et voici que les images chromatiques, suggérées par des associations fortuites et des analogies vagues, viennent bien à propos donner une telle formule. En permettant de comprendre et d'exprimer, sous forme concrète et saisissable d'une couleur, la conception abstraite de l'individualité humaine, ces images servent aux sujets comme moyen d'*aperception symbolique*, et c'est là précisément la fonction utile qui nous explique leur persistance et leur développement. Sous ce rapport, les représentations chromatiques ces individualités jouent le même rôle que les métaphores visuelles qui abondent dans notre langage et qui, elles aussi, doivent avoir dans la majorité des cas, l'origine émotionnelle. Leur différence principale d'avec ces dernières ne consiste que dans leur intensité plus grande : elles existent non seulement à l'état d'idées pures, comme les métaphores ordinaires, mais le plus souvent à l'état d'images réelles. Ce n'est rien d'autre que des *métaphores réalisées*. Les représentations chromatiques qui symbolisent le caractère individuel des œuvres littéraires et des morceaux de musique accomplissent la même fonction.

Il me semble que la théorie psychologique que je viens d'exposer peut s'appliquer à tous les autres phénomènes d'audition colorée. En effet, y a-t-il une différence de nature entre ces faits d'individuation chromatique et les « photismes » bien connus des voyelles, des consonnes, des voix, des noms, etc. ? Il n'y en a pas, je crois. L'origine associative de ces photismes est déjà constatée par la plupart des observateurs. Leur fonction aperceptive n'est pas encore constatée, mais il y a raison de supposer qu'elle existe et qu'elle ne diffère en rien de celle qui appartient aux représentations chromatiques des individualités. Autant que j'en

puis juger par mes propres observations — et certaines indications des auteurs tendraient à les confirmer — les couleurs imaginées de lettres, de sons, de noms de nombres, de jours, de mois, etc., ne sont pas liées aux éléments auditifs proprement dits de ces perceptions, comme on prétend d'ordinaire, mais le plus souvent, et même peut-être toujours, à quelque chose de bien plus complexe et plus abstrait, à l'ensemble des qualités sensationnelles et idéelles qui déterminent leur valeur particulière et qui les distinguent des autres perceptions du même genre. Or, s'il en est ainsi, c'est justement l'individualité de chaque perception, ou ce que l'on pourrait appeler de ce nom, qui est représentée en couleurs, et tous les phénomènes d'audition colorée — excepté peut-être quelques formes embryonnaires et rudimentaires — ne sont en réalité que des cas d'*individuation colorée.*

Cette considération importante, à supposer qu'elle soit juste, jette une lumière nouvelle sur le problème de synesthésie, et elle nous permet de lui donner une solution assez simple qui peut se résumer en peu de mots. Deux idées psychologiques sufffisent pour nous élucider tous les phénomènes étranges d'audition colorée : l'*association* et la *perception.* Les associations par contiguïté et par ressemblance des relations idéelles et émotionnelles expliquent leur origine ; la fonction aperceptive de ces phénomènes nous fait comprendre leur raison d'être et en même temps la cause réelle de leur conservation et de leur développement. Suggérées, à l'origine, par le jeu spontané des associations, les représentations chromatiques des auditifs-coloristes deviennent bientôt des représentants symboliques des choses auxquelles elles étaient associées. A titre de métaphores réalisées, elles en désignent et définissent en termes visibles les qualités individuelles, et c'est ce rôle explicatif et mnémonique à la fois qui les fait persister au milieu des variations incessantes des élements psychiques. Quant à l'intensité différente de ces représentations, elle tient aux différences de l' « imagerie mentale » assez connues pour que je me borne à les rappeler.

PAUL SOKOLOV.

LE ROLE DE LA MORT

DANS L'ÉVOLUTION

PAR NEWMANN SMITH

COMPTE RENDU ET ANALYSE PAR A. ERNY

On a publié à Londres, sous le titre de *The place of Death in Evolution,* un livre des plus curieux que je vais analyser, et qui, j'en suis sûr, intéressera beaucoup les lecteurs des *Annales.* L'auteur est un chrétien distingué et convaincu, aussi essaye-t-il de lier ou de concilier ses croyances avec ses découvertes, et ses appréciations de la science moderne.

Voici d'abord ce qu'il dit dans sa préface :

« Ce volume a été inspiré à l'auteur par cette conviction, que la future tâche de la théologie doit être une complète démonstration de ce fait, que les anciens disciples avaient compris ; c'est que le mystère de la vie se manifeste dans le Christ; et que ses paroles (ou enseignements essentiels) se trouvent être l'explication des grands principes de vie cachés dès le début au cœur de la nature. La prochaine reconstitution de la théologie chrétienne sera d'un intérêt vital; elle découlera d'une connaissance plus profonde et plus vraie de la vie dans l'interprétation des Écritures sacrées, connaissances que la main de Dieu a placée dans la nature. Les prochains défenseurs de la foi, donnée jadis aux saints (et aux apôtres

aussi, évidemment) sera une sorte de biologie plus étudiée et plus avancée. Bientôt, chaque forme organique dira l'histoire de ses origines [1], et chaque cellule vivante dévoilera les secrets de sa création divine. »

Quelques essais dans ce genre ont été tentés dans ces dernières années, entre autres le livre de Drummond : *Lois naturelles dans le monde spirituel*, et celui de M. Kidd, *L'Évolution sociale*.

« La science biologique, dit M. N. Smith, a été trop terre à terre et ses théories sont encore trop tendancieuses, et sont souvent contradictoires sur certains points. Néanmoins, depuis Darwin, on a commencé à gagner du terrain, mais ni son système, ni celui de la biologie ne sont concluants. »

On aurait grand tort de croire que Darwin était matérialiste, c'était tout le contraire ; mais il n'a pas osé développer son système dans toute sa grandeur, comme l'a fait son émule A. Russell-Wallace. Craignant de paraître trop avancé pour son époque, ou d'être pris pour un spirite, il ne poussa pas ses études jusqu'à l'extrême limite, c'est-à-dire qu'il ne montra *qu'un côté* de la *grande évolution* qui est la *vie de l'Univers*. Il se contenta d'ébaucher l'évolution sur un plan matériel, et hésita ou ne voulut pas étudier l'*évolution spirituelle* qui se produit dans chaque être, *parallèlement à l'évolution matérielle*, soit pendant la vie, soit après la mort.

M. Smith ajoute encore ces mots :

« Cette chose étonnante qu'on appelle *une cellule vivante primordiale*, et les merveilles psychiques de l'âme vivante, appartiennent toutes deux au même ordre de choses, et nous donnent la clef du grand mystère divin de la vie. Toute la science de la nature et celle de l'homme peuvent se résumer dans ces paroles du Christ : *C'est l'Esprit qui vivifie*. Le but de ce livre est de stimuler les chercheurs dans une étude plus agrandie de l'évolution, étude qui jusqu'ici semblait périlleuse aux théologiens, mais que nous pensons être maintenant un

1. Ce sera en partie à la psychométrie, je crois, qu'on devra des indications et un fil conducteur pour des études de cette nature.

A. E.



champ divin d'explorations, plein d'enseignements cachés et profonds.

« Si cet essai concernant notre plus chère espérance, *que la mort n'est qu'une transition*, semblait présenté d'une façon un peu trop scientifique, l'auteur pense qu'en dépit des raisonnements les plus ardus au point de vue de la science, découle néanmoins beaucoup d'espoir et de réconfort dans notre foi profonde concernant l'au-delà de la vie. »

Telle est en partie la préface de ce livre où le chrétien coudoie l'homme de science, et qui m'a semblé digne d'être analysé et critiqué.

L'auteur débute en nous disant que depuis peu les recherches biologiques ont pénétré sous le voile des cellules microscopiques, et nous ont appris certains secrets de la vie et de la mort, dont ne se doutaient guère les philosophes. En effet, toute cette école de philosophie dite spiritualiste, a vécu et a fait vivre le public sur cette théorie erronée que l'âme est une substance spiritualisée échappant à toute autre étude qu'à celle *d'un idéalisme plus ou moins nuageux*, et qui après la mort s'envole comme un oiseau délivré de sa cage. Ces bons philosophes du XIXe siècle (et d'avant) ont trop oublié ces paroles caractéristiques de saint Paul, qui en savait un peu plus long qu'eux à ce sujet : « *Toute âme ne reste jamais non entourée de matière* », ce qui veut dire que l'âme a deux enveloppes, une purement matérielle *visible*, et une autre d'une matière plus raffinée et *invisible* pour l'homme, mais visible pour les voyants et les voyantes. Plus tard, je suis convaincu qu'on découvrira un instrument qu'on pourra appeler le *Psycoscope*, et qui permettra de voir le corps psychique, comme le *Microscope* a permis de voir les infiniment petits et les infusoires jusqu'alors invisibles pour tous. Peut-être aussi au XXe siècle, le sixième sens psychique entrevu par Fourgier, *et à l'état latent chez tout être humain*, se développera sinon chez tous, au moins dans les natures plus sensitives, que déjà on peut remarquer en plus grand nombre qu'autrefois.

M. Smith dit qu' « *une des dernières merveilles de la science*

moderne a été de découvrir le mécanisme compliqué du cœur de chaque cellule, et de révéler les procédés réguliers de son étonnant développement. De nouvelles explications du problème de l'hérédité que Darwin avait commencé à donner, mais sans conclusion, sont fournies maintenant par les biologistes armés des microscopes les plus puissants. La cellule vivante est un sujet d'étude des plus intéressants pour tous les observateurs que tente le mystère de son origine et de son développement, et qui désirent expliquer le grand et perpétuel drame de la vie et de la mort.

« Cependant, la science qui a scruté si profondément la contexture de la cellule, et les endroits les plus cachés de la vie, n'a pu néanmoins découvrir le fin mot de la création, ni la cause réelle de l'origine de la vie. Elle ne pourra probablement jamais la découvrir, car alors elle saurait *le secret de Dieu*. La science n'a pas pu savoir la raison d'être de la mort. Pourtant des études scientifiques récentes ont projeté une lumière nouvelle sur le noir problème de la mortalité. Grâce à une méthode scientifique, c'est-à-dire me basant sur des faits d'observation, j'ai pu faire une étude plus approfondie de l'origine et de la raison d'être de la mort dans la nature, de façon à mieux comprendre sa mission par rapport à la vie.

« Jusqu'ici, la *Science évolutionniste* s'est contentée de passer à côté du phénomène de la mort, sans se rendre compte de son rôle dans la nature; en un mot, elle a considéré la mort comme une nécessité de *la Lutte pour la Vie*, et s'est dispensée de l'étudier comme facteur corollaire de l'évolution. C'est ainsi que *M. Spencer* a pu se contenter d'une définition philosophique des procédés de la vie, en négligeant ceux de la mort.

« En 1881-1883, un investigateur allemand, M. Weismann, publia ses recherches sur l'hérédité, recherches parmi lesquelles il discuta la nature de la mort, et les causes qui limitent sa durée dans certaines espèces. A peu près à la même époque, un zoologiste allemand, M. Bütschi, qui avait étudié à fond les organismes les plus élémentaires, commença à énoncer des idées quelque peu similaires à celles émises par Weismann dans ses essais sur *la Vie et la Mort*, et *la Durée*

de la vie. M. A. Russell-Wallace, qui partage avec Darwin l'honneur d'avoir émis la conception moderne du rôle de la sélection dans l'évolution, remarque, dans son livre intitulé *le Darwinisme* (1839), qu'une idée pareille à celle de Weismann lui est venue, il y a vingt ans, au sujet de l'utilité de la mort, et avait été oubliée plus tard par lui.

« De plus récentes recherches ont dépassé les idées de Weissmann, en rapprochant *la première apparition* de la mort naturelle de celle des plus primitives manifestations de la vie. Il y a encore beaucoup à faire dans cette direction, mais cependant on a acquis plus de connaissances concernant l'origine et les fonctions de la mort, pendant le cours de l'évolution de la vie. »

M. N. Smith pense qu'une nouvelle et intéressante question est celle-ci : *La mort n'est-elle pas la conséquence d'un principe de sélection et de loi d'utilité pour la vie ?* Plus on avance, plus l'homme cherche les moyens de reculer l'inévitable échéance de la mort, et d'obtenir une plus ferme espérance d'immortalité.

L'auteur est évidemment *un spiritualiste*, mais je crois qu'il est bien plus avancé dans ses idées spiritualistes qu'il ne veut l'avouer; en tous cas, son spiritualisme est très supérieur à ces hypothèses nuageuses et peu claires qui ont si longtemps servi de prétexte à une quantité de livres de philosophie et de métaphysique, aussi ennuyeux qu'inutiles. Une grande partie du XIXe siècle a vécu sur cette viande creuse, mais il est évident pour moi qu'au XXe siècle, toutes ces *spéculations* ne se basant *sur aucun fait, sur aucune observation*, iront encombrer les boîtes des bouquinistes.

Ce que le XXe siècle devra faire et fera, j'en suis convaincu, c'est la preuve manifeste, précise *de la survie*, grâce à l'étude plus serrée *du corps psychique*, dont les manifestations seront photographiées de façon à convaincre les plus incrédules. Déjà plusieurs expérimentateurs sont arrivés à ce merveilleux résultat ; mais, comme ils me l'ont dit, le terrain n'est pas encore préparé, ni l'opinion assez mûre pour pouvoir révéler de tels résultats. Quant aux savants rétrogrades qui, au siècle prochain, essayeront encore de mettre la lumière

sous le boisseau, ainsi que l'a dit le Révérend J. Minot Savage (de la Société des Recherches psychiques d'Amérique): « *Ils seront regardés comme des fossiles* ». Par contre, je crois aussi que toute une école de savants d'avant-garde, dont quelques-uns déjà, comme sir W. Crookes, J. Russell-Wallace, F. W. H. Myers, les Drs Ch. Richet et Ochorowicz, Hodgson, M. de Rochas et autres, se sont dégagés de l'étouffant et morbide matérialisme du XIXe siècle, et formeront au XXe siècle une pléiade avec laquelle la science psychique fera des progrès tels, que seuls les aveugles et les sourds pourront les mettre en doute. Autant le XIXe siècle aura été *matérialiste*, autant le XXe siècle sera *spiritualiste*, mais autrement qu'on ne le comprend en France, et *autrement aussi que ne le pensent les spirites*. Comme je l'ai dit dans mon livre : *Le Psychisme sera au Spiritisme, ce que la Chimie a été à l'Alchimie*.

Les *rayons Röntgen* réservent encore bien des surprises aux savants arriérés qui, certainement, en auraient ri bruyamment, si on leur en avait parlé il y a seulement dix ans. *La télégraphie sans fils*, qu'un écrivain scientifique considérait assez naïvement comme un peu *entachée de sorcellerie* (!!), nous donne un *avant-goût* de ce que seront les découvertes en gestation pour l'avenir.

En 1907 ou 1910, *le grand cycle solaire de 5000 ans* sera terminé, nous disent les brahmes, et certainement le nouveau cycle sera accompagné de découvertes et de révélations qui bouleverseront singulièrement notre vieux monde terrestre, ainsi que les habitudes invétérées des retardataires, enlevés bien malgré eux... à leur quiétude scientifique actuelle.

Mr N. Smyth s'étend beaucoup sur l'organisme de la cellule primitive... Cette cellule, au lieu de vivre, se reproduire et mourir, *ne meurt pas du tout*, mais continue à vivre par un procédé très simple et persistant : au bout d'un certain temps, elle se divise en deux cellules et continue ainsi à vivre une vie double. Ce procédé de division et de multiplication se continue pendant un nombre de générations successives, *et sans fournir la moindre apparence qu'aucune de ces cellules ait été détruite, par un procédé comme celui que nous appelons la mort. Les formes les plus simples de la vie, si elles sont aban-*

données à elles-mêmes et dans des conditions favorables, ne meurent pas. Elles se divisent et se multiplient, mais ne *périssent pas.* L'Allemand Weismann, qui est l'auteur de ces observations, dit ceci dans son livre de *La Vie et la Mort :*

« La mort naturelle ne se produit que parmi les cellules multiples, on ne la remarque pas dans les organismes *unicellulaires.*

« Cette modification viendrait donc de ce fait que la cellule primitive s'étant différenciée et reproduite indéfiniment, a fini par n'avoir plus la force de reproduction, qui se serait trouvée épuisée. On pourrait induire de cela l'hypothèse suivante :

« Le premier être primitif humain, celui qu'on appelle *Adam*, était peut-être immortel comme la cellule primitive, et *Androgyne*, comme nous le dit même la Bible[1]. Ce n'est qu'à la suite de sa séparation en deux êtres homme et femme, puis en une série de reproductions, que la mort aurait fait son apparition, quand la force de reproduction comme celle de la cellule primitive s'est trouvée épuisée. Mais d'un autre côté, si Adam était immortel, qu'est-il devenu? J'en ai donné dans une revue occultiste, l'*Initiation*, l'*explication probable*, mais elle ne serait pas à sa place ici. Tout ce que je puis dire aux lecteurs des *Annales*, c'est que l'*être primitif* a continué son évolution intellectuelle sur d'autres planètes.

Un biologiste français, Maupraz, a contredit les théories de Weismann; mais néanmoins, il a constaté que parmi les dépendants de la cellule primitive, il y avait de plus en plus dégénérescence du pouvoir de multiplication; et finalement, on rencontre *une cellule morte...* ce serait *la première apparition du phénomène de la mort.* N'y aurait-il pas quelque analogie entre ces faits et celui de la première apparition de la mort parmi les êtres humains. Je laisse à d'autres le soin d'essayer d'éclaircir cette question si complexe pour les matérialistes. Quant aux spiritualistes de toutes sortes, il y a beau temps que la chose est éclaircie.

Comme le remarque Mr N. Smyth, *la mort* n'est qu'un évé-

1. Dans les bibles non expurgées, il est dit que *Dieu* créa *Adam*, homme et femme à la fois.

nement secondaire et non primaire dans le cours de la vie.

Elle n'est pas venue nécessairement terminer l'existence de la première forme de vie organisée; donc on ne peut pas dire que le règne de la mort a été universel dès le début, car de longues générations d'infusoires y ont échappé. Son règne n'a commencé que beaucoup plus tard, car au début c'est la loi de la vie qui a été la dominante, celle de la mort n'étant venue que longtemps après et comme une loi secondaire. A mesure que la vie s'organise et devient plus complexe, la mort apparaît.

La légende antique du *Phœnix* renaissant de ses cendres, aurait-elle quelque analogie avec ce fait de la cellule primitive, renaissant incessamment de sa propre destruction ou plutôt division?

Le principe de continuité a servi aux auteurs d'un remarquable livre *The Unseen Universes* (l'Univers qu'on ne voit pas) pour établir des arguments nouveaux en faveur de l'immortalité. Selon eux, la vie comme la matière s'est développée non sur la terre, mais dans la sphère invisible qui l'entoure. Ces auteurs qui sont des savants pensent que cette méthode est la seule qui permette d'éviter une lacune dans le principe de continuité... et que de le nier est nier la science moderne. La mort, disent-ils, n'est pas un obstacle au développement intellectuel de l'individu... et ce monde matériel en s'affinant de plus en plus finira par se fondre dans celui qui l'entoure, quoique encore invisible.

Certes, les matérialistes n'admettront pas cette théorie; mais leur règne est à sa fin, et tous ceux de plus en plus nombreux qui étudient les sciences psychiques penseront comme les deux savants anglais.

Un autre biologiste anglais, Mr John Fiske, auteur de la Destinée de l'Homme (*Destiny of man*), dit aussi : « Celui qui regarde l'homme comme le produit culminant de l'énergie créatrice et le but principal de l'idée divine, est entraîné irrésistiblement à cette croyance que la carrière de l'âme n'est pas finie avec la vie terrestre. »

Ce que ces philosophes ont entrevu d'une façon un peu nuageuse sera démontré et l'est déjà en grande partie par la

science psychique. Pour tous ceux qui sont au courant, les preuves de la réalité de l'*Au-delà* deviennent de plus en plus palpables et nombreuses, et, au cours du siècle qui vient de commencer, les découvertes seront si frappantes pour la masse, que les matérialistes resteront isolés et encroûtés dans leurs vieilles théories.

Mr N. Smyth dit que la conception de la mort, telle qu'on peut la déduire de l'étude biologique, regarde cette mort comme faisant partie du mécanisme de la vie, tandis que la conception provenant du récit de la Bible nous la représente comme une punition de sa faute. Ces deux théories se contredisent et seront toujours bien difficiles à concilier.

La Bible, en effet, nous donne sur la chute de l'homme et les conséquences mortelles qui en découlèrent, des explications dont on ne peut comprendre le vrai sens que dans la traduction ésotérique de Fabre d'Olibet. Ce dernier a expliqué que chaque lettre en hébreu a trois sens différents; il a donné *les deux premiers sens*, mais n'a pas osé divulguer *le troisième*, d'une nature trop ésotérique pour être compris du public.

De toutes les versions de la Bible, la plus importante, selon moi, est celle qu'on appelle la *Bible polychrome*, car d'après les traditions occultes, les écritures sacrées étaient chez les Égyptiens *représentées en couleurs*, chaque couleur ayant un sens différent que seuls les sacerdotes connaissaient. Moïse qui était un prêtre égyptien a dû connaître sûrement ces sens cachés, mais la clef en a été perdue, en supposant qu'elle n'ait été donnée qu'oralement, selon la méthode antique. Quelles révélations étranges et curieuses, sur l'histoire primitive du monde, nous aurions pu avoir si cette clef avait pu nous être conférée, soit par les Hébreux, soit par les Brahmes indous.

Mr N. Smyth nous dit, en terminant son livre, que si nous découvrons que la mort est la conséquence d'une loi d'utilité de la nature, nous devons penser aussi qu'une loi plus élevée de *sélection spirituelle* doit s'ensuivre pour nous amener à des fins plus hautes et à des résultats plus nobles.

Le cardinal Vaughan, dans une lettre au journal *Spectator*,

constate d'après, son expérience personnelle et celle de beaucoup d'autres, *que les mourants craignent rarement la mort*, et qu'à mesure qu'ils s'en rapprochent la mort disparaît. J'ai pu constater moi aussi que des personnes qui, pendant leur vie, avaient une peur atroce de la mort, étaient relativement calmes à son approche. Cela vient d'un fait bien connu des spiritualistes de tous genres, c'est qu'au moment de la mort, *on est averti soit intuitivement*, soit par la vue de parents décédés qui viennent vous chercher. Le mourant étant prévenu d'une façon quelconque, la peur disparaît et fait place à une tranquillité forcément relative. Il y a évidemment des exceptions à cette règle, et j'en connais quelques-unes, comme celle de la mort d'un ancien membre de la Commune, littérateur distingué, Mr A... qui, avant sa mort, fut entouré de fantômes terribles qu'il disait d'écarter de lui. Cet effet venait-il de la conscience quelque peu troublée par le passé, je l'ignore, mais le fait a été raconté par sa femme à un de mes amis. Cet ex-communard était pourtant un spiritualiste convaincu, mais peut-être avait-il des remords, qui furent plus forts que les avertissements.

Un journal spiritualiste américain, le *Light of truth*, fait les remarques suivantes, sur le livre de Mr N. Smyth. Il dit que : « Nous nous félicitons que cet auteur ait mis en évidence ces faits biologiques qui nous donnent une base physique pour établir des vérités vitales. La première c'est que la mort n'est pas un mal ni une malédiction, mais un mode d'avancement naturel institué par la providence divine, pour nous conduire vers des conditions de vie plus hautes ; la seconde de ces vérités est que la nature, même dans ses phases les plus infimes d'évolution, est toujours prête à se sacrifier pour le bien général. »

Mr N. Smith dit aussi que la science moderne se trouve limitée quant aux preuves de l'immortalité de l'âme ; mais depuis l'apparition de son livre, le Dr Hodgson et d'autres ont fait des publications qui nous rapprochent de plus en plus de l'époque où le fait de la *survie* sera bien démontré.

A. Erny.

BIBLIOGRAPHIE

Les preuves du transformisme et les enseignements de la doctrine évolutionniste, par le D[r] GUSTAVE GELEY, ancien interne des hôpitaux de Lyon, 1 vol. in-8° de 288 pages, avec planches et gravures dans le texte. Éditeur Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

Cet ouvrage, plein d'érudition et d'intérêt, est un recueil de conférences faites à l'Université populaire d'Annecy. L'auteur a voulu vulgariser et mettre à la portée de tous, des faits qui ne sont enseignés nulle part, sauf dans quelques cours d'enseignement supérieur. Il s'est surtout occupé de l'évolution dans ses rapports avec les êtres vivants.

Le D[r] Geley est déjà connu de beaucoup de nos lecteurs. Il s'intéresse depuis longtemps aux recherches psychiques : il a déjà publié plusieurs ouvrages parmi lesquelles *L'Être subconscient*. — Un essai de Revue générale et d'interprétation synthétique du spiritisme.

A l'aurore du siècle. — Coup d'œil d'un penseur sur le passé et l'avenir, par LOUIS BUCHNER. Version française par le Docteur L. LALOY, 1 vol. in-8°, 4 francs. Schleicher frères, éditeurs, Paris.

L'auteur a voulu, dans cet ouvrage qui constitue, pour ainsi dire, son testament scientifique, jeter un regard d'ensemble sur le chemin parcouru, au cours du XIX[e] siècle, dans tous les domaines de la science. Le lecteur verra défiler sous ses yeux, dans un résumé vivant, tous les progrès scientifiques effectués au cours du XIX[e] siècle. Sous la direc-

tion du grand philosophe qu'était L. Buchner, il pourra suivre aussi son rôle dans les questions religieuses, morales et sociales. Puis, se tournant vers l'avenir, l'auteur nous aidera à discerner comment ces problèmes pourront être résolus plus tard. La lutte pour l'affranchissement complet de l'esprit humain sera longue encore et pénible, mais la marche générale du progrès ne sera plus arrêtée et nos petits-enfants, parvenus enfin au terme du voyage, verront sans doute luire l'aube de justice et de paix. C'est du moins ce que croit l'auteur et ce que nous souhaitons tous.

Introduction à la psychologie des mystiques, par le R. P. Pacheu. Un vol. in-12 de 150 pages, H. Oudin, éditeur, 10, rue de Mézières, Paris.

La morte irritée, par François de Nion. Un vol. de 280 pages, prix 3 fr. 50. Éditions de la Revue Blanche, 23, boulevard des Italiens, Paris.

Ce roman roule surtout sur le phénomène de possession et, par ce côté, il se rattache au psychisme. Il a une certaine analogie avec *Possession* que notre ami Charles Epheyre a publié en 1887; mais dans *Possession*, le phénomène est plus net plus complet que dans *La morte irritee.*

Comme ouvrages étrangers, nous avons reçu :

Der Fall Rothe. Eine criminal psychologiste Untersuchung. Von Dr Jur. Erich Bohn. Schlesische Verlags-Anstalt, Breslau.

Entstehen und Vergehen der Welt. Als Kosmicher Kreisprozess. Auf Grund des pyknotischen Substanzbegriffes. Von J. G. Vogt. Leipzig, Ernest Wiest Nachf., Verlagsbuchhandlung.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

DE LA
MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION
DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE Dr PAUL JOIRE

Président de la Société d'Études psychiques.

EXPÉRIMENTATION DES PHÉNOMÈNES PROVOQUÉS

Dans la seconde partie de cette étude, nous devons examiner les règles particulières que l'on doit appliquer à l'expérimentation des différents phénomènes psychiques que l'on peut provoquer. Toute expérience doit avoir pour but et pour résultat : soit de mieux approfondir ce qui est déjà connu ; soit de connaître des choses nouvelles. Une expérience qui n'aurait qu'un but de pure curiosité ne mériterait par le nom d'expérience scientifique.

Si chaque expérimentateur devait considérer comme nul tout ce qui a été fait avant lui et recommencer pour son propre compte l'œuvre de ses prédécesseurs, tout progrès scientifique serait impossible. Les premières expériences faites dans une voie quelconque, doivent servir de base aux expériences subséquentes, non pas que celles-ci n'en soient qu'une imitation servile, mais les résultats acquis, les déductions faites, les faits négatifs et les insuccès eux-mêmes permettent de reconnaître les règles utiles à l'expérimentation méthodique. C'est pourquoi toute expérience bien faite mé-

rite d'être prise en considération, parce qu'elle doit concourir au progrès des connaissances humaines.

Les phénomènes psychiques ont paru jusqu'ici tellement variés qu'il n'était guère possible de les soumettre à des expérimentations méthodiques. Cependant, il nous a semblé, par l'ensemble des expériences dont nous avons pu recueillir les résultats et de celles que nous avons pu faire nous-mêmes, qu'il est possible de les diviser, au point de vue expérimental, en quatre groupes pour en faciliter l'étude.

Nous allons donc examiner successivement comment doivent être conduites les expériences pour l'étude des phénomènes suivants :

1° Suggestion mentale et transmission de pensée ;

2° Lucidité ;

3° Extériorisation de la sensibilité ;

4° Extériorisation de la force.

Nous tenons à répéter qu'il ne s'agit ici que d'une division purement expérimentale, par conséquent essentiellement de convention ; mais qui présente à nos yeux cet avantage, que l'on peut faire entrer la plupart des phénomènes psychiques, qu'il est possible de provoquer et d'expérimenter, dans l'une ou l'autre de ces catégories.

SUGGESTION MENTALE ET TRANSMISSION DE PENSÉE

Il faut bien distinguer tout d'abord les deux genres d'expériences, qui, présentant quelques ressemblances en apparence, sont absolument différentes dans la pratique.

Dans la suggestion mentale l'expérimentateur ne transmet pas au sujet l'idée de l'acte à accomplir, le sujet ignore même, pendant une grande partie de l'expérience, ce à quoi on veut l'amener. S'il arrive, plus ou moins rapidement, à deviner le but de la suggestion, c'est par une simple association d'idées. L'expérimentateur décompose l'acte à accomplir en une série de mouvements partiels, et ce sont ces mouvements qu'il impose au sujet, successivement, comme s'il les accomplissait lui-même.

Pour marcher, par exemple, il fera d'abord incliner le

corps du sujet du côté où il veut le conduire; puis il lui fera soulever la jambe, avancer le pied daus la direction voulue, et ainsi de suite. Pour lui faire éviter les obstacles, il le fera de même tourner ou obliquer à droite ou à gauche, puis il l'arrêtera immobile quand il sera arrivé au but.

De même, s'il s'agit de prendre un objet, il lui fera d'abord lever l'avant-bras, puis porter le bras dans la direction déterminée, étendre la main et saisir l'objet.

Les mouvements et les actes les plus compliqués seront ainsi décomposés, et l'expérimentateur fera successivement contracter les différents groupes musculaires du sujet, comme il le ferait lui-même s'il accomplissait le mouvement.

Pour la transmission de pensée le mode d'action comme le mode de réception sont absolument différents. Le phénomène de la transmission de pensée consiste essentiellement en ceci : qu'une idée émise par la volonté du sujet actif, que nous appelons dans l'autre cas le suggestionneur, est perçue par le sujet passif ou récepteur, qui, tout à l'heure, était le suggestionné.

L'idée peut être absolument indépendante de tout acte ou de tout phénomène moteur; comme, d'autre part, elle peut aussi se rapporter à l'exécution d'une action plus ou moins complexe.

Dans ce cas, la transmission de pensée devient aussi nécessairement plus ou moins multiple. Il y a d'abord l'idée de l'acte en lui-même; en second lieu, il y a la volonté de ne pas accomplir ou d'accomplir cet acte. La transmission de pensée peut s'arrêter là, et laisser au sujet le choix de la voie à suivre pour arriver au but désiré; mais on peut aussi aller plus loin, et,sans agir sur les organes moteurs du sujet, lui suggérer l'idée des moyens par lesquels il réalisera l'acte demandé. Toujours le sujet aura, dans ce cas-ci, présente à l'esprit l'action définitive ou l'acte partiel qu'il doit exécuter.

D'après tout ce que nous venons de dire, on voit que, dans les deux cas, qu'il s'agisse de suggestion mentale ou de transmission de pensée, malgré la différence de mécanisme, le suggestionneur et le suggestionné prennent tous deux une part active à l'expérience.

Ils peuvent donc, et cela est même nécessaire pour la bonne réussite des expériences, s'entraîner tous les deux. Dans ce cas particulier. ils peuvent s'entraîner isolément.

Le suggestionneur devra, pour la suggestion mentale, s'habituer à décomposer en mouvements partiels bien définis un acte quelconque.

La difficulté consiste à savoir réunir des impulsions successives, suffisamment fortes, dans une unité de direction vers le but à atteindre. On y arrive avec un peu d'entraînement; le mécanisme consiste à fixer d'abord énergiquement dans sa pensée l'acte à suggérer, et en même temps à organiser mentalement le plan des différents mouvements par lesquels le sujet devra y arriver. Cette première opération, le suggestionneur l'accomplit seulement en lui-même, et sans entrer en communication avec le sujet. Ensuite, il ne faut plus envisager le but que d'une manière générale, il faut volontairement faire dominer dans sa pensée l'idée des impulsions partielles, en éveillant en soi-même une représentation mentale très énergique des sensations que l'on éprouverait en accomplissant personnellement les mouvements suggérés; il faut pour cela savoir se soustraire à toute autre pensée et à toute distraction venant du dehors.

Pour la transmission de pensée, l'opérateur devra d'abord s'appliquer à bien connaître son sujet. Ceux-ci doivent être divisés en diverses catégories, suivant la prédominance naturelle ou acquise de finesse et d'habileté d'un de leurs sens en particulier. Chacun en effet a l'habitude de donner à sa pensée une forme qui correspond à l'un des trois sens de la vue, de l'ouïe ou du toucher.

La représentation par la vue d'une idée, peut se faire de trois manières différentes, d'où nous distinguerons trois catégories parmi les individus du type visuel. Si nous prenons comme exemple l'idée d'un objet, ou d'un être animal ou végétal; les uns se représenteront l'objet tel qu'il existe dans la nature, avec ses formes, ses dimensions, sa couleur propre. D'autres se feront une représentation mentale de l'image de l'objet; l'un verra simplement son contour et sa forme; le peintre verra surtout sa couleur et ses nuances; le photo-

graphe en percevra l'image dans le ton spécial de la photographie.

La troisième catégorie de visuels, comprenant surtout les lettrés, les écrivains, aura devant les yeux le mot écrit ou imprimé qui signifie l'objet.

Chez ces derniers, le mot qui vient le premier à la pensée du sujet pour l'exprimer, est celui de la langue dont il se sert le plus habituellement; mais, si un de ces sujets est très familiarisé avec plusieurs langues, de manière à les parler couramment, son idée prendra corps, ou, si l'on veut, il pensera dans la langue dont il fait usage au moment où l'idée se fait jour dans son esprit. C'est ainsi qu'un latiniste, pendant qu'il est occupé à lire un texte latin, pensera en latin; un Français, conversant avec un Anglais dans sa langue, sentira sa pensée se manifester sous la forme du mot anglais qui la représente

Si nous considérons maintenant la catégorie des auditifs, c'est-à-dire ceux chez lesquels le sens de l'ouïe prédomine pour la représentation de la pensée, nous trouverons également qu'il faut les diviser en plusieurs groupes. Les uns percevant, pour une certaine classe d'objets, le bruit propre à l'objet: le son de la voix pour les hommes, le cri pour les animaux, la résonance pour les objets. Le groupe le plus important représentant l'idée par le son du mot parlé qui l'exprime. Ici nous devons faire, au sujet des différentes langues, la même remarque que nous avons faite pour l'image du mot écrit, la représentation auditive de la pensée par le mot parlé suit exactement les mêmes règles.

Dans la catégorie des sujets chez lesquels prédomine le sens du toucher, nous trouvons un nombre encore plus restreint d'individus; il est plus rare en effet d'identifier l'idée à la sensation tactile que donne l'objet. Toutefois, il faut rapporter à cette catégorie l'idée du mouvement qui est inséparable de certains objets, et dont la sensation peut être la première éveillée. Enfin, il y a surtout à tenir compte de la sensation motrice qui accompagne la prononciation du mot parlé, c'est cette sensation surtout qui, chez certains sujets, est représentative de l'idée.

Il est indispensable, pour celui qui veut arriver à transmettre sa pensée, non seulement de connaître tous ces détails, mais de s'exercer à donner corps à sa pensée sous toutes ces formes. En effet, quand il s'agira de faire des expériences de transmission de pensée avec un sujet, la première chose importante sera de savoir auquel des différents groupes dont nous venons de parler appartient le sujet, afin de lui transmettre la pensée sous la forme qui est le plus facilement perceptible pour lui.

Il est bien évident que l'expérience sera bien plus facile à réaliser, si le suggestionneur et le sujet appartiennent à la même catégorie; et, d'autre part, l'expérience pourra se trouver parfois impossible à réussir, si, le sujet appartenant à un groupe absolument différent, le suggestionneur n'a pu lui-même arriver à donner cette forme identique à sa pensée.

Il en résulte aussi que les expériences de certains sujets, qui n'auront pu réussir avec un opérateur, pourront avoir plein succès avec tel ou tel autre, sans qu'il y ait de part ni d'autre la moindre entente ni supercherie.

De même que le suggestionneur peut, comme nous venons de le voir, s'exercer à la suggestion mentale et à la transmission de pensée, le sujet peut s'entraîner aussi aux mêmes expériences. Il commencera par s'habituer à s'isoler de tout ce qui l'entoure, à éloigner toute distraction, à faire pour ainsi dire le vide dans sa pensée pour que rien ne s'oppose à la pénétration de la suggestion dans son esprit. Puis, il s'exercera, pour la suggestion mentale, à décomposer les actes en mouvements successifs, et, pour la transmission de pensée, à cultiver la faculté naturelle de représentation mentale qu'il possède.

Après cet entraînement, auquel chacun des expérimentateurs peut se livrer isolément, ils s'exerceront encore ensemble. Ici, il faut recommander au suggestionneur d'adopter une méthode bien raisonnée, mais qui, une fois prise, restera définitive. Il importe en effet au plus haut point d'agir toujours de même avec un même sujet.

Il faut commencer par des suggestions excessivement simples, et les répéter un grand nombre de fois; les varier, et

n'arriver que progressivement à les compliquer; et seulement à mesure que l'on réussit sans peine les plus simples. et que la sensibilité du sujet se développe.

Enfin, il ne faut pas prolonger trop longtemps chaque séance d'expérimentation; quand le suggestionneur ou le sujet arrive à la fatigue, il faut suspendre les expériences. De même, si, pour une cause ou pour une autre, on s'aperçoit que l'un des deux opérateurs est mal disposé et que les tentatives sont fatigantes ou n'ont pas de succès, il faut s'arrêter et remettre les expériences à une autre fois.

EXPÉRIENCES DE LUCIDITÉ

Le phénomène de lucidité consiste essentiellement en ce qu'un sujet a connaissance de faits qui sont hors de la portée de ses sens normaux. Il faut encore dégager du phénomène de lucidité les faits de lucidité apparente qui peuvent venir de transmissions de pensées. Cette connaissance peut s'appliquer : soit à des faits qui se sont passés depuis plus ou moins longtemps, soit à des choses actuelles, ou enfin à des événements qui n'arriveront que dans un avenir plus ou moins éloigné. Ces conditions peuvent donner au phénomène un intérêt plus considérable, mais elles ne changent pas sa nature.

Il y a deux manières d'expérimenter la lucidité : la première consiste dans les expériences très connues, en Angleterre surtout, sous le nom de visions dans le cristal. La seconde consiste à rechercher chez un sujet hypnotique la lucidité somnambulique.

Les procédés à employer et les règles à suivre dans ces deux expériences sont absolument différents, nous allons les examiner successivement.

Les expériences de vision dans le cristal sont simples, faciles à réaliser, à la portée de tout le monde; mais les résultats sont aussi beaucoup moins importants et d'un intérêt moins considérable.

Il y a d'abord des conditions générales qui concernent l'entourage du sujet. Le lieu où l'on fait l'expérience doit être

autant que possible tranquille et isolé de façon que les bruits du dehors ne viennent pas distraire le sujet, il faut surtout éviter les bruits subits et inattendus qui détournent brusquement l'attention.

Il ne faut laisser assister à l'expérience qu'un petit nombre de personnes, éviter que les assistants se placent trop près du sujet et surtout devant lui; il est nécessaire de leur imposer un silence absolu et de leur recommander l'immobilité.

La personne qui se prête à l'expérience doit tourner le dos à la lumière; si l'on se sert d'une lumière artificielle, il faut la placer assez haut pour que les rayons passent au-dessus de la tête du sujet. Celui-ci doit être commodément assis devant une table que l'on recouvre de préférence d'un tapis de nuance sombre; et, sur la table, bien en face du sujet, on place l'objet qui doit servir de miroir.

Bien des objets divers peuvent être employés : l'on peut prendre un verre rempli d'eau, une carafe: les Anglais ont inventé un petit appareil très commode pour cette expérience, il consiste en une boule de verre bien transparente et ne présentant aucun défaut, on lui donne habituellement la grosseur d'une petite orange, et on la place dans un petit support de bois noir. Le sujet doit fixer bien attentivement les yeux au centre de l'objet quel qu'il soit, et attendre dans l'immobilité et le silence. Tout d'abord, il verra la surface brillante réfléchir l'image des objets qui l'entourent; il ne doit pas alors attacher ses regards sur l'image, mais chercher toujours des yeux le centre du globe. Cette fixité de l'attention portée sur l'objet brillant finit par fatiguer le regard et la vue se trouble. C'est alors que commence le rôle de l'imagination. Quand on a affaire à un sensitif, les rayons irisés qui traversent la boule transparente prennent bientôt l'apparence de nuages de différentes couleurs, et comme les moindres mouvements font varier la direction des rayons qui arrivent à l'œil, ces nuages semblent être animés de mouvements divers. En même temps, il se produit chez le sujet un état hypnotique superficiel qui le rend apte à recevoir des hallucinations. C'est à ce moment qu'il commence à percevoir dans le globe transparent la formation d'images variées.

Ces images apparaissent d'une façon variable suivant les sujets. Le plus souvent, ce sont d'abord des formes vagues et aux contours indécis, puis une partie de l'image commence à s'éclaircir, et successivement le sujet en reconnaît et en décrit chaque partie, il semble suivre le développement d'un cliché photographique. Lorsque l'image se développe de cette façon, elle persiste en général assez longtemps ; le sujet a tout le temps de l'examiner, de la reconnaître et de la décrire dans ses moindres détails. Ensuite, elle s'efface également un peu à la fois et lentement ; le sujet reste un certain temps sans rien observer, puis une autre image se forme quelquefois de la même façon.

Chez d'autres sujets, l'apparition des images se fait d'une façon tout à fait différente. Au milieu du nuage, qui semble d'abord à leurs yeux remplir le globe transparent, apparaît brusquement une forme à laquelle ils donnent d'emblée une ressemblance. Ces visions sont le plus souvent partielles, moins complètes que les précédentes ; le sujet décrit une physionomie, une tête d'homme ou d'animal, parfois un paysage ; mais la rapidité avec laquelle les images se succèdent les empêche de se développer complètement et ne permet pas au sujet d'en préciser les détails.

Toutes ces images ne sont évidemment qu'un jeu de l'imagination du sujet, qui crée de toutes pièces une hallucination. Toutefois, il y a dans cette vision deux mécanismes qu'il faut bien différencier. Le globe transparent reçoit et réfléchit l'image, mais la réfraction la déforme ; lorsque c'est cette image irrégulière qui est utilisée par le sujet pour former la vision, il peut encore, il est vrai, se produire consécutivement une hallucination, mais le phénomène présente beaucoup moins d'intérêt. Dans le second mécanisme dont nous avons parlé, il se forme au contraire d'emblée une hallucination réelle. Faisant abstraction des images réfléchies, la vue du sujet se fatigue et se trouble devant la surface brillante ; c'est alors que cette surface combinée avec le fond sombre vu par transparence ne forme plus qu'un nuage, puis la pensée, se concentrant sur ce point fixe ne présentant aucun contour régulier, l'hallucination se produit.

Quant à la valeur de ces hallucinations, il faut bien reconnaître que, le plus souvent, elles se composent uniquement de réminiscences, c'est-à-dire d'images puisées dans la mémoire visuelle du sujet. C'est ainsi que tel sujet reconnaîtra un site, un monument, un objet qu'il aura vu dans ses voyages; tel autre un paysage, une maison dont l'aspect a été familier à son enfance; ou bien un tableau, une gravure qui a frappé ses regards peu de temps auparavant.

Tout cela, on le voit, est bien insignifiant et ne mérite pas de nous arrêter. Le phénomène ne devient intéressant que lorsqu'il se produit une hallucination télépathique, c'est-à-dire ayant pour origine une transmission mentale venant d'une personne présente ou absente, et surtout quand cette hallucination est due à une faculté de lucidité qui se révèle chez le sujet. Ces cas sont rares, il faut le reconnaître ; mais ils se présentent parfois, cela n'est pas moins incontestable, et ils suffisent pour mériter d'appeler notre attention sur ce genre d'expériences.

Il ne faut pas oublier que le sujet qui subit ainsi une hallucination, et surtout une hallucination télépathique, se trouve forcément amené à un certain état d'hypnose, le plus souvent léger, il est vrai. Mais il ne faut pas perdre de vue que beaucoup de ces sujets, placés ainsi devant un objet brillant, sur lequel ils fixent longtemps leurs regards avec attention, sont disposés à tomber dans un état hypnotique plus profond qui se détermine d'abord par la fascination. Certains sujets se fascinent très vite, et s'endorment très peu de temps après qu'ils ont été placés devant le globe de cristal; d'autres n'arrivent à un sommeil hypnotique qu'après avoir subi déjà une ou plusieurs hallucinations.

L'expérimentateur devra donc ne pas négliger de surveiller constamment l'état du sujet, il saura diriger la fascination et l'état hypnotique, s'il se produit, de la manière la plus utile, et prendra ensuite toutes les précautions d'usage pour replacer le sujet dans son état normal lorsque l'expérience sera terminée.

Cette précaution prise, il faut encore savoir diriger l'expérience, pour lui donner la portée qu'elle peut avoir, et en tirer

ce qui peut être utile. Pour cela, il faut d'abord, après avoir placé le sujet devant l'objet brillant, lui indiquer simplement ce qu'il doit faire, et le laisser ensuite dans l'immobilité et le silence, en veillant à ce que rien ne vienne le distraire. Il faut bien se garder à ce moment de l'interroger ou de permettre aux assistants de lui adresser la parole.

Le sujet doit décrire très exactement tout ce qu'il observe, d'abord avant la formation des images, puis, successivement, leur développement progressif et leurs moindres détails. A ce moment seulement, et s'il constate que le sujet donne une description trop sommaire, l'expérimentateur pourra l'interroger pour lui demander de préciser certains points. Puis, au fur et à mesure de l'apparition et de la disparition successive des images, il notera avec soin, et sans rien y ajouter ni y retrancher, tout ce qu'aura dit le sujet.

L'expérience terminée, l'expérimentateur doit interroger le sujet, d'une manière méthodique, sur les différentes visions qu'il aura pu avoir. D'abord, il faudra rechercher si les objets vus et décrits par le sujet ont frappé ses regards peu de temps avant l'expérience, et s'ils étaient présents à sa mémoire à ce moment. Mais les images peuvent aussi se rapporter à des souvenirs plus éloignés, des impressions d'enfance. Le sujet pouvait ne penser en aucune façon à ces choses au moment de l'expérience, mais la vue des objets lui en a immédiatement rappelé le souvenir. Il y a là une évocation de souvenirs, existant dans la subconscience, qui est déjà plus intéressante.

Il peut se faire aussi qu'il existe certaines dissemblances entre l'objet réel dont le sujet a conservé le souvenir et l'image dont il a eu la vision. Toutefois, l'analogie est suffisante pour qu'il n'y ait pas de doute dans l'esprit du sujet que l'image est bien celle de l'objet présent à sa mémoire ; mais un jeu de l'imagination a superposé plusieurs souvenirs et en a fait un tableau inexact.

Enfin, le sujet peut n'avoir en aucune façon conscience que l'objet dont il a eu la vision ait été antérieurement connu par lui.

Dans ce cas, il faut laisser au sujet le temps de recueillir

ses souvenirs, l'aider à scruter sa mémoire et noter même les doutes et les incertitudes qui peuvent venir de sa subconscience.

Enfin, s'il semble prouvé que l'objet de la vision ne se retrouve pas dans les souvenirs du sujet, il faut interroger successivement tous les assistants, et en ayant soin de suivre exactement la même méthode. S'il y a relation entre les visions du sujet et les images qui pouvaient se trouver dans la mémoire d'un des assistants, il faudra bien noter si ces images étaient actuellement présentes à sa pensée; ou si le souvenir en a été immédiatement éveillé par la description faite par le sujet; ou enfin s'il a fallu fouiller et rechercher dans les souvenirs anciens pour en retrouver des traces en partie effacées.

Mais, si l'on ne trouve ni dans la mémoire du sujet, ni dans celle des assistants rien qui se rapporte aux visions obtenues, il faudra en préciser et en conserver avec le plus grand soin la description exacte. Dans ce cas encore, on interrogera de nouveau, plusieurs jours après et avec les notes prises pendant l'expérience, le sujet et les témoins. Il arrive, en effet, quelquefois, que ce n'est qu'après un certain temps que l'on retrouve un souvenir qui s'adapte exactement à la description faite par le sujet. J'ai vu ainsi un sujet reconnaître, plusieurs jours après l'expérience, dans un magasin, un tableau dont il avait eu la vision dans le cristal. Il ne se souvenait en aucune façon avoir vu ce tableau auparavant, mais il était passé plusieurs fois devant le même magasin, et le tableau avait pu frapper ses regards d'une manière inconsciente.

Après avoir ainsi éliminé avec rigueur les phénomènes les plus simples de mémoire consciente ou subconsciente, si l'on est amené à penser que le sujet a eu véritablement une hallucination télépathique, on portera ses recherches et son enquête vers l'objet ou le lieu même de la vision.

Ici encore, il peut se présenter trois cas : si l'image vue dans le cristal ne représente qu'un tableau inanimé, l'on se bornera à constater l'exactitude plus ou moins parfaite de l'image ou de la scène représentée. Si l'on constate quelque divergence entre les objets et la description qui en a été

faite, il faudra rechercher si cette description ne se rapporte pas plus exactement à un état antérieur des lieux décrits. Si l'image vue dans le cristal représente une scène animée ou un événement, outre la question d'exactitude qui sera à contrôler comme dans le cas précédent, il y a une question de temps qui peut changer d'une manière très considérable l'importance de la vision. Si le fait s'est passé exactement au moment où la vision a eu lieu, on peut le considérer comme un tableau inanimé, et le contrôle de son authenticité se fera exactement de la même façon, sans donner lieu à aucune autre observation spéciale. Dans le cas contraire, les observateurs auront à tenir une conduite absolument différente, suivant que la vision se rapporte à un fait passé ou à un événement futur.

Si le fait est passé, il y a lieu de noter s'il est récent ou ancien, et surtout, s'il a pu, d'une façon quelconque, parvenir à la connaissance : 1° soit du sujet lui-même; 2° soit d'une personne ayant assisté à l'expérience.

On pourrait alors, tout en admettant la possibilité d'autres explications, l'interpréter, dans le premier cas, comme un phénomène dû à la subconscience du sujet; dans le second cas, comme une transmission de pensée, qui pourrait elle-même être compliquée aussi d'un acte de subconscience.

Si, toujours dans le cas d'un fait passé, il peut être bien prouvé qu'il n'a été connu normalement, ni du sujet, ni d'une personne présente à la vision, il faut rechercher quels ont pu être les relations et les liens qui ont existé entre le sujet et les différentes personnes qui ont pris part à la scène décrite; enfin, s'il est possible, il faudra savoir si l'un des acteurs de cette scène a pu, au moment où elle a eu lieu, penser au sujet ou éprouver à son égard un sentiment plus ou moins intense (télépathie).

Si la scène vue dans le cristal n'a pas encore eu lieu, mais doit se produire plus tard, cela peut être connu d'abord, ou par les indications mêmes que donne le sujet, ou par les circonstances mêmes de la description qu'il fait. Deux cas peuvent encore se présenter ici : ou bien le sujet indique, d'une façon ou d'une autre, le moment où devra se passer la vision; ou

bien il décrit simplement ce qu'il voit, sans assigner aucune époque pour la réalisation de l'événement. Dans un cas comme dans l'autre, on commencera par noter avec le plus grand soin, par écrit, et en prenant textuellement mot pour mot, tous les détails donnés par le sujet. Ce procès-verbal devra être immédiatement copié en deux ou trois exemplaires, qui seront tous signés par toutes les personnes présentes à l'expérience. Chacun de ces exemplaires, cacheté et scellé d'une façon spéciale, sera remis entre les mains d'une personne qui en donnera un reçu indiquant la date du dépôt. Puis, toutes les personnes qui ont assisté à l'expérience, y compris le sujet, prendront l'engagement, autant que possible, de garder le silence sur ce qui leur a été révélé par la vision, et surtout de n'en point parler aux personnes qui pourraient prendre part à l'événement prévu par le sujet; tout cela dans le but d'éviter les suggestions qui pourraient se produire. Ici la marche changera, suivant que la date de l'événement aura pu être fixée, ou qu'elle sera restée indécise. Dans le premier cas, on s'efforcera de permettre à quelques expérimentateurs, et de préférence à ceux qui ont assisté à l'expérience, d'être présents à la réalisation de la vision, afin d'en noter les détails avec une exactitude scientifique.

Dans le second cas, l'on fera tout ce qu'on pourra pour arriver à un contrôle aussi rigoureux que possible lorsque l'événement se produira. Les constatations faites, on ouvrira les procès-verbaux de l'expérience, en présence de ceux qui ont assisté à la vision et de ceux qui ont été témoins de sa réalisation. L'on vient de voir que, dans les expériences de vision dans le cristal, on arrive quelquefois à obtenir de véritables phénomènes de lucidité; mais il faut reconnaître que cela est rare. Les phénomènes de lucidité somnambulique présentent des résultats analogues, mais la marche de l'expérience est absolument différente.

La lucidité hypnotique ne s'observe que dans l'état somnambulique, et seulement au troisième degré du somnambulisme, ou encore dans l'état médianique actif, c'est-à-dire, dans tous les cas, dans un état hypnotique profond. Le plus

souvent c'est dans l'état de somnambulisme que l'on rencontre ce phénomène, d'où on l'a appelé communément lucidité somnambulique.

Il résulte de là, que, pour expérimenter la lucidité, il faut d'abord avoir un sujet capable d'arriver au somnambulisme du troisième degré. De tels sujets ne se rencontrent pas fréquemment; de plus, tous les sujets qui peuvent être mis en état de somnambulisme profond ne sont pas lucides.

La lucidité est une faculté spéciale, personnelle au sujet; mais, si cette faculté ne peut être donnée à un sujet qui ne la possède pas, il arrive souvent qu'un sujet véritablement lucide ne montre d'abord cette faculté qu'à un degré très faible, et la possède pour ainsi dire à l'état latent. Un observateur, expérimenté dans les études psychiques, la découvrira toutefois en lui, et saura la développer par un exercice basé sur un entraînement méthodique et scientifique. Il serait absurde de demander d'emblée à un sujet, même présentant les dispositions les plus réelles à la lucidité, de produire immédiatement les expériences les plus complètes et les phénomènes les plus extraordinaires. Et cependant, c'est là l'erreur dans laquelle tombent une foule de gens, qui ont la réputation classique de savants, et qui, jusqu'à un certain point, la méritent dans l'une ou l'autre branche des sciences. Mais, quand il s'agit d'expérimenter les phénomènes psychiques, ils semblent avoir perdu toute notion de logique; ou plutôt ils portent aux phénomènes psychiques une véritable haine, qui vient de ce qu'ils ont peur d'y trouver quelque chose de merveilleux, qui déroute tel ou tel principe scientifique classique; et, par une inconséquence extraordinaire, ces ennemis du merveilleux, lorsqu'il s'agit d'expérimenter un phénomène psychique, le traitent comme s'il s'agissait de quelque chose de surnaturel. Si on leur parle d'un sujet lucide, ils exigeront qu'il leur lise couramment un texte hébreu dont il ne connaît pas le premier mot, ou qu'il leur dise d'emblée, étant à Paris, ce qui se passe à Londres, à Berlin ou à Vienne. Cela est aussi absurde que de vouloir faire jouer un premier rôle à l'Opéra, sans études et sans répétitions préalables, à

un élève en qui on aurait simplement reconnu une belle voix et des dispositions pour la musique.

Tâchons donc de faire disparaître ce malentendu, et d'apporter dans toutes les expériences la bonne foi et la méthode scientifiques.

Pour expérimenter la lucidité, il faut d'abord amener le sujet à un état profond d'hypnose. Pour faire avec succès des expériences dans ces états de sommeil profond, il faut d'abord connaître parfaitement son sujet. Il ne faudrait pas se figurer qu'il suffit pour cela des connaissances hypnotiques générales, qui permettent de manier la suggestion sous toutes ses formes et de modifier à son gré l'état du sujet; quand on veut aborder les expériences délicates, il faut connaître les dispositions et les facultés personnelles du sujet que l'on a entre les mains, ce qui exige une étude toute particulière et approfondie de chaque sujet. L'entraînement devra être complet, c'est-à-dire qu'il faudra d'abord habituer le sujet à être placé méthodiquement dans l'état hypnotique le plus favorable au développement des facultés que l'on veut étudier.

En même temps, on reconnaîtra quels sont les procédés qui conviennent le mieux à sa sensibilité et à son tempérament; de quelle manière il faut diriger et jusqu'où il faut pousser l'état hynoptique, pour obtenir tout ce qu'on attend de lui. Il faut conduire cet entraînement avec beaucoup de prudence et de douceur pour ne pas rebuter le sujet, et ne pas perdre de vue que des auto-suggestions, éveillées par inadvertance ou par manque de précautions, peuvent émousser les facultés du sujet et compromettre toutes les expériences.

Le sujet doit toujours avoir affaire au même expérimentateur; lui seul doit l'avoir entre les mains; l'expérimentateur doit diriger seul l'entraînement hypnotique et, plus tard, développer aussi lui-même les facultés qu'il veut expérimenter chez son sujet. Un sujet qui serait entre les mains de plusieurs expérimentateurs, quelle que soit la rigueur de la méthode suivie, subirait forcément l'influence de plusieurs manières différentes d'opérer. L'entraînement hynoptique pourrait être poussé jusqu'à un certain point, mais il n'arri-

verait jamais au degré le plus élevé qu'il peut atteindre; quant à ses facultés psychiques, non seulement elles ne pourraient acquérir tout leur développement, mais elles risqueraient d'être compromises. Ces expériences étant faites dans un état de sommeil profond, il faut avoir soin de se conformer exactement à la méthode que nous donnons plus loin pour endormir le sujet, pour diriger son sommeil et pour provoquer le réveil, afin qu'il ne puisse résulter pour lui aucun malaise ni aucun désagrément des expériences auxquelles il se livre.

Nous avons à examiner, en second lieu, comment il faut procéder pour développer la faculté de lucidité chez un sujet. On peut sans doute rencontrer des sujets dont la lucidité s'est développée spontanément de manière à arriver d'emblée à un haut degré, ou chez lesquels cette faculté aura déjà été exercée dans des circonstances particulières; mais ce cas est rare. Le plus souvent, c'est à l'expérimentateur à diriger et à développer les dispositions qu'il a découvertes chez son sujet. Il suffit de se rappeler qu'il s'agit d'une faculté naturelle qui doit être cultivée chez le sujet, comme on le ferait pour toute autre faculté intellectuelle ou physique, c'est-à-dire qu'il faut l'exercer d'abord aux choses les plus simples pour arriver ensuite progressivement à d'autres plus complexes.

Il faut partir de ce principe, que les objets sont plus faciles à connaître que les faits, et que le sujet aura toujours une facilité beaucoup plus grande, par suite de la présence et de l'action exercée par l'expérimentateur, pour tout ce qui le touche ou ce qui est connu de lui. On exercera donc d'abord la lucidité du sujet sur des objets appartenant à l'expérimentateur et qui lui sont familiers, puis sur des faits récents accomplis par lui. On ne saurait trop répéter qu'il faut toujours pour ces expériences s'armer d'une grande patience; cela du reste n'est pas spécial aux expériences psychiques; mais comme elles sont encore moins connues et moins pratiquées que d'autres, la plupart des expérimentateurs sont portés à imiter les jeunes élèves, qui, à peine entrés dans un laboratoire, croient réussir de suite tout ce qu'ils entreprendront. Voyez pourtant quelle patience et quelle exactitude

dans les manipulations il faut, pour réussir les expériences délicates de chimie, de physique, ou de culture microbienne; on ne peut, raisonnablement, en accorder moins à une science bien plus complexe, comme l'est la psychologie expérimentale. On ne devra donc pas craindre de répéter à satiété les mêmes expériences, jusqu'à ce qu'elles soient devenues absolument familières au sujet et qu'il les réalise sans difficulté.

Nous avons enfin à examiner la troisième question : Comment il faut expérimenter. Nous avons déjà vu comment un observateur doit s'y prendre pour expérimenter pour lui-même ; ce qui nous reste à voir ici, c'est comment il faut conduire une expérience que l'on veut montrer à d'autres personnes, qui, le plus souvent, ne sont pas habituées aux phénomènes psychiques. Nous formulerons d'abord trois règles générales, le détail de la marche à suivre dans les expériences en sera facilement déduit :

1° Ne faites d'expériences que devant des personnes de bonne foi.

2° Fixez toujours à l'avance, et par écrit, tous les détails de l'expérience que vous aurez à réaliser.

3° Sous aucun prétexte, ne laissez jamais un spectateur s'immiscer à l'expérience, soit pour la modifier, soit pour l'arrêter, soit pour intervenir d'une manière quelconque, quel que soit le résultat obtenu.

Vouloir faire une expérience devant des personnes qui ont un intérêt quelconque à ce qu'elle ne réussisse pas, et que l'on sait devoir nier de parti pris un résultat évident, ou des personnes trop légères pour suivre sérieusement une expérience scientifique, c'est perdre son temps.

En dehors de cette circonstance, il est de l'intérêt, tout à la fois des témoins et de l'expérimentateur, que le résultat de l'expérience soit bien net et bien contrôlé. S'il s'agit simplement de reconnaître un objet porté par un spectateur, on fera donner par le sujet des détails assez précis, et on fera reconnaître l'identité de l'objet tout à la fois par plusieurs témoins et par l'expérimentateur. Si l'on veut faire lire par un sujet lucide un chiffre, une phrase ou une lettre enfermée dans

une enveloppe, il faut absolument éviter les discussions, toujours oiseuses et ridicules, de la possibilité d'ouverture de l'enveloppe. Il y a un procédé très simple, au moyen d'un fil qui traverse l'enveloppe en quatre points différents, et dont le nœud se trouve noyé dans un cachet de cire apposé sur la fermeture de l'enveloppe, de défier toutes les indiscrétions. Si cette fermeture est bien faite, aucun des agents les plus habiles des cabinets noirs ne saurait enlever le contenu de l'enveloppe, par des moyens physiques, sans que l'on puisse constater des traces évidentes d'effraction.

S'il s'agit d'un fait qui se passe à une distance plus ou moins grande, il faut noter par écrit, très exactement, tout ce que dit le sujet; ce procès-verbal, en double exemplaire, sera signé par tous les témoins; puis la constatation du fait sera également relatée par écrit, mais par d'autres témoins n'ayant pas connaissance des procès-verbaux de l'expérience.

Pendant l'expérience même, c'est à l'expérimentateur à assigner à chacun des spectateurs la place qu'il doit occuper, et il le fera d'après les exigences mêmes de l'expérience. Aucun des témoins ne devra s'approcher du sujet, et il leur sera interdit de lui adresser la parole ou à l'expérimentateur; ils devront aussi s'abstenir de toute observation pendant la durée de l'expérience.

On remarquera que nous avons insisté sur des détails, en apparence peut-être bien insignifiants; mais il faut reconnaître que c'est leur ensemble qui donnera une valeur indiscutable aux observations; de plus, il y a un intérêt scientifique à ce que le plus grand nombre possible d'expériences soient conduites avec la même méthode. Sans doute, dans bien des cas, il sera absolument impossible de réaliser toutes ces conditions; mais, les ayant présentes à l'esprit, on s'efforcera de s'en rapprocher autant qu'on le pourra.

ÉTUDE SUR LES MOUVEMENTS

DES

CORPS LÉGERS EN ÉQUILIBRE

PAR M. EM. GEOFFRIAULT

Dans le courant de l'année 1898, je communiquais à M. Flammarion quelques observations faites à l'aide d'un fétu de paille suspendu en son milieu par un fil de cocon sous une cloche de verre soigneusement close. Ces observations m'avaient été suggérées par une étude de M. le professeur Boirac sur le même sujet, parue dans les *Annales psychiques.* Dès mes premiers essais, je conclus à l'action de la lumière, de la chaleur, et de l'être humain sur l'aiguille. Je me demandai même longtemps si la chaleur n'entrait pas seule en cause dans les déviations observées, mais j'essayai en vain d'en faire la preuve.

Ce même appareil a été successivement dénommé « magnétomètre » par l'abbé Fortin, « biomètre » par le Dr Baraduc. Je dis le même, car en remplaçant la paille par une aiguille de métal ou de cire, on obtient des effets analogues, plus accentués cependant avec la paille, qui est plus légère. Le magnétomètre ou biomètre possède en outre, sous l'aiguille, une bobine de fil entourant un cylindre de verre; je n'en ai pas vu, jusqu'ici, l'utilité.

Depuis 1898, j'ai maintes fois repris les mêmes expériences, et les actions sur le pendule de paille m'ont paru fort com-

plexes; je me suis continuellement heurté à des incohérences, à des mouvements fort irréguliers, et j'ai obtenu, pour les mêmes présentations d'objets, des résultats contraires.

Il m'a été donné cependant de faire souvent une constatation curieuse. Quand, le soir, je m'éloignais pendant une demi-heure au moins de mon appartement, l'aiguille, à mon retour, était invariablement fixée sur la lampe allumée, distante de 2 à 3 mètres de l'appareil. Je m'asseyais quelques minutes, l'aiguille se mouvait lentement, et s'arrêtait entre la lampe et moi.

Je conclus de ces actions à distance que l'étude des mouvements de ce petit appareil si simple, doit être faite dans des conditions spéciales d'observation, c'est-à-dire en ayant soin d'écarter ou de réduire suffisamment les influences autres que celle que l'on se propose d'étudier.

Il est évident, d'après ce qui précède, qu'en s'approchant de l'appareil pour placer un objet dans son voisinage, ou pour lire les divisions du cadran placé sous l'aiguille, on détruit toute certitude sur les causes réelles des perturbations.

Que l'appareil soit dans une chambre claire ou que, muni d'un flambeau, on pénètre dans une chambre obscure, on emploie, dans les deux cas, une méthode défectueuse.

Ne pouvant appliquer au pendule de paille un système enregistreur, vu la faible intensité des forces agissantes, et l'influence incontestable des sources lumineuses, j'ai imaginé un dispositif qui m'a permis de faire des observations régulières et répétées.

MÉTHODE D'OBSERVATION

Situation de l'appareil. — L'appareil *a* (fig. 1) est placé sur une table de marbre à l'abri des trépidations, dans un appartement A, mesurant 6 mètres de longueur sur $2^m,50$ de largeur. Les deux fenêtres F sont hermétiquement closes, ainsi que celle F′ du cabinet B, où se tient l'observateur.

A et B constituent une habitation isolée, entourée de murs sans mitoyenneté, et située au premier et unique étage au-

dessus du rez-de-chaussée. Ce rez-de-chaussée n'est pas habité durant les expériences. De plus, ces salles sont éloignées de toute voie de communication; les bruits de la rue n'y parviennent pas.

Éclairage de l'appareil. — Les expériences décrites plus loin montrent que la lumière *réfléchie* n'a aucune action sur l'aiguille. En conséquence, l'appareil est éclairé par une petite lampe Pigeon R, dont les rayons sont réfléchis par le miroir concave M.

La lampe est enfermée dans une boîte ne laissant passer la lumière que par une ouverture circulaire faisant face au miroir; cette lumière peut être considérée comme *constante.*

T est un écran en bois de 4 centimètres d'épaisseur situé entre l'appareil et la lampe, quoique déjà dissimulée.

T′ intercepte les rayons lumineux dans la direction de l'observateur O.

La lampe est à $1^{m},50$ de l'appareil. L'aiguille et le cadran sont seuls éclairés.

Lecture des mouvements. — L'observateur se tient en O dans le cabinet B, séparé de la grande salle A par une cloison au milieu de laquelle une porte a été remplacée par une épaisse portière.

Immédiatement au-dessus de l'appareil *a*, est installé un miroir plan incliné, représenté sur le croquis par un ovale en pointillé, qui renvoie l'image de l'aiguille et du cadran à l'observateur. Celui-ci est muni d'une lunette L à champ large et à faible grossissement.

Présentation des objets. — Les objets dont on veut observer l'action sur l'aiguille sont placés sur une petite tablette très légère P supportée, à l'aide d'anneaux, par deux fils de fer fins bien tendus *f*.

Cette tablette glissière circule de l'observateur à l'objet, et réciproquement. Elle est mue par les cordes *c* et *c′*.

Les fils de fer tendus *f* sont fixés, du côté de l'observateur, à une traverse de bois vissée dans l'ouverture de la porte et, de l'autre côté, à la paroi du fond de la salle; ils ne touchent pas le support de l'appareil. La tablette P s'arrête en P′ (à 15 centimètres au moins de l'appareil).

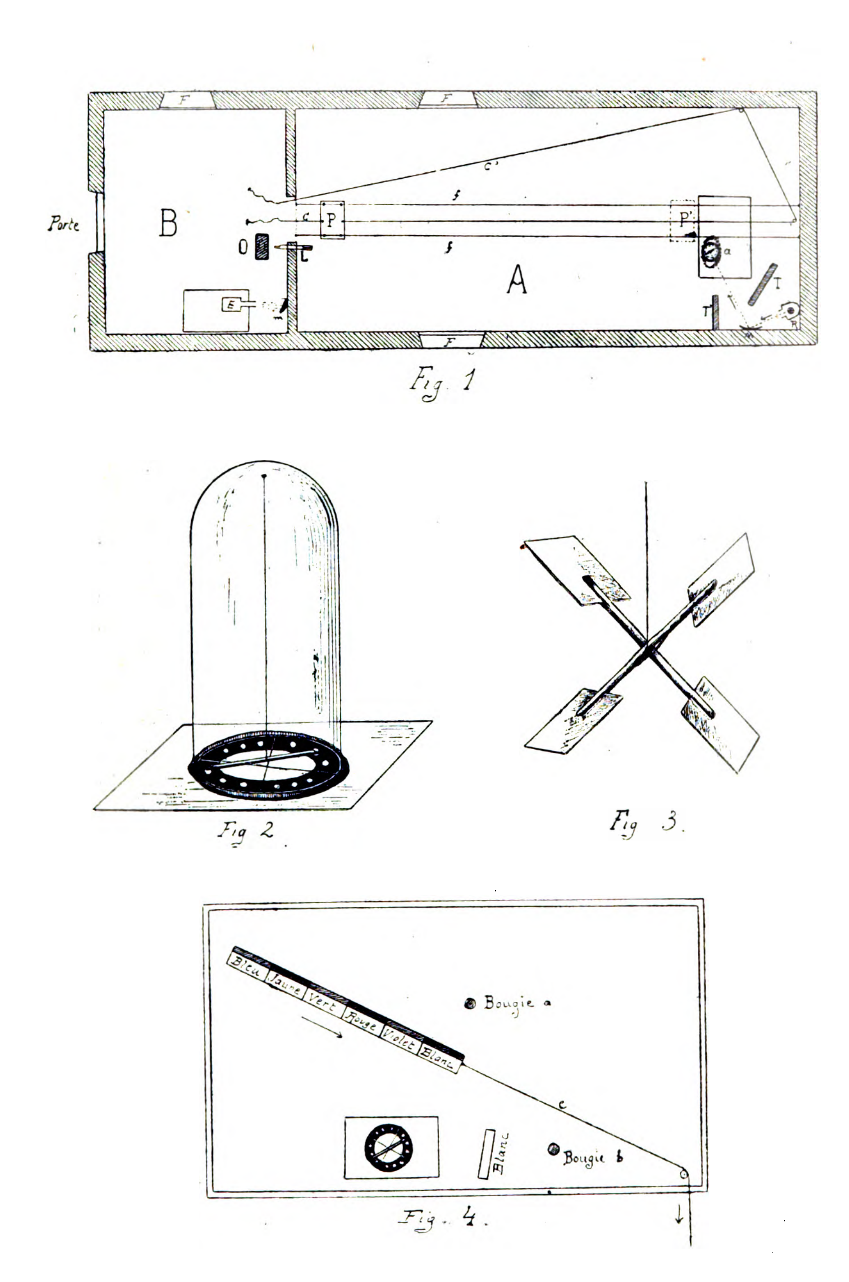


Fig. 1

Fig 2.

Fig 3.

Fig. 4.

Donc, l'observateur assis en O, après être demeuré quelques minutes dans l'obscurité, lit aisément et sûrement les degrés de l'appareil à près de 6 mètres de distance, et présente les objets sans quitter sa place. Une petite lanterne E éclaire uniquement le cadre d'un chronomètre *m*.

Grâce à ce dispositif, les diverses causes perturbatrices demeurent constantes, et l'objet présenté est seul déplacé.

Une expérience peut être facilement refaite plusieurs fois de suite, tandis que l'observateur conserve son immobilité.

Il paraît ainsi évident que la déviation observée est bien due à l'objet présenté, et seulement à lui.

L'appareil (fig. 2) à simple aiguille n'est vraiment utilisable qu'à déceler l'action à cause de sa grande mobilité; mais pour étudier la nature attractive ou répulsive de cette action, le système à 4 ailes, représenté figure 3, est de beaucoup plus pratique. L'aiguille simple, en effet, prend son arrêt dans n'importe quelle direction, et l'expérience devient impossible si l'aiguille est perpendiculaire à la direction de l'objet ou dans le sens même de cette direction. Il faut donc, dans ces cas, la faire dévier en l'approchant avec la main, et attendre un nouveau repos.

Le croquis figure 3 de l'appareil proprement dit montre de lui-même la construction du système. Il se compose de deux pailles creuses en croix portant à leurs extrémités des palettes de mince mica inclinées, toutes dans le même sens, de 45° sur le plan des pailles.

J'ai construit deux appareils de mêmes dimensions, aux palettes inclinées en sens contraire, afin de m'assurer si la nature des forces est bien révélée telle. L'observation m'a toujours montré les deux systèmes placés l'un près de l'autre tournant en sens opposé.

Ces appareils s'observent suivant la méthode décrite pour l'aiguille simple. Le système à 4 ailes est suspendu sous une cloche fermée à sa partie inférieure par une plaque de verre très mince. Le tout est posé sur le champ de deux fortes barres de bois horizontales fixées aux murs de droite et de gauche de la salle.

L'appareil est placé à 20 centimètres au-dessus des fils de fer *f*; la tablette glissière s'arrête dessous.

Il importe, avant tout, que l'appareil soit le plus léger possible. Sa légèreté doit être préférée à la grande dimension de ses palettes. Il y a des limites à observer pour sa sensibilité et son bon fonctionnement.

Le dessin fig. 3 représente mon appareil réduit d'un tiers.

Les résultats qui suivent ont tous été obtenus de nombreuses fois avec les appareils 2 et 3, en me conformant strictement à la méthode d'observation exposée précédemment.

OBSERVATIONS

Règne minéral. — Je n'ai trouvé, dans le règne minéral, aucune action sur le pendule.

Objets présentés sans effets :

Fer,	Granit,
Sels de fer,	Calcaire,
Pyrite de fer,	Terre sèche,
Cuivre,	Terre humide,
Sels de cuivre,	Eau de source,
Plomb,	Eau de pluie,
Sels de potasse,	Alcool,
Soufre,	Acide sulfurique,
Chlorure de sodium,	Acide chlorhydrique,
Cristaux de roche,	Ammoniaque.

Règne végétal. — Toutes les plantes présentées aux appareils ont déterminé des déviations.

Pour obtenir une action bien marquée (j'entends par là un quart de cercle au moins avec le système à 4 ailes), il faut choisir une plante d'une certaine force atteignant par exemple 30 centimètres environ, ou en réunir plusieurs petites.

S'il s'agit d'une plante en pleine terre, il importe évidemment de la présenter avec ses racines et immédiatement recueillie, en ayant soin de la garder dans les mains le moins longtemps possible; les expériences qui suivent expliqueront pourquoi.

Les systèmes à 4 ailes révèlent une force descendante (*attraction*) d'autant plus accentuée que la plante est en bon état de vie. Les plantes recueillies dans un terrain trop sec pour leur nature donnent lieu à une déviation plus lente.

Il m'est arrivé parfois, en présentant des plantes souffrant beaucoup de la sécheresse, d'observer un repos complet de l'aiguille et dans quelques cas, assez rares du reste, une répulsion tellement faible que j'hésite à la considérer comme bien probante. Ces mêmes végétaux accusent une *attraction* si on les présente à nouveau après avoir laissé séjourner leurs racines quelques minutes seulement dans de l'eau.

Les perturbations produites par les plantes ne m'ont pas toujours paru en rapport avec leurs dimensions ou leur force physique apparente. Il y avait là des études intéressantes à faire.

Plante desséchée	aucune action.
Fragment de bois.	

Règne animal. — 1° *Animaux à sang chaud.* — Les animaux à sang chaud déterminent des *attractions*.

Ils n'ont jamais été présentés sous l'appareil sans écrans préalablement installés pour intercepter les rayons caloriques qui auraient déterminé une répulsion ou mouvement montant.

Un être humain fait naître de fortes perturbations.

En plaçant successivement les mains sous le système à 4 ailes, on observe presque toujours une polarité qui se manifeste avec plus d'évidence qu'avec l'aiguille simple. La main droite fait mouvoir le système dans un sens et la main gauche dans l'autre et cela dans la grande majorité des cas :

Main droite : attraction ;

Main gauche : répulsion généralement plus faible.

Je considère cet appareil comme bien supérieur à l'aiguille simple pour ce genre de constatations surtout, parce qu'il est moins facilement influencé que la simple aiguille par la ou les personnes présentes. De plus, en posant la main à plat sur une tablette fixe sous l'appareil, on peut éprouver celui-ci à une distance connue, toujours la même, point qui est très

important pour des expériences faites pendant un temps déterminé.

2° *Animaux à sang froid.* — Les animaux à sang froid exercent sur l'appareil une action *attractive.*

Comme chez les plantes, les effets produits n'ont pas de rapports avec les dimensions des sujets présentés.

J'ai trouvé, par exemple, que l'action des tanches est plus forte que celle des anguilles à volumes à peu près égaux.

Quelques vers lampyres suffisent pour faire dévier l'aiguille simple.

Les animaux morts n'ont pas d'action.

Objets portés sur soi ou mis en contact avec des plantes. — Les objets portés sur soi ou mieux encore tenus à la main pendant au moins 5 minutes ont une action *répulsive* sur les appareils.

Un mouchoir, des clefs, un carnet, etc., déterminent des déviations lorsqu'ils sont présentés aussitôt après avoir été retirés d'un vêtement porté au moment même.

Les mêmes objets n'ont aucune action après avoir été abandonnés pendant un certain temps.

Un morceau de bois tenu 10 minutes dans les mains repousse les aiguilles. Cette force répulsive est encore sensible à l'aiguille simple une demi-heure après la première présentation faite immédiatement, mais au bout d'une demi-heure l'action est très faible.

Un objet tenu dans la main droite ou dans la main gauche exerce *toujours* une *répulsion* sur le système à 4 ailes, tandis qu'aussitôt après l'expérience il est facile de s'assurer qu'une main présentée sous l'appareil attire et que l'autre repousse.

Une étoffe quelconque, plus que le bois et le métal, emprunte cette force à l'être vivant.

L'eau l'emprunte également si on y plonge les doigts, mais les répulsions observées sont moins fortes. Peut-être l'eau garde-t-elle plus longtemps la force qu'on lui a communiquée. (J'emploie ce mot « force » à défaut d'autres plus appropriés.)

Enfin la répulsion est plus forte d'un objet tenu dans les mains que du même objet placé sur la poitrine pendant le même temps.

Une étoffe posée sur des arbustes pendant une heure, à l'ombre, détermine une *répulsion* assez faible.

Source lumineuse. — Une source lumineuse (1) détermine une *attraction.* Le foyer lumineux est placé sous l'appareil à 4 ailes à un mètre de celui-ci. Entre la source de lumière et l'appareil sont disposés des écrans en bois et en verre. On observe une attraction. Mais, si l'on enlève les écrans, l'attraction qui se produit au début de l'expérience est de courte durée, puis c'est une répulsion violente produite par la chaleur.

Un appareil à aiguille simple, placé en plein air et protégé par des écrans, se dirige manifestement vers le soleil ; mais on n'obtient pas le repos de l'aiguille si des plantes sont dans son voisinage.

L'influence du soleil se fait à peine sentir sur l'aiguille simple à travers un mur épais.

Les rayons colorés agissent comme la lumière blanche. — La disposition de l'expérience est représentée fig. 4.

Deux bougies sont placées à distances égales de l'aiguille et forment, avec le centre de l'appareil, un angle inférieur à 90°.

Devant chaque bougie allumée est disposé un écran en verre blanc. L'aiguille se fixe sur la bissectrice de l'angle formé par les bougies. J'agis sur la corde *c* et fais ainsi passer successivement devant la bougie *a* des verres colorés, en laissant poser chacun d'eux 10 minutes devant l'appareil : les couleurs chimiques alternant avec les couleurs caloriques ; blanc, violet, rouge, vert, jaune, bleu.

L'aiguille demeure *immobile.*

Rayons réfléchis. — Les rayons réfléchis n'agissent pas sur les appareils.

Le plus simple moyen de s'en assurer est d'exposer l'aiguille simple aux rayons lunaires, en prenant soin, bien entendu, de placer l'appareil loin de tout être vivant, animal ou végétal. Aucune déviation ne se produit.

Un foyer lumineux dissimulé par plusieurs écrans de bois

(1) Je n'ai pas expérimenté la lumière électrique.

et de forts cartons est placé à 1 mètre environ de l'aiguille simple. Deux miroirs plans envoient sur l'aiguille un rayon réfléchi émanant du même foyer et faisant avec la direction de celui-ci un angle quelconque.

L'aiguille se dirige vers la *source* lumineuse cachée.

La force agissante ne suit pas de conducteur. — Ces expériences ont été faites avec des conducteurs en bois et en métal.

Action d'une source calorique. — Les sources de chaleur sans lumière déterminent une *répulsion.* J'ai porté, par la glissière, sous le système à 4 ailes un vase contenant de l'eau chauffée à 45° environ. Le vase était recouvert, au moment de la présentation, d'un écran beaucoup plus large, en bois, de 4 centimètres d'épaisseur.

Mouvement ascendant : Répulsion.

Un morceau de fer chauffé légèrement, présenté dans un coffret en chêne avec neuf épaisseurs de grosse bure de laine comme écran a déterminé également une répulsion. Après l'expérience qui n'a duré que deux minutes, on sentait à peine, au contact de la main, une augmentation de température sur la première couche de laine touchant le coffret.

Un morceau d'étoffe exposé pendant dix minutes aux rayons solaires et présenté enveloppé d'une étoffe froide détermine une répulsion.

Un vase en grès contenant de l'eau très chaude, posé à 10 centimètres de la cloche abritant l'aiguille simple, *attire* celle-ci *s'il n'y a pas d'écran* entre le vase et l'appareil; mais un écran en bois d'un centimètre d'épaisseur suffit pour faire observer un mouvement de *répulsion.* Dans ce dernier cas les ondes caloriques n'agissent pas sur l'aiguille et le phénomène de répulsion a une autre cause qu'un déplacement d'air dans la cloche.

Force magnétique. — Je n'ai pu obtenir aucun effet avec des aimants et des électro-aimants.

Je n'ai pas pu expérimenter l'électricité statique.

Une batterie d'éléments Leclanché placés sous l'appareil à 4 ailes n'a produit aucun effet.

CARACTÈRE DES DÉVIATIONS

Les déviations ne se font pas sentir aussitôt les présentations.

L'action ne semble pas immédiate; mais il est plus rationnel d'attribuer ce retard à l'appareil lui-même.

Le temps qui s'écoule entre l'arrivée de l'objet et le départ de l'aiguille est très variable et pourrait même servir à mesurer l'intensité de l'action, si l'on pouvait noter avec précision le moment de ce départ.

La moyenne du retard de l'aiguille simple est d'environ 30 à 40 secondes, mais ce retard peut être presque doublé.

Quant au système à 4 ailes, plus lourd, sa moyenne est de 90 secondes environ.

CONCLUSION

Quelle est la force qui fait mouvoir ces appareils?

Est-il sage d'affirmer et de conclure? Je me permettrai seulement de tirer de cet ensemble de faits quelques déducsions en synthétisant le plus possible.

On a vu, dans cette étude, que la force agissante apparaît avec le monde vivant. Elle n'existe pas chez les minéraux, à moins qu'elle n'y soit trop faible pour être sensible aux appareils.

L'hypothèse de la chaleur se trouve éliminée par beaucoup de faits, entre autres les actions bien marquées des plantes et des animanx à sang froid.

En résumé, *tout ce qui vit* d'une manière sensible exerce une *attraction* sur les corps légers et probablement sur tous les corps, si l'on admet que les aiguilles représentent la matière en général.

Le corps humain est *polarisé* avec prédominance générale de l'action attractive. Les animaux et les plantes le sont-ils? Il me paraît bien difficile de l'expérimenter avec certitude.

Mais, il n'y a pas seulement la *vie* qui se manifeste ainsi aux corps légers : il y a la LUMIÈRE; *non la lumière visible, mais la source lumineuse.*

Peut-on dire, sans crainte du paradoxe, que le foyer de lumière est vivant ? On ne peut nier, du moins, l'étroite parenté qui se manifeste là entre la lumière et la vie.

Cette attraction indéniable de la source lumineuse, constatée sur un corps en équilibre, entre-t-elle comme facteur dans les mouvemeuts des plantes vers la lumière ?

Et le fait de la difficulté pour le courant vital de traverser les écrans de grande épaisseur se manifeste-t-il dans les nombreux avantages physiques que procure la vie au grand air ?

Examinons maintenant dans quels cas la force est *répulsive.*

La force est répulsive dans l'objet inerte qui a été mis en contact avec un être vivant. Il abandonne cette force dont il est saturé en vain. Chez lui, la polarité n'existe pas, puisque nous avons vu les deux mains lui communiquer toujours un pouvoir répulsif.

L'eau ou le métal en contact avec la lumière lui emprunte aussi cette force qui ne peut être que répulsive après avoir quitté le foyer lumineux et dont une partie s'emploie peut-être à l'émission des ondes caloriques.

Je serais heureux de rencontrer, parmi les lecteurs, des personnes consentant à vérifier mes assertions dans des conditions identiques aux miennes. Des appareils plus perfectionnés et plus légers pourraient permettre des mesures très intéressantes, qui demanderaient seulement une certaine habitude des observations, beaucoup de soins et beaucoup de patience.

EM. GEOFFRIAULT.

Fontenay-le-Comte, 1er septembre 1901.

Un appareil à 4 ailes a été placé pendant deux années dans une cave obscure et profonde et a été observé chaque jour plusieurs fois.

Les résultats ont été aussi curieux qu'inexpliquables ; les grandes perturbations sont surtout remarquables par leur lenteur : 10, 15, 20 jours de mouvement ascendant et parfois

autant de repos. Ces perturbations n'ont pu être identifiées à aucun phénomène météorologique ou astronomique.

J'eus, dans ces observations, la collaboration dévouée d'un membre de la Société astronomique, M. Deseilligny, qui a installé un appareil semblable à Mont-d'Arnaud (Saône-et-Loire). Les courbes obtenues par M. Deseilligny ne coïncident pas avec les miennes comme dates, mais il y a dans la forme de très curieuses analogies.

J'ai pu, avec la collaboration d'un ami, connaître les effets produits sur l'appareil à 4 ailes par le corps humain en général. Je me suis étendu sur le parquet, au-dessous de l'appareil, à un mètre environ de distance de celui-ci.

L'expérience n'a été faite qu'une fois. J'ai choisi un moment de calme physique complet, en dehors de tout travail de digestion par exemple. Les degrés ont été lus dans le miroir comme il est dit dans la « Méthode d'observation ».

Voici les résultats obtenus dans leur ordre.

Présentation de la main droite	*Attraction*	forte.
— — — gauche	*Répulsion*	forte.
— du pied droit (sans chaussure).	*Attraction*	moins forte.
— — gauche —	*Répulsion*	moins forte.
— de la poitrine	*Attraction*	très forte.
— du dos	*Aucun effet.*	

Les effets observés concordent avec la théorie de Durville, à l'exception de la région vertébrale qui n'a pas donné de répulsion.

(Nous n'avons pas attendu le repos des palettes pour faire la présentation suivante : le mouvement tournant s'est à chaque fois arrêté au bout de 20 à 30 secondes, pour repartir immédiatement en sens contraire.)

Du lait de vache m'a été apporté aussitôt sa sortie de l'animal et dans le plus bref délai possible. Les précautions ont été prises afin que ce lait ne soit pas, durant le trajet, en contact avec le porteur.

L'appareil préparé à l'avance était éclairé et au repos.

Le lait a pu être ainsi présenté 23 minutes après sa réception.

Il a produit une *répulsion* de 90° en 5 minutes (appareil à 4 ailes).

Présenté une seconde fois, 1 h. 30 plus tard, la répulsion, dans le même temps, n'a été que de 30°; 12 heures plus tard, aucune action.

Ce résultat, qui concorde avec les autres expériences de même nature (objets portés sur soi, etc.), porte à croire que l'organisme de l'enfant reçoit quelque chose de plus (en dehors de la question chimique) dans l'allaitement naturel que dans l'allaitement artificiel.

EM. GEOFFRIAULT.

DOCUMENT CONCERNANT UNE PROPHÉTIE

SON OUVERTURE A MUNICH

Par M. Walter BORMANN

Karl du Prel a légué à la *Société de psychologie scientifique* de Munich un document qui m'a été transmis juridiquement en ma qualité de président de cette société. Il était renfermé sous un pli dont les suscriptions, cachets, etc., sont minutieusement indiqués plus loin.

Dès 1892, du Prel avait déposé ce document entre les mains de M. Wenglein, notaire et conseiller au tribunal, à Munich; il n'avait pas voulu l'ouvrir lui-même, bien qu'il y fût autorisé sous certaines conditions, comme on le verra plus bas. Je le laissai en dépôt, à mon tour, dans l'étude de M. Pündter, successeur de M. Wenglein, décédé dans l'intervalle. Je me rendis auprès de l'artiste peintre Hubert Frosch, dont le nom était inscrit sur le pli comme tenant de M. du Prel de pleins pouvoirs pour fixer, après sa mort, le jour de l'ouverture du document; je désirais obtenir de lui quelques éclaircissements sur l'affaire qui m'était totalement inconnue, et m'entendre avec lui, dans tous les cas, sur l'époque de l'ouverture. M. Frosch me raconta qu'il s'agissait de prédictions très remarquables faites en 1885 à Jérusalem et qui s'étaient vérifiées d'une façon surprenante dans presque tous leurs détails. Une grande partie de ces prédictions se trouvant réalisées dès 1891, il trouva l'occasion, par des intermédiaires, d'informer le baron du Prel de cette affaire, et ce dernier rédigea un procès-verbal sur ses indications à l'effet

de contrôler ceux des faits prédits qui ne s'étaient pas encore réalisés. Mme Frosch me donna la confirmation des surprises répétées qu'avait éprouvées son mari en voyant se réaliser l'un après l'autre les événements prophétisés; elle me donna le détail de ces événements qui concernaient spécialement le peintre décédé Bruno Piglhein et ses rapports avec M. Karl Frosch, le tout en parfaite concordance avec les récits de son mari. Cette dame avait eu des raisons très spéciales de bien fixer dans sa mémoire tout ce que son mari avait mis tant de feu à lui raconter, après son retour de l'Orient, sur ces curieuses prophéties; car elle y jouait elle-même un rôle qui n'est pas indiqué dans le procès-verbal du document connu plus tard. Le prophète lui avait prédit, au dire de son mari, qu'elle deviendrait peintre à son tour, mériterait de hautes distinctions, et donnerait des leçons de peinture.

C'est en vain que M. Frosch avait protesté contre cette prédiction, affirmant que semblable chose n'arriverait jamais. Au moment même où la prophétie fut donnée, M. Frosch pouvait avoir raison ; mais avec la marche du temps et les vicissitudes qu'elle entraîne, cela devait néanmoins se réaliser. Mme Frosch est devenue un peintre de fleurs réputé sous le pseudonyme de Maria Nyl, et ni les honneurs ni les élèves ne lui ont fait défaut.

L'ouverture du document fut finalement fixée au 30 novembre 1897, à 10 heures et demie du matin, à l'étude du notaire, M. Pündter. Voici textuellement l'acte notarié se référant à cette ouverture.

CONSTATATION

Ce jour, le trente novembre mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf, sont comparus par-devant moi, docteur Franz Pündter, notaire royal à Munich, siégeant dans mon étude, les messieurs sous-mentionnés suivant leurs noms, professions et résidences :

1° Monsieur le chevalier Eugen von Stieler, artiste peintre à Munich;

2° Monsieur Karl Hubert Frosch, artiste peintre à Munich ;
3° Monsieur Karl Albert Baur, artiste peintre à Munich ;
4° Monsieur Ludwig Deinhard, écrivain à Munich ;
5° Monsieur Martin Greif, écrivain à Munich ;
6° Monsieur le docteur [1] Walter Bormann, écrivain à Munich,

Lesquels m'ont invité à constater par acte notarié ce qui suit :

Monsieur le Dr Walter Bormann, en premier lieu, dépose un acte lui conférant, de la part de Monsieur le Dr August Ullrich, directeur de l'école supérieure des filles de Nuremberg et daté de Nuremberg le 25 de ce mois, de pleins pouvoirs pour le remplacer à l'ouverture du document de du Prel par le notaire accrédité et le droit d'agir dans cette circonstance en ses lieu et place selon besoin.

Le même remet au notaire accrédité un pli [2] cacheté de cinq cachets privés et portant sur sa face antérieure la suscription suivante : « Propriété de la Société de psychologie « scientifique de Munich. » — Ce document doit être ouvert à « une époque à déterminer par moi. Au cas où je serais dé- « cédé, c'est M. Karl Frosch, peintre, qui fixera le jour. L'ou- « verture doit avoir lieu en présence des personnes dont les « cachets sont apposés sur le dos du pli. Munich, le quatorze « janvier mil huit cent quatre-vingt-douze.

« Carl du Prel. »

Sur le dos du pli sont apposés cinq cachets différents avec chacun sa signature, comme il suit :

1° Le vingt-un janvier mil huit cent quatre-vingt douze, Karl Albert Baur, Hessstrasse 1 a ;

2° Deinhard, le douze février mil huit cent quatre-vingt-douze, Georgenstrasse 13, II ;

3° Carl du Prel, Herrenstrasse 13 ;

1. Dans tout cet article, le titre de docteur se rapporte à d'autres branches du savoir humain qu'à la médecine. (*Note du traducteur.*)

2. Ce pli m'avait été remis immédiatement auparavant par M. le notaire Dr Pündter, contre le certificat du legs fait à la Société.

4° Le trois février mil huit cent quatre-vingt-douze, Eugen von Stieler, Fürstenstrasse 16, II ;

5° Dr A. Ullrich, Schlossstrasse 6a, I.

Les messieurs présents, désignés au commencement de cet acte, s'assurèrent tout d'abord que le pli, remis par M. le docteur Bormann, était intact dans toutes ses parties et en particulier que les cachets étaient intacts, puis ces mêmes messieurs, en particulier ceux qui avaient signé au dos du pli, c'est-à-dire Karl Albert Baur, Ludwig Deinhard et Eugen von Stieler ainsi que M. le Dr Bormann, fondé de pouvoir du Dr August Ullrich, m'invitèrent à ouvrir le susdit pli en présence des personnes comparues, étant reconnu valable par les signataires du pli en question le pouvoir privé donné par M. le Dr August Ullrich de Nuremberg à M. le Dr Bormann, et étant déclaré décédé le cinq août de cette année, Monsieur le baron Karl du Prel, ex-capitaine, cosignataire du pli. Conformément à l'invitation qui m'était faite, j'ouvris en présence des personnes sus-nommées le pli qui m'avait été remis et en tirai une feuille de papier à lettre de grand format, portant de l'écriture sur ses quatre faces, cette écriture débutant comme il suit : — *Procès-verbal.* Munich, le vingt-sept décembre mil huit cent quatre-vingt-onze. Ce jour à quatre heures de l'après midi sont venus me trouver Messieurs... » ; et se terminant par ces mots : « peut-être encore le voyant est-il resté obscur à dessein et a-t-il passé sous silence la vision claire et nette qu'il a pu avoir sur ce point. — Carl du Prel. K. Frosch, peintre. » Ce document a été lu, devant les messieurs présents, mot par mot par moi notaire, dans l'exercice de mes fonctions, conformément à leur désir, puis rendu avec le pli à Monsieur le Dr Bormann. Monsieur le Dr Bormann réclame la délivrance d'une copie conforme de la présente constatation et ajoute aussitôt qu'en sa qualité de président de la *Société de psychologie scientifique* de Munich, il est qualifié, ainsi que M. Deinhard, membre du comité de direction de la société, leurs titres étant reconnus officiellement, pour signer cette copie. Dont acte a été passé, adopté et dûment signé. Avant de signer, Monsieur le Dr Bormann

remet au notaire, dans l'exercice de ses fonctions, le document mentionné dans la constatation précédente et restitué, et l'invite à joindre à la présente constatation la copie du document certifiée conforme et à la classer parmi les actes. — Dont acte lu, adopté et signé :

EUGEN VON STIELER. — KARL H. FROSCH. — KARL ALBERT BAUR. — LUDWIG DEINHARD, membre du comité de direction de la Société de psychologie scientifique. — MARTIN GREIF, — Dr WALTER BORMANN, premier président de la Société de psychologie scientifique. — Dr PUNDTER, notaire royal.

Voici la teneur du document en question, avec omission de quelques passages sans importance, qu'on laisse de côté à cause de personnalités vivantes qui y sont visées, et qui de plus renferment quelques prédictions non réalisées concernant le peintre Frosch.

PROCÈS-VERBAL

Munich, le 27 décembre 1891. Ce jour à quatre heures de l'après-midi sont venus me trouver MM. Martin Greif, écrivain, Ernest Müller, peintre, et Karl Frosch, peintre. M. Karl Frosch m'a raconté ce qui suit :

Au mois d'avril 1885, je me trouvais à Jérusalem en compagnie du peintre Bruno Piglhein et de sa femme, ainsi que des peintres Joseph Krieger et René Reinike. Nous logions à l'hospice allemand. Se présenta un jour un monsieur d'un certain âge, qui se donnait comme professeur à Édimbourg et orientaliste, nommé... [le nom manque dans le document, parce qu'à l'époque de sa confection M. Karl Frosch l'avait oublié ; il lui a été facile depuis, en s'informant auprès de l'hôtelier de l'hospice allemand, de savoir ce nom ; c'était Robert Laing, *né en Écosse*, mais non professeur à Edimbourg, comme il est dit faussement ici ; il était alors *fellow of Corpus Christi College* à Oxford, et peut-être le même personnage que certain membre de la Society for psychical Research, R. Laing, actuellement professeur au « Boys High

School » à Christchurch (Nouvelle-Zélande)]; il se fit admettre à notre table. Souvent il parlait de choses étranges, disant par exemple à M. Reinike qu'il l'avait connu dans une existence antérieure et nous entretenant de choses en rapport avec la migration des âmes, de sorte que nous nous regardions avec étonnement et ne pouvions nous empêcher de penser qu'il y avait quelque chose de dérangé dans son cerveau. Un jour, après le repas — je me rappelle encore très bien toutes les circonstances de ce colloque — il me dit: « Eh bien! Messieurs, votre travail — il s'agissait d'un *panorama de Jérusalem*, que nous devions peindre conjointement, — votre travail m'intéresse, et je me suis décidé à consulter le destin sur votre sort, sur ce qui adviendra de vous tous. Vous deux, dit-il en désignant Piglhein et moi, vous deviendrez de mortels ennemis à propos de votre travail. Cette prophétie nous fit rire tous les deux; mais il continua en disant: « Et vous, cette affaire sera votre perte! »

« A moi? » m'écriai-je. — « Non pas à vous », répliqua-t-il, « mais à ce monsieur. » Et il désigna Piglhein.

« Et qu'est-ce qui sera sa perte? » demandai-je. Je m'attendais à ce qu'il s'agît de la chute de Piglhein de son tréteau de peintre ou autre chose semblable. Mais mon interlocuteur ajouta: « La peinture sera achevée; mais il arrivera quelque chose en rapport avec cette affaire, avec cette peinture, et c'est ce qui sera votre perte, monsieur Piglhein. »

Piglhein se mit à rire: « Vrai, vous êtes un aimable compagnon! » Sa femme rit également et elle voulut savoir à quel moment cet événement s'accomplirait.

« L'image sera-t-elle terminée? » demandai-je. « Oui », répondit-il, « mais l'événement arrivera dans quelques années. » Mme Piglhein dit en riant qu'après des années, vingt ou trente ans peut-être, son mari mourrait sûrement.

« Non », répliqua-t-il. « Si je parle de quelques années, cela veut dire cinq ou dix ans. Cela peut faire dix ans, mais cela ne fera pas plus, parce que je l'ai vu trop nettement, et quand je vois une chose avec netteté, elle s'accomplit dans un espace d'environ dix ans. »

« Et que m'arrivera-t-il, à moi? » demandai-je.



« Vous peindrez le panorama trois ou quatre fois, et il ne vous arrivera rien de fâcheux. »

« Mais pourquoi devons-nous devenir de mortels ennemis ? » demandai-je.

« A cause de cette peinture » répondit-il. « Vous aurez à voir bien des pays pour cette affaire. J'ai vu la mer et un bateau, et cela indique un grand voyage. Sur ce bateau vous vous trouvez avec deux peintres[1]. J'ai vu cela très distinctement. La vue de ces deux peintres m'a frappé: ils portaient de singuliers manteaux et des bonnets fourrés tels que je n'en ai jamais vu ni en Angleterre ni à Jérusalem. Vous me paraissez avoir souffert fortement du mal de mer; vous avez vraiment mauvaise mine. Vous transporterez l'un de vos panoramas en Angleterre, peut-être à la suite d'une proposition qui vous sera faite. Je l'ai vu distinctement. J'ai vu l'église Saint-Paul de Londres avec sa grande coupole. C'est de ce moment que vous subirez une poursuite à cause de l'image; cette poursuite partira de Londres. Il y aura procès et on exercera aussi des poursuites contre vous en Allemagne. »

« Qu'arrivera-t-il à la suite? »

« Rien; les poursuites n'auront pas d'autres conséquences. »

« Que m'arrivera-t-il encore? »

« Rien que de bien. »

. . . .

« Combien de fois peindrai-je le panorama? » demanda alors M. Reinike.

« Vous ne prendrez même pas part à sa confection. »

« Mais je veux y prendre part; cela a été le but de mon voyage à Jérusalem. »

« Qu'importe! Vous ne participerez pas à cette peinture. »

A ce moment entra Krieger qui jusque-là avait été absent.

1. M. Frosch dit que Rob. Laing n'avait pas dit deux peintres, mais deux hommes, et que c'est par erreur que le baron du Prel s'est servi du mot « peintres ». Il est vrai que dans l'accomplissement de cette vision ces deux hommes étaient positivement des peintres.

Je lui racontai ce qui venait d'être dit et l'engageai à demander également une prédiction pour lui. D'abord il refusa, parce qu'il était forcé de repartir, mais il demanda ensuite : « Me marierai-je ? »

« Oui, mais ce ne sera pas un mariage heureux, vous ne tarderez pas à divorcer. »

. . . .

Le voyant nous engagea à écrire tout ce qu'il nous avait dit. Il aurait pu dire bien des choses encore, observa-t-il, mais il ne voulait pas continuer puisque nous ne voulions pas même croire ce qu'il nous avait déjà dit.

« Avez-vous déjà entendu parler de la double vue? » me demanda-t-il.

« J'ai entendu dire qu'elle est commune en Écosse. »

« Eh bien! je suis doué de cette double vue », ajouta le voyant.

Je dois ajouter que le voyant portait au doigt un anneau dont lui avait fait cadeau jadis un brahmane auquel il avait rendu un service. Dès qu'il désirait être informé sur une chose, il n'avait qu'à regarder cet anneau et alors il voyait se former devant lui une image, comme un rêve. Quand c'était une ville, il la voyait d'en haut, par-dessus le pays.

Avant de nous séparer, il me répéta encore une fois que les paroles dont il s'était servi : « Cette affaire sera votre perte », ne s'appliquait pas à nous deux, Piglhein et moi, mais à Piglhein seulement. Cela allait de soi, observa-t-il, puisque autrement ce qu'il m'avait prophétisé ne pourrait se réaliser.

« Dans les cinq années qui vont venir », ajouta-t-il, vous subirez bien des désagréments. »

« Cependant je me plais à Munich, répliquai-je, et je n'ai pas l'intention de quitter cette ville. »

« Il vous arrivera tant de désagréments que Munich cessera de vous être si sympathique. Mais après cela, vous serez plus heureux. Votre vie sera calme et vous atteindrez un âge assez avancé. »

Parmi les événements prédits, voici ceux qui sont arrivés depuis lors : J'ai fait effectivement un grand voyage à propos

du panorama, notamment en Amérique. Mes collègues, deux peintres allemands, qui étaient venus d'Amérique pour cette affaire et pour m'inviter à faire le voyage, se sont fait confectionner ici à Munich des sortes de manteaux de berger avec des collets, comme les portaient les paysans du bon vieux temps, et munis de volumineuses agrafes métalliques, presque aussi grandes que des assiettes. Ils faisaient sensation partout et également à bord. J'ai été véritablement pris du mal de mer dans le voyage et restai malade pendant six jours.

Le peintre Reinike n'a effectivement pas travaillé au panorama.

J'ai peint en effet quatre fois le panorama. L'une des copies arriva sous mon nom, mais contre ma volonté et à mon insu, d'Amérique à Londres. A ce sujet un procès s'engagea à Londres. Le tableau y fut confisqué, parce que M. Halder (le possesseur même du panorama) avait déjà loué le panorama à un entrepreneur anglais, qui en raison de ce fait porta plainte contre la société américaine. Je fus de mon côté attaqué à Munich pour contrefaçon et dénoncé au tribunal de Munich. Mais, comme l'avait dit le voyant, l'affaire n'eut pas de suite ; la veille des débats, au moment où j'étais à table, un commissionnaire m'apporta une lettre de mon avocat, le Dr Wimmer, m'apprenant que les débats n'auraient pas lieu, attendu que la partie plaignante s'était désistée au dernier moment. C'est donc elle qui supporta les gros frais du procès.

Piglhein et moi, nous nous sommes brouillés à cette occasion. Pour ce qui concerne le peintre Krieger, il s'est marié depuis lors, mais est engagé dans un procès en divorce avec sa femme. (Sur ce point voir la déclaration ci-dessous faite par M. Krieger. Peu après, le divorce fut prononcé, comme l'avait prédit M. Laing.)

J'ajouterai encore que la déclaration du voyant concernant la perte de Piglhein ne devait pas être entendue au sens pécuniaire. Il suffit de se rappeler la question que Mme Piglhein posa à ce sujet [telle qu'elle a été indiquée plus haut avec la réponse du voyant].

Comme dans le cours de ces dernières années, une grande partie des prophéties en question s'est réalisée contre notre attente, je me suis rendu, sur la proposition de M. Martin Greif, en compagnie des Messieurs sus-nommés, chez M. le Dr Carl du Prel qui — dans le but d'établir un document en faveur de la réalité de la double vue, au cas où le reste des prophéties se réaliserait — a écrit le présent procès-verbal, dont je certifie l'exactitude par ma signature, avec cette réserve qu'ayant rapporté de mémoire les faits, je ne puis garantir l'exactitude littérale des conversations tenues.

K. Frosch, peintre.

Addition faite par le Dr Carl du Prel : La partie de la prophétie qui concerne M. Piglhein est formulée d'une manière abstraite, alors que les visions, dans la double vue, sont toujours concrètes. J'en conclus que cette partie de la prophétie a une autre source que les autres et pourrait ne pas se réaliser; peut-être encore le voyant est-il resté obscur à dessein et a-t-il passé sous silence la vision claire et nette qu'il a pu avoir sur ce point. Carl du Prel.

Ici finit le document. Après la rédaction du procès-verbal en décembre 1891, la fermeture du pli avec les cachet apposés par quatre personnes en dehors de M. du Prel et le dépôt du document chez le notaire en 1892, les faits suivants se sont produits :

Dans la nuit du 27 au 28 avril 1892, un incendie dévora en un instant, à Vienne, ce panorama de Jérusalem avec le crucifiement du Christ, cette œuvre si laborieusement édifiée, exécutée avec les ressources les plus riches de l'art, si universellement connue et admirée, qu'avait menée à bien Piglhein avec l'aide des peintres décorateurs Karl Frosch et Josef Krieger. Bruno Piglhein se roidit contre ce coup de la fortune et conçut le projet de peindre de nouveau ce panorama, de le reproduire plus beau que jamais, bravant ainsi le destin. Ce désir ne put être réalisé et le pauvre artiste mourut d'une affection cardiaque à Munich, le 15 juillet 1894 (il était né à Hambourg le 19 février 1848)...

Mais sera-t-il permis d'affirmer qu'il y a accord entre ces événements et la prophétie de Robert Laing? Après la mort de Piglhein en 1894, Karl du Prel n'a pas fait ouvrir le document, soit que d'autres préoccupations lui aient fait oublier la chose, soit qu'il n'ait pas pensé trouver dans les événements survenus une réalisation de la prophétie. Telle n'était pas la manière de voir du peintre Frosch ; comme il me l'a dit, lors de la destruction du panorama ainsi qu'à la mort de Piglhein, arrivée neuf ans après la prophétie, donc *dans les limites approximatives des dix ans fixés*, il se rappela vivement le voyant et aurait bien voulu savoir si du Prel n'avait pas ouvert le document pour proclamer devant l'univers la réalisation de cette remarquable prophétie. En voyant un jour le baron du Prel dans la rue, il se sentit, dit-il, comme poussé à lui en parler et à lui rappeler les faits; mais il n'en fit rien.

Il est extrêmement fâcheux que la rédaction des prophéties n'ait pas été faite immédiatement, en 1885, telle que la demandait Rob. Laing. Si l'on rapproche ce qu'a écrit du Prel d'après les récits de M. Frosch, à la fin de 1891, des événements survenus ultérieurement, la réalisation ne s'impose pas d'une façon absolue, bien que la concordance soit presque établie entre le procès-verbal et les faits. M. Frosch pensait qu'il était question de la destruction du panorama dans le procès-verbal des prédictions, et il me le déclara formellement avant l'ouverture du document faite le 30 novembre. Le procès-verbal, après l'ouverture, ne confirmant pas son dire, il déclara être convaincu d'avoir fait part au baron du Prel de ce fait, que sans doute du Prel aura négligé d'insérer dans le procès-verbal, et lui-même, en parcourant trop rapidement celui-ci, ne se sera pas aperçu de cette omission pas plus que de quelques autres petites erreurs.

En matière de vérification de prophéties, il est évident que l'exactitude littérale s'impose et tout retard apporté à la rédaction, en ne laissant plus leur fraîcheur aux souvenirs, est un mal. Du moment que les auditeurs d'une prophétie n'ont pas immédiatement écrit ce qu'ils ont entendu et attendent sa réalisation pour porter un jugement sur elle, deux possibilités se présentent en critique rigoureuse ·

1° Comme les allusions plus ou moins énigmatiques et enveloppées, concernant un fait prophétisé, ne s'éclairent qu'après la réalisation du fait, le sens véritable de la prophétie ne ressort qu'à ce moment, et les paroles qui s'y rapportent ne reviennent également à la mémoire qu'à ce moment où leur explication apparaît claire et nette ;

2° L'imagination peut, dans la mesure des réalisations constatées, fausser le souvenir à son insu et inconsciemment, et donner à la prophétie primitive, en l'altérant si peu que ce soit, une forme qui la fasse coïncider exactement avec l'événement, du moment que celui-ci présente quelques points de contact avec le sens de cette prophétie. Il est peu vraisemblable que le peintre Frosch ait parlé au baron du Prel d'une destruction prédite du panorama ; car, s'il en était ainsi, du Prel ne se serait probablement pas servi des expressions alambiquées que contient le procès-verbal : « La peinture sera achevée ; mais il arrivera quelque chose en rapport avec cette affaire, avec cette peinture, et c'est ce qui sera votre perte, monsieur Piglhein. » Il semblerait plutôt que les paroles exactes du prophète ne fussent plus présentes à la mémoire de Frosch, ce qui n'a rien d'étonnant après un intervalle de six ans et demi, et que pour cette raison il eût donné à la prophétie ce tour indéterminé qui lui permettait de ne pas manquer complètement son vrai sens, s'il ne l'atteignait pas. D'ailleurs, M. Frosch a en toute sincérité déclaré lui-même, à la fin du procès-verbal, qu'il ne pouvait garantir l'exactitude littérale des conversations tenues ! Si Laing avait prédit la destruction du panorama, une semblable prophétie, penseront quelques-uns, aurait trop vivement impressionné un peintre destiné à prendre une part si importante à sa confection, pour qu'il l'oubliât. Cette objection n'est pas sans poids ; mais elle ne s'impose pas, car nous tous, à mesure que les années s'écoulent, nous acquérons cette expérience psychologique, que même les faits et les événements qui ont agi le plus puissamment sur notre esprit et notre cœur, disparaissent de notre mémoire jusqu'au moment peut-être où quelque puissant souffle de vie réveille ces émotions en apparence effacées, les fait revivre et palpiter.

On voit s'effacer ainsi le souvenir de faits psychiques bien plus importants que des prédictions plus ou moins imaginaires... Si réellement, au moment de la rédaction du procès-verbal, le fait de la destruction du panorama n'était plus présent à la mémoire de M. Frosch, rien de plus naturel que de voir après l'incendie revivre dans son esprit la prophétie qui s'y rapportait. De là à penser qu'il avait fait part à du Prel de cette prophétie il n'y avait qu'un pas. Quoi qu'il en soit, voici la déclaration de M. le peintre Karl Frosch telle qu'elle a été rédigée par moi en sa présence :

M. Karl Hubert Frosch, peintre à Munich, affirme qu'il se rappelle très bien que M. Laing lui a parlé d'une destruction du panorama et que le récit qu'il a fait au baron du Prel faisait mention de ce fait. Il ajoute qu'il a en outre demandé à M. Laing *comment* périrait le panorama, à quoi ce dernier lui a répondu qu'il en avait bien eu la vision, mais qu'il avait oublié ce détail.

Le prophète parlait du reste bien l'allemand, comme en témoigne aussi le propriétaire de l'hospice, M. Bayer, à Jérusalem.

KARL H. FROSCH.

Munich, 6 décembre 1899.

La fine remarque jointe au procès-verbal par du Prel et concernant la nature abstraite de la plupart des prédictions de ce genre n'aurait plus aucune valeur ici, au cas où le voyant aurait oublié sa vision, comme le dit M. Frosch dans sa déclaration, et n'aurait annoncé que le fait de la destruction. — De même que M. Frosch, le peintre Josef Krieger m'a donné personnellement son témoignage, d'après les souvenirs qui lui sont restés :

M. le peintre Josef Krieger affirme ce qui suit au sujet des prophéties données en 1885 à Jérusalem, en sa présence, par l'Écossais Robert Laing. La destruction du panorama et la mort de Pighlein furent prophétisées comme devant avoir lieu dans une période de dix ans. De plus M. Krieger se rappelle que, d'après le dire du prophète, Pighlein ne peindrait qu'une

fois le panorama tandis que M. Frosch le peindrait plusieurs fois. Il se rappelle aussi le geste élégant fait par Pighlein se touchant le devant de la tête pour indiquer que ce monsieur n'était pas dans son bon sens. Il a également entendu que Reinike, d'après la prophétie, ne devait pas collaborer à l'œuvre. Enfin, il confirme que la prédiction faite sur son compte, à propos d'un mariage, s'est parfaitement réalisée.

Il raconte que M. Laing porte un anneau qu'il a coutume de regarder lorsqu'il veut obtenir des visions.

M. Krieger a rencontré le prophète deux années après, dans un voyage en Norvège; il passa devant lui en voiture et fut reconnu par lui, mais il n'y eut pas de paroles échangées.

Que MM. Frosch et Pighlein devaient devenir de mortels ennemis et qu'il y aurait un procès, M. Krieger ne l'a pas entendu, parce qu'il avait été obligé de s'absenter pour une affaire pressante au moment où cela fut dit.

JOSEF KRIEGER.

Munich, 6 décembre 1899.

Mme Nyl-Frosch affirme que, d'après les récits que lui fit son mari de prime abord, le voyant avait formellement prophétisé que tout périrait, l'œuvre et Piglhein. D'ailleurs, du moment que la peinture devait être achevée, le fait « en rapport avec cette affaire, avec cette peinture », qui devait déterminer la perte de Pighlein, que pouvait-il bien être? En dehors du procès et de la destruction de l'image même, il est difficile d'imaginer d'autres possibilités. Un autre procès de plusieurs années suivit en outre l'incendie du panorama, parce que la compagnie autrichienne d'assurances « Phœnix » refusait de payer la somme fixée, qui se montait à 150 000 marks; elle finit par payer sous déduction d'une faible partie de la somme. Nous ignorons si Piglhein a eu à ce propos des difficultés avec le propriétaire du panorama.

La confirmation de la prédiction relative à la destruction du panorama aurait eu une importance toute particulière en ce qui concerne l'exacte vérification des prophéties de Laing; car la mort de Piglhein, dans l'intervalle de dix ans fixé par

le voyant, n'a pas grande valeur; bien des vies humaines disparaissent dans un pareil laps de temps; du moins a-t-elle de l'importance en tant qu'elle ne contredit pas la prédiction, donc ne l'annule pas, sans cependant la vérifier.

Que cette brusque destruction de sa vaste peinture a dû profondément atteindre le maître, déjà souffrant d'une affection du cœur, et a pu accélérer sa mort, cela n'est pas une hypothèse gratuite; c'est même certain, étant donnée l'expérience psychologique que nous avons des natures d'artistes. C'est ce que confirme le capitaine Halder, l'ex-propriétaire de ce panorama, m'écrivant de Burghausen-sur-Salzach : « La perte de sa plus grande œuvre l'a profondément ému. Lorsque je lui remis dans son atelier (Landwehrstrasse, 73) le 28, au matin, la malheureuse dépêche, immédiatement avant mon départ pour Vienne, il m'embrassa et nous nous mîmes à pleurer comme deux enfants. Puis il se redressa et dit : Le pavillon en bois de la Gœthestrasse, 45, est encore debout; faites immédiatement arrêter sa démolition; nous peindrons un nouveau calvaire et il sera meilleur que le précédent. — Il voulait l'exécuter pour 80 000 marks (il avait touché 150 000 marks pour le premier tableau!). Je fis arrêter aussitôt sa démolition et me rendis à Vienne, puis chez mon associé M. Notop à Dresde. Je le suppliai d'entreprendre la nouvelle peinture, mais il refusa net. »

Le vif désir qu'avait Pighlein de recommencer son œuvre prouve déjà à lui seul combien cette destruction de son œuvre le frappa. Qu'on y ajoute les impressions qu'avait déjà produites sur lui l'irritant procès, antérieur à la destruction du panorama, et qui étaient également « en rapport avec cette affaire, avec cette peinture », comme dit le procès-verbal. Il est possible que le voyant se soit précisément servi de cette expression pour désigner le procès en question et qu'il ait prédit à côté de cela la destruction de l'œuvre!

J'ai encore cru de mon devoir de rechercher le témoignage des deux autres personnes vivant à Munich et dont la présence aux prophéties de Laing est indiquée dans le document. Mme la professeur Piglhein, que je visitai conjointement avec M. le Dr Falk Schupp, vice-président de la « Société de psy-

chologie scientifique » de Munich, n'a pu se rappeler ni la prophétie ni le prophète; mais elle a été d'avis que, du moment que MM. Frosch et Krieger se portaient garants de la chose, elle n'avait aucune raison de douter de son exactitude ; elle assura que si l'on avait en sa présence parlé à son mari, très excitable par le fait de son affection cardiaque, de sa mort prochaine, elle aurait ri de toutes ses forces, pour effacer cette abominable impression. Ce qui est très remarquable, c'est que précisément Mme Piglhein, comme le dit à deux reprises le procès-verbal, accompagna de son hilarité la sombre voix du prophète, ce qui milite et en faveur de la sincérité de son dire actuel et en faveur de celle du procès-verbal.

M. le peintre René Reinike ne peut se souvenir des prophéties; mais se rappelle fort bien Robert Laing. Il avoue que, jeune comme il était, ces choses singulières n'auraient pas eu le moindre attrait pour lui, et que les discours de Laing, qui voulait lui attribuer entre autres une existence antérieure parmi les Arabes, lui avaient simplement paru insensés.

Pour donner plus de force et d'évidence aux événements précités d'une part, pour offrir de nouvelles preuves de la bonne mémoire des peintres Frosch et Krieger d'autre part, je priai ces messieurs de me faire la description de la personne de Robert Laing et des lieux où la prophétie a été faite. M. Karl Frosch y consentit très volontiers. Sur l'aspect du voyant, il a écrit avec une grande sincérité : « Je me rappelle seulement qu'il était de moyenne taille, à cheveux grisonnants et au regard vif, et qu'en marchant il penchait le corps légèrement en avant. » Comme M. Frosch s'occupe spécialement de peinture décorative, il put au contraire d'un crayon sûr dessiner l'image de la salle à manger d'aspect antique et surmontée d'une haute et large voûte à arc de l'hospice qui fut jadis l'une des résidences des Templiers... Le peintre Krieger, bien qu'il eût volontiers fait droit à ma prière, n'a pu encore tenir parole, parce qu'il a été subitement obligé de partir au loin.

Enfin, j'ai écrit à M. R. Laing à Christchurch (Nouvelle-Zé-

lande) pour lui demander de me donner son témoignage, dans le cas où il serait la même personne que Robert Laing. Je ne lui ai rien dit des événements advenus auxquels les prophéties se rapportaient, ni du contenu de ces prophéties; je me suis borné à le prier de vouloir bien me faire part de ce qu'il se rappellerait encore des prédictions faites par lui. Bien que les voyants oublient rapidement les visions qu'ils ont eues, il est permis de penser que du moins Robert Laing aura partiellement conservé le souvenir, sinon de ses visions de cette époque, du moins des récits qu'il en a faits aux intéressés. Dès que j'aurai reçu une réponse, je m'empresserai de la publier.

Pour l'*explication* de cette prévision de l'avenir, on consultera avec fruit les considérations approfondies sur ce sujet renfermées dans le deuxième volume du livre de du Prel sur la « Découverte de l'âme » (Leipzig, 1895). Quant au rôle que jouait dans les visions l'anneau du brahmane, on peut le considérer comme purement auto-suggestif. — Le cas ci-dessus ne présente pas, malheureusement, ces garanties absolues d'évidence qu'exige un examen purement critique. Néanmoins, la connaissance et la discussion des événements qui s'y rapportent nous semblent assez propres à réveiller l'intérêt que mérite l'étude du problème si délicat de la prophétie et il en découle cet enseignement que les rapports se référant à pareille matière doivent être rédigés en temps voulu et présenter une scrupuleuse exactitude (Extrait de ***Psych. Studien***, avril et mai 1900). Dr W. Bormann.

Annexe. — Le signataire a réussi à découvrir la personnalité du voyant Robert Laing. Il n'est pas identique avec ce membre de la S. F. Ps. R., R. Laing, de la Nouvelle-Zélande; il est toujours, comme en 1885, membre du Corpus Christi College d'Oxford. Je lui demandai (dit M. Bormann) par lettre de me communiquer ce qu'il pourrait se rappeler des prophéties qu'il avait faites à Jérusalem, tout en me gardant bien de mentionner le contenu de ces prophéties. Voici la réponse que j'ai reçue :

Renvyls House Hotel. Letterfrack Cs. Galvay, Ireland,
le 16 septembre 1900.

Très honoré monsieur,

Votre lettre m'a suivi et m'est parvenue ici. Je me rappelle très bien m'être trouvé au printemps de 1885 à l'hospice des Johannites, à Jérusalem, avec les messieurs que vous nommez et avec Mme Piglhein. Je me rappelle aussi vaguement que j'ai cherché à lire dans l'avenir de ces personnes. Mais c'est tout; je ne sais *si je pourrai ou non rappeler mes souvenirs* à ce sujet. Je sais bien que je possède une certaine faculté. Mais elle s'exerce où et quand elle veut. Quant à dire en quoi elle consiste, je puis le supposer plutôt que l'affirmer. Ce sont des images et des impressions qui se présentent à l'esprit; il est difficile de les décrire sur le papier. Depuis 1885, j'ai pris un autre nom. Mon adresse ordinaire est celle ci-dessous. Excusez l'inhabileté de ma plume pour écrire l'allemand. Je reste, très honoré monsieur, votre tout dévoué

CUTHBERT SHIELDS, Corpus Christi College, Oxford.

Il y a donc lieu d'attendre, avec l'espoir que quelque souvenir, fût-ce partiel, vienne à se réveiller chez le voyant[1].

Je saisis cette occasion pour avouer que Mme la professeur Piglhein, qui ne se souvient pas du voyant, tout en admettant la possibilité de ses prophéties, affirme qu'elles n'ont pas été faites en sa présence.

Signé : Dr W. BORMANN, à Munich, le 22 septembre 1900. (*Psych. Studien,* novembre 1900.)

(Trad. par le Dr L. Hahn.)

1. Cette attente ne paraît que faiblement justifiée, le prophète pouvant avoir connaissance de ses prédictions par le *Psychische Studien.* — Note du traducteur.

BIBLIOGRAPHIE

LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE LILLE

Rien n'est épineux et délicat comme l'expérimentation des phénomènes psychiques.

Il arrive souvent que les expériences d'un médium quelconque donnent lieu à une foule de controverses. Les uns accusant le médium de supercherie, parce qu'ils ont assisté à des expériences où certaines fraudes ont été dévoilées ; les autres prenant au contraire sa défense, parce qu'ils ont été témoins de phénomènes d'une authenticité bien constatée.

Ces controverses ne servent en rien la science et ne peuvent aboutir à rien.

Les médiums sont des personnes douées d'une psychologie physiologique spéciale qu'il faut connaître, et nous ne pouvons les prendre que tels qu'ils sont.

Il est incontestable que les médiums, même les meilleurs, se sont parfois livrés à la simulation. Ils sont plus ou moins disposés à la fraude, et, surtout si on les y incite, si on les y aide, ils s'y livreront.

Ce qu'il importe scientifiquement de constater c'est donc ;

1° Si tel médium est capable, dans certaines conditions, de donner lieu à des phénomènes psychiques authentiques.

2° Quels sont les phénomènes que peut produire ce médium.

3° Quelles sont les conditions dans lesquelles on peut constater ces phénomènes.

La Société d'Études psychiques de Lille, présidée par M. le docteur Paul Joire, pour s'efforcer d'aider à la recherche de ces problèmes, vient de donner une extension plus grande aux études de laboratoire qu'elle poursuit depuis plusieurs années à Lille et qu'elle a inaugurées à Paris. Elle est en mesure, dès maintenant, d'étudier avec la méthode rigoureuse due à des instruments de précision et à des appareils enre-

gistreurs, les médiums de tous pays qui se présenteront à elle, ou qui lui seront adressés.

Les procès-verbaux des expériences faites à Paris ou à Lille, par les commissions nommées à cet effet, porteront principalement sur les trois points indiqués ci-dessus.

Les communications et les demandes devront être adressées à Monsieur le Président de la Société d'Études psychiques, à Lille.

Questions de philosophie morale et sociale, par J.-P. Durand (de Gros). 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 2 fr. 50. (Félix Alcan, éditeur.)

Durand de Gros a marqué d'une empreinte durable tous les sujets qu'il a abordés. Il fut non seulement un savant de premier ordre, mais un philosophe dans toute l'acception du terme.

Déjà, au début de sa carrière scientifique, il s'était préoccupé de la vie pratique et avait montré les services que l'hypnotisme peut rendre à l'hominiculture; dans ses dernières années, il se consacra plus particulièrement aux questions d'esthétique, de morale, de politique et de sociologie. Après les *Nouvelles recherches sur l'esthétique et la morale* et les *Variétés philosophiques*, il écrivit ce dernier livre qu'il a heureusement terminé avant de mourir.

Jusqu'à son dernier jour, Durand de Gros est resté ce qu'il a été toute sa vie, un démocrate militant, alliant un noble enthousiasme à une belle intrépidité rationaliste; il croit au progrès, à l'émancipation des peuples, à un renouvellement économique et social, mais par une œuvre de lente élaboration, par l'éducation intellectuelle et morale des masses, par le développement du principe de libre association, par l'étude scientifique des problèmes sociaux; il réconcilie avec la science les idées éternelles d'égalité, de fraternité, de justice, de courage et de vertu; il exalte l'action énergique, le vouloir résolu; il justifie les efforts pour bien penser, pour s'élever et se grandir soi-même; il montre que dans le « struggle for life », l'évolution promet la victoire non à ceux qui luttent contre autrui mais à ceux qui luttent contre eux-mêmes.

Ce sont ces idées qui sont développées dans cet ouvrage qui peut être considéré comme un testament scientifique et moral. Une solide introduction de M. Parodi présente le livre au lecteur.

Le Cerveau, par le Dr Ed. TOULOUSE et le Dr MARCHAND, 1 vol. gr. in-18, illustré de 51 gravures, 2 fr. 50. *Petite Encyclopédie Scientifique du XXe siècle*. Librairie C. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris, VIe arrondissement.

Les médecins éminents, qui ont écrit ce livre plein d'intérêt, font justement remarquer que le cerveau, ce merveilleux organe qui préside à presque toutes nos fonctions, qui est le plus noble et le plus délicat de tous, est précisément celui qui reste le plus ignoré. Ils ont voulu en vulgariser la connaissance. Ils y contribueront certainement grâce à la précision et à la clarté avec lesquelles ils ont traité ce sujet intéressant.

La Psychologie ethnique, par Ch. LETOURNEAU, secrétaire général de la Société d'Anthropologie, professeur à l'École d'Anthropologie, 1 vol. in-18, de 556 pages, 6 francs. Librairie C. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs, 15,rue des Saints-Pères, VIe.

Ce volume pourrait servir de lien et de complément aux nombreux ouvrages de Sociologie ethnographique antérieurement publiés par l'auteur. On y trouvera un tableau général de l'humanité, dans lequel les diverses races sont appréciées, surtout d'après leur valeur mentale. Mais l'auteur s'est gardé de faire des dissertations abstraites; pour mesurer la dignité psychique des collectivités humaines, clans, tribus, nations, etc., il se base uniquement sur l'observation des faits tangibles, expressifs, de ceux qui sont en rapport étroit avec la vie de conscience. Grâce à cette investigation patiente qui étudie d'abord l'animal, puis l'homme primitif, enfin les civilisations des grandes races, on voit, dans la *Psychologie ethnique*, se dérouler l'évolution mentale du genre humain tout entier.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

M

O

P

R

S

T

V

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saint-Pères.— 41504

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

DOUZIÈME ANNÉE. — 1902

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1902

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

DE LA MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE D[r] PAUL JOIRE

Président de la Société d'Études psychiques.

EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ

L'extériorisation de la sensibilité est un phénomène que l'on observe dans un état profond d'hypnose. Nous pensons que c'est dans l'état médianique actif seul qu'il se présente, mais les auteurs ne sont pas tous d'accord à ce sujet; peut-être cela tient-il à ce que l'état médianique actif, comme l'état somnambulique, présente plusieurs degrés différents et par suite n'a pas toujours été reconnu.

L'extériorisation de la sensibilité est un phénomène assez



rare. Chez certains sujets il se développe spontanément, c'est-à-dire que, le sujet étant placé dans l'état d'hypnose nécessaire, c'est-à-dire dans une des premières phases de l'état médianique actif, on constate, en même temps que l'anesthésie cutanée, le développement de couches sensibles extérieures. Le plus souvent, dans ces conditions, le phénomène est peu accentué, il reste plus ou moins vague et, en tous les cas, peu accessible à des expériences rigoureuses de contrôle.

Pour bien soumettre l'extériorisation de la sensibilité à l'expérimentation scientifique, il faut transférer la sensibilité du sujet dans un objet; le verre d'eau est celui qui se prête le mieux aux différentes épreuves par lesquelles on peut avoir à contrôler le phénomène.

On place donc un verre d'eau entre les deux mains du sujet préalablement endormi, et l'on fait des passes qui partent de la tête et des épaules du sujet, descendent le long de ses bras et vont aboutir au verre d'eau qu'il tient entre les mains. L'expérience montre qu'il est quelquefois nécessaire de prolonger ces passes pendant un certain temps, cinq minutes et même plus. De temps en temps, on contrôlera l'état de la sensibilité cutanée du sujet, et c'est seulement quand on aura constaté une anesthésie absolue qu'il y aura lieu de rechercher la sensibilité extériorisée.

Chez certains sujets, le plus grand nombre même très probablement, il est nécessaire, outre les passes, de faire des suggestions verbales tendant à produire, d'abord l'anesthésie cutanée, et, en second lieu, le transfert de la sensibiliié dans l'objet choisi pour l'expérience. Il ne faudrait pas croire que des suggestions ainsi faites diminuent en rien la valeur de l'expérience. En effet, les suggestions, faites à ce moment, ont uniquement pour but et pour effet de provoquer la réalisation du phénomène. Une fois le transfert de la sensibilité opéré, toutes les précautions seront prises, comme nous le verrons tout à l'heure dans la marche de l'expérience, pour qu'aucune suggestion nouvelle ne puisse plus se produire. A ce moment, tout l'intérêt de l'expérience consiste dans la constatation même du fait de l'extériorisation de la sensibi-

lité, peu importe le mécanisme par lequel le phénomène se soit produit, et nous avons alors des moyens de contrôle suffisants pour constater si l'extériorisation de la sensibilité existe réellement, en dehors de toute suggestion volontaire ou involontaire, ou de toute auto-suggestion.

Le sujet étant ainsi préparé, il faut prendre la précaution de lui bander les yeux. Il faut, pour cela, employer un bandeau spécial, ou plutôt un masque qui doit remplir les conditions suivantes : 1° Couvrir les yeux sans les comprimer, et les couvrir d'une étoffe noire de tissu très serré et plusieurs fois double ; 2° Combler exactement le creux situé entre les pommettes et l'os du nez, et s'appliquer hermétiquement sur les joues pour ne laisser aucun rayon de lumière pénétrer pardessous. Ces conditions peuvent être facilement réalisées. Pour les personnes qui ont quelque notion de l'hypnotisme, le bandeau n'est qu'une condition accessoire, car on constate en même temps des signes cliniques irrécusables de l'état hypnotique du sujet ; mais il ne faut, sous aucun prétexte, bander les yeux du sujet avec un mouchoir ou une serviette, ces bandeaux, permettant quelquefois de voir dans un certain rayon, amèneraient des discussions absolument inutiles et stériles pour l'expérience ; il vaudrait mieux, dans ce cas, opérer sans aucun bandeau et en prenant d'autres précautions.

On peut alors commencer l'expérience, et tout d'abord il ne faut pas perdre de vue quel en est le but et la portée. Il s'agit de démontrer que la sensibilité du sujet est extériorisée et transférée à l'eau du verre qu'on lui a mis entre les mains, c'est-à-dire que, si une action quelconque est exercée sur l'eau de ce verre, le sujet éprouvera des sensations correspondantes à l'action exercée. L'on sait très bien que, si l'on suggère à un sujet en état de somnambulisme une sensation quelconque, le sujet éprouvera cette sensation ; on peut suggérer une douleur à un sujet, comme on peut la lui enlever par suggestion ; on peut suggérer à un sujet une sensation de piqûre ou de brûlure, comme on peut lui suggérer le chaud ou le froid, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Nous insistons sur ce point, parce que, d'une part, certains

expérimentateurs sont tombés dans l'erreur de faire des suggestions, et, d'autre part, la suggestion, volontaire ou involontaire, est la grande objection que soulèvent ceux qui veulent nier la réalité des phénomènes d'extériorisation de la sensibilité.

Pour bien conduire l'expérience, on évitera donc d'abord toute suggestion directe ; pour cela on exigera le silence et l'immobilité des témoins de l'expérience, qui devront seulement être attentifs à constater tout ce qui se passera sous leurs yeux. L'expérimentateur devra placer lui-même les témoins à la place qu'ils doivent occuper, c'est-à-dire, de façon qu'ils puissent voir très facilement les moindres mouvements du sujet, ainsi que tout ce que fait l'opérateur ; mais il ne faut pas les placer trop près du sujet ni leur permettre de s'en rapprocher, car ici, comme dans toutes les expériences faites dans les états hypnotiques, le sujet subit, du voisinage d'une autre personne, des influences, qui peuvent modifier son état et compromettre le succès des expériences.

L'opérateur fera alors lui-même les expériences dans le plus grand silence. Il est facile d'abord de reconnaître l'anesthésie cutanée du sujet en pinçant ou piquant la peau avec une épingle en différents points. Il ne faut pas oublier que certains sujets présentent en tout temps, même à l'état de veille, des zones d'anesthésie cutanée plus ou moins étendues. Il faudra donc éprouver la sensibilité du sujet sur différents points du corps, assez nombreux et assez éloignés les uns des autres, si l'on n'a pas, avant l'expérience, contrôlé sa sensibilité cutanée à l'état de veille et constaté les points où elle est intacte. Pendant toutes ces épreuves, comme pendant celles qui vont suivre, on observera attentivement la physionomie du sujet, car il est bon de constater le moment exact de la sensation perçue, par une légère contraction des traits, avant même qu'il ait pu l'accuser par la parole.

Outre la suggestion, qui aurait pu provenir de ce que l'expérimentateur ou les assistants aient annoncé d'avance et inconsidérément devant le sujet l'épreuve qui allait être tentée, il pourrait encore se produire chez le sujet des auto-suggestions qui lui feraient éprouver des sensations analogues à

celles qui font l'objet de l'expérience, mais sans l'intervention réelle de l'extériorisation de la sensibilité.

Pour éviter ces auto-suggestions, il faut avoir soin de ne pas parler devant le sujet, soit à l'état de veille, soit endormi, de la nature des expériences auxquelles on va se livrer. Il faut avoir obtenu simplement son consentement à une expérience pendant l'état d'hypnose, et le sujet, qui doit avoir entière confiance dans l'expérimentateur, ne demandera pas de plus amples explications, sachant lui-même qu'elles pourraient nuire au succès.

C'est dans le verre d'eau que nous avons supposé, dans cette expérience, que l'on avait transféré la sensibilité du sujet; par conséquent, le point capital et le plus intéressant de l'expérience, c'est de constater si le phénomène s'est réalisé. Pour cela on enfonce légèrement la pointe de l'épingle à la surface du liquide, si l'extériorisation existe réellement, la physionomie du sujet exprime immédiatement une sensation douloureuse, quelquefois on observe en même temps un mouvement de retrait des bras, mouvement spontané et naturel quand on ressent une piqûre. Parfois le sujet accuse verbalement cette sensation, soit spontanément, soit si on l'interroge.

Si le phénomène se passe ainsi, on pourra nous objecter qu'il peut y avoir de la part du sujet, ou simulation, ou auto-suggestion; nous allons voir par quelles expériences nous pourrons répondre à ces deux objections.

L'objection de simulation, d'abord, ne pourra être faite que dans deux cas: 1° si nous avons négligé de faire le diagnostic précis de l'état hypnotique dans lequel se trouve le sujet et de contater, devant les témoins de l'expérience, les signes irrécusables, impossibles à simuler, qui caractérisent cet état; 2° ou bien si nous avons affaire à des gens qui n'ont pas les notions les plus élémentaires de l'hypnologie.

Il ne tient qu'à nous de ne pas nous mettre dans le premier cas, et c'est un devoir élémentaire pour l'expérimentateur de faire le diagnostic de l'état de son sujet. Dans la seconde hypothèse, il faut engager ceux qui veulent se mêler de contrôler des phénomènes psychiques à commencer par apprendre l'hypnologie.

L'objection de simulation n'aura donc pas de valeur, et, du reste, nous allons voir qu'elle serait aussi réduite à néant par les moyens de contrôle qui éliminent l'auto-suggestion.

D'abord le sujet tient le verre d'eau entre les mains, et l'on constate qu'il éprouve la sensation de piqûre quand on enfonce la pointe de l'épingle dans l'eau.

Comme l'on sait qu'il y a souvent une hyperesthésie considérable des organes des sens chez les sujets en état d'hypnose, on pourrait dire que le sujet entend le mouvement de la main qui s'élève et qui s'abaisse pour enfoncer l'épingle dans l'eau. Il y a un moyen bien simple de le constater.

On fait exactement le même geste, avec l'épingle à la main, autour du verre d'eau ; si l'on constate que le sujet exprime la sensation, seulement quand on enfonce l'épingle dans l'eau, on ne peut plus accuser une auto-suggestion due à ce qu'il entend le mouvement, celui-ci étant exactement le même dans les deux cas. Mais on pourra dire maintenant que le sujet voit à travers les paupières et le bandeau le mouvement de la main.

On répondra à cette objection de la manière suivante : Dès que le sujet a subi quelques épreuves avec le verre d'eau, si la sensibilité est bien extériorisée, il n'est plus nécessaire qu'il tienne constamment le verre entre les mains, on peut le lui prendre, une autre personne peut le tenir, on peut le placer sur une table, pourvu qu'on ne l'éloigne pas trop, le phénomène se produit de la même façon. On posera donc le verre sur une table, placée derrière le fauteuil dans lequel se trouve assis le sujet ; là l'opérateur fera encore le geste de piquer, soit autour du verre, soit au-dessus, mais sans atteindre la surface de l'eau, et de temps en temps, par le même mouvement, il fera descendre l'épingle jusque dans l'eau.

Si, dans ces conditions, le sujet exprime encore une sensation lorsque l'épingle touche l'eau, et absolument rien dans les autres cas, il faudra nécessairement en conclure qu'il y a une relation entre le contact de l'eau avec l'épingle et la sensation perçue. Il est absolument impossible au sujet de voir, dans la disposition prise, ce qui se passe derrière lui ;

il lui est impossible aussi d'entendre une différence de mouvement lorsque la main qui tient l'épingle s'élève ou s'abaisse autour du verre, soit que l'épingle pénètre dans l'eau, soit qu'elle reste à quelques millimètres de sa surface.

Il y a enfin l'objection qui consiste à expliquer le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité par la suggestion mentale, que nous devons examiner. Cet objection semble, il est vrai, capable d'expliquer tous les phénomènes et devoir beaucoup nous embarrasser. Toutefois, il n'est pas impossible d'y répondre, et, comme cette objection ne peut venir que de personnes ayant une certaine connaissance des phénomènes hypnotiques et psychiques, nous la discuterons beaucoup plus aisément, car il est bien plus facile de répondre par quelques faits décisifs à des gens qui savent quelque chose qu'à des ignorants. Quand l'expérimentateur pique l'eau avec une épingle, que ce soit devant ou derrière le sujet, il y a possibilité d'une suggestion mentale involontaire de sa part; si la même action est accomplie par un aide ou une personne quelconque, autre que l'expérimentateur lui-même, il y a encore possibilité d'une transmission mentale, car le sujet peut recevoir une suggestion de toute personne qui a connaissance de l'acte qui doit l'influencer.

Nous avons deux moyens d'éviter cette objection. Le premier consiste à employer, pour enfoncer l'épingle dans l'eau, un petit appareil automatique qui met en mouvement un levier qui supporte la pointe, sans que ni l'expérimentateur, ni aucun assistant puisse être prévenu de l'instant où cela a lieu. L'expérimentateur, d'autre part, se borne à enregistrer avec le même appareil l'instant précis où le sujet a témoigné la sensation. Il suffit alors de constater si les deux faits ont eu lieu simultanément.

On pourrait encore utiliser le phénomène des retards de la sensation chez le sujet, qui se produit quand cette sensation lui arrive à travers plusieurs organismes. Pour cela, on forme une chaîne de trois, quatre ou cinq personnes ; l'une de celles qui se trouve à l'extrémité tient la main du sujet, la personne qui est à l'autre extrémité tient le verre d'eau. Les personnes qui forment la chaîne ne doivent voir ni le

moment où l'on enfonce l'épingle dans l'eau, ni le moment où le sujet exprime la sensation. Un des expérimentateurs pique l'eau, un autre note le moment ou la sensation arrive au sujet. On constate un retard dans la sensation, qui est proportionnel au nombre de personnes qui forment la chaîne. La suggestion mentale, si elle était la cause du phénomène, serait aussi rapide dans ce cas-ci que lorsque le sujet tient lui-même le verre d'eau.

Quand on a fait toutes ces expériences avec les précautions que nous venons d'indiquer, on a démontré la réalité du phénomène d'extériorisation de la sensibilité. On peut alors varier l'expérience de bien des manières différentes : chercher, par exemple, si la sensibilité des différents points du corps du sujet s'extériorise au même degré, transférer cette sensibilité à d'autres personnes ou à différents objets, et noter les substances qui paraissent les plus favorables au phénomène. Tout cela peut être fait en se conformant d'une manière générale aux mêmes règles.

Il nous reste maintenant à voir les précautions spéciales à prendre, pour que le sujet n'ait rien à souffrir ni aucun désagrément des expériences auxquelles il se prête.

L'état hypnotique du sujet exige des précautions particulières qui feront l'objet d'une étude spéciale dans le chapitre suivant ; nous ne parlerons donc pas maintenant des règles générales qui sont communes à tous les états profonds de l'hypnose.

Nous ne savons pas exactement ce qui se passe dans les sensations éprouvées par le sujet extériorisé, mais nous devons agir comme si les sensations qu'il éprouve par l'intermédiaire de l'objet sensibilité étaient aussi vives que celles qu'il éprouverait si l'action était directement portée sur lui-même, et comme si cette sensibilité extériorisée pouvait produire les mêmes réactions générales que l'excitation directe de son organisme. Il ne faut donc jamais faire d'épreuves trop violentes ; c'est pourquoi aussi l'expérimentateur doit toujours faire les épreuves lui-même ; parmi ceux qui assistent à l'expérience il y a toujours des sceptiques, et des sceptiques si peu logiques avec eux-mêmes qu'ils voudraient

toujours forcer l'expérience, sous prétexte de voir ce que fera le sujet. La prudence est donc indispensable, surtout quand on veut se livrer à une épreuve nouvelle.

Outre les épreuves trop violentes, que l'on devra éviter, il y en a encore qui ont une action spéciale sur le sujet, à cause même de l'état hypnotique dans lequel il se trouve. L'on sait en effet, que certaines actions, insignifiantes chez un sujet à l'état de veille, provoquent des réactions violentes chez un sujet hypnotisé. Dans le cas actuel, l'expérience a montré que, si, après avoir transféré la sensibilité du sujet dans un vase qui contient une solution saline saturée, on provoque la cristallisation du liquide, on peut amener chez le sujet un état de catalepsie. On prendra donc des précautions particulières, en vue de la possibilité de ce phénomène, quand on fera des expériences de ce genre.

Lorsqu'on a transféré la sensibilité d'un sujet dans un verre d'eau, si l'on fait absorber une partie de cette eau par une éponge, l'expérience démontre que le sujet semble éprouver de très vives souffrances. Cette expérience devra donc toujours être conduite avec beaucoup de précautions : il faudra avoir soin, pendant toute sa durée, de surveiller attentivement le sujet, enfin il convient de ne pas la prolonger trop longtemps. De plus, l'observation nous permet de croire que certains mouvements brusques ou transformations, apportées au liquide auquel on a transféré la sensibilité du sujet, comme serait le renversement de ce liquide, certaines combinaisons chimiques, l'ébullition, etc., pourraient produire chez le sujet des sensations violentes ou des crises plus ou moins dangereuses. La conclusion sera donc d'apporter beaucoup de prudence à ce genre d'épreuve.

Après les expériences, le danger pourrait consister en ce que : ou bien certains objets aient conservé des rapports avec la sensibilité du sujet, et que, par suite, celle-ci soit exposée à des atteintes fortuites et plus ou moins violentes ; ou bien, que le sujet ait conservé en lui-même, et indépendamment des objets, des troubles dans sa sensibilité normale. Pour éviter ces deux inconvénients, il faut d'abord, après chaque épreuve partielle, bien dégager la sensibilité du sujet

de tout objet qui aura pu la recevoir; et, en second lieu, avant de terminer la séance, rendre au sujet d'une façon complète sa sensibilité normale. Ces deux résultats s'obtiennent sûrement et facilement par le moyen de suggestions, et il est bon d'y ajouter la suggestion de l'oubli de toutes les modifications de la sensibilité qui se sont produites pendant le sommeil.

EXTÉRIORISATION DE LA FORCE

Nous arrivons ici à des phénomènes psychiques plus rares, dont les conditions sont encore mal connues et par conséquent difficiles à réaliser.

Tout d'abord, il faut diviser ces expériences en deux groupes qui ont des buts absolument différents : les unes auront pour objectif simplement de démontrer l'existence de la force psychique ; les autres chercheront à déterminer quels sont les différents phénomènes que peut produire cette force, et quelles sont les conditions dans lesquelles elle peut donner lieu à ces phénomènes avec le plus d'intensité.

Les expériences de la première catégorie sont assez faciles à réaliser, elles sont simples, mais elles sont aussi très limitées. Pour démontrer, l'existence de la force psychique, il faut simplement un biomètre. Pour que ces expériences aient quelque valeur, il faut seulement que cet instrument ne contienne ni aiguille aimantée, ni bobine d'induction ou solénoïde de quelque sorte que ce soit, enfin aucune partie qui puisse recevoir un courant électrique, ou contenant elle-même un courant qui puisse être modifié par l'électricité qui se développe dans tout organisme vivant. Quand on a ainsi un instrument qui ne peut être influencé ni par l'électricité, ni par la lumière, ni par la chaleur, il suffit de le mettre à l'abri de l'air et des trépidations qui pourraient lui être communiquées.

Pour les expériences de la seconde catégorie, les difficultés sont bien autrement considérables. Il s'agit ici d'étudier les phénomènes qui peuvent être produits par certains sujets doués de facultés absolument anormales, soit qu'il s'agisse

d'une force psychique d'une intensité plus considérable, soit simplement d'une facilité plus grande d'extérioriser et de diriger ces forces.

Les conditions de ces phénomènes sont d'autant plus difficiles à préciser que, si parfois ils ont été observés avec méthode, dans le plus grand nombre des cas, au contraire, ils se sont présentés d'une manière fortuite et dans des milieux peu favorables à une observation scientifique. Nous en sommes donc réduits à agir d'une façon à peu près empirique, et à reproduire, aussi exactement que possible, les conditions dans lesquelles ces phénomènes se sont montrés.

Nous savons, tout d'abord, qu'il faut la présence d'un médium, c'est-à-dire, à notre point de vue, un sujet capable d'être placé dans l'état médianique actif. Quelquefois, il est vrai, on se livre à ces expériences sans avoir fait choix d'un médium connu à l'avance. Si l'on obtient quelque résultat dans ces conditions, c'est que, en réalité, il se trouve un médium parmi les expérimentateurs.

Il est nécessaire que les expérimentateurs ne soient pas en trop grand nombre, quatre ou cinq personnes semblent être la meilleure condition, on pourrait aller jusqu'à huit au maximum. Ce chiffre maximum doit comprendre toutes les personnes qui assistent à l'expérience, soit qu'elles y prennent part directement, soit qu'elles restent comme de simples spectateurs. Il est évident qu'il faut éliminer rigoureusement toute personne qui ne voudrait pas se livrer sérieusement à l'observation scientifique des phénomènes, ou qui refuserait de se soumettre aux conditions de l'expérience, celles par exemple qui n'y verraient qu'un jeu et seraient disposées à les tourner en plaisanterie.

Les expérimentateurs doivent, autant que possible, se tenir dans une chambre peu encombrée et fermée, éclairée modérément. Ils se placent alors autour d'une petite table qu'ils puissent facilement entourer; et, ou bien ils appliquent les mains ouvertes et à plat sur le bord de la table; ou bien ils forment une chaîne, en se tenant mutuellement par la main et sans prendre aucun point de contact avec la table placée au milieu d'eux.

On pourrait nous demander pourquoi cette table, qui fait ressembler l'expérience à un jeu ou à tout autre chose qu'une observation scientifique.

Nous répondrons à cela que nous nous bornons à décrire le dispositif dans lequel, le plus souvent, les phénomènes se sont manifestés; que, voulant reproduire ces phénomènes, nous ne pouvons mieux faire, pour avoir toutes les chances de réussir, que de nous placer dans les mêmes conditions; que c'est précisément parce que nous nous plaçons au-dessus de tous les préjugés, que nous acceptons indifféremment tous les objets, quels qu'ils soient, qu'on peut nous présenter comme favorables au but poursuivi; que, jusqu'ici, on ne nous a rien présenté de mieux que la table, mais que nous serions prêts à y substituer tout autre objet qui nous serait prouvé avoir contribué à la manifestation des phénomènes. Du reste, puisque la plupart des médiums, que nous sommes bien obligés de prendre tels qu'ils sont, ont l'habitude de se servir d'une table, la table peut être utile pour fixer et maintenir leur attention, et pour les mettre ainsi dans la disposition d'esprit la plus favorable à la manifestation de leurs facultés. Bien que les phénomènes se produisent autour du médium, d'une manière le plus souvent inattendue, et aux dépens de toute sorte d'objets, il arrive très fréquemment que c'est au moyen de la table que se manifestent d'abord les premiers effets de la force psychique.

Ces raisons sont suffisantes pour que, jusqu'à ce que nous soyons mieux fixés sur les lois qui régissent ces phénomènes, nous adoptions les règles suivies antérieuremeut par d'autres expérimentateurs. Une partie de la force psychique, employée pour la manifestation des phénomènes, semble émaner de l'ensemble des expérimentateurs; cette force aurait besoin d'être, autant que possible, équilibrée, c'est pourquoi l'on conseille, dans la disposition des places des expérimentateurs, d'alterner les personnes de différent sexe, ou plutôt les sensitifs avec ceux qui le sont moins.

Il peut se faire que le médium, quand il est connu, donne lui-même des indications sur les dispositions à prendre pour l'expérience, ou demande des modifications aux dispositions

déjà prises. Il faut, autant que possible, tenir compte de ces indications, pourvu qu'elles ne nuisent pas à l'observation scientifique et quelles ne mettent pas obstacle au contrôle.

En dehors du médium, la séance doit être dirigée par une personne qui est choisie comme celle qui a le plus d'autorité et de compétence dans ce genre d'expériences. Ce directeur doit organiser entièrement l'ordre et la nature des expériences, ainsi que tous les moyens de contrôle qui devront être employés; c'est en effet de la sûreté et de la rigueur de son observation scientifique que dépendra la valeur des résultats qui seront obtenus. Les autres expérimentateurs doivent donc se soumettre à toutes les dispositions jugées utiles par le directeur, dont l'autorité doit s'étendre aux moindres détails de l'expérience.

Il est bon habituellement d'exiger le silence pendant les expériences; toutefois, comme la période d'attente peut être assez longue, on peut, dans certains cas, tolérer une conversation sérieuse et calme entre les expérimentateurs; mais il faut éviter surtout de préjuger ou d'interpréter, d'une façon quelconque, les phénomènes dont on attend la réalisation, il est donc indiqué de porter la conversation sur un tout autre sujet. C'est surtout dans ce genre d'expériences que la patience est absolument indispensable aux expérimentateurs, les phénomènes sont quelquefois très longtemps avant de se manifester; aussi celui qui dirige la séance doit-il soutenir l'attention des expérimentateurs et les encourager à une attente patiente.

Il peut se faire que l'on opère avec un médium choisi à l'avance; ou que l'on ait simplement réuni un groupe d'expérimentateurs, dans l'espoir de trouver parmi eux le médium nécessaire.

Dans ce dernier cas, celui qui dirige la séance, en observant attentivement tous les expérimentateurs, cherchera les symptômes qui peuvent lui indiquer un médium.

Quand il l'aura découvert, il s'efforcera de l'étudier, sans toutefois le faire connaître aux autres expérimentateurs, car il est souvent utile, au moins au début, que le sujet lui-

même ignore le plus longtemps possible l'influence qu'il exerce sur les phénomènes obtenus.

Il vaut mieux n'utiliser qu'un seul médium à la fois, afin de ne pas entremêler ou contrarier les phénomènes qu'ils produisent ou les forces qu'ils mettent en jeu. Aussi, quand on découvre plusieurs médiums parmi les expérimentateurs, il faut prendre un prétexte pour diviser les expériences, et n'admettre dans chaque séance qu'un seul d'entre eux à la fois.

Quand on a découvert le sujet qui doit servir de médium, il ne faut pas s'obstiner à chercher à obtenir un genre particulier de phénomènes. Il faut, tout d'abord, ne rien lui demander, et laisser faire le sujet en se contentant d'observer et d'attendre les phénomènes qui peuvent se manifester. Si le sujet témoigne une tendance à se livrer à certains genres d'expériences, ou le désir de voir se produire certaines manifestations, il ne faut pas le contrarier, car, le plus souvent, il montrera ainsi lui-même les facultés spéciales qu'il possède.

Après la découverte du médium, ce qu'il importe le plus de connaître c'est le genre de phénomènes qu'il est capable de produire. Une fois que l'on est fixé sur les capacités du sujet, on peut lui insinuer indirectement les divers phénomènes que l'on désire observer dans cette catégorie.

Il faut s'efforcer avant tout d'obtenir des faits nets et précis; puis, par le contrôle auquel on soumettra ces phénomènes, on s'assurera s'ils sont bien produits par une force psychique, c'est-à-dire par une force autre que les forces physiques connues; puis, s'ils ne peuvent être attribués à aucune supercherie de la part du sujet.

Nous avons étudié, dans un chapitre précédent, les différents genres de fraudes auxquels on peut avoir affaire de la part des sujets, nous n'avons donc pas à revenir ici sur les mêmes points. Il faut seulement rappeler que si l'on croit s'apercevoir d'une supercherie quelconque, il ne faut pas s'empresser de la dévoiler, et vouloir confondre immédiatement le sujet, comme le ferait un observateur peu expérimenté, et ignorant de ce qu'est un sujet et de ce que sont les

phénomènes psychiques. Il faut seulement observer avec plus de soin le médium; et, si l'on constate que la fraude est volontaire et qu'elle est constante, on abandonnera ce sujet comme ne pouvant servir à des expériences sérieuses et l'on en cherchera un autre ; si l'on constate au contraire que la fraude est involontaire et seulement passagère, il n'y a aucune raison pour se séparer du médium, il suffit d'apporter plus d'attention et de patience dans l'observation des phénomènes. C'est dans ce cas surtout que l'on trouvera grande utilité à se servir d'appareils enregistreurs et d'instruments de précision, avec lesquels on discernera facilement les résultats douteux et ceux qui peuvent être concluants.

Enfin, il faut savoir limiter bien nettement la portée des expériences que nous entreprenons. Dans l'état actuel de nos connaissances, ce que nous devons scientifiquement constater c'est :

1° Si tel médium est capable, dans certaines conditions, de donner lieu à des phénomènes psychiques authentiques;

2° Quels sont les phénomènes que peut produire ce médium;

3° Quelles sont les conditions dans lesquelles on peut constater ces phénomènes.

En conduisant les expériences de cette façon, et en nous bornant à en tirer ces conclusions, elles auront une valeur scientifique indiscutable et une utilité certaine pour le progrès de nos connaissances.

CE QU'EST LA VIE APRÈS LA MORT

Par James H. HYSLOP

C'est un phénomène psychologique très intéressant que les espérances fondées par beaucoup de personnes, par peut-être presque tout le monde, sur les études psychiques dans le cas où elles nous apporteraient la preuve d'une vie future. On avoue son incrédulité relativement à celle-ci *sous le prétexte que les résultats ne révèlent pas les conditions de cette seconde existence,* ce qu'elle est, si c'est une existence de félicité oui ou non, quelles en sont les occupations, etc. J'ai vu beaucoup d'articles où l'on demandait des renseignements sur ces points avant même que l'existence de cet autre monde pût être regardée comme croyable. J'ai eu aussi des conversations avec beaucoup de personnes qui se mettent à ce même point de vue. De ce que nous ne pouvons pas leur raconter quelque histoire idyllique du monde transcendantal, elles sont sceptiques sur les seuls faits qui peuvent en prouver l'existence et, pour peu que nous les encouragions, elles nous feront comprendre qu'au fond elles croient tout cela impossible. Je crois donc utile, en voyant combien est générale cette curiosité relative aux conditions de notre existence dans l'autre monde, de montrer combien elle est irrationnelle au double point de vue scientifique et moral.

En premier lieu, devant la fréquence de la fraude et de l'illusion d'un côté, et de l'autre les phénomènes de la seconde personnalité, toute personne d'une intelligence ordinaire devrait reconnaître, sans qu'on ait besoin de le lui dire, que

le premier problème est celui de l'identité personnelle après la mort, du moment que l'on admet quelque forme transcendantale d'existence. L'erreur fondamentale, c'est que la plupart du temps on prend l'autre monde comme une conclusion déjà établie et cela sans la plus petite apparence de preuve...

Il nous faut absolument commencer par prouver la véracité des esprits qui prétendent se révéler à nous. Pour cela ceux-ci doivent avant tout nous prouver leur identité, leurs existences *présente* et précédente, et nous pourrons ensuite examiner ce qu'ils nous diront de leur mode d'existence...

Je ne vois ni l'intelligence, ni la moralité de la curiosité relative au genre d'existence dans l'autre monde. Des considérations religieuses; unies à une morale bien pauvre et au désir de ne pas être responsable de sa conduite, voilà ce qui doit produire surtout cet état d'esprit. La révélation, l'influence de Dante et de Milton, un désir instinctif indéracinable d'immortalité et de bonheur ont contribué à fonder la croyance à l'autre vie. Mais le scepticisme matérialiste et les progrès de la science, depuis la Renaissance, ont miné cette croyance, du moins parmi les classes instruites et ont affaibli les ressorts de l'espérance et de la moralité ou bien ont offert à ceux dont la moralité était profonde les occasions de montrer une vertu stoïque...

Si quelque connaissance des conditions de l'autre vie est possible, ce ne sera qu'après les recherches les plus longues, après la réunion la plus considérable de documents, après les théories scientifiques d'une élévation et d'une complexité bien supérieures à tout ce que nous a appris l'astronomie de Copernic, la gravitation de Newton, l'évolution de Darwin. Personnellement, je n'éprouve aucun intérêt scientifique ou moral dans la question, je suis trop convaincu des difficultés qui barrent la route à toute conception intelligible, à toute preuve de ces conditions. Je me demande même s'il est moral de s'y intéresser. Nous devons avoir pleine conscience de nos mérites, ou bien alors nous avons bien peu de foi dans l'ordre de la nature, bien peu de force de caractère pour résister aux assauts du sort, si nous nous enquérons des

conséquences de notre vie présente ou si nous sommes curieux de sujets qui n'ont aucune relation importante avec notre milieu et nos devoirs actuels...

La connaissance la plus élémentaire de la psychologie ou même la simple observation de la vie de chaque jour, devrait suffire pour montrer les difficultés qui nous empêcheront de comprendre ce qu'on nous dirait d'une autre vie. Si l'on se sert de termes ressemblant à ceux de notre monde, nous les repousserons naturellement comme absurdes. Il ne serait ni autre, ni transcendantal, ce monde ainsi décrit. Et d'un autre côté, s'il est décrit comme différent, on ne pourra ni le concevoir ni le prouver en termes intelligibles. Dans les deux cas les descriptions sont sans aucune valeur. Nous sommes limités dans notre connaissance par nos sens... Notre langage représente des expériences de vision, d'ouïe, de toucher, et des autres sens à un moindre degré. Quand nous parlons d'un fait, c'est de nos sensations qu'il s'agit et les expériences de nos sens ne peuvent se changer l'une avec l'autre. Elles sont seulement associables, capables d'être reliées simultanément dans la même conscience...

A moins que nous n'admettions que le monde transcendantal existe dans des relations d'espace pareilles aux nôtres, et que la doctrine théosophique du « corps astral » décrit comme un fac-simile du corps physique, représente la vérité, et qu'il y a un univers spirituel analogue à l'univers physique, à moins que nous n'admettions cela, ce monde ne peut avoir aucune ressemblance avec celui-ci et ne peut être décrit dans notre langage. Mais il n'y a aucune preuve d'une doctrine du corps astral, et nous ne pouvons pas plus espérer une description intelligible de l'autre monde que nous ne pouvons attendre d'une personne privée du sens du toucher et douée seulement de celui de la vision, qu'elle puisse expliquer clairement ses expériences visuelles à une autre personne douée du sens du toucher et privée de la vue.

Nous savons combien est difficile à établir notre communication avec les sourds-muets, même malgré tous les points que nous avons en commun avec eux et combien de difficultés viennent encore s'ajouter après que la communication

est établie pour leur faire comprendre certaines expériences. Dans le fait, il est impossible de leur donner une idée du monde des sons, et seulement les plus obscures analogies tirées des sentiments ou des émotions peuvent leur donner une idée vague en ce sens, et cette idée ne s'exprimera pas en termes de sensation, mais seulement en termes de la catégorie des émotions communes à tous les sens. Rappelez-vous les cas de Laura Bridgeman et d'Hélène Keller.

Quelles que soient les analogies de l'autre monde avec celui-ci, elles sont trop peu nombreuses et trop faibles pour nous aider. Les liens qui les rattachent ne sont même pas aussi utiles que ceux qui existent entre l'homme normal et les sourds, les muets et les aveugles. Ils manquent en chaque point, excepté pour les relations dans l'espace et même là il y a encore d'importantes lacunes. Aussi tout ce que nous pourrons apprendre sur l'autre monde, s'il existe, ce sera là-bas et non ici que nous l'apprendrons.

Un esprit qui voudrait établir son identité se référera à son passé et non à son présent. Sans mémoire notre sens de l'identité personnelle n'existerait pas, sans mémoire l'identité ne peut être prouvée ni dans ce monde ni dans l'autre. Le désincarné ne se fera pas comprendre en parlant des conditions où il se trouve, mais il le fera en se reportant à son passé que nous connaissons. Dans les essais faits suivant diverses personnes pour donner des descriptions de l'autre monde, il est à remarquer que les termes employés ne sont pas ceux qui nous seraient le plus naturel avec les expériences que nous avons faites par nos sens ou notre raison.

Naturellement nous trouvons le même phénomène dans la personnalité seconde, et si ce fait ne détruisait la supposition que nous avons vraiment affaire à des communications spirites, nous pourrions voir dans les absurdes associations d'idées qui nous sont données comme spiritiques, de très bons exemples de l'impossibilité de rendre un monde transcendantal intelligible à notre esprit, mais nous n'avons pas besoin de ces communications pour le prouver. C'est une conséquence nécessaire de notre nature psychologique, et si l'espèce humaine était suffisamment familiarisée avec la phi-

losophie depuis Locke et Kant, elle regarderait cette impossibilité comme un axiome. Nous pourrions, après une centaine d'années de recherches et de documents accumulés, former quelques idées très abstraites de l'autre monde, mais ces idées ne seraient pas comprises de l'espèce humaine en général.

Quand on en arrive aux preuves empiriques, il n'est pas facile, si même il est possible, de répondre aux exigences des sceptiques. Les preuves empiriques, ce sont des faits se présentant comme des communications actuelles, mais l'extrême difficulté, c'est de montrer qu'elles sont bien, en effet, ce comme quoi elles sont présentées. Ce que nous pouvons invoquer se trouve dans le cas de Mme Piper : c'est là que nos demandes de preuves d'identité personnelle sont probablement satisfaites.

Quant à moi, cependant, dans mes propres expériences, il n'y a rien que je puisse citer en cette occasion.

Il y a une autre raison très importante pour ne pas accepter comme intelligibles les descriptions de l'autre vie. C'est la confusion mentate qui se produit dans les communications données comme venant des esprits. Elle se manifeste avec évidence dans le contenu du message.

Il est bien à remarquer que les prétendus esprits affirment eux-mêmes l'existence de cette particularité. Ils constatent qu'ils sont éblouis, troublés quand ils communiquent. Supposons réel cet état de confusion ; on comprend très bien que le sujet soit sérieusement embarrassé pour décrire sa vie et un monde transcendantal...

M. Hislop résume alors ce que nous savons sur le dédoublement de la personnalité. Il rappelle les expériences bien connues qui ont montré, par exemple, que la conscience A ignore ce qui est arrivé à la conscience B. Ceci est peut-être une règle presque générale et dans les cas d'états de trance profonds, la séparation des mémoires semble absolue. D'un autre côté, la personnalité seconde, si elle s'approprie les expériences de la conscience primaire et quelques-uns de ses souvenirs (quelquefois elle semble tout ignorer), ne montre aucune connaissance consciente de leur origine, elle se

rappelle par fragments et par automatisme, et met entre eux de grandes séparations. Il y a des exceptions, mais elles ne changent pas la règle générale. Ainsi un homme hypnotisé peut oublier son nom et la plupart des faits de sa vie et de ses souvenirs. Il peut se souvenir seulement d'incidents égarés dans sa vie passée, et, ne représentant nullement son caractère et il peut combiner avec ses récits toutes sortes de choses, comme on en dit quand on rêve, n'indiquant que la confusion de ses idées.

J'ai hypnotisé dernièrement un homme qui, dans sa condition seconde, avait complètement oublié son nom et son âge, mais il se rappelait deux faits que je découvris comme ayant appartenu à son état normal. Il ne pouvait se rappeler que les noms de quelques-uns de ses compagnons, et ceux-ci avaient été associés avec son état de trouble mental après un accident qui lui avait fait perdre sa conscience normale. Cependant il pouvait parler de choses qu'il disait avoir eu lieu, mille ans plus tôt, et qui certainement n'avaient pas eu lieu à cette époque, mais auxquelles il pouvait avoir assisté dans son état normal. La séparation [1] entre les deux personnalités dans ce cas était presque aussi grande qu'entre deux personnes différentes dont les courants de conscience individuels ne se mélangent jamais, même quand on serait tenté de supposer qu'ils se mélangent par la télépathie.

Maintenant, si nous supposons qu'un esprit désincarné est dans un état anormal et secondaire comme celui de l'hypnose, du somnambule ou de la mentalité subliminale, nous pouvons facilement comprendre les deux effets qui peuvent probablement se produire. Ce sont : 1° la confusion et la trivialité des messages obtenus, et cela tout à fait indépendamment de l'influence troublante des conditions extérieures à l'esprit qui communique et qu'on peut supposer existant entre le monde terrestre et l'autre ; 2° la cessation de la clarté dans la connaissance de la vie normale et dans la conscience, quand l'esprit est « de l'autre côté ». La condition nécessaire pour toute communication est peut-être cet état rare entre l'inconscience

1. Mot à mot le clivage.

totale qui empêche la production de tout message et l'état normal qui l'empêche également. Le sujet serait alors tout à fait inconscient de sa vie normale d'au delà et conscient seulement de son passé et même de celui-ci par fragments seulement. Ou bien cela peut être un état où le sujet serait en partie conscient de sa vie normale d'au delà et aussi en partie conscient de son passé. Dans l'un des cas nous n'apprendrions rien sur la vie « de l'autre côté » et dans l'autre, nous en apprendrions trop peu pour pouvoir comprendre. Il est aussi non seulement possible, mais très naturel au point de vue psychologique, que le contact avec des conditions terrestres suggère des souvenirs terrestres. Ceci pourtant serait plus vrai dans les premiers temps que plus tard. Mais la nécessité d'être dans un état secondaire pour communiquer aurait des analogues avec ce que nous connaissons, si le communicateur est plus ou moins séparé de sa vie transcendantale et de ce qu'il y éprouve. Voilà pour les possibilités !

Avons-nous quelques preuves de cet état secondaire ou de confusion ? Oui, j'en trouve d'abord dans le caractère interne des communications, et ensuite dans les faits eux-mêmes cités par les communicateurs. L'exemple le plus important du premier type est cet état de choses qui semble exiger que les communicateurs alternent. Un communicateur ne peut pas rester longtemps. Nous ignorons la cause exacte de ce fait. Mais c'est un fait invariable et le caractère de la communication, à la fin d'une de ces périodes, est souvent une grande confusion, des absurdités de rêve, le radotage d'une personnalité secondaire : On le vit très bien dans une de mes séances, quand le communicateur s'écria deux fois (« s'écria » est une manière de parler puisque le message était écrit) : « Donnez-moi mon chapeau, » juste au moment où il cessait de communiquer. Cette phrase ne se rattachait en rien avec le reste des communications ; mais, chose assez étrange, mes recherches m'amenèrent par hasard à apprendre que le communicateur, sa vie durant, se servait habituellement de cette expression dans des situations semblables, quand il était appelé tout d'un coup dehors.

Il semble bien ici que nous ayons un état secondaire s'appro-

chant tout d'un coup de la syncope, pour ainsi dire, et la situation psychologique fait jaillir automatiquement, par association habituelle, la phrase même que la personne prononçait ordinairement dans des circonstances à peu près semblables, sa vie durant.

Une autre fois le même communicateur me raconta une histoire sur un incendie qui lui avait causé autrefois de l'effroi, et décrivit l'événement d'une façon si extravagante que je le considérai comme faux. C'était au commencement de mes expériences. Beaucoup plus tard, il revint spontanément sur le même incident, et m'en parla en termes beaucoup plus mesurés, remarquant qu'il était souvent troublé quand il essayait de me raconter des faits.

Dans l'essai tenté pour obtenir le nom exact de ma belle-mère, un singulier incident se produisit. Son nom avait été mal donné dans toutes les communications la concernant, jusqu'à ce que je découvris ce qu'on voulait probablement dire et demandai le vrai nom. Il avait été confondu avec celui de ma tante Nannie, le vrai nom étant Maggie. On donna d'abord Mannie et ensuite Nannie. Dans l'effort pour le donner correctement, après que je l'eus demandé, le communicateur reconnut très catégoriquement les difficultés qu'il éprouvait et sa confusion et il dit : « Aidez-moi. Oh ! aidez-moi à me rappeler ce que je désire tant dire. Ma propre mère. Nannie. Je — Attendez. Je m'en vais pour un moment. » Le nom de sa mère n'était pas Nannie. C'était Marguerite, le même que celui de ma belle-mère. Mais Nannie était le nom de sa sœur et le nom avec lequel il avait confondu celui de ma belle-mère, comme je viens de le dire. Un peu plus tard, le communicateur expliqua que dans son effort pour sortir de la confusion, il pensait à sa mère et à sa sœur en même temps. Cette confusion est un exemple intéressant et une preuve de difficultés contre lesquelles semblent lutter les esprits désincarnés quand ils essaient de se rendre intelligibles. Il est possible cependant que quelquefois la confusion soit due à la rapidité de la pensée relativement à la grande lenteur de l'écriture. Nous savons que nos pensées vont plus vite que nous ne pouvons les écrire, et que nous

avons à faire un effort pour contrôler leur marche dans l'intérêt de notre écriture. Je suis certain que parfois les erreurs sont dues à cela ou à un phénomène analogue. Mais très souvent il y a en même temps un état mental différent.

Une fois, par exemple, j'eus cette preuve d'un trouble dans la conscience : mon oncle, en essayant de communiquer, perdit complètement le sens de l'identité personnelle et allait s'arrêter, quand mon père (j'emploie ici le jargon spirite pour plus de clarté) apparut tout à coup avec cette remarque à demi humoristique : « Oui, Hyslop, je sais qui je suis et Annie aussi. » Ce dernier nom étant celui de ma sœur morte.

Prenons un autre exemple. Mon père dit, après avoir paru parler de ma belle-mère : « Et cependant je pense à F*** (les astérisques signifient que le reste du nom ne put être déchiffré dans l'écriture automatique) et à la visite que je lui fis : Je veux dire votre frère... (une pause) frère... Entendez cela ? Annie... Je veux aider père à se rappeler tout, parce que je suis venue ici d'abord et il y a longtemps. »

Or, ma sœur était morte en 1864, mon père en 1876. F est l'initiale de mon frère Frank. Mon père ne lui fit jamais de visite, mais, ainsi que ma belle-mère, il fit une visite à des amis en Pennsylvanie *avec* mon frère Frank en 1873.

Un cas où l'on peut voir la rapidité de la pensée comme influence troublante, est celui où, après avoir cité le nom d'un vieux cheval que l'on aimait bien dans ma famille, mon père passa tout d'un coup à autre chose, n'ayant aucun rapport avec ce dont on parlait, et il dit : « Je pense à cela maintenant, et à tout ce que j'ai jamais su, je crois, parce que mon esprit voyage si vite, et j'essaie de sortir du repos autant que possible. Je pense à vingt choses à la fois. » Puis, après quelques allusions confuses, il ajouta : « Ah ! James, ne crois pas, mon fils, que je sois dégénéré parce que je suis troublé quand je pense à ma vie terrestre. Mais si vous voulez attendre, je me rappellerai tout, tout ce que je savais. » Encore et encore il affirme que ses idées sont confuses quand il essaie de communiquer, et plusieurs fois il remarque que quand il ne communique pas sa mémoire est claire. Ce qui le prouve, c'est que souvent des messages clairs sont

donnés juste au moment où Mme Piper revient à sa conscience normale, comme si un moment opportun était celui précédant justement la disparition des conditions qui rendent la communication possible, et lorsque le communicateur est assez loin des conditions ordinaires de l'état de trance pour maintenir un meilleur équilibre mental.

Encore un exemple. Faisant allusion à des communications obtenues à des séances anciennes, mon père dit : « Je suis ici, et je pense à des choses que j'ai dites quand mes idées étaient confuses. Vous rappelez-vous que je disais que je croyais possible une autre vie? Mon parler était douteux, très... Ah ! oui, nous parlons, quoique parfois vaguement. Ah! mais nous... au mieux... nous... Ce que j'ai dans l'esprit maintenant, ce sont les conditions qui m'aideront à revenir. » Ceci est un petit incident parmi beaucoup d'autres plus probants et se rattachant à plusieurs conversations avec mon père sur le sujet du retour de l'esprit, et où je doutais de la possibilité de communication. Le lecteur peut voir en même temps la confusion dans les idées du communicateur et l'ennui qu'il en éprouve.

Il en trouvera de nombreux exemples dans le rapport du docteur Hodgson. C'est ainsi que Georges Pelham dit au docteur : « Ne parlez pas trop vite, parce que j'éprouve une sorte d'éblouissement, pour ainsi dire. » Une autre fois il explique avec détails l'état d'esprit où il doit être pour communiquer.

« Rappelez-vous que nous prenons part[1] et toujours nous aurons nos amis, dans la vie de rêve, c'est-à-dire votre vie — qui nous attireront toujours et toujours aussi longtemps que nous aurons des amis *dormant* dans le monde matériel; vous êtes plutôt pour nous comme des gens endormis, vous paraissez enfermés en prison, et pour que nous puissions communiquer avec vous il nous faut entrer dans votre sphère, être endormis comme vous-même. Voilà justement pourquoi nous faisons des erreurs, comme vous appelez cela, ou nous devenons confus et troublés... Vous voyez que je suis plus

1. Sans doute à ce qui se passe ici-bas.

éveillé qu'endormi, pourtant je ne peux venir ici juste comme je suis en réalité, indépendamment de la lumière du médium. »

Le lecteur remarquera l'emploi du mot « sommeil » dans ce passage, indiquant apparemment que le communicateur ne savait comment décrire l'état de son esprit pendant qu'il communiquait. Nous savons que l'hypnose ressemble jusqu'à un certain point au sommeil et que celui-ci est un état souvent peut-être plus favorable que l'hypnose à l'établissement d'un rapport avec la conscience normale. Mais laissant là toute comparaison entre les deux états, nous avons dans cette communication de G. Pelham la reconnaissance d'un fait que le contenu de beaucoup d'autres communications pouvait déjà nous faire connaître. Le témoignage direct donné dans cet exemple coïncide avec ce que nous pouvions très naturellement inférer du caractère des communications.

Un autre communicateur dit au Dr Hodgson : « J'ai une certaine lourdeur dans la tête, H. » Et une autre fois, parlant d'un porte-cigares dans le but de prouver son identité, il ajouta brusquement : « Est-ce que je rêve ? » comme s'il s'apercevait de la confusion de ses idées flottant comme dans un rêve.

Mais un des témoignages les plus intéressants en faveur de ce que j'avance ici est plutôt indirect et en même temps vient appuyer la théorie spirite. Ce que j'ai cité jusqu'à présent n'a pas absolument ce caractère. Un ami de ce Georges Pelham, mort et prétendant se manifester par l'intermédiaire de Mme Piper, était l'interlocuteur. Il s'appelle M. Hart dans le rapport. Il fut très démonté devant la confusion des communications et les apparences de dégénérescence de la personnalité s'il fallait admettre que c'était bien à son ami Georges Pelham qu'il avait affaire. Mais peu de temps après ses séances, ce M. Hart lui-même mourut à Paris, et bientôt essaya de se manifester et trouva qu'il réussissait à communiquer aussi bien que son ami G. Pelham, et une fois il exprima son chagrin de n'avoir pas l'occasion de communiquer aussi souvent qu'il le désirait. Il dit : « Pour quelle raison, mon Dieu ! ne m'appelez-vous jamais ? Je ne dors pas. Je désire vous aider à établir mon identité. Je suis bien

mieux maintenant. » — (Dr Hodgson : « Vous étiez embarrassé d'abord). — Tout à fait, mais je ne me rendais pas compte à quel point je l'étais. Je l'étais plus, je le suis plus quand c'est à vous que j'essaye de parler. Je comprends maintenant pourquoi Georges m'épelait ses mots. »

M. Hart a pu apprendre de « l'autre côté » les raisons de la première confusion de G. Pelham et l'incident nous apparaît comme une intéressante preuve d'identité personnelle, en même temps qu'il montre le fait de la confusion mentale pendant la communication.

On pourrait multiplier presque indéfiniment les preuves de cette sorte, mais ce que j'ai donné suffit pour éclaircir ce point. Maintenant, si la séparation (le clivage) entre la conscience normale d'un désincarné et l'état qui lui est nécessaire pour communiquer est semblable à la séparation entre la personnalité primaire et la secondaire, même si elle n'est pas toujours aussi grande, nous pouvons comprendre notre pauvreté en documents sur les conditions de la vie dans le monde transcendantal et le retour de la conscience du sujet à ses souvenirs terrestres et la tendance à se rappeler des choses triviales, puisque ce dernier trait est caractéristique de toute conscience troublée.

JAMES HYSLOP.

Réponse à ce qui précède.

Bien qu'il ne paraisse pas du tout en être ainsi au premier abord, on conviendra, j'espère, tout à l'heure, que l'intéressante étude de M. Hyslop qu'on vient de lire est une confirmation des idées que j'avais émises à l'occasion : 1° du rapport de M. Hodgson sur Mme Piper (*Annales*, année 1898); 2° du livre de M. Flournoy, *Des Indes à la planète Mars* (*Annales*, année 1900).

Pour le montrer je suivrai pas à pas M. Hyslop dans la marche de son raisonnement.

Le but de M. Hyslop est d'écarter cette grave objection faite à la théorie spirite : Comment les esprits sont-ils muets sur les conditions où ils se trouvent dans l'autre monde ? Ou,

quand ils essaient d'en parler, comment se fait-il qu'ils disent tant de bêtises ? M. Hyslop commence par reprocher à ces questions un certain caractère de curiosité malsaine et presque d'immoralité. Ce reproche n'est pas applicable à celui qui nie l'autre vie, et a toujours vécu guidé par une morale indépendante sans espoir de récompense. Il n'est pas curieux de connaître les conditions d'une existence à laquelle il ne croit pas. Il se contente de dire : Vos soi-disant esprits ne peuvent être des esprits, puisqu'ils sont généralement muets sur leur genre d'existence et que quand ils essaient d'en parler ils feraient mieux de se taire. Et même un spiritualiste ou un croyant aurait le droit de protester et d'affirmer à M. Hyslop qu'on peut être un homme tout à fait irréprochable, mener une vie de dévouement et de sacrifices et pourtant avoir la plus vive curiosité au sujet de l'avenir qui nous attend de l'autre côté de la tombe. Bien loin de voir, comme M. Hyslop, dans cette curiosité, la preuve d'une faiblesse de caractère, j'y vois au contraire la marque d'un esprit au-dessus de l'ordinaire, capable de recherches désintéressées, capable de s'élever plus haut que le traintrain de la vie quotidienne, matérielle, terre à terre, de rêver d'autre chose que du perfectionnement du bien-être et des jouissances matérialistes.

Lorsque, ensuite, M. Hyslop nous dit que, même si l'on essayait de nous parler de l'autre monde, nous n'y comprendrions rien du tout, ne suppose-t-il pas sans aucune espèce de preuve que ce monde est totalement différent du nôtre ? mais supposer cela n'est-ce pas nier la persistance de la personnalité. Sans sortir de cette terre, ici-bas êtes-vous bien sûr que votre personnalité persiste ? Suis-je la même personne que le petit garçon que j'étais à 3 ans ? Ai-je encore à l'heure qu'il est un seul des éléments qui constituaient ma personnalité d'alors ? Quel rapport M. X., le vieillard tombé en enfance, que voici, a-t-il avec M. X., l'homme sain, vigoureux, rempli d'intelligence d'il y a trente ans ? Et pourtant il se trouve dans un milieu qui n'a pas énormément changé. Maintenant vous imaginez qu'il est transporté dans un monde totalement dissemblable. Comment un seul élément de sa

personnalité pourra-t-il subsister? Direz-vous que le temps, cette fois, n'a pu faire son œuvre. Soit! Alors il arrive, il débarque, avec encore toutes ces acquisitions terrestres. Il se souvient des sens qu'il avait, puisque pour prouver son identité il nous parle notre langage. Les a-t-il encore ces sens? Peuvent-ils lui servir? Voit-il? Entend-il? Sent-il? S'il n'a plus les sens terrestres, en a-t-il d'autres? En a-t-il un pour l'électricité. Que deviennent les mathématiques de « l'autre côté » ; deux et deux font-ils toujours quatre? Le théorème du carré de l'hypoténuse est-il toujours vrai? M. Hyslop trouvera-t-il immoral de poser ces questions? « Nous sommes dit-il, limités dans notre connaissance par nos sens. » C'est vrai. Et pourtant toute la science n'est que l'effort de l'homme pour connaître plus que ses sens ne lui apprennent. Dans la chimie, la physique, l'astronomie, l'histoire naturelle, partout, l'homme est entré en rapport avec les phénomènes d'une façon prodigieusement plus étendue que ses sens ne le lui permettent. Il se rend compte de ce qu'est une *hallucination*. Il construit des appareils qui ne sont pas hallucinés, des chambres noires, des graphophones, des cinématographes, des balances qui le renseignent indiscutablement sur le monde extérieur. La spectroscopie lui a fait connaître les éléments des mondes les plus éloignés. S'il sait ce qui brûle dans le soleil, ce n'est pas pour y avoir touché. S'il connaît assez bien les montagnes de la lune, ce n'est pas pour s'y être promené. S'il sait que dans une seconde il peut se produire un milliard de vibrations, ce n'est pas pour les avoir comptées.

« A moins, dit M. Hyslop, d'admettre la théorie du « corps « astral », la théorie d'un univers spirituel analogue à l'univers physique, l'autre monde ne peut avoir aucune ressemblance avec celui-ci. » Comment M. Hyslop le sait-il? Il n'est pas plus avancé là-dessus que les théosophes. Et il est tout à fait oiseux d'émettre quelque supposition que ce soit sur ce sujet. Ce sont les esprits qui m'intéressent, moi, puisqu'il y en a, puisqu'ils nous parlent... suivant M. Hyslop. Je n'admets pas qu'il me soit défendu de les questionner sur leurs sensations. Seulement ce que je reconnais très volontiers, c'est

que, parmi les esprits, il faudrait choisir. Rien ne nous serait plus précieux par exemple, que si M. Hodgson ou M. Lodge obtenait de s'entretenir avec M. Myers. Sans doute « nous ne pouvons donner à un sourd aucune idée de ce qu'est le son », mais cette comparaison est tout à fait insuffisante pour me faire croire que si un Myers désincarné essayait, par exemple, de faire comprendre à un Lodge incarné ce que c'est que le sixième sens des somnambules lucides, il n'y arriverait pas, au moins jusqu'à un certain point. A la place de M. Lodge je serais, moi, d'une indiscrétion sans bornes si je croyais avoir M. Myers « de l'autre côté ». Je lui demanderais l'explication des lévitations, des mouvements d'objet sans contact, des apports, des matérialisations, etc. Et s'il me refusait ces explications, je lui dirais : « Retirez-vous, je ne crois plus à votre identité. » La première chose qu'un Myers ferait en mettant le pied dans l'autre monde serait de s'informer de ces questions.

M. Hyslop, en décidant qu'il existe une séparation absolue entre les deux mondes, nous prive du droit de poser des questions aux soi-disant esprits. Mais nous qui commençons par nier l'existence d'un autre monde et affirmons qu'il n'y en a qu'un, celui que la science étudie, nous demandons aux esprits, pour nous prouver leur existence, non pas seulement de nous raconter leur existence terrestre, mais de nous expliquer les phénomènes dont ils prétendent être les auteurs. Peut-être ne comprendrions-nous pas, mais M. Crookes comprendrait et nous l'expliquerait ensuite. Je suppose que M. Hyslop est sceptique sur les phénomènes physiques du spiritisme. On sait qu'il en est ainsi de M. Hodgson qui nie la médiumnité d'Eusapia et a été converti par les communications de Mme Piper.

Arrivons maintenant au côté vraiment psychologique de l'étude de M. Hyslop. En examinant un grand nombre de communications des soi-disant esprits, M. Hyslop a été frappé de voir combien il arrivait souvent qu'elles soient confuses. « Les esprits en conviennent très bien eux-mêmes de cette confusion, ils disent qu'ils sont éblouis, troublés... On comprend parfaitement qu'ils soient embarrassés... » En

effet! cet embarras est très compréhensible. Mais c'est pour nous, cela va sans dire, tout simplement l'embarras du médium. De toute antiquité les oracles ont été émis par les sibylles ou par les somnambules extra-lucides d'une façon obscure, ambiguë. Le consultant y démêlait la vérité comme il pouvait ou comme il voulait. La lucidité de Mme Piper est indéniable, je dirai même qu'elle est parfois absolument stupéfiante, mais il y a des taches même au soleil, il peut bien y avoir des erreurs, des confusions dans les divinations de Mme Piper.

M. Hyslop, en psychologue du XXe siècle, est fort au courant, cela va sans dire, des découvertes récentes sur le dédoublement de la personnalité. Mais il s'en sert pour attribuer les confusions des communications à un état « secondaire » de l'esprit désincarné! tout à fait analogue à ce que nous connaissons de l'état « secondaire » des sujets hypnotisés, des somnambules, ou même des sujets normaux endormis du sommeil naturel. Eh bien! c'est ici que nous allons trouver la conformation, comme je le disais en commençant, des idées que j'avais émises dans de précédents numéros des *Annales*. L'analogie que M. Hyslop constate entre le contenu des messages automatiques et les phénomènes de la conscience subliminale est tellement grande qu'elle va jusqu'à l'identité. Oui! c'est bien un « état secondaire » qui se manifeste et cet état doit être presque toujours le *sommeil*. Le sommeil du soi-disant désincarné alors qu'il vivait. Prenons, par exemple, la plus merveilleuse « incarnation » connue jusqu'à ce jour, celle de Georges Pelham. Eh bien! l'origine des messages qu'il a soi-disant dictés une fois désincarné se trouve dans les pensées qu'il a eues les dernières années de sa vie pendant son sommeil, soit que ces pensées aient été communiquées télépathiquement à Mme Piper directement pendant son sommeil entre 1888 et 1892 [1], soit qu'elles l'aient été à quelque autre personne (très probablement M. Hodgson),

1. On se rappelle que, le 7 mars 1888, il assistait à une séance de Mme Piper, et que dans les toutes dernières années de sa vie, M. Hodgson avait avec lui de longues causeries sur les questions psychiques.

dans le cerveau duquel Mme Piper les a retrouvées, pendant son sommeil naturel ou les retrouve pendant la séance à l'état de trance. De même pour Mlle Smith (Voir les *Annales* sur le livre de M. Flournoy : *Des Indes à la Planète Mars*), dont toutes les connaissances supernormales doivent, suivant moi, avoir été puisées dans des impressions télépathiques restées latentes depuis l'époque où son père vivait et *rêvait* à côté d'elle.

Nous commençons à comprendre que c'est *entre deux consciences subliminales* que la transmission de pensée a lieu le plus facilement et le plus fréquemment. C'est dans ce sens que les expériences doivent être tentées. C'est à Ermacora[1] que revient la gloire de les avoir faites le premier. Et les succès qu'il avait déjà obtenus auraient dû avoir un énorme retentissement. Il faut aussi — mais alors comme exemples de phénomènes spontanés — relire le chapitre d'Aksakoff, page 476 et suivantes, où se trouvent rassemblés plusieurs cas d'intercommunications pendant le sommeil. Il y a là entre autres un véritable dialogue à distance, à tournure absolument spiritique, écrit par un médium causant avec l'esprit endormi d'une jeune fille, la priant de lui dicter une lettre que plus tard elle reconnaîtra comme venant d'elle, en effet, c'est-à-dire concordant bien avec des pensées qu'elle a pu avoir en rêve. On remarquera surtout ce qu'il y a de plus probant, si tout cela est absolument authentique, la dernière phrase ; « mais il est temps de terminer notre colloque. J'entends, comme dans un demi-songe, les enfants crier et faire du tapage dans la chambre voisine et je sens que mes idées s'égarent. Adieu. Envoie-moi une lettre et ton portrait... (fin de la séance à 4 heures). » A la même heure à Vienne, Sophie Swoboda était réveillée par les cris des enfants, ses neveux et nièces qui se trouvaient dans la chambre voisine.

Que l'on fasse beaucoup d'expériences de ce genre entre deux médiums endormis et je ne vois pas comment l'on pourra se refuser à admettre que les messages de Mme Piper ont une origine télépathique.

1. Voir les *Annales*, année 1896.

Nous nous trouvons donc ici tout à fait d'accord avec M. Hystop quand il fait remarquer combien les communications ont par leur confusion, leurs lacunes, leurs erreurs même, le même aspect que les idées d'un esprit dans l'état « secondaire » (trance, ou sommeil ordinaire). Seulement, lui, suppose qu'un esprit peut se désincarner et être dans cet état, tandis que nous, nous supposons que c'est dans la mémoire subliminale du médium que sont venues s'imprimer les rêves de la personne morte depuis et que ces impressions paraissent à la lumière pendant la séance, ou bien qu'elles existent dans d'autres cerveaux et que c'est de là qu'elles se sont transmises au médium.

L'hypothèse de M. Hyslop lui a été inspirée par le besoin d'expliquer le mutisme du défunt sur sa seconde vie. Ce mutisme n'a pas besoin d'explication. Comment parlerait-on de ce qui n'existe pas? Surtout quand soi-même on n'existe pas, quand on n'est qu'un reflet de choses passées.

M. Hyslop est frappé de l'habitude que les communicateurs ont de se remplacer les uns les autres. Je ne vois pas du tout en quoi cela vient appuyer son hypothèse. C'est tout simplement une particularité propre à Mme Piper. Combien d'autres médiums ne la présentent pas! Combien interminables et assommants sont souvent les messages avec d'autres médiums! Quand une communication devient confuse, absurde, le médium (Mme Piper) s'en aperçoit et fait dire à l'esprit : « Je m'en vais, on m'appelle, je cède la place à un tel, » espérant que cet autre sera plus lucide. Le trait cité, attribué à M. Hyslop père : « Donnez-moi mon chapeau » est la reproduction amusante d'une espèce de tic, d'une phrase que prononçait automatiquement M. Hyslop père, quand il voulait s'en aller, et qu'il devait prononcer souvent en rêve. Il paraîtra singulier que M. Hyslop ait été obligé de faire une enquête pour apprendre que son père avait cette habitude. Mais c'est peut-être une chose beaucoup plus fréquente qu'on le croit : il y a quelque temps le père d'un petit garçon de trois ans me disait qu'il avait été surpris d'entendre une expression nouvelle dans la bouche de son enfant et qu'en cherchant où il avait pu la prendre il avait été encore bien

plus surpris de découvrir que c'était lui-même qui s'en servait constamment sans s'en apercevoir. Il est pourtant bien naturel de ne pas s'apercevoir de ce que l'on fait automatiquement et, par la même raison, il est compréhensible que l'on ne s'aperçoive pas des tics des gens avec qui l'on a toujours vécu.

Il faut vraiment de la bonne volonté pour voir des preuves d'identité dans les confusions que fait M. Hyslop père, quand son fils lui demande le nom de sa belle-mère. « Oh! aidez-moi! aidez-moi à me rappeler ce que je désire tant dire. » Et le nom qu'il finit par donner est celui de sa sœur et non pas de sa femme. Il est difficile de citer une preuve moins convaincante.

Dans l'hypothèse télépathique, au contraire, ce phénomène est, comme je l'ai fait remarquer plusieurs fois (*Annales*, 1898, p. 237, 247), très naturel. On remplirait un volume avec les cas où le sujet, ou médium, ou hypnotisé, ou somnambule, devine *à côté*. Il y a là presque une sorte de loi : la pensée en demi-lumière est mieux vue que celle en pleine lumière.

A noter encore, comme bon exemple de lecture de pensée, le nom du frère indiqué seulement par son initiale. Comme cela est bien humain! Qui ne connaît pas ce phénomène de la mémoire? Qui de nous, quand il cherche un nom oublié, n'a commencé par ne se rappeler que la première lettre?

Comment expliquer qu'un moment très favorable à la justesse des messages, c'est celui où Mme Piper est sur le point de revenir à l'état normal. Ce fait est, suivant moi, tout à fait analogue à ce que nous connaissons même dans notre propre expérience, dans la conduite de notre conscience normale. C'est quand nous nous arrêtons de chercher un nom que nous le trouvons. Quand Mme Piper se sentant fatiguée a décidé de lever la séance, il y a une détente dans les efforts que faisait la conscience subliminale pour satisfaire les assistants. Cette cessation de l'effort volontaire favorise de nouveau l'automatisme et la lucidité jette un dernier éclair. Ou bien serait-ce que le mono-idéisme, comme le dit Ochorowicz, est l'état le plus favorable à la transmission mentale et qu'il se produit à

ce moment de transition entre l'état de trance et l'état normal.

Je suppose que l'on sera frappé en relisant maintenant la communication de Georges Pelham : « Rappelez-vous que nous prenons part, etc... » de toutes ces expressions se rapportant au sommeil : « Vous êtes pour nous comme des gens endormis... pour que nous puissions communiquer avec vous, il nous faut être endormis comme vous-mêmes... » et j'espère que l'on y verra, ainsi que dans les deux autres citations : « J'ai une certaine lourdeur dans la tête » ou « Est-ce que je rêve » venues d'autres communicateurs, la confirmation de l'explication que je propose.

MARCEL MANGIN.

LA BIOLOGIE ET LA PSYCHOLOGIE[1]

PAR M. LE PROFESSEUR GRASSET

On a fait de grands efforts dans ces derniers temps pour supprimer l'individualité de la psychologie et la noyer dans la physiologie, et par suite dans la biologie.

C'est avec les appareils enregistreurs dans les laboratoires de physiologie et à la Salpêtrière ou dans les asiles que l'on étudie aujourd'hui la psychologie.

Alfred Giard proclame « que la biologie et la psychologie sont destinées à se fondre prochainement » ; et, pour Hæckel, « la psychologie scientifique est une partie de la physiologie, la théorie des fonctions ou de l'activité vitale des organismes ».

Sergi déclare avoir démontré, dans son ouvrage sur l'origine des phénomènes psychiques et leur signification biologique, « que les phénomènes psychologiques sont des phénomènes vitaux, comme ceux de nutrition et de reproduction, et que leur fonction n'est autre chose que la protection de l'individu et de la descendance ».

Il est certain que, les diverses parties de notre humanité étant étroitement unies et solidaires dans la vie, il y a des chapitres frontières que le psychologue ne peut étudier qu'en connaissant la physiologie, notamment du système nerveux.

J'ai demandé, et je crois fort désirable, qu'il y ait, dans les

1. Extrait de l'ouvrage: *Limites de la Biologie*, qui paraîtra incessamment chez l'éditeur Félix Alcan.

Facultés des lettres un enseignement de tout ce qu'un philosophe doit savoir de la physiologie et de la pathologie du système nerveux et, dans les Facultés de médecine, un enseignement de tout ce qu'un médecin doit savoir en philosophie.

On réaliserait ainsi la *pénétration* souhaitée des diverses Facultés de la même université et on éviterait certainement beaucoup d'erreurs d'appréciation et des conclusions trop hâtives.

En tout cas, il existe une science de ces zones neutres entre la physiologie et la psychologie : c'est la *psycho-physiologie*, science récente, qui a déjà produit de beaux travaux et provoqué d'utiles recherches, et qui est loin d'avoir dit son dernier mot.

Cette science, qui est, elle, une partie de la biologie, existe; il faut qu'on la connaisse, qu'on la creuse, qu'on la développe. Et ce que je dis n'est certes pas pour décourager les pionniers de cette science, tout au contraire.

Mais la psycho-physiologie, même largement comprise, même avec les progrès les plus étendus que l'avenir lui fera réaliser, ne peut pas remplacer la psychologie, pas plus d'ailleurs qu'elle ne peut remplacer la physiologie tout entière.

Pour Fechner, qui en est le fondateur, la psycho-physiologie est « une science exacte des rapports de l'âme et du corps, ces rapports étant envisagés au point de vue phénoméniste »; elle étudie les rapports des phénomènes psychologiques soit avec les phénomènes physiologiques, soit avec les phénomènes physiques.

En fait, la mesure des phénomènes psychologiques, étant le problème premier, devient l'objet capital de la psycho-physiologie pour Fechner, qui étudie surtout la mesure des sensations et de la sensibilité (Weber, Vierordt, Fechner). Puis on étudie la durée des actes psychiques (Helmholtz, Wundt) et la psycho-physique a en somme « pour objet l'analyse quantitative des perceptions », sa méthode générale consistant « à étudier les phénomènes psychologiques à travers les phénomènes physiques et en particulier à atteindre et à exprimer les quantités psychologiques par le moyen des quantités physiques ».

On voit l'importance de cette science.

Rien de plus légitime que sa constitution sur le terrain suivant : *Étude de l'élément physiologique dans les phénomènes psychologiques.*

Mais elle sort de son domaine et exagère sa portée, quand, oubliant qu'elle n'est au fond qu'un chapitre de la physiologie, elle veut envahir, conquérir entièrement et remplacer absolument la psychologie elle-même.

La psychologie est et reste une science à part, qui a ses modes et procédés d'étude et son objet, spéciaux et distincts de ceux de la biologie.

Son mode spécial de connaissance est ce que l'on appelait autrefois la *conscience :* c'est l'*observation intérieure,* l'auto-observation.

N'est-il pas curieux de voir la facilité avec laquelle tous les savants font un acte de foi dans la véracité de leurs sens, c'est-à-dire de leurs organes d'expérience extérieure, et la difficulté avec laquelle ils admettent la légitimité de l'expérience intérieure.

L'expérience intérieure existe parfaitement. Elle s'impose à notre esprit avec la même force que l'expérience extérieure.

Il est même facile de voir qu'on commence par elle.

Car c'est par là que nous avons la notion de notre propre existence et cette notion doit nécessairement précéder celle des existences autres que la nôtre.

Zachelier, Fouillée ont largement développé cette pensée.

Le *ergo sum* de Descartes est notre première affirmation scientifique ; elle est la condition de toutes les autres.

C'est l'aperception de Leibniz et de Kant.

« La pensée, à qui tout devient visible, est immédiatement visible pour elle-même ; dans cette conscience de soi toutes les sciences ont leur point de départ et elles doivent y avoir aussi sans doute leur point d'arrivée (Fouillée). »

Certes, il ne faut pas exagérer cette pensée, n'admettre que l'observation psychique et tomber dans le psychomonisme. Mais il est absolument anti-scientifique de nier l'observation intérieure.

C'est la doctrine de Cousin : « Les faits de conscience forment, en un mot, un monde à part, et la science de ces faits doit être distincte de toutes les autres sciences, y compris la physiologie (Zachelier). »

Renouvier a très énergiquement soutenu et développé la thèse que je défends ici.

Il cite, en la qualifiant d' « étonnante proposition », cette phrase d'Herbert Spencer : « La personnalité dont chacun est conscient et dont l'existence est pour chacun un fait plus certain de beaucoup que tous les autres faits, est cependant une chose qui ne peut vraiment point être connue. La connaissance en est interdite par la nature de la pensée. »

Pourquoi? Elle est interdite par la nature de la pensée de Spencer ? J'en doute. Car la pensée de Spencer est singulièrement pénétrante. Pourtant, serait-elle interdite par la nature de la pensée humaine ?

Voici la raison que donne Spencer.

« L'acte mental dans lequel le soi est perçu implique un sujet percevant et un objet perçu. Si donc l'objet perçu est le soi, quel est le sujet qui perçoit ? Ou si, c'est le vrai soi qui pense, quel est l'autre soi qui est pensé ? Évidemment, une vraie connaissance de soi implique un état dans lequel le sujet et l'objet sont identifiés et cet état, c'est l'anéantissement du sujet et de l'objet. »

Voilà un raisonnement étrange pour étayer une « étonnante proposition ».

Renouvier, après avoir cité le passage de Spencer, poursuit excellemment : « C'est nous qui soulignons, parce que ce mot *évidemment*, cet état qui est l'état d'on ne sait quoi, ce soi qui n'a plus ni sujet, ni objet, et dès lors énonce un pur néant, nous offrent le curieux spécimen d'un réalisme prodigieusement naif en son absurdité. Le sophisme repose sur la supposition que l'objet et le sujet sont deux choses... »

Donc, on le voit, la négation dogmatique de l'auto-observation ainsi formulée par Spencer est, comme dit Renouvier, une « étonnante proposition », un *a priori*, une « supposition », un « curieux spécimen d'un réalisme prodigieusement naïf en son absurdité ».

Développant encore cette pensée, Renouvier dit encore ceci : « La donnée empirique de la conscience du moi, avec une représentation objective, quel que puisse être ou paraître l'objet représenté, est un fait antérieur et supérieur à toute autre affirmation possible, et en est la condition. »

Il est donc impossible, en science positive, de nier l'auto-observation, l'observation intérieure, la conscience et, par l'existence démontrée de cette méthode spéciale d'observation et de connaissance, on peut dire que non seulement la psychologie existe en dehors de la biologie, mais encore qu'elle la précède logiquement et en est la condition.

Cette science distincte de la biologie par ses méthodes et ses moyens d'investigation a aussi, par là même, un objet particulier, spécial, distinct de l'objet de la biologie.

Tandis que la biologie étudie les lois des phénomènes communs à tous les êtres vivants, la psychologie étudie les phénomènes propres à l'homme, n'ayant pas leur analogue chez les autres êtres vivants, et leurs lois.

Nous connaissons déjà une de ces notions propres à l'homme que la psychologie devra étudier : c'est la notion du bien, de l'obligation et du libre arbitre.

Voilà un premier objet de la science psychologique, nous en trouverons d'autres dans les chapitres suivants, quand nous étudierons l'esthétique, la logique, les mathématiques, la métaphysique...

D'une manière plus générale, l'objet de la psychologie est l'étude des phénomènes psychiques supérieurs, propres à l'homme.

Ce mot « psychiques » a eu des fortunes successives et des sens variés. On a même voulu, dans ces derniers temps, en faire un synonyme d'occultes, de suprascientifiques...

Nous laisserons au mot son ancien sens. Sont psychiques tous les phénomènes d'intelligence, sans idée préconçue ni nécessaire du principe de cette intelligence.

Ainsi compris, les phénomènes psychiques se divisent en deux catégories bien différentes : le psychisme inférieur, automatisme psychologique ou supérieur, d'une part, et d'autre part, le psychisme supérieur.

Le premier, celui que nous avons appelé polygonal, est commun (au degré près) à l'homme et aux animaux ; il garde chez l'homme des centres corticaux spéciaux, distincts de ceux du psychisme supérieur.

Le second, psychisme supérieur, est propre à l'homme et, par suite, il ne peut être étudié que chez l'homme, par la psychologie.

Ce qui caractérise le psychisme supérieur, propre à l'homme, c'est la conscience synthétique du bien et du beau ; c'est le raisonnement appliquant consciemment les idées universelles, abstrayant, déduisant et sachant pourquoi ; c'est la décision libre, raisonnée et responsable, entraînant le mérite ou le démérite.

Complétant la phrase, citée plus haut, de Fouillée, je dirai : la psychologie est la science de la volonté et de la conscience.

Ainsi définie par sa méthode et son objet, la psychologie est bien une science propre à l'homme. Les animaux présentent aussi des phénomènes psychiques ; mais nous ne pouvons pas les étudier en eux-mêmes, dans la conscience des sujets. Nous ne pouvons les étudier que dans leurs manifestations physiologiques.

La psychologie animale est donc un chapitre de la biologie, tandis que la psychologie de l'homme ou psychologie proprement dite est une science spéciale, distincte de la biologie.

Toute une école, composée d'hommes extrêmement distingués, a combattu, dans ces derniers temps, cette manière de voir, en soutenant que la psychologie de l'homme devait se faire comme la psychologie des animaux, par la seule étude des phénomènes physiologiques qui accompagnent les phénomènes psychiques, c'est-à-dire par la seule étude de ce que l'on a appelé les phénomènes psycho-physiologiques. Et, en fondant et en développant la psycho-physiologie (qui n'est qu'un chapitre de la physiologie et de la biologie), on a voulu la substituer entièrement à l'ancienne psychologie, qui a disparu comme science distincte, non biologique.

« En un mot, disait Ribot, résumant la doctrine de Fechner, Wundt et Delbœuf, à tout phénomène ou groupe de

phénomènes d'ordre psychologique correspond un fait ou groupe de faits d'ordre physiologique et l'explication scientifique des premiers doit être cherchée dans la connaissance des seconds. »

Et alors, sur ce principe, est créée la psychologie physiologique qui est l'introduction en psychologie des principes, des méthodes et des hommes de la physiologie.

Il y a vingt-cinq ans, j'ai essayé de montrer l'inanité de cette tentative d'inféodation complète de la psychologie à la physiologie, et j'ai discuté le *logarithme des sensations*, qui a été une des premières et plus importantes lois de la psycho-physiologie.

Je rappelle cette loi capitale, dont Ribot a dit : « Par elle, la mesure exacte est appliquée, pour la première fois, aux phénomènes psychiques. »

On peut l'énoncer ainsi : « Les sensations croissent comme les logarithmes quand les excitations croissent comme les nombres ordinaires » ; ou, plus brièvement : « la sensation croît comme le logarithme de l'excitation » ; ou, en langage plus clair, « quand les excitations augmentent suivant une progression arithmétique, les sensations augmentent suivant une progression géométrique. »

A mon sens, disais-je en discutant cette loi, en 1876, l'objection capitale à faire à la loi psycho-physique, c'est que la sensation n'est pas une grandeur mesurable comme les grandeurs ordinaires, et alors on ne peut pas dire que la sensation croît comme le logarithme des excitations.

Nous distinguons bien deux sensations semblables et deux sensations dissemblables, mais il nous est impossible de dire si une sensation est le double ou le triple d'une autre. Nous ne pouvons faire abstraction de la qualité d'une sensation pour n'en apprécier que la quantité.

Dans les expériences des psycho-physiologistes, il m'est impossible de dire que les petites sensations éprouvées à chaque augmentation minimum d'excitant sont égales entre elles. Et alors on ne peut plus les poser en série arithmétique quand les excitations croissent en série géométrique, et par suile tout l'édifice de la loi est ruiné.

« On saisit un moment où la sensation change : il n'y a là ni quantité ni continuité. » Il est impossible de traiter mathématiquement une notion de cette espèce.

Le raisonnement des psycho-physiologistes n'a donc qu'une apparence de rigueur.

Rien, absolument rien ne me prouve l'égalité des divers minimums de sensation. De ce qu'une sensation est provoquée par le minimum d'excitation perçue, je ne peux pas conclure que cette sensation soit elle-même minimum absolue et par suite toujours égale à elle-même. Ce n'est que par définition que l'on peut poser cela et la loi cesse d'être une loi pour devenir elle-même une définition.

En somme, les expériences des psycho-physiologistes ont un grand intérêt et une grande portée, mais au seul point de vue physiologique.

Pour rester dans la vérité des faits démontrés par l'expérience, il faut dire : pour que des excitations successives agissent efficacement sur les extrémités périphériques des nerfs sensitifs, il faut qu'elles croissent en progression géométrique. Voilà le fait incontestable.

Il n'y a absolument rien de physique là dedans. Les sensations ne pourraient entrer dans la loi trouvée que si, par d'autres expériences, on les avait mesurées et si on avait trouvé leurs rapports avec l'excitation nerveuse.

Car il faut bien se garder de confondre la sensation et l'excitation nerveuse qui lui donne naissance. Rien n'autorise à conclure de l'excitation nerveuse à la sensation perçue.

Donc, la loi des logarithmes est une loi purement physiologique et nullement psychologique.

Cette argumentation de 1876 me paraît toujours valable.

Récemment encore, Bergson a repris, avec beaucoup de soin, cette étude de l'intensité des états psychologiques, et il a montré que cette notion « se réduit ici à une certaine qualité ou nuance dont se colore une masse plus ou moins considérable d'états psychiques ». Il montre qu'il y a « là un changement de qualité plutôt que de grandeur ». Les éléments qui semblent accroître la grandeur d'une sensation se bornent à en modifier la nature. De même, « les intensités

successives du sentiment esthétique correspondent à des changements d'états survenus en nous... Il n'y a rien de commun entre des grandeurs superposables telles que des amplitudes de vibrations, par exemple, et des sensations qui n'occupent point d'espace ».

Parlant ensuite de la loi de Fechner et appliquant les mêmes principes : « Mais comment passer, dit-il, d'une relation entre l'excitation et son accroissement minimum à une équation qui lie la quantité de la sensation à l'excitation correspondante? Toute la psycho-physique est dans ce passage... »

Et Bergson conclut : « Considérés en eux-mêmes, les états de conscience profonds n'ont aucun rapport avec la quantité ; ils sont qualité pure... »

Plus récemment encore, Foucault a repris avec beaucoup de force la discussion de la loi de Fechner qui est, dit-il, la base expérimentale de toute la psycho-physique.

Il ne faut pas confondre la sensation et la perception. La sensation est un phénomène « de conscience faible et obscure » ; un travail automatique en fait une perception, qui est « un composé de sensations et d'images associées ».

Ce sont des perceptions que Fechner étudie et qu'il a la prétention d'analyser.

Or « la perception est en partie l'œuvre propre de chacun de nous, nos images reflètent notre passé, peut-être même notre caractère, car elles se sont modifiées à notre insu depuis le jour où elles ont été formées ; bref, nous marquons chacune de nos perceptions d'un trait qui nous est personnel et, par suite, il ne peut pas exister une relation fonctionnelle générale entre l'excitation et la perception qu'elle détermine. L'interprétation que Fechner a donnée de ses expériences est donc insoutenable ; car il est évident que, quand nous comparons des intensités lumineuses ou sonores, des poids ou des longueurs, ce n'est pas la sensation qui est le fait psychologique en jeu, mais la perception ».

Et Foucault conclut nettement: « Les tentatives faites par Fechner et beaucoup d'autres pour mesurer, directement ou indirectement, l'intensité des sensations, sont donc stériles, parce que cette prétendue intensité n'existe pas, et que par

suite la sensation ne grandit en intensité ni d'une manière continue ni d'une manière discontinue; » et ailleurs: « Le système psycho-physique de Fechner est inacceptable parce que l'idée qui lui sert de base est fausse: il est faux que, lorsque nous portons le jugement psycho-physique, lorsque nous déclarons, par exemple, une intensité lumineuse plus forte qu'une autre ou égale à une autre, notre jugement soit déterminé par une comparaison quantitative des sensations ou des perceptions; la prétendue intensité des sensations, qui grandirait et diminuerait à mesure que les intensités physiques correspondantes grandissent et diminuent, n'existe pas »... « la recherche d'une loi mathématique reliant les phénomènes psychologiques à leurs concomitants physiologiques et à leurs antécédents physiques était chimérique » (484).

Voilà donc une première tentative, déjà ancienne, pour faire rentrer la psychologie dans la biologie, qui me paraît vaine. On a réussi à réunir les faits les plus intéressants, on a trouvé une loi nouvelle et créé un chapitre nouveau. Mais c'est une loi et un chapitre de physiologie et nullement de psychologie.

Voici maintenant une autre tentative du même genre, celle-ci très récente, qui ne me paraît pas aboutir davantage à l'inféodation de la psychologie à la biologie.

C'est l'étude contemporaine des émotions et la théorie de James et de Sergi.

Lange, de Copenhague, puis William James, de Harvard, et surtout Sergi, de Rome, ont voulu démontrer « que les phénomènes psychologiques sont des phénomènes vitaux comme ceux de nutrition et de reproduction, et que leur fonction n'est autre chose que la protection de l'individu et de la descendance ».

Dans la douleur, le plaisir, toutes les émotions, il y a des troubles physiologiques, tels que « arrêt ou accélération du cœur, arrêt de la respiration, sensation de suffocation, difficulté de la respiration profonde, sécrétions abondantes ou excessives dans les intestins, larmes, pâleur, rougeur, tremblement, mouvements violents ou convulsifs ».

Ces phénomènes physiologiques sont la partie essentielle de l'émotion, constituent l'émotion.

« La théorie que je soutiens, dit Sergi, est que les émotions sont les sentiments des changements plus ou moins profonds des fonctions de la vie organique depuis les plus vitaux jusqu'aux moins vitaux, du mouvement du cœur et de la respiration aux sécrétions, au déséquilibre sanguin par action vasomotrice, par dilatation ou restriction des vaisseaux en quelque lieu de la circulation que ce soit, jusqu'à l'augmentation ou la diminution de l'énergie neuro-musculaire, au relâchement ou à la contraction musculaire, depuis tous les phénomènes de l'agonie jusqu'à l'excès d'action de l'énergie vitale. »

Le centre des émotions n'est plus le cerveau (les centres cervicaux perçoivent simplement l'émotion, la rendent consciente; d'autres fois, ils la provoquent), mais le vrai et seul centre des émotions est la moelle allongée.

Cela s'applique aux émotions même les plus élevées, comme les émotions altruistes.

Et voilà tout un gros et important chapitre de l'ancienne psychologie réuni à la physiologie, fondu dans la biologie.

La chose ne me paraît pas aussi claire que cela.

Sergi reconnaît bien la nécessité d'intervention du cerveau pour rendre l'émotion consciente. Mais c'est un élément secondaire, quasi insignifiant.

James, constatant bien cet élément cérébral, lui accorde peu d'importance dans les émotions grossières (*coarser*), mais lui reconnaît un grand rôle dans les émotions délicates (*subtler*).

Sergi s'élève contre cette distinction: il n'y a pas deux catégories d'émotions, et avec Baldwin, il accuse James de détruire lui-même son ancienne théorie et de revenir à l'orthodoxie.

Eh bien! je suis de l'avis de James et je vais même plus loin que lui: dans les émotions et en général dans les phénomènes psychologiques, il y a deux éléments, l'élément physiologique et l'élément psychologique. Sergi a, à mon sens, le tort de subordonner le second au premier au point

de l'annihiler. Je crois qu'il faudrait au moins les mettre sur le même pied; ou, si on tient à les hiérarchiser, c'est l'élément psychologique qui est le plus important, le plus essentiel.

La meilleure des preuves en est que l'on conçoit très bien et l'on observe des phénomènes psychologiques et des émotions sans phénomènes physiologiques, tandis que l'émotion n'existe plus dès qu'il n'y a pas conscience, phénomène psychique proprement dit.

De plus, quand les phénomènes physiologiques accompagnent les émotions, il n'y a nullement parallélisme entre les deux ordres de phénomènes : ce qui devrail être dans la théorie de Sergi.

En même temps, il n'y a aucune spécificité dans les réactions physiologiques. A des émotions très diverses correspondent des syndromes physiologiques identiques.

« Dinet et Coutier ne voient qu'un seul fait de caractère physiologique dans les émotions provoquées, quelle que soit leur qualité : elles provoquent des vaso-constrictions et accélèrent la respiration et le cœur (Sergi). »

Sergi reconnaît l'importance de l'objection.

« La difficulté, dit-il, est d'expliquer pourquoi les phénomènes dans le plaisir et la joie sont fondamentalement identiques à ceux de la colère ou de la fureur... Nous ne pouvons trouver d'autre origine à cette identité fondamentale que le principe de défense et de protection considéré comme fonction primaire de la psychologie. »

C'est parfait. Mais alors il faut bien reconnaître dans les émotions deux éléments : l'un physiologique, commun, qui a son centre à la base de l'encéphale. que le biologiste doit étudier, que Sergi a très bien analysé ; — l'autre psychologique, spécial, qui a son centre dans l'écorce, que le psychologue peut seul analyser et étudier par l'observation intérieure.

Les éléments de la première catégorie (physiologiques) sont communs aux animaux et à l'homme et constituent des phénomènes biologiques de défense et de protection.

Mais, comme le reconnaît très bien Sergi, « nous employons

aussi notre puissance intellectuelle à des usages différents de ceux de la défense ou de la protection psychique : nous nous occupons de recherches scientifiques, littéraires, artistiques ». C'est là, dit le même auteur, « une quantité d'énergie exubérante que nous employons, comme un luxe d'activité, à des usages n'ayant pas trait à l'utilité biologique ».

Ces usages ont trait à la vie psychologique de l'homme, ce qui est une partie capitale de son existence. Les émotions ne sont donc pas seulement des phénomènes de défense biologique ; ce sont aussi des phénomènes de haut psychisme, qui vont jusqu'à l'émotion esthétique et à l'émotion morale.

Voilà le second élément de l'émotion, qui est du ressort exclusif de la psychologie.

Sergi cite même une expérience de François Franck qui prouve précisément l'indépendance des phénomènes physiologiques (cavités de la base) et des phénomènes psychologiques (écorce) dans l'émotion et par suite la nécessité d'une étude double et séparée (biologique et psychologique) de ces phénomènes.

Ribot reconnaît très bien l'existence de ces deux éléments. « Chaque espèce d'émotion, dit-il, doit être étudiée de cette manière : ce que les mouvements de la face et du corps, les troubles vasomoteurs, respiratoires, secrétoires, expriment objectivement, les états de conscience corrélatifs que l'observation intérieure classe suivant leurs qualités l'expriment subjectivement : c'est un seul et même événement traduit en deux langues (Sergi). »

Goblot ne veut pas non plus voir dans le phénomène psychologique une simple doublure contingente des phénomènes physiologiques, un « éclairage de luxe » du mécanisme, comme a dit Fouillée.

Pour lui, le point de vue mental et le point de vue physique s'adressent à la même chose, « qui, pouvant être connue par deux voies différentes, les sens et la conscience, se présente sous deux aspects irréductibles ».

Il me paraît difficile, après cela, d'admettre l'identité des deux ordres de phénomènes, qui sont connus par des voies

différentes et se présentent sous des aspects irréductibles. En tous cas, retenons qu'ils doivent être l'objet de deux sciences différentes, la biologie et la psychologie.

Bergson, lui aussi, ne peut pas admettre que l'émotion de la fureur « se réduise à la somme de ces sensations organiques : il entrera toujours dans la colère un élément psychique irréductible ».

Voilà donc une seconde tentative, qui a échoué, de faire rentrer la psychologie dans la biologie.

Comme Fechner, Sergi étudie la zone frontière entre ces deux sciences ; mais cette étude même n'aboutit qu'à mieux démontrer l'existence de limites entre la biologie et la psychologie.

Donc, la psycho-physiologie est une étude intéressante, le plus souvent purement physiologique, des zones frontières entre la psychologie et la physiologie ; mais elle ne peut pas remplacer toute la psychologie pour en faire ainsi un simple chapitre de biologie.

On trouve même, non sans étonnement, parmi les défenseurs de notre doctrine, des hommes comme Stuart Mill et Spencer.

« Je regarde, dit le premier (B. Blum), comme une erreur tout aussi grande en principe, et plus sérieuse encore en pratique, le parti pris de s'interdire les ressources de l'analyse psychologique, et d'édifier la théorie de l'esprit sur les seules données que la physiologie peut actuellement fournir. »

Quant à Herbert Spencer il démontre que « la distinction entre la biologie et la psychologie se justifie de la même manière que la distinction entre les autres science concrètes », et établit contre Auguste Comte que « la psychologie est une science complètement unique, indépendante de toutes les autres sciences, quelles qu'elles soient, qui s'oppose à elles comme une antithèse ».

Un autre argument vient encore à l'appui de cette idée que la psychologie et la biologie sont bien distinctes l'une de l'autre, chacune avec sa méthode et son objet propres.

C'est que beaucoup de biologistes reconnaissent très bien



aujourd'hui que la conscience (mode de connaissance éminemment psychologique) est impossible à analyser chez les animaux et par suite échappe à la biologie.

Ainsi M. Claparède s'est récemment posé cette question : les animaux sont-ils conscients ? et il demande combien cette question est au-dessus du biologiste.

Il n'y a pas, dit-il, de « critérium objectif de la conscience »... « le subjectif et l'objectif sont hétérogènes ». « Et voilà pourquoi nos biologistes, lorsque, étant donné un système nerveux d'animal, ils cherchent à en inférer le degré de conscience correspondant, se conduisent comme un physicien qui prétendrait déduire immédiatement de ses observations thermométriques le nombre et la nature des crimes qui se commettent au même instant. » Et il conclut « à la question : les animaux sont-ils conscients? la physiologie — et même la psychologie en tant que cette science est explicative — doivent donc répondre non seulement : je l'ignore, mais encore : peu m'importe ! »

De même, Sergi trouve « artificieuse » et « pas scientitifique » la distinction en biologie de la sensibilité consciente et de la sensibilité inconsciente. Il élimine donc du domaine de la biologie l'étude des phénomènes de conscience.

Donc, les phénomènes de conscience restent l'objet distinct d'une science spéciale : la psychologie.

Seulement comme ces phénomènes de conscience ne peuvent être bien étudiés que par l'observation intérieure et par suite exclusivement chez l'homme, l'objection surgit immédiatement que nous faisons ainsi de l'anthropocentrisme. Or, c'est là un mot redoutable avec lequel on supprime certaines assertions aussi sûrement que, pour d'autres, avec le mot « anthropomorphisme ».

J'accepte d'ailleurs le reproche. Si on fait de l'anthropocentrisme en séparant nettement l'homme des animaux, en proclamant qu'il y a des sciences humaines distinctes des sciences biologiques (communes aux animaux et à l'homme), je fais de l'anthropocentrisme et je ne m'en cache pas : car c'est le principal but du présent livre.

Et ce genre d'anthropocentrisme me paraît parfaitement acceptable et scientifique.

Halleux a très bien développé tous les arguments en faveur de la séparation de l'homme et des animaux.

On ne peut pas nier « la conquête progressive de la nature par l'homme, et cela dès les temps les plus reculés ».

« Seul, parmi les êtres innombrables qui l'entourent, 'ho mm e est capable de s'assimiler l'œuvre de ses devanciers, de profiter des efforts qu'ils ont faits, des connaissances qu'ils ont acquises, de comprendre le passé, et par le passé de prévoir l'avenir, de progresser, en un mot, par la comparaison des choses » (de Nadaillac-Halleux).

« Quelle longue patience, quel génie il a fallu à l'homme nu, désarmé, inhabile, des temps préhistoriques, pour faire peu à peu la conquête du monde, des choses et des êtres ambiants, tous ennemis nés du futur roi de la nature. Qui aurait pu deviner, en présence des gigantesques mammouths, des énormes mastodontes, des titanesques dinotériums, des forêts de fougères arborescentes qui devaient devenir la houille, que l'être débile, velu, informe, qui, audacieux, au lieu de se courber vers le sol, osait lever les yeux vers la voûte étoilée, dompterait un jour tout cela ? » (Foveau.)

« L'uniformité et la stabilité caractérisent donc la conduite de l'animal, le changement et le progrès celle de l'homme. » (Halleux.)

On a voulu cependant soutenir la thèse précisément inverse et M. Maréchal a consacré un livre, d'ailleurs intéressant, à soutenir la « supériorité des animaux sur l'homme. »

Acceptons cette démonstration d'allure paradoxale, nous y trouverons des arguments en faveur de notre propre thèse.

Toutes ces preuves de la supériorité des animaux sur l'homme, rapprochées de ce fait que l'homme est devenu le « roi de la création », qu'il a asservi les animaux, qu'il les a domptés, qu'il s'en sert, lui si inférieur, alors que les animaux n'ont organisé nulle part une lutte victorieuse contre l'homme, prouvent que l'homme et les animaux sont différents.

Car, de deux êtres identiques, de même nature, de même

constitution, il est illogique d'admettre que c'est l'inférieur qui a toujours et partout vaincu le supérieur.

En quoi consiste donc la supériorité des animaux ? dans la force exclusive du déterminisme et de l'automatisme, dans la faiblesse ou l'absence de la spontanéité.

Les minéraux (les planètes, la terre) atteignent leur but encore plus sûrement que les animaux. C'est la supériorité, dans le règne humain, du sauvage sur Victor Hugo.

On trouvera dans le livre, déjà souvent cité, de Halleux, de nombreux exemples (à opposer à ceux de Maréchal) qui établissent nettement le genre de psychisme de l'animal comparé à celui de l'homme.

Nous conclurons avec cet auteur : « Il y a lieu, dès lors, d'attribuer à l'homme une nature spéciale, caractérisée par le pouvoir d'abstraire et de raisonner d'après des principes généraux. Ce pouvoir crée entre lui et l'animal, non une simple différence de degré, mais une différence d'essence. »

Puisqu'il y a chez l'homme des phénomènes propres, spéciaux, ne se retrouvant pas chez les autres êtres vivants, la question doit scientifiquement se poser de savoir si l'homme n'aurait pas une âme correspondant à ces phénomènes spéciaux et, s'il en est ainsi, d'où vient et où va cette âme?

Notez que je ne prétends trancher ni même aborder ici la grave question de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme. Je dis simplement que la question se pose, qu'il y a lieu de l'étudier, de la résoudre si possible, et que ce n'est pas l'affaire du biologiste.

Fouillée a bien montré l'insuffisance des réponses des biologistes qui ont, comme Marselli, voulu aborder ces questions : que sommes-nous? d'où venons-nous ?

Il s'agit, bien entendu, ici, de l'« immortalité personnelle » que Haeckel déclare « tout à fait insoutenable » et qu'il ne faut pas confondre avec l'immortalité générale considérée comme « la conservation de la substance », c'est-à-dire la conservation de l'énergie physique et de la matière chimique, celle dont parle le même Haeckel, quand il dit : « l'univers, dans son ensemble, est immortel. »

A la psychologie aussi, et encore plus peut-être à la théo-

logie, en tous cas pas du tout à la biologie, appartiendrait la question de savoir si, comme le veut Renaudier, Dieu, « en prévision de la chute, avait déposé au plus profond des organismes primitifs certaines compositions monadiques, étrangères aux fonctions vitales, mais liées à l'unité psychique des sujets et indestructibles », s' « il est possible qu'après cette vie certains êtres humains soient anéantis » et si seuls ne revivent pas « dans des corps nouveaux, adaptés à un milieu nouveau »... « ceux qui n'auront pas détruit en eux la liberté » par le mauvais usage.

Guyau, qui ne pense certes pas comme nous sur toutes ces grandes questions, dit dans l'*Irréligion de l'avenir* : « Devant la science moderne, l'immortalité demeure; si le problème n'a pas reçu de solution positive, il n'a pas reçu davantage, comme on le prétend parfois, de solution négative. »

Rien de plus vrai.

Le biologiste ne peut qu'ignorer ces questions qui intéressent tellement l'homme.

La biologie ne doit en rien intervenir dans leur solution qui regarde exclusivement cette autre science, la psychologie, dont nous venons d'indiquer les limites par rapport à la biologie.

C'est ce qu'exprime Fouillée quand il dit : « La science proprement dite, la science objective et explicative, a aussi une seconde limite, et celle-là tout immanente, du côté du sujet conscient, à savoir la conscience même. »

GRASSET.



BIBLIOGRAPHIE

La mort, l'au-delà et la vie dans l'au-delà, par M. le baron Karl du Prel, Iéna, chez Connestable, 2e édition, 1901.

L'éminent philosophe qui a su unir dans ses œuvres la logique française à l'érudition allemande, empruntant ainsi à son origine et à son éducation ce qu'elles pouvaient lui donner de meilleur, avait publié, à la fin de 1898, sous le titre que nous venons de citer, un livre dont l'importance capitale nécessita bientôt une seconde édition, celle qui a paru, il y a quelques mois.

En 1896 je terminais ainsi mon étude sur l'*Extériorisation de la motricité*.

« N'est-elle point la Science par excellence, la science vers laquelle tendent tous ceux qui, osant porter leurs investigations sur des forces de plus en plus subtiles, commencent à entrevoir le moment où l'homme, assuré par des preuves expérimentales que, de son corps peut se détacher, pendant la vie, quelque chose qui pense et qui sent, en conclura que ce quelque chose peut survivre à la destruction de sa chair, et remplacera alors par une conviction inébranlable l'acte de foi chancelant que lui demandent toutes les religions pour régler sa vie présente en vue d'une vie future. »

C'est ce vœu, simplement formulé par nous, que Karl du Prel a cherché à remplir avec sa haute compétence ; et voici ce qu'il dit dans la préface du livre que nous annonçons :

« ...L'Église érige l'immortalité en dogme sans toutefois la prouver ; la Science physique la nie ; et, dans la Philoso-

phie, nous trouvons les deux opinions représentées. Puisque, depuis des milliers d'années, on a fait tant d'efforts intellectuels pour parvenir à la solution de cette question capitale de l'humanité, sans toutefois arriver à une conclusion définitive sur ce débat, il est évident que la décision ne peut venir que par une voie toute nouvelle.

« Il s'agit de prouver que nous possédons une âme et que celle-ci peut se détacher du corps sans porter préjudice à ses capacités essentielles. Mais, pour que ces preuves puissent être généralement admises et pour que la foi en l'immortalité devienne un bien commun de l'humanité au point d'exercer une influence sensible sur le bien-être général, il faudra maintenant — après que toutes les autres preuves ont failli — *démontrer par l'expérience que l'âme peut se détacher du corps, même du vivant de l'homme.*

« Si, en outre, on peut démontrer que cette même âme, ainsi détachée du corps, agissant et jugeant d'une manière différente du corps, peut être dégagée du vivant de l'homme et fonctionner d'une manière indépendante, alors la divergence des opinions cessera pour toujours. Et, par cette démonstration, nous aurons en même temps trouvé la solution du problème de notre vie future, un problème pour lequel l'*Ignorabimus* était considéré comme tellement certain qu'on ne se donnait même pas la peine d'essayer de soulever le voile... »

Le Conseil d'organisation de l'Institut psychologique international vient de décider la formation d'un groupe d'études des *phénomènes psychiques;* mais les savants distingués qui le composent, absorbés par les travaux spéciaux qui ont fait leur gloire, semblent ignorer que le terrain, sur lequel ils se proposent de porter la lumière, a déjà été reconnu, au moins sommairement, par d'autres hommes non sans valeur, et que, de leurs vues générales est résultée l'indication de méthodes appropriées aux phénomènes si délicats qu'ils avaient étudiés.

De même que pour dresser la carte géologique d'une région inconnue, il faut se faire une idée de son ensemble avant de consacrer son temps à analyser minutieusement, avec toutes

les ressources d'un laboratoire, les premiers cailloux que l'on rencontre sur sa route, de même pour les manifestations psychiques, on ne saurait faire œuvre utile sans s'être, au préalable, rendu compte des diverses faces du problème.

Tous ceux qui s'intéressent à ces recherches seraient donc certainement reconnaissants à l'Institut psychologique, s'il voulait bien consacrer une partie des ressources considérables dont il dispose, pour faire connaître au public français les principaux ouvrages étrangers qui s'y rapportent. Une science ne se fait pas en un jour; elle se constitue peu à peu par des observations accumulées permettant de bâtir des hypothèses successives qui, comme les asymptotes, se rapprochent indéfiniment de la vérité sans pouvoir jamais l'atteindre et il serait outrecuidant de ne vouloir tenir aucun compte de celles de ses devanciers.

A. DE ROCHAS.

Influence astrale (Essai d'astrologie expérimentale), par M. PAUL FLAMBART, ancien élève de l'École polytechnique, Société des Journaux spiritualistes réunis, 3, rue Rodier, Paris, 3 francs.

Le livre de M. Flambart répond à une préoccupation vieille comme le monde et qui renaît après plus d'un siècle d'oubli : les astres nous influencent-ils ?

Comme il est loin d'être prouvé que la raison humaine vient seulement de naître et que ses limites sont définitivement connues, l'auteur de cet ouvrage s'est demandé si l'on pouvait trouver expérimentalement des preuves de l'influence astrale sur l'homme.

Il s'est proposé un double but :

1° Établir par voie expérimentale une sorte de *raison d'être* scientifique de l'influence astrale sur l'homme ;

2° Faire pressentir la *portée philosophique* d'une telle étude.

Comme preuves expérimentales, M. Flambart en avance trois principales :

1° Possibilité de résoudre le problème inverse de l'astrologie; autrement dit, de retrouver l'heure de naissance d'une personne que l'on connaît par le secours seul des lois à

contrôler. Si l'on peut réussir, la fin ici doit justifier les moyens ;

2° Atavisme astral des figures de nativité, montrant les ressemblances des positions des planètes à la naissance des membres d'une même famille, preuve qu'on ne naît pas à n'importe quel moment ;

3° Distinction aisée des cas bien tranchés. relatifs aux facultés innées (physiques et morales) aussi bien qu'à l'ensemble de destinées bonnes ou mauvaises.

L'auteur d' « Influence astrale », après avoir cité les observations multiples que l'on peut faire pour vérifier la valeur de ces trois points d'appui, entreprend un mode d'explication absolument conforme à la théorie dynamique des vibrations qui est toute la physique contemporaine.

Le son, l'électricité, la chaleur, la lumière, les rayons chimiques, les rayons Rœntgen et bien d'autres agents encore indéterminés probablement, ou non perçus par nos sens ordinaires, ne sont en réalité que des modes vibratoires différents. La comparaison des notes basses et aiguës de la musique donne l'idée la plus juste de leurs caractères distinctifs ; et le nombre de vibrations à la seconde permet de les classer physiquement. Ces vibrations diverses sont transmises sous forme d'ondulations à nos organes des sens par l'intermédiaire d'un fluide impondérable, l'éther; elles nous rendent ainsi perceptibles les phénomènes qui nous entourent et offrent toutes une même parenté. C'est ainsi qu'on démontre que la lumière bleue qui a environ 630 millions de vibrations simples à la seconde, est à la 42e octave au delà de l'*ut* grave du violoncelle.

On conçoit ainsi l'enchaînement de tous les agents de la nature dont une note quelconque, si elle a assez d'intensité, peut engendrer, par des lois physiques connues, toutes ses harmoniques dans les autres systèmes vibratoires : d'où la dépendance de tous les agents de la nature.

Comme les astres nous envoient tous de la lumière, ils nous envoient par conséquent des vibrations d'un ensemble plus ou moins compliqué. L'explication scientifique de l'influence astrale paraît être là. Elle donne à la nativité un

orientement aussi bien qu'une caractéristique des facultés innées. Le magnétisme astral ambiant, à ce moment-là, sert en quelque sorte de tonique au magnétisme humain en formation d'individualité chez le nouveau-né.

Les lois astrales et musicales, qui peuvent avoir des représentations graphiques analogues, forment un chapitre plein d'intérêt, du livre de M. Paul Flambart. Celui-ci fait remarquer d'ailleurs que ces correspondances si importantes entre la musique et l'astrologie ont inspiré à Képler son traité des *Harmonies du Monde*, qui paraît généralement avoir fort mal été compris.

M. Flambart rappelle encore, au courant du livre, que les génies les plus complets des temps anciens et pas mal de savants d'avant-garde des temps modernes, ont admis l'influence astrale avec leur raison, en la dépouillant, cela s'entend, de toutes les charlataneries du passé.

Il pense que cette considération est, à elle seule, de nature à encourager les recherches expérimentales exposées dans son ouvrage, recherches qui l'ont conduit aux conclusions très importantes qu'il résume au dernier chapitre du livre de l'*Influence astrale*.

Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques, par M. Sage, préface de Camille Flammarion. Librairie des Sciences psychiques, Paris, prix : 3 fr. 50.

En France, le psychisme n'est pas encore devenu une science exacte et positive ; ou, du moins, les hommes qui étudient les faits troublants du psychisme avec toute la rigueur scientifique sont rares et éparpillés. Il n'en est pas de même en Angleterre. La Société anglo-américaine pour les Recherches psychiques a fait du psychisme une science aussi exacte que les autres, et les résultats obtenus sont déjà surprenants.

Dans *Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les Recherches psychiques*, M. Sage nous fait, dans un style facile et remarquablement clair, l'exposé des expériences poursuivies pendant quinze ans par cette Société avec le médium améri-

cain Mme Piper. Ces expériences, où toute fraude a été rendue impossible, sont certainement au nombre des travaux les plus étonnants et les plus importants de la science contemporaioe: d'immenses horizons s'ouvrent devant nous.

C'est un livre passionnant et du plus haut intérêt que l'on ne saurait trop lire et relire. Nous comptons avoir l'occasion d'en parler plus longuement; aujourd'hui nous nous bornerons à citer une partie de la belle préface de M. Camille Flammarion :

« La Société des Recherches psychiques, fondée en 1882, a placé l'expérimentation spirite sur son véritable terrain, le terrain scientifique. Il y a tant d'illusions, tant d'erreurs — et encore plus de fraudes — dans ces sortes d'expériences. que l'on ne saurait apporter trop d'esprit critique dans la discussion des phénomènes observés. Ici plus que partout ailleurs peut-être, la méthode expérimentale s'impose. Or, c'est précisément cette méthode qui a été rigoureusement suivie par les observateurs de la médiumnité de Mme Piper, les professeurs Hodgson et Hyslop.

« M. Hyslop, professeur de logique à l'Université de New-York, a réuni dans un volume compact de 649 pages les procès-verbaux détaillés de seize séances de Mme Piper. tenues entre le 23 décembre 1898 et le 8 juin 1899, volume formant le tome XVI des *Proceedings* de la Société psychique, dont déjà quatre tomes avaient été consacrés en partie à la même étude et contenaient un nombre considérable de séances antérieures. C'est là un travail immense, qui n'a guère d'analogue en France que les recherches si consciencieuses faites par mon savant ami A. de Rochas sur les forces non définies, l'extériorisation de la motricité et les divers états de l'hypnose. Ces publications techniques anglaises sont peu connues en France et, d'ailleurs, d'une lecture assez difficile.

« Nous devons féliciter M. Sage d'avoir extrait de ces longues et persévérantes études psychiques faites sur Mme Piper les relations si curieuses qui composent ce volume, d'une lecture facile et approprié aux habitudes françaises. Nous devons le féliciter aussi d'y avoir conservé la méthode scientifique, sans laquelle ces relations perdraient la plus grande partie

de leur valeur. Nous ne devons être ni incrédules, ni crédules.

« La fraude paraît éliminée des hypothèses explicatives, en ce qui concerne Mme Piper. Les précautions ont été prises. Les faits rapportés peuvent être considérés comme réels.

« Quant à les expliquer, nous ne sommes pas encore en état de le faire. Toutes les facultés nouvelles attribuées à la subconscience et toutes les visions à distance de la télépathie restent insuffisantes.

« L'hypothèse spirite d'une communication avec des âmes désincarnées est celle qui s'approche le plus des théories explicatives réclamées par nos esprits peut-être un peu impatients. Mais ce n'est qu'une hypothèse, non démontrée encore et grosse de difficultés dans un grand nombre de cas.

« La voix et la main du médium ne sont certainement ici que des intermédiaires. Intermédiaires de quoi, de qui?

« De morts? N'allons pas si vite. Ce brave Phinuit, que vous rencontrerez souvent dans les pages suivantes, ne peut pas seulement nous dire exactement qui il était sur la terre, comment il s'appelait, où et quand il a vécu. Il ne serait pourtant pas difficile à la subconscience de Mme Piper ou à un esprit quelconque d'inventer une histoire plausible. Et, en général, on ne s'en prive pas.

« Peut-être M. Phinuit n'a-t-il pas encore fait partie de notre espèce humaine terrestre?...

« Mais je m'arrête. Ce n'est pas ici le lieu d'ouvrir une longue discussion. J'ai seulement voulu présenter cet ouvrage de M. Sage aux lecteurs que ces questions intéressent, et je souhaite que ces études expérimentales positives soient continuées partout où ces mystérieux phénomènes pourront être observés. La connaissance de l'âme humaine, comme entité psychique et physique, sera la science de demain.

« Camille Flammarion. »

A travers la matière et l'énergie, par le Dr F.-E. Blaise.

L'économie et la perfection des actes vitaux qui s'accom-

plissent au sein des êtres vivants et que l'auteur de ce livre avait pensé pouvoir être ramenés à des phénomènes électriques, si même ils ne leur étaient identiques, l'avaient incité à tenter d'obtenir l'énergie sous la forme électrique au moyen de réactions similaires.

Ce fut au cours de recherches entreprises avec cet objectif que les lois élémentaires de la chimie et certaines lois physiques et mécaniques le confirmèrent dans l'opinion qu'un même élément premier, qu'il désigna du nom de « Particule de Primether », avait dû préexister à l'atome des corps simples et le former. Cet élément fut donc choisi comme unité première ainsi que toutes ses propriétés et dimensions, masse, énergie, équivalents chimique et électrochimique, etc.

Le lien qui devait permettre de ramener toutes les formules ou toutes les lois connues les unes aux autres, et à l'extrême limite à la loi de conservation de la matière et de l'énergie, fidèle expression elle-même de la formule fondamentale de la mécanique, était dès lors trouvé.

La matière apparaissait tributaire de l'énergie tant pour ses formes de manifestation, que pour sa densité, son volume, ses états d'être, etc.; et la tension superficielle chez les êtres vivants, l'attraction ou la répulsion entre les masses en mouvement, de même que l'identité des phénomènes et des lois de l'électricité avec ceux de la mécanique devenaient d'une interprétation simple, facile et claire.

Un nouveau système philosophique venait de naître qui était en accord parfait avec la science, mais qui ne l'était plus qu'en partie avec les définitions jusque-là reçues de la matière, parce que celles-ci n'étaient qu'approchées et que la matière n'est pas véritablement une entité.

La formation des corps en l'espace, au moyen des particules de primether et conformément aux lois de la mécanique devenait certaine; mais on ne pouvait exclure quand même la nécessité de l'intervention, au moins à un instant donné, d'un agent premier de mouvement, étranger à la matière et à l'énergie en rapport immédiat avec elle, et la per-

fection des grandes lois naturelles autant que l'organisation, l'évolution, etc., des êtres vivants obligeaient à reconnaître à cette énergie libre une intelligence, une volonté, une imagination.

On a établi ensuite l'indispensable utilité des facteurs et des formules de transformation qui régissent les rapports entre la matière et l'énergie sous ses formes diverses de manifestation, puis la démonstration de la nature des phénomènes électriques et lumineux, tous deux mouvements de l'élément premier de la matière, mais en des états d'êtres différents.

L'auteur, après avoir montré l'identité des causes qui régissent les actions attractives ou répulsives en mécanique et en électricité, s'est attaché à la démonstration du mécanisme intime et des conditions qui président à la naissance des courants électriques d'induction. A l'aide d'intéressants parallèles entre les phénomènes électriques, mécaniques et acoustiques, et surtout de toute une série d'expériences fort ingénieuses sur les fantômes magnétiques et dynamiques reproduites en 30 photogravures, il établit que l'induction naît de la propagation à distance, sous forme d'un mouvement ondulatoire, d'un trouble apporté par l'action d'une force en l'équilibre des éléments d'un milieu déformable et résistant. Puis, il fait comprendre comment et pourquoi ce mouvement est transmis par les particules de primether, collecté par les éléments du conducteur induit. et en vertu de quelles lois il se propage en lui. Toute cette partie est d'une incomparable richesse, et ce qui la suit d'une portée sans limites, quant aux conséquences que l'on en pourrait déduire.

C'est d'abord la remarque qu'un mouvement étant chose relative, une variation de flux de force et une puissance de mouvement sont équivalentes ; puis c'est l'explication *de ce que sont* les lignes jusqu'alors si improprement appelées *lignes de force* des fantômes ou des champs magnétiques, et que suivant les conditions qui ont présidé à leur apparition il désigne sous les noms de « lignes magnétiques ou de lignes

dynamiques ». C'est ensuite la démonstration : de ce que sont *les phénomènes d'aimantation, les pôles des aimants et des courants, des conditions toutes mécaniques* qui président à la rotation et à la réversibilité des machines dynamo et magnéto-électriques, et enfin à l'aide de deux grands tableaux schématiques, *l'interprétation excessivement simple et facile de tous les phénomènes qui peuvent y être rattachés.*

Mais s'il n'y a en l'univers (abstraction faite de la puissance d'énergie libre dont on a constaté l'existence) que la matière et l'énergie, états d'être ou propriété de la particule de primether dont les rapports sont régis par les lois de la mécanique, tout doit obéir à ces lois, et leur empreinte se retrouver partout.

C'est effectivement ce qui se vérifie.

Le Darwinisme s'écroule, l'énergie apparaît immatérielle en son essence, l'on constate ses trois modalités d'être ou de manifestations principales, et l'application des lois de la mécanique permet aussitôt d'interpréter ou de résoudre simplement tous les problèmes sociaux, moraux, physiologiques, biologiques ou thérapeutiques qui se présentent, leur intervention se poursuivant en nos raisonnements et jusqu'en nos pensées les plus intimes.

Tous ces résultats s'imposant jusqu'à l'évidence, se contrôlant les uns par les autres, ce système philosophique capable de tout ramener à l'unité en fonction des lois de la mécanique, paraissait reposer sur une base inébranlable. L'occasion était donc unique de vérifier si, d'accord avec les enseignements les plus récents de la science, il le demeurerait encore avec ceux qu'offre à considérer le dogme religieux ?

C'est ce que l'auteur a tenté en établissant un parallèle entre les vérités fondamentales que tous deux reconnaissent. Et chose étrange! ces vérités se sont trouvées à ce point conformes et adéquates, que n'était la nécessité où l'on s'est trouvé d'admettre l'existence d'une énergie libre et douée de facultés intellectuelles, l'on se pourrait demander si le

dogme religieux n'a point été et n'est point demeuré comme l'expression symbolique de vérités scientifiques autrefois entrevues ou perçues par des Esprits d'élite?

Nous signalons encore:

La Magie moderne ou l'hypnotisme de nos jours, par le Dr R.-P. PIE-MICHEL ROLFI, O. F. M., professeur de philosophie, Miss. apost., traduit de l'italien sur la troisième édition, par l'abbé H. Dorangeon, du diocèse de Bourges, avec une introduction de Mgr E. Méric, P. Tequi, éditeur, 29, rue de Tournon, Paris, prix : 3 fr. 50.

La Puberté chez l'homme et chez la femme, étudiée dans ses rapports avec l'anthropologie, la pédagogie, la psychiatrie, la pédagogie et la sociologie, par ANTOINE MARRO, traduit sur la deuxième édition italienne par le Dr J.-P. Médici, médecin assistant de la colonie familiale d'aliénés de la Seine, sous la direction du Dr A. Marie, médecin en chef des asiles d'aliénés de la Seine, préface du Dr Magnan, membre de l'Académie de médecine, médecin en chef de l'asile clinique (Sainte-Anne), avec 4 planches et 4 figures dans le texte. Librairie C. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris, prix 10 fr.

Aèrolocomotion et Aèrautomobiles, par le Dr A. MORA, in-8 de 48 pages, prix : 8 francs. En vente : chez MM. Bonchy et Cie, 11, rue Hélène, Paris.

Cette étude expose, avec beaucoup de clarté et de méthod scientifique, les conditions de la locomotion aérienne : elle permet de bien juger les deux systèmes « plus léger, ou plus lourd que l'air » qui se disputent l'honneur de pouvoir, le premier, transporter l'homme avec sécurité au travers des airs, là où il veut aller ou revenir.

L'auteur y étudie particulièrement les ballons Santos-Dumont et l'aviateur Roze et pose les conditions que doit remplir l'aérautomobile de l'avenir.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

LES LONGS JEUNES

PAR M. A. DE ROCHAS

I

Un des obstacles qui s'opposent à l'étude suivie des phénomènes psychiques est la tendance de notre esprit à considérer comme impossibles tous les faits auxquels il n'est pas habitué par une répétition fréquente — j'ai donc pensé faire œuvre utile en montrant que, dans la plupart des branches des connaissances humaines, il y a des régions brumeuses où les théories officielles ne suffisent pas à porter la lumière.

Pour les recherches de ce genre, il importe de réunir le plus grand nombre possible d'observations, sans trop se préoccuper de leur qualité, car les phénomènes étant rares et les expériences très difficiles, ce n'est que par un coup d'œil d'ensemble qu'on pourra essayer d'entrevoir la vérité.

Dans cet article je me suis occupé d'une propriété singulière qui a joué un grand rôle dans toutes les religions, et qui a été étudiée scientifiquement dans ces derniers temps.

II

Les exemples de jeûnes prolongés fourmillent dans les annales du mysticisme.

Voici d'abord ce qu'en dit l'abbé Ribet, professeur de

théologie au Grand Séminaire de Lyon, dans le tome II de sa *Mystique*.

Par deux fois Moïse demeure quarante jours dans la montagne, sans autre aliment que la loi du Seigneur, qu'il devait transmettre à son peuple. Après avoir goûté du pain mystérieux que l'Ange lui présente, Elie marche pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'au mont Horeb. Le Sauveur devait consacrer par son exemple ce jeûne de quarante jours.

Saint Siméon Stylite, sainte Élisabeth, qualifiée de thaumaturge par les Grecs, sainte Colette et plusieurs autres ont renouvelé cette abstinence absolue pendant la quarantaine liturgique. Saint Siméon Salus jeûnait tout le Carême, jusqu'au Jeudi-Saint. Saint Dalmace passa également tout un Carême sans prendre de nourriture, jusqu'au jeudi de la grande semaine, où, après les Offices sacrés, il prit son repas avec les Frères. Le soir de ce même jour, il s'assit sur un escabeau et demeura encore quarante-trois jours, c'est-à-dire jusqu'à la solennité de l'Ascension, dans l'immobilité de l'extase. Enfin son supérieur Isace le rappelle, et le saint raconte alors une vision qui fournit à tous la preuve que l'illumination dont son âme avait joui venait véritablement du Seigneur.

Hors même des temps consacrés par la piété chrétienne, ces faits se sont multipliés à l'infini. Saint Pierre d'Alcantara avouait à sainte Thérèse qu'il ne donnait d'aliment à son corps que de trois en trois jours, et ses historiens racontent que, parfois, il prolongeait son abstinence pendant des semaines entières. L'abbé saint Elpide vécut vingt-cinq ans dans une grotte, ne prenant de nourriture que le dimanche et le jeudi. Saint Euthyme, surnommé le Grand, ne mangeait que le samedi ou le dimanche. La vénérable Marie d'Oignies était huit, onze et quelquefois trente jours sans boire ni manger, absorbée dans une douce contemplation et n'éprouvant de faim que pour l'Eucharistie, qui était alors sa seule nourriture...

Sainte Catherine de Sienne, en qui la vie contemplative a rayonné d'un si vif éclat, passait tout le Carême et le temps pascal sans autre réfection que l'Eucharistie [1].

Le bienheureux Nicolas de Flue obtint de sa femme, dont il avait eu dix enfants, de se consacrer à Dieu dans une solitude profonde. Il y passa le reste de ses jours, depuis l'âge de cinquante ans jusqu'à celui de soixante-dix ans, sans user d'aucun aliment. Après les six premiers mois, sur l'ordre de ses supérieurs, il essaie de manger; il parvient avec peine à introduire dans son estomac quelques miettes et quelques gouttes de vin qu'il rejeta aussitôt.

1. La vénérable mère Agnès de Langeac vécut ainsi plus de six mois de suite.

Interrogé comment il pouvait vivre ainsi, il répond que c'est l'Eucharistie qui est sa vie. Une attestation inscrite aux archives de la paroisse de Saxlen, du vivant de cet ermite célèbre, et citée par son biographe est ainsi conçue : « Qu'il soit fait savoir à tous et à chacun que, l'an du Seigneur 1487, vivait un excellent homme du nom de Nicolas de Flue, né et élevé dans la paroisse de Saxlen, à la Montagne, lequel, abandonnant père et frère, sa pauvre épouse et ses enfants, cinq fils et cinq filles, s'en est allé dans le désert de Raust, où Dien l'a soutenu sans nourriture et boisson pendant longtemps, c'est-à-dire dix ans. Au moment où l'on écrivait ceci, il était plein de sens et menant une sainte vie, ce que nous avons vu et savons en vérité. »

Un autre auteur célèbre qui a écrit sur *la Mystique*, le professeur allemand Gœrres, donne à ce sujet quelques détails plus précis (tome I, ch. V) :

Pendant un mois, dit-il, les habitants d'Underwald occupèrent tous les passages qui conduisaient à la cabane de Nicolas de Flue et furent convaincus que non seulement on ne lui avait porté aucune nourriture pendant ce temps, mais qu'aucun homme n'avait pu arriver jusqu'à lui. Cependant l'évêque de Constance, ne se trouvant pas encore satisfait, envoya près du solitaire son évêque suffragant. Celui-ci, étonné de le trouver si vigoureux après une si longue abstinence, lui ayant demandé quelle vertu il préférait à toutes les autres, Nicolas lui répondit que c'était l'obéissance ; sur quoi, l'évêque lui ordonna aussitôt de manger un pain qu'il lui présenta. Le solitaire obéit; mais, à peine avait-il mangé la première bouchée, qu'il éprouva des vomissements très violents, et il lui fut impossible de continuer à manger. L'évêque de Constance, ne croyant pas encore au récit de son suffragant, voulut s'assurer par lui-même de la vérité des faits. Il se rendit donc auprès de Nicolas, et il lui demanda comment il pouvait vivre ainsi sans manger. Le frère lui répondit que, lorsqu'il assistait à la messe ou qu'il prenait la sainte Eucharistie, il sentait une force et une douceur qui le rassasiaient et lui tenaient lieu de nourriture...

Gœrres rappelle, à ce propos, qu'en 1225 Hugues, évêque de Lincoln, apprit qu'il y avait à Leicester une religieuse n'ayant pris aucune nourriture depuis sept ans et vivant seulement de l'Eucharistie, qu'elle recevait tous les dimanches. N'ajoutant aucune foi à ce récit, il envoya d'abord à cette femme quinze clercs qui devaient l'observer attentivement pendant quinze jours, sans la perdre de vue un seul

instant; et comme, pendant tout ce temps, elle conserva ses forces et sa santé, quoiqu'elle n'eût pris aucune nourriture, il se déclara convaincu.

Voici encore quelques autres exemples se rapportant à des saints et également empruntés à Gœrres :

Sainte Rose de Lima s'était interdit, dès la plus tendre enfance, tous les fruits dont la saveur est, on le sait, si agréable au Pérou. A l'âge de 6 ans, trois fois par semaine, elle ne prenait que du pain et de l'eau, et depuis l'âge de 15 ans elle renonça entièrement à l'usage de la chair. Elle s'était tellement accoutumée à ce genre de vie que, lorsque dans ses maladies on lui donnait quelque nourriture recherchée pour la soutenir, son état empirait, au contraire, d'une manière très grave, tandis qu'un morceau de pain trempé dans l'eau lui rendait quelquefois subitement la santé. Plus tard, à partir de l'Exaltation de la Sainte Croix jusqu'à Pâques, elle ne prenait qu'une fois le jour un peu de pain et d'eau; encore, pendant tout le Carême, renonçait-elle au pain, pour ne vivre que de pépins d'orange. Le vendredi, elle n'en mangeait que cinq, et le reste du temps elle en prenait si peu que ce qu'elle consommait en huit jours paraissait à peine suffisant pour un seul. Une fois, un petit pain et une bouteille d'eau lui suffirent pendant cinquante jours; une autre fois, elle passa tout ce temps sans boire une goutte d'eau. Dans les derniers temps de sa vie, elle avait coutume de s'enfermer le jeudi dans son oratoire et d'y rester jusqu'au dimanche, sans boire ni dormir, mais continuellement occupée à prier.

Lidvine de Schiedam tomba malade en 1395 et resta en cet état pendant trente-trois ans, jusqu'à sa mort. Pendant les dix-neuf premières années, elle ne mangeait dans le jour qu'une petite tranche de pomme, grosse comme une hostie, ou un peu de pain, avec une petite gorgée de bière, ou quelquefois un peu de lait doux. Plus tard, ne pouvant digérer ni la bière, ni le lait, elle prit un peu de vin mêlé avec de l'eau. Plus tard encore, elle fut obligée de se réduire à l'eau comme breuvage et nourriture. Elle en prenait et en buvait le quart d'une mesure par semaine et la faisait prendre à la Meuse. Son goût avait acquis une telle délicatesse qu'elle sentait les moindres altérations de ce fleuve, dont l'eau, du reste, lui paraissait plus savoureuse que le meilleur vin. Mais, au bout de dix-neuf ans, elle ne prit plus rien, et elle avoua même, en 1422, à quelques frères qui la visitaient que, depuis dix-huit ans, elle n'avait pris aucune nourriture, et que, depuis vingt ans, à cause de ses infirmités, elle n'avait vu ni le soleil, ni la lune, et n'avait pas foulé la terre de son pied.

Saint Joseph de Cupertino, étant devenu prêtre, resta cinq ans sans manger de pain, et dix ans sans boire du vin, se contentant

d'herbes, de fruits secs et de fèves... Ses jeûnes étaient à peu près continuels; car, à l'exemple de saint François, il faisait sept carêmes de quarante jours dans l'année, et, pendant tout ce temps, il ne prenait rien, si ce n'est le dimanche et le jeudi.

Sainte Angèle de Foligno trouva, pendant douze ans, dans l'Eucharistie, des forces suffisantes pour pouvoir se passer de toute autre nourriture. Il en fut ainsi de sainte Colombe de Riéti, qui ne prenait rien autre chose pendant tout le Carême; de l'évêque saint Mocdoc, qui, une fois, pendant quarante jours, vécut seulement de la sainte Eucharistie et qui, après ce temps, parut à ses disciples plus fort qu'auparavant. A Norfolk, dans le nord de l'Angleterre, vivait une sainte fille que le peuple avait nommée Jeanne Maltes, c'est-à-dire *sans nourriture*, parce que, pendant quinze ans, elle n'avait pris que l'Eucharistie. La sœur Louise de la Résurrection, en Espagne, vécut ainsi plusieurs années. Il en fut de même de sainte Colette, d'Hélène Encelmine, qui rendait par le nez toute autre nourriture, des abbés Ebrulpt et Faustin, de Pierre d'Alcantara et de beaucoup d'autres, particulièrement chez les Pères du Désert.

III

Si l'on a recours à l'histoire profane, les exemples sont moins nombreux, il est vrai, mais beaucoup plus concluants pour certaines personnes qui se défient des exagérations propres aux légendes.

Le travail le plus ancien que je connaisse sur ce sujet est un livre pet. in-8° publié à Mayence en 1542 sous le titre :

De Puella quæ sine cibo et potu vitam transigit brevis narratio, teste et autore Gerardo Bucoldiano physico regio. — Moguntiæ, apud Divum Victorem; excudebat Franciscus Behem.

Il relate le cas d'une jeune paysanne, Marguerite Weiss, de Roth près Spire, qui, depuis l'âge de dix ans, ne mangeait ni ne buvait, sans en être autrement incommodée. L'auteur cite comme précédent le cas d'une jeune fille de Commercy, en Lorraine, qui, après sa première communion, à l'âge de 12 ans, en 1328, cessa de prendre aucune nourriture et resta dans cet état trois ans, terme après lequel elle mangea et but comme tout le monde; c'est ce qu'il espère voir arriver pour Marguerite, sa cliente.

L'auteur aurait pu citer également le cas suivant rapporté

dans le *Chambers Book of Days* (vol. 1, p. 551). En l'an 1357, le 25 avril, Édouard III, roi d'Angleterre accorda sa grâce à la femme Cécilia, épouse de John de Rygeveway, qui avait été enfermée dans la prison de Nottingham pour le meurtre de son mari. La grâce était motivée sur ce que cette femme s'était volontairement abstenue de nourriture et de boisson, ce qui fut rapporté au roi par des témoignages dignes de foi et considéré comme un miracle.

Une brochure de 28 pages, publiée à Paris, par de Roigny, en 1586, contient l'*Histoire admirable et véritable d'une fille champestre du pays d'Anjou,* qui a été quatre ans sans user d'autre nourriture que d'un peu d'eau.

En 1604, parut à Berne un petit in-8° intitulé : *Historia admiranda de prodigiosâ Appolloniæ Schreiræ virginis in agro Bernensi inediâ, a Paullo Lentulo, med. doct.*, etc. « Le texte de Lentulus, dit M. Charles Richet, est accompagné d'une planche où la jeune Apollonie, une hystérique assurément, est étendue sur son lit de jeûne, presque sans voiles ; malgré l'absence d'alimentation, elle ne paraît pas trop décharnée. Il paraît qu'on a fait une sorte d'enquête pour s'assurer qu'il n'y avait pas, dans la prolongation de son abstinence, quelque supercherie, et on a essayé de constater la réalité du jeûne. Ce qui prouve qu'il s'agissait bien là de phénomènes hystériformes, c'est l'état de semi-aliénation où était Apollonie et l'absence complète de sommeil. A quelque heure de la nuit ou du jour qu'on arrivât pour la voir, on la trouvait éveillée. Après ce récit merveilleux, il y en a d'autres : *De puella Spirensi, De puella Heidelbergensi, De Puella Coloniensi, De episcopo Spirensi, De puero œstatico Aldenburgensi.* — Ces histoires sont fort amusantes ; mais ceux qui les rapportent sont tellement dénués de critique scientifique qu'on ne peut vraiment ajouter grande foi à ce qu'ils disent. »

Dix ans après, Licetus faisait imprimer à Padoue une dissertation analogue sous le titre : *De his qui diù vivent sine alimento.*

Les docteurs La Provanchère et Montsainet ont écrit avec détails, en 1616, l'histoire d'un enfant de dix ans, né à Vauprofonde, près de Sens, et qui est resté cinq années consécutives sans boire ni manger, avaler ou sucer quoi que ce soit. (Sens, 1616.)

En 1618, un gentilhomme provençal, nommé Jean de Puget, qui paraît avoir été à moitié fou, vint à Blois et demanda à voir la reine mère pour lui confier des secrets d'une haute importance qui lui étaient inspirés par Dieu; comme preuve de sa mission, il affirmait qu'il pouvait vivre sans manger ni boire autre chose qu'un peu d'eau sucrée qu'il prenait dans sa bouche et qu'il rejetait aussitôt. Il y eut à ce sujet une enquête, peu intéressante du reste, dont les originaux se trouvent en partie dans les archives du département le Loir-et-Cher et qui ont fait le sujet d'une brochure imprimée, en cette même année 1618, chez Abraham Saugram sous le titre : *Histoire prodigieuse d'un Provençal présenté à la Reyne-Mère à Blois et qui vivait sans boire ni manger.*

En 1684, un fou qui croyait être le Messie, voulant surpasser le jeûne de Jésus-Christ, s'abstint pendant soixante-douze jours de tout aliment; il ne but même pas d'eau; il ne fit que fumer et se rincer la bouche. Pendant cette longue abstinence, sa santé ne sembla éprouver aucune altération; il ne rendit aucun excrément. (*Dictionnaire des Sciences médicales*, t. IV, au mot *Abstinence*.)

En 1689, le libraire Jean Coste mit en vente, à Lyon, un volume, in-8°, intitulé : *Traité de Primerose sur les erreurs vulgères de la médecine*, avec des additions de M. de Rostagny. Le chapitre III traite « de ceux qui peuvent vivre plusieurs mois et plusieurs années sans manger » ; voici ce qu'on lit à la page 339 :

Albert le Grand assure avoir observé un homme mélancolique, qui véquit sept semaines en ne buvant qu'un peu d'eau, de deux jours l'un. Quelques graves auteurs raportent avoir vu, en Espagne, une fille qui était parvenue à l'âge de vingt-deux ans sans

prendre aucune nourriture que de l'eau pure. D'autres assurent la même chose d'une fille débauchée, en Languedoc, qui demeura trois ans sans manger. Selon des auteurs dignes de foi, il y en eut une autre dans Spire, en Allemagne, qui véquit aussi trois ans en assez bonne santé, ne vivant que de l'air qu'elle respirait. Le célèbre Conciliateur fait le récit d'une femme de Normandie qui demeura dix-huit ans sans manger, et d'une autre qui véquit trente-six ans de la même manière. Mais, ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'au rapport d'Hermalao Barbaro, le pape Léon X et plusieurs princes firent observer, sous bonne et fidèle garde, un prêtre dans Rome qu'on disait ny manger ny boire. Et, en effet, on le garda à veüe d'œil durant plusieurs années sans lui avoir vu rien avaler quoi que ce fût et qu'il passa de la sorte quarante ans.

Et à la page 351 :

On fait le récit d'une jeune fille allemande qui, par un jeûne assidu de trois ans, se guérit d'une grande maladie causée par une extrême cacochymie, dont l'humeur était douce, bénigne et lente, aimant l'oisiveté et *presque toujours endormie*.

Les Mémoires de l'Académie des sciences rapportent un cas intéressant.

En 1751, une fille des environs de Beaune, âgée de dix ans et demi, fut atteinte d'une fièvre dans laquelle elle refusa tous les remèdes et ne voulut ou ne put avaler que de l'eau fraîche ; à cette fièvre succéda un mal de tête qui l'obligeait à sortir de son lit et à se rouler par terre. Dans un de ces accès, elle fut prise d'une syncope si longue qu'on la crut morte. Revenue à elle-même, elle perdit peu à peu l'usage de ses membres et de la parole, mais il lui resta les sens de l'ouïe, de la vue et du toucher. Sa raison demeura intacte, et elle en faisait usage pour faire connaître ses désirs au moyen de sons inarticulés. Ces sons furent d'abord au nombre de deux, un qui approuvait, l'autre qui désapprouvait. Elle parvint par la suite à en augmenter le nombre ; successivement, elle put y joindre quelque mouvements de mains qui se multipliaient avec les sons. Elle ne vivait que d'eau en petite quantité ; son ventre était affaissé ; en y portant la main, on touchait les vertèbres ; cette partie et les extrémités inférieures conservaient la sensibilité, sans jouir de la contractilité. L'œil était vif, les lèvres vermeilles, le teint assez coloré ; le pouls avait de la force et battait avec assez de régularité. Peu à peu, le malade avala une plus grande quantité d'eau. Un médecin ayant essayé de lui faire avaler de l'eau de veau à son insu, elle la rejeta avec de violentes convulsions. Trois

ans environ après le début de sa maladie, elle éprouva un jour une soif extrême et fit de grands efforts pour demander de l'eau; la parole lui revint dès cet instant. Elle en conserva l'usage qui augmenta sensiblement. Les évacuations alvines étaient totalement supprimées. La malade commença à reprendre l'usage de ses bras; elle fila, s'habilla, se servit de deux béquilles avec lesquelles elle s'agenouillait, ne pouvant encore faire usage de ses jambes. Vers l'âge de quinze ans, l'appétit revint à la malade et tous les accidents disparurent les uns après les autres. Elle marcha sans béquilles et mangea comme une personne en bonne santé, « après avoir été pendant quatre ans sans pouvoir prendre autre chose que de l'eau ».

De 1760 à 1764, on vit à Châteauroux, près d'Embrun, un enfant qui passa quatre ans et quelques jours sans manger ni boire. Ce jeune homme s'appelait Guillaume Gay; il était âgé de dix ou onze ans lorsqu'il cessa tout à coup de prendre aucune nourriture; son corps devint comme un squelette, mais lorsque, après quatre ans, il recommença à se nourrir, il se trouva en peu de temps aussi développé et aussi robuste que les autres jeunes gens de son âge. Parmi les innombrables personnes qui ont attesté ce fait extraordinaire, on compte Mgr Fouquet, archevêque d'Embrun et l'intendant du Dauphiné. L'intendant, soupçonnant quelque supercherie de la part des parents, fit même garder l'enfant à vue pendant plusieurs jours. — Ce fait est rapporté par la plupart des chroniqueurs dauphinois.

Le 21 octobre 1767, un médecin écossais, le docteur Mackinsie, visita une fille âgée de trente-trois ans, nommée Janet Macléod, au sujet de qui il rédigea les rapports suivants qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques* :

A quinze ans, cette fille avait eu une forte attaque d'épilepsie; quatre ans après, elle éprouva une seconde attaque, fut tourmentée par une fièvre qui dura plusieurs mois. Pendant cet intervalle, elle perdit l'usage des paupières et se trouva réduite à soulever ces parties avec les doigts pour faire quelque usage de sa vue. L'évacuation périodique fut remplacée par un crachement de sang et un saignement de nez.

Il y a environ cinq ans, Janet Macléod eu une nouvelle attaque fébrile; depuis lors, couchée, réduite à une sorte de végétation

très peu active, elle parla très rarement et ne demanda plus de nourriture.

Pendant quatre ans on ne lui a vu avaler qu'une cuillerée d'eau médicamenteuse et une pinte d'eau simple; elle n'a eu aucune évacuation par les selles ou par les urines; la transpiration a été presque nulle. Le pouls, que j'ai eu quelque peine à trouver, est distinct et régulier, lent et excessivement faible; le teint est bon et assez frais; les traits ne sont ni défigurés ni flétris; la peau est naturelle ainsi que la température; et, à mon grand étonnement, lorsque j'ai examiné le corps, que je présumais devoir être une espèce de squelette, j'ai trouvé la gorge proéminente comme celle d'une jeune femme bien portante, les bras, les cuisses et les jambes nullement amaigris, l'abdomen un peu enflé et les muscles tendus. Les genoux sont pliés, les talons touchent presque le derrière; lorsqu'on lutte avec la malade pour mettre un peu d'eau dans sa bouche, on observe quelquefois de la moiteur et un peu de sueur sur sa peau. Elle dort beaucoup et fort tranquillement; mais, lorsqu'elle est réveillée, on l'entend se plaindre continuellement comme le fait un enfant nouveau-né, et elle essaie quelquefois de tousser. Aucune force ne peut maintenant séparer les mâchoires. J'ai passé le petit doigt par l'ouverture de ses dents et j'ai trouvé la pointe de sa langue molle et humide; il en est de même de la partie interne de ses joues. Elle ne peut rester un moment sur son dos et tombe toujours d'un côté ou de l'autre. Sa tête est courbée en avant comme dans l'affection nerveuse appelée *Emprosthonos;* on ne peut la relever.

Cinq ans après, en octobre 1772, le docteur visita de nouveau la malade. Il apprit qu'elle avait commencé à manger et à boire. Voici les nouveaux détails qu'il donne :

Environ une année avant cette dernière date, les parents, revenant un jour de leurs travaux des champs, furent extrêmement surpris de trouver leur fille, qu'ils avaient laissée au lit dans la position où elle était couchée depuis plusieurs années, assise à terre et filant avec la quenouille de sa mère. Je demandai si elle mangeait ou buvait, si elle avait quelquefois des évacuations naturelles. On me répondit qu'elle émiettait de temps en temps dans la paume de sa main un morceau de pain d'orge, comme on le fait pour donner aux petits poussins, et qu'elle introduisait une des miettes dans sa bouche où elle la promenait avec sa langue; qu'elle suçait ensuite un peu de lait ou d'eau dans le creux de sa main; qu'elle faisait cela une ou deux fois par jour, et même seulement lorsqu'on l'y obligeait; que ses évacuations étaient proportionnées à ce qu'elle avalait; qu'elle n'essayait jamais de parler; que ses

mâchoires étaient encore serrées, ses jarrets aussi tendus qu'auparavant et ses yeux toujours fermés. En soulevant ses paupières je trouvai que l'iris était tourné en haut vers le bord de l'os frontal. Son teint était pâle, sa peau ridée et sèche et tout son corps amaigri.

On ne trouvait son pouls qu'avec la plus extrême difficulté. Elle paraissait sensée et traitable sur tous les articles, excepté sur celui de la nourriture; car, à ma demande, elle fit ses divers exercices ; elle fila, elle se traîna sur son derrière autour des murs de la chambre en s'aidant de ses mains ; mais lorsqu'on la priait de manger, elle témoignait la plus grande répugnance ; elle pleurait même avant de céder et, lorsqu'elle obéissait enfin, elle ne prenait qu'une miette de pain et une demi-cuillerée de lait, comme on l'a dit tout à l'heure. A tout prendre, son existence ne paraissait guère moins extraordinaire cette fois que dans ma première visite à l'époque où, pendant plusieurs années, elle n'avait pas avalé la moindre particule. J'attribuai son amaigrissement et son teint hâve, en un mot le changement de son apparence, à ce qu'elle dépensait trop de salive en filant du lin, et je recommandai en conséquence qu'on la bornât à filer de la laine, qu'elle filait avec autant de dextérité que le lin.

Diderot a rapporté le cas d'un alchimiste, nommé Duchanteau, qui pensait qu'après quarante jours de privation de nourriture, en ne buvant que son urine, il produirait la pierre philosophale « par cohobation du supérieur et de l'inférieur ». Duchanteau supporta ce régime pendant vingt-six jours et ne mourut pas. La dernière urine, d'odeur balsamique, fut conservée par la Loge des Amis réunis jusqu'à la Révolution.

En 1790, plusieurs savants de Genève étudièrent une jeune fille des environs, nommée Joséphine Durand, qui, à la suite de plusieurs infirmités et maladies, était arrivée à vivre à peu près sans boire et sans manger; du moins, elle avait été pendant quatre mois sans prendre aucune nourriture, ni liquide, ni solide. Ses mâchoires étaient convulsivement serrées et s'opposaient à l'introduction de toute espèce d'aliment ; l'arrachement d'une dent avait ouvert seul une voie à une petite quantité de liquide qu'on faisait pénétrer avec peine, et à des époques très éloignées les unes des autres. L'action du système digestif s'était éteinte graduellement :

l'aveuglement était survenu, et une double paralysie avait privé de toute sensibilité et de tout mouvement les parties inférieures du corps depuis le diaphragme, à l'exception du gros orteil, qui jouissait encore d'une faible contractilité.

Voici quelques extraits du rapport que ces savants firent insérer dans la *Bibliothèque britannique*.

Notre première visite eut lieu le 29 juin de cette année 1790. Nous nous rendîmes avec M. Albert, au village de Lamothe, situé à une petite lieue au sud de celui de Viri, dans la pente méridionale du mont de Sion.

Personne dans la maison qu'habite Joséphine Durand ne s'attendait à nous voir, et cette surprise était dans nos intentions; nous entrâmes de suite dans la chambre qu'elle occupe et nous nous assîmes auprès du lit de misère sur lequel elle est depuis plus de quatre ans, couchée sur le dos, dans la même attitude. Elle reconnut à l'instant son chirurgien au son de sa voix et parut lui savoir beaucoup de gré de sa visite.

Là, nous commençâmes une suite d'observations et de questions auxquelles elle répondait avec beaucoup de justesse et de complaisance. Elle parle assez distinctement quoique sa mâchoire soit serrée depuis longtemps; mais elle parle toujours à voix basse, c'est-à-dire des lèvres et de la langue seulement, sans que la glotte fasse aucune vibration ni que le larynx entre pour rien dans la production des sons.

Nous nous attendions à contempler en quelque sorte un squelette en considérant cet être infortuné. et nous fûmes très surpris de trouver à son visage un embonpoint à peu près ordinaire. Nous le fûmes davantage lorsqu'en considérant ses extrémités inférieures frappées depuis longtemps de la double paralysie du sentiment et du mouvement et que nous croyions atrophiées, nous leur trouvâmes une consistance musculeuse et une chaleur naturelle; et quoiqu'elle n'ait aucun sentiment à la surface de la peau depuis les côtes jusqu'aux pieds, elle se plaint souvent de la sensation de froid dans ses extrémités inférieures. Sa peau était moite; son pouls était égal et plus élevé qu'on aurait pu le présumer d'après son état; il faisait 88 à 90 pulsations dans la minute. Elle tient ses bras hors du lit et n'en a point perdu l'usage; nous la priâmes de nous serrer la main pour juger de sa force, qui nous parut peu considérable.

Son teint n'est ni livide ni d'une pâleur extraordinaire; la peau de son abdomen est fortement déprimée et se rapproche beaucoup de la colonne vertébrale...

Ses paupières sont paralysées... elle a l'odorat très fin... elle a l'ouïe très fine...

Quoiqu'elle ne fasse depuis longtemps que peu ou point d'usage de l'organe du goût, il paraît que cet organe s'est conservé chez elle. Chaque fois qu'elle a essayé d'introduire quelque aliment par l'ouverture que forme sa dent arrachée, elle a toujours éprouvé la sensation des saveurs dans sa perfection. Ses dents sont d'ailleurs très blanches et sans tuf; son haleine est sans odeur et l'intérieur de ses lèvres est légèrement humecté.

Son tact s'est singulièrement perfectionné depuis qu'elle a perdu l'usage de la vue; elle reconnaît fort bien au toucher diverses pièces de monnaie en cuivre et en argent.

Ses facultés intellectuelles n'ont pas souffert la moindre altération, malgré celle de ses organes : sa mémoire en particulier est extrêmement fidèle... elle dort quelquefois et son sommeil est souvent accompagné de songes.

Le caractère moral de cette créature malheureuse inspire un vif intérêt et une véritable admiration. Sa patience et sa résignation sont extrêmes, comme ses maux l'ont été.

Gisante depuis quatre ans, couchée sur le dos dans la même attitude, tourmentée de douleurs et quelquefois de la faim et de la soif pendant des intervalles qui durent souvent plus d'un mois, réunissant en quelque sorte dans sa personne l'abrégé de toutes les misères, elle ne voulait pas que nous la plaignissions; elle cherchait à nous prouver qu'il y avait beaucoup de gens peut-être encore plus malheureux qu'elle.

Elle fit, à notre demande, l'essai d'avaler environ une demi-cuillerée d'eau pure; expérience qui la fatigue et l'incommode toujours plus ou moins. On fit couler le liquide par l'ouverture de la dent; la déglutition en parut difficile et douloureuse et sa présence dans l'estomac occasionna dans l'instant une convulsion qui repoussa toute l'eau au dehors. Cette expérience fut suivie d'une sorte d'angoisse qui dura plus d'un quart d'heure en diminuant par degré.

Le père, la mère, l'oncle et une sœur cadette de la malade étaient dans la chambre, y allaient et venaient pendant notre visite. Ce sont de bons paysans qui paraissent à leur aise et qui n'acceptent jamais rien des personnes que la curiosité conduit chez eux. Nous leur fîmes diverses questions sur son état habituel; voici les informations que nous reçûmes.

Ils affirment tous qu'elle vit sans boire ni manger et qu'elle n'est sujette à aucune espèce d'évacuation. Lorsqu'elle a longtemps lutté contre la soif, elle se résout enfin à avaler une demi-cuillerée d'eau qui ressort à l'instant, mais dont le contact passant dans l'œsophage apaise jusqu'à un certain point le besoin qui la tourmente.

A l'époque de notre visite, il y avait environ quinze jours, nous dit-on, qu'elle n'avait avalé d'eau et elle ne se plaignait pas de la soif. Elle est quelquefois deux ou trois mois sans ressentir ce besoin.

Nous avons appris que, rigoureusement attachée aux pratiques de la foi catholique, elle communie assez fréquemment, environ une fois le mois. Elle reçoit alors un fragment d'hostie tel qu'il peut passer par l'ouverture de sa dent arrachée, et la présence de cette petite quantité de solide dans l'œsophage ne paraît pas y exciter les mêmes convulsions que produit l'action du liquide.

On nous dit qu'il y avait trois ans et demi qu'on n'avait fait son lit, changé sa chemise. On change seulement son drap supérieur tous les deux mois... On n'éprouve cependant pas, ni dans la chambre qui est très petite, ni auprès de son lit, aucune mauvaise odeur. Elle répugne à changer de linge parce que la dernière fois qu'on fit cette opération, son dos était écorché et qu'une partie de sa peau resta attachée à sa chemise, ce qui accrut beaucoup les douleurs de la situation. Elle demeure constamment couchée sur le dos, et ses parents craignent de la remuer, de peur, disent-ils, de la casser en deux parce qu'il paraît que ses vertèbres sont ankylosées.

Autrefois, on soumettait les fiévreux à une diète absolue, ce qui amenait quelquefois des accidents très graves sur certaines parties de l'organisme. Velpeau raconte [1] avoir vu se produire la perforation de la cornée sur un militaire privé de tout aliment pendant six semaines, pour une fièvre typhoïde à Tours, en 1818. Il en observa un second cas au Val-de-Grâce, en 1820, chez un soldat arrivé au quarantième jour d'une fièvre typhoïde et tenu à l'abstinence complète.

En 1829, en Amérique, un illuminé nommé Reuben Kelsey, âgé de quatre-vingt-sept ans, déclara un jour qu'il ne voulait plus prendre de nourriture. Son jeûne commença le 2 juillet. Pendant les six premières semaines, il se rendait tous les matins à la fontaine, se lavait la figure et la tête et prenait quelques gorgées d'eau. Le onzième jour de son jeûne, il déclara ne s'être jamais trouvé aussi bien, ni aussi fort depuis longtemps. Pendant les quarante-deux premiers jours, il faisait quotidiennement une promenade à pied et passait une partie de la journée dans les bois. A partir de ce moment, ses forces commencèrent à décliner et il mourut, le 24 août, après avoir

1. *Dictionnaire de Médecine*, t. IX, article *Cornée*.

passé cinquante-trois jours sans prendre de nourriture. Sa peau était toute noire et son aspect horrible.

En 1831, Guillaume Granié se laissa mourir de faim dans les prisons de Toulouse. Il vécut jusqu'au soixante-troisième jour sans avoir pris autre chose que de l'eau. A sa mort, il ne pesait plus que vingt-six kilogrammmes.

Le docteur Fournier dit, dans son *Dictionnaire des Sciences médicales*, qu'il a connu à Paris un écrivain distingué restant parfois des mois entiers sans prendre autre chose que des boissons émollientes, tout en vivant comme tout le monde [1].

Il y a quelques années, un aliéné du service du Dr Simons, dans un asile d'Allemagne, est resté douze jours sans prendre aucun aliment, pas même de l'eau. Le douzième jour, il commençait à être affaibli et à avoir des syncopes. Son état de faiblesse l'empêchant de faire beaucoup de résistance, on lui ingurgita, par la sonde, du lait et des œufs crus. Le lendemain, il se remit à manger. Les organes n'avaient été nullement altérés par une si longue inanition. Il avait perdu quatorze kilogrammes de son poids, ce qui fait un kilogramme et un seizième par jour. Dans les cas analogues, mais le sujet n'étant pas privé d'eau, la perte est ordinairement d'un demi-kilogramme par jour.

En 1896, les journaux scientifiques parlèrent beaucoup d'une femme de quarante-cinq ans, Zélie Bouriou, veuve

1. J'ai trouvé encore relaté, sans date, dans des ouvrages de médecine, les deux cas suivants :

Une jeune fille de seize ans, ayant avalé une certaine quantité d'acide sulfurique, eut une oblitération complète de l'œsophage, sept mois après l'accident, et vécut encore seize jours, se plaignant, non de la faim, mais de la soif.

Huit mineurs restèrent ensevelis dans les houillères de Bois-Monzil, pendant cent trente-cinq heures, soit plus de cinq jours, n'ayant pour toute nourriture que deux verres de vin et une demi-livre de pain qu'ils partagèrent. Ils purent trouver de l'eau qui apaisa leur soif, et, quand on les retira de leur tombeau, ils déclarèrent que cette longue abstinence leur avait été peu pénible.



Gassou, qui, à cette époque, n'avait, dit-on, pris aucune nourriture depuis neuf ans.

Cette femme, originaire de la Verrerie, petit hameau d'une centaine d'habitants de la commune de Paussac-et-Saint-Vivien, avait perdu, en quelques années, son mari et ses quatre enfants. A la suite de ses malheurs, elle prit une maladie nerveuse et cessa de boire et de manger; elle avait alors trente-cinq ans. Le docteur Lafont la décida à entrer à l'hôpital de Bourdeilles, le 9 mars, et elle en sortit le 12 juillet. Pendant cette période de cent vingt-cinq jours, où elle fut soumise à une étroite surveillance, on constata qu'elle n'avait pris, à de longs intervalles, d'autres aliments qu'un peu d'eau panée qu'elle rejetait immédiatement.

Un journaliste, qui était allé la voir à l'hôpital, donnait les détails suivants :

C'est une grande femme brune, maigre, sèche, aux yeux noirs très brillants, à la voix forte, un peu criarde.

Je l'ai vue dans la chambre où le Dr Lafont l'a placée en observation sous la surveillance des religieuses ; cette pièce, dépendance de l'hôpital, est très sommairement meublée : un lit de fer, une table de nuit, une chaise et une grande table. Dans un tiroir de cette table, on a placé quelques morceaux de sucre et une épaisse tranche de pain renouvelée chaque jour. Les morceaux de sucre sont comptés, le pain pesé minutieusement matin et soir. Depuis le 9 mars, jour de l'entrée à l'hôpital de Zélie Bouriou, il n'a pas manqué une miette de l'un, pas une parcelle des autres.

Quoique notre héroïne ait, comme on dit, la langue bien pendue, je n'ai pas pu en tirer grands renseignements; elle ne parle, en effet, que le patois périgourdin et comprend à peine le français.

Les détails ne m'ont pas manqué cependant sur cette singulière femme, dont tout le pays connaît l'histoire et dont le jeûne, vrai ou simulé, défraie depuis plus de huit ans toutes les conversations. Voici ce qu'on m'a raconté sur Zélie Bouriou :

Mariée à un petit cultivateur, Guillaume Gassou, qui était sacristain de sa paroisse, elle avait eu quatre enfants, tous morts aujourd'hui. Il y a quelques années, elle donna des signes évidents d'aliénation mentale, fut en proie à de fréquentes hallucinations.

Elle raconta, entre autres visions, que Dieu lui était apparu et lui avait montré Guillaume Gassou mêlant du poison aux aliments de sa femme et de son beau-père. Peu de temps après, le père Bouriou mourut ; sa fille fut convaincue qu'il avait été empoisonné par



Fig. 1. — Zélie Bouriou.

son mari. C'est à peu près à cette époque que remonte le commencement de son jeûne.

Elle revint à la raison, perdit son mari, mais continua à ne prendre aucun aliment; c'est, du moins, la conviction de tous ceux qui l'ont connue depuis bientôt neuf ans. Il n'est pas un boulanger, pas un boucher, pas une fermière qui lui ait fourni, depuis cette époque, la moindre quantité de pain, de viande ou de lait. Elle allait fréquemment en journée pour aider aux travaux des champs ou pour laver du linge. A l'heure des repas, quand les autres femmes se mettaient à table, elle se reposait, refusant obstinément toute nourriture.

Zélie Bouriou a, dans son village et dans les environs, des parents, des amis, des ennemis même; personne n'a pu la prendre en flagrant délit de mensonge : tout le monde est convaincu qu'elle jeûne réellement! De là, deux légendes contradictoires : l'une mise en circulation par un curé du pays, qui voyait dans la veuve Gassou une bienheureuse, une sainte choisie par Dieu pour un miracle; l'autre qui représentait la jeûneuse comme possédée du diable. Quelques sceptiques se contentaient de nier, sans preuves du reste, ce jeûne invraisemblable, mais ils étaient en infime minorité.

Le séjour de Zélie Bouriou à l'hôpital de Bourdeilles s'est passé sans incidents. Malade pendant quelques jours de l'influenza, elle est à présent complètement remise. Elle a repris toute son animation, toute sa vivacité. L'attention dont elle est l'objet ne paraît pas l'importuner, il s'en faut. Elle parle (toujours en patois) de son jeûne avec une certaine fierté et répète, lorsqu'on lui demande les motifs de son abstinence : « Je ne pourrais pas avaler seulement gros comme cela d'aliments » et elle montre la tête d'une épingle.

Pendant que j'étais près d'elle, une marchande de gâteaux est venue se mêler aux curieux et a fait passer sous les yeux de la jeûneuse ses croquets les plus appétissants, ses pains d'épices, et lui a demandé si elle n'en désirait pas.

— Non! a répondu Zélie. Ah! si j'avais encore mes pauvres enfants, je vous en prendrais pour eux.

Et les larmes lui sont venues aux yeux, à ce souvenir. Presque aussitôt après, du reste, avec une surprenante mobilité, elle redevenait gaie et se remettait à jaser avec les visiteurs.

A voir bavarder cette femmes aux pommettes roses, aux lèvres colorées, on ne croirait pas se trouver en présence d'un être privé de toute nourriture depuis plusieurs années peut-être, en tout cas depuis deux semaines sûrement, jeûne suffisant d'ordinaire pour anémier les plus robustes.

A l'en croire, d'ailleurs, ce n'est pas le sang qui manque à Zélie Bourion; elle ne trouve, en effet, rien de mieux pour dissiper les

maux de tête dont elle est parfois atteinte que de se faire aux gencives de fortes piqûres avec des aiguilles. A la suite de ces saignées, elle se déclare complètement soulagée. Tout cela est bien étrange !

La même année, on signalait une autre femme à Belle-Isle-en-Mer, M[lle] Marie-Josèphe Seveno, qui, elle, n'aurait rien pu avaler depuis vingt ans. Elle préparait les repas de sa famille; mais, au moment où l'on se mettait à table, elle se bornait à regarder manger les siens.

En 1900, M. Gaston Méry écrivait, à propos d'un article paru sur la dormeuse de Thenelles, dont nous parlerons plus tard :

Je connais une autre femme, dont on ne parle jamais, et dont le « cas », qui dure également depuis dix-sept ans, ne me paraît pas moins extraordinaire que celui de la dormeuse de Thenelles.

On pourrait l'appeler « la jeûneuse d'Hottot », du nom du joli village normand où elle habite à deux pas de Caen. Marguerite Bouyenval dort toujours, mais elle mange. Rose Savary, au contraire, ne dort jamais, mais elle ne mange pas.

Rien n'effacera en moi le souvenir de l'entretien que j'eus avec cette jeûneuse — qui est, en même temps, une sainte...

La voiture qui m'amena s'arrêta devant une forge qui, parmi les façades des maisons blanches et toutes luisantes de soleil, faisait un trou noir au fond duquel on apercevait des ombres qui s'agitaient dans des lueurs.

Un des forgerons vint à ma rencontre et me conduisit au fond d'une cour, entourée d'une haie fleurie. Là, debout sur le seuil d'une petite chaumière tout habillée de fleurs grimpantes, une paysanne en bonnet m'accueillit. Elle me fit traverser une pièce carrelée, dans laquelle une petite vieille, près de la cheminée, faisait marcher un rouet.

Puis elle ouvrit une porte, et je me trouvai dans une chambre étroite, éclairée seulement par une petite fenêtre aux rideaux demi-clos.

Dans une sorte d'alcôve, Rose Savary, étendue sur son lit, me salua d'un sourire de ses yeux.

Ce fut comme une vision dont je garde une impression d'une douceur infinie, l'impression d'un visage blanc, blanc d'ivoire, blanc de lis, blanc de neige, plus blanc encore sous le bandeau noir des cheveux, mais non pâle... La pâleur peut avoir sa grâce, mais c'est une grâce toute physique. Le visage de Rose Savary

n'est pas pâle; il est blanc. Il est le reflet, à travers la chair diaphane, d'une âme absolument pure...

Les mains longues et fines, presque transparentes, étaient croisées sur la poitrine. Et toujours les yeux souriaient, des yeux expressifs, voilés de longs cils, au fond desquels scintillait une petite flamme lointaine.

Oppressée, la jeûneuse, d'une voix éteinte, me disait sa vie.

Elle a quarante-deux ans. Je ne lui en supposais pas plus de vingt-huit. Depuis 1883, elle est couchée. C'est à se demander si le temps, pour elle, n'a pas cessé de couler depuis cette époque, et si, lorsqu'elle guérira, elle ne reprendra pas son existence à l'âge qu'elle avait quand elle tomba malade.

De quoi souffre-t-elle? C'est une sorte d'arrêt des fonctions de l'estomac. Elle ne peut rien digérer.

Ce qui est horrible, c'est que, parfois, elle éprouve la sensation de la faim.

— Ces jours-là, me disait la paysanne en bonnet, nous sommes au désespoir. Car, que faire? Si nous cédons à ses prières, à peine a-t-elle avalé ce que nous lui avons donné, que ses souffrances augmentent et la torturent affreusement.

Une fois, cette sensation de faim devint si intense et les supplications de la malade furent si instantes, qu'on n'eut pas le courage de résister. On lui donna une fraise dans un peu d'eau sucrée. Deux jours plus tard, après une recrudescence de douleur, Rose rendit la fraise absolument intacte.

Dans les premières années de sa maladie, la jeûneuse fut conduite à Paris, où de grands médecins l'examinèrent et tentèrent de la guérir. Leurs efforts restèrent sans résultat. On la ramena alors à Hottot, et, depuis ce temps, elle n'a pas bougé du lit aux rideaux blancs, moins blancs que son visage...

Rappelons encore que dans beaucoup de maladies, notamment dans l'anorexie nerveuse, qui survient surtout chez les jeunes filles, les malades sont absolument sans appétit et restent quelquefois plusieurs mois sans manger ou en ne mangeant presque rien.

Le docteur Bonheur a soigné, pour des vomissements incoercibles, une jeune fille qui avait de l'appétit, mangeait et buvait, mais vomissait instantanément tout ce qu'elle prenait. Pendant plus d'un an, on ne pouvait dire de quoi elle vivait; cependant, malgré sa maigreur, elle avait continué de mener la vie ordinaire, conservant des apparences hors de proportion avec son jeûne involontaire, et elle finit par guérir, à la suite d'un voyage prolongé.

Le bureau de statistique du gouvernement de Pskov, en Russie, signale, dans son rapport de l'année 1898, un procédé qu'emploient les paysans de cette contrée pour résister aux disettes fréquentes dont ils sont les victimes.

Ce procédé s'appelle la *lëjka* ou le couchage (du verbe *lëja* être couché) et est ainsi décrit :

A peine le chef de famille s'aperçoit-il, vers la fin de l'automne, qu'une consommation normale de sa provision de blé ne le mènera pas jusqu'à la fin de l'année agriculturale, qu'il prend des dispositions pour en diminuer fortement la ration. Mais, sachant par expérience que, dans ce cas, il lui sera difficile de conserver à leur hauteur normale sa santé et surtout la force physique nécessaire pour les travaux du printemps, il se plonge, lui et sa famille, dans la lëjka, c'est-à-dire que, tout simplement, tout le monde va rester couché sur le poêle pendant quatre ou cinq mois, se levant seulement pour chauffer la hutte ou pour manger un morceau de pain trempé dans de l'eau ; il tâche de remuer le moins possible et de dormir le plus qu'il peut. Allongé sur son poêle, conservant la plus complète immobilité, cet homme n'a qu'un seul souci, celui de dépenser le moins possible de sa chaleur animale; pour cela il tâche de moins manger, de moins boire, de moins remuer, en un mot, de moins *vivre*. Chaque mouvement superflu doit fatalement se répercuter dans son organisme par une dépense superflue de chaleur animale, ce qui, à son tour, appellera nécessairement une recrudescence d'appétit qui l'obligera à dépasser le minimum de consommation de son pain, minimum qui seul lui permettra de conserver sa provision de blé jusqu'à la récolte nouvelle. L'instinct lui commande de dormir, dormir et encore dormir. L'obscurité et le silence règnent dans la hutte où, dans les coins les plus chauds, hivernent, seuls ou entassés, les autres membres de la famille.

La *lëjka* n'est pas un fait temporaire, passager ou accidentel, mais tout un système élaboré par une série de générations de paysans et parfaitement rationnel comme on va le voir.

IV

Malgré les nombreux faits de ce genre observés depuis des siècles et dont nous venons de rappeler les principaux, la

science orthodoxe refusa longtemps d'accepter la possibilité d'un jeûne de quelques jours.

Longet, qui professa pendant bien des années la physiologie à la Faculté de médecine de Paris, disait encore, dans la troisième édition de son cours, publiée en 1869 :

Nous n'avons pas rapporté les cas d'abstinence prolongée pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, plusieurs années. Nous croyons que, si l'on fait la part de l'exagération, *ces cas rares se réduisent à néant.* La faim est une fonction tout animale dans laquelle l'esprit ne joue aucun rôle; or, comme chez les animaux, la mort arrive fatalement en assez peu de jours dans les cas d'inanition [1], il nous paraît impossible qu'il en soit autrement chez l'homme.

Il fallut, non plus des observations, mais des expériences, pour vaincre cette résistance de l'enseignement officiel.

La première fut faite, en 1880, par un médecin anglais domicilié à New-York, le docteur Tanner.

Il prit l'engagement de s'abstenir de toute nourriture pendant quarante jours et de ne boire que de l'eau pendant ce laps de temps.

L'expérience commença le 28 février, Pendant les quatorze premiers jours, le docteur ne prit rien, pas même de l'eau ;

1. Cela dépend des animaux. M. Henri Bruyère rapporte, dans *La Nature* du 24 août 1901, que les serpents peuvent supporter de très longs jeûnes sans paraître en souffrir et qu'il a observé lui-même des Pélopholes de Madagascar qui restaient deux, trois, et même quatre ans, sans manger. L'un d'eux, mesurant 2 mètres et pesant 4 kilogrammes, mourut au bout de *quatre ans et un mois de jeûne absolu* sans avoir perdu beaucoup de son poids.

On admet généralement que le chien peut résister 35 jours; le chat, le cheval et l'homme, une vingtaine de jours; une souris de 2 à 3 jours seulement.

Les animaux à sang-froid qui ont la température du milieu ambiant ou ne présentant que quelques degrés au-dessus de cette température résistent mieux que les animaux à sang chaud à température constante variant entre 35 et 40°.

Les animaux hibernants tels que l'écureuil, la marmotte et la chauve-souris sont alternativement à sang chaud et à sang froid. Pendant l'hibernation, les combustions sont très faibles, les tissus se consument très peu, très lentement; car, en dehors du travail du cœur et des poumons, ces animaux ne dépensent rien pendant leur engourdissement qui dure des mois entiers. C'est pour cela que leur température s'abaisse.

il avait perdu douze kilogrammes de son poids. Il se mit alors à boire de l'eau et, après quatre jours de libations aqueuses, il regagna deux kilogrammes, qu'il reperdit bientôt.

Tous les jours, il dormait de seize à dix-huit heures.

Le samedi 7 août, à midi, les quarante jours de jeûne étaient terminés; il avait conservé toute son intelligence et son activité. Il se mit à manger du lait, du melon, du vin, un beefsteak, et les digéra facilement.

Le poids total qu'il avait perdu était de dix-huit kilogrammes, et il avait absorbé vingt et un kilogrammes d'eau pendant la durée de son expérience [1].

Le docteur Tanner avait parié 5000 dollars (25 000 francs) qu'il sortirait victorieux de l'épreuve. Il les gagna, et son succès fit surgir immédiatement de nombreux imitateurs. Battandier à Vesoul, Savonay à Alger, Alex. Jacques à Londres, Simon à Bruxelles, jeûnèrent plus ou moins longtemps et admirent, moyennant payement, le public à les contempler; mais les recettes furent maigres, et c'est à peine si l'on parla d'eux. Il en fut de même pour un Italien, Alberto Montazzo, qui avait offert de se soumettre à une expérience de six mois.

Deux autres Italiens, Succi et Merlatti, furent plus heureux et, s'ils ne s'enrichirent pas, ils devinrent au moins célèbres et eurent la satisfaction de se voir étudiés par des savants.

Succi était alors âgé de trente-cinq ans. C'était un homme un peu maigre, de taille moyenne, le squelette et les muscles bien développés; tous les organes des sens fonctionnaient normalement, et sa sensibilité générale, examinée avec l'esthésiomètre de Weber, ne présentait rien d'anormal. Dans sa famille, on n'avait jamais constaté de maladie nerveuse; ceux qui le connaissaient depuis son enfance déclaraient l'avoir toujours tenu pour un homme d'un cerveau bien équilibré. Cependant, comme il était d'un caractère vif et irritable et qu'il professait des théories peu d'accord avec les opinions

1. Figuier, *Année scientifique*, 1880.



vulgaires, il fut deux fois enfermé dans un asile d'aliénés, à Rome, et deux fois relâché au bout de peu de temps.

Il avait beaucoup voyagé, surtout en Afrique, et c'est dans un de ces voyages qu'il a commencé, en 1877, la série de ses jeûnes. Il eut les fièvres d'Afrique et s'aperçut, à ce moment, que certains sucs végétaux qu'il prenait pour combattre ces fièvres lui permettaient de s'abstenir de toute nourriture, tout en poursuivant ses excursions. (Je reviendrai plus tard sur ce remède, qu'il appelait sa liqueur de Zanzibar.)

Il se soumit ainsi successivement à une vingtaine de jeûnes de plus en plus prolongés jusqu'en 1885, époque où il en fit un qui, dit-on, dura trente jours.

Il proposa alors, à Milan, de rester trente jours sans boire ni manger, en se faisant contrôler par des hommes de science. L'expérience eut lieu et le docteur Luigi Bufalini, membre de la commission de contrôle, a publié son rapport, dont nous extrayons les passages suivants:

On a nettement constaté qu'il n'y avait eu aucune supercherie.

Contrairement à ce qui se passe ordinairement dans les jeûnes prolongés, l'intelligence de Succi est restée lucide, son aptitude aux diverses occupations très complète et sa force musculaire égale à celle d'un homme qui se nourrit bien.

Succi a pris son dernier repas le 18 août 1886, à midi, et le soir avant de se coucher, il avala une certaine quantité de sa liqueur.

A partir de ce moment, il ne mangea plus rien, mais but en moyenne 850 grammes environ d'eau par jour[1]. Il en rejetait, par

1. Pendant ses trente jours de jeune, Succi a bu 7 kilogrammes d'eau de Vichy, 12 kilogrammes d'Hunyadi Janos et 16 kilogrammes d'eau pure. M. Gley a fait, à ce sujet, dans la *Revue scientifique* les observations suivantes :

« Bien des expériences ont démontré et tous les physiologistes admettent maintenant que la privation d'eau est pour beaucoup dans les graves désordres de l'inanition. Des grenouilles placées sous des cloches avec du chlorure de calcium (*anhydrisées*) meurent en présentant des troubles de la circulation et de la respiration (ralentissement des battements du cœur, dyspnée), des troubles de la sensibilité et des contractions tétaniques; en même temps il se produit des altérations des globules rouges. Il est d'ailleurs incontestable que l'absorption d'eau permet de prolonger le jeûne. Déjà, mais sans l'établir définitivement, — car les résultats de ces expériences sur ce point ne furent pas toujours identiques, — Chossat avait entrevu le fait. Je puis, à ce sujet, citer une expérience toute récente, à laquelle il m'a été donné d'assister, et



Fig. 2. — Portrait de Succi.

vomissement volontaire, environ 250 grammes, de sorte qu'en définitive il absorbait quotidiennement 600 grammes d'eau. La substance vomie était constituée par un liquide à peine trouble et par un sédiment de mucus et de cellules épithéliales provenant des premières voies digestives.

La quantité d'urine émise chaque jour a été en moyenne de 408 grammes, jamais plus de 500 grammes.

L'urée excrétée a été scrupuleusement dosée tous les jours. Elle a été au minimum de 10 grammes quand Succi restait au repos, et au maximum de 29 grammes après des exercices violents.

Succi a eu trois évacuations par le rectum pendant son jeûne, le troisième, le dixième et le vingt-septième jour. Au dixième jour, les fèces contenaient des cristaux d'acides gras et de phosphaste tribasique, de la matière colorante, des cellules épithéliales de l'intestin et des fibres musculaires, reste évident du dernier repas. Les matières du vingt-septième jour ne comprenaient plus aucune trace de ces résidus d'alimentation.

Toutes les autres sécrétions ont été abolies. Succi n'a jamais transpiré, même après une course de sept kilomètres. Il ne s'est pas mouché et n'a pas craché pendant la durée de son jeûne.

La température moyenne a été de 37°, les respirations de 21 par minute, les pulsations de 71.

qu'il m'est permis de rapporter sommairement, expérience exécutée au laboratoire de physiologie de la Faculté de médecine par M. Laborde. M. Laborde prend deux chiens de même poids et, le même jour, les soumet tous les deux à la diète absolue; seulement le second peut boire de l'eau *ad libitum*. Or le premier chien mourut le vingt et unième jour du jeûne; le *quarantième* jour, le second était bien vivant, très amaigri sans doute, et offrant quelques symptômes inquiétants, mais alerte encore, répondant aux appels et aux caresses, et le regard vif. Il buvait en moyenne environ 100 grammes d'eau par jour. L'expérience fut interrompue à ce moment, car M. Laborde voulait voir comment ce chien réparerait les pertes qu'il avait subies. Ce fait très simple, débarrassé de toute complication expérimentale, n'est-il pas des plus démonstratifs? Notons enfin que, par l'absorption d'une certaine quantité d'eaux très riches en matières salines, comme l'eau de Vichy et l'eau d'Hunyadi, M. Succi se gardait contre les accidents très graves qui résultent de la privation des sels contenus dans les aliments solides. Ces accidents, on le sait, consistent surtout en des troubles profonds du système nerveux (*déminéralisation*). »

L'eau entre pour les deux tiers dans la composition de notre organisme. Elle s'élimine constamment par la peau, les muqueuses digestives et respiratoires, par le rein et diverses autres glandes; il faut donc la remplacer incessamment et l'homme a besoin d'en absorber en moyenne trois litres par 24 heures. Une grande partie est fournie par les aliments; le fromage en contient 370 p.100; la viande, le poisson et les fruits 700; la salade 940, et le riz seulement 90.

Succi pesait, au commencement de l'expérience, 61^{k},300; son poids a subi une diminution totale de 13^{k},100, soit de 441 grammes par jour[1].

Le 18 septembre, date à laquelle son jeûne s'est terminé, toutes ses facultés physiques et intellectuelles étaient absolument normales, malgré les exercices violents auxquels il s'était livré et qui paraissaient n'avoir entraîné aucune fatigue.

Les organes de la vision notamment étaient en aussi bon état le trentième jour du jeûne que le premier, ce qui est en contradiction avec tout ce que l'on enseigne sur la grande influence qu'exerce sur ces organes le fonctionnement stomacal et sur ce qu'on connaît des effets de l'irradiation sur la nutrition de la cornée et sur l'élascité des tissus et, par suite, sur le mécanisme de l'accommodation.

Le docteur Bufalini conclut ainsi :

Un organisme qui, par défaut absolu de nutrition, ne reçoit ni carbone, ni azote, ni hydrogène, continue cependant à excréter jusqu'à la fin de l'acide carbonique, de l'eau, de l'acide urique, et cela aux dépens de sa propre substance. La régression organique se poursuit, et la progression ne peut se faire, puisque les échanges moléculaires ne s'accomplissent qu'à la faveur des albumoïdes préexistants dans le sang et les humeurs parenchymateuses. Eh bien! chez Succi, on voit cette élimination urique se ralentir et le poids ne diminue que d'une façon minime (441 grammes par jour). Il est certain que la régression organique a été presque enrayée, et l'échange moléculaire entre les albuminoïdes aboli.

Je ne puis m'expliquer des résultats si surprenants qu'en cherchant le secret du jeûneur dans son *grand sympathique*. Je crois que Succi a un système nerveux trophique tout à fait spécial et grâce auquel ce travail moléculaire intime de la nutrition peut être, sinon suspendu, du moins fortement diminué. Succi a vécu à ses dépens, mais il consomme très peu; telle est ma conclusion. Comme on le voit, j'admets une névropathie réelle portant sur le système ganglionnaire.

Un fait me paraît souverainement précieux pour appuyer ma thèse, celui qui a trait à l'intégrité de la vision. Si les cornées de Succi sont restées intactes, s'il a échappé aux troubles profonds qu'ont si exactement notés des observateurs comme Brett, Magendie

1. Les expériences de Chaussat ont montré qu'un animal soumis à l'inanition meurt, en général, quand il a perdu un quart de son poids initial, ce qui a lieu généralement dans un délai de 15 à 18 jours en moyenne. Succi n'aurait donc plus eu que 2 kilogrammes à perdre quand il a cessé son jeûne.



et Chaussat, c'est que ces nerfs trophiques sont habitués à une consommation matérielle minime et ont pu continuer ainsi leurs fonctions.

Il y a évidemment chez cet homme comme une habitude de conservation qui lui permet d'assimiler beauconp, de perdre fort peu et d'emmagasiner, pour ainsi dire, des provisions pour la disette.

Succi vint ensuite à Paris. Quand il eut, à grand'peine, après un mois de démarches, réussi à constituer un comité, son impresario, le chevalier Lamparti, l'exhiba d'abord dans un appartement de la rue Le Peletier, avec un tourniquet. L'entrée coûtait 2 francs la semaine, et 1 franc le dimanche; malgré la modicité des prix, il n'y eut presque pas de visiteurs. Le malheureux passa alors à l'état d'annexe dans des établissements comme l'Olympia, l'Eden-Théâtre et les Montagnes russes, mais il n'eut pas plus de succès. C'est dans un de ces établissements que je l'ai vu et, comme j'étais à peu près seul avec lui, je pus causer assez longtemps. Il me parut très versé dans les sciences psychiques et d'un esprit parfaitement équilibré.

Tous ceux qui pouvaient s'intéresser, pour une raison ou pour une autre, à ce genre d'expériences s'étaient portés au Grand-Hôtel, où un peintre sicilien, Merlatti, s'était installé, à grand fracas, quelques jours auparavant, annonçant un jeûne de cinquante jours, sans l'absorption de la moindre liqueur, et de plus, amusant le public par ses saillies, tout en barbouillant des toiles pour charmer ses loisirs. C'est ainsi que les journaux du temps lui prêtèrent ce mot de la faim ou de la fin : « La splendeur de ce palais me fait oublier le mien. »

Il était, comme Tanner, très gros mangeur. Dans le dernier repas qu'il fit solennellement devant la foule assemblée, il dévora une oie grasse *avec son ossature tout entière*, un kilogramme environ de filet de bœuf, un kilogramme de légumes et, comme dessert, deux douzaines de noix, dont il croqua les coquilles.

On voit qu'il faisait ses provisions à l'intérieur[1].

1. L'action de vivre ainsi sur ses réserves est connue en médecine

V

D'après le Dr Bernheim, l'homme sain qui meurt après plusieurs jours de jeûne ne meurt pas d'inanition ; il est encore un colosse relativement au phtisique émacié qui se traîne pendant des semaines comme un cadavre ambulant, ou un convalescent de fièvre typhoïde qui n'a plus que la peau et les os et qui, cependant, va guérir. C'est donc *la faim qui tue et non l'inanition*, ou du moins *la faim qui tue avant l'inanition.* En effet, le fébricitant, le phtisique, l'anorexique, l'hystérique qui vomit et le sensitif qui s'auto-suggestionne n'ont pas faim. Et, d'autre part, si l'on veut interpréter les symptômes de la faim, l'agitation, puis la dépression, les hallucinations, l'insomnie, l'excitation furieuse suivie de stupeur et d'un collapsus terminal, on voit qu'il s'agit là d'une véritable névrose à laquelle les affamés succombent avant d'avoir eu le temps de mourir d'inanition.

Toute la question revient donc, pour pouvoir supporter un long jeûne, à s'y préparer graduellement ou à suspendre la faim par des procédés stupéfiants.

J. Acosta signalait déjà cette propriété des feuilles du tabac et de la coca du Pérou, dans son *Histoire naturelle des Indes* (t. IV. ch. XII) publiée à Séville en 1590, et l'amiral de Corbigny écrivait récemment qu'un marron astringent de l'Afrique équatoriale, la noix de Gourou ou de kola, très apprécié des habitants de ce pays pour ses propriétés reconstituantes, permet aux voyageurs de supporter sans fatigue la privation de nourriture et de longues marches sous un soleil énervant.

Le professeur Germain Sée, le Dr Rochard et le professeur Heckel (de Marseille) ont montré que la Kola et quelques autres aliments dits d'*épargne*, ayant pour base la *caféine*, supprimaient la sensation de faim, facilitaient le travail mus-

sous le nom d'*autophagie.* On en a des exemples curieux dans les bosses des chameaux et les fesses des Hottentotes, qui s'enflent dans l'abondance et se dégonflent dans la famine.

culaire et permettaient de le continuer sans fatigue en annulant l'essoufflement consécutif à l'effort.

Matthiole (*Commentaire sur Dioscoride*) attribue aux Scythes l'usage d'une herbe agréable au goût qui pouvait suppléer à la nourriture pendant dix à douze jours.

Beaucoup d'auteurs de l'antiquité, et en particulier Plutarque, prétendent que le philosophe Épiménide avait dormi pendant cinquante ans dans une caverne; d'autres, moins crédules, se bornent à dire qu'il vécut tout ce temps-là presque sans manger et un écrivain militaire du deuxième siècle avant notre ère donne même plusieurs recettes de préparations connues sous le nom de *Pâte d'Épiménide*, et qui entraient dans la composition des approvisionnements des places fortes; je les ai reproduites dans mon livre sur la Poliorcétique des Grecs.

Les préparations de cette nature étaient fort répandues, car Xiphilin (*In Severo*, ann. 206) dit que les Calédoniens et les Méates savaient « préparer une nourriture telle que, prise en boulette de la grosseur d'une fève, elle calmait la faim et la soif ».

La liqueur de Zanzibar qu'employait Succi était, on le voit, renouvelée des Grecs. Seulement le Dr Bernheim pense que cette liqueur, absorbée le premier jour, n'a pas suffi pour supprimer la sensation de faim pendant toute la durée du jeûne, mais qu'elle a produit une auto-suggestion capable d'annihiler les effets de cette névrose. Il raconte à ce propos que M. Debove, ayant suggéré à deux femmes hystériques endormies par lui l'absence de faim et l'ordre de ne pas manger, put les soumettre à un jeûne de quinze jours pleins, pendant lesquels elles ont bu mais n'ont ingéré aucun aliment solide. Ce jeûne, très bien supporté, aurait pu être prolongé encore pendant quinze jours, mais l'une des malades avait déjà perdu 3kg,200 et l'autre 5kg,200.

La théorie du Dr Bernheim avait déjà été formulée dans les *Prolégomènes* de l'Histoire universelle de Ibn Khaldoun, savant homme d'État du xve siècle, qui nous a laissé de pré-

cieux renseignements sur tout ce qui se rattache à la civilisation arabe[1].

« Les médecins se trompent, dit-il, en prétendant que c'est l'abstinence qui fait mourir : cela n'arrive jamais, à moins qu'on ne prive l'homme brusquement de toute espèce d'aliments; alors les intestins se ferment tout à fait et l'on éprouve une maladie qui peut conduire à la mort. Mais lorsque la chose se fait graduellement, et par esprit religieux, en diminuant peu à peu la quantité de nourriture, ainsi que font les Soufis, la mort n'est pas à craindre. La même progression est absolument nécessaire lorsqu'on veut renoncer à cette pratique de dévotion; car, si l'on reprenait brusquement sa première manière de se nourrir, on risquerait sa vie. Il faut revenir au point de départ, en suivant une gradation régulière, ainsi que cela s'était fait en le quittant. Nous avons vu des hommes qui supportaient une abstinence complète pendant quarante jours consécutifs et même davantage.

« Sous le règne du sultan Abou'l-Hacen, et en présence de nos professeurs, on amena devant ce prince deux femmes, dont l'une était native d'Algésiras et l'autre de Rouda. Depuis deux ans, elles avaient renoncé à toute nourriture, et, le bruit s'en étant répandu, on voulut les mettre à l'épreuve. Le fait fut complètement vérifié, et elles continuèrent à jeûner ainsi jusqu'à leur mort. Parmi nos anciens condisciples, nous en avons vu plusieurs qui se contentaient pour toute nourriture de lait de chèvre; à une certaine heure de chaque jour, ou à l'heure du déjeuner, ils tétaient le pis de l'animal. Pendant quinze ans, ils suivirent ce régime. Bien d'autres ont imité leur exemple. C'est un fait qu'on ne saurait révoquer en doute (p. 182). »

En résumé la machine humaine, comme la machine à vapeur, peut subsister longtemps sans être alimentée si aucune cause extérieure ne vient la détruire.

Si la machine ne travaille pas, comme dans les sommeils

1. Une traduction française des *Prolégomènes*, a été publiée en 1852 dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*.



léthargiques, elle peut résister très longtemps. C'est ce que prouve, en ce moment, Marie Boyenval qui dort à Thénelles (Aisne) depuis 19 ans.

Si, au contraire, la machine travaille, la théorie d'Ibn Khaldoun et de Bernheim paraît devoir être admise, en laissant toutefois subsister une inconnue. Quand l'individu, comme Zélie Bouriou notamment, ne consume pas ses réserves, où prend-il la force nécessaire pour accomplir les actes de sa vie quotidienne? Son organisme serait-il comparable à celui de certains végétaux qui poussent sur le roc, empruntant les éléments de leur vitalité à l'oxygène et à l'azote de l'air, et vivant, suivant l'expression populaire, de l'*air du temps?*

Albert de Rochas.

DISCOURS ANNUEL DU PRÉSIDENT

DE LA

SOCIÉTÉ DE RECHERCHES PSYCHIQUES DE LONDRES

En continuant à occuper cette place pour une nouvelle année, mon devoir est d'adresser un discours à la Société, et je le remplirais avec plaisir si j'avais eu récemment l'occasion de faire quelques recherches personnelles sur l'un des phénomènes importants auxquels s'intéresse la Société. Il me faut donc me borner à faire quelques observations générales sur certains aspects de nos études et à essayer d'examiner notre situation.

Dans ce but, je me propose de vous parler un peu sur chacun des points suivants, sans prétendre nullement épuiser chacun de ces sujets :

1° Les explications courantes de la lucidité et de la clairvoyance;

2° Les étranges phénomènes physiques qui accompagnent quelquefois l'état de trance;

3° Les idées auxquelles je me suis arrêté au sujet de ces facultés ultra-normales.

Je parlerai d'abord de la lucidité et de la clairvoyance pendant l'état de trance; par quoi j'entends le fait, le fait qui me semble indiscutable, que dans certaines conditions la bouche peut dire et la main peut écrire des choses tout à fait en dehors de la partie normale de l'esprit qui les dirige ordinairement.

Il y a beaucoup de questions intéressantes qui se posent au sujet de cette faculté : la bouche et la main paraissent obéir non aux centres cérébraux ordinaires, mais à quelque région du cerveau plus automatique et moins consciente, à la partie qui agit dans les rêves, dans l'hypnose et, en général, dans les automatismes ; de sorte que l'esprit habituel, normal de celui qui écrit ou parle ne semble pas être mis à contribution. Et cependant, il y a un esprit qui agit avec son caractère, des idées qui lui sont propres. Les questions intéressantes sont celles-ci : Quel est l'esprit qui agit? Et comment la connaissance nouvelle, possédée par l'organisme, a-t-elle été acquise?

Les deux principales explications que l'on a coutume de proposer sont :

1° La télépathie due aux vivants ;

2° Le renseignement direct donné par les esprits des morts.

On a tant dit pour et contre ces hypothèses qu'il est peut-être inutile de récapituler les arguments employés ; d'autant plus que dans le dernier volume, considérable à tous les points de vue, publié par la Société, le professeur Hyslop a traité ce sujet en détail et avec le plus grand soin, et quant à moi, je tiens à lui exprimer ma reconnaissance pour la conscience avec laquelle il a fait ce travail et sa précieuse contribution à la science. Je sais, par expérience, combien est fastidieux ce genre de travail et le temps qu'il faut pour commenter, sans rien oublier, une longue série de messages relatifs à des sujets domestiques pour lesquels les personnes étrangères manquent, naturellement, de tout renseignement et de tout intérêt, et combien il est difficile de faire passer dans le rapport imprimé un peu de l'intérêt ressenti quelquefois si vivement pendant la communication par ceux à qui les moindres faits et traits personnels cités ont été familiers depuis l'enfance.

Il est certain que de tels rapports doivent forcément paraître très ennuyeux aux étrangers, absolument comme une conversation de famille qu'on entendrait en chemin de fer sur « Harry » et l' « oncle Tom » et « Lucy », etc., si elle

dure longtemps et qu'aucune occasion ne se présente pour changer de compartiment, devient d'un ennui accablant.

La patience, cependant, est une des vertus que l'on doit apprendre quand on veut étudier. La grosseur du rapport du professeur Hyslop peut empêcher beaucoup de personnes de commencer même à le lire; mais je ferai remarquer qu'une grande partie du rapport consiste en commentaires, en discussions d'hypothèses et en un compte rendu d'expériences entreprises avec l'aide d'étudiants et de collègues de l'Université de Colombie, dans le but de trouver des explications, et tandis que le rapport complet restera là pour tout étudiant futur qui voudra l'examiner en détail, il est possible pour tous ceux qui savent lire et sauter avec intelligence les passages d'intérêt secondaire de prendre connaissance, dans ses traits principaux, de l'œuvre importante et magnifique du professeur Hyslop.

Mais laissons là cette digression.

Revenons au sujet de la lucidité en général. Je tiens à exprimer mon intime conviction qu'une explication basée sur la télépathie comme une *vera causa* ne suffit pas. La télépathie est la seule faculté humaine ultra-normale dont toute personne engagée dans ces recherches soit disposée à admettre l'existence, c'est-à-dire à l'admettre comme un simple fait, résumant certains phénomènes observés.

Mais ses lois sont inconnues et son pouvoir et sa signification ne sont pas encore apparents. Elle n'est probablement qu'une des facultés humaines que la science n'a pas encore reconnues, et il peut arriver que ce soit une erreur d'essayer de s'en servir pour expliquer un grand nombre d'autres facultés qui sont peut-être d'une étendue ou d'une valeur semblable, quoique cet essai soit naturel et convenable. Il faut essayer une clef dans toutes serrures pour être sûr que ce n'est pas un passe-partout, et si elle en ouvre seulement une ou deux, c'est autant de gagné.

La télépathie elle-même pourtant a besoin d'une explication. Une idée ou une pensée dans l'esprit d'une personne se réfléchit et apparaît obscurément dans l'esprit d'une autre personne. Comment cela se fait-il? Est-ce un phénomène phy-

sique se produisant dans un milieu physique ou éther reliant les deux cerveaux? Est-ce une fonction physiologique primitive du cerveau, ou est-ce une faculté psychologique primitive? Et dans ce dernier cas quelle en est la signification?

Peut-être ne peut-il y avoir d'action immédiate directe entre deux esprits[1]; peut-être doit-il y avoir un intermédiaire — sinon un milieu physique, du moins un milieu psychologique — ou bien encore une troisième intelligence agissant à la fois sur l'agent et le percipient ou en communication avec les deux?

Jusqu'à ce que nous puissions répondre à ces questions — et quant à moi je doute que j'aie réussi même à les formuler convenablement — il est à peine possible de regarder l'influence télépathique, même venant de l'assistant, comme une explication légitime de beaucoup de traits de clairvoyance ou de lucidité notés dans les messages pendant l'état de transe.

On peut la considérer comme l'explication la moins forcée, mais on ne peut, avec certitude, la donner définitivement comme la seule bonne, même si elle répondait facilement aux faits; encore moins est-il admissible, excepté comme hypothèse tout à fait vague et hasardée, de se servir de cette explication à chaque occasion au delà des limites de l'expérience dans une région complètement inconnue, et de supposer que le médium lit les pensées d'étrangers sans aucune connexion avec lui et inconscients d'un rapport avec lui, tandis qu'il n'a jamais été montré expérimentalement que la pensée peut être lue dans ces conditions[2].

1. Singulière supposition en contradiction avec les si nombreuses expériences de transmission dépensée, et avec la supposition même qui suit immédiatement, celle de cette troisième intelligence servant d'intermédiaire. S'il peut y avoir communication entre le n° 3 et le n° 1 pourquoi le n° 1 ne pourrait-il pas tout aussi bien communiquer avec le n° 2? M. M.

2. Le manque actuel d'expériences ne prouverait rien non plus. Il y a des parties de la scienee où l'expérience n'est pas possible, où toutes nos connaissances nous viennent de l'*observation seulement*. L'astronomie, que je sache, ne peut faire d'expérience. Elle est bien forcée de se cententer d'observations. Elle n'en a pas moins des hypothèses très solides. Du reste, les expériences qu'Ermacora avait commencées (rêves suggérés télépathiquement) étaient déjà très probantes. Elles

On doit supposer que ces étrangers sont moins familiers avec ce qui concerne la personne donnée ostensiblement comme celle qui se communique au moyen du médium en trance qu'elle ne le serait elle-même; pourquoi alors ne pas se contenter de supposer l'action de son intelligence persistant de quelque manière et imaginer l'action inconsciente de personnes absentes ou étrangères?[1] Nous avons pour le faire des raisons évidentes et peut-être toutes-puissantes. Il est facile de supposer que des personnes vivantes sont au courant chacune d'un ou deux des faits cités par la clairvoyante. Elles existent ces personnes, tandis que nous ne sommes pas du tout sûrs de la continuation de l'existence de la personne qui se donne comme le communicateur. En réalité, c'est justement la chose que nous voudrions pouvoir prouver; c'est-à-dire que nous voudrions pouvoir maintenant montrer scientifiquement la vérité sur cette question. Aussi je demande que ceux d'entre nous qui sont convaincus de la continuation de cette existence soient aussi patients que

avaient lieu, il est vrai, entre personnes intimement liées. Mais je ne vois pas comment l'on pourrait instituer des expériences entre un médium et des gens sans aucune connexion, même indirecte, avec lui. Ce qu'on appelle vraiment une expérience est fait avec des éléments *tous* aussi connus que possible. C'est donc demander l'impossible. On est bien forcé de se servir de ce que donne l'observation, c'est-à-dire des cas où le somnambule semble voir à distance et décrit exactement une scène totalement inconnue aux assistants et se rapportant à une personne et à des endroits dont il n'a jamais soupçonné l'existence. Dans ces cas il ne viendra pas à la pensée même d'un spirite, pourvu qu'il soit modéré — comme Aksakoff, par exemple — d'attribuer le résultat à autre chose qu'à la télépathie, ni de faire intervenir un esprit intermédiaire. A courte ou à longue distance, les cas de lecture de pensée entre personnes totalement étrangères l'une à l'autre sont déjà innombrables. Les expériences que demande M. Lodge, si elles étaient possibles, ne serviraient qu'à *confirmer* les observations. M. M.

1. Pourquoi? Mais parce que rien n'est plus anti-scientifique qu'une âme sans corps, une pensée sans cerveau pour l'engendrer. On n'imaginera pas en chimie de parler des propriétés d'un corps comme pouvant exister à part de ce corps, ni en physique de la chaleur comme pouvant exister sans un corps chaud, ou de l'attraction sans un corps attirant. Et, au contraire, il n'y a pas dans les études psychiques un seul chapitre pour ainsi dire qui ne nous montre l'immensité du domaine de l'inconscience ou plutôt de la subconscience. Un admirateur de M. Myers comme l'est M. Lodge le sait mieux que personne.

M.

possible avec ceux d'entre nous qui ne le sont pas. L'impatience n'est pas à sa place dans ces difficiles questions, auxquelles de tout temps quelque portion de l'humanité s'est vouée sans jamais arriver à satisfaire tout le monde.

Relativement à l'action des esprits désincarnés, on peut supposer qu'ils occupent eux-mêmes temporairement et animent quelque partie du corps du médium et par ce moyen contrôlent une partie suffisante du mécanisme physiologique pour produire le message qu'ils veulent. L'opinion que nous avons sur une telle hypothèse dépend de l'idée que nous nous faisons de nos pouvoirs normaux : elle tire sa vraisemblance à première vue de la théorie que nous sommes nous-mêmes des entités auxquelles les noms populaires d'âmes, d'esprits, etc., ont été donnés; dont on peut dire qu'elles forment, qu'elles habitent et contrôlent un certain assemblage d'atomes terrestres que nous appelons corps[1]; et par le moyen duquel nous, comme agents psychologiques, arrivons à transmettre des messages plus ou moins compréhensibles à d'autres intelligences vêtues du même vêtement charnel : employant pour cela des procédés physiques tels que les vibrations de l'air, ou les traces laissées par l'encre sur le papier.

Étant donné que nous sommes de semblables entités mentales ou intelligences psychologiques avec le pouvoir de faire croître et former de la matière par l'acte de se nourrir, nous devons noter en passant le fait important que la fabrication de nos corps dont je viens de parler est l'œuvre de notre esprit subconscient, et que c'est une chose qu'il est complètement en dehors du pouvoir de notre conscience d'accomplir. Nourrissez un enfant, et, règle générale, inconsciemment il deviendra un homme, phénomène qui est au-dessus de notre influence et de notre intelligence, et dépasse absolument notre habileté d'exécution la plus complète.

Remarquez de plus que c'est le même esprit inconscient

1. C'est bien là en effet l'expression des croyances les plus vulgaires et les plus grossières de l'humanité primitive, et elles sont encore en vigueur dans l'immense majorité des esprits. Chaque pas de la science a été marqué par la destruction d'une de ces entités que l'homme primitif voyait partout. M. M.

ou la même partie subconsciente du corps — appelez-la comme vous voudrez — qui dirige presque tous les processus vitaux ordinaires, et dispose de notre nourriture, ou nous donne une indigestion, comme cela lui plaît. J'ai l'air de m'amuser à sortir de mon sujet, mais cela est important et se rattache à ce qui suit. Cela est peut-être même d'une importance capitale dans toute la question des rapports réciproques de l'esprit et de la matière [1].

L'hypothèse qui cherche à expliquer le contrôle du corps du médium en trance par l'influence d'esprits désincarnés suppose qu'une machine compliquée comme notre corps peut être employée occasionnellement, non seulement par l'esprit ou l'intelligence qui l'ont pour ainsi dire fabriquée, mais temporairement et avec difficulté par d'autres esprits ou intelligences autorisés à s'en servir.

Il y a beaucoup de difficultés ici et l'une d'elles est la supposition que de telles intelligences existent.

A s'en tenir là, j'avoue que la supposition ne me paraît pas très improbable; connaissant ce que nous connaissons avec certitude de l'univers matériel, de son immensité, du nombre de mondes habitables qu'il contient (je ne dis pas habités, nous n'en n'avons pas encore de preuves, mais habitables); considérant aussi l'absurdité de l'idée que nos sens, si peu nombreux, nous auraient instruits sur les possibilités d'existence qui peuvent être associées dans nos esprits avec l'idée généralisée d'« habitable »; remarquant aussi l'immense variété de vies qui pullulent partout sur cette planète aussitôt que les conditions le permettent, je crois impossible de nier la probabilité qu'il y a dans l'espace une immense catégorie de vies et d'intelligences dont à présent nous ne savons rien.

En réalité, nous sommes nous-mêmes sur cette planète et dans ce corps seulement pendant quelques révolutions de la terre autour du soleil; un millier de mois : c'est plus que ce

1. A moins qu'esprit et matière ne soient qu'une seule et même chose et qu'il n'y ait pas d'esprit sans matière, pas de matière sans esprit.
N. de T.



que nous appelons « l'existence » de la plupart d'entre nous.

Où nous étions ou ce que nous étions auparavant, où nous serons et ce que nous serons après, ce sont des questions liées intimement et nécessairement l'une avec l'autre, comme Platon le pensait, et qui jusqu'à présent restent et paraissent devoir rester toujours sans réponse.

Mais, si l'on croit à la possibilité d'une diffusion, d'une généralité de la vie et de l'esprit beaucoup plus grande que celles auxquelles on était accoutumé de penser, — généralité, diffusion égales peut-être à celles de la matière, — quelle probabilité y a-t-il que les différentes classes de vie et d'esprit se mêlent, entr'agissent l'une sur l'autre? Il n'y a là aucune probabilité *a priori;* c'est purement une question d'expérience et d'observation.

Par l'observation, nous apprenons qu'en règle générale, les habitants visibles et sensibles de ce monde semblent absolument libres de conduire leurs affaires et ne sont troublés que par leurs conflits mutuels ou leur coopération. Jusqu'à quel point cet isolement est-il apparent ou réel, je ne le chercherai pas maintenant. Je crois que les philosophes admettraient que cette *apparence* d'isolement et d'indépendance aurait probablement lieu même dans un monde où l'influence et le contrôle seraient des réalités ; et certainement il y a eu de tout temps des personnes appelées religieuses, qui ont senti[1] plus ou moins une direction.

Mais, même en supposant que l'indépendance et l'isolement sont les conditions normales, il ne s'ensuit pas qu'une intervention ou une collision occasionnelle soit impossible. Il en est ainsi avec les mondes matériels : — ordinairement, ils voguent pacifiquement dans l'immensité de l'espace, sans embarras, dirigés, c'est vrai, mais inconscients de cette direction, et peut-être que beaucoup d'entre eux, ceux dont l'atmosphère physique se trouve extradense, ou dont la vision est limitée pour quelque autre raison, s'enorgueillissent à l'idée de leur complet isolement qu'ils appellent peut-être

1. Ou cru sentir. M. M.



leur splendide isolement. Mais nous qui voyons plus loin, à travers notre atmosphère plus claire, nous les héritiers d'Aristarque, de Copernic et de Galilée, qui contemplons les globes célestes, nous savons que cette liberté apparente est illusoire, que leurs mouvements sont dirigés par une force dont ils sont inconscients et que même leur apparence extérieure d'isolement ou de préservation de tout danger extérieur est exposée à une fin soudaine et violente, car nous savons que parfois il peut arriver une rencontre avec quelque autre monde semblable, une collision, une catastrophe et l'éclat qui en résulte, nous l'appelons une nouvelle étoile[1].

Dans le monde psychologique, avons-nous jamais rencontré quelque phénomène également ultra-normal, quelque intervention d'origine externe se produisant au milieu de notre état normal et tranquille? A-t-on des exemples d'éclosion soudaine d'intelligence ou de caractère dépassant le type humain, d'informations obtenues autrement que par des moyens normaux, de révolution dans nos idées sur Dieu et l'humanité et sur le sens de l'existence? Avons-nous toujours bien accueilli, n'avons-nous pas ou maltraité un prophète, ou un voyant de première importance? Ou, sans aller si haut, sans sortir de notre vie de famille, ne nous sommes-nous jamais trouvés dans quelque circonstance étrange, nous croyant la proie d'une hallucination, mais d'une hallucination ayant un sens, en voyant l'image ou en entendant la voix d'amis ensevelis? Ou, pour descendre encore, n'avons-nous jamais été témoins de mouvements d'objets matériels qui n'avaient été remués par aucune cause connue, aucun habitant normal de cette planète?

Y a-t-il des preuves de faits semblables? Les opinions diffèrent. Pour moi, je crois à ces faits. Une partie de

1. Je sais bien que les collisions entre deux globes habitables doivent être extrêmement rares et que les collisions entre des masses nébuleuses doivent être beaucoup plus communes. Mais, ni l'habitabilité des masses s'entre-choquant, ni la fréquence des collisions n'importent au sens de ce que je dis; je tiens seulement à insister sur la rareté et sur la possibilité du phénomène.



l'extrême difficulté qu'il y a à accepter un phénomène non habituel consiste dans l'idée, *a priori*, qu'il est contraire aux lois de la nature, et dès lors impossible. Nous ne pouvons cependant pas dire positivement que ceux-ci sont contraires aux lois de la nature. Tout ce que nous pouvons raisonnablement dire, c'est qu'ils sont contraires aux habitudes de la nature ; ou mieux encore, qu'ils contredisent ce que nous avons toujours vu ou qu'ils viennent s'y ajouter. Entre le mot « impossible » et ceux-ci « contraire à l'ordre de la nature », il y a un abîme.

D'où vient l'antagonisme — l'antagonisme irréductible, — mais, espérons-le, sur le point de disparaître, entre la science orthodoxe et la croyance que l'humanité a souvent adoptée, dont s'occupe consciencieusement notre Société, la croyance que ces irruptions se produisent parfois ? Il vient, je crois, de l'horreur que la science a pour l'inintelligible : elle ne peut rien faire d'un agent capricieux et désordonné, et elle préfère en ignorer l'existence. Elle est accoutumée à simplifier ces problèmes par des méthodes d'abstraction, des méthodes puissantes et pratiques qui ignorent ou éliminent les causes trop embarrassantes, trop complexes ou trop triviales, pour qu'on en tienne compte. Par une longue suite d'ignorances heureuses, elle a peut-être acquis l'habitude de penser qu'elle peut encore maintenant mettre de côté ces causes troublantes. Cela pourtant est en dehors de son pouvoir. L'abstraction est un procédé très utile, mais qui ne sert qu'à empêcher d'observer une chose ; elle ne peut véritablement pas exclure de l'univers[1] ce qui est trop complexe ou ce qui parait un désordre.

... Introduisez une araignée ou quelque autre animal vivant dans la balance ou dans quelque appareil délicat du physicien, et il se trouvera jeté dans la confusion pendant un moment. Quelque chose de capricieux et de désordonné est intervenu et gâte tout. C'est justement l'espèce d'ennui qu'éprouverait un savant s'il était introduit tout d'un coup au beau milieu d'une séance. Cependant, il viendrait à l'esprit

1. James Ward. *Naturalism and Agnosticism*, vol. I.

d'un expérimentateur sérieux, même si une araignée était une chose absolument nouvelle pour lui, de la saisir, et de la garder et de lui faire tisser sa toile pour peut-être plus tard s'en servir; mais, ordinairement, l'araignée sera rejetée comme gênante, et c'est le biologiste qui sera chargé de l'étudier. S'il n'y avait pas de biologiste, si l'on n'avait encore jamais vu de bête vivante, et que l'araignée eût échappé, profitant de la confusion qu'elle aurait causée, il est difficile de se figurer l'accueil qui serait fait au récit de l'expérience par la société scientifique qui l'entendrait; ça ne pourrait être qu'une incrédulité plus ou moins polie.

De même, à ce que j'imagine, un être humain, se baissant vers un monde de fourmis, pourrait lui infliger des catastrophes ou y accomplir des miracles qui révolutionneraient ce petit monde. Je suppose que la fourmi, dans les pays peuplés, doit déjà avoir été exposée à de tels événements et avoir accumulé et transmis à ses descendants des légendes à ce sujet; mais, aux fourmis des contrées inexplorées, les exploits de quelque marin naufragé pourraient se présenter comme des événements nouveaux et incroyables. Et on remarquera que les actions accomplies par l'homme dépasseront les pouvoirs de la société des fourmis, non seulement en grandeur, mais en nature. Par exemple, il pourra produire des chocs électriques, ou des explosions de produits chimiques, ou des concentrations des rayons du soleil par le moyen de lentilles.

Maintenant, pour la très grande majorité, les phénomènes physiques que l'on dit avoir lieu en présence d'un médium n'ont en eux-mêmes rien d'extraordinaire : la production d'odeurs, par exemple, l'introduction de fleurs et autres objets, les mouvements des meubles, les épreuves photographiques, tout cela peut être obtenu par des moyens normaux, pourvu que le temps et l'occasion nécessaires soient donnés; la seule chose à expliquer est comment ces choses se produisent-elles dans les conditions données, plus ou moins rigoureusement établies pour empêcher leur production normale. C'est là un champ de bataille bien connu sur lequel en passant nous jetons un coup d'œil.

Mais il y a d'autres phénomènes qui impliquent un effet produit au delà des limites du pouvoir humain. Par exemple, la prétendue résistance de la peau et des nerfs humains au feu sous l'influence de l'émotion religieuse ou d'un état de trance; ou bien l'extraction d'un objet solide hors d'une boîte restée fermée ; ou bien, ce qu'on dit beaucoup plus commun, la matérialisation ou l'apparition de formes humaines temporaires.

J'avoue n'avoir jamais vu, moi-même, une seule de ces choses accomplie dans des conditions satisfaisantes; mais le témoignage de sir William Crookes et d'autres personnes à ce sujet est très détaillé ; et il est presque aussi difficile de résister à leur témoignage que d'accepter les faits attestés. Bien plus, quelques-unes des personnes ici présentes croient que ces choses leur sont parfaitement familières.

Examinons donc, à la lumière de nos connaissances actuelles en physique, si ces choses sont tout à fait impossibles et absurdes, au point qu'aucun témoignage ne suffirait pour détruire notre incrédulité ; ou bien si nous devons consentir à examiner les preuves et nous préparer à des enquêtes sur les cas qui nous seront présentés ; avec soin, avec le scepticisme voulu, bien entendu, mais sans préjugé, sans parti pris.

Un des trois exemples cités semble, à certains égards, le plus simple, le mieux défini, en tant qu'il ne se rattache pas à la physiologie qui nous est moins familière et qu'il s'agit seulement de phénomènes physiques. Je veux parler du phénomène communément désigné sous les mots de : « passage de la matière à travers la matière », — le passage ou la filtration d'un corps solide inorganique à travers un autre sans dommage ni violence. Les exemples que l'on donne de ce fait sont les nœuds faits et défaits avec un lien sans bouts, l'extraction d'une bille de billard d'une coque restée fermée, l'enchevêtrement de deux anneaux fermés. Je n'ai jamais vu un exemple digne de foi d'aucune de ces choses. Je connais des cas d'anneaux passés autour d'objets qui paraissaient trop larges pour cela, par exemple : un anneau autour du pied d'un verre de vin, ou autour du pied d'une table ronde

ou autour du poignet d'un homme [1]. Mais je n'ai jamais vu un exemple permanent et indéniable de ce qu'on pourrait appeler un miracle physique ; et je ne sache pas qu'il y ait au monde une seule chose de ce genre, comme par exemple deux anneaux de bois différents, d'une seule pièce et passés l'un dans l'autre ; et encore peut-être l'habileté du botaniste ou du jardinier pourrait-elle arriver à obtenir ce résultat en forçant des arbres à croître dans des conditions favorables. Mais je suppose qu'un botaniste pourrait découvrir si le résultat a été obtenu par quelque moyen naturel.

On a montré une couple d'anneaux en cuir d'une seule pièce, découpés dans une seule peau et passés l'un dans l'autre ; mais cet enchevêtrement peut avoir été obtenu en profitant de l'épaisseur de la peau et en la découpant habilement. Un verre à vin et des coquetiers passés ensemble à travers un morceau de bois ont été présentés à Berlin et l'on a bien voulu me les prêter pour que nous les examinions. Mais quoique l'on affirme que la production a eu lieu dans des conditions supernormales, je suis certain qu'il y a eu là seulement des moyens mécaniques d'une ingéniosité ordinaire pour arriver à une construction habile et trompeuse. Voici un objet semblable consistant en un anneau de bois autour du col d'un vase en verre, récemment fabriqué dans le laboratoire de sir William Crookes tout à fait normalement et que l'on m'a permis de vous montrer.

Relativement au passage anormal de la matière à travers la matière, je ne sache pas que sir William Crookes en ait jamais attesté aucun exemple ; la seule preuve scientifique que je connaisse est celle donnée par le professeur Zöllner, qui, bien qu'extrêmement curieuse, embarrassante et détaillée, ne laisse pas un sentiment de conviction dans un esprit débarrassé de tout préjugé.

1. L'anneau de fer passé au poignet de Husk était, suivant le D[r] George Wyld, miraculeusement petit, c'est-à-dire trop petit pour avoir jamais pu passer autour de la main : voir *Proceedings* S. P. R. Vol. III, p. 460, où se trouve le compte rendu des recherches faites sur ce phénomène par sir William Crookes, M. Victor Horsley et d'autres, qui conclurent que l'anneau pouvait être arrivé à occuper la position qu'ils constatèrent par l'effet de forces naturelles connues.

Par conséquent, ce qu'il y a de plus simple pour moi, ou pour tout savant d'aujourd'hui, c'est de considérer le cas du passage de la matière à travers la matière non seulement comme non prouvé, mais comme impossible, et de refuser de l'examiner. Cependant tant de choses extraordinaires sont arrivées que je ne nierais pas absolument qu'un jour viendra où nous ménagerons une petite place pour quelque chose de semblable. S'il en était ainsi, tout au plus se hasarderait-on à suggérer qu'on pourrait invoquer les dernières découvertes sur la structure probablement complexe de l'atome matériel avec des intervalles très larges en proportion des agrégats constituants pour expliquer l'interpénétration de deux solides. A présent, les difficultés d'une telle hypothèse sont énormes et j'avoue mon complet scepticisme au sujet de ces phénomènes; il faudrait des preuves d'une force extraordinaire pour me convaincre.

« Mais, me dira-t-on, trouvez-vous les mouvements d'objets sans contact, ou les matérialisations plus faciles à croire ? » Oui, certainement. Je suis disposé à soutenir que j'ai moi-même assisté à des exemples de ces choses: et je suis certainement prêt à les prendre en considération.

Supposez qu'un objet qu'on ne touche pas vogue ou se meuve dans l'air, ou soit soulevé et flotte au-dessus du sol, comment considérerons-nous la chose? C'est justement ce que pourrait faire un animal vivant, et ainsi la première hypothèse qui se présente naturellement c'est qu'un être vivant est là: (*a*) le médium lui-même se servant d'un truc ou d'un mécanisme caché, (*b*) un compère — peut-être un compère inconscient parmi les assistants, (*c*) une individualité inconnue et invisible autre que les personnes présentes. Si dans ce cas les lois ordinaires de la nature étaient suspendues ou si l'on pouvait s'assurer que le poids d'un morceau de matière a disparu, ou qu'une nouvelle force a été introduite autre que les forces connues, il y aurait alors de nouvelles difficultés ; mais jusqu'à présent on n'a pas essayé d'établir aucune de ces choses. Il faut reconnaître, il est vrai, qu'ordinairement on n'accorde qu'une attention insuffisante à cet aspect des phénomènes physiques anormaux. Si un corps

pesant est soulevé dans de bonnes conditions, nous devrions toujours essayer de savoir [je ne dis pas que ce soit facile] où a passé son poids ; c'est-à-dire ce qui le supporte, ce qui finalement le supporte.

Par exemple, si les expériences étaient faites dans une chambre suspendue, le poids de cette chambre, mesuré par une balance extérieure, ne subirait-il aucun changement quand une table ou une personne située à l'intérieur entrerait en lévitation? Ou bien les influences agissant à l'intérieur atteindraient-elles les corps extérieurs? Questions auxquelles, on pourrait répondre, en se donnant la peine d'organiser un laboratoire psychique : je ne pense pas qu'un tel laboratoire existe, mais il pourrait exister, il existera un jour si le côté physique de la psychologie expérimentale arrive jamais à être reconnu comme formant une branche de la physique orthodoxe.

Les matérialisations, maintenant? Je ne prétends pas les comprendre, mais, comme je l'ai déjà fait entendre tout à l'heure, si jamais elles sont authentiques et objectives, elles peuvent, après tout, représenter seulement une modification singulière et surprenante d'une force vitale connue. Un peu de même qu'un mollusque, ou un crustacé, ou une tortue, peut extraire des matériaux de l'eau ou du milieu ambiant pour en faire une écaille, ou, analogie plus grande, exactement comme un animal peut s'assimiler les matériaux de sa nourriture et les changer en muscles, poils, peau ou os, phénomène merveilleux entre tous, et qui, pourtant, se présente chaque jour, de même je pourrais concevoir comme possible, si les preuves étaient satisfaisantes, que quelque autre intelligence ou invidualité vivante ne se manifestant pas ordinairement à nos sens, quoique pouvant déjà être en contact constant avec notre univers physique, parce qu'il posséderait ce qu'on pourrait appeler un corps éthéré, pourrait pendant un certain temps utiliser les particules terrestres se trouvant sur sa route, et en fabriquer un semblant de corps capable d'impressionner nos sens ordinaires. La chose est extrêmement invraisemblable, mais n'est cependant pas inimaginable. Et il n'est pas physiquement impossible que quelques-uns de

ces agrégats temporaires demi-matériels soient incapables d'impressionner nos yeux et impressionnent cependant la plaque photographique; mais ici j'avoue que les preuves pour moi manquent tout à fait et je n'ai jamais vu un exemple satisfaisant de ce qu'on appelle une photographie spirite[1]; et il n'est pas facile d'imaginer l'espèce de rapport, en plus du témoignage, qui en pareil cas serait convaincant; à moins que les photographies ne puissent être produites à volonté.

L'authenticité des photographies de personnages invisibles. dont on parle quelquefois ici est d'une faiblesse surprenante. Par exemple, dans un livre récent, anonyme et peu sérieux, que l'on dit écrit par un membre de cette société, deux photographies de ce genre sont reproduites et on les donne comme obtenues dans des conditions irréprochables; mais rien que par le récit on devine un simple truc de la part du photographe, à savoir qu'il devait avoir fait provision de fonds pour les assistants avec de vagues formes humaines peintes à l'avance au sulfate de quinine.

Les ingénieuses et habiles supercheries d'un prestidigitateur sont des *causæ verissimæ* et il faut leur faire une large place. Quelques-uns des phénomènes physiques que j'ai cités comme étant de ceux qu'on affirme avoir eu lieu, tels que les *apports*, les parfums, les mouvements d'objets, le passage de la matière à travers la matière, offrent une ressemblance dangereuse avec des tours de prestidigitation bien connus; tours qui, bien faits, peuvent être tout à fait illusionnants. Aussi une extrême prudence est-elle nécessaire et il faut que les observateurs puissent tout contrôler, chose que les prestidigitateurs ne permettent jamais. Je n'ai jamais vu un prestidigitateur silencieux et se laissant contrôler. Les personnes bonnes et honnêtes sont souvent le plus facilement trompées, particulièrement par des protestations d'innocence offensée : ainsi certains membres et associés de cette Société doivent être assez bons pour nous pardonner nous autres d'être d'un scepticisme (qu'ils trouvent stupide et absurde) au sujet de

1. Que va répondre M. Crookes à cela? Laissera-t-il mettre en doute par son éminent collègue l'authenticité des photographies de Katie King?
M. M.



beaucoup de phénomènes auxquels ils croient eux-mêmes fortement. On ne peut forcer sa croyance. Et il est quelquefois difficile de donner des raisons satisfaisantes de sa foi ou de son incrédulité sur un sujet particulier.

Une question nous est souvent posée par des personnes qui ne réfléchissent pas : « Croyez-vous à ceci, à cela? » Ordinairement, c'est : « Croyez-vous aux fantômes? » Question qui, ordinairement, n'a aucune signification dans l'esprit de la personne qui la pose, et celle-ci n'en serait pas plus avancée si elle recevait une réponse catégorique : affirmative ou négative.

La meilleure réponse est que ce qui doit nous occuper ce n'est pas la croyance, mais les recherches ; et si nous sommes forcés d'en dire davantage, il faut changer la réponse en une demande de définition du terme employé. Rarement alors on vous suivra.

Mais supposons qu'on insiste. Cette Société, par exemple, n'est pas dans le cas d'un questionneur frivole ; presque chaque nuance d'opinion, et probablement presque chaque degré d'intelligence, existe parmi ses membres ; et vraiment il serait salutaire, dans l'état actuel de nos connaissances, que chacun de nous eût une nuance d'opinion différente. De plus quelques-uns d'entre nous ont voué la plus grande partie de leur vie à ces sujets et sont beaucoup plus avancés que moi-même ; mais, cependant, si quelqu'un tient à ce que je lui dise quelle sorte de conviction s'est formée dans mon esprit, comme savant, par une familiarité d'une vingtaine d'années avec ces questions qui nous occupent, je lui répondrai très volontiers aussi franchement que je pourrai.

Je suis donc d'abord, pour des raisons toutes personnelles, convaincu de la persistance de l'existence humaine au delà de la mort du corps, et bien que je sois incapable de justifier cette croyance d'une manière complète, cependant je l'ai acquise par des preuves scientifiques ; c'est-à-dire qu'elle est basée sur des faits et sur l'expérience, bien qu'il me soit impossible d'expliquer catégoriquement[1] comment les faits

1. Quelle regrettable réticence! M. M.

ont produit cette conviction. Qu'il me suffise de dire, pour le moment, que ce n'est pas d'une manière simple et claire, ni d'une manière qui puisse être saisie en une heure ou deux, excepté par ceux qui ont sérieusement étudié le sujet, et qui ont par conséquent le droit d'avoir une opinion.

Si l'on me demande si j'associe les mouvements physiques et les autres phénomènes physiques avec la persistance de l'existence après la mort, je dois répondre non. Les phénomènes se produisent toujours en présence de vivants, et la supposition naturelle au premier abord c'est qu'ils sont dus à des vivants d'une manière inconnue ; que lorsqu'ils ne sont pas des trucs, ils représentent une extension inattendue et encore inconnue du pouvoir musculaire humain ; pouvoir qui, soit dit en passant, quoique nous y soyons bien accoutumés, est, dans sa manifestation tout à fait normale, un phénomène des plus remarquables, et philosophiquement d'une extrême signification ; mais il serait trop long d'expliquer entièrement ce que je veux dire ici. Qu'il me suffise de dire que par l'action des êtres vivants, les procédés ordinaires de la diminution ou de la dissipation de l'énergie peuvent être détournés ou suspendus ou renversés[1] ; des poids peuvent être soulevés qui, dans un monde inorganique, seraient tombés, des rivières peuvent être déviées et la face de la terre changée ; et chose surprenante entre toutes, une assemblée de personnes peuvent s'asseoir et décider, ou selon toute apparence décider si une certaine chose arrivera ou n'arrivera pas.

Si l'on insiste, je dois confesser que je ne vois pas comment l'hypothèse de la continuation de la personnalité humaine, alors que le corps et les muscles n'existent plus, peut aider à expliquer les mouvements physiques ultra-normaux ; sauf que, puisque les mouvements sont une indication de ce que nous appelons ordinairement la volonté libre et l'intelligence, ils supposent l'action de quelque être vivant.

Mais alors je ne vois aucune raison pour limiter les possibilités de l'existence — existence inter-planétaire ou extra-

1. Voir la théorie des « démons de Maxwell » et les bactéries nitrifiantes qui sont un fait accepté maintenant.

spaciale à nos amis qui ont récemment habité cette planète.

Laissant donc de côté les phénomènes physiques pour le moment, supposez que l'on me demande encore : Pensez-vous que les messages obtenus pendant l'état de trance sont toujours dus à l'influence des morts ? Je devrai répondre que quant au contenu, à l'esprit du message, j'ai connu des cas qui indiquent avec beaucoup de force que l'on a affaire à une portion persistante de la personnalité disparue ; et quelquefois, quoique rarement, l'influence actuelle d'une personne morte se manifeste.

Mais si, par influence, on se figure que je veux dire dans tous les cas une influence consciente, la communication directe avec une conscience entière de ce qui se passe, il faut me laisser expliquer que, dans la plupart des cas, j'ai des doutes énormes. Il me semble beaucoup plus souvent que c'est à une intelligence de personne rêvant [1] ou à une partie subconsciente de l'esprit persistant que nous avons affaire, mais non à une partie inconsciente. Cela me paraît être encore une véritable espèce de télépathie, une télépathie entre deux subconsciences. Ici l'emploi de ce terme est une extension de son emploi ordinaire, mais un emploi qui semble nécessaire. (Voir Mrs Sidgwick, *Proceedings* S. P. R., vol. XV, p. 17-18.)

Le médium quand il est réveillé ne se rappelle pas ordinairement, n'est pas réellement conscient de la communication qu'il a dite ou écrite ; pour qu'il se souvienne, il faudra qu'il revienne à l'état de trance. Et je ne me figure pas le communicateur tant qu'il sera pareil à nous, se rappelant ou étant véritablement conscient pendant que sa mémoire est mise à contribution, et il ne retrouvera ainsi la mémoire que quand il retombera dans le même état de rêve ou de demi-conscience, ou de subconscience. Il peut y avoir

1. On me permettra de souligner ce passage qui confirme si bien les vues que j'ai émises au sujet du travail de M. Hyslop. (Et c'est ici pourtant un spiritualiste convaincu qui parle.) C'est pendant le sommeil que s'impriment une foule de communications inconscientes entre vivants. C'est avec ces documents directs ou indirects que le médium compose et ressuscite l'individualité disparue.

M. M.

cependant tous les degrés de mémoire, analogues aux différents degrés de réminiscence des rêves ordinaires, au moment où nous nous réveillons ou après que nous sommes réveillés.

Bien plus, on dirait que la portion de la personne morte qui, dans cette hypothèse, est de nouveau individualisée en une certaine manière pour nous, et avec qui nous communiquons, est une portion très fragmentaire[1]; si fragmentaire que si, à quelque autre moment, ou au même moment le même individu se manifeste autre part par l'intermédiaire d'un autre médium, quelquefois l'une des deux portions n'est pas, je crois, avertie de ce que dit l'autre, et elles sont capables de nier mutuellement leur bonne foi. Parfois cependant, d'après ce que j'ai observé, il y a eu une indication que la communication simultanée par deux médiums est connue et sentie ; et je trouve qu'il serait utile que plus d'expériences et d'observations fussent faites dans cette direction; si l'on peut la suivre on trouvera, j'espère, de ce côté, des renseignements extrêmement précieux. Les difficultés sont évidemment grandes et les occasions rares. Quoi qu'il en soit on conviendra que cette double communication d'une intelligence sûrement unique, envoyant des messages différents et étrangers les uns aux autres, est un phénomène intéressant et instructif, s'il est bien réel, et qui s'accorde excellemment avec la lumineuse hypothèse de M. Myers sur le moi subliminal.

Car, à dire vrai, je ne soutiens pas que la totalité de chacun de nous est incarnée dans notre corps terrestre: il n'en est certainement pas ainsi dans l'enfance[2]; dans la vie adulte, la

1. Probablement ces limitations sont toutes dues aux imperfections du mécanisme physique, ou plutôt à la difficulté de les contrôler étant donné ces circonstances.

a) Le contrôle en lui-même;

b) Le contrôle exclusif, c'est-à-dire à l'abri d'autres influences;

c) Le contrôle continu, sans interruptions analogues aux arrêts de l'attention, mais à quelque cause que soient dues ces limitations elles sont intéressantes et instructives.

2. Les voilà bien les conséquences de l'hypothèse spiritualiste. Quand l'enfant naît, presque toute son âme est en dehors de son corps. A mesure qu'il grandit, il en entre un peu plus. Et si un coup à la tête

proportion est plus grande, mais pas beaucoup. Ce qui se manifeste dans ce corps est, je m'imagine, probablement, seulement une portion, une portion individualisée et définie d'un tout beaucoup plus vaste. Ce que peut faire le reste de mon moi pendant ces quelques années où je suis ici, je n'en sais rien: peut-être est-il endormi ; mais probablement il n'est pas aussi complètement endormi chez les hommes de génie[1] et peut-être chez les personne qu'on appelle « médium » n'est-il pas complètement inactif.

L'imagination est admise dans la science, pourvu que ses inventions ne soient pas traitées comme des faits, ni même comme des théories, mais qu'elles ne servent pour ainsi dire que comme outils qui, bien maniés, sont essentiels aux progrès du savant. Imaginons donc, comme une hypothèse de ce genre que notre moi subliminal— notre autre moi le plus grand des deux — est en contact avec un autre ordre d'existence[2] et qu'il est occasionnellement capable de communiquer, ou d'une manière ou d'une autre, peut-être inconsciemment, transmettre à la portion incarnée quelque chose des connaissances auxquelles il peut arriver. Cette conjecture, si elle est permise, pourrait conduire à une explication de la clairvoyance. Nous serions alors comme des bancs de glace flottant dans un océan, avec seulement une fraction exposée au soleil et à l'air et à l'observation : le reste — de beaucoup la plus grande masse — submergé dans le milieu environnant, submergé et de temps à autre en contact-subliminal, ou sub-aqueux, avec les autres, tandis que les sommets, les bancs visibles, sont tout à fait séparés les uns des autres[3].

détruit presque toutes les facultés mentales d'un individu, M. Lodge supposera-t-il que son âme est expulsée et ne laisse d'elle-même que la portion nécessaire aux fonctions vitales?

M. M.

1. Si c'est là l'explication du génie,cela suppose que la partie de nous même non incarnée est la plus intelligente. Elle doit vraiment s'ennuyer ! Comment ne pas voir les conséquences plus que bizarres d'une théorie qui veut que toutes les âmes soient faites sur le même patron.

M. M.

2. Il l'est chez les médiums *seulement*, c'est même ainsi qu'on pourrait les définir. M. M.

3. Peut-être n'est-il pas superflu de dire qu'un iceberg flotte avec seulement le douzième environ de sa masse au-dessus de l'eau.

Ou bien, renversant la métaphore, nous pourrions comparer notre état présent à celui des coques de navire submergées dans un sombre océan parmi beaucoup de bêtes étranges, s'avançant en aveugle à travers l'espace; fières peut-être de se revêtir au passage d'une foule de mollusques comme ornements, allant se heurter contre les murs des bassins, au lieu de reconnaître sa destination, ignorant complètement le pont, les cabines, les mâts et les voiles, n'ayant aucune notion du sextant, du compas, du capitaine, de la vigie sur le mât, du lointain horizon, aucune vision des objets éloignés, des dangers à éviter, des destinations à atteindre, des autres navires auxquels on parlerait par d'autres moyens qu'un contact corporel. Au-dessus, le soleil et les nuages, l'espace et tout ce qui reste entièrement inaccessible aux habitants des régions sous-marines.

Incidemment, s'il m'était permis de me lancer dans une spéculation téméraire, je dirais que la plupart des différends sur la ré-incarnation me semblent, par cette hypothèse du moi subliminal, hypothétiquement conciliés. Il n'est peut-être pas nécessaire que ce soit la même portion d'individualité qui soit réincarnée, mais une autre portion du tout, et ainsi peu à peu, chaque portion peut acquérir l'expérience et l'éducation pratique que donne l'existence sur un des morceaux de matière errants connus sous le nom de planètes habitables [1].

Ainsi également se trouvent diminuées les difficultés relatives à la naissance, à la première enfance, à la mort récente. On est évidemment conduit à supposer qu'à mesure que le corps se prépare et que l'enfant grandit, la personnalité totale s'infiltre, pour ainsi dire, de plus en plus, jusqu'à ce que soit formé l'individu adulte : s'il en entre plus, ce sera ce que nous appelons un grand homme, — moins : un homme inférieur. Et à la mort, la portion qui avait été temporairement presque

1. Il y aurait donc autant de portions dans notre âme que de planètes habitables? Ça en ferait beaucoup. Quel est même parmi les spiritualistes celui qui fera bon accueil à une telle hypothèse? Comment imaginer ces portions d'âme qui, à la mort, se réunissent? Se font-elles part alors de ce qu'elles ont appris? Ou ne sortent-elles pas de leur sommeil éternel sauf celle dont c'est le tour d'aller s'incarner?

M. M.



séparée et curieusement (?) éduquée, est de nouveau réunie au reste. Sera-t-elle capable de se réincarner complètement? N'influencera-t-elle jamais, étant dans un état de rêve, demi-conscient et inconscient, n'influencera-t-elle jamais un autre corps, ou ne prendra-t-elle jamais part aux scènes auxquelles, pendant un certain temps, elle s'est tant intéressée? Les occasions sont rares, le phénomène est rare; mais qui dira qu'il est impossible; qui dira que de ce que les communications sont vagues, hésitantes, incertaines, quelquefois erronées, et toujours incomplètes — quoique sans doute il y ait plusieurs degrés dans l'incomplet — il faille en conclure que leur résidu ne vaut rien[1]? C'est parfois presque comme si l'on essayait de causer avec quelqu'un d'endormi. Il est difficile de juger une personnalité par cette sorte de moyen. Je sais bien qu'il y a toute espèce de degrés dans l'éclat même de notre moi éveillé : nous ne nous montrons pas toujours à notre avantage, et de bizarres conceptions pourraient être formées de notre intelligence si un étranger nous jugeait par nos remarques sur le temps ou sur la récolte. On m'a dit que Browning avait cette habitude de parler du temps et de la manière la plus vulgaire.

Combien de fois n'avons-nous pas trouvé que la conversation d'une personne éminente, même en pleine santé physique, ne répondait pas à l'idée que nous nous faisions d'elle : idée formée peut-être par la connaissance de sa personnalité entièrement développée dans un moment d'inspiration. On raconte une histoire sur Tennyson, que j'ai entendue dernièrement : elle n'est peut-être pas vraie, mais elle est tout à fait vraisemblable. Une dame, grande admiratrice de Tennyson, et désirant depuis longtemps le voir, fut un jour, à sa grande joie, invitée à un dîner où elle se trouva en face de lui et elle était tout oreilles à sa conversation. Il parla très peu, cependant, étant évidemment pas très bien disposé, pour ne pas dire de

1. Tous ces caractères de communications sont tout naturels quand on suppose que celles-ci sont les résultats de renseignements acquis télépathiquement pendant ce sommeil et *conservés* dans les mémoires subliminales soit du médium soit d'autres vivants.

M. M.

mauvaise humeur, et la seule phrase qu'elle entendit distinctement fut : « I like my mutton in chunks » (mot à mot : j'aime mon mouton en tronçons). Cette dame dut certainement s'en aller convaincue qu'elle avait été victime d'un tour et qu'on avait voulu lui faire passer pour « le barde » quelque personne prosaïque comme dans le dîner du « Golden Butterply ».

Le fait qu'un esprit qui envoie souvent des messages n'apporte chaque fois le souvenir que des messages précédents donnés par le même médium et ignore les autres manifestations obtenues par d'autres médiums est très d'accord avec ce que nous connaissons de la personnalité secondaire et multiple [1]. La personnalité complète ou complexe elle-même peut tout savoir peut-être; mais il semble qu'il ne soit pas possible d'entrer en communication avec cette personnalité complète; nous ne pouvons jusqu'à présent saisir que des fragments différents par des médiums différents, comme si l'incarnation temporaire était affectée ou réglée d'après le genre de corps occupé et ne pouvait se manifester de façon identique quand elle est gênée et limitée par les différents instruments mis à son service; justement comme un musicien exécutant exciterait naturellement des émotions différentes suivant qu'on lui donnerait alternativement un violon, un cor, une flûte ou un piano. De toute manière, nous ne pouvons guère espérer saisir plus que ce que nous avons supposé être la fraction qui s'était manifestée ici-bas pendant cette vie terrestre, et même pas tout, un fragment seulement. Le corps et le cerveau spécialement adaptés et éduqués, dont elle avait l'habitude de se servir, ne peuvent plus servir — l'orgue est brisé et l'organiste doit maintenant manifester son identité sur une flûte, ou un harmonium d'église de campagne [2].

1. Rien de plus naturel dans l'hypothèse télépathique. Chaque médium ne dit que ce qu'il sait, et rien d'étonnant à ce que chacun ne sache pas tout. M. M.

2. Plus l'on s'élève dans l'échelle animale, plus on remarque l'existence de caractères individuels, si bien que dans l'espèee canine par exemple, il y a des chiens qui sont de véritables personnes avec leur caractère, leur intelligence, leurs goûts spéciaux. J'en ai connu un qui était mélomane. Il ne manquait jamais de suivre la musique militaire, ni d'aller le dimanche s'asseoir à la musique sur la place. Il y a des chiens de

Mais ni la télépathie, ni l'intervention des morts ne peuvent expliquer le prétendu pouvoir de la clairvoyance, la perception de choses inconnues à tout esprit humain.

Par exemple, la lecture de numéros ou de lettres pris au hasard et jetés dans un sac, ou un morceau de journal déchiré n'importe où et mis sous enveloppe cachetée sans avoir été regardé (si toutefois une chose pareille arrive), ni une prédiction qui ne serait pas une déduction[1]. Ce sont là de vastes sujets et j'aurais quelque chose à en dire, bien qu'il soit très douteux que le moment soit venu d'en parler, car je ne suis pas du tout convaincu de la réalité de ces faits. Je dirai donc seulement d'une façon générale mon avis sur la vague hypothèse d'une âme du monde, ou d'un *esprit* immanent dont même la totalité de notre moi n'est qu'un fragment microscopique (puisque nous avons supposé que notre moi ordinaire est la partie la plus substantielle de notre moi subliminal). Pour cet *esprit*, l'espace et le temps ne seraient pas les barrières, les limitations qu'ils sont pour nous, le passé, le présent et le futur ne seraient pas, il est vrai, une seule et même chose, mais seraient cependant perceptibles d'une certaine manière et à volonté, aussi bien comme une simultanéité que comme une succession. Il n'aurait pas besoin de passer, de voyager d'un endroit à un autre. Eh bien ! je dois dire qu'une vague hypothèse de ce genre — hypothèse familière à tous les philosophes — traverse souvent mon

génie. La *Revue hypnotique* cite dans son dernier numéro un chien lecteur de pensée. Tout le monde sait que les rédacteurs de cette revue sont des médecins éminents mais peu disposés en général à accepter les phénomènes dits psychiques, même ceux de télépathie. Mais en laissant de côté ce point, ce qui est indéniable c'est l'individualité des intelligences, des caractères chez les animaux supérieurs. M. Lodge est donc forcé d'imaginer l'immensité peuplée également d'âmes d'animaux, âmes divisibles sans doute en d'innombrables portions, comme pour l'homme, en autant de portions que de planètes habitables !

M. M.

1 Si une telle chose est concevable comme une prévision réelle qui n'a pu être déduite d'une connaissance très étendue ou d'un examen approfondi des événements contemporains, par exemple, la désignation du vainqueur aux courses, ou la date exacte de quelque événement facultatif et non encore décidé. Mais, ce ne sont pas là de bons exemples, car on peut supposer possible que l'agent qui a prédit est aussi cause de l'accomplissement de l'événement.

esprit quand je pense aux problèmes de ce grand et merveilleux univers.

Supposer que nous le connaissons tout entier, supposer que nous avons saisi ses principales lignes, que nous avons une idée exacte non seulement de ce qu'il y a en lui, mais du problème stupéfiant consistant à savoir ce qu'il n'y a pas et ce qu'il ne peut pas y avoir en lui. C'est le fait d'une intelligence bornée et présomptueuse venant d'une espèce de cerveau très pratique et très utile qui a à accomplir dans le monde un bon et solide ouvrage d'un genre commun, et a été restreint dans sa vue, disons par la Providence, afin qu'il pût faire cette seule chose et la faire bien. Quelques-uns de ces gnostiques ont été des savants, d'autres ont été des hommes de lettres, d'autres des politiciens et des hommes d'affaires; très peu se sont appelés eux-mêmes des philosophes, mais le monde ne les a pas considérés comme ses plus grands philosophes[1].

On peut se fier à l'instinct de la foule, à la longue, mais seulement à la longue, et les grands hommes qu'il a choisis comme philosophes de première grandeur, — Platon dans les temps anciens, Kant dans l'ère moderne, — n'ont pas posé de telles limites à leur conception du possible : et il en a été de même des plus grands poètes, de ceux que l'humanité a

1. On ne peut sympathiser que jusqu'à un certain point avec ces philosophes qui soutiennent que le progrès de l'humanité est dû aux efforts faits pour développer notre pleine conscience, et que cette réversion vers la subconscience ou les états de rêve est un pas en arrière. Il faut noter cependant que l'adjectif *subliminal*, comme nous le comprenons, n'a pas un sens de subordination, de « subsidiarité », mais est bien plutôt apparenté à l'idée de « sublime » : remarque qui, considérée objectivement, serait probablement désapprouvée par les philosophes en question. S'ils veulent dire que pour ce qui concerne l'activité et la pratique de la vie, la conscience doit être notre guide et notre conseillère, je suis d'accord avec eux; mais s'ils veulent dire (et je suis sûr que quand on insiste, ils ne le veulent pas) que l'on arrive à l'inspiration par la conscience, ou bien qu'il est illégitime et infructueux d'explorer le subconscient, où (comme je le suppose) se trouvent les racines de la conversion entre l'esprit et la matière, alors je serai d'accord avec eux. C'est ainsi qu'un iceberg, fier de son apparente solidité et de ses pointes étincelantes, pourrait considérer comme un affront l'attention accordée aux parties submergées, subliminales, qui le supportent, ou au liquide salin dont il est sorti et auquel forcément quelque jour il retournera.

canonisés parmi ses plus grands poètes, — Virgile, Wordsworth, Tennyson, — et ce n'est pas avec une vue obscurcie qu'ils ont regardé le présent de l'univers, ou le passé et le futur de l'homme.

... En attendant, qu'avons-nous à faire? Chercher, critiquer, découvrir, mais vivre aussi, vivre cette vie ici-bas et maintenant : aidés peut-être par la conviction, laborieusement acquise, qu'elle est seulement un entr'acte dans un drame plus splendide. Chez certaines personnes, la croyance a précédé et rendu vaine l'enquête : chez d'autres, la recherche a amené la croyance ; chez d'autres encore, la croyance persiste en dépit des efforts consciencieux de leurs recherches. Ceux qui se sentent sûrs d'une existence future peuvent en être reconnaissants. Pour les autres aussi, tout est bien s'ils emploient leur énergie à remplir leurs devoirs ici-bas et à moissonner les joies saines et naturelles qui sont à notre portée dans notre état présent.

O. LODGE.

APPLICATIONS MÉDICALES DE L'ÉLECTROÏDE

PAR M. LE Dr L. HAHN

Au mois de juillet 1900, nous recevions communication d'une lettre de M. Rychnowski, de Lemberg, l'auteur de la découverte de l'électroïde; cette lettre ne renfermant que des considérations générales, d'ordre théorique quant à l'application possible de l'électroïde au traitement des maladies, nous avons voulu attendre que des tentatives sérieuses d'application fussent faites et publiées avant de soumettre les idées de M. Rychnowski à l'appréciation de nos lecteurs. Nous nous décidons aujourd'hui à publier des fragments de la lettre du savant inventeur polonais, parce que de différents côtés on nous demande un supplément d'informations sur l'électroïde, et avec l'espoir que d'ici peu de temps nous serons à même de mieux satisfaire la légitime curiosité des confrères qui nous ont écrit à ce sujet.

« Les résultats déjà acquis, dit M. Rychnowski, permettent d'affirmer que l'électroïde est un agent très puissant, susceptible d'applications importantes, surtout en médecine.

« Mon expérience personnelle m'autorise à soutenir que tous les progrès essentiels des sciences médicales sont corrélatifs au développement des sciences naturelles et physiques. Une fois connue l'explication positive des dynamides physiques(en première ligne électricité et magnétisme,puis lumière et chaleur, son, phénomènes d'induction, etc.); une fois déterminées les causes de l'affinité chimique, et acquises la con-

naissance des prototypes les plus extrêmes du concept de l'énergie et la parfaite compréhension de la résistance matérielle qui engendre l'activité cinétique de l'énergie, on pénétrera plus avant dans le problème mystérieux de la vie organique; on n'aura plus besoin de recourir à la vivisection, car on reconnaîtra que l'on avait affaire à un processus fort simple et tel que les lois ordinaires de la nature suffisaient par leur simple contenu à le donner. Et ce processus, on pourrait le diriger et le faire varier exactement comme tous les autres phénomènes connus de la nature.

« Malheureusement, on ne peut prévoir l'époque à laquelle l'humanité arrivera à une connaissance plus positive et plus exacte des lois de la nature. Les grands pontifes de la science soi-disant positive se cramponnent aux vibrations d'un éther hypothétique, d'une substance impondérable, impuissants qu'ils sont à sortir du cercle de la science actuelle; et cet éther, le dernier refuge de leurs pensées, quelle valeur peut-on lui accorder, lorsqu'ils ôtent aux atomes mêmes qui le constituent ce qui devrait faire justement la propriété fondamentale de leur être, c'est-à-dire la masse, ou, si l'on aime mieux, la pondérabilité. Si l'on supprime ces deux facteurs, non seulement l'existence des atomes devient inconcevable, mais même tout phénomène d'interférence devient impossible: c'est exactement comme si l'on se proposait de faire osciller un pendule sans masse.

« Faisons remarquer, en passant, que depuis un grand nombre d'années la science subit de plus en plus le joug du capitalisme, et ce n'est pas sous un tel maître que l'humanité progressera véritablement. Le capitalisme ne peut se passer des forces physiques, mais il ne s'en sert que pour asservir les hommes; c'est pour lui procurer des dividendes que tout ce flot humain pense et travaille.

« Que penser de cette civilisation tout étayée sur une législation sénile? N'est-ce pas elle qui a enfanté ce *nervosisme* de pensée et d'action répandu actuellement dans l'Europe entière, et, unie au militarisme, provoqué cet avilissement de la pensée humaine faussée dans ses plus profondes racines?

« Les expériences que nous avons faites, avec l'électroïde,

sur des névrosés ou des neurasthéniques, nous ont amené logiquement à cette conclusion : étant donné que les nerfs propagent aux muscles l'énergie qu'ils reçoivent, un courant d'électroïde peut soit inhiber, soit provoquer ce flux d'énergie, selon qu'il est dirigé vers la moelle ou qu'il en vient. Dans ces conditions, la moelle joue le rôle d'un siège d'énergie ou d'un centre dynamique qui accumule l'énergie sous une forme inconnue dont la charge électrique peut nous donner l'idée ; puis la distribue partiellement soit pour obéir aux besoins créés par les processus vitaux, soit à l'occasion de la volonté de l'individu. Cette distribution est faite, au moyen des conduits nerveux, aux organes qui doivent entrer en mouvement. Ainsi donc toute maladie nerveuse peut être ramenée aux causes suivantes : 1° les divers processus chimiques ou échanges organiques, notamment la combinaison de l'oxygène avec le carbone et l'hydrogène, qui s'accompagnent d'une libération d'énergie, ne produisent pas la quantité d'énergie nécessaire à l'entretien de toutes les fonctions, ce qu' on pourrait vérifier par le manque de calorique ; 2° la moelle n'a pas la faculté d'accumuler toutes les énergies produites, et le surplus agit dans l'organisme comme calorique et le trouble ; 3° les conduits nerveux sont ou bien hors d'état de fournir la quantité d'énergie nécessaire au fonctionnement des organes, ou bien ils en fournissent une quantité excessive et le surplus détermine un manque de précision dans les mouvements ou les rend spasmodiques.

« N'étant pas assez physiologiste, je raisonne plutôt en technicien familiarisé avec la mécanique ; il peut même paraître étrange que j'aborde un problème qui est hors de ma compétence ; si, cependant, mes vues se rapprochaient de la réalité, elles donneraient en même temps une indication sur la marche à suivre pour combattre certaines maladies.

« Par les actions inductives observées on voit que l'électroïde est analogue à l'agent énergétique qui agit dans le système nerveux organique ; on conçoit donc que les radiations électroïdiques puissent influer sur le système nerveux, car seules des forces semblables peuvent s'influencer réciproquement... »

Nous ignorons si des expériences ont été tentées par des médecins; d'après quelques lignes vagues, insérées dans les journaux politiques, des succès auraient été obtenus, en Autriche, dans les maladies du système nerveux, celles des voies respiratoires, etc.; nous attendons des renseignements positifs.

INFORMATION

M. E. Anastay, qui s'intéresse depuis longtemps aux recherches psychiques et nous a adressé quelques cas de télépathie, nous prie d'informer nos lecteurs qu'il a créé à Marseille, 41, rue de Rome, un centre de réunion pour les études psychiques ouvert le jeudi de 6 à 8 heures du soir, et le dimanche de 10 heures à midi. On y trouvera les principales Revues et les principaux livres qui traitent de ces questions. M. Anastay entend rester sur le terrain purement scientifique et garder, vis-à-vis de toutes les écoles, la même impartialité et la même réserve.

BIBLIOGRAPHIE

Le Monde invisible, par M. JULES BOIS (un vol. in-18 de 400 pages, édité par M. ERNEST FLAMMARION, 26, rue Racine, Paris; prix, 3 fr. 50).

M. Jules Bois, qui s'occupe depuis une quinzaine d'années d'occultisme et de recherches psychiques, est parmi les auteurs les plus aptes à écrire un livre clair, loyal, documenté sur ces questions passionnantes et troublantes : le spiritisme, la théosophie, les sciences occultes et magnétiques, l'hypnotisme, les recherches psychiques, etc., tout le Merveilleux moderne enfin.

Il connaît à peu près tous les médiums et tous les thaumaturges du monde. Il a expérimenté avec les psychologues les plus éminents; il a questionné les magiciens de l'Égypte et il est allé jusqu'au fond de l'Inde arracher aux vulgaires fakirs comme aux solitaires sublimes des Himalayas leur secret.

Ce livre est le fruit de plusieurs années de méditations et de recherches. M. Sully Prudhomme, dans une lettre à l'auteur en tête de cette œuvre, *recommande le résultat de cette minutieuse et vaste enquête comme le meilleur garde-fou posé au bord de l'Au-delà.*

On voit combien l'illustre académicien tient ce livre en estime.

L'Occultisme et l'Amour, par le Dr ÉMILE LAURENT et PAUL NAGOUR (un vol. in-18 jésus, 3 fr. 50. — VIGOT FRÈRES, éditeurs, 23, place de l'École-de-Médecine, Paris).

Ce petit volume, d'une rare érudition, constitue une étude des plus intéressantes sur certaines manifestations morbides de la sexualité. Le rôle de l'amour dans les religions, particulièrement dans les religions antiques, est tracé de main de maître, avec des documents puisés aux sources les plus sûres. Les chapitres consacrés aux folies érotiques du sabbat et de la messe noire contiennent des révélations inédites, connues jusqu'ici des seuls initiés.

Les chapitres sur les envoûtements, sur la préparation des philtres et des sortilèges, sur le rôle de la musique et de la danse en amour, etc., ne sont pas moins intéressants.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

EXPÉRIENCES

SUR LA

TRANSMISSION DIRECTE DE LA PENSÉE

PAR M. LE Dr CHARLES BINET-SANGLÉ

Professeur à l'École de psychologie de Paris.

M... est une femme de 45 ans environ, courte, trapue, d'apparence masculine. Les traits sont prononcés, le teint mat, la physionomie impassible. Elle semble étrangère à ce qui l'entoure, et ne veiller que de cette demi-veille qu'est la veille hystérique. Elle présenterait divers symptômes d'hystérie. Je n'ai pu l'examiner à ce point de vue.

O... est un homme de 35 ans environ, intelligent et nerveux.

Dans les premiers jours de mars 1902, j'ai fait, à Angers, avec ces deux sujets, les expériences que je vais rapporter. Elles ont eu lieu, de 9 heures à 11 heures du soir, dans un salon de 5m,20 sur 4m,75, bien éclairé, que j'ai moi-même choisi, et dont je donne le plan ci-dessous, en présence du Dr Legludic, directeur de l'École de médecine d'Angers, et de

six personnes sûres. Chaque assistant est représenté sur le plan par un point.

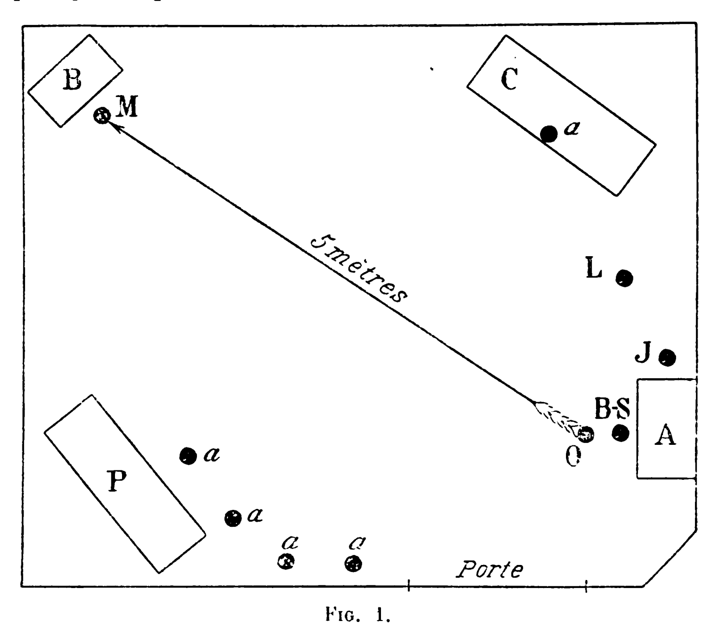


Fig. 1.

PLAN DE LA PIÈCE OU ONT EU LIEU LES EXPÉRIENCES

M — Le sujet M.
O — Le sujet O.
B S — Le docteur Binet-Sanglé.
L — Le docteur Legludic.
J — Mr J.
a a a a a — Les autres assistants.
A et B — Tables.
P — Piano.
C — Canapé.

I

TRANSMISSION DES SENSATIONS

Je suis à une extrémité du salon, devant la table A, avec O... M... est à l'autre extrémité, à une distance de cinq mètres, devant la table B, suffisamment isolée des personnes présen-

tes, pour qu'on ne puisse lui souffler. Elle s'est rapidement endormie sur un ordre de O... Elle a les yeux bandés avec un bandeau non truqué. Entre elle et O..., contre les murs du salon, sont rangés les assistants parfaitement silencieux et immobiles. Aucune communication, de quelque nature qu'elle soit, n'est possible directement ou indirectement entre les deux sujets.

J'ai devant moi, sur la table A, trois paquets contenant des poudres blanches d'aspect identique, le premier du bioxalate de potasse, le second du bromure d'ammonium, le troisième de la poudre de savon. Je suis seul dans l'assistance à connaître le contenu de ces paquets, que je puis distinguer à l'aide de signes de moi seul connus, et que j'ai fait préparer, le jour même, par un pharmacien qui ignore dans quel but et qui n'assiste pas aux expériences.

A l'aide d'un rouleau de papier humide, je dépose sur la langue de O... un peu de bioxalate de potasse.

Instantanément, à l'autre extémité de la pièce, la mimique de M... traduit, avec une exactitude parfaite, la sensation gustative provoquée chez O... par cette substance. A plusieurs reprises, ses joues se creusent, ses lèvres se projettent en avant : « Ça pique, dit-elle, ça serre la langue »; et elle se met à cracher.

Je fais la même expérience avec le bromure d'ammonium. A peine O... a-t-il goûté ce sel que la mimique de M... traduit la sensation correspondante. Elle crache encore, et déclare : « C'est salé. »

L'expérience avec la poudre de savon n'est pas moins démonstrative : « C'est fade, dit M...; on dirait de la farine, de l'amidon. » Cette fois encore, la transmission s'est faite instantanément.

Je dépose alors sur la langue de M... un peu de bromure d'ammonium, et lui demande si elle reconnaît la substance qu'elle a goûtée en premier lieu. Elle me répond affirmativement. Il y a donc erreur de sa part.

Je fais la même expérience avec la poudre de savon. Mais, cette fois, je pose la question de la manière suivante : « Est-ce là la substance que vous avez goûtée en premier lieu, en

second lieu ou en troisième lieu? » — « C'est la troisième », me répond-elle, ce qui est exact.

L'erreur commise pour le bromure d'ammonium peut être attribuée à l'analogie qui existe entre la saveur de cette substance et celle du bioxalate de potasse.

Interprétation. — Il est certain que *quelque chose* a passé, du cerveau de O... ou du mien au cerveau de M...

Mais y a-t-il eu réellement transmission de sensations? On peut supposer en effet que O..., en goûtant le bioxalate de potasse par exemple, a pensé : « Ça pique, ça serre la langue », et que les images d'articulation verbale correspondantes à ces mots ont été transmises à M... Mais, dans ce cas, il faudrait admettre que celle-ci a traduit instantanément ces images d'articulation en sensation gustative, car sa mimique ne laissait aucun doute sur l'existence d'une hallucination. Je crois plutôt et il est plus simple d'admettre qu'il y a eu transmission immédiate de sensations.

Une autre question se pose : M... a-t-elle réellement reconnu, en goûtant la poudre de savon, la substance qui avait provoqué chez elle la troisième hallucination gustative? Au moment où je lui demandais, en lui déposant cette poudre sur la langue : « Est-ce là la substance que vous avez goûtée en premier lieu, en second lieu ou en troisième lieu? » je savais et je pensais que c'était celle qui avait provoqué la troisième hallucination, et il se peut que j'aie transmis cette pensée au sujet. La question ne peut être résolue.

II

TRANSMISSION DES IMAGES VISUELLES

Première expérience. — M...., toujours endormie et les yeux bandés, est assise devant la table B, face au mur, qui est dépourvu de glaces, de telle sorte que, même sans bandeau, elle ne pourrait voir ce qui se passe dans la salle. O... est auprès de moi, devant la table A. Aucune communication n'est possible entre les deux sujets.

Je présente au Dr Legludic le premier volume des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, édition Charpentier, 1890, e un coupe-papier. Il passe le coupe-papier dans le livre, qui s'ouvre à la page 196. Je prie alors M. J..., assis auprès du Dr Legludic, de souligner un mot quelconque sur cette page. Le mot souligné est *vautour*. Ce mot n'est pas prononcé, même à voix basse, et n'est lu des yeux que par M. J... et



Fig. 2.

par moi. J'esquisse alors sur une feuille de papier un cou et une tête de vautour, et prie O... de transmettre l'image à M...

Au bout de quelques secondes, celle-ci déclare : « C'est un oiseau »; puis : « C'est un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes »; et enfin : « C'est un vautour. »

La phrase : « C'est un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes » prouve qu'il y a eu transmission de mon croquis, c'est-à-dire d'une image visuelle de O... à M... (C'est du reste, d'après O..., la transmission qu'il opère le plus aisément. Il traduit mentalement en images visuelles ce qu'il veut transmettre.) La phrase: « C'est un vautour » paraît prouver qu'il y a eu en même temps transmission d'une image d'articulation verbale, car mon croquis ne suffisait guère à faire reconnaître un vautour.

Deuxième expérience. — Je présente au Dr Legludic le deuxième volume des *Contemplations* de Victor Hugo, édition Hetzel. Le livre s'ouvre à la page 253. Le mot souligné par M. J... est *limace*. J'esquisse une limace sur le papier, et prie O... de transmettre l'image.

M... commence par déclarer : « C'est une limande » ; puis,

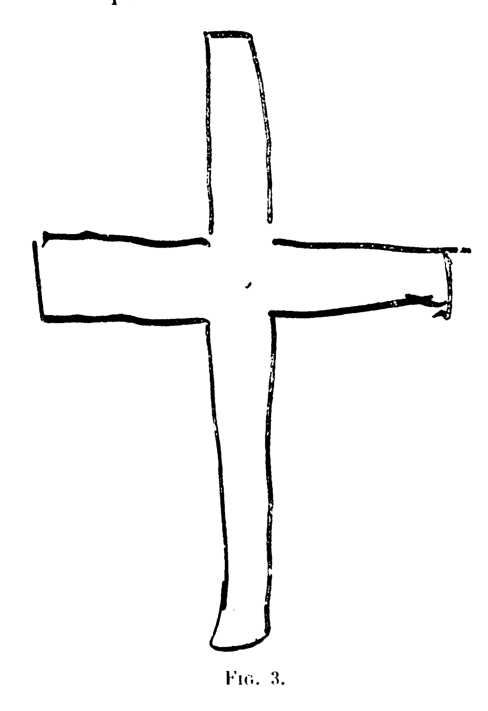


Fig. 3.

se reprenant : « Ça rampe, c'est gluant. » (Elle prononce ces mots avec une expression de dégoût.) Puis : « C'est une limace. »

La phrase : « C'est une limande » prouve qu'il y a eu transmission d'une image d'articulation verbale, qui d'abord a été mal interprétée. (Je répète qu'aucune communication, surtout par la voix, n'était possible entre O... ou un autre assistant et M... De plus, les assistants placés du côté de M... ne pouvaient voir mon croquis.)

Les phrases : « Ça rampe, c'est gluant, c'est une limace » prouvent qu'il y a eu transmission d'une série d'images, probablement visuelles, se rapportant au mot limace.

Troisième expérience. — La troisième expérience est faite avec les mêmes précautions que les précédentes. Le mot

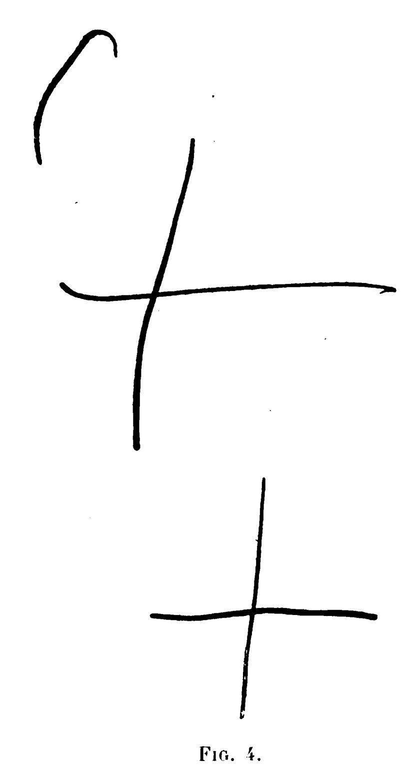


Fig. 4.

souligné est *Croix*. J'exécute le croquis que je donne ci-contre, et prie O... de le faire reproduire par M... Celle-ci trace immédiatement et coup sur coup deux croix.

On remarquera qu'elles ne sont pas identiques à la mienne Mais il faut tenir compte de ce que le sujet a dû les exécuter les yeux bandés.

Dans ces trois expériences, il est probable que la transmis-

sion n'a pas été faite par O... seul; mais que le Dr Legludic, M. J... et moi y avons inconsciemment collaboré.

III

TRANSMISSION DES IMAGES D'ARTICULATION VERBALE

Première expérience. — Je présente au Dr Legludic le deuxième volume des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, édition Charpentier, 1890. Le livre s'ouvre à la page 290, et M. J... souligne le vers suivant :

Souffle, bise ! Tombe à flots, pluie !

Je dis à O... de lire mentalement ce vers, et de le faire répéter à haute voix par M... Celle-ci commence par prononcer un certain nombre de syllabes commençant par S. Elle a des soubresauts, des éclats de voix indiquant l'effort, et elle ne parvient pas tout d'abord à prononcer le premier mot du vers. O... m'invite alors à le lire mentalement en même temps que lui : il a remarqué que la transmission se faisait plus aisément quand on se mettait à deux pour la faire. Nous nous y appliquons. M... finit par dire :

Suffle

Et enfin

Souffle, bise !

Elle ne va pas plus loin.

Deuxième expérience. — Le Dr Legludic ouvre le même volume à la page 197, et M. J... souligne le vers suivant :

Le Dieu ne viendra pas. L'Église est renversée.

Après un tâtonnement moins long que dans la première expérience, M... prononce ces deux mots :

Le Dieu

Puis brusquement, d'un seul jet :

Le Dieu ne viendra pas.

Elle n'achève pas le vers.

IV

TRANSMISSION DE PENSÉES DIVERSES

Première expérience. — Désirant savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les phénomènes dits de *double vue*, M. J... avait écrit, l'avant-veille, à un de ses amis de Bordeaux, d'exécuter, au jour et à l'heure où les expériences devaient avoir lieu, c'est-à-dire à 10 heures et demie du soir, un acte quelconque, et de lui écrire ensuite ce qu'il avait fait.

Il est 10 heures et demie. M. J... exprime le désir de savoir ce que fait en ce moment même un de ses amis habitant Bordeaux. Il ne donne ni nom ni adresse. O... ordonne à M... de se transporter dans cette ville et de nous dire ce qu'elle voit.

Je reproduis presque textuellement ses paroles:

« Je vois un monsieur grand et brun, qui a l'air d'un journaliste. Il ne se croit pas rien (*sic*). Il est au café avec un monsieur blond. Ils sortent et marchent très vite. Le monsieur brun quitte le monsieur blond, et continue sa route vers la rue Porte-Dijeaux. (Il est à remarquer que le sujet n'est jamais allé à Bordeaux.) Il entre dans une grande maison. En bas, il y a une salle très éclairée. C'est un journal. Dans cette salle, il y a des dames et des jeunes filles qui causent. Le monsieur ressort et revient vers le théâtre. Là, il s'arrête à causer. Je ne le vois plus. »

M. J... demande alors à M... de revenir devant le journal, et de lui dire ce qu'il y a en face, de l'autre côté de la rue. En posant cette question, M. J... pensait à un magasin de coiffure. M... répond qu'elle voit un magasin fermé. M. J... la prie de regarder à l'intérieur. Elle y voit, dit-elle, des antiquités. Or, chose remarquable, il y a un magasin d'antiquités à côté du magasin de coiffure.

M. J... prie le sujet d'essayer de retrouver le monsieur brun dont elle a perdu la trace : « Il est, dit-elle, sur une grande place avec la personne qui l'accompagnait tout à l'heure. Il la quitte, et entre dans un café dont la façade est

cintrée et où l'on fait de la musique. (Il s'agit, selon M. J..., du *Café anglais* dans les allées de Tourny.) Il va au téléphone, parle et s'en va. Il revient vers la rue Sainte-Catherine et la rue Porte-Dijeaux, et rentre au journal. Il monte au premier étage. Il parle très fort ; il est en colère. Il passe devant le bureau de transmission des dépêches, et entre dans une pièce sur la porte de laquelle est écrit le mot *Secrétariat*, et où il y a une table couverte de papiers. Il lit des notes. Une lui fait plaisir : il est content. Il reste là jusqu'à minuit parce qu'il a beaucoup à travailler. » (Il est un peu plus de 10 heures et demie au moment où M... prononce cette dernière phrase.)

Le surlendemain M. J... recevait une lettre de Bordeaux. Son ami n'était pas sorti de chez lui ce soir-là. Il n'avait donc pas exécuté les actes que M... lui prêtait. Mais, dans le récit précédent, tout ce qui a trait au caractère et à la profession de cette personne ainsi qu'à la description des lieux est rigoureusement exact. De plus, l'ensemble des actes qui sont prêtés à l'ami de M. J... constitue sa vie normale aux heures indiquées.

Il semble résulter de cette expérience que M. J... a transmis à M... toute une série d'images et d'idées, les unes conscientes, les autres subconscientes, se rapportant à la personne en question.

Deuxième expérience. — Je demande à M... de me dire ce que fait, à cette heure même, un de mes amis habitant Paris, et dont je donne le nom et l'adresse.

O... ordonne au sujet de se transporter à l'adresse indiquée.

Elle nous dit qu'elle passe sous une grande porte cochère, et qu'elle voit un monsieur et une dame. Le monsieur s'occupe de recherches scientifiques et fréquente des savants.

Je déclare que le sujet fait fausse route.

M... se reprend alors, et prononce rapidement les phrases suivantes, que je reproduis presque textuellement :

« C'est joli ici. Il y a des meubles de cuir, des tableaux aux murs, un grand tableau incliné comme ça (elle fait le geste), sur un chevalet. Oh ! ce monsieur, il a un mauvais caractère. Il n'est pas commode. Est-il grincheux ! Il aime beaucoup la peinture. Il fréquente des architectes, des artistes. »

— « Que fait-il en ce moment? » dis-je.

— « Il est couché dans sa chambre. Il lit un livre a couverture jaune, des chefs-d'œuvre. Il y a un grand tableau au mur. Le lit est dans le fond. Il l'a fait changer de place, parce qu'il s'est enrhumé, et qu'il était gêné par l'air et la lumière. »

— « A quel étage se trouve sa chambre? »

— « Au premier. »

Tout ce qui a trait au caractère de mon ami, à sa profession et à la description de son appartement est exact.

Mon ami, un jeune peintre de grand talent, mais certainement inconnu de M..., est un hypocondriaque. Il habite, dans une maison qui s'ouvre par une grande porte cochère, un appartement élégamment meublé, et composé d'une antichambre contenant des chaises d'un bois foncé, qui, à première vue, peuvent être prises pour des chaises de cuir[1], d'un atelier où de nombreux tableaux sont suspendus aux murs ou posés sur des chevalets, et d'une chambre à coucher située au premier et contenant un grand tableau. Le lit est au fond de la pièce par rapport à la fenêtre.

Renseignements pris, tout le reste était faux. A l'heure où j'interrogeais M..., mon ami était absent, et il n'avait pas lu dans son lit ce soir-là. Mais il a l'habitude d'y lire et, sur la cheminée de sa chambre, sont rangés des ouvrages de la bibliothèque Charpentier à couverture jaune.

Que s'est-il donc passé?

Il est évident que rien de M... ne s'est transporté à Paris, et n'est allé visiter l'appartement du peintre. Elle n'a donc fait qu'exprimer ce que je pensais, et non seulement ce que je pensais, mais *ce que je savais*, ce qu'il y avait dans ma conscience subliminale. Au moment où je l'interrogeais, je me représentais l'appartement de mon ami, et elle traduisait de vive voix les images visuelles qui se déroulaient en moi. Mais je ne pensais nullement alors au caractère du peintre ni à ce qu'il pouvait faire à cette heure, et cependant M...

1. Je ne me représentais, au moment où j'interrogeais M..., que la couleur de ces meubles.

a décrit son caractère, et l'a montré lisant dans son lit, comme il en avait l'habitude.

De ces diverses expériences il résulte que *les sensations gustatives, les images visuelles et d'articulation verbale, ainsi que diverses pensées conscientes ou subconscientes, peuvent se transmettre de cerveau à cerveau, sans l'intermédiaire des signes, à une distance de cinq mètres au moins, et dans un temps extrêmement court.*

A quel phénomène physiologique correspond ce phénomène psychologique ?

Nous pouvons nous en faire une idée, en nous rappelant qu'il y a très grande analogie, sinon identité, entre les oscillations nerveuses et les oscillations électriques. En effet, l'ensemble des travaux de d'Arsonval, les expériences de Beaunis sur la vitesse de l'électricité dans les conducteurs organiques, les recherches de Bernstein sur la variation négative des nerfs, et celles d'Auguste Charpentier sur la vitesse de propagation et la longueur d'onde des oscillations nerveuses, conduisent à penser, après du Bois-Reymond, que ces oscillations sont de nature électrique. D'ailleurs le nerf excité fait dévier le galvanomètre. Il ne répond qu'à une excitation brusque, comme si cette excitation n'agissait que par l'intermédiaire de courants induits. Sa coupe ressemble d'une façon frappante à celle d'un câble électrique, et l'on sait que l'industrie ne fait le plus souvent que plagier la nature. Enfin la fonction spéciale des poissons électriques n'est qu'un cas particulier de la grande fonction nerveuse.

D'autre part :

1° Il résulte des expériences de Becquerel et de d'Arsonval, ainsi que des recherches de Ranke sur les réactions cellulaires, que toute cellule est une pile hydro-électrique, un couple électro-capillaire ;

2° Pflüger, reprenant les expériences de Budje, a été conduit à admettre que le nerf est non seulement un organe de transmission, mais un organe de dégagement nerveux.

3° Hermann a fait remarquer que c'était dans les phénomènes de polarisation que l'électrotonus trouvait sa meilleure interprétation.

4° Schröder van der Kolk et Hughlings Jackson comparaient la cellule nerveuse à un condensateur. Elle est, selon moi, à la fois un accumulateur et un condensateur électrique.

J'ai essayé de démontrer que les conducteurs nerveux étaient interrompus, même à l'état normal, par des zones mauvaises conductrices que j'ai appelées *neuro-diélectriques*[1]. Le défaut fréquent d'équivalence entre l'excitation sensitive ou sensorielle et la réponse musculaire, ainsi que les phénomènes d'addition latente ne sauraient, selon moi, s'expliquer autrement. Lorsque, en amont d'un neuro-diélectrique, la pression nerveuse atteint un certain taux, une décharge éclate au travers, déterminant, suivant le conducteur intéressé, une sensation (douleur fulgurante), une image ou une idée (éclair de mémoire, coup de génie), ou une contraction musculaire (secousses du tremblement, de la chorée, des attaques d'épilepsie).

Or, supposons qu'à travers un diélectrique séparant deux sphères métalliques reliées à une bobine de Ruhmkorff, on fasse éclater une série de décharges oscillantes, ces décharges engendreront des oscillations électriques qui se communiqueront à l'éther ambiant, et rayonneront dans l'espace. Et si, dans le champ d'expansion de ces oscillations, on place un anneau métallique interrompu, et terminé à ses extrémités par deux petites boules, les variations électriques du champ donneront naissance à des forces électromotrices d'induction qui chargeront ce petit condensateur, de telle sorte que des étincelles jailliront entre les deux boules. Le premier appareil est l'*oscillateur* ou *excitateur* de Hertz, le second le *résonateur* de Hertz. C'est sur ces phénomènes qu'est basée la télégraphie sans fil.

Or la possibilité de la transmission de la pensée sans l'intermédiaire des signes permet de supposer que les décharges nerveuses qui éclatent, au cours de la pensée, à travers les neuro-diélectriques du pallium, donnent naissance à des oscillations nerveuses qui peuvent traverser les enveloppes

1. Ch. Binet-Sanglé, *Théorie des neuro-diélectriques*, in Archives de neurologie, 1900.



du cerveau comme les rayons Röntgen traversent le bois et le cuir, et aller impressionner un cerveau sensible situé dans leur champ d'expansion.

Et, de même que les étincelles du résonateur de Hertz se produisent d'autant mieux qu'il y a un plus grand nombre d'excitateurs dans leur voisinage, de même la transmission de la pensée se fait d'autant plus aisément qu'un plus grand nombre de cerveaux y collaborent.

Pour qu'une sensation, une image ou une idée soit exactement transmise d'un cerveau à un autre, il est nécessaire d'admettre qu'à chacune d'elles correspond un système d'oscillations nerveuses spécial, et susceptible de faire naître, dans le second cerveau, la même sensation, la même image ou la même idée que dans le premier.

De même, dans la télégraphie sans fil, à chaque mot enregistré au poste récepteur correspond un système spécial d'oscillations électriques réglées par le manipulateur du poste transmetteur.

Il est d'ailleurs probable que l'analogie du cerveau et des appareils de la télégraphie sans fil ne s'arrête pas là, et que, sous l'influence des oscillations nerveuses de l'espace, les molécules des neurones se cohèrent et se décohèrent, comme la limaille d'argent du tube radioconducteur d'Édouard Branly sous l'influence des oscillations électriques.

La transmission de la pensée est un phénomène rare et qui paraît exiger du cerveau récepteur des propriétés spéciales. Ces propriétés paraissent consister essentiellement dans une instabilité moléculaire extrême de la substance nerveuse. Cela expliquerait que cette transmission s'obtient plus aisément chez les hystériques (la divination de la pensée a été observée un grand nombre de fois chez les possédées de Loudun et chez les prophètes cévenols[1]), s'il est vrai, comme j'ai essayé de le démontrer, que l'hystérie consiste essentiellement dans l'hyperamiboïsme des neurones[2].

D'autre part la transmission se fait plus aisément lorsque le

1. Ch. Binet-Sanglé. *Le mécanisme des phénomènes hystériques*. Revue de l'hypnotisme. 1901.

2. Et même, paraît-il, tout dernièrement chez la possédée de Grèzes.

sujet récepteur est en état d'hypnose. C'est que, dans cet état, un nombre considérable de neurones corticaux étant endormis, c'est-à-dire, selon moi, rétractés, et les circuits qu'ils forment interrompus par des neuro-diélectriques infranchissables, la veille des autres neurones n'en est que plus intense, et leur pression nerveuse que plus élevée, phénomène tout à fait comparable aux phénomènes de court circuit en électricité. De là, à côté d'anesthésies, d'amnésies et de paralysies, les hyperesthésies, les hypermnésies et les phénomènes d'hypertonus de l'hypnose. Il est donc compréhensible que les neurones éveillés de l'hystérique en état d'hypnose soient plus sensibles que jamais aux oscillations nerveuses de l'espace.

Certains cerveaux transmettent mieux leurs pensées que d'autres, et, dans mes expériences, O... s'est montré, à cet égard, de beaucoup supérieur aux autres assistants. Il est vrai qu'il est entraîné depuis plusieurs années, et que son cerveau est en quelque sorte accordé avec celui de M...

Enfin la transmission se fait mieux au bout d'un certain temps : il y a une période de mise en marche.

Les expériences que je viens de rapporter n'ont pas seulement un intérêt théorique. Elles comportent une application de la plus haute importance. On conçoit en effet de quelle utilité serait à la justice un *résonateur psychique* de la valeur de M... Il va sans dire que ses révélations ne sauraient en aucune façon être reçues en témoignage. Mais de quel droit le magistrat enquêteur négligerait-il une telle source de renseignements, alors surtout qu'il ne manque pas de faire contrôler ceux qui lui sont fournis par des lettres anonymes? Mise en présence d'un criminel, M... serait un confesseur terrible. Et le jour où les professionnels du vol et de l'assassinat sauraient qu'on peut leur arracher leurs secrets du crâne, ils ne seraient pas loin d'abandonner leur métier. Ce serait la fin du crime.

Dr CHARLES BINET-SANGLÉ.

LE

MÉDIUM DANIEL DOUGLAS HOME

PAR M. A. ERNY

I

Un des plus célèbres médiums de notre époque a été certainement l'Écossais Home, qui a tant fait parler de lui, et en Angleterre et à la cour de Napoléon III. Outre ce dernier, combien d'importantes personnalités ont été impressionnées par lui. On pourrait citer en Angleterre le noms de lord Brougham, Robert Chambers, Élisabeth B. Browning, Thackeray et le Dr Eliotsson, pour avoir la preuve que ce n'était pas un nécromancien ou un vulgaire charlatan, comme l'ont dit quelques sceptiques ignorants. C'était un homme plutôt porté vers la religion, et dont le bon cœur est bien connu.

Né en 1833 près d'Édimbourg, Home fut confié à un oncle et une tante qui habitaient Glasgow. A 9 ans, il partit avec ses parents pour l'Amérique où ils se fixèrent. C'est pour cela que diverses personnes se sont imaginées qu'il était Américain.

Dès les premiers temps de son existence, des phénomènes extraordinaires se produisirent. Quand il n'était encore qu'un bébé, son berceau était bercé par des mains invisibles, et des coups étaient frappés en sa présence. Pendant sa jeunesse, il était imbu d'idées profondément religieuses et devint un Wesleyen, quoique ses oncle et tante fussent presbytériens. Les étranges manifestations qui se produisaient dans leur maison ennuyaient fort les parents de Home, car elles troublaient leurs convictions religieuses, aussi fut-il obligé de les quitter dès l'âge de 18 ans. C'est à cette époque que le fan-

tôme de sa mère lui apparut et lui dit : *Ne crains rien, mon enfant, Dieu est avec toi, et tu as une glorieuse mission a remplir, tu convaincras les incrédules, guériras les malades et consoleras les affligés.*

Le grand mouvement psychique qui, depuis 1851, avait commencé à Hydesville, avec les sœurs Fox, s'était peu à peu étendu sur tous les États-Unis. On parla beaucoup de déplacement de meubles, de visions et de descriptions de personnalités mortes qui se produisaient grâce à Home; aussi, par invitations nombreuses, on lui demanda de se rendre à New-York. Les premiers pionniers de ce grand mouvement spiritualiste (qui éclata comme une bombe au milieu du matérialisme qui régnait alors), le juge Edmonds, les professeurs R. Hare et Mapes examinèrent avec soin les phénomènes qu'il produisait, et leurs convictions, déjà établies, n'en furent que plus fortifiées. Le Dr Bush désirait que Home vînt manifester en faveur des idées swedenborgiennes, mais de nouveau il entendit la voix de sa mère qui lui disait de refuser, et qu'il avait une mission infiniment plus considérable à remplir que de prêcher en faveur du swedenborgisme. Pendant son séjour à New-York, il étudia la médecine, car il ne pensait pas que ses dons médianimiques puissent lui fournir des moyens d'existence. En réalité, il répudia toute médiumnité professionnelle et refusa d'accepter de l'argent pour payer les séances qu'il donnait. Souvent de grands seigneurs anglais ou de riches Américains lui firent de larges cadeaux, qu'il ne crut pas devoir refuser, car il faisait une grande distinction entre des encouragements donnés à sa médiumnité, ou un vulgaire salaire destiné à rémunérer une séance psychique. Il pensait toujours avoir une profession qui le ferait vivre; d'abord ce fut la médecine, puis la sculpture, puis les conférences. En 1855, à Boston, étant en villégiature chez des amis, il reçut une invitation pressante de se rendre en Angleterre. Il s'y rendit et fut reçut avec bonté par M. Cox, qui le fit loger chez lui. Durant son séjour, deux hauts personnages, lord Brougham et lord Lyston, désirèrent le voir et se montrèrent très intéressés par les phénomènes qui en ce moment passionnaient beaucoup de monde, enfin de tous côtés voulut-on voir ce

jeune homme de 22 ans qui accomplissait tant de prodiges. A une séance qui eut lieu à Ealing et où lord Brougham et sir David Brewster étaient présents, ce dernier fut tellement frappé des phénomènes produits devant lui qu'il s'écria : « Voilà qui renverse toute la philosophie de ma vie. » Plus tard, sir D. Brewster pensant qu'il avait été trop prompt à se prononcer, nia la chose, mais dans sa biographie écrite plus tard par sa fille, Mrs Gordon, on eut la preuve que les phénomènes l'avaient confondu. Au milieu de la controverse qui suivit, lord Brougham garda le silence, mais pourtant dans une préface qu'il écrivit pour G. Napier au sujet de son *Livre de la nature*, il dit ceci : « Même au milieu des plus lourds nuages du septicisme, je vois poindre un rayon de soleil, c'est le spiritualisme moderne. »

L'année suivante, nous retrouvons Home en Italie, admis dans la société de personnages royaux, et un sujet d'intérêt pour tout le monde, à Florence, Hyram Powell, le sculpteur américain dont la maison à cette époque était le centre de tout le mouvement artistique devint un croyant du moderne spiritualisme, et mit Home en rapports avec Nathaniel Hawthorne et Élisabeth Browning. Hawthorne ne pouvait se décider à en croire ses yeux, mais Élisabeth Browning fut convaincue. Pendant que Home résida à Naples, il fit connaissance de Robert Dale-Owen qui y était alors ambassadeur des États-Unis. Cet Américain venait d'être convaincu de la réalité des phénomènes par un fait stupéfiant, et la présence de Home l'aida dans ses expériences psychiques qui se résumèrent en deux livres des plus intéressants.

A Rome, Home fut reçu par le pape Pie IX, qui le questionna sur sa vie passée, et parut attacher un semblant d'intérêt à ses dons médianimiques, mais le pape était tenu, par orthodoxie, à une grande réserve. Pendant son séjour à Rome, Home eut une affection de poitrine, et son penchant religieux le poussa vers l'Église catholique, comme un lieu de repos. Pendant une année ses pouvoirs médianimiques disparurent subitement, et rien d'anormal ne se passa plus en sa présence. Comme on doit le penser, à cette époque où les phénomènes psychiques étaient presque inconnus du public, on

prit souvent Home pour un sorcier, et à Florence on assiégea sa maison pour le massacrer comme un suppôt de Satan. Il ne fut sauvé que par l'intervention du comte Braniki (Alexandre) qui le conduisit à Naples.

En février 1857, il se rend à Paris et son pouvoir médianimique revient, on le présente à Napoléon III et à l'impératrice Eugénie, et il donne de nombreuses séances aux Tuileries.

Voici à ce sujet les très curieux détails que raconte le comte de Viel-Castel dans ses fameux mémoires : « Dès 1853, dit-il, dans bien des salons, le soir, on fait tourner des tables, et j'ai reçu dans ce but une invitatiou de la marquise de B... C'est la seule préoccupation du moment. » En mars 1857, le comte ajoute ceci : Tout Paris se préoccupe du sorcier américain (1), ou pour parler plus sérieusement de l'illuminé Home... il ne sort pas de chez les B... et il est continuellement aux Tuileries, où l'empereur et l'impératrice le font venir avec un sentiment qui est plus que de la curiosité. Cet homme s'est converti au catholicisme et il s'est confessé au Père Ravignan qui obtint de lui la promesse de renoncer à son commerce avec les esprits. » « Je le veux bien, répondit Home et j'y tâcherai (*sic*), mais les esprits ne me laisseront en repos que jusqu'au 10 février. » En effet, à cette date, les esprits revinrent et Home retourna à ses invocations (*sic*). Les entretiens avec les esprits se rattachent, dans la pensée de Home, *à une régénération du christianisme*, et c'est le principal motif qui engageait le Père Ravignan à lui interdire ces expériences. Quoi qu'il en soit, ce qu'il fait est *très extraordinaire et ne peut être expliqué.* Au château (des Tuileries) il a fait apparaître une main sur la table, l'impératrice a voulu la toucher, mais au contact de cette main, elle a eu une crise nerveuse. L'empereur à son tour a touché cette main, puis il l'a lâchée presque aussitôt en disant : « Dieu! que c'est froid ! » Le duc de M... a vu, lui aussi, une main s'avancer vers lui. Enfin, M. C..., préfet de la Loire, répète à qui veut l'entendre : « *Je ne suis pas crédule, loin de là, je connais l'adresse des jongleurs*

(1) En France où on est mal informé de tout ce qui concerne les Étrangers, on prenait Home pour un Américain, parce qu'il avait habité les États-Unis !



et j'ai toujours pu comprendre comment ils opéraient. Home me fait pâlir, et je ne m'explique rien, mais j'ai vu. Ainsi il a commandé à une sonnette de monter le long de mes jambes, et quand j'ai voulu la retenir elle s'est échappée en glissant malgré moi entre mes doigts. Il a commandé à une table de répondre par des coups frappés, la table répondit, mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, *c'est que les coups étaient également frappés sous la plante de mes pieds.* »

« Un autre jour, Home a ordonné à une table de s'enlever de terre, la table est montée vers le plafond ; il a dit à la petite de B... de tirer sur la table pour la faire redescendre, mais chaque fois que la petite lâchait prise, la table remontait. Tout d'un coup, d'une voix brève, Home a dit : *Tiens ferme*, et les efforts de *trois hommes* n'ont pu faire redescendre la table. Si quelque jour on lit ces pages, on sourira de pitié et je passerai pour un être faible et crédule, mais qu'y faire? Je raconte ce que *vingt personnes ont vu*, et je ne me l'explique pas. »

A notre époque, les sceptiques ignorants sourient lorsqu'on leur parle de ces faits, mais les psychistes pour qui ces phénomènes ne présentent rien que de bien connu, ne trouvent nullement que M. de Viel-Castel ait été crédule; il raconte ce qu'il a vu, ainsi que d'autres personnes de sa connaissance, et ceux qui eux aussi ont vu des phénomènes du même genre, savent que le comte n'a rien exagéré.

J'ai cité dans mon livre (*Le Psychisme expérimental*) un exemple très curieux de lévitation de table produit par Home. La séance eut lieu aux environs de Nice, dans une villa particulière dont le salon était *brillamment éclairé*. Une grande lampe était placée sur une table si lourde qu'Hamilton Aïdé (le romancier anglais bien connu), qui assistait à la séance, ne put la soulever que légèrement avec ses deux mains. Ce qui stupéfia Hamilton Aïdé, ainsi qu'Alphonse Karr (un homme très aimable et très spirituel, dit Aïdé, mais un des plus entêtés et des plus sceptiques de France) et les autres assistants, la plupart très incrédules, c'est de voir un lourd fauteuil placé au bout du salon se mettre à circuler, et un autre meuble suivre le mouvement. Puis la grosse table se souleva en l'air, à

la distance de 3 ou 4 pieds du plancher. *Alphonse Karr se glissa sous la table, et quand il eut bien observé et regardé, la table redescendit lentement.* Aïdé avoue que lui et ses compagnons furent littéralement abasourdis, car il était, dit-il, *matériellement impossible de produire ce résultat par fraude.* Alphonse Karr, qui le lendemain alla voir le romancier anglais, lui avoua aussi qu'il était complètement dérouté *et semblait très vexé d'être obligé d'en convenir.* N'oublions pas que le phénomène se passa dans une maison particulière, et dans un salon brillamment éclairé.

Home avait une force médianimique des plus puissantes, et à laquelle sir William Crookes a rendu hommage dans son livre. Mais pour en revenir aux phénomènes produits à l'époque de Napoléon III, en voici encore un des plus curieux. Un jour que Home se trouvait dans le wagon impérial avec quelques dames de la cour et le petit prince impérial, *les coussins du wagon se mirent en mouvement et furent projetés dans tous les sens.* Le petit prince eut peur et se mit à pleurer dans les bras d'une des dames. Alors les sceptiques de l'époque dirent que Home avait machiné l'intérieur du wagon; mais tous ceux, qui comme moi, ont vécu sous l'Empire, *savent avec quel soin méticuleux on veillait et surveillait tous les objets, voitures, wagons, etc., servant à l'empereur.* En effet, les attentats étaient fréquents, et la police, toujours en éveil, n'aurait jamais permis à Home (un étranger) de rester même quelques instants dans l'intérieur du wagon impérial. Le phénomène est donc incontestable.

A propos de Home et de son séjour à Paris, j'ai retrouvé des numéros du *Figaro* de 1858, où je copie les curieuses lignes suivantes. Dans le *Courrier de Paris* du 7 février, *Nemo* à propos de l'erreur d'un confrère dit ceci : « Pendant que je tiens ce chroniqueur, je veux lui dire aussi qu'il a tort de mesurer avec le même compas les merveilleux tours que produit Robert-Houdin et les prodiges qui suivent M. Home partout où il va, tout le monde a vu le roi des escamoteurs (Robert-Houdin) rendre à volonté un même coffre pesant et léger tour à tour. Mais c'était un certain coffre, un coffre à malice, faisant partie du bagage du prestidigitateur; ou bien

quand ce n'était pas le coffre lui-même qui était préparé, c'était la scène où le magicien opérait. Personne n'a jamais dit que, quand Robert-Houdin était en visite chez n'importe quel ami, les meubles se trémoussaient à son approche, la table de chêne de la salle à manger tantôt semblait clouée au sol et tantôt impatiente de le quitter... presque ailée comme un ballon qui a jeté son lest. *Or, chez des gens trop haut placés pour qu'on puisse les traiter de compères*, la seule présence de M. Home a suscité de ces mouvements mobiliers. »

« Là-dessus, demandez aux apôtres du spiritisme ce qu'ils pensent de ce mystérieux remue-ménage, ils ne seront nullement embarrassés de vous répondre... C'est le cours régulier des choses surnaturelles, et il n'y a plus rien d'étonnant aux yeux des adeptes, que l'étonnement du vulgaire ; c'est un fait incontestable que M. Home a ses dévots et ses dévotes. L'une de ces dernières vient de lui léguer 6000 fr. de rente viagère. Jusqu'à la venue du célèbre médium, cette dame doutait de l'immortalité de l'âme. Il lui fit, pour ainsi dire, toucher du doigt cette vérité consolante, en évoquant l'âme d'une personne qui lui avait été chère. Peu après, cette dame (une Anglaise) meurt à son tour, convaincue et réconfortée, mais avant de partir pour un monde meilleur, elle avait couché son consolateur sur un testament en bonne forme. »

« Malgré les apparences fabuleuses que prend ici la vérité, ceci n'est pas un conte comme les prétendues donations faites à Alexandre Dumas. En cette circonstance, M. Home a faits *pour la première fois depuis qu'il est à Paris*, appel à la publicité. Il est allé trouver le directeur d'un journal du soir, et l'a prié de faire part de l'incident au public. Tout cela nous mène fort loin de Robert-Houdin, auquel un incrédule a voulu comparer le médium Home. Pour nous, nous n'affirmons rien en ce qui concerne les relations avec les esprits. Mais, loin d'élucider la question, *m'est avis qu'on l'embrouille en confondant des causes aussi dissemblables que les prodiges de la prestidigitation et les phénomènes qui font cortège à M. Home*. Robert-Houdin, le premier, aurait le droit de protester contre une pareille confusion. Il est un grand artiste en son genre, et l'autre n'est qu'une énigme passive. »

Dans le numéro du 18 avril 1858, *Nemo* nous reparle encore de Home, et voici ce qu'il en dit : « Home va nous revenir avec un riche hymen pour tout de bon dans ses malles. Il épouse, comme je l'ai déjà annoncé, une jeune Russe riche, de haut rang et d'une belle fortune. On la nomme aujourd'hui : — c'est Mlle Koucheleff; cette jeune fille a en partage, outre fortune et noblesse, un certain charme immateriel qui semblait la destiner à d'étranges amours. Dès qu'elle eut vu M. Home, elle fut à lui. C'est à Paris et dans un délai très court qu'il nous est réservé d'assister à la consécration légale et religieuse de cet entraînement. »

Le chroniqueur parisien se demande si, après son mariage, les meubles danseront à son approche comme par le passé. « Et pourquoi non? dit-il, pourquoi le mariage et la prospérité dépouilleraient-ils Home de ses facultés surnaturelles? *s'il les avait jamais exercées pour de l'argent, on pourrait croire qu'il mettrait désormais* au rancart une industrie devenue inutile. *Mais il s'est toujours manifesté gratis*, comme s'il eût été millionnaire de naissance, prenons-le donc pour un véritable inspiré... »

Comme on le voit, le chroniqueur rend un éclatant hommage au désintéressement de Home, et malheureusement il n'en fut pas de même avec *Slade*, un autre médium célèbre qui se faisait payer ses séances de 20 à 100 fr. et plus. Eugène Nus m'avait dit : « Vous qui parlez anglais, allez donc le voir », mais je lui répondis que je me méfiais toujours un peu des médiums se faisant payer. Il faut pourtant bien qu'ils vivent, me répondit E. Nus. Soit, lui répliquai-je, eh bien! qu'ils prennent un état, comme l'ont fait tant d'autres médiums que je connais en Angleterre ou en France. Je regrette pourtant très fort de n'avoir pas vu *Eglington* (autre médium très puissant) lorsqu'il vint à Paris; mais à cette époque diverses occupations littéraires m'absorbaient complètement, et je ne m'occupais qu'incidemment des phénomènes psychiques. Ce même Eglington fut accusé aussi de frauder, comme Slade et tant d'autres, mais j'ai lu tout un supplément spécial du *Light* où Eglington présenta sa défense d'une façon aussi nette et aussi satisfaisante que possible, donnant de

nombreuses attestations d'hommes considérables. A Paris, il eut une séance remarquable de matérialisation chez le peintre Tissot, qui fit un curieux dessin représentant le phénomène. Ce dessin fut reproduit dans le traité méthodique de science occulte du Dr Papus.

Un fait curieux au sujet de l'autre médium que j'ai cité plus haut, *Slade*, c'est que le savant qui lui fit un procès à Londres et le fit condamner, fut lui-même plus tard arrêté dans Regent-Street pour mauvaises mœurs!

Mais pour en revenir à *Home* et à son mariage, les documents anglais où j'ai puisé une partie de cet article diffèrent complètement de ce qu'en a dit *Nemo* dans le *Figaro*, et comme en général le Français est assez mal renseigné sur tout ce qui concerne les étrangers, je me fie plutôt à ce qu'a dit M. Robertson. Selon lui, *Home*, étant à Rome, fut présenté à la fille d'un général russe, le comte de Kroll, et un mariage fut décidé entre eux.

Bientôt après, il se rendit à Saint-Pétersbourg où l'accompagna Alexandre Dumas qui devait lui servir de parrain ou de témoin.

Après le mariage, qui fut célébré le 1er août 1858, il fut reçu par le Czar, et pendant quelque temps vécut au milieu des connaissances aristocratiques de sa femme. L'année suivante Home eut un fils et à sa naissance le Czar, continuant à lui montrer de l'intérêt, lui fit présent d'une bague de grand prix. Vers la fin de 1859, il revint à Londres avec sa femme où des amis anciens et nouveaux lui firent fête; entre autres de Morgan, le mathématicien, Howitt l'écrivain, Nathan Senior professeur à Oxford, le Dr Gully, père du *speaker* de la Chambre des communes, le comte de Dunraven et son fils lord Lindsay, et beaucoup d'autres. Ces amis propageaient partout les merveilles dont ils étaient témoins... et bientôt toute la société anglaise fut surprise de voir dans le *Cornhill Magazine* (une des Revues les plus répandues à cette époque) un article intitulé « *Plus étrange que les romans* » et où l'on racontait sans exagération les merveilles produites par Home: ses lévitations, des mains lumineuses qu'on voyait, des voix étranges qu'on entendait, etc. Le directeur du *Cornhill*

Magazine était alors le célèbre Thackeray, et ses collaborateurs comptaient parmi les plus renommés de l'Angleterre, entre autres *Ruskin*, *E. B.* *Browning*, *Tennyson* le poète, *Mathew Arnold* le critique, lord Houghton, etc. L'article à sensation qui fut écrit par Robert Bell, avait une note de Thackeray qui disait pouvoir garantir l'honorabilité et la bonne foi de l'écrivain qui était son ami. Naturellement les sceptiques et les incrédules, qui dominaient alors, poussèrent des cris d'orfraies auxquelles on mettrait une lumière sur les yeux; on blâma fortement Thackeray d'avoir laissé publier *une telle absurdité*, et le *Magazine*, de cette affaire-là, perdit 20 000 abonnés, ce qui ne prouve pas en faveur de leur intelligence. Il n'y a aucun doute à avoir au sujet de l'intérêt que portait Thackeray aux phéuomènes psychiques. Son vieil ami le Dr Eliotsson avait eu à souffrir de son adhésion au magnétisme, et plus tard il devint un fervent du spiritualisme. Dans les écrits de Thackeray, on trouve de fréquentes allusions au psychisme, entre autres, dans l'œuvre appelée *Raund-about Papers*, publié d'abord dans le *Cornhill* en 1862 on lit ceci : « Rien ne me prouvera que je n'ai pas rencontré cet homme dans le monde des Esprits »; et plus loin : « En écrivant, j'ai été souvent surpris des observations que faisaient mes personnages. On aurait dit qu'un pouvoir occulte conduisait ma plume. » L'article dont je viens de parler valut à Home de nombreuses félicitations. Le Dr Robert Chambers déclara que cet article le surprenait fort, mais qu'il le considérait comme une preuve éclatante de la bonne foi de Home. Comme l'article du *Cornhill Magazine* était anonyme, la Presse en nia la réalité, sous le prétexte, aussi idiot qu'habituel, *que c'était impossible*. Parmi ceux qui répondirent à ces récriminations, étaient le Dr Gully qui avait été présent aux séances de Home, ainsi que James Hutchinson, Chairman du Stock Exchange, et James Watson, un éminent avoué de Liverpool. Les phénomènes durent être bien convaincants pour qu'à cette époque oú le psychisme naissait à peine, tant de personnes si en évidence aient témoigné publiquement de sa réalité.

II

Ce mariage si heureux de Home ne devait pas avoir une longue durée... La santé de sa femme allant toujours en déclinant, Home se décida à séjourner avec elle dans le Sud de la France, mais le 3 juillet 1862, elle mourut très regrettée de Home, car elle avait valu à elle et à son mari bien des amitiés.

En 1864, une sorte de biographie de Home fut publiée sous le titre de *Incidents de ma Vie*. Dans une préface écrite par le Dr R. Chambers, ce dernier mettait en relief le lien entre les expériences de M. Home et celles d'autrefois. La position en évidence qu'occupait alors Home, valut au livre une large publicité, et même le monumental *Times*, consacra trois colonnes à l'analyse de ce livre; mais avec l'ambiguïté qui distingue d'habitude ce journal, il était impossible de savoir si l'article était favorable ou défavorable. Cependant, afin de plaire sans doute à ses abonnés incrédules ou pour les ménager, on y remarquait cette phrase alambiquée : « Il serait brutal de tourner en ridicule ces faits, mais pourtant il est absolument impossible d'y croire ! » Une revue assez répandue, la *Saturday Review*, fut plutôt hostile, et dit que les preuves des phénomènes étaient insuffisantes, car bien entendu aucun de ses rédacteurs n'avait assisté même à une seule séance de Home. Néanmoins les amis de Home n'en furent nullement refroidis, car en 1863, Mme de Morgan publia un curieux livre dont son mari, le célèbre mathématicien de Morgan, écrivit la préface (qui fit quelque bruit tant elle était remarquable). M. de Morgan dit qu'il avait vu se produire en présence de Home des phénomènes qui rendaient l'incrédulité impossible et qui ne pouvaient s'expliquer ni par la fraude, ni par la coïncidence, ni par l'erreur. Les spiritualistes étaient, disait-il, sur la voie qui a conduit à l'avancement des sciences, et leurs adversaires ne représentaient plus que les éternels ennemis de tout progrès. Le vicomte Adare publia aussi une série de lettres adressées à son père le comte de Dunraven, dans lesquelles il racontait de mer-

veilleux phénomènes qui s'étaient produits devant nous. Lord Lindsay, présentement comte de Crawford, affirma avoir vu des formes se pencher vers Home et circuler dans la pièce où était le médium, et il insista fortement sur l'honnêteté de Home et sur ses dons merveilleux.

De nos jours, les sceptiques affirment sans rire que ce sont des hallucinations, expression commode qui peut servir dans toute espèce de circonstance. Quant aux psychologues, ils avancent, sans arriver à le prouver, que tout vient du subconscient.

De tout temps, et en tout pays il y a eu des phénomènes psychiques, mais ils semblaient surnaturels et passaient à l'état de légendes. Au XIXe siècle, l'enseignement matérialiste, commencé au XVIIIe, battit son plein et menaçait de faire tant de mal, que les trois grandes Sociétés secrètes occultes d'Amérique, d'Angleterre et de Hongrie, derniers restes (ignorés du public) des enseignements ésotériques des mages de la Chaldée et de l'Égypte, résolurent de se réunir en assemblée occulte à Vienne vers 1843, et après bien des hésitations on décida de commencer la réaction contre le matérialisme alors triomphant. C'est très peu de temps après que le mouvement dit spirite commença en Amérique (pays jeune qu'on choisit de préférence pour les débuts de l'action spiritualiste), se continua avec les manifestations des sœurs Fox à Hydeville, puis se répandit comme un torrent en Angleterre et en Europe.

Home ne manquait pas de défenseurs, mais à l'occasion il ne craignait pas de se défendre lui-même ; — lorsque la presse l'attaquait ou le calomniait, il prenait la plume et, preuves en main, il demandait toujours qu'on voulût bien examiner avec soin ses dons médianimiques. Il ne craignait jamais d'inventer lui-même des moyens de contrôle nouveaux, et ne se refusait jamais à ceux qu'on lui propossit. Dans sa longue controverse avec sir David Brewster, il fut aussi loyal que l'espéraient ses amis. — En 1863, se trouvant à Dieppe avec Mme Milner Gibson (femme d'un ministre) et apprenant que le Dr Eliotson se trouvait dans la même ville, il se fit présenter et lui demanda pourquoi il avait écrit tant de choses dures contre lui, et l'avait appelé imposteur sans le connaître ; il le

pressa d'expérimenter par lui-même. Un rendez-vous fut convenu et, comme résultat, le docteur incrédule devint un spiritualiste convainu et un champion de Home ; il reconnut que jusqu'ici le matérialisme avait dominé chez lui, et que, maintenant, il voyait la vie sous un tout autre jour.

En 1864, Home avait été à Rome à cause de sa santé et avait étudié la sculpture pour laquelle il avait montré un grand penchant; mais quoique étant catholique, les autorités papales le citèrent devant elles, et après de longs interrogatoires, on lui permit de rester, mais à la condition de ne plus communiquer avec l'autre monde. Home refusa donc de donner aucune séance, mais malgré cela, la permission de séjour lui fut retirée, et on lui donna trois jours pour partir. J'ai visité Rome en 1869, dernière année du règne temporel des Papes, et il y régnait encore la même intolérance aveugle et mal inspirée.

Quelques journaux, facétieux évidemment, disent que le Pape aurait fait de Home un cardinal, si les dons merveilleux qu'il possédait avaient pu servir à rebâtir une nouvelle Église basée sur le miracle. Mais tout ceux qui connaissent la routine du Sacré Collège, et le fameux *Non possumus* de Pie IX ne peuvent considèrer ces assertions que comme des fantaisies.

Après son expulsion, Home exposa son cas à lord Palmerston, demandant réparation comme le gouvernement anglais en accorde à tout citoyen anglais lésé, mais ni Palmerston ni le comte Russell (à cette époque secrétaire au Foreign Office) ne voulurent se mêler de cette affaire. Plus tard, J. A. Rœbuck porta la cas devant la Chambre des communes, mais celle-ci se désintéressa aussi.

Robert Browning fut un des rares littérateurs qui quoique mis en rapport avec Home ne voulut jamais admettre ses dons, et plus sa femme parut s'intéresser aux phénomènes, plus il les critiqua. Pour donner un libre cours à sa bile, il écrivit une platitude intitulée : *Sludge le médium*, où il prétendait peindre Home comme un type de la bassesse du spiritualisme nouveau, et ou Sludge était représenté comme un ivrogne et un hypocrite, tandis que Home avait des goûts de sobriété

et des penchants religieux. Cette calomnie n'augmenta pas la réputation de R. Browning, au contraire, elle mit en évidence ce que l'esprit de parti pris peut produire.

En 1865, Home revint à New-York, puis en Allemagne où des princes lui firent fête, et se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg. En 1866, de retour à Londres, il fit une conférence sur le nouveau spiritualisme à *Willis's Rooms;* comme de juste, elle fut suivie d'articles satiriques, et le Maskelyne [1] de cette époque, le professeur Anderson, chercha à se faire une bonne réclame, grâce à la controverse qu'il engagea. Home adopta dès lors le métier de conférencier public et parla dans diverses villes, entre autres à Glasgow où il renoua connaissance avec M. David Duguid, un médium, lui aussi, qui, depuis, s'est dis-distingué par les photographies psychiques qui se sont produites en sa présence. A une séance chez M. Nisbet, l'imprimeur, Home tint dans sa main des charbons ardents sans être brûlé (expérience qu'il renouvela plus tard devant M. Crookes). Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que M. Duguid eut lui aussi le même don, qu'il plongea la main dans un foyer ardent et en retira des charbons qu'il tint sans être brûlé. M. Robertson dit que Duguid plaça sur sa tête les charbons ardents, et que lui, Robertson, ne sentit sur son crâne qu'une chaleur modérée. Ce fait est d'autant plus étrange que l'action médianimique de Duguid se trouvait ainsi agir indirectement. Cependant, M. Robertson risquait gros, car si l'expérience n'avait pas réussi il aurait pu avoir le haut de la tête fort endommagé. En tout cas, cela donne une crâne idée de son courage.

Vers 1867-68, William Crookes fit avec Home ses expériences célèbres, qui furent publiées dans un volume qu'ont lu tous ceux que les phénomènes psychiques intéressent. Cela fit tant de bruit que la *Société dialectique* nomma un comité pour examiner ces phénomènes, il termina son rapport en 1871. Mais le comique de l'histoire c'est que nommé pour combattre la réalité de ces phénomènes, le comité de 40 membres (composé de gens très en vue) conclut

1. Maskelyne est un individu qui tapi depuis une vingtaine d'années dans son antre de l'Egyptian Hall, se fait des revenus en travestissant grossièrement les phénomènes psychiques. C'est son *Struggle for Life.*

dans le sens contraire, ce qui produisit sur les matérialistes l'effet d'un moellon tombant dans une mare de grenouilles.

Dans cette année 1871, Home se remaria, et cette fois encore avec une Russe. Son beau-frère fut le célèbre professeur Bouterow, de Saint-Pétersbourg, qui fit avec Home diverses expériences conduites scientifiquement comme celles de W. Crookes, et avec le même succès. A partir de cette époque, le nom de Home fut moins fréquemment cité, et c'est en 1876 qu'il publia un livre intitulé : *Lumières et ombres du Spiritualisme*, puis son caractère s'aigrit et sa santé déclina, car on ne lui épargnait pas les calomnies plus bêtes les unes que les autres, mais Basile n'a-t-il pas dit : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. » Quelques années après il mourut, en 1886, et sa veuve, fidèle à sa mémoire, publia un curieux livre intitulé : *Home, sa vie et sa mission*. Et dans l'église de la Canongate à Edimbourg, elle lui fit élever un somptueux monument.

Parlons maintenant d'observations très curieuses faites par sir W. Crookes, et se rapportant aux différences de médiumnité entre Home et Eusapia Palladino (et figurant dans une conférence du professeur O. Lodge). D'abord et avant tout, dit le célèbre chimiste, une grande partie des phénomènes se manifestant devant Eusapia n'ont lieu que lorsqu'elle est *en état de trance*, et plus cet état est profond, plus les phénomènes sont frappants. Cela n'était pas toujours le cas avec Home. « Certes les choses les plus étonnantes que j'ai vues en sa présence, l'expérience du feu, et les formes rendues visibles, n'avaient lieu qu'en état de trance, mais il n'était pas toujours possible de constater s'il était bien dans cet état ou non, car il parlait et circulait comme s'il avait été dans son état normal. La principale différence venait de ce qu'alors ses actions étaient plus précises et sa façon d'être plus solennelle.

« J'ai vu plusieurs fois l'épreuve du feu, dit Crookes, et chez moi et dans d'autres maisons. Une fois il m'appela pendant qu'il se dirigeait vers le feu, et me dit de l'observer avec soin. Il mit devant moi sa main dans le foyer et en retira des charbons enflammés et les tint, ce que je n'aurais pu faire

sans être fortement brûlé. Une autre fois, il prit un charbon de bois tout rouge, le tint dans sa main gauche qu'il couvrit avec l'autre, et souffla sur ce foyer nouveau genre, au point que les flammes s'échappaient de ses mains. » Qu'est-ce qui rendait Home insensible à l'action du feu, peut-être est-ce dû à la même raison psychique qui faisait supporter aux martyrs les plus atroces supplices, comme d'être plongés dans un bain de plomb fondu ou de poix brûlante.

W. Crookes dit qu'il partage absolument l'opinion du professeur O. Lodge sur le mauvais effet produit par la présence d'étrangers dans les expériences psychiques. « C'est un mal probablement nécessaire, dit Crookes, mais beaucoup de mes meilleures séances ont été gâtées par des essais de fraude aussi futiles que puérils venant d'étrangers qui avaient sollicité une invitation. Une fois un très grand personnage était présent, sur son expresse demande; nous avions attendu une heure sans obtenir aucun résultat que quelques bruits et mouvements, coups de pieds, le tout produit évidemment par mon visiteur. A la fin il partit, et un message fut écrit ou on disait ces paroles flatteuses pour le visiteur : « *Nous avons attendu que M. M*** ait fini de faire l'imbécile.* » La séance devint alors des plus intéressantes, mais j'ai su depuis que mon visiteur alla dire partout que nous étions une réunion de gens crédules, qu'il avait facilement trompés par des bruits, coups et mouvements produits par lui. »

Comme on le voit par cet exemple, entre beaucoup d'autres, les incrédules ou les sceptiques sont souvent encore plus sots qu'on ne pourrait l'espérer.

Mais reparlons maintenant d'Eusapia Palladino. Le grand inconvénient, dit Crookes, d'étudier les phénomènes avec Eusapia, c'est l'obscurité ou la très légère lumière qu'il faut garder pendant les expériences faites avec elle, ce qui force à prendre toutes sortes de précautions contre la fraude.

Même la fraude inconsciente, comme me l'a raconté M. de Rochas (qui souvent était obligé de dire à Eusapia : Vous allez frauder, prenez garde). Si les séances avaient eu lieu avec assez de lumière pour qu'on pût observer tous les mouvements, il n'eût pas été nécessaire d'employer tout ce système

des pieds et des mains d'Eusapia tenus par les assistants, et les soupçons qui en découlaient. *Home, lui, a toujours refusé les séances dans l'obscurité.* Il a dit qu'avec de la volonté et de la persévérance les phénomènes pouvaient parfaitement être obtenus en pleine lumière et que si les phénomènes étaient moins puissants, il était autrement important de les constater *de visu.* « Dans presque toutes les séances que j'eus avec Home, dit Crookes, il y avait non seulement assez de lumière pour voir ce qui se passait, mais pour me permettre aussi de prendre des notes et de les lire. Pendant toutes les années où j'ai expérimenté avec Home, je n'ai jamais constaté le plus petit cas qui pût me faire supposer qu'il trompât. Il était très scrupuleux sur ce point, et ne trouvait pas mauvais qu'on prît des précautions contre la fraude ; souvent même avant une séance, il me disait : Agissez comme si j'étais un prestidigitateur, et prêt à vous tromper, prenez toutes les précautions que vous pourrez imaginer contre moi, et ne vous occupez pas de mon amour-propre. Plus ces précautions seront sévères et plus la réalité des phénomènes deviendra évidente. » Une fois même il me dit : « Asseyons-nous autour du feu et causons tranquillement, nous verrons si nos amis invisibles se manifesteront. Dans ces occasions où ma famille et moi étions seuls présents, des phénomènes des plus extraordinaires se produisirent. »

Il est vraiment déplorable, dit Crookes, que durant les nombreuses années que Home vécut à Londres, à part une ou deux exceptions, aucun homme de valeur dans le monde scientifique n'ait daigné expérimenter avec Home, et pourtant il était tout prêt à le faire. — Mais ceux qui ne connaissaient pas sa profonde honnêteté l'appelaient *un charlatan*, et ceux qui croyaient en lui étaient considérés comme des fous, et quelque peu déconsidérés. W. Crookes concluait ses observations en félicitant un homme de science aussi éminent que le professeur Olivier Lodge d'avoir adopté les conclusions auxquelles il était arrivé tant d'années auparavant. Home fut un des plus puissants médiums connus, il avait plus de puissance qu'Eusapia.

A. Erny.

LES DÉCOUVERTES
DU
PROFESSEUR OTTO VON SCHRŒN
SUR LA VIE DES CRISTAUX

PAR M. LE Dr L. HAHN

M. Volpi reproduit dans *Il Vessillo spiritista* de janvier 1902 la partie la plus importante d'une lettre adressée par le professeur de l'université de Naples, Otto von Schrön, au professeur G. B. Milesi, de l'université de Rome, et publiée dans la *Rivista di filósofia e scienze affini* (oct. 1901). Il s'agit d'une découverte de la plus haute importance concernant la vie des cristaux. Inutile de dire que, malgré l'autorité scientifique du professeur von Schrön, les incrédules sont nombreux encore, et parmi eux il y a à distinguer spécialement la catégorie de ceux qui ne veulent à aucun prix être convaincus. D'autres, incrédules à leur entrée dans le laboratoire du savant de Naples, en sont sortis enthousiasmés, après avoir vu les magnifiques préparations microscopiques, les négatifs microphotographiques de ces préparations révélant à l'œil bien des détails qui échappent à l'examen des préparations mêmes, et enfin les positifs sur verre pour projections agrandies dont l'aspect, véritablement merveilleux, est de nature à convaincre les esprits les plus rétifs.

La manière dont M. von Schrön est arrivé à faire sa découverte mérite d'être racontée : en sa qualité de physiologiste, il se livra tout d'abord à l'étude de la genèse et de la structure

des microbes, puis à celle de leurs produits de sécrétion, du mode de cristallisation de ceux-ci ; de là il passa à l'examen des conditions biologiques de ces soi-disant cristaux organiques, puis à celui de la genèse des cristaux salins, et en passant par les roches ignées et les laves incandescentes, arriva finalement à une nouvelle conception des nébuleuses et de leurs phases d'évolution à partir du *protobioplasme* ou matière première cosmique d'où sont sortis et notre système solaire et probablement tous les autres systèmes analogues.

Il ne s'agit pas ici de fantaisie ou de conclusions hâtives. La plupart des conclusions de l'auteur reposent sur des faits observés directement, quelques-unes seulement sur des hypothèses qui ont à leur base des analogies frappantes. Ainsi tout ce qu'il dit sous forme d'hypothèse sur les nébuleuses et principalement sur les phases et les formes évolutives de celles-ci, a son pendant objectif dans la cristallogenèse des sels observée sur des gouttes de solutions conservées dans des tubes clos, et à cet égard les phases précristallines sont particulièrement intéressantes.

Quand le professeur von Schrön commença ses recherches sur la cristallogenèse, il était encore fermement convaincu que les cristaux s'accroissent par juxtaposition, que durant toute leur existence ils gardent une structure identique à elle-même, qu'un petit cristal est en petit l'image d'un grand, que l'axe du cristal est une ligne idéale, que le cristal n'est le siège d'aucun mouvement propre, que toute force est engendrée par la matière et en dépend toujours directement, enfin que parler de la vie d'un cristal c'était faire de la poésie. Ses idées à cet égard sont aujourd'hui absolument renversées.

Il a constaté, par l'observation directe, que le cristal s'accroît par *intussusception*, qu'il présente une évolution structurale analogue à celle des plantes et des animaux, toujours dans les limites de son individualité et des qualités inhérentes à son protoplasme primitif ; en d'autres termes que le cristal est un tissu et un individu, un tissu qui jusqu'à son maximum de développement subit des variations continuelles dans sa structure intime ; que le cristal, dans sa petite sphère,

a sa biologie et sa pathologie spéciales ; qu'il y a des cristaux qui, à une certaine période de leur existence, présentent des mouvements spontanés susceptibles de s'effectuer suivant trois modes différents ; que l'axe du cristal est une chose réelle, non idéale, un objet qu'on peut photographier dans les cinq phases de son développement structural ; qu'il existe une force qui, s'exprimant clairement dans la cristallogenèse des sels, ordonne, harmonise et domine la matière, non sans subir dans certaines limites l'influence de celle-ci.

Sans doute, d'autres ont exprimé avant M. von Schrön l'idée que le cristal vit, mais jusqu'à ce jour personne n'en avait fait la démonstration. Il fallait, pour la faire, être comme l'auteur outillé pour la microphotographie et les projections avec agrandissement. Il conserve depuis 16 ans des gouttes bien encloses, renfermant encore de la substance vivante qui se développe et évolue ; de plus, il possède une série de coupes pratiquées dans ces gouttes colorées et conservées dans le baume du Canada, très faciles à étudier par conséquent aux grossissements énormes dont dispose l'optique moderne.

Il s'agit ici d'une *vie véritable*, dans le sens vraiment biologique, et nullement dans le sens matérialiste de la mécanique physico-chimique. Or une vie véritable suppose l'existence d'un plasma dont l'évolution, depuis les formes les plus élémentaires jusqu'aux cellules plus complexes, préside à une série de processus de nutrition et de formation (surtout de germination) qui sont l'expression de cette vie ; et de celle-ci la démonstration n'a été donnée par personne jusqu'à ce jour, pour les cristaux.

La démonstration de la vie des cristaux repose tout d'abord sur la découverte d'un pétroplasme filiforme dans les sels, puis sur l'analogie réelle établie entre ce protoplasme et le phytoplasme des algues, analogie qui se poursuit jusqu'à la nucléine filiforme des phases initiales et terminales de la cellule végétale et animale. Ces faits inaugurent une vie nouvelle qui est signalée non seulement par la découverte du protoplasme filiforme dans les sels et dans les roches ignées, mais encore par la démonstration non moins importante de

la pétrocellule dans les sels, les roches ignées et les cellules des laves incandescentes; en d'autres termes par la découverte de la genèse pétroblastique et cellulaire des cristaux des roches. Ajoutons à ces faits la découverte des processus de reproduction des cristaux, comme la division, la gemmation et l'endogenèse avec expulsion de cellules filles de la cellule mère.

De plus les formes différentes que les cristaux sont obligés de revêtir dans leur lutte pour l'existence sont venues corroborer le concept de la vie de ces mêmes cristaux. Il y a jusqu'à une pathologie des cristaux qui comprend les trois chapitres principaux des difformités congénitales, des difformités acquises et des processus pathologiques, dans le sens le plus strict du mot. Ces faits n'ont rien d'extraordinaire si l'on songe que la vie physiologique et la vie pathologique sont dans une étroite dépendance entre elles.

Les analogies de forme, de structure intime, de produits formatifs, de processus de reproduction entre la pétrocellule et la cellule végétale et animale sont vraiment frappants. Les pétrocellules acquièrent encore une importance particulière pour la morphologie générale, en raison de leurs produits nucléaires excessivement intéressants au point de vue de la métamorphose chromatique autochtone d'une partie de ces produits, puis par le fait que toute pétrocellule d'un cristal de roches ignées ou de laves incandescentes conserve en elle et autour d'elle toute l'histoire de sa vie. Ce phénomène se constate beaucoup plus aisément sur les cellules des cristaux que sur les cellules végétales et animales, dont les produits sont successivement entraînés loin de leur lieu d'origine par l'action circulatoire des liquides dans les plantes et dans les animaux.

La minéralogie est donc destinée à devenir, en tout ce qui concerne la cristallogenèse, une science biologique. C'est par l'étude comparative avec l'histologie et la morphogenèse des tissus végétaux et animaux que le minéralogiste comprendra les formes variées et les phases évolutives de la pétrocellule, la différence existant entre le contenu plasmatique du corps cellulaire et celui du nucléus, les différences

si marquées et si intéressantes des produits nucléaires de la pétrocellule, le rapport de génération qui existe entre cette dernière et la substance intercellulaire du cristal, ainsi que les actes reproductifs de la cellule lithogène. C'est ainsi seulement qu'il arrivera à ne plus trouver rien d'étrange dans l'analogie qui existe entre la karyorhexie et la karyolyse de la cellule animale et celle de la pétrocellule. C'est ainsi, enfin, qu'il se convaincra de l'unité biogénétique des différents règnes de la nature.

« On a eu tort de me faire dire, continue M. von Schrön, que les pierres sont vivantes et que le cristal est toujours vivant. Je n'ai eu d'autre prétention que de démontrer que le cristal montre des signes manifestes de vie à une certaine période de son existence et cela précisément à l'époque de son évolution structurale, de sa reproduction, de sa lutte pour l'existence, etc. Je reconnais que la technique nécessaire pour mettre ces faits en évidence est difficile à acquérir et qu'elle demande beaucoup d'application ; mais d'autres y arriveront comme moi. »

L'auteur passe ensuite à l'exposition systématique de sa théorie. Celle-ci consiste :

1° Dans la *découverte du pétroplasme*, qui se présente tantôt sur l'aspect d'un plasma hyalin, tantôt sous la forme d'un plasma granuleux, pelotonné, rétiforme, et préside à la morphogenèse initiale du futur cristal, ou pour mieux dire, représente, dans le stade précristallin, la matière vivante primitive de l'individu naissant, qui à son état de maturité constitue le cristal.

2° Dans la *découverte des pétroblastes*, lesquels, analogues en cela aux ostéoblastes, aux odontoblastes, etc., sont la forme organoïde la plus élémentaire de la vie minérale, c'est-à-dire les générateurs primitifs les plus typiques de la véritable pierre au sens le plus large et du cristal au sens le plus restreint, surtout en ce qui concerne les sels.

3° Dans la *découverte de la pétrocellule*, tant pour les sels que pour les roches ignées et les laves incandescentes. Ces cellules, qui sont telles non seulement au sens anatomique, mais encore au sens physiologique, sont les générateurs



propres des cristaux dans les roches ignées. Ce sont principalement les pétrocellules qui élèvent le cristal à la dignité d'un tissu, en cela pleinement analogue aux tissus végétaux et animaux.

4° Dans la *découverte que le véritable cristal s'accroît par intussusception* et non par juxtaposition, par expansion graduelle et non par apposition périphérique de matériaux. Un véritable cristal peut ultérieurement s'agrandir par apposition de couches nouvelles. Ce processus équivaut à une incrustation et le pétroplasme y parcourt les mêmes phases que dans la formation du cristal primitif, bien qu'adoptant une autre disposition topographique.

5° Dans la *découverte que le véritable cristal possède une évolution structurale* qui a pour effet de modifier graduellement sa texture. Ce fait, qui nous fait envisager le cristal comme un tissu analogue à celui d'une plante ou d'un animal, est de la plus haute importance au point de vue de sa véritable signification eu égard aux autres êtres, plantes et végétaux, dont il le rapproche.

6° Dans la *démonstration de la génération spontanée des cellules*. En effet, l'apparition de véritables cellules dans les solutions salines et précisément de pétrocellules typiques dans le stade précristallin qui s'y observe, constitue la preuve la plus évidente de la génération spontanée, si discutée et finalement rejetée par la science.

7° Dans la *démonstration d'une force*, qui se manifeste dans la matière à un moment donné de la cristallogenèse des sels. Une semblable force, au moment de son apparition, *ordonne, harmonise* et *domine* la matière. « Cette force, nettement prouvée par moi au moyen de la photographie, semble différente de toutes les autres forces connues de la nature, lesquelles émanées directement de la matière sont toujours subordonnées à cette même matière et sous sa dépendance. Elle apparaît dans la cristallogenèse des sels soit comme un centre dynamique rayonnant, soit comme une puissance de direction linéaire déterminant l'axe d'un cristal ou l'axe principal d'une colonne cristalline. »

8° Dans la *démonstration de l'unité du processus biogéné-*

tique chez tous les êtres indistinctement, ce qui présente une signification bien plus haute que la négation de toute barrière entre les divers règnes de la nature, comme on l'a fait dire faussement à l'auteur. Il y a lieu d'établir une distinction entre unité de processus biogénétique et unité des règnes de la nature. Le terme « Unité biogénétique » signifie que dans la nature le processns du devenir est au fond identique et que les lois qui président à la genèse des êtres vivants sont toujours les mêmes.

Cela ne veut pas dire qu'un individu complet est le même que tout autre. Le développement des êtres a pour base la différenciation, et les produits de cette différenciation sont ou temporaires ou stables, et dans ce dernier cas peuvent acquérir des caractères héréditaires. C'est l'explication de la formation des espèces. Ce processus de différenciation apparaît déjà dans le développement embryonnaire, où les trois feuillets du disque proligère donnent naissance à des cellules, tissus et organes différents, ne pouvant se transformer les uns dans les autres, bien que harmonieusement unis entre eux.

Pour remonter plus haut encore, le *protobioplasme* engendrera, en dernière analyse, toujours des astres, mais jamais ni plantes ni animaux; le *pétroplasme*, partout où s'exercera sa force biogénétique, formera des cristaux; le *phytoplasme*, des plantes; le *zoomplasme*, des animaux; l'*anthropoplasme*, des hommes. De plus les bioplasmes secondaires naissant de la différenciation de chacun des cinq grands bioplasmes cités, n'empiètent jamais sur le domaine les uns des autres; les pétroplasmes, par exemple, engendrent toujours des cristaux soit de quartz, soit de plagioclase, soit d'augite, etc., mais n'empiètent pas sur le terrain des phytoplasmes qui engendrent l'algue, la rose, le palmier, etc. On peut poursuivre ce raisonnement jusqu'aux espèces, les nouvelles résultant de la fixation de nouveaux caractères devenus héréditaires. Toutes ces manifestations des cinq grands bioplasmes obéissent à des lois naturelles identiques, ce qui prouve bien l'unité biogénétiques des règnes de la nature.

En résumé, toute formation qui offre des caractères de vitalité ou de vie est toujours liée à l'évolution de l'un des cinq plasmas mentionnés ; et de ces plasmas dérivent toutes les formes constitutives de l'individu depuis la granulation la plus fine jusqu'à la cellule la plus complexe. La vie est liée au plasma ; les plasmas présentent entre eux des différences essentielles ; la biogenèse de tous les plasmas est gouvernée par des lois biogénétiques identiques.

9° Dans la *démonstration de ce fait que rien n'existe sur la terre qui ne soit vivant*, n'ait vécu, ne soit produit de sécrétion, d'excrétion ou de décomposition de quelque chose de vivant.

Même les soi-disant processus chimiques purs sont à un moment donné liés à des processus vitaux. Par l'union d'un acide avec une base, il se forme un sel. Or à un moment donné de ce processus, il y a développement de chaleur et formation rapide d'un réseau plasmatique qui disparaît ensuite. C'est à ce moment-là que correspond le processus vital formatif.

10° Dans la *démonstration et la définition de la forme la plus simple et la plus élémentaire de vie*, qui s'observe précisément dans la vie des cristaux salins.

Il suffit de suivre les différentes phases de la cristallogenèse des sels depuis le début pour se convaincre que les premiers phénomènes de vie se révèlent lors de la formation du réseau filiforme du protoplasme, lequel se sépare aussitôt en protolithoplasme et en deutérolithoplasme.

Or l'antagonisme entre ces deux substances, antagonisme qui se poursuit d'une façon constante dans leurs dérivés morphologiques, constitue pour M. von Schrön la manifestation première et la plus élémentaire de la vie ; cet antagonisme est comparable à celui qui existe entre les feuillets du blastoderme aussi bien dans les premières phases de la vie embryonnaire que dans toute l'existence ultérieure de l'individu. La manière dont les produits dérivés des trois feuilles blastodermiques entrent en concurrence et se comportent réciproquement dans leur existence ultérieure est un des nombreux exemples qui font comprendre comment l'anta-

gonisme, dans la nature, peut devenir la source de l'harmonie, ou mieux comment l'antagonisme *entre les parties* peut créer l'harmonie *du tout*.

Cela justifie, pense M. von Schrön, la définition qui se donne de la *vie*, dans sa forme la plus simple : c'est l'*antagonisme entre deux substances primitives tendant chacune à constituer l'individu*. Cet individu, dans le cas présent, est le cristal salin. D'une manière générale, la vie, force agissante, une dans sa façon intime de procéder, mais diversifiée dans son adaptation aux divers plans ou règnes de la nature, se différencie de plus en plus jusqu'à l'individu qu'elle régit dans ses moindres particularités.

UN CAS HISTORIQUE DE TÉLÉPATHIE

PRESSENTIMENT DE LA MORT DE HENRI HEINE

PAR L'UNE DE SES AMIES[1]

PAR M. MARCEL BAUDOUIN

Mme Camille Selden qui, en 1884, a publié une intéressante plaquette sur les derniers moments d'Henri Heine[2], y a conté la façon dont elle avait été informée, à distance, de la mort du poète. Ce récit, que nous allons reproduire *in extenso* parce qu'il nous semble inconnu des psychophysiologistes, paraît sincère et véridique, quoiqu'il ne s'appuie que sur le propre témoignage de l'auteur, et qu'en vertu de l'adage célèbre, *testis unus, testis nullus*, il soit par suite sujet à caution, au point de vue scientifique.

De plus, il ne s'agit là, comme on le verra, que d'une HALLU-

1. M. Baudouin fait de ce cas une analyse minutieuse très intéressante qui lui donne une véritable valeur scientifique. Nous voudrions voir toutes les personnes qui s'occupent de recherches psychiques apporter dans l'examen des faits autant de sens critique. Les lecteurs des *Annales des Sciences psychiques* seront certainement intéressés par ce cas que nous empruntons à la *Gazette médicale de Paris*, dont M. Baudouin est le rédacteur en chef.

2. Camille SELDEN. *Les Derniers Jours de Henri Heine*. Paris, Calmann Lévy, 1884, in-18°, 127 p.

CINATION. Il ne s'est produit aucun *phénomène physique*, comme, par exemple, dans le cas si curieux et si démonstratif que nous avons précédemment publié [1]. Nous ne citons donc ici ce fait que pour ne pas le laisser se perdre dans la littérature des *Mémoires* et des *Souvenirs*, et que pour le cataloguer dans la longue liste des observations analogues — d'ailleurs discutables — qu'ont dressée les spécialistes.

Au demeurant, il n'a pas encore été mentionné par les écrivains médicaux ; et il n'y est pas fait la moindre allusion dans l'article très documenté de notre confrère et ami A. Cabanès sur « la maladie et la mort » d'Henri Heine [2].

C'est à dessein que, de notre côté, nous n'avons fait que le mentionner dans un article précédent [3] sur le décès de ce poète.

OBSERVATION

RÉCIT DE Mme CAMILLE SELDEN (SUJET) [4].

« Ce dimanche-là, 17 février (1856), j'eus un réveil singulier.

« Vers huit heures du matin, *j'entendis du bruit* dans ma chambre : une sorte de frétillement pareil à celui que produisent aux soirs d'été les ailes des papillons nocturnes qui entrent par les fenêtres ouvertes, et cherchent violemment une issue.

« Mes yeux s'ouvrirent, mais se refermèrent aussitôt; *une forme noire* se tordait, semblable à un gigantesque insecte, dans les premières lueurs du jour, et cherchait en quelque sorte à s'échapper. »

Donc, *audition* et *vision*, en réalité ; autrement dit : HALLU-

1. BAUDOUIN (Marcel). Un cas de télépathie. Manifestation d'une mourante sur sa sœur à l'état de veille, constatée par un médecin en visite et caractérisée par un phénomène physique. (*Ann. des Sciences psychiques*, Paris, 1900, mai-juin, nº 3, 129-142.)

2. A. C. [ABANÈS]. — A propos du centième anniversaire de la naissance de Henri Heine. (*Chron. méd.*, Paris, 1899, 15 déc., nº 24 769-780. 1 portr., 1 spécimen d'écriture.)

3. BAUDOUIN (Marcel). Quelques données sur la maladie et la mort de Henri Heine. (*Gaz. méd. de Paris*, 15 février 1902, nº 7, p. 49.)

4. *Loc. cit.*, p. 104-105.

CINATION, d'abord *auditive*, puis *visuelle ;* due évidemment à une cause d'origine cérébrale et *passagère*, ayant eu sans doute pour point de départ la même cause, agissant sur les deux centres presque simultanément, puisque les hallucinations de ces deux sens concordent nettement.

Jusqu'ici, rien d'extraordinaire. Si nous n'avions rien de plus à enregistrer, il n'y aurait pas « télépathie » ! Mais l'auteur ajoute :

« Le souvenir de cette vision, *d'ailleurs l'unique de ma vie,* vision sur laquelle je m'abstiens de tout commentaire, et que je ne cite que pour la singularité du fait, viendra toujours se rattacher, dans ma mémoire, à la *date de la mort de Henri Heine.* »

Cette réflexion de Mme Camille Selden, rapprochée de cette date exacte, constitue le *fait télépathique*, c'est-à-dire le *pressentiment,* comme on dit vulgairement.

En effet, H. Heine est mort le 17 février 1856, à Paris, dans la matinée, à l'âge de 56 ans et 2 mois [1], ainsi que le prouvent des documents cités plus loin.

L'auteur ajoute, précisant ses souvenirs :

« Malgré le froid et les restes d'une indisposition assez sérieuse, je frappai, dès *dix heures du matin* (le 17 février), à la porte de mon cher poète. En m'entendant dire qu'*il n'était plus,* je restai comme étourdie, et sans comprendre. Le premier moment de stupeur passé, je demandai à le voir... »

Cette visite, dont l'*heure* a été notée avec soin, fixe de façon plus nette encore l'*heure réelle* de l'hallucination, et constitue par suite un renseignement d'importance capitale, au point de vue de la véracité scientifique de l'observation.

Pour pouvoir comprendre les réflexions qui suivront, il est indispensable de compléter l'observation ; et il faut que le lecteur connaisse les faits suivants, qui ont été consignés d'ailleurs par Mme C. Selden elle-même dans son livre :

1. Heine était né le 13 décembre 1799 à Düsseldorff (A. Cabanès, *loc cit.*) — Nous avons publié, dans un autre travail, les notes que nous avons recueillies sur la *Maladie* de *Henri Heine*, et qui sont destinées à compléter l'article de notre confrère.

1° Cette dame était une *amie très intime* de H. Heine; et elle dut le connaître alors qu'elle était assez jeune, puisqu'elle n'a publié ses souvenirs qu'en 1884, c'est-à-dire vingt-huit ans après la mort de son « cher poète » ! Elle n'a été en relation avec lui que « sur la fin de sa vie » (1855-1856). A sa première visite, probablement en 1855, elle le trouva déjà cloué sur le lit où il est mort. Il s'établit entre eux « une cordialité, une *liaison intellectuelle*, qui demeura toujours intacte et ne fut jamais mélangée d'un sentiment banal... » « Nul malentendu possible... ; nous pouvions nous montrer vrais, sans crainte de paraître faux : ce qui ajoutait beaucoup au charme de nos rapports mutuels..., et inspirait du respect à tous. »

Heine appelait cette dame « Ma petite Mouche », et la tutoyait; il la traitait en *parente!*

Ces remarques sont très importantes, car on sait que les phénomènes télépathiques se passent surtout entre *parents*, et entre gens ayant de grandes affinités cérébrales. M[me] C. Selden est très discrète, évidemment; et elle ne va pas plus loin. Mais il est probable que H. Heine en pensait plus long, malgré son état de santé !

On n'écrit pas, en effet, à une simple *parente :* « En attendant ta réponse, je reste, de la chère Mouche, le plus fou des fous ! » Et autres choses encore.

Nous croyons inutile d'insister davantage sur ce point délicat ; mais nous considérons notre démonstration comme faite [1].

2° M[me] C. Selden, lorsque survint la mort de H. Heine,

1. Ce qui semble corroborer cette hypothèse, c'est ce fait que le livre de M[me] C. Selden n'a paru qu'en 1884, c'est-à-dire un an après la mort de *M[me] H. Heine*, survenue le 17 février 1883 (Préface des *Mém. de H. Heine*, trad. Bourdeau, Paris, 1883, p. v, note 1. (Duc Job. *Interm. des Ch. et Cur.*, 1902, 20 février, p. 245.)

Si nous supposons que M[me] C. Selden avait 25 ans en 1855, en 1884, époque de la publication de ses souvenirs, elle aurait eu 54 ans, et serait âgée aujourd'hui de 71 ans si elle n'est pas décédée. Nous ne connaissons d'ailleurs de sa biographie que ce qu'elle a raconté elle-même. — Bourdeau l'appelle « Madame ».

Peut-être « Selden » n'est-il qu'un pseudonyme? Nous laissons d'ailleurs à de mieux renseignés que nous le soin de préciser ces différents points, importants d'ailleurs au point de vue psychologique.

était parfaitement renseignée sur la *gravité de son état*. Elle était donc prévenue de la possibilité d'un dénouement fatal, pouvant survenir d'une minute à l'autre, lorsqu'elle a éprouvé l'hallucination télépathique du décès.

Elle le vit *la veille de sa mort*, croyons-nous (car le texte n'est pas clair sur ce point); et cette visite fut l'une des plus émouvantes entrevues qui aient été contées. Elle rentra chez elle très impressionnée. Elle se coucha malade : « Je me sentais, dit-elle, littéralement ployée sous l'intensité d'un sentiment presque indéfinissable. Éveillée, j'avais l'étrange sensation d'une sorte de dédoublement de moi-même, *ensorcellement intellectuel* que Henri Heine a si bien défini dans l'un des poèmes qu'il m'adresse[1]; endormie, je me sentais obsédée par je ne sais quel cauchemar lugubre, celui de la *mort* me poursuivant et cherchant à m'entraîner, moi vivante, *moi jeune*, dans le gouffre qui s'ouvre béant devant ceux qui *demain* ne seront plus que terre et poussière. »

Évidemment, pendant la nuit qui précéda le fait télépathique, elle songea à la possibilité du décès de son ami. — Cela nous paraît indiscutable.

3° Pour nous assurer de la date exacte de la mort de Henri Heine, et donner plus de poids à l'observation précédente, nous avons recherché à Paris l'acte de décès de Heine; et nous nous sommes efforcé de connaître l'*heure* précise du décès.

Jusqu'à présent, nous ne possédons encore que la « reconstitution » de cette pièce, demandée aux autorités compétentes, et déjà publiée dans notre premier article.

Mais nous croyons bon de la donner à nouveau ici.

« L'an 1856, le 17 février, est décédé à Paris, avenue Matigny (*sic*) (lire : Matignon), n° 3, 1er arrond., Henri Heine, homme de lettres, âgé de 56 ans, né à Dusseldorff (Prusse), époux de Mathilde-Cressance Mirat. Le membre de la Commission, signé : E. Ferry. (Copie officielle de l'acte de décès, reconstitué en exécution de la loi du 12 février 1872). »

[1] Dich fesselt mein Gedanken bann,
Und was ich denke, must dudenken.

Comme nous l'avons dit dans notre autre mémoire, l'acte de décès *authentique*[1] a été brûlé en 1871, pendant la Commune, et ne peut plus être consulté[2].

Ainsi donc, dans cette observation, nous trouvons les éléments suivants :

1° Les deux sujets en relation sont manifestement des *Cérébraux*, voire même des *Intellectuels* à activité psychique considérable. L'un d'eux est un poète de génie, très doué, et plein d'esprit; l'autre, une femme très jeune, très impressionnable, à sentimentalité très marquée.

2° Ils ne sont pas liés entre eux par les liens de la parenté, mais par ceux d'une *amitié intellectuelle* avouée qui, pour nous, a été jusqu'à l'*amour* (nous n'hésitons pas à écrire ce mot), au moins au sens psychologique du terme, malgré les conditions matérielles dans lesquelles ce sentiment dut évoluer.

3° L'*action des deux sujets l'un sur l'autre était indiscutable*, et en relation avec le sentiment que nous venons de signaler.

Ces trois notions étaient très importantes à souligner, car, pour nous, elles jouent un grand rôle dans la production des faits télépathiques indiscutables.

Mais il faut remarquer en plus une autre circonstance, à notre avis aussi très importante.

4° Le sujet *impressionné* CONNAISSAIT parfaitement l'état physique et psychique du sujet *impressionnant*, au moment où s'est produit le fait, ainsi que le prouve son récit.

Cela étant donné, il est facile de voir que nous nous trouvons, pour cette *Observation historique*, à part la nature du phénomène observé, exactement dans les mêmes conditions extrinsèques et intrinsèques que dans le cas *clinique* que

1. Obsèques le mercredi, 3, avenue Matignon (*Siècle*, 19 février 1856). — L'*Allg. Deut. Biographie* (1880, Leipz., t. XI, art. Heine) dit : « Er starb in der Nacht vom 16 auf den 17 febvrier 1856 ». C'est exact. — Il a dû mourir le 17 février, dans la nuit.

2. Le « Duc Job », dans l'*Interm. des Ch. et Cur.* (1902, 20 fév. p. 242), dit aussi que H. Heine est mort *dans la nuit* du 16 au 17 février 1856.

nous avons observé précédemment : ce qui donne encore une plus grande valeur au témoignage de Mme C. Selden !

Nous pouvons, en conséquence, faire à ce sujet les réflexions ci-dessous, extraites textuellement de notre précédent mémoire :

« Envisagé en lui-même, ce cas n'a certes rien d'extraordinaire.. Mais il a, précisément, l'indéniable avantage d'être *très élémentaire* et réduit à sa plus simple expression... Tout le phénomène ici a consisté en effet dans une *hallucination, apparaissant à un moment donné, correspondant à la mort d'un ami.*

« La première idée, qui doit venir à l'esprit d'un observateur pour expliquer le fait, est évidemment celle d'une *coïncidence* pure et simple entre un *souvenir de maladie* et un *décès*. A première vue, cette hypothèse paraît, en effet, la seule logique. Mais, en étudiant le cas de près, on remarque bientôt qu'elle ne l'est pas du tout, sans prendre la peine pour cela de recourir au calcul des probabilités. »

A notre avis, on doit grouper en trois catégories les faits télépathiques[1] obscurs, en ce qui concerne la constatation de leur réalité :

1° Les cas dans lesquels il y a production, sous les yeux d'un ou plusieurs étrangers, témoins plus ou moins aptes à les juger, de *deux faits physiques* indiscutables, en relation l'un avec l'autre, et susceptibles d'être constatés par tous les sens (vue, toucher, audition, etc.)[2] ;

2° Les cas où il n'y a qu'*un seul fait physique*, contrôlable dans les mêmes conditions ; par exemple une *mort* (dans ces circonstances, le décès peut être vérifié), et une manifestation

1. Au mot *télépathie*, M. Flammarion, avec d'autres, préfère celui de *télesthésie* (τηλε, loin ; αισθησις, sensibilité). « Ce ne sont pas là, dit-il, des cas pathologiques. » (*L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, 1900, p. 62.) — Je conserve à dessein le mot *télépathie*, parce que je suis pour l'instant, et jusqu'à nouvel ordre, d'un avis opposé : ce sont là, sinon des cas pathologiques, du moins des faits anormaux, car ils ne peuvent pas s'observer sur tout le monde indifféremment. Or, un fait, qui n'est pas applicable, *dans les mêmes conditions*, à l'ensemble des représentants d'un groupe, n'est pas physiologique : il est, à notre avis, pathologique ou, au moins, anormal.

2. Le cas que j'ai pulbié en 1900 rentre dans cette première catégorie.

d'ordre intellectuel, personnelle au sujet, et impossible à contrôler physiquement;

3° Les cas où l'on possède seulement le *récit* fourni par le *sujet lui-même*, quelle que soit d'ailleurs la valeur de son témoignage.

Or, précisément, notre observation rentre dans le second groupe de faits, car nous avons pu contrôler la *date* du décès de H. Heine.

Nous conclurons en reproduisant presque textuellement la fin de notre premier mémoire, où nous avons exposé la théorie que nous proposons pour l'explication des faits télépathiques[1].

Étant donné que ce fait est relativement simple, est-il plus facile à expliquer que la majorité des cas connus de télépathie? Nous n'osons pas nous aventurer sur ce terrain trop glissant; mais il nous semble pourtant que nous sommes placé là dans de meilleures conditions pour tenter une interprétation qui ne paraisse pas trop fantaisiste.

Peut-on dire qu'en réalité le fait constaté n'est pas très étonnant, et cela parce que le sujet avait une notion très précise de l'état dans lequel se trouvait la personne que nous supposons avoir agi sur lui; parce qu'une émotion concomitante, devenant à un moment donné plus intense par l'intermédiaire de la mémoire, a pu amener l'hallucination; parce qu'en un mot il peut y avoir eu simple *coïncidence d'uu souvenir* (celui de l'ami malade) et du décès.

Nous ne le pensons pas, en raison des circonstances dans lesquelles s'est présenté le phénomène. A notre avis, en effet, on ne pourrait admettre la *coïncidence* que si l'hallucination n'avait pas exactement suivi le moment précis de la mort.

Il y a donc bien eu relation de cause à effet entre les deux phénomènes : *mort* et *hallucination*. Mais comment a-t-elle pu s'établir?

A mon sens, la simplicité très spéciale de cette observation constitue un secours précieux pour les théoriciens. En effet,

1. Un médecin allemand nous a récemment écrit pour nous avertir qu'il partageait absolument nos idées à ce sujet.

si Mme G. Selden avait ignoré complètement la maladie de son ami, le fait télépathique eût été, sinon plus discutable, du moins beaucoup plus typique et plus habituel. Or, précisément, ce n'est pas le cas; et j'estime que cette particularité met sur la voie de l'explication de ces phénomènes, aux apparences incompréhensibles. En tout cas, pour l'instant, j'ai l'impression que ce sont surtout les observations de cette nature qu'il faut s'attacher à disséquer, car elles sont de beaucoup les moins extraordinaires, et, partant, les plus intéressantes pour les savants.

Ces faits constituent, en effet, une catégorie très spéciale, la plus simple d'ailleurs, comme nous l'avons dit, dans l'ensemble des cas télépathiques, qu'on peut réunir en trois groupes, au point de vue de leur pathogénie, si l'on peut ainsi parler.

Voici ces trois groupes de faits :

1° Ceux où le sujet impressionné a indiscutablement une *notion* quelconque, plus ou moins nette, au demeurant, de ce qui se passe chez le sujet impressionnant, au moment où il est impressionné à distance.

Telle, par exemple, notre observation : Mme Selden savait parfaitement que H. Heine était très malade; elle pouvait très bien, par hasard, au moment du décès, penser à cette mort (*souvenir*). Dans ces circonstances, s'il existe vraiment une action télépathique et si elle se produit à un moment donné, elle tombe sur un *cerveau préparé*, au préalable, *d'une façon consciente*, dans de telles conditions.

2° Ceux pour lesquels on ne peut invoquer aucune relation antérieure, mais pour lesquels il y a à tenir compte, dans la discussion à l'aide du calcul des probabilités ou du simple bon sens, d'une coïncidence possible; ceux pour lesquels, tout au moins, les probabilités de coïncidence sont à la rigueur admissibles.

3° Ceux enfin dans lesquels la prédiction a lieu, sans que le sujet ait la moindre notion du fait à prédire ou qui s'accomplit loin de lui; et pour lequel le calcul des probabilités démontre qu'il y a plus de plusieurs millions de

chances en faveur d'une action télépathique (Flammarion, *loc. cit.*, p. 241).

Pour nous, certes, les faits de ces trois catégories existent indiscutables; mais c'est précisément parce que ceux de la première et de la dernière sont très différents entre eux que nous pensons que ceux de la première doivent être étudiés avec plus de soin que tous les autres si l'on veut arriver à connaître la vérité. M. le professeur Flournoy[1] qui, avec Flammarion et bien d'autres psychologues, accepte les faits de *lucidité* dits réels, c'est-à-dire ceux qui constituent notre troisième catégorie et qui sont les plus délicats à expliquer, croit qu'on doit les interpréter ainsi : ce sont des *impressions à distance produites par une personne encore vivante* (au moment de sa mort, le plus souvent) *sur le cerveau d'une autre personne* ayant *une affinité élective* avec elle. C'est dire qu'il s'agit en somme là de *suggestion mentale à distance* sur un intellect spécial.

Nous admettons cette théorie. Mais, si cette explication est la vraie et la seule nécessaire, on soupçonne de suite que le classement en trois groupes que nous venons de faire des faits télépathiques n'a pas la moindre importance. Et évidemment, si nous l'avons présenté plus haut, c'est que nous avions une arrière-pensée, en effet; et la voici :

Pour nous, l'explication ci-dessus ne suffit pas. Nous croyons avoir montré par notre première publication que, pour que ladite impression se transmette, il faut plus qu'une affinité élective pour le cerveau récepteur : *il faut que le sujet impressionné soit dans un état de réceptivité très spécial*, c'est-à-dire *préparé*, autrement dit, soit dans un état intellectuel particulier, tel par exemple, qu'il ait la CONNAISSANCE DE FAITS ANTÉRIEURS, RELATIFS A L'IMPRESSION ÉPROUVÉE !

C'est ce qui existe, indiscutablement, pour les faits de la première catégorie, comme le montre notre nouvelle observation.

Mais, alors, comment expliquer les cas formant les deux autres groupes, c'est-à-dire les faits de télépathie considérés

1. FLOURNOY, *Des Indes à Mars*, Genève, 1900.

comme les plus fréquents et les plus caractéristiques ? Évidemment, en ces matières, on ne peut donner de conclusions fermes, et l'on ne peut guère aujourd'hui que proposer des hypothèses, quitte à les discuter ultérieurement à la lumière des observations étudiées à ce point de vue. Aussi ne ferai-je que donner, sans y insister, l'idée à laquelle je me suis arrêté.

Pour expliquer, en effet, la *réceptivité spéciale*, dans les cas de télépathie à l'état de veille, *sans connaissance consciente de faits antérieurs*, j'admets, pour ces cas, l'existence de PHÉNOMÈNES INCONSCIENTS, de notions précédemment acquises (telle la connaissance de la maladie, en cas de manifestations d'un mourant), *mais restant parfaitement inconnus au sujet conscient, à l'état normal*, leur bonne foi ne pouvant être mise en doute.

Je ne veux pas aujourd'hui développer cette hypothèse; mais je tiens à ajouter qu'elle m'a été suggérée par la lecture des mémoires récents sur la conscience subliminale et du beau livre de M. Flournoy.

Mon esprit, en effet, se refusait à accepter, jusqu'à ce que cette théorie me soit venue à l'idée (j'ignore, d'ailleurs, si d'autres ne l'ont pas formulée avant moi), qu'une manifestation de mourant, en somme une suggestion à longue distance par propagation d'ondes physiques (théorie d'aujourd'hui), pouvait impressionner une individualité quelconque, *non avertie, non préparée à les enregistrer*, c'est-à-dire à recevoir ladite impression. Me reportant à la théorie de la télégraphie sans fil, je ne cessais de me répéter : « On n'a pas pu recevoir de dépêche sans appareil récepteur spécial ! »

En effet, les ondes psychiques (si elles existent) *ne peuvent pas faire par elles-mêmes un tri quelconque*. Si elles arrivent dans un lieu donné, elles doivent frapper indifféremment tous les cerveaux qui s'y trouvent. Seuls, ceux qui sont dans un état particulier, à déterminer au demeurant, sont impressionnés.

Cette donnée admise, il est évident que tout dépend des cerveaux touchés. Tous le sont, sans doute. Mais les uns ne sont pas impressionnés en quoi que ce soit, ni d'une façon consciente, ni d'une façon inconsciente. Les autres, au con-

traire, sont frappés et manifestent de suite qu'ils ont ressenti une impression à l'aide d'un phénomène quelconque : c'est qu'ils sont d'excellents appareils récepteurs.

Lors donc de manifestation de mourant, s'il existe dans la zone d'action des ondes psychiques un cerveau préparé, la dépêche psychique est enregistrée. Sinon, elle passe sans laisser de traces sur le crâne qu'elle ne fait qu'effleurer.

Je sais très bien que cette théorie des ondes psychiques, dont je me suis servi ici pour faire comprendre la démonstration que je voulais faire, est des plus discutables ; car on connaît des faits de télépathie à des *distances tellement grandes* qu'on ne peut plus comparer ces ondes à celles admises pour l'explication de la télégraphie sans fil (ondes hertziennes); mais, pourtant, si l'on admet « la force d'attraction » de la lune sur nos mers, étant donnés les faits connus, il n'est pas déraisonnable d'accepter l'hypothèse d'une « force psychique » et des ondes psychiques, quelle que soit leur nature.

Ceci étant posé, quelle préparation cérébrale est nécessaire? Nous n'avons pas à insister sur l'importance des *affinités familiales et affectives*, bien connues depuis longtemps, car chacun sait combien sont fréquents les faits de télépathie entre *mère* et *fils* [1], entre *amoureux*, entre admirateurs désintéressés, comme dans le cas présent ! Par contre, nous tenons à mettre en relief, comme nous l'avons dit, l'importance d'*impressions cérébrales antérieures, conscientes* surtout, et même *inconscientes*, emmagasinées dans les centres nerveux. Et, pour bien saisir l'intérêt que présentent ici les *inconscientes*, il suffit de se rappeler le vaste domaine des rêves et les cas de dédoublement de personnalité.

Quand la « force psychique », qui existe à n'en pas douter, mais dont nous ignorons totalement la nature, est suffisante pour passer à portée d'un tel cerveau, d'où qu'elle vienne, de loin ou de près, elle y marque son passage par la production d'un phénomène quelconque, psychique ou physiologique pro-

1. J'aurais pu citer à nouveau des faits de télépathie qui me sont personnels. (Voir mon article des *Annales des Sciences psychiques.)*

prement dit, une vulgaire hallucination visuelle et auditive, ou un phénomène physique, comme une crise de larmes : cela suivant qu'elle agit sur telle ou telle partie des centres nerveux. Par contre, les autres cerveaux la laissent courir le monde, sans se préoccuper d'une puissance aussi mystérieuse.

On ne peut pas aller plus loin aujourd'hui dans le domaine de l'hypothèse sans risquer de s'aventurer en un pays inconnu, plein d'abîmes. Mais nous aurons atteint le but poursuivi par la discussion, dans un journal médical, de ce cas *historique* et intéressant pour l'histoire des Lettres françaises, — curieuse manifestation de la puissance cérébrale des poètes! — si les réflexions qui l'accompagnent, et qui ont déjà été publiées dans une Revue technique, peuvent amener la mise au jour d'observations comparables et soulever des critiques sur les idées que nous avons émises en dernier lieu.

LA DÉMONOMANE DE GRÈZES

PAR M. GASTON STIEGLER

La malheureuse sœur Saint-Fleuret est devenue un sujet d'actualité, depuis que les journaux ont raconté et commenté son histoire avec plus ou moins d'inexactitudes.

M. Gaston Stiegler[1] s'est rendu dans l'Aveyron, pour procéder sur place à une enquête et il a pu recueillir, de la bouche même du Dr Séguret, médecin de l'orphelinat de Grèzes, des indications précises et une interprétation scientifique et exacte des faits, qui fait honneur à ce praticien et prouve combien il est au courant de ces questions que beaucoup de médecins trouvent plus commode de nier que d'approfondir.

Le premier soin de M. Stiegler fut, avant de se rendre à l'orphelinat, d'entrer dans la cathédrale de Rodez et de puiser dans le bénitier, pendant qu'il n'était pas vu, une petite fiole d'eau bénite qui devait lui servir à éprouver la malade.

Grèzes, 18 juin.

La supérieure, la révérende mère Sainte-Croix, ne se fit pas attendre. J'étais à peine depuis quelques instants dans une salle basse, ornée d'images religieuses et enrichie de sacs de pommes de terre, qu'elle entra, tout aimable et avenante. C'est une bonne femme, pas bien grande, très corpulente, très robuste, avec une

1. M. STIEGLER a publié, dans *Le Français* du 20 et du 21 juin, le résultat de son enquête.

face ronde qu'ombrage çà et là un léger duvet et qu'illuminent deux petits yeux clairs, pleins de malice et de finesse. Ses oreilles sont complètement cachées par une coiffe qui descend sous le menton et qui laisse passer seulement une mèche grise indisciplinée. Un long voile noir à larges ailes enveloppe la tête. Une collerette ronde et blanche couvre la poitrine. La sœur est ensevelie dans une ample robe de bure que serre la cordelière des franciscaines, car la mère Sainte-Croix appartenait à cet ordre lorsqu'elle fonda, en 1880, la congrégation de Notre-Dame-du-Calvaire, destinée à recueillir et à élever des orphelins.

Quoique ses oreilles fussent dissimulées, quoique ses yeux fussent abrités derrière son voile et les paupières souvent baissées, je n'ai jamais vu une personne qui se montrât plus attentive, plus guetteuse, plus avertie que ne le fut mon interlocutrice pendant la durée de notre longue conversation. Elle m'a donné une belle leçon de prudence et de réserve, que je ne saurais trop louer. Son habileté est extrême à employer des formules vagues, et à noyer un très petit nombre d'idées précises dans un flot de paroles générales et nullement compromettantes. Essayez de serrer de l'eau en fermant la main, vous aurez une idée de mes efforts durant notre conversation.

— Eh bien! ma révérende mère, demandai-je, vous avez en ce moment, dans votre couvent, une malade fort intéressante dont on parle beaucoup : la sœur Saint-Fleuret?

— Mais oui, mon bon monsieur, elle est bien malade, cette chère enfant! Une enfant si pure, si méritante, et qui, j'en suis bien sûre, n'a jamais connu le péché, répondit la révérende mère Sainte-Croix, en jouant avec ses lunettes qu'elle tenait à la main.

— Et de quoi souffre-t-elle?

— De quoi? de quoi? Les médecins n'y connaissent rien, voilà ce qu'il y a de sûr. C'est un mal que le bon Dieu lui a envoyé. Le bon Dieu sait ce qu'il veut, mais nous ne le savons pas, et nous n'avons qu'à nous soumettre.

— Mais enfin, les symptômes de ce mal?

— Ah! mon bon monsieur, reprend en riant la révérende mère Sainte-Croix, en chassant une mouche qui lui voletait sur la joue au milieu des poils follets, on en a dit là-dessus de toutes les couleurs. N'a-t-on pas prétendu que la pauvre enfant se tenait en l'air toute seule et qu'elle allait se promener sur les toits? Ce sont des mensonges. Tout ça a été inventé par des journalistes qui nous en veulent parce que, aux dernières élections, nous avons témoigné notre sympathie à la bonne cause : j'entends par la bonne cause, comme de raison, le parti conservateur. Quoique nous ne fassions pas de politique, nous étions favorables à M. de Saint-Urbain, le député sortant, qui, d'ailleurs, n'a pas été réélu. Voilà pourquoi on raconte des histoires sur notre établissement. Car la sœur

Saint-Fleuret est malade depuis fort longtemps, et jusqu'ici on ne parlait pas d'elle.

— Et depuis quand est-elle malade?

— Depuis 1893. Cette année-là il y a eu une épidémie de fièvre typhoïde dans notre couvent. Nous avons compté jusqu'à soixante-sept cas. Quatre de nos sœurs sont mortes en six jours. La sœur Saint-Fleuret, une des plus gravement atteintes, est restée huit mois au lit. Sa guérison n'a jamais été complète.

— Mais enfin, quel est ce mal? Est-ce l'épilepsie?

— Non, non, mon bon monsieur, pas l'épilepsie.

— L'hystérie alors?

— Les médecins ont parlé d'hystérie, en effet. Peut-être bien; ils ne savent pas. Comment savoir?

— Est-ce que les crises sont fréquentes?

— Hélas! mon bon monsieur, elles sont toujours trop fréquentes, n'est-ce pas? C'est bien pénible. Elle souffre beaucoup, la chère enfant.

— Tous les jours?

— Plus ou moins, c'est selon. On ne peut pas dire tous les jours. Mais quand il y a un intervalle, la crise suivante est plus forte.

— Et en quoi consistent les crises?

— Autrefois, la pauvre enfant criait beaucoup. On l'entendait à cinq cents mètres; tous les paysans le savent. Maintenant, elle ne crie plus.

— Et alors?

— Alors, ce sont des attaques, comme on dit.

— Des attaques de nerfs?

— Oui, c'est cela. Vous avez bien vu une femme avoir des attaques de nerfs. On dit que les Parisiennes en ont quelquefois.

— Le bruit court que la sœur Saint-Fleuret a peur des objets sacrés et qu'elle n'en peut supporter la présence.

La révérende mère eut un mouvement d'indignation méprisante :

— Notre chère sœur a de l'eau bénite et de l'eau de Lourdes dans sa chambre.

— On soutient qu'elle a horreur de l'hostie et ne peut communier.

— Elle communie, en effet, moins souvent que ses compagnes.

— Enfin, croyez-vous qu'elle soit possédée du démon?

Le visage de la révérende mère s'éclaira d'un sourire heureux, qu'elle ne put contenir; elle contempla la souriante image de Jésus, placée au-dessus d'un sac de pommes de terre, et avec un sourire reconnaissant, elle répondit :

— Ce n'est pas à nous de décider ces choses. C'est à l'Église elle-même, représentée par ses autorités supérieures. Mais enfin, vous vous rappelez l'histoire des possédées de Loudun. Si Dieu veut que la pauvre enfant soit possédée du démon, nous ne pou-

vons l'empêcher, nous ne pouvons le savoir. Peut-être est-ce une épreuve qu'il envoie à notre pauvre sœur. Car c'est une martyre, une véritable martyre.

Je vis que j'avais touché juste. Le fond de l'idée de la mère Sainte-Croix est que la sœur Saint-Fleuret est une démoniaque; elle n'avouera jamais cette opinion, mais elle se la laisse arracher.

— C'est une martyre, repris-je, une sainte martyre, que Dieu a voulu faire dans un but que vous soupçonnez peut-être.

— Je ne soupçonne rien, car la pensée de Dieu est impénétrable. Mais il faut remarquer que notre orphelinat est remarquablement prospère. Nous ne sommes aidées par personne, ni par le gouvernement, ni par les particuliers, ou très peu. Et cependant nous réussissons, nous nous développons; notre congrégation prend une extension considérable. Depuis dix ans, pas un seul de nos orphelins n'est mort.

Et la mère eut un mouvement d'orgueil.

— Est-ce que vous attribuez cette prospérité à la puissance de la sœur Saint-Fleuret et à son martyre?

— Je ne dis pas cela. C'est à l'Église elle-même de décider ces choses. Mais enfin le bon Dieu est tout-puissant.

— Peut-être veut-il faire de cette martyre une sainte? fis-je.

Elle ne put réprimer un sourire de satisfaction.

— C'est possible; car la pauvre enfant n'a jamais connu le péché, je le répète. Elle sera peut-être sanctifiée un jour, je l'ignore. Il y a des saints qui n'ont pas souffert autant qu'elle.

— Et Grèzes deviendra un lieu de pèlerinage, comme Paray-le-Monial, où vécut Marie Alacoque? observai-je.

— Si Dieu veut, peut-être. Nous avons conduit sœur Saint-Fleuret trois fois à Lourdes, et Dieu n'a pas voulu la guérir. Des prêtres l'ont exorcisée, et Dieu n'a pas voulu la guérir. Il est vrai que le grand exorcisme, celui que fait l'évêque lui-même ou son délégué dûment autorisé, n'a pas été essayé. On ne sait s'il réussirait. Mais depuis dix ans Dieu n'a pas voulu guérir notre chère martyre.

Je vis que la conversation ne m'apprendrait rien de plus, et je demandai à voir la malade. On me répondit qu'en ce moment la chose était impossible. La crise devait sévir précisément à l'heure où nous nous trouvions, c'est-à-dire dans l'après-midi. Justement, il fallait la voir maintenant, en cet état, à l'heure où elle est en proie au démon. Mais quelle que fût mon insistance, je ne pus obtenir de monter jusqu'à la chambre de l'infortunée. Je reçus seulement la permission de revenir vers cinq heures, c'est-à-dire lorsque la crise est ordinairement calmée.

Après avoir passé mon temps en recherches utiles, dont je

dirai demain le résultat, je revins à l'heure indiquée. On fit descendre la sœur Saint-Fleuret. Je vis entrer une jeune femme, qui paraît à peine son âge — trente ans — et dont le corps maigre flotte dans les vêtements ascétiques que j'ai décrits plus hauts. Son visage allongé est d'une pâleur de cire ; sa bouche, d'une forme agréable, est si décolorée, qu'à peine elle tranche sur cette face blême. Les joues ne sont pas précisément décharnées ; elles sont même un peu soufflées, mais paraissent molles et sans vie. Le nez, qui est fin, se pince comme celui des mourants. Les yeux ne sont pas sans beauté ; mais, quand les paupières, presque toujours baissées, osent se lever, le regard semble lointain et comme absent. Quant aux mains, qui ignorent le geste, qui demeurent immuablement croisées sur la poitrine, elles sont exsangues : on dirait de l'ivoire.

J'essayai de causer avec la sœur Saint-Fleuret. Elle ne refusa pas de parler, mais ses répliques étaient si lentes à venir, si brèves, si sommaires, que je ne pus tirer d'elle aucun éclaircissement nouveau. La mère Sainte-Croix, qui assistait à l'entretien, répondait généralement pour la sœur, et l'on sait comment elle répond. L'approche de ma fiole d'eau bénite ne provoqua aucun mouvement chez la pauvre possédée. Le démon était distrait, ou occupé ailleurs à torturer quelque autre misérable jouet. Il ne manifesta aucune horreur et la malade ne se départit point de son immobilité. Je quittai la malheureuse femme sans prolonger une séance évidemment inutile.

Chez le Dr Séguret. — Le Dr Séguret, médecin de l'orphelinat de Grèzes, est établi à quelques kilomètres de là, au bourg de Laissac. C'est un homme d'allure franche, à la parole nette et précise, dont le discours clair et substantiel forme un contraste amusant avec le langage subtil et plein de réticences de la mère Sainte-Croix. Son installation à Laissac remonte à douze années. Ses études faites à Montpellier et au Val-de-Grâce, il fut d'abord médecin militaire. Puis, la salubre atmosphère des monts du Rouergue, son pays, où il avait pris le goût de l'indépendance, l'attira doucement vers les collines fraîches, et il revint bientôt s'établir dans la contrée familière où s'était écoulée son enfance.

— Maintenant que les faits sont devenus publics, me déclara le Dr Séguret sur un ton très simple, je vous raconterai volontiers l'histoire de la maladie de la pauvre sœur Saint-Fleuret, sauf quelques détails intimes que le secret profes-

sionnel m'enjoint de taire, aussi bien que la délicatesse. D'abord, je vous dirai le plus grand bien de l'orphelinat de Grèzes, que je connais à merveille, puisque je suis le médecin de l'établissement depuis douze ans. Les sœurs sont dévouées aux enfants qu'elles recueillent et rendent d'utiles services. Cet hommage rendu, j'arrive au cas de la sœur Saint-Fleuret, qui est curieux et intéressant, sans être unique ni même exceptionnel. C'est une malade atteinte d'hystérie, avec folie religieuse : voilà en deux mots le diagnostic.

Je demande tout de suite au Dr Séguret si cette maladie était consécutive à la fièvre typhoïde de 1893.

— Nullement. La sœur Saint-Fleuret était malade auparavant, me répondit-il, dès l'âge de dix-huit ans quand je l'ai connue. Seulement, son cas s'est aggravé par la suite. D'autres sœurs ont été atteintes de la même maladie dans l'établissement, car cette folie est contagieuse ; mais, moins sérieusement frappées, elles se sont heureusement guéries.

— Et quels sont les symptômes chez la sœur Saint-Fleuret?

— Tous ceux de l'hystérie, très caractérisés, comme on les voit chaque jour à la Salpêtrière. Il y a raideur des membres, insensibilité, perte de la connaissance des choses environnantes, position du corps en arc de cercle, étouffement par suite de la présence prétendue d'une boule dans la gorge. Autrefois, ces symptômes étaient accompagnés de cris terribles qui, maintenant, ont disparu. De plus, il y a dédoublement de la personnalité. La malade a deux mentalités, ou, comme on dit, deux *moi* qui s'ignorent, l'un quand elle est à l'état normal, l'autre quand elle est en état de crise. Lucide, elle ne sait plus ce qu'elle a dit, ou fait, ou entendu pendant sa crise. Mais en état de crise, elle se souvient de ce qu lui est arrivé dans les crises précédentes.

— Il y a ainsi deux fils pour chacun desquels les fibres vont se formant et se nouant les uns aux autres, et les deux fils ne se mêlent jamais, dis-je.

— Si vous voulez, reprit le docteur Séguret. Mais comme vous voyez, ce sont là des phénomènes d'hystérie bien connus, tels que les a décrits Charcot. La folie religieuse n'a rien non plus de miraculeux, mais elle est plus capable d'étonner les imaginations chez les personnes non habituées aux sciences. Il y a deux sortes de folie religieuse, la théomanie et la démonomanie. Dans la théomanie, la malade croit penser, agir, vivre en un mot sous l'influence de Dieu; celle-là ne souffre pas, au contraire, elle vit dans la béatitude, elle est heureuse. Ce fut, au XVIIe siècle, le cas de Marie Alacoque. Mais dans la démonomanie la malade croit que Satan

habite en elle, vit en elle, la guide, l'inspire. Elle est alors très malheureuse, elle se sent souillée par le diable, qui lui fait commettre des crimes et des sacrilèges, et elle souffre d'une façon atroce au physique et au moral.

— Et ce dernier cas est celui de la sœur Saint-Fleuret?

— Malheureusement, oui. Elle est ce qu'on appelait autrefois une possédée, une démoniaque ou, comme nous disons aujourd'hui, en langage scientifique, une démonomane. Tantôt, la sœur Saint-Fleuret, dans ses crises, se croit, se sent habitée par le diable, et alors elle fait tout ce que ferait réellement le diable s'il était là, ou du moins tout ce qu'elle se figure qu'il ferait, d'après l'idée qu'elle a appris à se former de lui. Le diable repousserait l'eau bénite, et elle repousse l'eau bénite. Le diable s'enfuirait, entrerait en colère à la vue d'un chapelet, d'un crucifix, d'une hostie consacrée, et la sœur s'enfuit, entre en colère en présence de ces objets pieux; au besoin elle se jette dessus et les brise comme ferait le diable. J'ai été témoin de ces crises.

Tantôt, le diable n'est pas en elle, mais hors d'elle. Par l'effet d'une hallucination, elle le voit comme je vous vois en ce moment avec la même netteté, la même précision. Elle le décrit : il est noir, velu, il a des griffes, il est armé d'un fouet, d'un fer rouge. C'est un diable lubrique, qui veut se jeter sur elle, la violer. Elle se débat, elle fuit. Il la poursuit. Elle s'échappe de plus belle. Il la frappe de son fouet, il la brûle de son fer rouge. L'illusion est si forte que les traces de coups apparaissent sur le corps de la malheureuse, comme si elle avait été effectivement touchée. J'ai constaté sur elle ces traces de coups, j'ai constaté des brûlures au second degré, des escarres. Ce sont des stigmates, comme en avait saint François d'Assise. Mais ceux-là sont passagers: ils s'effacent au bout d'un temps plus ou moins long.

— J'ai entendu parler de morsures.

— Moi aussi, mais je n'ai jamais eu l'occasion de constater la trace des dents. D'ailleurs, cela ne serait pas plus surprenant que le reste.

— On m'a dit que la malade s'exprimait quelquefois en des langues qui lui sont notoirement inconnues, en caraïbe notamment.

— Cela n'est pas vrai, reprit le Dr Séguret. Voici cependant ce qui m'a été raconté. Mgr Livinac, originaire de la contrée et évêque *in partibus*, attiré par les merveilles que l'on contait de la sœur Saint-Fleuret, vint la voir. Il la questionna, la poussa et, comme elle l'étonnait, il voulut faire une expérience extraordinaire. Certains idiomes sauvages lui sont familiers, car ses missions l'on conduit dans les pays les plus lointains. Il eut l'idée de poser à la malade une question en langue caraïbe. Le sœur lui répondit par le mot qui signifie *bonjour* dans cette langue. A la vérité, je n'étais

pas présent à la séance, mais la chose m'a été rapportée par des témoins entièrement dignes de foi, et je la tiens pour certaine.

— Voilà donc les faits bien et dûment constatés ; pourriez-vous me dire quelle en est l'explication ?

— Deux explications ont été données, reprit le docteur : celle du monde religieux et celle du monde médical. Celle qui a cours dans le monde religieux, celle qui n'a peut-être pas été formulée officiellement, mais que les ecclésiastiques admettent sans trop l'avouer, c'est que la sœur Saint-Fleuret est bel et bien une démoniaque sous l'influence du diable. Ils citent l'exemple des possédées de Loudun au xviie siècle et l'exemple plus récent des possédées de Morzine, en Savoie. Dieu permet, comme il l'a fait souvent, que le diable s'acharne sur cette malheureuse, qu'il la torture, qu'il la martyrise. C'est une épreuve que Dieu envoie à l'orphelinat, et dont la sœur Saint-Fleuret est victime, Pendant ce temps-là, le diable ne fait pas d'autre mal à la communauté. Il est naturel que les ecclésiastiques adoptent une version en rapport avec leur culture intellectuelle.

L'explication des médecins, la mienne par conséquent, est toute différente, purement humaine. Elle consiste tout entière dans la suggestion et l'auto-suggestion. La sœur Saint-Fleuret appartient à une famille de braves gens du pays qui sont très dévots. Elle a été élevée au couvent par des personnes très bien intentionnées, mais qui lui ont donné, comme à ses pareilles, une éducation très mauvaise, au moins sur certains points. On lui a enseigné une morale fondée sur l'idée des récompenses et des peines dans l'autre monde ; on lui a parlé sans cesse, comme d'usage, du diable qui est prêt à la punir pour la moindre faute, à la faire bouillir éternellement dans sa grande chaudière. Les enfants s'impressionnent aisément. Celle-là, plus sensible encore que ses camarades, s'est effrayée davantage ; elle a fini par rêver au diable, par le voir à ses côtés, par vivre en lui ; elle s'est hallucinée jusqu'à le sentir en elle ; et le souvenir des possédées aidant, elle est devenue une démonomane. C'est un phénomène d'auto-suggestion classé et défini, d'une pathologie bien connue.

— Et le bonjour en langue caraïbe ? demandai-je.

— Non moins facile à expliquer. Mgr Livinac a parlé en caraïbe à la malade et il a attendu la réponse. Très probablement, en cette minute, il avait présents à l'esprit quelques mots de caraïbe qu'il connaît très bien et qui lui remontaient à la mémoire. Il a pensé sans y prendre garde le mot « bonjour », tel que ces sauvages le disent dans leur parler, et il l'a transmis à la malade, au sujet, qui l'a aussitôt prononcé. Car, avec toute l'école de la Salpêtrière, je crois à la transmission de la pensée. C'est un phénomène de suggestion, très naturel et très connu.

On a dit aussi que la sœur distinguait l'eau bénite de l'eau ordi-

naire. C'est très possible. Si un individu tient devant elle une fiole d'eau bénite dans une main et une fiole d'eau ordinaire dans l'autre, la malade pourra peut-être désigner l'eau bénite. Ceci simplement parce que celui qui tiendra les deux fioles pensera plus fortement à l'eau bénite qu'à l'autre : il transmettra ainsi sa pensée, même sans le vouloir. C'est de la suggestion. Seulement, il faut que l'individu possède de l'influence sur la sœur, il faut qu'elle ait confiance en lui, qu'elle lui accorde du crédit.

Le Dr Séguret ne savait pas que j'avais fait moi-même une expérience inutile avec de l'eau bénite, comme je l'ai conté hier. Il me donnait une explication et la mesure de mon influence sur la sœur Saint-Fleuret.

— Et le traitement? demandai-je.

— J'ai essayé deux traitements : l'un par l'hydrothérapie, que j'ai bientôt abandonné, parce que les résultats étaient nuls, peut-être même défavorables; l'autre purement moral, par la suggestion. Je causais avec ma malade ; je m'efforçais de lui persuader qu'elle ne voyait pas le diable, qu'elle se porte bien, que son mal est uniquement dans son imagination. Les résultats n'ont pas été meilleurs. La raison en est que je suis sans influence sur l'esprit de la sœur Saint-Fleuret; elle n'a pas confiance en moi, peut-être simplement parce que je ne suis pas ecclésiastique. J'ai eu un exemple de mon impuissance. Une fois, pour me rendre compte, pour mesnrer mon crédit sur elle, je tentai une expérience qui réussit toujours : je lui appliquai sur le dos une feuille de papier ordinaire en lui persuadant que c'était un vésicatoire. Si ma suggestion avait été efficace, il se serait certainement produit une ampoule le lendemain. Or, il ne se forma rien du tout. J'en conclus que j'étais sans pouvoir sur l'esprit de la malade.

— Les prêtres ont essayé de l'exorcisme, qui peut passer pour une tentative de suggestion, remarquai-je.

— Oui, ils n'ont pas été plus heureux, Le cardinal Bonnet, évêque de Rodez, s'est intéressé à la malade, il l'a vue. Mais il n'a pas tenté le grand exorcisme, l'exorcisme en cérémonie, où l'on somme solennellement le démon de fuir le corps qu'il habite. Je crois qu'en s'abstenant, il a agi avec prudence. En effet, l'évêque de Chambéry ayant essayé ce procédé pour délivrer les sœurs de Morzine, toutes ces sœurs, bien loin de se calmer, sont entrées dans une fureur terrible au beau milieu de l'église.

La sœur Saint-Fleuret est-elle incurable?

— Je ne le crois pas. Il y a un traitement à tenter, traitement très simple et qui, selon moi, doit réussir. Je conseillerai de dépayser complètement la malade, de la retirer de l'orphelinat, de l'envoyer au loin, dans un milieu où on ne parlerait plus continuellement ni du diable, ni d'enfer, ni de religion. On lui laisserait l'esprit en repos ; on la distrairait par de petites occupations sans fatigue, je crois que peu à peu elle se rétablirait.

— N'a-t-on pas essayé ?

— Si, mais mal. On l'a envoyée quelque temps dans sa famille. L'esprit religieux y est si fort que ce n'était pour ainsi dire pas la changer de milieu. Mon dernier conseil n'ayant pas été suivi, j'ai renoncé à donner des soins à la sœur Saint-Fleuret. D'ailleurs, on ne m'en demande plus, convaincu qu'on est de mon impuissance, au moins pour ce cas. Mais je reste le médecin et l'ami de l'orphelinat. Quant à la pauvre démonomane, qui ne voit plus aucun docteur, je sais qu'elle est très bien traitée et très choyée par ses compagnes; mais on prétend que si elle quittait le couvent, elle mourrait. GASTON STIEGLER.

BIBLIOGRAPHIE

L'occultisme et le spiritualisme, par le Dr ENCAUSSE (Papus). Un vol. in-12, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 2 fr. 50 (Paris, Félix Alcan, éditeur).

Les théories des spiritualistes contemporains et surtout le néo-platonisme auquel se rattachent les occultistes, sont, en général, peu abordables à la majorité des critiques philosophiques. C'est pourquoi ce nouvel ouvrage de Papus est intéressant pour les critiques en exposant, suivant la méthode classique, les théories les plus étranges de la mystique et de la philosophie des occultistes et, pour les spiritualistes de toute école en montrant les arguments que le spiritualisme tire des découvertes scientifiques les plus récentes. L'étude spéciale de la méthode analogique et des évolutions après la mort recommande ce volume aux occulistes déjà au courant des doctrines de l'ésotérisme.

L'Initiée (ou de la régénération de l'atavisme psychique), par la comtesse MÉLUSINE, un vol. in-12 de 800 pages, publié à la Librairie Antisémite, 45, rue Vivienne, Paris, (Prix, 3 fr. 50).

Cet important volume plein d'idéologiques aspirations, est un livre très original.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

EXPÉRIENCES
DE
TRANSMISSION DE PENSÉE

Par A. GOUPIL

Ingénieur.

La transmission de pensée, ou *lecture de pensée*, est toujours contestée et cependant ce phénomène court, pour ainsi dire, les rues, ou plutôt les cafés.

J'ai relaté, dans le n° 4 des *Annales des sciences psychiques* de 1894, des expériences faites à Sousse (Tunisie) avec un professionnel nommé Lauriol (Lauri-Ali) et, dans le n° 3 de 1897, des expériences faites à Limoges avec ce même Lauriol.

Au commencement de 1902 j'eus occasion de renouveler à Dinard des expériences semblables avec un individu se faisant appeler Nelsonn.

En comparant ces expériences avec les premières, les lecteurs des *Annales* reconnaîtront une grande parité dans les résultats.

Ces expériences eurent lieu dans un café.

Nous étions de 30 à 40 personnes de la ville nous entreconnaissant toutes.

Nelsonn était le seul étranger; il n'avait personne de son clan avec lui et, du reste, l'hypothèse de compérage est manifestement réduite à néant par l'exposé des faits.

J'ai dit que Lauriol opérait de deux façons, soit avec contact avec le penseur, soit sans aucun contact et les yeux bandés.

Nelsonn opère aussi les yeux bandés, mais avec contact préalable de quelques secondes; il saisit le poignet du penseur et, de temps en temps, il renouvelle ce contact.

Le plan de la salle est nécessaire pour bien suivre le détail des opérations.

1re EXPÉRIENCE

Nelsonn quittera la salle accompagné de 2 personnes; une autre personne empruntera à une quatrième un objet quelconque qu'elle cachera Nelsonn trouvera l'objet d'abord et ensuite, son propriétaire.

La partie de la salle où est le billard n'était pas éclairée directement. Nelsonn étant sorti j'emmenai en *a*, lieu isolé et obscur, M. M..., employé à la même administration que moi et, tout bas, à l'oreille, je lui dis :

— Je m'emprunte 2 sous, je les mets dans cette boîte d'allumettes, tisons que voici et je la mets dans la poche de mon pardessus.

Toutes les autres personnes de la salle sont restées aux tables indiquées sur le plan, et, très occupées à parler entre elles, n'ont pas beaucoup fait attention à ce que je faisais.

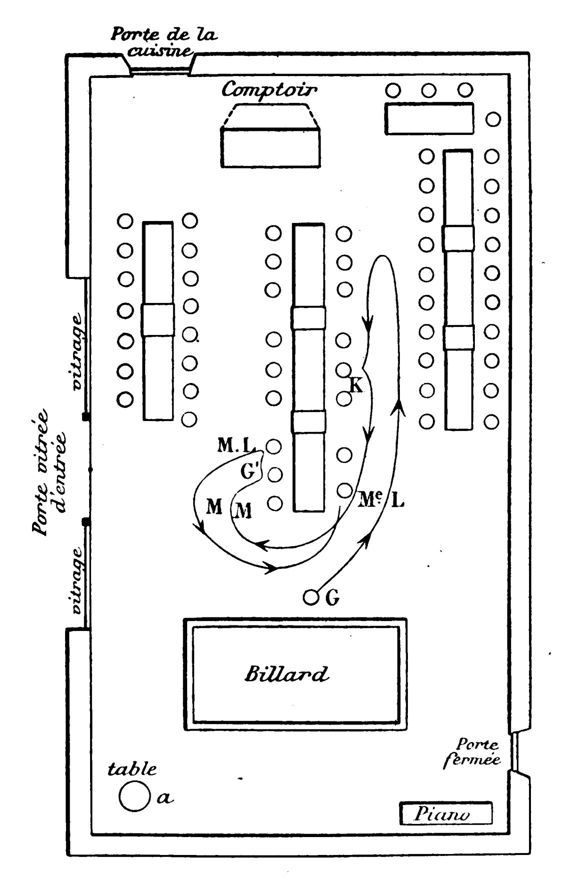
En tous cas quelqu'un aurait-il fait attention et aurait-il été de connivence avec Nelsonn que sa conclusion aurait été que j'avais emprunté un objet à M M...; j'avais d'ailleurs eu soin de dissimuler mes mouvements.

M. M... regagna sa place (M.)

Je restai en *G* près du billard et l'on fit rentrer Nelsonn; je lui dis que j'étais l'opérateur. Ayant demandé une serviette à la dame de comptoir il me pria de lui bander les yeux. « Il faut que je voie en dessous. dit-il, pour me guider. »

Il me saisit le poignet pendant trois ou quatre secondes,

me lâcha et dit : « Maintenant, pensez bien où je dois aller pour trouver l'objet; ne dites pas un mot; si mes mouve-



ments ne sont pas exacts, rectifiez-les en pensant : à droite, à gauche, plus bas, etc... »

Il me tourne le dos et il part de l'avant; je le suis, en pensant qu'il n'a pas à s'écarter de moi puisque l'objet est sur moi.

Après quatre pas il se retourne et me palpe; après divers tâtonnements il fouille les poches de mon pardessus, trouve la boîte de tisons; il répète souvent : « Pensez bien ! »

Il remet la boîte de tisons dans ma poche et recommence à me palper; je reste impassible.

Il reprend la boîte de tisons sans hésiter; il l'ouvre, y prend la pièce de 10 centimes et dit: « Voilà l'objet! maintenant conduisez-moi près de la personne à qui vous l'avez emprunté. » Il me tâte le poignet deux ou trois secondes me lâche et repart de l'avant (mais pas dans la directiou de M. M...,) Je le suis en pensant qu'il ne doit pas me quitter, il se retourne et dit : « Ah parbleu! les deux sous sont à vous! »

2e EXPÉRIENCE

Les personnes qui voudront écriront sur un papier qu'elles conserveront ce qu'elles veulent faire exécuter. Ceci pour servir de preuve pour les assistants, s'il y a réussite; mais cette précaution est facultative et l'on n'est pas obligé d'écrire son programme. Nelsonn quitte la salle.

Pendant que les assistants sont bien occupés à écrire, je vais au coin isolé et obscur *a* et j'écris en abrégé *sur un papier à moi* : P. L. C. *a*. C. D. L. E. L. P. A. M. L.

Prendre la cordelière au cou de L.., et la porter à Mme L. Je broie le papier en boule et je le mets au fond de la poche de mon pantalon parmi sous, clés et couteau.

Nelsonn rentre, je lui demande à opérer. Nous partons du même point *G*, près du billard (G) est mon siège resté vide.

Je lui bande les yeux, il me tient le poignet deux ou trois secondes et part de l'avant, je le suis; j'ai les mains croisées derrière mon dos.

Pour aller près de M. L... il doit prendre à gauche; malgré moi il prend à droite, va jusqu'au bout des tables centrales, se plaint de ne pas bien saisir. « Pensez bien, répète-t-il sans cesse, il y a quelque chose qui m'échappe. » Il revient en K, me saisit le poignet un instant; puis *à deux mains*, il saisit M. K, le fait se lever, le palpe et lui défait sa cravate.

— « Ce n'est pas cela! » dit-il; il laisse K, revient en G, me précédant. Là, vivement, il saisit une carafe et remplit d'eau mon verre.

— « Ce n'est pas cela! dit-il, pensez bien! quelque chose me gêne! »

Il va à L..., le palpe longtemps, lui dénoue sa cordelière; mais il ne la dépasse pas du col, ce que je désire qu'il fasse.

Pendant toutes ces opérations Nelsonn me tourne le dos.

Enfin, il amène L... à lui en tirant sur la cordelière dont il se sert comme d'une laisse et il le conduit près de Mme L... Il fait lever cette dame et dit :

— « Cette personne est dans la combinaison, mais je ne saisis pas ce que vous voulez que je fasse; pensez bien, pensez bien!

Je pense bien tant que je peux; mais, à aucune de ses réflexions je ne riposte par un geste ou un mot quelconque.

Il tient de la main gauche Mme L... qu'il a fait mettre debout, et de la main droite il tire la cordelière de M. L... devant le visage de Mme L...

— « Je n'y arriverai pas, dit-il, j'abandonne. »

En somme l'opération était réussie et les hésitations et l'échec partiel sont plutôt une preuve de la réalité de cette faculté bizarre.

Mais voici le plus curieux de l'affaire! Ayant regagné ma place, M. M... me demanda s'y j'avais voulu qu'il vidât la carafe dans mon verre.

— « Non, dis-je! » voici mon programme.

Je sortis la boulette de papier de ma poche et lui traduisis le programme.

— « C'est étonnant! dit M. M... voici mon programme : « remplir mon verre avec la carafe ». C'est votre verre qu'il a rempli au lieu du mien. Et je voulais lui faire exécuter ce programme après le vôtre. »

Est-ce hasard? Ou ne croirait-on pas qu'en passant à côté de M. M... l'idée de celui-ci aura agi sur Nelsonn.

Ce qui me ferait croire à cette combinaison possible, c'est que dans mes expériences à Limoges, avec Loriol, on trouve des anomalies semblables, telles celles relatives aux millésimes de pièces de monnaie. (Je prierai le lecteur de revoir ces numéros des *Annales*.)

Une idée émise par un cerveau agirait sur les organes du sujet comme une odeur sur l'odorat (?)]

Je passerai rapidement sur les autres expériences qui ont été faites par d'autres personnes.

3e EXPÉRIENCE

Nelsonn parcourt toute la salle, précédant une dame qui le suit; il va droit au piano, s'asseoit et commence une valse après une ou deux secondes d'hésitation.

— « C'est cela, dit cette dame, voici mon programme : « aller au piano et jouer un mouvement de valse. »

4e EXPÉRIENCE

Suivi de M. G..., commerçant à Diard, Nelsonn, après divers tâtonnements, fait lever M. C..., le conduit vers la bonne du café, qui est près du comptoir, défait le tablier de celle-ci, le lui rend, hésite; enfin il saisit M. C..., à bras-le-corps et l'entraîne à danser. Le programme était : *faire danser C... avec la bonne.*

L'échec partiel prouve que l'image cérébrale transmise est plus ou moins confuse.

Ce qui se transmet n'est pas, à proprement parler, une pensée; ce n'est donc pas une lecture de pensée, ce n'est pas le sujet qui va puiser dans le cerveau du penseur ainsi que l'interprètent les critiques (bien que ce genre de phénomène se rencontre aussi dans les cas de lucidité). C'est l'*image* d'un fait, que le penseur crée, qui fait se développer une image semblable ou plus ou moins semblable dans le cerveau du sujet.

5e EXPÉRIENCE

Nelsonn, suivi de M. K..., va à la porte vitrée; des deux mains il tâtonne, arrache deux affiches, ouvre la porte, la referme, tâte à nouveau les vitres des *deux mains*, se plaint de ne pas saisir. Enfin, tout à coup, il frappe plusieurs coups de main sur la vitre et se débande aussitôt les yeux en disant : « Voilà ce qu'on veut! » En effet, le programme était : « aller à la porte vitrée et frapper plusieurs coups sur la vitre. »

Suivirent d'autres expériences semblables plus ou moins réussies, mais asses réussies pour prouver qu'il y a, *incontestablement, une transmission d'idée.*

A Saint-Servant, une femme accompagnée d'un barnum a aussi bien étonné les opérateurs; j'ai regretté de n'avoir pu assister à ces séances, mais les faits m'ont été affirmés par tant de personnes sérieuses, et ces faits sont si simples, qu'il m'est difficile de ne pas y ajouter foi.

Une personne quelconque de l'assistance se plaçait debout devant cette femme qui avait une mandoline, la personne regardait la femme fixement et pensait un air à son choix, aussitôt la femme jouait l'air sur son instrument. J'ai donc demandé à chacune des personnes qui m'ont dit avoir expérimenté si, ainsi que cela se fait d'habitude, elles avaient préalablement dit au barnum l'air désiré. Auquel cas un code de signaux très bien étudié entre le barnum et le sujet remplace la prétendue transmission d'idée c'est alors un simple truquage.

— « Ils ont d'abord opéré de cette manière, m'ont déclaré toutes ces personnes; mais après, le barnum nous a dit :

— « Vous croyez que je lui transmets vos désirs par des signaux, eh bien! maintenant opérez vous-mêmes, ne me dites rien, ne dites rien à personne. »

Or, un grand nombre de personnes ont ainsi fait jouer, sans délai, l'air qu'elles désiraient.

Mais si cette femme ne connaissait pas l'air pensé, elle ne le saisissait pas et ne pouvait le jouer.

Ce qui corroborerait mon hypothèse précédente.

L'idée du penseur aurait assez de puissance pour réveiller chez le sujet une image *déja enregistrée, un air déjà possédé par le sujet*, mais pas assez *pour créer de toutes pièces une image neuve.*

Nous entrevoyons donc dans cet ordre de faits une sorte de phénomène ayant de l'analogie avec les phénomènes de transmission : téléphoniques, phonographiques, ondes hertziennes, etc., *deux appareils vibrant à l'unisson.* Par conséquent, rien de plus merveilleux, mais aussi merveilleux

si l'on veut; mais rien de *surnaturel*, gros mot que les sceptiques lancent par la tête des *liseurs* de pensée.

Une recommandation est à faire aux personnes qui, à l'occasion, voudraient expérimenter.

La volonté du penseur est non moins indispensable á la transmission de pensée que celle du sujet.

Des personnes expérimentent parfois avec le désir de voir le sujet en échec, ne se doutant pas qu'elles annihilent ainsi la cause nécessaire à la réussite; dans ces cas l'influence est négative.

Dans tous les phénomènes psychiques, qu'il s'agisse de médiumnité, de lucidité ou de magnétisme, tous les assistants participent plus ou moins au résultat. C'est une règle générale. L'hostilité simplement mentale d'une fraction de l'assistance est une cause d'échec total ou partiel.

A. Goupil.

DE LA

MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION

DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE Dr PAUL JOIRE

Président de la Société d'études psychiques.

(*Suite et fin.*)

Nous avons étudié jusqu'ici les différentes catégories dans lesquelles on peut faire rentrer tous les phénomèmes psychiques; il paraîtrait donc que notre tâche soit terminée; nous ne le croyons pas cependant, et il nous semble que l'étude de la méthode d'expérimentation des phénomènes psychiques doit être complétée par un dernier chapitre. En effet, nous avons constaté qu'un certain nombre d'expérimentateurs sont retenus dans leurs études, par la crainte vague de ce qui pourrait résulter pour leurs sujets de ce genre d'expérimentation. D'autre part, beaucoup de personnes, qui seraient de très bons sujets, voire même des médiums, craignent de se prêter à ces expériences, sous prétexte qu'elles présentent des dangers ou au moins des inconvénients pour leur santé.

Il importe d'examiner ce qu'il y a de fondé dans ces craintes, et d'étudier les dangers réels ou même imaginaires que redoutent les sujets et les expérimentateurs.

Les meilleures choses, si elles sont mal faites, présentent

des inconvénients. Il n'est pas un exercice, recommandé au nom de l'hygiène, comme la gymnastique, la bicyclette ou tout autre, dans lequel on ne puisse se blesser, si on s'y livre imprudemment ou sans expérience. Le simple bain, pourtant nécessaire à la santé, peut rendre malade si l'on n'observe pas les règles bien connues, relatives à la température, à la digestion, etc.

Il en est de même pour l'hypnotisme; mal fait, il présente des inconvénients et des dangers; bien fait, il en offre beaucoup moins qu'une simple promenade en voiture ou à bicyclette.

Nous envisageons ici l'hypnotisme parce que nous croyons que les états médianiques, et en général tous les états dans lesquels se produisent les phénomènes psychiques, dérivent des états hypnotiques; et, pour ceux qui contestent cette opinion, nous dirons tout au moins que, au point de vue physiologique, ils peuvent leur être assimilés.

Nous allons diviser méthodiquement notre sujet et examiner successivement :

1° Les dangers immédiats pour le sujet, qui peuvent résulter du sommeil hypnotique;

2° Les dangers éloignés pour le sujet, résultant du sommeil hypnotique;

3° Les dangers qui ne sont pas le fait même du sommeil hypnotique, mais de suggestions;

4° Les dangers qui peuvent exister pour l'hypnotiseur;

5° Les règles qu'il faut suivre pour éviter tous les inconvénients ou dangers qui peuvent exister.

DANGERS IMMÉDIATS POUR LE SUJET, RÉSULTANT DE L'EMPLOI DU SOMMEIL HYPNOTIQUE

Il ne peut être évidemment question ici que des états hypnotiques assez profonds pour que le sujet soit endormi; car, pour les états légers, comme la veille somnambulique, de même que pour les suggestions faites dans cet état de veille, il n'existe à juste titre aucune appréhension de la part des sujets qui s'y prêtent ni des expérimentateurs.

La première objection que font souvent les sujets à qui on propose d'être endormis est celle-ci : « J'ai peur de ne pas me réveiller. » D'où peut venir cette crainte, et repose-t-elle sur quelque fondement sérieux ? Ce n'est pas le sommeil en lui-même qui provoque cette crainte-là, car enfin personne ne songe à ne pas s'endormir le soir de peur de ne pas s'éveiller le lendemain. Cela tient uniquement à ce que le sommeil hypnotique est un sommeil provoqué, et le public assimile ce sommeil provoqué à un autre sommeil provoqué, mais bien différent, dont il a entendu parler aussi, le sommeil chloroformique.

Le sommeil chloroformique est dangereux, et l'on connaît de trop nombreux cas d'accidents dus à cet agent anesthésique. Le sommeil chloroformique, de même que le sommeil dû à l'opium, à la morphine, au chloral, etc., n'est pas autre chose qu'une véritable intoxication. Le chloroforme agit sur le cerveau, sur les poumons, sur le cœur ; et, si l'action produite sur l'un de ces organes dépasse la mesure, il se produit des accidents d'intoxication.

Il en est bien autrement du sommeil hypnotique. Par l'hypnose aucun poison n'est introduit dans l'organisme et ne peut, par conséquent, exercer d'action nocive sur aucun organe. Le sommeil hypnotique, au point de vue physiologique est absolument semblable au sommeil naturel, et, pas plus que lui, ne peut causer d'accident. On peut mourir dans son lit, comme on peut mourir à table, ou à la promenade, ou dans un fauteuil ; mais on meurt toujours d'une maladie ou d'un accident ; on ne meurt jamais du sommeil naturel ou hypnotique.

On redoute quelquefois aussi de voir les manœuvres hypnotiques provoquer des crises convulsives. Il est certain qu'un grand nombre des sujets avec lesquels on obtient facilement les phénomènes hypnotiques sont des hystériques. Ces sujets, qui sont habitués à avoir des crises nerveuses dans toutes les circonstances et à tous les moments de la journée, peuvent aussi bien en avoir pendant les expériences hypnotiques. De plus, comme, le plus souvent, ces crises surviennent sous l'influence d'une émotion ou d'une contrariété, si

le fait des expériences hypnotiques les impressionne ou les contrarie, il peut se faire qu'il se produisse une crise nerveuse. Mais il ne faut pas oublier que le meilleur traitement des crises convulsives est le traitement hypnotique. L'hypnose est la véritable médication par laquelle on guérit la névrose, car c'est le seul traitement par lequel on puisse la combattre dans son origine et dans ses causes. C'est aussi le meillenr moyen par lequel on puisse maîtriser et arrêter les crises elles-mêmes au moment de leur apparition.

Il n'y a donc pas lieu de craindre que des crises nerveuses quelconques se produisent par le fait d'expériences hypnotiques; si le sujet est disposé à des crises, non seulement on les arrêtera, mais on le guérira par le moyen même de l'hypnose, pourvu que l'on sache s'en servir.

Il peut se produire pendant le sommeil hypnotique des accès de délire, accompagnés parfois d'hallucinations dans lesquelles le sujet voit des personnages qui peuvent lui être sympathiques ou qui peuvent lui être désagréables ; quelquefois un certain souvenir de ces hallucinations persiste après le réveil. Il nous suffira de dire que ce délire et ces hallucinations doivent être considérés comme de même nature que la crise nerveuse dont ils ne sont qu'une modification. L'hypnotisme devra donc les arrêter et les faire disparaître par les mêmes procédés qu'il met en œuvre pour combattre les crises convulsives.

Le sommeil hypnotique peut-il se prolonger au delà de la volonté de l'hypnotiseur, et celui-ci peut-il éprouver des difficultés pour réveiller le sujet qu'il a endormi? C'est là une crainte énoncée par un certain nombre d'expérimentateurs; mais elle est plutôt chimérique que réelle. Si le sommeil ainsi prolongé était une crise de léthargie ou de catalepsie, il rentrerait dans la catégorie des crises nerveuses dont nous avons parlé plus haut, et il pourrait et devrait être de même combattu efficacement par la suggestion et l'hypnose. Dans le cas contraire, il faudrait un hypnotiseur bien peu expérimenté, et oubliant les règles les plus élémentaires de la pratique hypnotique, pour qu'il se présente quelque difficulté d'éveiller le sujet; et, même dans ce cas, un hypnotiseur

expérimenté présent sera toujours à même de rendre au sujet son état normal.

Il est encore utile, pour rassurer certains esprits qui se forgent des dangers imaginaires, de rappeler les lois qui régissent la mémoire dans les états hypnotiques. La loi fondamentale est celle-ci : à l'état de veille le souvenir de ce qui s'est passé dans les états hypnotiques profonds n'existe pas; mais, dans les états hypnotiques profonds le sujet conserve la mémoire tout à la fois des états de veille et des états hypnotiques correspondants. Nous n'avons pas à nous occuper ici des lois particulières qui président à la mémoire dans les différents états d'hypnose par rapport les uns aux autres; la loi générale nous suffit pour démontrer que l'hypnose n'affaiblit en rien la mémoire normale; l'état d'hypnose passe comme un rêve, ou plutôt comme un sommeil bienfaisant sans exercer la moindre action nuisible sur aucune des facultés intellectuelles.

Certains sujets, après avoir été hypnotisés, se plaignent de fatigue ou de douleur de tête. Cela peut tenir à plusieurs causes : le plus souvent, c'est que le sujet lui-même a voulu résister au sommeil; il est ainsi entré en lutte avec l'hypnotiseur, et c'est cet effort même qui l'a fatigué et le fait souffrir. Dans d'autres cas, c'est que l'hypnotiseur a voulu aller trop vite, et n'a pas mis assez de douceur et de modération pour amener le sujet au sommeil; il pourra éviter cet inconvénient en suivant avec un peu plus de patience les règles que nous donnons plus loin. L'opérateur ne doit pas oublier non plus que la résistance du sujet est parfois inconsciente; c'est à lui à la reconnaître et à employer des moyens détournés pour la faire cesser, sans laisser le sujet se fatiguer inutilement.

DANGERS, POUR LE SUJET, POSTÉRIEURS AU SOMMEIL HYPNOTIQUE

Nous avons à examiner maintenant les dangers qui pourraient exister pour le sujet, postérieurement au sommeil hypnotique.

Nous retrouvons encore ici le même préjugé, qui fait craindre que l'emploi de l'hypnotisme n'occasionne des crises convulsives ou n'amène une aggravation de l'hystérie. Il est vraiment difficile de comprendre qu'une telle crainte puisse venir à l'esprit quand on voit l'état de calme, de bien-être et de repos paisible qui est le propre du sommeil hypnotique. Mais aussi il faut remarquer que, pour la plupart, ceux qui expriment cette crainte n'ont jamais vu de personnes sérieusement hypnotisées, et ignorent absolument ce que c'est que l'hypnotisme scientifique. Aussi, tout leur raisonnement n'est basé que sur la représentation fantaisiste que leur imagination leur fait de l'hypnotisme.

Nous devons répéter ici ce que nous avons dit déjà plus haut. Il est certain que beaucoup d'expériences hypnotiques se font avec des hystériques. Souvent, ces personnes sont sujettes à des crises qui les prennent à l'improviste, sous l'influence de bien des causes différentes, contrariétés, frayeurs, troubles de la digestion, etc. Il peut donc se faire que, chez ces malades, une crise convulsive survienne, dans un laps de temps plus ou moins long, après une séance d'hypnotisation; mais ce n'est pas une raison pour dire que cette crise est la conséquence de l'hypnotisation, pas plus que, si elle survient après une promenade, il ne serait juste de la mettre sur le compte de la marche.

Nous avons accordé que des crises, provoquées par une cause accidentelle tout en dehors de l'hypnose, pourraient survenir fortuitement après une séance d'hypnotisation; eh bien, cela même est encore trop, et nous devons nous hâter d'y ajouter un correctif. Cette coïncidence ne pourra, en effet, se présenter qu'après les premières séances, et si l'hypnotiseur n'a pas pu encore prendre assez d'influence sur son sujet. En effet, si l'hypnotisation est bien conduite, soit par un médecin, soit par un hypnotiseur expérimenté, quelques séances suffiront pour arrêter complètement les crises et les empêcher de se reproduire. Car l'hypnotisme et la suggestion hypnotique sont le meilleur traitement des névroses et des crises nerveuses ou convulsives qui sont sous leur dépendance.

Il est superflu, après ce que nous venons de dire, d'ajouter quelque chose au sujet de la crainte, exprimée quelquefois, de voir aggraver l'hystérie par le fait de l'hypnose. Puisque le traitement hypnotique est le traitement rationnel de l'hystérie, l'hypnotisme, employé d'une manière expérimentale, n'empêchera pas de faire des suggestions appropriées au traitement de la maladie; il ne pourra donc, de toutes les façons, qu'être utile au sujet et jamais lui nuire.

Il peut se produire quelquefois, après le sommeil hypnotique, des hallucinations qui peuvent reconnaître deux causes différentes. Ou bien cette hallucination n'est que le retour et la reproduction d'une hallucination qui s'est produite pendant le sommeil hypnotique; ou bien elle est le résultat d'une suggestion fortuite ou involontaire, faite pendant l'hypnose. D'une façon comme de l'autre, il est difficile d'admettre que de telles hallucinations puissent avoir des conséquences sérieuses quelconques. Mais nous voulons et nous pouvons éviter même les moindres désagréments, qui pourraient être la conséquence des expériences hypnotiques. Cela nous sera encore facile : s'il se produit des hallucinations pendant le cours du sommeil hypnotique, nous les ferons disparaître immédiatement par une suggestion contraire; de plus, nous empêcherons le retour ultérieur de ces hallucinations par une suggestion préventive. En second lieu, en surveillant avec attention tout ce qui pourrait provoquer des suggestions pendant l'hypnose, nous éviterons facilement d'en produire; nous n'oublierons pas non plus que les suggestions fortuites peuvent être faites en dehors de nous, soit par des témoins de l'expérience, soit même par des circonstances qui provoqueraient des auto-suggestions de la part du sujet; nous saurons les prévenir en y rendant le sujet réfractaire par une suggestion positive.

Une des principales objections que font beaucoup de personnes aux expériences hypnotiques, c'est que, en donnant ainsi au sujet l'habitude d'être hypnotisé, on développera en lui la sensibilité hypnotique, de telle sorte qu'il pourrait dans l'avenir être hypnotisé trop facilement. Cette question mérite d'être examinée à deux points de vue.

Les sujets avec lesquels on peut réaliser et poursuivre les expériences qui se font dans les états profonds de l'hypnose, les seules dont il puisse être question ici, doivent être classés en deux catégories : d'une part, les sujets très facilement hypnotisables, qui d'emblée, dès les premières séances, arrivent aux états somnambuliques profonds, et sont, par conséquent, très suggestionables; d'autre part, les sujets qui arrivent à cet état après un certain entraînement. Pour les premiers, il ne faut pas mettre sur le compte des séances faites régulièrement, qu'elles soient expérimentales ou thérapeutiques, leur hypnotisabilité, puisqu'ils possèdent d'avance cette sensibilité. L'entraînement ne pourra, au contraire, que la réglementer, la limiter, et les mettre à l'abri des inconvénients auxquels ils pouvaient être exposés spontanément. Pour les seconds, puisque cette sensibilité est développée par l'hypnotiseur lui-même, il lui sera très facile de bien la diriger, et de s'en servir pour faire les suggestions utiles et préventives dont nous parlerons tout à l'heure.

L'examen de ce que l'on pourrait craindre du développement de la sensibilité hypnotique nous indiquera en même temps les moyens d'y remédier.

La première chose que l'on pourra craindre de l'entraînement hypnotique, c'est qu'il rende le sujet facilement hypnotisable par le premier venu; ce qui n'aura d'inconvénient du reste que si, à un moment donné, le sujet peut être hypnotisé malgré lui. Dans ce cas, le sujet craindra de se trouver livré à un hypnotiseur quelconque, et les dangers qui pourraient résulter de cette circonstance peuvent se ranger dans quatre catégories différentes :

1° L'abus que l'hypnotiseur pourrait faire de l'état de sommeil dans lequel se trouve le sujet, pour lui nuire d'une manière quelconque;

2° Les suggestions qu'il pourrait lui imposer, et qui pourraient avoir pour but des actes coupables;

3° Les simples impulsions qu'il pourrait donner aux idées, aux actes du sujet, et qui ne seraient pas conformes à ses intentions, à sa volonté propre;

4° Une certaine tendance à accepter les volontés de l'hyp-

notiseur, résultant de l'habitude de la suggestion, qui mettrait le sujet, même à l'état de veille, dans un état de dépendance relative, et qui lui serait pénible si l'hypnotiseur ne possède pas complètement sa confiance et sa sympathie[1].

La seconde chose que l'on pourra craindre de l'entraînemement hypnotique, c'est le sommeil spontané, involontaire, provoqué par la vue d'objets brillants, lumières, flammes, objet de métal ou cristaux.

Ces crises de sommeil peuvent avoir deux inconvénients : 1° se produisant inopinément dans certaines circonstances, elles peuvent provoquer des accidents; 2° la crise de sommeil peut se prolonger longtemps si un hypnotiseur expérimenté ne se trouve pas là pour la faire cesser.

Nous allons voir que toutes ces objections et ces craintes, en elles-mêmes fort légitimes, vont tomber d'elles-mêmes. En effet, l'hypnotiseur qui entraîne un sujet ne manquera pas de le mettre à l'abri de tous ces inconvénients par deux suggestions préventives, qu'il lui fera en toute circonstance, et surtout au fur et à mesure que se développera sa sensibilité hypnotique. Ces deux suggestions consisteront :

1° dans la défense de se laisser hypnotiser ou suggestionner par qui que ce soit, excepté par l'hypnotiseur lui-même ou par une autre personne spécialement désignée par lui pour le faire. Cette restriction a trait surtout à l'emploi thérapeutique de l'hypnotisme; en effet, le médecin qui traite un malade par l'hypnose, malgré le devoir qui lui incombe de le mettre à l'abri des inconvénients dont nous venons de parler, ne doit pour cela exposer son malade à être privé des bienfaits du traitement hypnotique, si une circonstance fortuite venait à l'empêcher de l'appliquer lui-même. C'est pourquoi il fera la suggestion préventive, tout en se réservant la possibilité de se désigner lui-même un successeur ou un remplaçant.

1. N. B. Tout ceci rentre du reste dans la question des rapports de l'hypnotisme avec la jurisprudence, question que nous avons traitée en détail au Congrès de neurologie à Bruxelles en 1897, et au Congrès international de l'hypnotisme à Paris en 1900. Voir les comptes-rendus de ces deux Congrès.

1° La seconde suggestion préventive consiste dans la défense de se laisser endormir par un objet quelconque, qui ne soit pas employé directement par l'hypnotiseur lui-même et dans le but de provoquer l'hypnose.

Ainsi donc, lorsque cette précaution élémentaire est prise, et elle doit toujours l'être, qu'il s'agisse d'hypnotisation thérapeutique ou expérimentale, il ne reste absolument rien des dangers et des craintes que l'on pouvait objecter relativement au développement de la sensibilité hypnotique. J'irai même plus loin, et je dirai que cette épreuve hypnotique est essentiellement utile ; car elle est nécessaire à toute cette catégorie de sujets dont nous avons parlé, qui présentent spontanément une grande sensibilité hypnotique, et personne ne peut savoir à l'avance s'il ne rentre pas dans cette catégorie. Ces sujets, qui, par leur propre nature, seraient spontanément exposés aux dangers que nous avons énumérés, se trouvent définitivement mis à l'abri par les suggestions préventives qui leur sont faites au cours des séances d'hypnotisation. Si quelques sujets se plaignent que l'hypnotisme produit chez eux de l'agitation, de l'excitation nerveuse, de l'insomnie, ces objections ne nous arrêteront pas longtemps, car ces phénomènes ne peuvent venir que de la crainte même que le sujet éprouve pour l'hypnotisation. Cette crainte disparaîtra spontanément quand le sujet aura éprouvé par lui-même le calme et le bien-être qui résultent de l'hypnose et, du reste, tous ces effets momentanés disparaîtront rapidement par des suggestions appropriées.

Parfois, les sujets se plaignent de douleurs de tête après les séances ; ces douleurs se produisent quand le sujet résiste à l'hypnotiseur et fait des efforts plus ou moins conscients pour ne pas s'endormir; la céphalalgie est due à la fatigue qui résulte de cette lutte. Cet inconvénient ne se produira plus si le sujet s'abandonne sans résistance. Du reste, dès qu'un état de suggestionnabilité, même léger, se sera produit, l'hypnotiseur en profitera pour dissiper le mal de tête et l'empêcher de se reproduire.

DANGERS QUI NE SONT PAS LE FAIT MÊME DU SOMMEIL, MAIS DE SUGGESTIONS

Nous avons à voir d'abord les auto-suggestions, qui se divisent elles-mêmes en trois catégories :

Les premières sont les auto-suggestions qui peuvent se développer chez le sujet pendant le sommeil, à l'occasion des expériences hypnotiques. L'hypnotiseur s'apercevra toujours très facilement des auto-suggestions de ce genre et pourra aisément arrêter leur développemeut.

Indépendamment des expériences faites par l'hypnotiseur, des auto-suggestions peuvent encore se développer chez le sujet soit sous l'influence d'une sensation fortuite qu'il éprouve, soit sous l'influence de la vue d'un objet qui aura frappé ses regards avant le sommeil.

En troisième lieu, des auto-suggestions peuvent se développer, qui sont dues au prolongement d'une idée existant avant le sommeil et non avouée à l'hypnotiseur.

Il n'est pas toujours aussi facile à l'hypnotiseur de s'apercevoir du développement de ces deux dernières catégories d'auto-suggestion ; aussi doit-il être prévenu de leur possibilité afin de les surveiller et de les combattre.

Les suggestions expérimentales, qui doivent toujours être faites directement par l'hypnotiseur, doivent toujours être rigoureusement limitées à la durée de l'expérience. La plupart doivent être réalisées sous les yeux mêmes de l'expérimentateur, et celui-ci aura soin de les neutraliser complètement à la fin de la séance. Toutefois, dans un certain nombre de cas on est amené, par les expériences mêmes, à faire des suggestions dont l'effet doit se prolonger un certain temps après la séance, ou même qui doivent seulement avoir leur réalisation à un moment plus ou moins éloigné. Dans ce dernier cas surtout, il faudra limiter la suggestion d'une façon très exacte, pour que d'abord rien ne puisse venir se surajouter à la suggestion qui a été faite ; ensuite pour que son effet soit complètement aboli aussitôt après la terminaison de l'expérience.

Lorsqu'un médecin ou un psychologue se livre à des expériences hypnotiques, il a pour devoir de faire servir le pouvoir qu'il acquiert et la sensibilité qu'il développe au bien du sujet. Il lui arrive donc souvent d'avoir à faire des suggestions au sujet, dans un but qu'il indique lui-même, ou bien que l'hypnotiseur lui propose parce qu'il reconnaît qu'elles doivent lui être utiles. Dans l'emploi de ces suggestions, très bonnes en elles-mêmes, il y a deux écueils à éviter.

Le sujet, se laissant aller à ses impressions ou à des désirs inconsidérés, n'est pas toujours assez raisonnable pour juger lui-même la portée des suggestions qui lui seront faites. Dans ce cas, que nous assimilerons à de la simulation de sa part, il trompe l'hypnotiseur pour se faire faire une suggestion qui lui est mauvaise.

Le psychologue doit savoir découvrir l'intérêt véritable du sujet; il agira avec prudence et sans heurter de front le désir du sujet; il lui fera comprendre en quoi il se trompe, et l'amènera à désirer de lui-même la suggestion qui lui est bonne.

Dans un second cas, le sujet est sincère et demande une suggestion qu'il croit véritablement lui être utile. Mais le psychologue possède une science et une expérience qui lui permettent de voir mieux et plus loin que le sujet; il connaît toute l'importance et les conséquenees d'une suggestion; et comme, par le fait même, il est investi de la confiance du sujet, il doit juger par lui-même si ce qu'il demande est bien dans son intérêt.

Il ne faut jamais oublier dans ce cas qu'une suggestion très bonne en elle-même, au moment où elle est demandée par le sujet, peut ne l'être que temporairement : les idées et les sentiments du sujet peuvent changer; les circonstances peuvent n'être plus les mêmes. Or, le sujet ne doit jamais avoir à regretter l'influence produite par une suggestion qui lui a été faite; il faut donc prévoir le cas où, de bonne qu'elle était, une suggestion pourrait lui devenir pénible. Cela est facile à éviter, en ayant soin, dans tous les cas où le moindre doute peut exister, de ne faire que des suggestions temporaires et conditionnelles.

DANGERS POUR L'HYPNOTISEUR

Nous avons vu jusqu'ici les dangers et les inconvénients qui peuvent exister pour le sujet dans les expériences hypnotiques; ce sont les seuls auxquels on pense habituellement. Il n'en est pas moins vrai qu'il peut en exister aussi pour l'expérimentateur et nous devons les passer rapidement en revue.

Nous avons vu au début de ce chapitre qu'aucun accident grave ne peut résulter de l'emploi régulier et scientifique de l'hypnose. Mais des coïncidences fâcheuses, quoique toutes fortuites, peuvent se présenter; et ce sont précisément ces coïncidences qui font que, bien souvent, le public redoute les choses les plus inoffensives et s'expose inconsidérement aux choses dangereuses. La majorité de la foule, en effet, ne voit pas bien loin, et croit toujours trouver la cause d'un événement dans les faits qui l'ont accompagné ou qui l'ont immédiatement précédé. Il arrive donc que, aux yeux du public, l'hypnotiseur prendra la responsabilité de tout ce qui peut se produire pendant l'hypnose ou dans les moments qui suivent les expériences, même si ces événements ne sont pas du tout du fait de l'hypnose.

L'hypnotiseur devra donc prévoir tout ce qui peut se présenter, à quelque cause évidente que l'on puisse rapporter un accident quelconque; et la plus élémentaire prudence lui commande, s'il existe le moindre danger imminent, de s'abstenir de toute expérience et de refuser d'hypnotiser. Voilà pour les accidents que l'ignorance ou la mauvaise foi pourraient attribuer à l'emploi du sommeil hypnotique.

Mais il y a surtout des inconvénients et des désagréments plus réels, que l'on pourrait avec une certaine raison lui reprocher.

D'abord, il y a des hallucinations ou des rêves pénibles, qui peuvent se présenter pendant l'hypnose et dont le souvenir pourrait persister après le réveil; même si le souvenir en est effacé, ces hallucinations peuvent laisser une impression

pénible, uue certaine tristesse dans l'esprit du sujet. Il fant éviter cela en réprimant de suite ces hallucinations, ou au moins en en effaçant l'effet avant le réveil.

Un autre genre d'hallucinations qui peuvent se produire pendant l'hypnose et auxquelles il faut prendre garde sont celles qui font prendre les personnes présentes pour des personnes connues du sujet, et l'hypnotiseur lui-même pour une autre personne. En général, ces visions hallucinatoires font apparaître aux yeux du sujet des personnes qui excitent à un certain degré sa sympathie ou, plus souvent encore, son antipathie; aussi sont-elles le plus ordinairement désagréables au sujet. Il faut prévenir ces hallncinations et les empêcher de se développer, dès les premiers signes que l'on peut observer; si quelques-unes se sont présentées avant que l'on ait pu les arrêter, ou d'une manière fortuito, il faut au moins les faire oublier au réveil.

En troisième lieu, il y a des idées et des sentiments, non hallucinatoires, qui peuvent naître chez le sujet; qu'ils aient pour objet d'autres personnes ou bien l'hypnotiseur lui-même, ils peuvent avoir des inconvénients si l'on n'y prend sérieusement garde. C'est un point très délicat qui demande de la part de l'hypnotiseur beaucoup de tact et d'habilleté. Il devra toujours diriger son sujet avec douceur et avec prudence, et par sa manière d'être générale, s'efforcer de lui inspirer confiance, tout en conservant sur lui toute son autorité.

Enfin, un autre danger peut résulter pour l'hypnotiseur de la mauvaise foi de l'hypnotisé, soit qu'il y ait supercherie et simulation absolue de la part du sujet; soit que celui-ci, poussé par des mobiles qu'il n'est pas toujours facile de démêler, utilise les circonstances pour se livrer à des tentatives de chantage, ou simplement pour lancer des calomnies ou des insinuations malveillantes à l'égard de l'hypnotiseur. Pour s'éviter tout désagrément l'hypnotiseur aura toujours présente à l'esprit cette possibilté; il aura une garantie absolue pour tous ces cas, en n'hypnotisant jamais que devant témoins, tant qu'il pourra avoir le moindre doute sur son sujet.

RÈGLES QU'IL FAUT SUIVRE DANS L'EMPLOI DE L'HYPNOTISME

Nous avons examiné jusqu'ici les inconvénients et les dangers qui peuvent accompagner l'hypnotisme expérimental, d'une part pour apprendre à les éviter, et d'autre part pour répondre aux objections qui peuvent être soulevées.

Il nous reste maintenant à tracer les règles que tout expérimentateur devra suivre dans l'emploi de l'hypnotisme, règles qui, tout à la fois, lui feront éviter les inconvénients que nous avons énoncés, et lui permettront d'obtenir les résultats les plus satisfaisants dans ses expériences :

1° Avant d'entreprendre toute expérience, bien étudier son sujet au physique et au moral. Pour cela, s'entourer d'abord de tous les renseignements que l'on pourra recueillir; mais ne les accepter jamais que sous bénéfice de vérification personnelle. Par un examen sérieux et approfondi, se rendre un compte exact de son état physiologique ou pathologique. Son état psychique et moral sera aussi déterminé par quelques épreuves spéciales.

2° Endormir son sujet doucement, sans brusquerie, en suivant une méthode régulière et bien déterminée, mais non unique ; car il faut varier et choisir la méthode employée, suivant : *a*) le sujet; *b*) le cas dans lequel il se trouve ; *c*) le but que l'on désire atteindre.

3° L'examen préalable que l'on aura fait du sujet permettra de prévoir les crises qui pourraient se produire. En même temps qu'on l'endormira et pendant toute la durée de l'hypnotisation, on aura soin de les empêcher de se développer, de les arrêter dès le début. S'il le faut, pendant les premières séances, on éveillera fréquemment le sujet, et l'on recommencera à l'endormir à plusieurs reprises. Après quelques séances bien conduites, le danger des crises sera complètement écarté et l'on n'aura plus à s'en préoccuper.

4° Il faut encore prévenir par suggestion la fatigue; non pas que la fatigue puisse être le résultat de l'hypnose, mais elle peut venir par auto-suggestion. On dissipera aussi par la

suggestion la fatigue qui pouvait exister avant la séance ; on empêchera sûrement par ce moyen l'auto-suggestion de fatigue de se produire. On préviendra de même l'agitation, les malaises quelconques, et la céphalalgie qui a ordinairement sa cause dans une résistance plus ou moins consciente apportée par le sujet. Ultérieurement, on empêchera la production des rêves et de l'insomnie.

5° Ne pas trop prolonger chaque séance au début, mais plutôt les renouveler fréquemment. Si l'on veut obtenir des résultats importants dans les expériences que l'on entreprend, il faut, dans les premiers temps, faire des séances quotidiennes.

6° Employer pour le réveil la suggestion associée à des manœuvres lentes et modérées. Quand le sujet est bien entraîné on peut arriver à un réveil rapide, mais il ne doit jamais être brusque; dans tous les cas, il a toujours été préparé par des suggestions antérieures faites au sujet. Quand on a passé par plusieurs phases successives des états profonds de l'hypnose, il faut repasser par les mêmes phases.

7° Prévenir la suggestionnabilité très grande qui pourrait être développée chez le sujet; pour cela, rester seul possesseur du pouvoir hypnotique acquis sur le sujet. Mais il faut prévenir le cas où le sujet serait obligé, dans son propre intérêt, de recourir à un autre hypnotiseur; il faut donc lui réserver la possibilité d'hypnotiser et de suggestionner le sujet, mais en le désignant d'une façon bien précise.

8° Prévenir l'auto-hypnotisation du sujet par des circonstances analogues à celles qui entourent l'expérience, et particulièrement par la vue d'un objet brillant ou lumineux. Empêcher aussi les auto-suggestions de toute nature qui pourraient se développer ultérieurement chez le sujet.

9° Dans la plupart des cas au début, et surtout quand il s'agit d'hystériques, n'endormir que devant des témoins dont on soit sûr.

10° Ne jamais se permettre de suggestions, en dehors de celles qui sont faites en vue du but désiré par le sujet ou dans son intérêt. Pour les suggestions expérimentales, toujours obtenir son consentement préalable.

11° Il faut reconnaître le plus rapidement possible les facultés spéciales du sujet, et cultiver surtout en lui le genre d'expériences qui s'y rapportent. Il ne faut pas oublier, en effet, que si l'on cherche à développer chez un sujet des facultés différentes, on ne le fait ordinairement qu'au détriment de celles qu'il possède spontanément.

12° Graduer régulièrement les expériences les plus importantes et les plus compliquées. Quand on a constaté qu'une expérience fatigue le sujet, lui enlever toute fatigue par suggestion avant le réveil.

13° Toujours se souvenir que l'hypnotiseur est seul juge des expériences qu'il peut faire avec son sujet et des conditions dans lesquelles il doit les réaliser. Ne jamais donc se laisser influencer par les désirs, ni par les doutes, ou par les objections soulevées par les témoins auxquels on ne doit jamais permettre de s'immiscer aux expériences.

14° Quand il s'agit d'expériences, apporter une prudence plus grande encore que dans toute autre hypnotisation ; ne jamais se départir des règles générales, ne faire que les expériences consenties par le sujet.

15° Toujours agir de façon que ni les expériences ni leurs suites ne puissent être nuisibles ou désagréables au sujet. Faire en sorte que le sujet retire, au contraire, toujours quelque bien de l'hypnose.

16° Prévoir l'influence très grande que peuvent avoir les suggestions sur la vie du sujet, sur son état physique comme sur son état moral.

17° Quelles que soient les circonstances, s'il s'agit d'un sujet qui souffre, que l'on puisse ou non le guérir, on peut toujours le soulager. Quels que soient les désirs que peut exprimer le sujet, ne consentir qu'à des suggestions qui lui soient utiles, l'amener à les désirer. S'arranger enfin de façon que le sujet ne puisse retirer de l'hypnose et de la suggestion qu'un bien réel physique et moral.

Si l'on suit exactement les règles que nous venons de formuler, nous pensons qu'aucun esprit, quelque rigoureux

qu'il soit, ne pourra nier que les expériences soient très licites dans ces circonstances.

Nous espérons donc, dans la dernière partie de cette étude, avoir dissipé quelques préventions, en examinant sans crainte et sans reticences toutes les objections qu'il nous semble possible de soulever.

Les expérimentateurs pourront ainsi marcher avec plus de sécurité dans la voie des expériences, en même temps que celles-ci, ayant une rigueur et une précision plus scientifiques, auront une portée plus grande pour le développement de nos connaissances.

LA VIE APRÈS LA MORT[1]

PAR J.-H. HYSLOP

Ce qui suit est extrait d'un article que le docteur J. H. Hyslop a fait paraître dans le *Harper Magazine* du mois de juin 1900. C'est donc le meilleur résumé que nous puissions trouver de son grand ouvrage, puisqu'il est fait par l'auteur lui-même.

« Les messages sont écrits, nous explique-t-il, par la main de Mme Piper tandis qu'elle est dans un état d'inconscience complète, la tête reposant sur un coussin placé sur une table. » Toutes les questions et remarques adressées aux « communicateurs » sont prononcées lentement et distinctement comme si l'on parlait à la main qui écrit; elles sont consignées dans leur ordre chronologique avec les messages. Pour cacher mon identité, je m'étais mis un masque sur toute la figure. Je ne fis pas entendre ma voix à Mme Piper; je n'eus aucun contact avec elle pendant dix-sept séances; enfin, j'eus soin, pendant que les messages étaient écrits, d'éviter les questions suggestives.

M. Hyslop rappelle ensuite les incarnations du Dr Phinuit et de George Pelham que connaissent les lecteurs des *Annales:* « Quand M. Hodgson eut été suffisamment convaincu de l'identité de George Pelham, il pria celui-ci d'aller chercher Stainton Moses, médium anglais bien connu, mort en 1892. Il pensait que M. Moses entrerait facilement en communication. G. Pelham le trouva bien, en effet; mais les espé-

1. Compte rendu analytique par Marcel Mangin.

rances fondées sur ses messages furent déçues. — « C'est ennuyeux, cela, et bien mystérieux! » — Mais, par son intermédiaire le docteur Hodgson demande à parler à ses anciens « guides » ou « contrôles », qui s'étaient communiqués en Angleterre sous les noms d'Imperator, Rector, Doctor, et Prudens. Ils vinrent sous la direction de Stainton Moses, et après qu'on eut obtenu du docteur Phinuit de leur laisser le champ libre, ils se mirent en avant, pour ainsi dire, et il y a eu, à partir de ce moment, positivement un progrès à plusieurs points de vue. Ils se donnent comme une petite bande d'esprits désincarnés essayant de révéler à l'homme la vie future. — Pourquoi n'a-t-on pas essayé de leur demander l'histoire de leur vie terrestre et la preuve de leur propre identité? — Tout ce que leur demande M. Hyslop, c'est de réussir à prouver l'identité de quelques personnes mortes. C'est là le grand problème pour le psychiste... Sans suggestion, sans question, toutes sortes de « messages » comprenant des incidents dans la première existence du « communicateur » peuvent être écrits, et ces incidents être tous inconnus à Mme Piper et souvent inconnus à l'assistant, mais ils seront vérifiés plus tard par des questions faites à des personnes éloignées. A beaucoup de gens ces faits sembleront triviaux, mais c'est ce qui en fait la valeur... Il n'y a que les plus triviaux incidents qui puissent rendre certaine l'identité. Les généralités, la philosophie profonde, les descriptions poétiques et autres choses semblables ne prouveraient en rien la survivance. Des expériences que j'ai faites m'ont prouvé que, dans le monde des vivants, des hommes intelligents choisissent des incidents triviaux pour prouver leur identité et que ce choix ne vient pas de leur caractère ni des conditions de leur vie ou de leur conduite. »

Les expériences de M. Hyslop ont-elles été assez étendues pour lui permettre d'en tirer légitimement ces conclusions. Elles n'ont été faites qu'avec deux petits groupes d'amis causant par un téléphone. Avait-on pu réellement réaliser des conditions identiques à celles qui existeraient entre un groupe de désincarnés et un groupe de vivants? Non, car ce n'est pas possible. Supposons qu'il y ait une autre vie; est-ce

qu'un désincarné nous parlerait comme un vivant? Tout ce que prouvent les expériences de M. Hyslop, si elles sont irréprochables, c'est que chez Mme Piper les choses se passent[1] comme si Georges Pelham était encore vivant, *vivant en ce monde* tandis que transporté dans l'autre monde il est invraisemblable qu'il parle comme un vivant. Ce qu'il aurait de plus pressé à vous dire ce seraient les conditions de sa nouvelle existence et ce serait plus intéressant que l'histoire de ses boutons de manchette.

« La confusion et la pauvreté des renseignements coïncidant avec la réalité dans ma première séance furent si accentuées que je sortis de là fort peu impressionné. J'appris plus tard qu'il y eut plusieurs choses justes et vraies et qui m'étaient inconnues quand je les obtins. A la fin de la séance il y eut plusieurs faits intéressants qui montrèrent l'importance des « communications ». C'étaient des messages donnés comme venant d'un frère Charles qui donna son nom et sa parenté avec moi, mentionna la fièvre thyphoïde comme la maladie qui l'emporta, *ceci étant faux*, et dit ensuite « qu'il avait été fortement atteint par le mal de gorge et que c'était de ce cela qu'il était mort ». J'appris par une tante que c'était vrai. Je demandai : « Quand êtes-vous mort? » et la réponse fut « Dans l'hiver. Je me rappelle que je voyais la neige. » Ce double détail était correct. Il neigeait la veille et le matin de sa mort; et *il fallut attendre la troisième séance pour avoir la réponse;* alors il me demanda si « la scarlatine était une chose dangereuse ». C'était la scarlatine qui l'avait emporté.

Tout cela est bien tâtonné, bien peu satisfaisant. Remarquez avec quelle précaution, sous quelle forme dubitative est présenté le renseignement sur la fièvre scarlatine. Comme on y sent le médium qui, après s'être carrément trompé, hésite, lance un ballon d'essai, et non pas du tout l'individu qui doit bien savoir de quoi il est mort. « Il fallut attendre la troisième séance pour avoir la réponse. » Beaucoup de confusion, peu de renseignements dans la première séance; cela est naturel

1. Sauf cependant de très rares exceptions. Relire le compte rendu des expériences de M. Hodgson dans les *Annales*, les graves oublis de G. Pelham sur des questions qui l'avaient passionné.



dans l'hypothèse télépathique. Je suppose que les intercommunications entre le médium et les personnes possédant les renseignements s'établissent surtout la nuit. Mais il faut encore un certain temps pour cela.

Au commencement de la seconde séance, on m'appela par le nom dont mon père se servait toujours après 1877 et le « communicateur » déclara bientôt qu'il était mon père, bien que ni le nom ni la pareté ne fussent donnés nettement jusqu'à la fin de la séance. Mais ce fut dès les commencements que le « communicateur » rappela une conversation que nous avions eue à ce sujet en 1895, une année avant sa mort et dit que j'étais très sceptique sur la possibilité de communiquer avec les morts tandis que lui pensait qu'il y avait là non pàs seulement des hallucinations, mais une réalité, et qu'après tout il ne se trompait pas tantque ça. J'étais, en effet, très sceptique à cette époque et j'expliquais certains phénomènes psychiques par l'hallucination. Mon père m'avait étonné alors en montrant un esprit aussi ouvert pour toutes ces questions, tandis qu'il était particulièrement strict dans son orthodoxie et n'en savait pas assez long sur le « spiritisme » pour le détester [1].

Dans la quatrième séance il revint sur ce sujet et me demanda si je me rappelais notre conversation sur Swedenborg et sa doctrine du sens spirituel. Je ne me rappelais pas cela et ne croyais pas qu'il m'eût parlé de ce théosophe, car j'étais sûr que mon père ne savait rien sur lui, sa bibliothèque étant composée de livres très décidément contraires aux idées de Swedenborg et de ses idées. Ma belle-mère se le rappelait particulièrement, car elle avait fait, après mon départ, des questions à mon père sur Swedenborg.

Revenant sur ce sujet à une séance ultérieure : « Laissez donc là la théorie de la pensée [2], James. J'en ai fait, toute ma vie, des théories et qu'est-ce que j'y ai gagné ? mes pensées

1. Il me semble que c'est justement parce qu'il n'en savait pas très long sur le « spiritisme » qu'il pouvait ne pas le repousser et le croire conciliable avec sa religion.

2. Nous verrons tout à l'heure qu'il faut entendre par là la théorie de la transmission de pensée.

sont seulement devenues plus subtiles et moins satisfaisantes. Il y a un Dieu, un Dieu omniscient et omnipotent, qui est notre guide; c'est en suivant nos meilleurs instincts que nous le connaîtrons le mieux. Quant à Swedenborg, qu'importe si ses enseignements étaient vrais ou faux, puisque nous sommes positivement ici encore avec notre individualité? »

Plus tard encore, à une autre séance, il revint sur le même sujet et dit : « Eh bien, maintenant je suis satisfait de voir que vous faites des efforts dans le même sens que moi, et c'est tout ce que je peux vous demander. Je me rappelle parfaitement bien quelles étaient mes théories sur cette vie, et les doutes que j'exprimais trop souvent. Oui certainement. Mais je crois que j'étais pénétré de l'idée que je vivrais quelque part et ne mourrais pas comme une plante. Vous rappelez-vous nos conversations à ce sujet ? » Je lui demandai à quelle époque elles avaient lieu. « A votre dernière visite », me fut-il répondu, et c'était vrai. Je demandai alors ce que je faisais à ce moment, avec l'intention de voir si ma conférence à Indianapolis serait mentionnée. Mais la réponse fut : « Oui, je crois que vous avez fait des expériences sur ce sujet, et je me rappelle que vous me parliez de l'hypnotisme. » Puis il ajouta immédiatement : « Et que disiez-vous d'une certaine espèce de manifestation dont vous doutiez? » Je répondis que c'étaient des apparitions au moment de la mort que je m'occupais, et la réponse fut : « Oh oui, je me rappelle cela très bien; et vous me parliez d'une jeune femme qui avait eu des phénomènes et des rêves qui m'intéressèrent beaucoup, mais vous doutiez de la persistance de la vie après ce que vous appelez la mort. »

Maintenant voici ce qui avait eu lieu en réalité. J'avais mis en avant la télépathie, « la théorie de la pensée »[1] pour expliquer les faits que je lui citais, n'étant pas satisfait par les idées spirites. Il est exact que mon père fit de son vivant une grande quantité de théories dans les limites de sa théologie, qu'il fit des efforts désespérés pour rendre intelligibles. Mais je n'ai jamais su qu'il ait eu et exprimé de doutes sur la

1. Ou plutôt de la transmission de pensée.

vie future. Aucun de ses parents non plus n'en a eu connaissance. Mais si cette erreur est pareille à celle qui fut faite quelques minutes plus tard, et ensuite corrigée spontanément conformément aux faits, elle se rapportait à mes doutes sur la question, elle venait de ces doutes [1]. Il était exact aussi que j'avais fait des expériences sur ce sujet à cette époque et que j'avais parlé d'hypnotisme à mon père. C'était lui qui avait abordé le sujet, ayant entendu parler de faits étranges qui s'étaient passés en public dans la ville. Nou, avions eu là-dessus une assez longue discussion et j'avais essayé d'hypnotiser mon frère, mais sans réussir et au grand désappointement de mon père. Je lui avais aussi raconté une expérience faite avec une dame et se rattachant à un rêve qu'elle avait fait. Elle avait rêvé d'une personne inconnue couchée dans un cercueil à une distance d'environ six cent milles, sa sœur étant assise près du cercueil. Quelques jours plus tard, la dame recevait une lettre de sa sœur lui parlant de la dangereuse maladie d'une jeune fille habitant sa maison, et exprimant la crainte qu'elle ne se relèverait pas d'une rechute de pneumonie dont elle souffrait. Je demandai et j'obtins à l'insu de la dame qui était ici à New-York (c'était la femme d'un ministre orthodoxe et elle méprisait profondément le spiritisme) une photographie de la jeune fille malade, et je la mis avec six autres aussi pareilles que possible; sans que je lui eusse dit mon but, ou permis de voir mes préparations, la dame reconnut immédiatement le portrait de la jeune fille qu'elle avait vue en rêve, bien que son mari et moi nous essayâmes de lui faire choisir un autre portrait. Une seule coïncidence, bien entendu, n'a pas de valeur scientifique; mais le lecteur comprendra combien un tel fait impressionna mon père quand je le lui dis, lui qui n'était pas un homme de science. J'eus aussi une discussion sur les apparitions ou hallucinations au moment de la mort, et on me raconta un cas qui était arrivé dans la famille de ma belle-mère. C'est dans cette occasion que je les repoussai comme preuves d'une vie future et que je les expliquai comme de pures et simples hallucinations.

1. Vous admettez donc en ce moment la théorie télépathique?

Mais une fois ce sujet entamé aux séances, mon père continua en me citant une apparition que mon oncle, mort trois semaines avant ma première séance et six mois avant la dernière, avait eue avant sa mort et qui fut aussitôt interprétée comme un avertissement de son décès subit. Mais je ne pus vérifier le fait.

Pour mettre à l'épreuve la théorie de la télépathie, je posai à une séance cette question : « Quel trouble y avait-il quand vous êtes mort? » C'était bien ma s'exprimer; mais je voulais d'un côté adopter le jargon spirite pour le secrétaire, et de l'autre faire une demande aussi vague que possible et avec le moins de mots possible. Je savais que mon père croyait que sa maladie était un catarrhe, mais nous pensions que c'était probablement un cancer du larynx. Si je m'étais servi de ce dernier mot ou de quelque chose de semblable, la télépathie était à présumer, tandis que si on me répondait « catarrhe » cela s'accordait avec l'une ou l'autre théorie. Mais on me répondit d'abord en exprimant de la surprise : comment supposais-je qu'il y avait quelque trouble entre moi et mon père, lui pensant que nous étions toujours bien d'accord, ce qui était vrai. Je corrigeai cette erreur d'interprétation en disant que je voulais parler de « maladie ». On s'empara aussitôt de cette indication, et au milieu de beaucoup de confusion, tous les principaux symptômes physiques relatifs à sa mort furent donnés avec deux questions très significatives et une importante constatation. Je ne les donnerai pas en détail ici parce que la place me manque et qu'elles ne répondent pas à la question que j'avais posée. Mais elles montrent que ma question telle que je l'avais exprimée fut bien interprétée.

J'essayai alors de demander si j'avais jamais eu la même maladie, et bien que, il est vrai, ma question impliquât une réponse affirmative, qui en effet me fut donnée, on ajouta spontanément sans suggestion de ma part : « Il y a très longtemps. » Cela était vrai, mais je n'obtins plus rien qui s'approchât davantage de la réponse correcte. Il survint quelque confusion, et j'essayai de me servir de la loi de l'association pour évoquer ce que je voulais, et aussi pour obtenir en

même temps un autre fait probant. Je demandai donc : « Quel médicament suis-je allé chercher pour vous à New-York ? » Une tentative fut faite pour le dire; mais je refusai d'en reconnaître l'exactitude, parce que l'écriture ne fut pas assez nette pour éviter l'accusation d'une illusion de perception. Le lendemain [1] il revint volontairement sur ce sujet et donna le « hyomei » comme étant le médicament en question. Quelques minutes plus tard, il ajouta strychnine, et sa phrase voulait dire qu'il avait pris les deux médicaments. Hyomei était la réponse que j'attendais, mais je ne lui avais pas apporté de strychnine. J'appris pourtant par trois personnes de la famille habitant la maison qu'il prit de la strychnine avec le hyomei. Cela je ne le savais pas, bien que je doive dire aux partisans de la télépathie que je trouvai dans une lettre, qui me fut écrite deux mois avant sa mort, la constatation qu'il prenait de l'arsenic et de la strychnine avec le hyomei. L'arsenic ne fut jamais mentionné, mais à sa place la morphine. Une enquête cependant démontra qu'il ne prit jamais de morphine.

Une grande quantité d'incidents moins intéressants furent donnés dans cette première série de séances; mais, quoique probants, ils ne sont pas si complexes que ceux que j'ai déjà mentionnés. Par exemple, on m'affirma la mort récente de deux oncles avec des expressions de consolation adressées aux deux sœurs, les veuves des deux oncles. Leurs noms furent donnés, et ceux de trois de leurs frères vivants. Plusieurs manières caractéristiques de s'exprimer, communes seulement aux membres de la famille, vinrent spontanément à leurs places naturelles. Il y eut des allusions relatives à l'endroit où il avait laissé ses lunettes quand il mourut, à ses livres, à un bonnet tricoté pour lui par ma belle-mère, et à un couteau à manche brun avec lequel il avait l'habitude de se nettoyer les ongles. Les deux derniers détails m'étaient complètement inconnus.

Le Dr Richard Hodgson, pendant que j'étais à New-York, prit ma place pendant cinq séances. Mon but était d'em-

1. Remarquez encore le temps qu'il faut cette fois aussi pour que le renseignement soit obtenu.

pêcher ainsi la télépathie directe. Un très grand nombre d'incidents sans importance, mais vrais, furent alors communiqués au docteur, et beaucoup d'entre eux étaient aussi inconnus à lui qu'à moi. Parmi ceux-ci, il fut fait allusion à un coupe-papier, à une affection de l'œil gauche, à une calotte, à une marque près de l'oreille, à un habit léger pour mettre le matin — incidents tous triviaux, mais bien trouvés pour établir l'identité. Il y en eut cependant beaucoup d'autres plus complexes et importants dont je peux donner un rapide aperçu.

Dans une de ces cinq séances, mon père (pour me servir du langage spirite) entretint une conversation intelligente avec le Dr Hodgson sur le père de celui-ci, qui était un méthodiste wesleyen, et remarqua en finissant : « Je peux prêcher très bien moi-même. Demandez à mon fils si ce n'est pas vrai. Je me rappelle beaucoup de choses que je n'aurais certainement pas dites de la même manière si je les avais vues aussi clairement que je les vois maintenant. » Et, s'excusant d'arrêter là ses communications, il dit adieu au Dr Hodgson avec cette remarque finale : « Écoutez. Voici ce qui me passe dans l'esprit : « Plus près de toi, mon Dieu! »... Hyslop. »

Quand je lus cette citation de l'hymne bien connu, j'y vis une des preuves les plus fortes qu'on put imaginer contre l'identité personnelle, et considérai tout le passage comme un exemple admirable de personnalité secondaire influencée par les suggestions latentes de la conversation précédente sur le Wesleyanisme, quoique l'allusion à la prédication fût bien dans les habitudes de mon père quand nous n'avions pas de services à l'église. Mon père était un croyant sévèrement orthodoxe, de sorte qu'il était opposé à tout chant d'hymne et à toute musique instrumentale dans le culte. Mais comme j'expliquais à ma belle-mère les difficultés des communications, et combien cet exemple spécialement avait de poids contre l'identité personnelle, et comme elle me donnait le plus vif assentiment en cette occasion, voici qu'elle ajouta innocemment que mon père avait une particulière aversion pour cet hymne, et exprimait souvent sa

surprise de ce que les orthodoxes chantaient un hymne unitarien. Ainsi, le fait tournait décidément en faveur de l'identité, et donnait une signification spéciale à l'allusion à la prédication. Quand nous ne pouvions pas avoir un prêche de notre culte, mon père, qui ne nous aurait pas permis d'assister à des services d'une autre secte, prenait la Bible et en commentait un chapitre comme l'aurait fait un ministre régulier. La justesse de l'allusion au fait qu'il aurait volontiers changé bien des choses dans ses sermons s'il les avait vus aussi clairement que maintenant est évidente, bien qu'il n'y ait pas là une preuve absolue d'identité.

Dans la séance suivante, il fit allusion aux mauvaises routes à travers la campagne pour aller à l'église. C'était exact, et il cita immédiatement l'État dans lequel il avait passé la plus grande partie de sa vie, à savoir l'Ohio, et il mentionna le fait qu'il avait parlé avec le principal de la (haute) école d'un de mes frères, spécifiant le nom de ce frère. A cette occasion, il fit allusion aux inquiétudes que ce frère avait données à lui, à une tante dont il donna le nom, et à moi-même. En réalité, il avait resserré en quelques phrases ce que ce frère, ma tante et moi nous avions mentalement éprouvé relativement à ce frère pendant vingt ans. Vint ensuite une allusion à son séjour dans l'Est et à sa séparation d'avec moi pendant quelque temps. Les deux choses étaient vraies, et elles furent rattachées à la mention de la calotte et au nom de son fabricant, qui n'était pas tout à fait exact.

Il y a un autre incident beaucoup plus complexe que tous ceux que j'ai cités, et qui fut complété à mes séances personnelles ultérieures. Il a rapport aux deux cannes que mon père avait. Il mentionna une canne à manche recourbé sur lequel il avait gravé ses initiales, et bientôt après il donna une description détaillée de mouvements, et, après enquête, je finis par donner à ces mouvements ce sens qu'une des cannes aurait été brisée en fouillant la terre. Mais par ma première enquête je trouvai qu'il n'avait jamais gravé ses initiales sur aucune canne; comme je savais pourtant que je lui avais donné une canne à manche recourbé, et qu'étant

enfants nous lui avions auparavant donné une canne à tête dorée où ses initiales étaient gravées, je supposai qu'il pouvait y avoir là quelque confusion des deux cannes, par association de souvenirs. Je résolus cependant de vérifier ma supposition d'une façon indirecte. Je lui avais donné la canne à manche recourbé pendant la campagne politique qui eut comme résultat la fixation de l'étalon d'or. Sur la canne, était représenté un « insecte doré ». A son lit de mort, mon père eut la visite de mon cousin et de sa femme, et comme mon cousin lui demandait son opinion en politique, mon père répondit simplement en montrant « l'insecte doré » sur la canne. Je demandai alors (espérant que par association l'incident viendrait spontanément se rattacher aux messages précédents) si mon père se rappelait avoir brandi une canne devant mon cousin, dont je donnai le nom. La réponse vint promptement, et après quelque excitation dans la main qui écrivait : « Oui, je me rappelle, et je ne fus jamais plus excité dans ma vie, et j'avais bien raison. » Je m'assurai auprès de la femme de mon cousin dans l'Ouest que mon père entra dans une telle excitation en parlant politique en cette occasion, qu'elle et son mari durent quitter le chevet du lit du malade de peur qu'il eût un spasme du larynx, ce dont il était menacé.

Je demandai alors qui lui avait donné cette canne, et la main s'arrêtant d'écrire s'éleva et me tapota sur la tempe pendant peut-être une demi-minute ; puis elle montra le Dr Hodgson et écrivit : « C'est vous, et je le lui ai déjà dit. » C'était en juin, et j'avais parlé de la canne au Dr Hodgson en février.

Je demandai alors ce qu'il y avait sur la canne, voulant voir si quelque allusion serait faite à « l'insecte doré ». La première réponse fut : « Je crois que c'était le petit bout en haut. » La main se secoua comme pour se reprendre, et écrivit le mot : « anneau », puis elle se secoua encore violemment, et traça le contour d'un scarabée ou de « l'insecte doré ». L'enquête faite dans l'Ouest m'apprit, ce que j'avais tout à fait oublié, que mon père avait une autre canne à manche courbé qui lui avait été donnée pour remplacer celle à tête dorée, qu'il avait perdue, et qui avait été brisée

en fouillant la terre avec. Elle avait été raccommodée par un anneau en étain cloué autour. Il semble donc qu'il y avait quelque confusion relativement aux trois cannes, mais qu'il y a des traces de l'existence des trois dans les messages, avec des détails se rapportant bien évidemment à la canne à « l'insecte doré ».

Un autre exemple tiré de la dernière série de mes séances montre bien le jeu naturel des associations d'idées. Mon père fit allusion à l'orgue que nous avions à la maison et dit qu'il avait désiré que ma sœur apprît à chanter. C'était vrai, et il ajouta qu'il cherchait à se rappeler les incidents qui étaient arrivés quand j'habitais dans ma famille. Tout à coup, il s'écria comme se rappelant subitement : « Oh oui ! vous souvenez-vous de la flûte dont Will jouait habituellement ? » Mais s'apercevant de son erreur, le message fut corrigé et le mot « violon » écrit. Pendant ce temps, je voyais ce qu'il voulait dire, et faisais observer à la main qu'il voulait parler d'un autre frère et d'un autre instrument. Rapide comme l'éclair, vint cette réponse : « Oui, je crois que c'est à Georges que je pense » ; et alors, après avoir vite écrit le mot « violon », la main renonçant vivement à son intention se mit à faire les mouvements d'une main qui joue de la guitare. En effet, le frère nommé dans le message avait une guitare et tous les incidents mentionnés étaient du temps où j'habitais dans la famille.

A une autre séance, je demandai à mon père s'il se rappelait un certain homme dont je lui dis le nom et qui était un ancien voisin. Une réponse affirmative vint très vite et une question me fut posée sur l'église dans l'ancienne maison. Sachant à quelle église l'homme nommé appartenait, je demandai au « communicateur » si c'était bien à cette église particulière qu'il pensait, il me répondit que oui et qu'on avait mis un orgue dans cette église. De cela je ne savais ou ne me rappelais rien en ce moment. Je suis tout à fait certain que je n'en avais jamais su un mot. Mais en faisant moi-même une enquête dans l'Ouest, je trouvai non seulement que le fait était vrai, mais que l'homme que j'avais nommé était une des trois ou quatre personnes qui avaient quitté la congrégation à cause de cela.

Il y eut quelques communications remarquablement claires d'un oncle sur les faits suivants. Il commença par se nommer. Il dit : « Je suis James Mc Clellan et vous êtes mon homonyme. » Je m'appelle, en effet, James également. Il ajouta : « J'ai toujours détesté le nom de Jim. » Ça, je ne le savais pas ; mais j'eus le sentiment que le fait était tout à fait probable, car nous l'appelions toujours « oncle Mack ». Je m'informai auprès de ses filles encore vivantes. L'une d'elles ne savait pas si c'était vrai ou non. Mais l'autre se rappelait la chose très nettement, et cita plusieurs occasions où son père et sa mère avaient essayé de corriger l'habitude de leurs voisins de l'appeler « Jim ». Il continua en disant que son père avait pris part à la guerre. Je demandai à trois des fils vivants si leur père avait pris part à la guerre et tous les trois ils affirmèrent que ce n'était pas vrai. Mais je trouvai dans l'histoire du comté où il avait vécu qu'il avait pris part à la guerre de 1812, ayant été commissionné en 1810. Mon oncle aussi ajoutait que son père avait un frère David qui avait eu une insolation et ne s'était jamais remis tout à fait depuis. L'enquête montra qu'un seul des frères vivants se rappelait avoir eu un oncle de ce nom. Mais on trouva aussi que c'était un beau-frère et non un frère. Après deux mois de recherches, je découvris où il avait vécu et je fis connaissance de deux de ses fils vivants et j'appris de l'un d'eux que vers 1867 son père avait eu une légère insolation. L'autre ne se rappelait pas cet incident.

Deux ou trois autres incidents probants furent cités par cet oncle, comme le nom d'un frère vivant que je connaissais quand j'étais au collège et aussi le nom de sa mère que je ne connaissais pas, et le nom et la mort d'une sœur que j'avais connue autrefois, mais dont j'ignorais la mort.

Il y eut aussi une quantité de « communications » d'un cousin, le fils de cet oncle ; d'un autre oncle qui était mort seulement trois semaines avant la première séance ; d'un frère et d'une sœur dont les noms furent donnés et qui étaient morts en 1864 ; et quelques-unes de ma mère, morte en 1869 et qui se nomma.

Mais le plus grand nombre vint de mon père, énumérant

bien peut-être en tout une centaine d'incidents de sa vie déterminés et précis. Il y eut en somme 152 incidents vrais, 16 faux, 37 indéterminés ou non vérifiables. Dans ma classification des incidents faux, j'ai été très sévère, mais j'ai même rangé parmi eux quelques-uns qui pour être rendus vrais auraient besoin d'être bien peu forcés; et si j'avais employé une méthode de classification un peu différente j'aurais pu augmenter le nombre des exemples vrais sans altérer leur valeur; comme preuve, le lecteur verra ainsi qu'en ne faisant que deux classes, 90 pour 100 sont vrais; mais qu'en comptant les indéterminés, 74 pour 100 sont vrais.

Si maintenant nous cherchons l'explication de ces phénomènes, nous verrons qu'il y a dix ans la Société *for Psychical Resrasch* a exclu la fraude comme impossible et a soutenu qu'il fallait choisir entre la théorie de la télépathie ou celle du spiritisme. Je suis d'accord avec elle et j'ajoute que, quelle que soit la valeur qu'on attache aux faits énumérés ci-dessus, et que je raconterai en détails dans un prochain volume des Proceedings, ce qu'il faut retenir, c'est qu'ils viennent confirmer la conclusion du Dr Hodgson. Mon rapport n'est pas un travail isolé, il n'est que l'anneau d'une chaîne. Ne perdons pas cela de vue et indiquons les conséquences que peuvent avoir les faits que j'ai recueillis pour choisir entre les deux théories en question.

Les difficultés qu'offre la théorie de la télépathie sont nombreuses. D'abord pour pouvoir nier l'unité téléologique que nous attendrions d'un esprit désincarné il ne faudrait pas qu'il y eût tant de sélection dans le choix des incidents qu'il y en a justement. Ainsi il n'y a pas dans toutes mes notes un seul incident vérifiable correspondant à une connaissance ou un souvenir de *moi seul;* mais tous sont des connaissances communes à moi et au prétendu communicateur. Ceci indique un pouvoir sélectif d'une grandeur énorme, et ne ressemblant en rien à la nature mécanique d'une télépathie qui ne s'accorderait pas avec une conception intelligente de ce qui est demandé pour établir l'identité personnelle. Mais ce pouvoir de sélection ne s'arrête pas là. Il y a eu quelque chose comme vingt-cinq ou trente incidents sur lesquels je

ne savais rien et qu'il m'a fallu vérifier par une enquête personnelle dans l'Ouest. En outre, pour empêcher la télépathie directe, comme je l'ai dit, le Dr Hodgson a eu cinq séances en mon nom et tous les faits obtenus alors lui étaient inconnus et d'autres, dans une bonne proportion, m'étaient également inconnus.

Pour obtenir ces faits, la télépathie aurait d'abord à découvrir la personne étant absolument inconnue au médium, et dans la mémoire de cette personne choisir le fait justement utile pour personnifier le communicateur. Le lecteur peut imaginer le caractère d'une telle hypothèse et il verra s'il veut l'accepter : Tout homme qui y consentira ne devra pas trouver difficile de croire aux esprits, ce ne sera certainement pas demander plus à sa crédulité. C'est particulièrement évident quand nous réfléchissons que dans tous les phénomènes de télépathie expérimentale donnés dans les Proceedings de la S. F. P. R, il n'y a pas trace d'une tendance à reproduire l'identité personnelle ou à choisir dans l'esprit de l'agent d'autres incidents connus que ceux qui se trouvent dans son activité consciente à ce moment et qu'il a l'intention de communiquer. En d'autres termes, dans toutes les preuves scientifiques de télépathie, il n'y a pas trace du pouvoir qu'on attribue à celle-ci dans le cas de Mme Piper où tous les critériums de l'identité personnelle sont obtenus.

Contre l'hypothèse de la télépathie également viennent se ranger les incidents faux et les incidents indéterminés. Une faculté aussi vaste et aussi perspicace que la télépathie doit l'être, pour qu'on comprenne ses réussites, ne devrait pas aboutir à des incidents entièrement faux ; elle devrait déployer assez d'intelligence pour ne pas même montrer des choses indéterminées. Mais je n'insisterai pas sur l'argument tiré des erreurs positives, car nous devons accorder à la télépathie quelque faillibilité et accumuler malgré cela encore assez de difficultés contre elles pour la faire repousser.

La principale objection, ce sont les confusions, les erreurs commises dans des sujets qui devraient être aussi clairs et corrects que ceux pour lesquels la réussite a lieu puisqu'ils sont moins complexes, que ces derniers. Un pouvoir qui peut

s'étendre aux confins du monde qui ne connaît pas les limitations de l'espace et du temps pour arriver aux incidents les plus complexes ne devrait pas trébucher devant un petit fait conçu par l'esprit de l'assistant. Prenez par exemple le cas de la guitare. L'idée que mon frère Will jouait de la flûte n'était pas dans mon esprit, ni dans l'esprit d'aucune personne vivante. Un procédé qui réussissait dans l'acquisition de faits comme ceux que j'ai racontés aurait dû obtenir facilement le fait exact cette fois en le puisant dans ma mémoire. Rien d'étonnant au contraire de la part d'un esprit fini, incarné ou désincarné, dans cette erreur de mémoire, tandis qu'une erreur si simple ne devrait pas être commise par une faculté télépathique aussi puissante que l'indiquent les faits cités.

Un autre exemple de cela est particulièrement intéressant. Une fois mon cousin essaya de donner le nom de sa femme encore vivante. Il réussit seulement à donner son nom de baptême et disparut ensuite. Ce fut alors un des personnages de l'état de trance, Rector qui, immédiatement, dit que mon père et ma sœur l'avaient déjà amené ici plusieurs fois pour communiquer. Ceci impliquait qu'elle n'était plus vivante. Le fait était que la personne amenée par mon père et ma sœur était une autre cousine portant un nom très différent. Je savais tout le temps ce qui aurait dû être dit et, d'après la théorie télépathique, Rector, doit être considéré comme la personnalité secondaire de Mme Piper et aurait eu assez de pouvoir, si les succès indiquent du pouvoir, pour savoir ce que j'avais dans l'esprit. Mais l'erreur d'interprétation que commet Rector est très naturelle.

Une erreur semblable fut commise à la fin d'une communication faite par mon frère lorsqu'il essaya de dire ce nom de ma cousine et ne réussit pas à le compléter. Il venait de donner exactement le nom de ma sœur. Aussitôt qu'il disparut, Rector dit : « J'ai trouvé tout, excepté l'Hyslop. » Mon frère ne cherchait pas à dire « Lucy Hyslop », mais Lucy Mc Clellan, ce que je savais très bien, mais je refusais de rien dire jusqu'à ce que tout fut donné. Si la télépathie est supposée douée de pouvoirs assez énormes pour expliquer les succès, elle ne devrait pas commettre une erreur aussi grossière quand l'oc-

casion est si bonne pour réussir, tandis que cette erreur pourrait très bien être un effet des difficultés naturelles de communication entre les deux mondes.

Il y a d'autres faits importants contre l'hypothèse télépathique. Par exemple, on comprend difficilement qu'il y ait des différences marquées au point de vue de la clarté de communications entre les différents communicateurs. Les faits relatifs aux morts sont soumis à des conditions identiques dans ma mémoire et il est absurde que pour la télépathie ils soient clairs quand il s'agit d'une certaine personne et uniformément confus quand il s'agit d'une autre. C'est pourtant ce qui arrive. Un oncle à moi et un cousin, dont la mort était comparativement récente, ne purent, malgré leurs efforts, réussir à être clairs. Le Dr Hodgson trouva dans ses expériences que les personnes mortes récemment, et spécialement les suicidés, n'étaient pas de bons communicateurs. Mes propres expériences m'amènent à la même conclusion pour ce qui concerne les morts récentes. Bien plus un oncle, dont la mort eut lieu deux mois avant ma première séance, fut indiqué très clairement dans deux messages; mais quoique je fusse très intime avec lui et que nous eussions beaucoup de choses intellectuelles communes, il ne communiqua cependant plus jamais avec moi.

Tout cela est absolument incompatible avec l'hypothèse télépathique. La faculté de discernement que suppose l'acquisition des faits cités ne s'exerce pas dans ce dernier cas. Avec n'importe quelle théorie télépathique j'aurais dû obtenir des faits abondants. En outre, personne ne peut comprendre, avec les lois psychologiques connues, pourquoi la mémoire d'un assistant ou d'une personne vivante éloignée serait plus difficile à pénétrer dans le cas de faits venant d'une personne morte récemment, justement quand un intérêt d'émotion semble aider aux communications plutôt que de les empêcher. La seule hypothèse naturelle s'accordant avec les lois psychologiques connues est l'hypothèse spirite.

Et que dire encore de ce fait? Le jeu dramatique de la personnalité. Je ne peux en donner complètement l'idée qu'en citant tous les détails de mes notes. Mais je peux en indiquer



brièvement la nature en général. Cela comprend les divers dialogues, les diverses remarques, explications, suggestions, etc., adressées tantôt à l'assistant, tantôt au « communicateur », tout à fait comme nous nous attendrions à voir les choses se passer dans la conduite d'une affaire complexe par plusieurs personnes réunissant leurs efforts dans un but commun. Il arrive très souvent que la conversation se continue avec le « communicateur » et représente les différentes manières de procéder pour communiquer et les conditions du succès. Cela comprend naturellement des faits non vérifiables; mais c'est justement ce qui arriverait dans la réalité dans notre monde, comme on pourra le voir dans mes notes. Ainsi George Pelham peut interrompre tout d'un coup les messages en disant : « Laissez-moi continuer », et il continue en effet en donnant un nom propre que Rector ne peut pas obtenir; ou bien Rector peut conseiller au « communicateur » de parler lentement, lui expliquant que si l'assistant parle si vite, le « communicateur » n'obtiendra jamais rien, etc. Tout cela n'est pas de la télépathie. C'est certainement très réaliste, et si le critérium de l'identité personnelle est obtenu, il est presque impossible de se refuser à croire que nous avons à faire à une intelligence indépendante.

La seule objection sérieuse vient de ce que nous savons sur la question de la personnalité seconde qui joue si souvent le rôle d'une personne différente du sujet normal avec ses facultés connues. Il nous faut une attention extrême pour voir que le rôle joué est inexplicable par une conscience seconde aidée par une faculté télépathique infinie qui expliquerait l'acquisition de faits objectifs reproduisant l'identité personnelle. Mais celui qui étudiera à fond les phénomènes de la personnalité seconde sera très étonné d'y découvrir une réelle ressemblance avec les faits spirites du cas Piper.

Enfin, je dois dire au lecteur que je n'en resterai pas à la théorie spirite si on peut en trouver une meilleure pour expliquer les phénomènes. Je la présente simplement comme une hypothèse qui peut expliquer, mais non comme une théorie démontrée par les faits. C'est très bien de dire que la télépathie explique les coïncidences; mais il n'y a là qu'un

mot pour cacher notre ignorance du véritable *modus operandi* qui produit les phénomènes. Et quoique nous supposions que cette télépathie, c'est quelque procédé direct de communication entre deux esprits ne dépendant pas des organes ordinaires des sens, cependant d'après les expériences faites jusqu'à présent nous n'y avons pas trouvé autre chose qu'une mise en rapport avec l'activité consciente de l'agent au moment même; nous n'y avons pas vu une tendance à se servir *ad libitum* des mémoires des vivants sans limitation d'espace et de temps. Mais si le sceptique arrive, par l'expérience, à établir ses pouvoirs infinis ainsi que sa faiblesse contradictoire, et à prouver que l'existence d'esprits désincarnés n'est pas nécessaire pour expliquer les phénomènes que j'ai cités, j'accepterai de suite ses conclusions.

JAMES H. HYSLOP.

Réflexions de M. Mangin.

Si l'on veut bien relire dans le dernier numéro des *Annales* mes réflexions au sujet du premier article de M. Hyslop, on y trouvera des réponses à plusieurs des arguments contenus dans l'article actuel. M. Hyslop demande des expériences sur la télépathie pour la croire capable de suffire à expliquer les messages de M[me] Piper. Mais sont-elles possibles telles qu'il les faudrait pour être satisfaisantes en ce cas? Tout, jusqu'à présent, ne semble-t-il pas montrer que l'intention volontaire est précisément un obstacle à la production des phénomènes de la transmission de pensée ou du moins l'intention volontaire *à l'état de veille*, car devant les messages de M[me] Piper, nous sommes bien forcés d'admettre qu'il y a, dans sa conscience subliminale, une volonté active, possédant ce que M. Hyslop appelle fort bien « un pouvoir de sélection » tout à fait analogue à notre pouvoir d'attention ordinaire, celui qui s'exerce par exemple lorsque dans une assemblée de 5 000 personnes nous cherchons une figure de connaissance. Si nous la découvrons, cette figure, et qu'il y ait quelque raison pour qu'elle excite fortement notre intérêt,

nous ne verrons plus qu'elle malgré le nombre énorme d'autres images qui viendront se peindre en même temps sur notre rétine. Ce qui se passe là dans l'ordre des vibrations lumineuses nous paraît tout simple et est cependant absolument merveilleux. Un phénomène analogue dans l'ordre des vibrations mentales nous est évidemment offert dans les divinations de Mme Piper. Au milieu d'une foule de souvenirs inconscients pour la plupart, ou très probablement tous enfouis dans les régions subliminales du cerveau de M. Hyslop, elle (ou plutôt sa conscience subliminale) choisit tout ce qui concerne les souvenirs communs au père et au fils, parce que ce sont ceux-là qui l'intéressent exclusivement, elle sait aussi bien que vous et moi que ce sont ceux-là qui établiront l'identité personnelle, étant forcément spirite à l'état de trance [1].

Quant aux incidents que M. Hyslop ignorait et qu'il lui a fallu quelquefois une longue enquête pour vérifier, la supposition la plus simple est qu'ils ont été connus de M. Hyslop si superficiellement pour sa conscience ordinaire, qu'ils en ont été effacés, absolument effacés. Relisez les cas cités par M. Myers dans sa « conscience subliminale » vous y verrez comment des phrases qui avaient été entendues par le sujet, mais avaient échappé complètement à sa conscience ordinaire, sont ensuite reproduites par son automatisme (par exemple par l'écriture, ou par lecture dans le cristal) et lui paraissent alors avoir une origine tout à fait étrangère. Ce n'est qu'après force recherches qu'il arrivera à se rendre compte des circonstances où la phrase doit avoir été lue ou entendue par lui-même.

Parmi les exemples cités par M. Hyslop, prenons-en un au hasard : tout ce qu'on peut dire au sujet de celui-là peut être dit au sujet d'un autre. Prenons le message de cet oncle

1. Comment veut-on qu'un médium en train d'exercer ses pouvoirs ne soit pas spirite? Le médium est essentiellement un être double psychiquement et surtout au moment où le phénomène dit « d'automatisme » a lieu, les deux personnes sont étrangères l'une à l'autre. Je ne dis pas pourtant que *plus tard* par une éducation spéciale on ne pourra pas avoir des médiums jusqu'à un certain point conscients de leur dédoublement.

James Mc. Clellan qui dit avoir toujours détesté le nom de Jim. M. Hyslop se rappelle bien qu'il l'appelait « oncle Mack ». Quoi de plus vraisemblable qu'il y ait eu un moment où il ait su également pourquoi on ne l'appelait pas « oncle Jim »? Comment affirmer d'une manière absolue que jamais il n'a pu se trouver dans des circonstances où les autres faits, la part prise à la guerre par James et l'insolation de l'oncle David, ont été racontés devant lui et enregistrés par sa conscience subliminale? L'insolation de 1857, un des fils vivants se le rappelle, l'autre l'a oubliée; il serait bien permis à M. Hyslop d'avoir oublié aussi. Mais supposons l'impossible, c'est-à-dire qu'on puisse démontrer que M. Hyslop n'a positivement jamais pu connaître ces faits, il reste deux hypothèses : ou bien Mme Piper est entrée en communication avec les fils de David, ou bien les faits ont été transmis télépathiquement autrefois à M. Hyslop pendant son sommeil, et ces connaissances sont jusqu'au jour de la séance toujours restées enfouies dans les régions subliminales de sa conscience.

M. Hyslop se sert des erreurs pour nier la télépathie et pourtant il écrit : « Nous devons accorder à la télépathie quelque faillibilité. » Il n'admet pas qu'un pouvoir aussi merveilleux qui ne connaît pas les limitations de l'espace et du temps pour arriver aux incidents les plus complexes puisse trébucher devant un petit fait très simple, conçu par l'esprit de l'assistant, comme était ce fait su par M. Hyslop que son frère Will jouait de la guitare. Je trouve d'abord qu'il est très humain de se tromper, tandis que ce n'est pas très spirite... ou très spirituel. Les plus grands génies commettent des erreurs, que quelquefois un homme très ordinaire n'aurait pas faites. Dans la lecture de pensée, comme je l'ai fait remarquer plusieurs fois, on dirait que la visibilité d'un incident vient précisément de sa profondeur, de son obscurité même. Ce que nous croyons, nous, en pleine lumière, sera justement moins bien perçu comme si l'œil mental du médium ébloui ne distinguait bien que dans l'ombre. De plus la volonté consciente est tout ce qu'il y a de plus nuisible à la télépathie. Je ne dis pas qu'elle soit un

obstacle absolu, mais peu s'en faut. Il y a quelque chose d'analogue avec ce qui se passe pour les phénomènes physiques des médiums : l'attention portée sur le phénomène semble l'arrêter instantanément ou même l'empêcher de se produire; l'activité de la conscience ordinaire nuit à celle de la conscience subliminale. Lorsque donc M. Hyslop demande pourquoi il y a des moments où la télépathie aux pouvoirs prodigieux échoue misérablement devant un petit fait, je lui répondrai c'est précisément parce que vous y pensiez trop, à ce petit fait et, plus mentalement, vous le *soufflez* au médium, moins il devinait.

M. Hyslop demande encore pourquoi il y aurait, si l'hypothèse télépathique était vraie, des différences marquées au point de vue de la clarté des communications entre les différents communicateurs. C'est donc qu'il identifie la télépathie avec la télégraphie ou la téléphonie. Jamais pareille idée n'a été émise. On sait bien qu'un organisme humain est autre chose qu'un appareil de physique. Chaque individu a son *timbre* psychique, et le médium y est sensible. Dans le cumberlandisme le liseur de pensée fait de grandes différences entre ses conducteurs. En hypnotisme on a reconnu aussi une influence *personnelle*. Si c'est directement chez M. Hyslop que Mme Piper puise ses renseignements, nous dirons donc qu'elle y trouve de grandes différences entre les traces télépathiques que les connaissances de M. H. y ont laissées. Dans le cas particulier des suicidés, il faudrait d'abord s'assurer que les mêmes confusions se produisent avec d'autres médiums que Mme Piper. Si l'on trouve que c'est avec Mme Piper seulement, il deviendra probable que c'est l'idée du suicide qui émotionne trop Mme Piper pour lui laisser le calme nécessaire à une bonne communication. En tout cas je ne vois pas du tout pourquoi M. Hyslop trouve naturel que l'esprit désincarné d'un suicidé soit un mauvais communicateur. Même réflexion pour les personnes mortes récemment. Dans l'hypothèse spirite, ce devrait être les plus capables de communiquer. Je me souviens que Georges Pelham a souvent dit qu'il s'éloignerait; que dans peu de temps il ne pourrait plus communiquer, ce qui est tout

naturel dans l'hypothèse télépathique. Au bout d'un certain temps les renseignements sont épuisés.

Si vous supposez que l'oncle mort deux mois avant la première séance était un mauvais agent télépathique, vous comprendrez qu'il n'y ait eu de sa part presque pas de message, tandis qu'il est incompréhensible que, parvenu à l'état d'esprit désincarné, il n'ait rien à dire à son neveu avec qui il était très intime et avait beaucoup de choses intellectuelles communes. M. Hyslop n'accepte comme preuves d'identité que les faits qu'il *croit* lui avoir toujours été inconnus. Dans le cas de cet oncle, Mme Piper ne découvrait que des faits connus *supraliminalement* de M. Hyslop. Volontairement ou involontairement son moi de l'état de trance n'en a pas voulu, de ces faits, et les autres n'avaient jamais été imprimés dans les strates subliminales de M. Hyslop parce que l'oncle était un mauvais agent pour la transmission mentale.

Il ne me reste plus pour terminer qu'à rappeler ce que M. Hyslop lui-même dit en conclusion de la théorie spirite : « Je la présente simplement comme une hypothèse, non comme une théorie *démontrée par les faits.* »

MARCEL MANGIN.

VARIÉTÉS

Il Mattino, journal de Naples, publie une entrevue avec le professeur Morselli dont nous résumons ici les opinions sur le spiritisme.

Le professeur Morselli croit aux phénomènes auxquels, en attendant mieux, on a donné le nom de « spiritiques ». Il ne croit pas aux « esprits » dans le sens vulgaire du mot. Il croit aux pouvoirs du « médium ». Il admet qu'il y a des *médiums* qui réussissent, par l'influence d'une force inconnue dont ils disposent, à faire voir des objets et des êtres évoqués. Il se peut, pense-t-il, que certains médiums trichent; mais il n'a pourtant, quant à lui personnellement, pas découvert de truc jusqu'à présent. Du fait qu'un médium, sciemment ou inconsciemment (car M. Morselli, comme M. de Sanctis, admet que les hystériques peuvent facilement tromper sans l'intervention de leur volonté) se sert d'un truc, il ne faut pas conclure que tous trichent et que tout est mystification.

Les phénomènes du spiritisme sont désormais entrés dans le domaine de la science. Les masses, il y a peu de temps, croyaient qu'il devaient rester dans le domaine de la charlatanerie, ou bien elles admettaient tout au plus l'hallucination et l'erreur de bonne foi. Maintenant il n'en est plus ainsi. Maintenant la science admet l'existence des forces psychiques — suivant l'expression de Crookes dont le génie d'expérimentateur et l'esprit synthétique sont incomparables — forces qui se comportent comme des fluides, comme des personnalités extra-personnelles et impalpables, ou comme des ondes se propageant autour de notre être comme centre.

Pouvons-nous nier la rigueur des preuves de la télépathie, des phénomènes de l'hypnotisme, etc? La force que nous appelons médianique est une force qui n'est pas encore profondément étudiée: mais elle existe. M. Morselli y croit de la manière la plus absolue. Il veut dire par là que la science doit la débarrasser de l'enveloppe de mystère, de surnaturel où elle nous apparaît, dénient en rechercher les lois et les déterminer.

Est-ce que nous aurions jamais pu admettre, avant la découverte des ondes hertziennes, qu'on pourrait transmettre une onde électrique sans fil à une distance de plusieurs mille de milles? Est-ce qu'il y a quelques années nous n'aurions pas ri si l'on nous avait dit qu'on pourrait photographier un objet de métal contenu dans une boîte en bois épais? Est-ce que nous n'aurions pas traité de fou celui qui nous aurait dit que nous verrions, un jour, des photographies de nos os obtenues à travers notre chair? Qu'est-ce qui permet de faire cette photographie merveilleuse? Un fluide, une force. Et pourquoi n'en serait-il pas de même des phénomènes du médianisme? Démolir est facile; mais voyons de quels moyens se sert celui qui a l'intention de démolir. Dans la science il ne suffit pas de nier, il faut prouver que l'on peut nier. Le professeur Morselli a lu l'ingénieuse campagne de la *Patrie* contre le spiritisme. Mais elle ne détruit rien. Elle réussit tout au plus à démasquer certains mystificateurs. Mais a-t-elle détruit le principe scientifique? C'est ici qu'intervient dans le débat M. Blaserna.

Il adresse à la *Patrie* une lettre qui a l'intention d'être scientifique, nie et démolit tout. Les idées en sont invraisemblablement arriérées. M. Blaserna n'a pas suivi le remarquable mouvement des études sur le médianisme depuis 1874, époque à laquelle Crookes publia son stupéfiant ouvrage, et depuis laquelle une phalange de savants se serrant autour du maître est arrivée aux affirmations d'aujourd'hui. Le sénateur Blaserna s'en tient à ce qui se disait il y a environ cinquante ans. L'histoire du muscle du péroné, apportée devant l'Académie des sciences de Paris en 1854 et encore citée par M. Blaserna, fut démontrée fausse. C'est de décombres scientifiques qu'il se sert. M. Morselli dit que, avant 1892, il était

encore incrédule et indifférent. C'est à cette époque que se forma graduellement sa conviction. Ce fut M. Torelli-Viollier qui le persuada d'assister à des expériences. Il écrivit alors un livre sur Eusapia Palladino qu'il considérait comme un médium incomparable. L'élite des savants français s'occupait d'elle. Il suffit de rappeler les expériences de Charles Richet, le prince des physiologistes français, qui s'est servi de tous les instruments, de tous les moyens d'évaluation et de graphisme les plus perfectionnés, appliqués à la science. Les psychologues, les psychologistes et les physiciens s'adonnent à ces études sans défiance et sans préjugé. Notre Schiaparelli admet sans hésitation l'existence de la force singulière dont nous ne connaissons que les effets.

« Moi-même — conclut M. Morselli — on ne peut m'accuser d'être un halluciné, un homme facile à convertir ; moi, ancien directeur d'une Revue belliqueuse, et intransigeant de philosophie positive qui a paru jusqu'à présent trop absolue dans l'affirmation des dogmes du matérialisme scientifique. » Et ici l'illustre Morselli me fit la liste d'un grand nombre d'auteurs et de livres consacrés au médianisme, liste vraiment imposante, mais que... je n'ai pas retenue.

ERNESTO SERAO.

BIBLIOGRAPHIE

LES FRONTIÈRES DE LA SCIENCE[1]

PAR M. ALBERT DE ROCHAS

Dans la plupart des sciences on se sert des faits déjà connus pour imaginer des théories qui les relient entre eux en les rattachant à des causes hypothétiques dont on déduit par le raisonnement des conséquences qu'on cherche ensuite à vérifier.

Quand ces conséquences ne se vérifient pas ou qu'on découvre de nouveaux faits ne rentrant pas dans les théories, ces théories deviennent caduques et il se passe souvent bien des années avant qu'on puisse en édifier d'autres.

Ce sont des faits *irréguliers* que M. de Rochas, s'appuyant tantôt sur l'histoire, tantôt sur ses propres expériences, a recherchés dans le domaine des différentes sciences qui ont un rapport plus ou moins direct avec la science psychique.

On retrouvera dans ce nouvel ouvrage l'heureux mélange de rigueur et de hardiesse qui a fait le succès des ouvrages précédents du colonel de Rochas.

Nous extrayons quelques pages du premier chapitre intitulé :

L'ÉTAT ACTUEL DE LA SCIENCE PSYCHIQUE[2].

« Je ne saurais, écrivait Arago dans sa notice sur Bailly, approuver le mystère dont s'enveloppent les savants sérieux qui vont assister aujourd'hui à des expériences de somnambulisme. Le doute est une preuve de modestie et il a rare-

1. *Librairie des Sciences psychologiques*, 42, rue Saint-Jacques. Prix : 2 fr. 50.

2. *Lecture faite au Congrès international du spiritualisme à Londres*, le 22 juin 1898.

ment nui au progrès des sciences. On n'en pourrait dire autant de l'incrédulité. Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot *impossible*, manque de prudence. La réserve est surtout un devoir quand il s'agit de l'organisation animale. »

Malgré ces sages paroles d'un homme de génie, la plupart des savants « qui se confinent dans leurs vitrines » persistent à montrer, pour tout ce qui se rapporte de près ou de loin aux phénomènes psychiques, une dédaigneuse hostilité dont on jugera par les lignes suivantes relevées dans le *Temps* du 12 août 1893 à propos de la suggestion mentale et signées par M. Pouchet, professeur au Muséum de Paris :

« Démontrer qu'un cerveau, par une sorte de gravitation, agit à distance sur un autre cerveau comme l'aimant sur l'aimant, le soleil sur les planètes, la terre sur le corps qui tombe ! Arriver à la découverte d'une influence, d'une vibration nerveuse se propageant sans conducteur matériel !... Le prodige, c'est que tous ceux qui croient, peu ou prou, à quelque chose de la sorte ne semblent même pas, les ignorants ! se douter de l'importance, de l'intérêt, de la nouveauté qu'il y aurait là-dedans et de la révolution que ce serait pour le monde social de demain. Mais trouvez donc cela, bonnes gens ; montrez-nous donc cela, et votre nom ira plus haut que celui de Newton dans l'immortalité, et je vous réponds que les Berthelot et les Pasteur vous tireront leur chapeau bien bas ! »

Certes, nous n'en demandons pas tant ; mais nous nous rendons parfaitement compte de l'importance de nos recherches ; aussi nous consolons-nous aisément des attaques de M. Pouchet, d'abord parce que nous sommes sûrs des faits, et ensuite parce que nous voyons des hommes comme M. Lodge et M. Ochorowicz, classés avec nous parmi les « naïfs ignorants », étudier la question et essayer de la ramener à un problème physico-physiologique.

Il ne faut pas trop s'étonner que des gens qui ont passé toute leur jeunesse à apprendre des théories établies par leurs prédécesseurs et qui, arrivés à l'âge mûr, sont payés pour les enseigner à leur tour, n'acceptent qu'avec répu-

gnance des nouveautés les forçant à refaire péniblement leur éducation. Il en a été de même à toutes les époques ; aussi mon regretté ami, Eugène Nus, avait-il dédié son livre, CHOSES DE L'AUTRE MONDE :

Aux mânes des savants brevetés, patentés, palmés, décorés et enterrés,
qui ont repoussé
La Rotation de la terre,
Les Météorites,
Le Galvanisme,
La Circulation du sang,
La Vaccine,
L'Ondulation de la lumière,
Le Paratonnerre,
Le Daguerréotype,
La Vapeur,
L'Hélice,
Les Paquebots,
Les Chemins de fer,
L'Éclairage au gaz,
L'Homœopathie,
Le Magnétisme,
et le reste.
A ceux, vivants et à naître, qui font de même dans le présent et feront de même dans l'avenir.

Ces savants ont, du reste, leur utilité: passés à l'état de bornes, ils jalonnent la route du progrès.

S'il fallait n'admettre les faits que lorsqu'ils concordent avec les théories officielles, on rejetterait presque toutes les découvertes accomplies de nos jours dans le domaine de l'électricité.

« Dans la plupart des sciences, disait en 1890 M. Hopkinson [1], plus nous connaissons de faits, plus nous saisissons la continuité du lien qui nous fait reconnaître le même phénomène sous diverses formes. Il n'en est point de même pour le magnétisme: plus nous connaissons de faits, plus ils offrent de particularités exceptionnelles, et moindres semblent devenir les chances de les rattacher à un lien quelconque. »

1. *Discours prononcé, le 9 janvier 1890, à l'Institution des ingénieurs électriciens d'Angleterre, par* M. HOPKINSON, *président annuel.*

L'électricité atmosphérique nous offre constamment des phénomènes dont nous n'avons pas la clef et qui se rapprochent tellement de ceux qu'on observe dans les manifestations de la force psychique qu'on est en droit de se demander s'ils ne dérivent pas souvent de la même cause.

On hausse volontiers les épaules quand on parle de ces globes de feu plus ou moins gros qui se produisent en présence des médiums et qui semblent parfois guidés par une force intelligente. Il y a cependant des phénomènes tout à fait analogues et aussi inexplicables qui se trouvent relatés dans les ouvrages classiques [1]; je vais en citer seulement quelques-uns :

Le premier s'est passé près de Ginepreto, non loin de Pavie, le 29 août 1791, pendant un violent orage avec éclairs et tonnerre. Il est raconté dans une lettre de l'abbé Spallanzani au père Barletti (*Opusc.*, tome XIV, p. 296).

A cent cinquante pas d'une ferme paissait un troupeau d'oies : une jeune fille de douze ans et une autre plus jeune accoururent de la ferme pour faire rentrer les oies. Dans ce même pré se trouvaient un jeune garçon de neuf à dix ans et un homme qui avait dépassé la cinquantaine. Tout à coup apparut sur le pré, à trois ou quatre pieds de la jeune fille, un globe de feu de la grosseur des deux poings qui, glissant sur le sol, courut rapidement sous ses pieds nus, s'insinua sous ses vêtements, sortit vers le milieu de son corsage tout en gardant la forme globulaire et s'élança dans l'air avec bruit. Au moment où le globe de feu pénétra sous les jupons de la jeune fille, ils s'élargirent comme un parapluie qu'on ouvre. Ces détails furent donnés, non par la patiente qui tomba instantanément à terre, mais par le petit garçon et l'homme mentionnés ; interrogés séparément, ils rapportèrent le fait identiquement de la même manière : « J'avais beau leur demander, dit Spallanzani, si, dans le moment, ils avaient vu une flamme,

1. Parmi ces ouvrages, je citerai en premier lieu une notice de 404 pages d'Arago qui se trouve au tome Ier de ses œuvres posthumes sous le titre *Le Tonnerre*, et deux volumes du Dr Sestier, intitulés : *De la foudre, de ses formes et de ses effets*, 1866. On pourra consulter aussi la *Notice sur le tonnerre et les éclairs*, par le comte du Moncel, 1857.

une lumière vive descendre, tomber des nues et se précipiter sur la jeune fille; ils me répondaient constamment non, mais qu'ils avaient vu un globe de feu aller de bas en haut et non pas de haut en bas. » On trouva sur le corps de la jeune fille, qui d'ailleurs reprit bientôt connaissance, une érosion superficielle s'étendant du genou droit jusqu'au milieu de la poitrine entre les seins : la chemise avait été mise en pièces dans toute la partie correspondante et les traces de brûlure qu'elle présentait disparurent à la lessive. On remarqua un trou de deux lignes de diamètre qui traversait de part en part la partie des vêtements que les femmes de ce pays-là portent sur la poitrine. Le docteur Dagno, médecin du pays, ayant visité la blessée peu d'heures après l'accident, trouva outre l'érosion déjà signalée plusieurs stries superficielles, serpentantes et noirâtres, traces des divisions du rameau principal de la foudre. Le pré, à l'endroit même de l'accident, n'a présenté aucune altération, aucune trace du météore.

M. Babinet a communiqué à l'Académie des sciences, le 5 juillet 1852, le second cas dans la note suivante[1] :

« L'objet de cette note est de mettre sous les yeux de l'Académie un des cas de foudre globulaire que l'Académie m'avait chargé de constater il y a quelques années (le 2 juin 1842) et qui avait frappé, non en arrivant, mais en se retirant, pour ainsi dire, une maison située rue Saint-Jacques, dans le voisinage du Val-de-Grâce. Voici, en peu de mots, le récit de l'ouvrier dans la chambre duquel le tonnerre en boule descendit pour remonter ensuite :

« Après un assez fort coup de tonnerre, mais non immédiatement après, cet ouvrier, dont la profession est celle de tailleur, étant assis à côté de sa table et finissant de prendre son repas, vit tout à coup le châssis garni de papier qui fermait la cheminée s'abattre comme renversé par un coup de vent assez modéré, et un globe de feu, gros comme la tête d'un enfant, sortir doucement de la cheminée et se promener lentement par la chambre, à peu de distance des briques du pavé. L'aspect du globe de feu était, encore suivant l'ouvrier

1. *Comptes rendus*, t. XXXV, p. 5.

tailleur, celui d'un jeune chat de grosseur moyenne pelotonné sur lui-même et se mouvant sans être porté sur ses pattes. Le globe de feu était plutôt brillant et lumineux qu'il ne semblait chaud et enflammé, et l'ouvrier n'eut aucune sensation de chaleur. Ce globe s'approcha de ses pieds comme un jeune chat qui veut jouer et se frotter aux jambes suivant l'habitude de ces animaux; mais l'ouvrier écarta les pieds, et par plusieurs mouvements de précaution, mais tous exécutés, suivant lui, très doucement, il évita le contact du météore. Celui-ci paraît être resté plusieurs secondes autour des pieds de l'ouvrier assis qui l'examinait attentivement, penché en avant et au-dessus. Après avoir essayé quelques excursions en divers sens, sans cependant quitter le milieu de la chambre, le globe de feu s'éleva verticalement à la hauteur de la tête de l'ouvrier qui, pour éviter d'être touché au visage, et en même temps pour suivre des yeux le météore, se redressa en se renversant en arrière sur sa chaise. Arrivé à la hauteur d'environ un mètre au-dessus du pavé, le globe de feu s'allongea un peu et se dirigea obliquement vers un trou percé dans la cheminée environ à un mètre au-dessus de la tablette supérieure de cette cheminée.

« Ce trou avait été fait pour laisser passer le tuyau d'un poêle qui, pendant l'hiver, avait servi à l'ouvrier. Mais, suivant l'expression de ce dernier, le tonnerre ne pouvait pas le voir, car il était fermé par du papier qui avait été collé dessus. Le globe de feu alla droit à ce trou, en décolla le papier sans l'endommager et remonta dans la cheminée; alors, suivant le dire du témoin, après avoir pris le temps de remonter le long de la cheminée « du train dont il allait », c'est-à-dire assez lentement, le globe, arrivé au haut de la cheminée qui était au moins à 20 mètres du sol de la cour, produisit une explosion épouvantable qui détruisit une partie du faîte de la cheminée et en projeta les débris dans la cour; les toitures de plusieurs petites constructions furent enfoncées, mais il n'y eut heureusement aucun accident. Le logement du tailleur était au troisième étage, et n'était pas à la moitié de la hauteur de la maison; les étages supérieurs ne furent pas visités par la foudre et les mouvements du globe lumineux furent

toujours lents et saccadés. Son éclat n'était pas éblouissant et il ne répandait aucune chaleur sensible. Ce globe ne paraît pas avoir eu la tendance à suivre les corps conducteurs et à céder aux courants d'air. »

Le *Cosmos*, du 30 octobre 1897, cite un cas tout à fait analogue. Mme de B..., se trouvant dans le Bourbonnais, à la campagne, dans un salon au rez-de-chaussée, dont la porte était ouverte, vit, au milieu d'un orage, une boule de feu entrer par cette porte, se promener lentement sur le plancher, s'approcher et tourner autour d'elle « comme un chat qui se frotte contre son maître », selon ses propres expressions, puis se diriger vers une cheminée par laquelle il disparut. Ceci en plein jour[1].

Est-il plus difficile d'admettre les raps et les mouvements de tables que la danse de l'assiette dont M. André a rendu compte à l'Académie des sciences dans la séance du 2 novembre 1885 ?

Le samedi 13 juin 1885, vers huit heures du soir, il était à table, dans une chambre attenante à la tour d'un phare, dans la partie nord-ouest de cette tour; tout à coup il vit une bande brumeuse, d'environ 2 mètres de large, se détacher de l'arête supérieure de la muraille à laquelle il faisait face, et obscurcir soudainement cette dernière, en même temps que sous la table, à ses pieds, se produisit un bruit sec, sans écho ni durée et d'une violence extrême. La sonorité a été celle qu'aurait produite le choc formidable, de bas en haut, d'un corps dur contre la paroi inférieure tout entière de la table, laquelle, à sa grande surprise, n'a pas bougé, non plus que les divers objets qui la garnissaient.

Après cette détonation, son assiette pivotait et exécutait

1. Voici encore un cas du même genre, quoique moins frappant :

A Péra, en octobre 1885, M. Mavrocordato s'était réfugié, pendant un violent orage, dans une maison occupée par une famille qui était encore à table. Brusquement apparut dans la pièce un globe de feu, gros environ comme une orange ; il était entré par la fenêtre entr'ouverte. Le globe vint frôler le bec de gaz ; puis, se dirigeant vers la table, il passa entre deux convives, tourna autour d'une lampe centrale, fit entendre un bruit analogue à un coup de pistolet, reprit le chemin de la rue et, une fois hors de la pièce, éclata avec un fracas épouvantable.



sur la table plusieurs mouvements de rotation, sans aucun bruit de frottement, ce qui prouve qu'à ce moment l'assiette avait quitté la table sans toutefois s'en éloigner sensiblement. L'assiette et la table restèrent intactes.

Ces phénomènes, dont on a vainement essayé de donner une théorie, se produisent quelquefois dans une atmosphère complètement sereine, sans faire aucun bruit.

Jamin, dans son cours de physique, professé à l'École polytechnique (tome Ier, p. 465), raconte le cas d'une dame qui, pendant un temps orageux, étend la main pour fermer une fenêtre. « La foudre part, et le bracelet que porte la dame disparaît si complètement qu'on n'en trouve plus aucun vestige. » C'est un bel exemple de dématérialisation.

La lévitation du corps humain n'est pas plus inexplicable que le transport par l'électricité de lourdes masses [1] et même de corps humains vivants qui n'en éprouvent souvent aucun dommage. M. Monteil, secrétaire de la Commission archéologique de Morbihan, cite [2] parmi les effets d'un coup de foudre qui s'est produit à Vannes, le 5 décembre 1876, à dix heures et demie du soir, la dislocation d'une muraille, la projection au loin de pièces de bois, et enfin le *transport d'une malade infirme, de son lit sur le parquet de sa chambre à une distance de 4 mètres, bien que cette chambre se trouvât à près de 300 mètres du lieu où la foudre avait directement exercé son influence.*

Daguin [3] parle même de personnes transportées à 20 ou 30 mètres.

1. Le 6 août 1809, à 2 heures de l'après-midi, une explosion épouvantable se fit entendre dans la maison de M. Chardwick, propriétaire des environs de Manchester. Le mur extérieur d'un petit bâtiment en briques qui avait 0m,30 d'épaisseur, 3m,30 de hauteur, et 0m,30 de fondation, fut déraciné et transporté sur le sol sans cesser d'être vertical. Lorsqu'on examina ce qui s'était passé, on trouva qu'une extrémité du bâtiment avait marché de 2m,70 et l'autre, autour de laquelle la masse avait tourné pendant le glissement, ne s'était déplacée que de 1m,20. La masse, ainsi élevée, pouvait peser 26 000 kilogrammes (W. de Fonvielle. *Eclairs et Tonnerre*).

2. Figuier. *Année scientifique*, 1877.

3. *Physique*, Tome III, p. 220.

On a observé fréquemment le déshabillement complet de gens foudroyés et le transport à une assez grande distance de leurs vêtements; l'épilation de leur corps entier, l'arrachement de la langue ou des membres [1].

Recherches sur la médiumnité, par Gabriel Delanne, Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau livre de M. Gabriel Delanne vient combler une lacune importante parmi les ouvrages spirites. La médiumnité étant la base du spiritisme, tout ce qui se rapporte à son étude est du plus haut intérêt pour la doctrine.

Depuis la mort d'Allan Kardec, bien des progrès ont été accomplis par la science, et il était nécessaire de rechercher dans quelles proportions ces connaissances nouvelles combattent ou appuient le problème des rapports entre les vivants et les morts.

C'est l'étude approfondie du phénomène de l'écriture mécanique qui fait l'objet de cet ouvrage.

L'auteur, très au courant des travaux des savants, examine d'abord les objections des incrédules. Il démontre que l'imitation par les hystériques des procédés spirites n'a rien de comparable avec la médiumnité. Ensuite, il fait comprendre ce que c'est que l'automatisme naturel et prouve que certains écrits inconscients sont produits involontairement par l'écrivain lui-même, qui ne se doute pas d'en être l'auteur. On lira avec intérêt les recherches si curieuses de MM. Salomon et Stein, ainsi que celles du Dr Patrick sur ce sujet encore si peu connu du public. Cette constatation éclaire un des points obscurs du spiritisme et permet de repousser un grand nombre de prétendues révélations — parfois ridicules — qui ont, pendant longtemps, retardé l'essor de cette jeune science.

M. Delanne a entrepris la tâche ardue de passer en revue toutes les causes qui peuvent donner aux écrits automatiques une apparence spirite. C'est ainsi qu'il est amené à définir et

1. *Annales d'hygiène*, 1855. Mémoire de M. Boudin.

à étudier l'influence de la mémoire latente, de la suggestion orale ou morale, de la transmission de pensée, de la télépathie et de la prémonition. Tous ces facteurs sont analysés, leur action est définie, et des exemples sont fournis pour soutenir les thèses de l'auteur. Il ressort de cet ensemble de recherches une certitude : celle de la communication des âmes pendant la vie terrestre, indépendamment des organes des sens.

Par une discussion serrée, l'auteur fait ressortir les raisons qui permettent de différencier les écrits automatiques des véritables communications spirites. Un très grand nombre d'observations sont relatées et l'on peut dire que ce travail est le premier qui présente, sous une forme très condensée, une grande quantité de faits que l'on ne trouve que dans des ouvrages spéciaux, ou épars dans les revues qui traitent de de ces matières.

Dans la dernière partie, l'écrivain a réuni toutes les preuves qui affirment la réalité des communications par l'écriture. Une sélection sévère a présidé au choix de ces récits. On y trouve des exemples de communications en dehors ou au-dessus des connaissances du médium; des autographes de personnes mortes absolument inconnues des écrivains; des messages donnés par des nourrissons ou des enfants en bas âge; des communications en langues étrangères écrites par des ignorants, etc. Des figures dans le texte reproduisent certains de ces écrits.

Nos lecteurs connaissent déjà M. Gabriel Delanne. Dans ses précédentes publications ils ont eu souvent l'occasion d'apprécier la clarté de ses démonstrations, la sûreté de son érudition et la rigueur de son esprit scientifique.

Nous croyons donc que ce nouvel ouvrage est appelé à un grand succès, car, dans ses 500 pages, il répond à toutes les objections et indique les règles simples qui permettent de distinguer, parmi les produits de l'automatisme, ceux qui sont réellement attribuables aux esprits.

Le II[e] Congrès de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique. — Comptes rendus publiés par MM. les

D[rs] Bérillon et Paul Farez, Vigot, éditeur, place de l'École-de-Médecine, Paris, et bureaux de la *Revue de l'Hypnotisme*, 14, rue Taitbout, Paris. Prix : 10 francs.

Les comptes rendus du 2[e] Congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique viennent de paraître sous forme d'un important volume orné de 58 figures. Ce Congrès, ouvert sous la présidence du professeur Raymond et du D[r] Jules Voisin, a été tout à fait remarquable par la valeur et la variété des travaux qui y ont été communiqués. L'hypnotisme y a été étudié à tous les points de vue.

Parmi les rapports généraux, nous devons citer :

1° *Valeur de l'hypnotisme comme moyen d'investigation psychologique*, par les D[rs] O. Vogt (de Berlin), Paul Farez et Félix Regnault.

2° *L'hypnotisme au point de vue médico-légal*, par MM. les D[rs] H. Lemesle, von Schrenk-Noiting (de Munich), Paul Joire (de Lille), et Ch. Julliot, docteur en droit.

3° *L'hypnotisme dans ses rapports avec l'hystérie*, par les D[rs] Paul Magnin et Crocq (de Bruxelles).

4° *Les applications de l'hypnotisme à la pédagogie et à l'orthopédie mentale*, par le D[r] Bérillon.

Nous devons encore mentionner d'importantes communications sur les applications cliniques, thérapeutiques, pédagogiques et psychologiques de l'hypnotisme par M. le professeur Raymond, par MM. les D[rs] Jules Voisin, Van Renterghem (d'Amsterdam), de Jong (de la Haye), Durand de Gros, Lloyd Tuckey (de Londres), Tokarsky (de Moscou), Stadelmann (de Wurtzbourg), Régis (de Bordeaux), Cullerre (de La Roche-sur-Yon), Bianchi (de Parme), Tamburini (de Reggio-Emilia) Hickmet (de Constantinople), Jaguaribe (de Sao-Paulo), Aars (de Christiana), Bonjour (de Lausanne), Bourdon (de Méru), Merlier (de Roubaix), Babinsky, Raffegeau, Baraduc, Bilhaut, Terrien, Binet-Sanglé, Bellemanière, Bérillon, Paul Farez, etc.

Le volume des comptes rendus du Congrès de l'hypnotisme, auquel ont collaboré les hommes plus compétents sur la question de l'hypnotisme, sera lu avec fruit par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la psychologie scientifique.

Matière, Force, Esprit ou Evidence scientifique d'une intelligence suprême, par H.-M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique (Prix : 2 fr. 50). Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Traduit par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'École des Hautes Etudes commerciales de Paris, ce livre se recommande autant par la force de son argumentation que par l'élévation de ses pensées.

Heurtant de front le matérialisme, l'auteur renverse de fond en comble les théories de Büchner et de ses doctes disciples et démontre que ni la matière, ni la force n'est capable de produire la vie et que l'hypothèse d'une intelligence suprême qui pénètre, anime et dirige tout, est la seule admissible; la seule qui donne la clef des mystères de la création et satisfasse la raison.

La Famille Hernadec (ou les Vies successives), roman spirite. Prix : 2 fr. 50. Leymarie, éditeur.

Æsus, par H. LIZERAY. Vigot frères, éditeurs, 23, place de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

Cet ouvrage a été publié en trois parties, formant trois fascicules de 1 fr. 50 chacun.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

LE MÉDIUM SAMBOR

NOUVELLES ET DERNIÈRES EXPÉRIENCES

PAR M. PETROVO-SOLOVOVO[1]

Depuis la publication de mes articles sur le regretté Sambor dans les *Annales des Sciences psychiques* (1899, N° 6; 1900, N°s 1 et 4) j'ai assisté à de nombreuses séances, avec ce médium, dont je me propose de donner ici un aperçu.

Je dirai tout d'abord quelques mots de celles auxquelles j'ai pris part durant l'hiver de 1900-1901.

Ces séances — au nombre de douze ou treize, je crois — ont été presque absolument nulles. C'est à peine s'il s'y est produit quelques incidents dignes d'être notés; je vais en décrire deux brièvement.

A une séance chez le général B. (c'est le colonel B. souvent cité dans mon article du n° 6 des *Annales* de 1899), Sambor est assis, le dos tourné à un rideau qui sépare le salon, où a lieu la séance, du cabinet de travail du général B. Il n'y a personne dans ce cabinet de travail et toute idée de compérage doit être rigoureusement exclue.

1. Nouvelles et dernières!!! Je ne pensais certes pas, lorsque je commençai cet article, que j'aurais à l'intituler de cette façon. Hélas, Sambor est mort à Radomysl, province de Kiew, le 18 juin (1er juillet) dernier, d'un abcès au cou. Peu de morts pouvaient m'être plus sensibles et sa disparition a fait un véritable vide dans mon existence.

Je fais face à Sambor, ou à peu près. La lumière, quoique très faible, me permet de le voir. Une feuille de papier blanc est sur la table. Les mains du médium sont, comme d'habitude, tenues sur ses genoux — ou sur ceux de ses voisins — par le général T. et M. S.-P.

Soudain voilà que la feuille de papier se met à bouger, puis se soulève dans l'air; quelque chose la tient, qui a à ce point l'air d'être le bras de Sambor lui-même que j'oublie pendant quelques instants que ses mains sont tenues sans contact avec la table.

La feuille de papier, tenue par ce *quelque chose*, fait dans l'air plusieurs mouvements; puis, si j'ai bonne mémoire, disparaît derrière le rideau, ou derrière le médium; nous la retrouvons ensuite par terre.

Il est certain, pour moi, que les mains de Sambor n'ont pas été lâchées. Dès que les évolutions de la feuille de papier dans l'air ont commencé, j'appelai sur ses mains l'attention des voisins du médium et il se peut même que je les aie vues alors même ou plutôt quelques instants après. La tête de Sambor était hors de cause ; restent donc ses pieds. Pour ceux-là il faut admettre qu'ils n'étaient pas suffisamment contrôlés, peut-être même ne l'étaient-ils pas du tout. Le médium aurait-il donc pu déchausser un pied à l'aide de l'autre, prendre avec ce pied la feuille de papier, la soulever dans l'air assez haut, puis se rechausser?... Je ne sais.

Je décris ce premier incident de mémoire ; voici maintenant la traduction du compte rendu du second que j'ai dû avoir fait le lendemain même.

6e séance, 21 février [1901], *chez Schilkine*[1].

... Étaient présents : B., P., S., B., Schilkine, Bournaschow et moi-même. Séance assez réussie, dans ce sens qu'on a

1. Je connais M. Schilkine de longue date; je ne puis mieux dépeindre son attitude à l'égard des phénomènes psychiques auxquels il s'intéresse depuis longtemps qu'en disant qu'il est en communion d'idées parfaite avec moi sur toutes les questions d'expérimentation, de contrôle, etc. Lors de la série de séances décrites dans le N° 4 des *Annales*, 1900, M. Schilkine y avait pris une part assidue. Le général B., au contraire,

observé à diverses reprises de très violents mouvements d'un grand paravent placé derrière le dos du médium, alors que la chambre était suffisamment éclairée pour qu'on pût voir distinctement tout le monde et la tête et les mains de Sambor. J'ai presque tout le temps tenu son pied gauche sous le mien et je suis sûr qu'il n'a pu jouer de rôle dans ces mouvements.

Le général B. se portait catégoriquement garant de l'autre pied. Lors de certains de ces mouvements Sambor était assis derrière un plaid jeté sur le paravent, ses mains et ses pieds étant toujours tenus et sa tête seule n'étant pas visible, sauf les cas nombreux où il l'appuyait contre le plaid et le soulevait.

Des mouvements analogues avaient eu lieu précédemment alors que Sambor n'était pas recouvert par le plaid. Ces mouvements étaient tellement nets et eurent lieu dans de si bonnes conditions de contrôle qu'ils constituent un des « phénomènes » les plus probants de tous ceux que j'ai observés au cours de 81 séances avec Sambor.

Je passe aux séances auxquelles j'ai assisté dans le courant de l'hiver dernier. En laissant de côté deux séances absolument nulles chez le général B. et une chez M. Stano; elles peuvent se diviser en deux groupes : 1° séances dans le cercle de M. Erfurt; 2° séances chez moi. Au point de vue des buts qu'on se proposait d'atteindre, la première série peut s'intituler « Expériences d'écriture directe »; la seconde, « Expériences sur le passage de la matière à travers la matière ».

EXPÉRIENCES D'ÉCRITURE DIRECTE

Au mois de décembre 1901 ou de janvier 1902, il se forma un cercle de sept à huit personnes pour procéder à une série de séances avec Sambor chez M. Erfurt[1]. Ces séances furent

n'y participait pas, de même que la plupart des membres de son cercle. Il y avait eu fusion — ou à peu près — des deux cercles durant l'hiver de 1900-1901.

1. M. Erfurt (actuellement propriétaire de la typographie Bencke, à Saint-Pétersbourg) est, je puis le dire, un de ces rares spirites qui pourraient faire aimer le spiritisme : convaincu lui-même il ne prétend pas

interrompues pour quelque temps par une maladie que fit le médium, de sorte que trois séances seulement eurent lieu jusqu'au 23 février (8 mars), date à laquelle je commençai à faire partie du cercle en question.

Je ne saurais mieux faire du reste que de traduire le compte rendu de la séance qui eut lieu à cette date, tel qu'il a été publié dans le *Rébus* (1902, N° 12[1]).

Le 8 mars dernier, les personnes soussignées ont assisté à une séance de M. S. Sambor chez M. Erfurt (perspective Nevsky, 40, logement 34). Cette séance était la quatrième d'une série qui avait été arrangée avec Sambor, les personnes présentes étant à peu près les mêmes. (M. Petrovo-Solovovo n'a assisté qu'à la séance du 8 mars.) Avant le commencement de toute la série et sur l'initiative d'un de ceux qui y assistaient, M. M. Zelensky, ingénieur, et de M. l'ingénieur Eichwald qui ne prenait pas part aux expériences, on prépara un cône en tôle afin d'y obtenir de l'écriture si c'était possible. On plaça dans ce cône un bout de papier dont M. Zelensky détacha un coin qu'il garda chez lui et un petit crayon taillé exprès de façon à ce que la pointe en fût émoussée. Ces objets furent placés dans le cône par MM. Zelensky et Eichwald, après quoi le cône fut encloué. Il ne se passa presque rien aux trois premières séances chez M. F. Erfurt. Il s'écoula, par suite d'une maladie de Sambor, près de trois semaines entre la 3e et la 4e, le cône restant toujours chez M. Erfurt.

La séance du 8 mars eut lieu dans le cabinet de travail de M. Erfurt; une petite chambre y est adjacente dans laquelle on plaça une table avec quelques objets en vue des expériences, le cône entre autres. Le médium se plaça dans le passage qui unit les deux chambres; un rideau y avait été suspendu. La chambre était faiblement éclairée par la lumière qui venait des fenêtres. Les voisins du médium étaient M. A. von Reson, à sa droite; M. F. Erfurt, à sa gauche. Les mains

imposer cette conviction aux autres et est toujours prêt à prendre dans les expériences toutes les précautions que commande le bon sens. C'est à la fois un croyant et un impartial.

1. A partir d'ici, j'emploie le nouveau style seul pour les dates.

de Sambor étaient tenues tout le temps d'une façon entièrement satisfaisante; le contrôle des pieds était également suffisant dans l'opinion de ses voisins. Il n'est pas nécessaire de décrire tout ce qui se passa, quoiqu'on puisse noter que la table placée dans la chambre voisine, chambre qui servait de « cabinet » au médium, remua violemment sur le plancher, et, à la fin de la première partie de la séance, se trouva dans une position tout autre qu'au commencement. Bientôt M. S. Sambor disparut presque entièrement derrière le rideau, ses mains continuant à être tenues. Ensuite on entendit un chuchotement qui se mit à converser avec les assistants et avec M. Erfurt en particulier. Ce « chuchotement » promit de faire tout ce que les assistants désireraient. Après quelque hésitation, les personnes prenant part à la séance décidèrent de demander que quelque chose fût écrit dans le cône; et le « chuchotement » promit de le faire tout en disant que cela fatiguerait beaucoup le médium, qu'il en « tomberait même malade ». Il fut dit également qu'un « signal » serait donné lorsque le désir des assistants aurait été exaucé, et on ajouta, pour M. F. Erfurt, que ce dernier recevrait un présent qu'il devrait toujours porter sur lui « en souvenir ». Il faut noter que le médium tremblait souvent, et beaucoup, et en général manifestait de l'agitation. Enfin la voix dit : « J'ai écrit. » Bientôt après Sambor se réveilla et la première partie de la séance prit fin.

On procéda à l'examen du cône ; ensuite on l'ouvrit non sans difficulté à l'aide d'un marteau et d'un ciseau et en présence de MM. Zélensky, J. Lomatzsch et M. Petrovo-Solovovo ; l'un d'eux [moi-même. — M. P.-S.] retira lui-même du cône le bout de papier sur lequel se trouvèrent être plusieurs lignes d' « écriture en miroir » (écriture qu'il faut lire dans un miroir), et un morceau d'étoffe ou de ruban qui n'était pas dans le cône préparé par MM. Zelensky et Eichwald. Le texte du message écrit sur le bout de papier est comme suit: « Olia[1] a accompli votre désir, mais avec beaucoup de difficulté. Fédia [M. Erfurt], rappelle-toi [un ou deux mots ne

1. Un des soi-disant « guides » de Sambor. M. P.-S.



sont pas clairs] et tu seras heureux; porte ce ruban sur ta poitrine. Ton Olia. » M. Zélensky remarqua que le crayon qu'il avait taillé de façon à ce que la pointe en fût émoussée, comme cela a été dit plus haut, était à présent pointu; mais le bout du graphite avait été cassé, puis replacé dans le bois du crayon. Le coin du papier conservé par M. Zélensky s'y adaptait tout à fait.

Le bout d'étoffe ou de ruban était évidemment le cadeau qu'on avait promis de donner à M. F. Erfurt. Lorsqu'on l'eut comparé à un nœud de ruban suspendu à une gravure dans la chambre à coucher il se trouva être semblable, comme texture et comme couleur, à ce nœud de ruban.

La séance ayant recommencé, on prépara sur place une carte de visite à travers laquelle on avait fait passer, en les fixant par des cachets, les deux bouts d'un cordon dans l'espoir d'obtenir là-dessus un nœud « à la Zœllner ». On suspendit ce cordon au cou du médium qui occupait la même place qu'avant, ses voisins restant les mêmes. Le désir des assistants ne fut pas exaucé, mais il se passa quelque chose d'étrange avec ce cordon : d'abord il sembla au voisin de droite du médium (M. von Reson) que le cordon lui avait passé à travers le bras gauche (son voisin M. Pistolkors s'en assura par le toucher); ensuite la même sensation fut éprouvée par M. F. Erfurt, et le voisin de ce dernier [Moi-même. — M. P.-S.] s'assura également en tâtant de sa main le bras droit de M. Erfurt que ce bras se trouvait effectivement au centre du cordon. Après cela le cordon repassa sur le bras de l'autre voisin du médium et en dernier lieu se trouva être passé autour de son bras gauche et de sa tête[1]. Si le phénomène ne s'était réduit qu'à cela, on aurait pu l'expliquer d'une façon naturelle en supposant qu'avant d'entrer dans la chaîne, le médium avait lui-même passé son bras droit à travers le cordon (comme il s'était à demi couvert avec le rideau, tout au commencement de cette partie de la séance, il aurait été difficile de

1. C'est-à-dire que, lorsqu'on eut fait la lumière, on constata que le bras de M. von Reson se trouvait effectivement au milieu du cordon (comme dans les expériences de chaises décrites plus loin). Ces « performances » du cordon à cette séance du 8 mars étaient véritablement bien étranges. M. P.-S.



réfuter une pareille supposition); mais le fait qu'un incident analogue était arrivé, autant qu'on pouvait en juger, à M. F. Erfurt, rend une pareille explication improbable. On peut également noter que durant cette même partie de la séance une cuiller fut retirée avec bruit de la table placée derrière le médium; cette cuiller apparut ensuite dans l'ouverture du rideau et fut placée dans la main de l'un des assistants. On ne réussit pas à voir ce qui tenait la cuiller. La séance avait commencé à 9 heures et prit fin à 11 heures et demie.

F. Erfurt, J.-J. Lomatzsch, P. Matzko, B.-A. Dolaczko, C. Pistolkors, M.-I. Zélensky, A. Von Réson, M. Pétrovo-Solovovo.

Le cône dont il est question avait un couvercle en fer attaché au cône au moyen de six rivets. Les dimensions du cône sont de près de 5 pouces de haut et près de 5 pouces de diamètre à la base. Il avait été fait en tôle fine au moyen de trois rivets et était à rebords recourbés auxquels avait été attaché le couvercle fait de la même matière. Les rivets étaient faits de clous carrés et avaient près d'un huitième de pouce d'épaisseur. Après qu'Eichwald et moi eûmes placé dans le cône un crayon et du papier blanc, on riva le couvercle et on marqua le sommet des rivets de points faits à l'aide d'un instrument pointu de la façon suivante : on marqua un des rivets d'un seul point, les deux rivets voisins de deux points; les deux suivants furent laissés sans marques; enfin le sixième rivet fut marqué de trois points. On marqua de même deux rivets sur les trois qui maintenaient le cône même. Après quoi on recouvrit avec soin de mastic tous les rivets et les joints, et tout le cône fut enduit de peinture à l'huile noire de sorte qu'on ne vit plus les marques sur les rivets. C'est ayant pareille apparence et pareil contenu que le cône fut porté dans le logement de M. Erfurt où il resta tout le temps. Lors de l'ouverture du cône on enleva d'abord avec de la térébenthine la peinture là où se trouvaient les rivets et on constata que tous les rivets étaient marqués exactement de la même façon que lors de la confection du cône, et ce der-

nier ne portait en général aucunes traces qui eussent pu faire soupçonner qu'il avait été ouvert. Lorsque, après que nous l'eûmes ouvert, le cône eût été montré à M. Eichwald, ce dernier le reconnut pour sien à n'en pouvoir douter, grâce à quelques procédés de fabrication, dont il s'était servi en le confectionnant, et qu'il retrouva. En examinant le cône le lendemain à l'aide d'une loupe et de la façon la plus attentive, on put constater que tous les rivets étaient faits de clous carrés (ce qui avait eu lieu, en effet, lors de la confection du cône) et que toutes traces de falsification faisaient défaut.

J'attire l'attention sur le fait suivant : à mon avis, une personne seule qui l'eût su d'avance pouvait d'après certains indices remarquer, en examinant les rivets une fois retirés, qu'ils avaient été faits avec des clous carrés; mais il aurait été extrêmement difficile, pour une personne non initiée, de le deviner. Le cône une fois ouvert fut montré à plusieurs personnes compétentes, et voici le résumé de nos observations faites en commun : comme, en général, il n'y a rien d'impossible, il était possible de se procurer le contenu du cône, en ôtant deux des rivets, en soulevant un peu le couvercle, puis en replaçant le tout; avec un très grand esprit d'observation il était possible de faire disparaître entièrement les traces [d'effraction] en rivant le cône exactement de la même façon, en employant des clous semblables et en faisant dessus des marques semblables. Mais en tout cas cela aurait été là une chose très difficile et exigeant du temps et des instruments spéciaux.

M.-I. ZELENSKY.

A la fin du mois de décembre de l'année dernière[1] on confectionna sous ma direction personnelle un cône en tôle ayant 1/16 de pouce d'épaisseur dans lequel on mit un morceau de papier blanc dont un bout avait été détaché et un crayon à pointe émoussée; après quoi on ferma le cône au moyen de six rivets faits de clous à quatre facettes. Il n'y avait pas trace d'écriture sur le papier qu'on mit dedans et

1. Style russe, par conséquent probablement au commencement de janvier 1902.

on n'y mit rien excepté ce bout de papier et un crayon. Je certifie que le cône en tôle que MM. les ingénieurs M. Zélensky et J. Lomatzsch m'ont fait parvenir ce 10 mars 1902 est bien le même qui avait été préparé en vue de l'expérience. Les rivets que j'ai enlevés avec soin et examinés doivent être indubitablement reconnus pour absolument identiques, d'après leurs signes et marques, à ceux à l'aide desquels j'avais moi-même encloué le cône.

Aug. Eichwald, ingénieur-technicien.

13 mars 1902.

Attestation.

De mon côté, je crois devoir dire qu'à partir du jour où M. Zélensky m'avait apporté le cône, jusqu'au jour de la séance réussie du 8 mars, le cône était, autant que je puis m'en rendre compte, resté chez moi. J'ajouterai que, ne m'attendant pas à ce que l'expérience pût réussir, je n'avais pas cru nécessaire de prendre des mesures de précaution particulières ou de tenir le cône sous clef; il était resté tout le temps par terre dans un coin de la chambre attenant à mon cabinet de travail, et je transportais de là ce cône sur la table avant le commencement de chaque séance.

Je noterai encore que mon unique domestique est à mon service depuis trois ans et que durant ce temps j'ai eu plusieurs fois l'occasion de me convaincre de son honnêteté et de sa véracité. Sauf les jours fixés pour les séances, M. S. Sambor n'était venu chez moi qu'une fois, à peu près cinq jours avant la date du 8 mars (jour de la séance réussie). Il était venu chez moi après sa maladie qui l'avait forcé à suspendre nos séances pendant près de trois semaines. Je fixai la séance suivante au 8 mars et je le reconduisis moi-même jusque dans l'antichambre, sans être entré avec lui dans la chambre où se trouvait le cône.

F. Erfurt.



J'avais également ajouté quelques mots au procès-verbal publié par le *Rébus* et aux témoignages de MM. Zélensky, Eichwald et Erfurt pour dire les raisons qui m'avaient poussé à signer ce procès-verbal. Le seul côté faible de cette expérience si remarquable — le fait que le « cône » n'avait pas été gardé dans un endroit absolument sûr (sous clef ou autrement) par M. Erfurt — ne pouvant en aucune façon être imputé au médium et le résultat obtenu ayant été déclaré, par un homme compétent, très difficile — quoique non impossible — à produire par des moyens naturels, je ne voulais pas refuser mon témoignage à un fait indubitablement très curieux. Une autre considération m'y incitait encore. Sambor avait donné depuis huit ans un nombre incalculable de séances : il y en avait eu beaucoup de nulles, mais plusieurs de très remarquables, peut-être aussi remarquables que quelques-unes des meilleures séances de D. D. Home. Eh bien! très souvent, trop souvent, les personnes privilégiées qui avaient pris part à des séances de cette dernière catégorie ne s'étaient pas donné la peine non seulement d'en publier un récit détaillé, mais même, paraît-il, d'en faire un compte-rendu pour eux-mêmes! Cette négligence impardonnable, Sambor s'en indignait et avec raison. En rédigeant le compte rendu qu'on a lu plus haut, en le signant et en le publiant, bien qu'avec quelques réserves, j'ai voulu donner à Sambor une compensation — si insignifiante fût-elle — pour les nombreuses fois où quelques-uns des phénomènes les plus curieux qu'il eût produits avaient été perdus pour la cause des recherches psychiques, par suite de l'incurie de ceux qui en avaient été les témoins.

A la séance suivante, dans le même cercle, MM. Lomatzsch et Zélensky produisirent un nouveau cône, en tôle également, qui se distinguait toutefois de celui précédemment employé en ce qu'il était pourvu d'un fond en verre, ou — pour parler plus exactement — il y avait au milieu de la base du cône une ouverture dans laquelle on avait placé une plaque en verre permettant avant chaque séance de faire l'inspection de l'intérieur du cône (quoique, à vrai dire, le bout de papier qu'on

y avait mis s'étant quelque peu enroulé sur lui-même, cette inspection était assez difficile à faire). Cette fois, ce nouveau cône était gardé sous clef par M. Erfurt entre les séances.

Il y en eut cinq ou même, je crois, six. Il y eut deux ou trois incidents intéressants; plusieurs séances furent absolument nulles; mais, malgré toutes les objurgations adressées à « Olia », rien ne fut écrit à l'intérieur du « cône ».

Je ne conclus pas. Je constate.

J'ai observé de « l'écriture directe » en abondance et apparemment dans de très bonnes conditions à deux séances qui eurent lieu chez moi le 7 et le 13 mai 1902 et qui seront décrites en détail plus loin; mais là les feuilles de papier sur lesquelles l'écriture se produisit n'étaient que placées au milieu de la table; et divers essais d'obtenir de l'écriture soit dans une enveloppe, soit dans une bouteille cachetée, soit dans une cassette en fer fermée à clef furent infructueuses.

Je rappellerai que d'autres personnes disent avoir obtenu, avec Sambor, de l'écriture dans des enveloppes fermées. (Voir *Annales*, 1899, 6, pp. 338-340.)

EXPÉRIENCES SUR LE « PASSAGE DE LA MATIÈRE A TRAVERS LA MATIÈRE »

Dans le courant des mois de mars, avril et mai derniers, je procédai avec Sambor à une série de séances dans le but de soumettre à une investigation spéciale le « phénomène » d'une chaise s'enfilant sur le bras du médium alors que ses mains paraissent ne pas avoir été lâchées. (Voir *Annales*, 1899, N° 6 et 1900, N° 4.)

Les expériences de 1900 nous avaient déjà convaincus, M. Schilkine et moi, ainsi que toutes les autres personnes qui y avaient pris part, que, *sans ligatures*, le phénomène se produisait alors que les voisins de Sambor étaient *persuadés* ne pas avoir lâché ses mains, qui étaient tenues d'une façon très satisfaisante, alors que la « chaîne » — médium inclus — avait été indubitablement formée en pleine lumière et que les chaises elles-mêmes ne pouvaient prêter à aucun soupçon.

Les expériences de 1902 ont pleinement confirmé ces conclusions.

Dès la première séance spéciale, le 27 mars, une chaise m'appartenant et placée, précisément en vue de l'expérience, derrière le médium, s'est enfilée sur le bras de mon ami, M. de Siebert, qui le tenait et qui est convaincu ne pas avoir lâché la main de Sambor un seul moment (il l'a certifié à ma demande par écrit). A vrai dire, la chose n'a pas marché toute seule. Ces « expériences de chaises », Sambor ne les aimait guère, disant qu'elles l'exténuaient; et en effet ces séances-là étaient généralement bien fatigantes, non seulement pour lui, mais aussi pour ses voisins, car souvent il se démenait d'une façon terrible et il fallait toutes les peines du monde pour ne pas le lâcher.

Dans le cas présent, j'étais l'autre voisin de Sambor; je ne le lâchai pas, mais je puis attester que ce n'était pas une sinécure que de le tenir. Enfin, passons... Voilà que M. de Siebert nous déclare qu'il sent une chaise sur son bras, mais il a toutes les peines du monde à retenir le médium qui s'efforce d'arracher sa main de la sienne alors même que le « phénomène » a déjà eu lieu[1]... On allume et on constate que la chaise est, en effet, suspendue au bras de M. de Siebert.

Voici un compte-rendu détaillé d'un incident intéressant qui eut lieu à la deuxième séance de la série :

Témoignage de M. Schilkine.

Ceci se passait à la séance du 4 avril 1902, chez M. M. Pétrovo-Solovovo. Le maître de la maison était assis à la gauche du médium, M. S. Sambor, qui se trouvait dans la chaîne formée par tous les assistants; le prince Argoutinsky-Dolgoroukow était à la droite du médium. Derrière ce dernier on avait placé, entre autres, deux chaises cannées semblables (en bois recourbé). Il faisait à un tel point obscur dans la

1. Une simple observation : si le médium n'était pas de bonne foi, pourquoi le faisait-il, alors qu'il avait eu tant de peine à réaliser l'expérience que nous avions en vue et alors qu'il devait bien savoir que si M. de Siebert l'avait lâché dans l'obscurité, l'expérience aurait été considérée comme nulle ?

chambre que j'avais peine à distinguer les silhouettes de mes voisins les plus proches.

Le médium, qui se trouvait apparemment en trance, me dit de sortir de la chaîne et d'attacher sa main gauche à la main de M. Petrovo-Solovovo, ce que je fis avec un ruban de toile qui avait été préparé d'avance dans ce but : j'attachai fortement un bout du ruban autour du poignet de la main du médium, en faisant deux nœuds, l'autre bout; je l'attachai de la même façon autour du poignet de la main du voisin de Sambor. A cette occasion je m'assurai, en tâtant le bras du médium jusqu'à l'épaule, qu'il n'y avait pas de chaise suspendue dessus. Il n'y en avait pas non plus au bras de M. Pétrovo-Solovovo.

Ensuite commencèrent le manège avec les chaises habituel aux séances de Sambor et les objurgations des assistants demandant qu'une chaise s'enfilât, par le dossier, sur les mains qui étaient liées ensemble. Mais rien ne se produisit. Alors le médium me dit de nouveau de sortir de la chaîne et d'attacher sa main droite à celle du prince Argoutinsky-Dolgoroukow. Je le fis exactement comme je l'avais fait pour la main gauche du médium et celle de M. Petrovo-Solovovo. Il se trouva qu'une chaise était suspendue sur les mains du médium et du prince Argoutinsky-Dolgoroukow, mains qui étaient tendues quelque peu en avant. Quand j'y touchai, le médium, qui était apparemment tout le temps en trance, devint très agité ; mais je pus tout de même m'assurer que les mains qui étaient attachées ensemble n'étaient pas passées à travers le dossier de la chaise, mais seulement introduites à l'intérieur. Pour m'en convaincre pleinement, je rejetai la chaise des mains et elle tomba à terre. Je voulus ensuite m'assurer s'il n'y avait pas d'autre chaise suspendue au bras du médium et dans ce but je commençai à le lui tâter. Il continuait à s'agiter très fort et me retirait son bras. Je m'assurai, autant que dans ces conditions je pouvais tâter le bras du médium avec soin, qu'il n'y avait pas de chaise dessus, depuis le poignet jusqu'à l'épaule. Cela fait, je regagnai ma place.

Les supplications des assistants demandant qu'une chaise

fût mise au bras du médium recommencèrent. Le médium continuait tout le temps à se débattre violemment avec les chaises. Enfin le prince Argoutinsky-Dolgoroukow déclara qu'une chaise s'était enfilée sur son bras attaché à celui du médium[1]. Quelque temps après, la chambre fut éclairée et tous les assistants virent que les mains du médium et du prince Argoutinsky-Dolgoroukow qui étaient attachées l'une à l'autre avaient été, en effet, passées à travers le dossier de la chaise. Le ruban était entier et enroulé fortement autour du poignet et les nœuds restaient fortement attachés.

D. SCHILKINE.

Saint-Pétersbourg, 5 avril 1902.

Le prince Argoutinsky dit, de son côté (j'ai son témoignage écrit), qu'il n'avait pas lâché un seul instant la main de Sambor et que tout le temps il ne cessait de s'examiner pour voir s'il n'était pas hypnotisé et s'il sentait ce qui se passait autour de lui. « Je puis positivement affirmer, dit-il, qu'avant comme après que nos mains eussent été attachées l'une à l'autre, surtout avant, j'étais dans un état qui m'eût permis de remarquer si la main de Sambor avait été arrachée de la mienne et s'était libérée, fût-ce pour une seconde. »

Je dois cependant dire qu'aux yeux de tout critique impartial cette expérience *à ligatures* ne peut paraître plus probante que les autres expériences réussies *sans ligatures*, les mains de Sambor ayant été attachées à celles de ses voisins dans l'obscurité et le médium s'étant, *je crois*, opposé à ce qu'on fît la lumière à cette occasion. On peut ne pas nécessairement considérer cette dernière circonstance comme suspecte; mais, en tout cas, il est impossible de regarder cette expérience-là comme meilleure que d'autres pour lesquelles aucune attache des mains n'a été employée. Nous ne l'avons pas, du reste, caché au médium.

La troisième séance mérite une mention spéciale. M. W...,

1. Il n'y a qu'un seul mot en russe pour désigner le bras et la main : le lecteur comprendra que c'est sur le *bras* que s'enfile la chaise, tandis que ce sont les *mains* qui sont attachées ensemble.

occupant une haute situation dans la hiérarchie administrative, s'était intéressé à ces expériences de chaises et avait témoigné le désir d'en voir une. J'arrangeai donc, le 15 avril 1902, une séance dans l'intention spéciale de convaincre M. W... Sambor, prévenu également du but de la séance en question, était très désireux d'obtenir le même résultat.

Afin d'écarter dorénavant l'hypothèse agaçante d'un passage de Sambor à travers le dossier de la chaise avec libération d'une autre main que celle sur laquelle la chaise ferait son apparition[1], je fis acheter par mon valet de chambre une chaise à dossier étroit à laquelle j'adjoignis une chaise du même genre que je possédais déjà.

Eh bien ! ce fut cette chaise nouvellement achetée qui s'enfila au bras de M. W... après une attente de pas plus de quarante minutes, alors que la chaîne (comme toujours du reste) avait été, à n'en pas douter, formée en pleine lumière et alors que M. W... était absolument convaincu ne pas avoir lâché la main du médium.

Contrairement à ce qui s'était passé aux deux séances précédentes, Sambor s'était tenu assez tranquille. A un certain moment il dit, en trance, à M. W... de lui serrer moins fort la main; quelque temps après il me demanda, toujours en trance, de prendre la place de son autre voisin, M. Lvow, M. W... restant naturellement à la même place. (Il m'expliqua ensuite qu'il l'avait fait parce qu'il sentait que mon très vif désir de voir l'expérience réussir l'aiderait.) Puis, bientôt après voilà que les mains jointes de M. W... et de Sambor sont introduites dans le dossier de la chaise (cette introduction, pour ainsi dire préliminaire, précédait souvent chez Sambor le phénomène lui-même) ; puis le médium fait un mouvement quelconque et M. W... nous déclare qu'il a la chaise à son bras. Comme toujours nous vérifions à la lumière l'exactitude de son impression; c'est une règle à laquelle nous nous sommes toujours conformé à ces séances.

Lors de l'expérience en question, l'obscurité n'était pas complète du reste : à tel point que le médium ayant à un

1. Voir sur cette hypothèse les *Annales* de 1899, 6, pp. 346-347.

certain moment mis sur la table sa main unie à celle de M. Lvow, j'ai nettement vu les silhouettes des deux mains.

C'est, je crois, la meilleure expérience de ce genre sous sa forme la plus simple (sans ligatures) à laquelle j'aie assisté. Je rappellerai que c'était là justement le but spécial de la séance et que ce but a été atteint très facilement. Précédemment j'avais dit à M. W... que tout ce que j'avais vu dans cet ordre de faits me portait à croire que s'il voulait bien y consacrer trois soirées, il aurait ce qu'il désirait; mais je n'osais attendre un succès aussi rapide.

Grande fut la joie de Sambor lorsque l'expérience eut réussi, et j'attribue cet heureux résultat en grande partie au vif désir qu'il avait de convaincre M. W... Je dois ajouter, du reste, qu'il avait à cette réussite un autre intérêt plus direct, d'ordre financier : ce stimulant a apparemment produit le meilleur effet.

Je vais maintenant aborder nos *véritables* expériences à ligatures, dans lesquelles je n'inclus pas, je le répète, celle du prince Argoutinsky.

Lors de ces expériences nous avons procédé de façons différentes :

1) Le lecteur se souviendra peut-être d'un moyen de contrôle que nous avions déjà essayé en 1900 : un ruban de toile est passé à travers les manches du médium et celles de ses voisins (ou une de celles de ses voisins), les bouts du ruban étant tenus par d'autres personnes parmi celles formant la chaîne. (*Annales*, 1900, N° 4.)

Voilà, je crois, le meilleur moyen de contrôle pour ces sortes d'expériences. Et si jamais une seule réussissait — si une seule de *mes* expériences avait réussi — il n'y aurait plus qu'à s'incliner devant le fait — *facts are stubborn things,* a dit Alfred Russel Wallace — et à admettre que la preuve du passage de la matière à travers la matière est acquise.

Malheureusement en 1902 — comme en 1900 — cette expérience n'a pas réussi quoique nous y eussions consacré plusieurs séances.

Nous avons eu, il est vrai, quelque chose de pareil à la

séance du 7 mai décrite plus loin en détail. Le ruban de toile étant passé à travers les manches de Sambor ; les bouts en étant attachés ou enroulés autour des poignets des voisins de gauche et de droite du médium (M. de Poggenpohl et moi-même), une chaise est venue s'enfiler sur le bras de M. de Poggenpohl; et nous avons pu constater immédiatement après, à la lumière d'une bougie, que le ruban était passé à travers le dossier de la chaise; et que le bout en était toujours enroulé autour du poignet de M. de Poggenpohl[1].

Malheureusement il n'était qu'enroulé — plus ou moins fortement — mais non attaché. Et quoiqu'on puisse objecter non sans raison qu'il serait étrange que le médium eût pu dérouler ce bout de ruban (avec quoi?), le passer à travers le dossier de la chaise, puis l'enrouler de nouveau autour du poignet de M. de Poggenpohl sans que ce dernier l'eût remarqué (il m'a dit, en effet, plus tard n'avoir rien senti), ce n'est pas encore cela qu'il nous faudrait pour considérer le fait comme nettement prouvé.

Pourquoi, nous demandera-t-on, n'avions-nous pas procédé à cette expérience dans des conditions plus rigoureuses? Mon Dieu, tout bonnement parce qu'elle ne nous avait jamais réussi dans ces conditions, malgré de nombreux essais, et que j'avais fini par désespérer de la voir jamais aboutir. Après l'expérience de M. de Poggenpohl nous reprîmes courage, nous fîmes passer le ruban de toile à travers quatre ou six manches au lieu de deux... mais ce fut sans succès.

2) Nous avons fait passer ce même ruban de toile à travers des ouvertures dans les manches de chemise du médium et de ses voisins, en attachant les bouts. Résultat nul (essayé une ou deux fois).

3) Enfin, il m'a semblé intéressant de tâcher de voir si l'expérience ne pourrait pas réussir dans des conditions rendant

1. A noter encore que la chaise en question avait été placée entre Sambor et moi, et un peu en arrière; que nous avions été informés par coups frappés que l'expérience réussirait; que j'avais entendu la chaise se déplacer (apparemment d'elle-même) et passer du côté de M. de Poggenpohl; et que ce dernier la sentait à son bras peu de temps après. (Je suis à peu près certain que deux chaises presque pareilles avaient été placées derrière le médium.)

le phénomène inexplicable par une simple libération de main, *alors que le médium n'aurait pas connaissance de ces conditions*. On a donc procédé de la façon suivante : un fil noir était cousu à ses deux bouts au bout d'une des manches et au revers de la redingote (même côté) de l'un de nous qui s'asseyait à côté du médium auquel on tâchait de cacher l'existence de ce fil. Il s'agissait de voir si la chaise ne viendrait pas s'enfiler sur le bras du contrôleur sans que le fil fût brisé.

L'expérience (essayée deux ou trois fois) n'a pas réussi; mais je l'aurais essayée encore sans regret et je la recommande aux investigateurs de l'avenir.

Qui sait, en effet, si l'auto-suggestion (dans un sens négatif) ne joue pas quelque rôle dans la non-réussite de ces sortes d'expériences ?

Je ne le crois pas trop pour ma part, mais je n'irai pas jusqu'à le nier absolument.

Bref, cette méthode-là, l'introduction dans l'expérience à l'insu du médium de conditions rendant le phénomène qu'on a en vue plus difficile à produire par des moyens naturels, me paraît recommandable et peut-être fructueuse.

En définitive la preuve absolue, complète, que nous cherchions nous a fait défaut. Nous avons eu le phénomène « de la chaise » dans des conditions de contrôle excellentes; au cours de 17 ou 18 séances l'expérience a réussi avec sept personnes différentes [1] qui, toutes, étaient absolument sûres de ne pas avoir lâché la main du médium; chacune de ces sept fois la « chaîne » avait été indiscutablement formée — autour de la table et sans y toucher — en pleine lumière, et ce n'est qu'après l'avoir formée qu'on éteignait la bougie; enfin la façon de contrôler les mains de Sambor était, comme d'habitude, des plus satisfaisantes. A part cela, certains incidents qui avaient eu lieu lors d'expériences précédentes (comme le cas de M. Nabokow, décrit dans les *Annales* de 1899, N° 6,

1. M M. Kow, Hagerman (ci-devant secrétaire de l'Ambassade des États-Unis en Russie) et moi-même en 1900; M M. de Siebert, prince Argoutinsky, W... et de Poggenpohl en 1902.

p. 359) sembleraient réellement suggérer que ce n'était pas dans une simple libération de la main de Sambor qu'il fallait chercher l'explication de ces incidents si curieux ; mais j'admets sans difficulté qu'un phénomène qui bouleverserait, s'il était prouvé, celle de nos conceptions, fruit de l'expérience de chaque moment, qu'on peut peut-être dire la mieux établie, a besoin de preuves plus indépendantes du témoignage humain — toujours faillible — que celles que nous avons pu obtenir.

Au cours de nos dernières expériences, nous nous sommes quelquefois demandé — unanimes comme nous l'étions à repousser l'explication du phénomène par un simple « truc », une simple substitution de mains — s'il ne fallait pas chercher cette explication dans la suggestion (suggestion plutôt mentale que verbale, dont le médium lui-même pourrait ne pas avoir conscience) qui forcerait le voisin de Sambor à lâcher, pour un instant, la main de celui-ci sans s'en douter?

Mais la suggestion sous cette forme inusitée, ne serait-ce pas déjà très curieux?

Je vais maintenant citer un cas particulièrement remarquable du même genre qui ne m'est pas personnel pour montrer à ceux de mes lecteurs qui seraient enclins à m'accuser d'hésiter par crédulité devant la solution la plus simple que mon scepticisme *à rebours*, si je puis m'exprimer ainsi, a décidément quelque fondement dans les faits!

DESCRIPTION D'UNE SÉANCE DE SAMBOR[1]

Au mois de février 1901, une séance de M. Sambor eut lieu dans mon logement. Cette séance, je l'arrangeai à la demande de quelques personnes de mes proches qui désiraient se convaincre [de la réalité] des phénomènes médianimiques de M. Sambor.

Elle avait lieu dans mon cabinet de travail, aux fenêtres duquel je suspendis des rideaux en calicot noir de sorte que la chambre fut plongée dans une obscurité complète. Le mé-

1. Inédit.

dium occupa une place dans la chaîne. Les voisins du médium étaient M. J. Lomatzsch à sa droite, moi-même à sa gauche. Les mains et les pieds de Sambor étaient tenus tout le temps d'une manière satisfaisante.

Les phénomènes commencèrent à se développer bientôt, et divers objets furent transportés. Je n'ai cependant pas l'intention de m'attarder à décrire ces phénomènes, car je désire relater un cas remarquable de passage de la matière à travers la matière, cas qui se produisit le même soir.

M. Lomatzsch, contrôleur de droite du médium, déclare qu'on arrache de dessous lui la chaise sur laquelle il est assis. C'est en redoublant d'attention et tout à fait consciemment que nous continuons à contrôler le médium. La chaise de M. Lomatzsch est bientôt arrachée de dessous lui définitivement, de sorte qu'il est obligé de rester debout le reste de [cette partie de] la séance. Quelque temps après, M. Lomatzsch déclare qu'on tâche de lui suspendre la chaise sur la main avec laquelle il tient Sambor. Après quelques essais de ce genre la chaise disparaît subitement du bras de Lomatzsch et au même moment je sens une légère pression sur mon bras gauche (sur celui de mes bras qui était uni non au médium, mais à mon voisin de gauche, M. A. Weber), après quoi je sens que quelque chose de lourd est suspendu à mon bras. Lorsque la bougie eut été allumée nous vîmes tous que mon bras gauche avait été passé à travers le dossier de la chaise; de cette façon la chaise était suspendue précisément sur celui de mes bras qui était uni non à Sambor, mais à mon voisin de gauche. Je n'avais pas lâché les mains de mes voisins durant toute la séance. Nos mains avaient été jointes lorsqu'il y avait encore de la lumière, et la chaîne n'avait pas été rompue pendant toute la séance.

F.-F. Erfurt, J.-J. Lomatzsch, Ad. Weber.

M. Weber, parent de M. Erfurt, est, à ce qu'il m'informe, étudiant de l'Institut technologique.

Une expérience pareille se passe presque de commentaires. Et si elle n'élimine pas définitivement au profit du

« passage de la matière à travers la matière » la « suggestion » sous une forme bien extraordinaire comme explication de ces étranges phénomènes, du moins rend-elle pareille explication encore moins probable et, jointe à quelques autres incidents épars par-ci par-là, tend-elle à nous impressionner dans un sens favorable à la réalité du phénomène le plus extraordinaire peut-être que puisse concevoir l'esprit humain.

Je ne puis me prononcer plus catégoriquement.

Malheureusement c'est le seul cas du genre que je connaisse. Il peut y en avoir d'autres, mais voilà : grâce à l'incurie de la très grande majorité des personnes qui ont « expérimenté » avec Sambor, ces cas se sont perdus et probablement sans retour.

L'expérience suivante, que je tiens également d'un témoin oculaire, est bien moins probante, évidemment; mais elle est frappante quand même :

Le 26 mars, à une séance de Sambor, j'étais assis à sa gauche, mon camarade Petrowsky à sa droite. La lumière était suffisante pour faire voir tout le monde et tous les objets. Dans ces conditions une chaise s'enfila tout d'abord sur le bras de Pétrowsky qui, alors que je la voyais, sentait la chaise suspendue à son bras et le déclara à haute voix. Après cela Sambor approcha le bras de Petrowsky, avec la chaise suspendue dessus, du mien et me dit, étant en trance, de lui tenir la main plus fort; puis la chaise qui était suspendue me frappa sur le poignet de la main droite, après quoi je ressentis comme un coup au-dessus du coude et déclarai que la chaise s'était enfilée sur mon bras, ce dont nous nous assurâmes à la lumière.

E. Lider.

24 avril 1902.

M. Lider est étudiant de l'Institut des Mines.

Il me reste à ajouter que j'ai de nouveau procédé, à plusieurs reprises, au cours des séances de l'hiver dernier, à

des expériences sur les « nœuds à la Zœllner », mais sans plus de succès qu'avant[1].

Quelque temps avant le départ de Sambor, de Saint-Pétersbourg, au mois d'avril 1902, je commandai deux anneaux entiers en bois différent; je les fis photographier et je les remis au médium lui demandant, lorsqu'il serait rentré chez lui, à Radomysl, de « tâcher » de faire en sorte que ces anneaux pénétrassent l'un dans l'autre.

Je dois ajouter qu'il m'avait souvent dit que c'était chez lui, au milieu des siens, que les plus frappants de ses phénomènes se produisaient; il m'avait plusieurs fois invité à venir à Radomysl, me promettant de me donner toutes facilités pour bien observer et contrôler ce qui se passerait; et il avait été à peu près décidé que je viendrais chez lui à la fin de l'été de 1902. — Sambor a pris mes anneaux, est parti pour Radomysl bientôt après, et y est mort.....

Je suis à peu près sûr, du reste, que l'expérience n'aurait pas réussi.

Je vais aborder maintenant deux séances particulièrement réussies que j'ai eues avec le même médium aux dates du 7 et du 13 mai 1902. — Elles ont fait partie de la même série spéciale que celles précédemment décrites dans le présent chapitre; mais, vu l'abondance d'autres phénomènes, nous ne nous sommes pas particulièrement attaché au cours de ces deux séances, aux expériences « de chaises », tout en y revenant de temps en temps.

Les personnes qui y ont pris part me sont très bien connues; la bonne foi de toutes et la compétence spéciale d'une ou de deux ne font pas de doute. Pour ce qui est de leur position sociale, elles occupent toutes différents emplois dans l'administration.

1. Au cours de l'année 1900 j'ai envoyé à Londres, pour être soumis à l'examen d'une personne que je croyais être particulièrement compétente (c'était un négociant en cuirs), le fameux anneau à nœud dont il a été longuement question dans le N° 6 des *Annales* de 1899. S'il a été établi à cette occasion, une fois de plus, que la fabrication d'anneaux de cuir exactement semblables était chose facile, rien de décisif n'a pu être constaté quant à la nature du mien.



M. de Poggenpohl, en outre, est bien connu dans le monde des alpinistes [1].

Séance du 7 mai 1902.

(*Rébus*, 1902, N° 26.)

Étaient présents : MM. D. Schilkine, N. de Poggenpohl, A. Evreinow, prince Argoutinsky-Dolgoroukow, A. Bournaschow, I. Loris-Melikow, Mme et M. Petrovo-Solovovo [2]. La séance avait lieu chez M. Petrovo-Solovovo, dans une petite chambre (dimensions: 6 archines 2 verchoks × 7 archines 4 verchoks [environ $4^m,35$ et $5^m,15$]) à deux fenêtres (au troisième) et deux portes dont l'une donnant dans le salon, l'autre dans l'antichambre. Lorsque cette chambre eut été préparée en vue de la séance, il n'y resta absolument aucun meuble, excepté deux petites tables et une grande avec des chaises autour de celle-ci; une armoire remplie de livres de haut en bas et munie de rayons, et un piano placé dans un des coins de la chambre. Après une des parties les plus réussies de la séance un des assistants jeta un coup d'œil derrière ce piano « par acquit de conscience », mais il n'y avait là certainement personne.

Les assistants s'asseyaient autour de la table en formant une chaîne « médianimique », dont le médium faisait partie tout le temps (il s'asseyait le dos tourné au piano mentionné plus haut, à une distance d'à peu près un archine [71 centimètres] de ce dernier). Etaient assis à côté du médium, durant toute la séance, le tenant par les mains et contrôlant ses

1. Dans ce qui suit je me suis attaché à rendre la traduction exacte quant au texte; pour ce qui est des notes j'ai tenu à reproduire toutes celles qui font partie des procès-verbaux signés par tous les assistants; quant à celles qui me sont personnelles, j'en ai usé à ma guise. (Ces dernières sont signées de mes initiales.) J'ai rétabli dans le procès-verbal de la première séance deux passages qui figurent dans le manuscrit original, mais (par inadvertance sans doute) manquent dans le texte imprimé.

2. Parmi ces personnes MM. Schilkine, Evreinow, le prince Argoutinsky avaient assisté à des séances précédentes de la même série et M. Schilkine, de même que MM. Bournaschow et Loris-Melikow, à quelques-une des séances spéciales de 1900. M. P.-S.

pieds : M. Petrovo-Solovovo à sa droite; M. de Poggenpohl, à sa gauche. Un ruban de toile avait été passé à travers les deux manches de la redingote du médium dont le bout droit avait été également passé à travers la manche gauche de M. Petrovo-Solovovo et était tenu dans la main de son voisin, M. A. Bournaschow, tandis que le bout gauche était attaché ou enroulé autour du poignet de la main droite de M. de Poggenpohl. Lors de la dernière partie de la séance, ce bout avait été passé à travers sa manche droite, comme chez M. Petrovo-Solovovo. Cela se faisait pour le cas où une chaise « passerait » *médianimiquement* « à travers » le bras de Sambor. Les portes de la chambre où la séance avait lieu étaient fermées à clef à l'intérieur. On éteignait la lumière durant la séance, mais cependant pas avant que la chaine n'eût déjà été formée. De même, lors des intervalles, on ne rompait pas la chaîne ni ne se levait avant que la lumière n'eût été allumée, en vue de quoi un seul des assistants sortait de la chaîne (une fois M. D. Schilkine, M. A. Bournaschow les autres fois). L'obscurité était presque complète : un peu de lumière s'infiltrait toutefois à travers les rideaux des fenêtres, de sorte que les personnes qui étaient assises faisant face aux fenêtres pouvaient distinguer les contours des objets sur leur fond relativement clair. Durant la plus grande partie de la séance on remontait et on faisait jouer une petite boîte à musique (M. A. Bournaschow en avait la charge et, pour le faire, retirait quelquefois, pour peu de temps, ses mains de la chaîne). D'autres fois les assistants chantaient ; durant les phénomènes les plus intenses la force mystérieuse demandait aux assistants, par des coups de convention, de causer; mais, en général, la séance du 7 mai était remarquablement calme si on la compare aux séances habituelles de M. Sambor, durant lesquelles on chante ou une boîte à musique joue presque sans discontinuer.

La séance consista en plusieurs parties avec intervalles plus ou moins prolongés et dura de 9 heures du soir à 2 heures et demie de la nuit (y compris le souper). Entre autres choses on observa ce qui suit :

1° Une pomme de cèdre, une vieille monnaie en cuivre qui

se trouva être une monnaie persane de 1723, et un portrait photographique d'amateur d'une jeune femme en deuil, inconnue de tous les assistants apparurent à différents moments, venant on ne sait d'où ni de quelle façon, sur la table autour de laquelle [les personnes présentes] s'asseyaient. Tous ces objets, autant que Mme et M. Petrovo-Solovovo le savent, ne se trouvaient pas dans leur appartement jusque-là;

2° Divers objets qui étaient dans la chambre furent transportés sur la table par la force mystérieuse; ainsi: un thermomètre suspendu au mur derrière le piano à une distance d'à peu près deux ou trois archines [1m,42 à 2m,13] du médium; une grande lanterne placée sur le piano et se trouvant à un archine ou un archine et demi [71 centimètres, 1m6] derrière le médium; plusieurs tas de cahiers de notes qui se trouvaient sur ce même piano; un portrait encadré; la bobèche, la bougie et les différentes parties d'un chandelier appartenant au piano et dévissées par la force mystérieuse... On jugeait des transports [d'objets] dans l'obscurité d'après le bruit de la chute des objets sur la table; et lorsqu'on faisait la lumière pendant les entr'actes (sans rompre la chaîne avant que la chambre n'eût été éclairée), on se rendait compte de ce qui avait été transporté;

3° A plusieurs reprises, une sonnette en bronze placée sur la table fut soulevée dans l'air par la force mystérieuse, et tinta bruyamment. A la demande des assistants, elle fut une fois transportée sur le piano (contre lequel elle frappa avec bruit) et, de là, de nouveau sur la table. On se rendait compte de ses mouvements d'après son tintement et d'après ses coups contre le piano et la table;

4° On avait placé derrière le médium des chaises cannées (en bois recourbé) et inoccupées. Une d'elles fut, à plusieurs reprises, soulevée par la force mystérieuse et placée avec bruit sur la table, au milieu des assistants, et sans accrocher aucun d'eux. Sur la table, cette chaise bougeait, tombait et se soulevait à plusieurs reprises; elle se souleva dans l'air de ses quatre pieds, ce qui fut observé sur le fond clair des fenêtres par MM. de Poggenpohl et Evreinow;

5° Une de ces mêmes chaises se trouva suspendue par le

dossier sur les mains jointes du médium et de M. de Poggenpohl. Avant le commencement de la partie de la séance durant laquelle ce phénomène eut lieu, le ruban de toile, passé à travers les manches du médium, avait été, à plusieurs reprises, fortement enroulé autour du poignet de M. de Poggenpohl (comme cela a été dit plus haut) et il resta dans la même position après le phénomène — ce dont les personnes présentes s'assurèrent lorsque la lumière eut été allumée;

6° A la demande des assistants la force mystérieuse arrêta, à plusieurs reprises, le jeu de la boîte à musique placée sur la table autour de laquelle on était assis; après quoi la boîte jouait de nouveau;

7° Plusieurs feuilles de papier blanc, remplacées ensuite par une seule, marquée, et un crayon avaient été placées sur la table. La force mystérieuse y touchait, froissait le papier, le jeta sur les genoux de M. Schilkine (à sa demande) et par terre et écrivait dessus avec le crayon. Tout le monde entendait distinctement le crayon courir sur le papier en pressant fortement dessus, mettre avec bruit un point à la fin de ce qui avait été écrit; après quoi, le crayon était jeté sur la table. Cette écriture se produisit beaucoup de fois. La première fois, deux mots : « Amasis, Sambor » furent écrits sur le revers de la photographie apparue on ne sait d'où, dont il a été question plus haut. Cette fois aussi, on entendit le bruit de l'écriture. Les autres fois, le même nom (?) fut écrit de nouveau, et, lorsque l'on eut décidé, durant le souper, de se rassembler de nouveau le mardi suivant, il fut écrit — autant qu'on pouvait le comprendre — qu'une matérialisation complète aurait lieu mardi. L'écriture était très nette et claire ; mais les mots étaient souvent écrits l'un sur l'autre et s'enchevêtraient;

8° MM. de Poggenpohl et Petrovo-Solovovo et les personnes assises à côté du premier : M. A. Evreinow d'abord, M. I. Loris-Melikow ensuite, — et à côté du second — M. A. Bournaschow, ressentirent, à plusieurs reprises, au courant de la séance, les attouchements d'une main mystérieuse qui les tirait par les vêtements, leur touchait les mains et toucha le visage de MM. Petrovo-Solovovo et Bournaschow, à la de-

mande de ces derniers. Les personnes en question affirment positivement que ce quelque chose qui les touchait faisait l'impression tout à fait nette d'une main humaine, absolument vivante et assez chaude;

9° Une fois, la force mystérieuse défit le nœud du ruban de toile au poignet de M. de Poggenpohl; une autre fois, elle attacha un nœud (mais non un nœud de trois dimensions) sur un cordon dont les bouts avaient été fixés avec des cachets à une carte de visite, en vue d'y obtenir peut-être un nœud à la Zœllner. Cette carte fut arrachée avec force de la main droite de M. Petrovo-Solovovo et de la main gauche de M. A. Bournaschow, et ce dernier ressentit très clairement le contact de doigts. Les assistants demandèrent qu'un nœud fût attaché sur ce cordon, et il fut dit, par coups frappés sur la table, que cela serait fait, et, plus tard, que cela était déjà fait; mais lorsque, cette partie de la séance terminée, la chambre eut été éclairée, on se rappela que le caractère du nœud qu'on désirait obtenir n'avait pas été mentionné dans la demande adressée à la force mystérieuse.

Le portefeuilles de M. Petrovo-Solovovo fut, sans qu'il s'en fût aperçu, retiré de la poche droite intérieure de sa redingote et se trouva ensuite sur la table;

10° A deux reprises la force mystérieuse tira des sons du piano. La première fois, cela eut lieu alors que le couvercle du clavier était ouvert. La seconde fois, les sons se firent entendre après que le couvercle du clavier du piano eut été fermé à clef durant un des entr'actes, la clef restant sur la table au milieu des assistants. D'abord la force mystérieuse commença à jouer une mélodie quelconque sur les notes hautes et prit deux ou trois fois des trilles; ensuite des accords sur les notes basses se firent entendre simultanément avec cette mélodie et, alors que le piano jouait, la boîte à musique placée sur la table se mit à jouer aussi. Tout le phénomène dura pendant quelques minutes. Lorsque cette partie de la séance fut terminée, les assistants s'assurèrent que le clavier était toujours fermé à clef, laquelle était toujours sur la table. Sur le couvercle supérieur du piano (donnant directement accès aux cordes) il se trouvait beaucoup d'objets

divers et il n'aurait pu être ouvert sans que ces objets tombassent à terre;

11° Durant tous les phénomènes qui ont été décrits, le médium était apparemment plongé dans une trance profonde et était très tranquille comparativement à la plupart de ses séances; les phénomènes n'étaient accompagnés d'aucun « remue-ménage ». Ses mains et ses pieds, comme cela a été dit plus haut, étaient tout le temps contrôlés par ses voisins. Une partie du temps sa tête était couchée sur l'épaule de M. Petrovo-Solovovo, ou se trouvait en contact avec lui d'une autre façon, entre autres lors de l'écriture et des mouvements d'objets sur la table. MM. de Poggenpohl, Loris-Melikow et en partie Schilkine, grâce à la position de leurs places dans la chaîne vis-à-vis des fenêtres, pouvaient voir les contours de certains objets sur la table et en observer directement les mouvements. MM. de Poggenpohl et Loris-Melikow virent à plusieurs reprises quelque chose de long, de noir et de mince se détacher du médium pendant les phénomènes et se tendre vers les objets;

12° Pendant un des entr'actes, avant que le médium eut quitté la chambre et après une des parties les plus réussies de la séance, les assistants lui demandèrent de se laisser fouiller. M. Sambor fut déshabillé presque totalement et ses vêtements examinés de la plus minutieuse façon. Cet examen eut pour résultat de convaincre les assistants que le médium n'avait à sa disposition aucun instrument, surtout un instrument dont les dimensions lui auraient permis de soulever dans l'air des chaises entières et de transporter des objets tels qu'une assez grande lanterne et des cahiers de notes. En outre, on fit spécialement attention aux chaussures du médium : elles étaient à boutons, de sorte qu'il eût positivement été impossible de les enlever, puis de les remettre pendant la séance sans que cela fût remarqué [1]. On n'observa également aucun arrangement particulier des semelles.

1. Décidément tout semblait concourir à rendre cette séance particulièrement convaincante, car en général, et surtout les premières années, Sambor portait des chaussures d'une autre espèce et pouvant s'enlever plus facilement. M. P.-S.

Le procès-verbal relève ensuite que Sambor ne pouvait d'aucune façon s'attendre à être fouillé, car cela ne se pratiquait pas d'habitude. Ce procès-verbal est signé de toutes les personnes présentes, dont trois ont ajouté, en plus, des détails supplémentaires.

M. de Poggenpohl dit être « pleinement persuadé » avoir tout le temps contrôlé la main gauche et le pied gauche du médium, « avec lesquels ce dernier ne pouvait décidément pas produire les phénomènes décrits dans ce procès-verbal ». Pour ce qui est de la chaise, elle s'est enfilée sur son bras, dit-il, sans que sa main et celle du médium eussent été séparées et cela s'est passé dans un calme parfait.

M. Loris-Melikow, le plus sceptique de la compagnie, relève diverses circonstances qui lui paraissent évidemment suspectes, quoiqu'il ne le dise pas en toutes lettres. La feuille de papier projetée sur les genoux de M. Schilkine (§ 7 du procès-verbal) l'a été, dit-il, parce que la chaise (transportée sur la table) sur laquelle la feuille se trouvait a été soulevée du côté du médium. Divers sons, tant sur la table que près du piano, lui font apparemment croire que lorsque le piano a joué, c'est qu'il avait été ouvert à l'aide de la clef qui se trouvait sur la table. Cela est possible en effet (voir plus loin le compte rendu de la séance suivante); mais il peut ne pas s'en suivre nécessairement que ce soit le médium qui ait ouvert le piano. Des doigts, dit toujours M. L.-M... ont tâché de détacher le bout du ruban de toile que M. L. M... avait, à un moment donné, attaché à son poignet gauche; puis le ruban a été fortement tiré dans la direction du médium. Enfin, parmi les attouchements ressentis par M. L.-M..., il y en avait de produits avec un objet métallique[1]. On le voit, tout cela n'est pas bien concluant.

Enfin, j'ai cru devoir ajouter quelques mots au procès-verbal pour certifier que, de mon côté du moins, le contrôle avait été parfait; que j'avais tenu la main du médium sur son genou ou sur le mien dans le sens strict du mot; que je n'avais cessé de contrôler son pied droit (sauf peut-être la

1. J'ai aussi éprouvé des contacts ayant ce caractère.
M. P.-S.



toute première partie de la séance où l'apparition de la pomme de cèdre fut le seul phénomène); enfin, que nombre de fois, alors que le crayon écrivait sur la table, que la sonnette volait dans l'air, que la boîte à musique jouait et s'arrêtait sur commande, qu'une chaise était placée sur la table, la tête du médium s'appuyait contre la mienne.

Contrairement à ce qui se passait avec lui d'habitude, il s'était tenu si tranquille, à cette séance si remarquable, que je croyais pouvoir certifier que sa chaise n'avait bougé d'une manière appréciable ni en avant ni en arrière ni de côté.

Séance du 13 mai 1902.

(*Rébus*, 1902, N° 27.)

La séance eut lieu dans la même chambre, les assistants étant les mêmes (la comtesse M. M.-P. était, en outre, présente aux deux dernières parties de la séance). Comme on avait découvert que le verrou d'en haut et celui d'en bas de l'une des moitiés de la porte (à deux battants) qui donne dans le salon se fermaient mal[1], cette porte avait été réparée. L'autre porte donnant dans l'antichambre était restée non seulement fermée à clé, mais scellée durant toute la séance. Avant le commencement de la dernière partie [de la séance], des cachets furent également apposés sur la porte donnant dans le salon; elle était du reste constamment fermée à clé.

Le médium était contrôlé par les personnes suivantes : d'abord M. de Poggenpohl (à sa gauche) et moi-même (à sa droite), ensuite MM. D. Schilkine et de Poggenpohl[2], puis MM. Schilkine et Bournaschow, finalement M. N. de Poggenpohl et moi-même de nouveau. M. Sambor occupait la même place qu'à la séance du 7 mai, mais lors de la dernière partie de la séance il s'assit le dos tourné à la porte donnant dans le salon et le rideau fut baissé derrière lui. On faisait chaque fois passer à travers les manches de la redingote de Sambor

1. Je certifie que cette circonstance ne peut en aucune façon enlever de leur valeur aux phénomènes observés à la séance précédente.
M. P.-S.

2. C'est dans ces conditions qu'eurent lieu presque tous les phénomènes.
M. P.-S.

et de ses voisins, pour le cas où des chaises « s'enfileraient » [sur leurs bras], un ruban de toile dont les bouts étaient tenus par d'autres personnes.

Etant voisin du médium je contrôlais tout le temps son pied droit de mon pied gauche; quant à sa main, je la tenais (au sens littéral du mot) sur son genou. En outre M. Sambor appuyait à plusieurs reprises sa tête contre la mienne ou contre mon épaule, et c'est dans ces conditions que je ressentis le contact des doigts d'une main qui me tirèrent les cheveux durant la dernière partie de la séance et qu'au commencement une sonnette placée sur la table, au milieu du cercle, tintait dans l'air et que le crayon écrivait.

La séance du 13 mai, tout en étant moins riche en phénomènes que la précédente, était tout de même très intéressante. Les « apports » — cas d'apparition dans la chambre où avait lieu la séance d'objets qui, autant qu'on pouvait en juger, ne se trouvaient précédemment ni dans cette chambre ni dans notre logement — en furent un des traits caractéristiques. On peut ranger dans la première catégorie l'apparition à différents moments sur la table, au milieu du cercle, d'un petit verre en argent et d'une tasse en porcelaine dont la place est généralement au salon; dans la seconde, celle d'une monnaie persane en cuivre, semblable à celle qui était « apparue » à la séance du 7 mai et d'une monnaie du Hanovre de 1837 [1].

Tout ce qu'on peut dire de ces apports, c'est que ni au moment même de leur apparition ni avant on ne remarqua rien de suspect dans la conduite du médium; mais si on prend en considération le fait que Sambor ne fut pas fouillé à la séance du 13 mai et qu'en outre dans les intervalles des différentes parties de la séance les assistants passaient dans ce même salon où le verre et la tasse mentionnés plus haut se trouvent en général, il est évident que par eux-mêmes ces apports sont absolument dépourvus de tout caractère probant et n'acquièrent quelque importance que rattachés à d'autres faits plus difficilement explicables [2].

1. Et d'un petit œuf de Pâques peint, à ruban. M. P.-S.

2. Ces mêmes observations s'appliquent à la séance du 7 mai, Sambor n'ayant été fouillé qu'après les apports d'objets.



Au nombre de ces faits sont :

1° Le tintement à plusieurs reprises, dans l'air, de la sonnette.

2° L' « écriture directe » sur la couverture d'un cahier de notes placé sur la table et *sur la surface* d'une enveloppe cachetée apportée par l'un des assistants. Les phrases écrites dans le premier cas se rapportaient, à ce qu'il paraît, à la façon de conduire la séance ; mais là, plus encore qu'à la séance du 7 mai, les lignes s'enchevêtraient l'une dans l'autre, de telle façon qu'il était impossible de déchiffrer ce qui avait été écrit.

Dans le second cas, le prénom de la personne qui avait apporté l'enveloppe fut écrit trois fois et son profil [très ressemblant. — M. P.-S.] dessiné.

Des expériences d'écriture dans une bouteille en verre cachetée et dans un coffret en fer fermé à clef ne réussirent point. Les deux objets furent jetés par terre et la bouteille se brisa.

3° Des cahiers de notes placés sur le couvercle supérieur du piano et assez loin du médium pour qu'il fût impossible à ce dernier de les atteindre à l'aide des dents étaient transportés sur la table au milieu de la chaîne. Une balalaïka [espèce de guitare] d'enfant posée sur le couvercle inférieur du piano fut également transportée sur la table et joua, c'est-à-dire la manivelle fixée dessus tourna. Il me semble que lors de ce phénomène la tête du médium s'appuyait également sur mon épaule, mais je ne puis m'en porter garant.

4° Des attouchements d'une main furent ressentis plusieurs fois — par moi-même entre autres.

Durant la dernière partie de la séance, la seule où la lumière était assez forte pour qu'on pût distinguer la surface de la table et les silhouettes des assistants (le reste du temps, l'obscurité était presque complète), alors que j'étais assis à la droite de Sambor j'éprouvai des contacts de caractère différent à travers le rideau qui était suspendu derrière lui et le recouvrait de temps en temps. Plusieurs des assistants ont déclaré avoir vu le médium me pousser avec la tête. Tout en n'en doutant pas, je dois cependant indiquer que j'ai ressenti

en même temps des attouchements ayant le caractère d'une main humaine, entre autres alors justement que Sambor s'appuyait avec la tête contre mon épaule.

5° La veille de la séance, j'avais reçu en cadeau une chaîne de montre. Un anneau est fixé à l'un des bouts de cette chaîne et un petit œuf se trouve sur cet anneau. Sambor voyait cette chaîne pour la première fois; en outre, je l'avais mise de telle façon que les deux bouts en étaient cachés dans les deux poches du gilet. Il est donc très probable qu'avant l'incident qui va être décrit Sambor n'avait même pas vu le petit œuf en question.

Pendant une des parties de la séance, on entendit dans l'obscurité le bruit de la chute d'un petit objet. Lorsqu'on eut fait la lumière il se trouva que cet objet était précisément le petit œuf. Il faut ajouter qu'il est mis sur l'anneau de telle façon qu'il est difficile de l'enlever d'une main, même à la lumière; cependant dans le cas présent cela avait été fait (apparemment) dans l'obscurité et d'une manière tout à fait inaperçue[1].

Il n'y eut pas de chaise suspendue au bras [du médium] à la séance du 13 mai, pas plus que le piano ne joua; cependant, d'après certains indices on avait tenté d'en approcher et des tentatives furent apparemment faites pour jeter à terre les objets qui se trouvaient sur le couvercle d'en haut, mais ce fut sans succès. Le piano avait été fermé à clef dès le commencement et la clef mise dans un coffre-fort qui se trouvait dans une autre chambre.

Il faut encore noter l'apparition sur la table, au milieu de la chaîne, d'une petite boîte en métal qui se trouvait jusque-là sur une tablette fixée au mur à une distance assez grande du médium pour qu'il lui fût absolument impossible de l'atteindre de l'endroit où il se tenait assis. Il reste à ajouter

1. J'avais cependant éprouvé, avant cet incident, des contacts assez prolongés à la poitrine, contacts d'un caractère indéfini; mais je ne les interprétai pas alors comme une tentative de faire quelque chose avec la chaîne. Je dois ajouter que cette chaîne n'avait pas été passée à travers une des ouvertures du gilet, de sorte qu'en général elle aurait pu, être enlevée, puis remise sans que je l'eusse remarqué.

M. P. S.



que la position de la boîte avant la séance n'avait pas été remarquée; c'est pourquoi ce qui a été dit plus haut sur les apports peut s'appliquer à ce cas. On constata, le lendemain matin, que les pièces de monnaie qui se trouvaient dans la boîte étaient répandues par terre; une d'elles était sur le rebord de la cheminée et une autre sur le piano, à une distance de plusieurs archines l'une de l'autre.

L'attitude du médium à la séance du 13 mai avait été en général très calme...

M. Petrovo-Solovovo.

Mai.

Approuvé : W. Argoutinsky, A. Evreinow, N. de Poggenpohl, D. Schilkine, Bournaschow, B. Petrovo-Solovovo, I. Loris-Melikow.

[Des deux observations qui lui étaient personnelles ajoutées par M. Loris-Melikow à ce compte-rendu je n'en retiens qu'une qu'il reconnaît du reste lui-même pouvoir manquer d'importance — à savoir : lorsque le ruban de toile eut été passé à travers les manches de la redingote de Sambor et avant que j'eusse eu le temps de le passer à travers ma manche gauche, Sambor en retira un bout d'à peu près un mètre de long de sa manche droite et le fourra dans sa poche][1].

Telles ont été ces deux séances qui nous ont laissé à tous, la première surtout, une impression ineffaçable. Le fait est que le compte-rendu qui en a été fait (par M. Schilkine en majeure partie), quelque excellent qu'il soit, n'en donne pas une impression suffisante. Les phénomènes étaient du reste si abondants qu'il eût été bien difficile de les décrire tous. A un certain moment on avait bien l'impression qu'en continuant encore on pourrait obtenir des résultats véritablement fantastiques. Mais il était déjà très tard et nous mîmes fin à la séance peut-être prématurément.

Si nous avions su que c'était l'avant-dernière!...

A propos des attouchements de mains, dont quelques-uns

1. Je doute que Sambor l'ait fait chaque fois. M. P.-S.



très nets et ayant indubitablement un caractère *humain*, que j'ai ressentis à maintes reprises aux deux séances en question, je puis faire une remarque curieuse et instructive qui montrera à quel point il faut se garder, dans ce domaine, de conclusions négatives prématurées — et même de celles qui n'en ont pas l'air. Ainsi avant la date du 7 mai 1902 j'avais déjà assisté à plus de 100 séances avec Sambor, et à une seulement[1] il m'avait été donné de ressentir des contacts venant, à n'en pas douter, d'une main « matérialisée » ou prétendue telle. C'était à cette merveilleuse séance chez M. Borton (B-n) que j'ai décrite en quelques mots dans le N° 6 des *Annales* de 1899. Malheureusement cette séance-là se trouvait être comme exprès à peu près la seule où on pouvait *raisonnablement* supposer la présence d'un *compère* en dehors du « cercle » — quoique je sois loin d'en être sûr. Coïncidence fâcheuse! me suis-je dit quelquefois. Cette séance chez M. Borton avait eu lieu au commencement de 1899. Il m'a fallu attendre près de trois ans — et passer par près de 60 séances — pour éprouver une sensation analogue — et dans des conditions bien meilleures, puisque toute idée de compèrage devait être cette fois considérée comme rigoureusement exclue.

Ce petit fait est instructif.

Pour en revenir au procès-verbal de la séance du 7 mai — quelque consciencieux et quelque long qu'il soit — je doute fort qu'il entraîne la conviction des lecteurs sceptiques. Et ce sera justice. Il faut avoir assisté soi-même à des faits pareils pour y croire. Et encore !...

C'est ainsi qu'on peut nous demander — et avec un semblant de raison — sur quoi nous nous basons pour croire que

1. A deux au plus (voir *Annales* 1899, n° 6. p. 333, lignes 31-32) ; et encore quoique le contact que je ressentis alors semblât bien produit par des doigts d'une main, il avait un caractère bien fugace ; en plus, je n'étais pas assez sûr de l'autre voisin du médium. Je n'ai jamais vu (au moins nettement vu) de mains « matérialisées » avec Sambor. D'autres ont été plus heureux. M. « Mstislavsky » (pseudonyme d'un officier que je connais) dit avoir vu, à une séance de Sambor, quelque chose qui ressemblait à un bras d'enfant, mince et de couleur brune, se terminant par un poing, sortir du côté gauche du médium et frapper par deux fois sur la main gauche du contrôleur de gauche (qui vit également ce « quelque chose ») jointe à celle de M. « Mstislavsky » (*Rébus*, 1901. n° 49, p. 440.)

les mains de Sambor n'étaient pour rien dans les phénomènes ?

C'est, à mon avis, la seule objection *raisonnable* qu'on puisse nous faire. Car je me refuse à discuter sérieusement l'hypothèse d'une action des pieds [1] ou de la tête de Sambor. Ses mains seules pouvaient être en cause.

Ma réponse sera d'abord d'un ordre général. Et ce sera celle-ci : j'ai été voisin de Sambor un nombre incalculable de fois. Un très grand nombre de mes amis et connaissances l'ont également tenu. Que les séances fussent bonnes ou mauvaises, le contrôle des mains n'a presque jamais varié : il était toujours bon, le plus souvent parfait. Jamais, au grand jamais, je n'ai remarqué quoi que ce fût qui ressemblât à une tentative de substitution d'une main à l'autre. Jamais, je crois, je n'ai entendu un récit de première main tendant à faire croire que pareilles tentatives eussent été remarquées (quant aux témoignages de deuxième ou de troisième main, on me permettra de ne pas m'y arrêter). Quelquefois le médium se débattait, tâchait d'arracher sa main de celle du contrôleur — mais c'était tout.

Et notez que Sambor n'est pas le seul médium avec qui j'ai expérimenté. Il m'est arrivé, à moi aussi, de contrôler Eusapia : eh bien ? j'ai vu de suite à quel point ce contrôle-là était différent de celui auquel Sambor m'avait habitué !

Sambor aurait-il vraiment pu nous faire tenir, à M. de Poggenpohl et à moi (ou à M. de Poggenpohl et M. Schilkine évidemment) une seule de ses mains, alors que le *ruban de toile* aurait — dans certains cas du moins — rendu impossibles les mouvements tant soit peu accentués de son autre bras sans éveiller l'attention d'un de nous ? alors que j'ai moi-même, au cours de la séance du 13 mai, vérifié plusieurs fois à l'aide d'une de mes mains la position des mains jointes de M. de Poggenpohl et de Sambor (je l'ai fait, entre autres, alors que je contrôlais le médium de l'autre côté) ? alors qu'à plusieurs reprises, les phénomènes commençaient immédiatement après que la lumière avait été éteinte ? alors que pas une

1. Non pas que je croie maintenant le contrôle des pieds par les pieds (chaussés) bien efficace en général, à moins qu'une attention particulière n'y soit consacrée par les voisins du médium.

fois durant ces longues heures la main de M. de Poggenpohl ne s'était rencontrée avec la mienne, ce qui aurait été bien difficile à éviter à la longue si nous avions tenu tout le temps la même main?

Et pourtant je suis prêt à reconnaître que pour des expériences de ce genre il serait désirable de procéder de telle sorte que l'authenticité des phénomènes ne dépendît pas de la conviction seule de deux personnes qu'elles n'ont pas tenu la même main du médium. Plus les résultats obtenus sont frappants, plus nous sommes en droit d'exiger pour les expériences un contrôle particulièrement rigoureux, sans pour cela faire violence aux conditions que semble exiger la production des phénomènes.

Si la déplorable mort de Sambor n'avait mis fin à tous projets de ce genre, j'aurais peut-être proposé d'adopter pour la prochaine série de séances un des moyens de contrôle suivants, sur lesquels je serais heureux de connaître l'avis des personnes compétentes en ces matières :

1° Pour le cas où la lumière — du moins une lumière *digne de ce nom* — serait absolument défavorable à la production des phénomènes[1], ne pourrait-on pas mettre la vérification de la position des mains du médium à la portée de tous les assistants, en fixant à ses manches des bandes de carton ou de toile enduites d'une matière lumineuse quelconque ?

On pourrait appliquer ces mêmes bandes lumineuses aux jambes du médium [2].

2° Afin d'être toujours à même de distinguer la main droite du médium de sa main gauche ne pourrait-on pas, par exemple, mettre un gant à l'une d'elles?

1. C'est décidément mon expérience avec Sambor, quoique d'autres observateurs paraissent avoir été plus heureux. Même quand quelque chose se produisait à ses séances à une certaine lumière (ce qui était très rare), cette lumière était presque toujours notoirement insuffisante pour bien observer. (Je le répète, ce n'est là que *mon* expérience.) En fin de compte j'avais fini par renoncer à avoir avec lui des *light séances*.

2. C'est ce que nous avons fait. l'hiver dernier, pour un médium polonais, Jan Guzik (Janek), venu à Saint-Pétersbourg. L'apposition de ces bandes lumineuses à ses jambes a été suffisante pour mettre fin à des « matérialisations » d'un caractère particulier et très rudimentaire qui se produisaient à ses séances...

3° Enfin, ne serait-il pas possible, sans nuire aux phénomènes, de remplacer les deux contrôleurs du médium par un seul, lui tenant lui-même les deux mains, les autres assistants formant la « chaîne » entre eux?...

On pourra m'objecter : « Mais pourquoi n'avez-vous pas essayé de tout cela vous-même au cours de vos cent et quelques séances? »

Je répondrai à cela tout d'abord que j'étais loin d'avoir la direction de toutes ces séances. La plupart d'elles ont dû avoir lieu dans le cercle du général B... convaincu lui-même de la réalité des phénomènes médianimiques, ainsi que beaucoup des personnes qui prenaient part aux expériences. Le désir de ne pas paraître importun, de ne pas froisser telle ou telle des personnes présentes en semblant mettre en doute l'efficacité de son contrôle, etc., ont pu me gêner quelquefois. D'autres fois c'était le médium lui-même que je ne voulais pas froisser [1]. Je ne veux pas affirmer que je n'aurais pas dû montrer parfois plus de sans-gêne, au contraire! mais je demande qu'on considère les raisons énumérées plus haut comme des circonstances atténuantes.

Je me sentais les coudées beaucoup plus franches dans le cercle que je formai en février 1900, avec le concours de M. Schilkine. En communion d'idées presque parfaite avec lui sur tous les points, je pouvais, plus à mon aise, modeler les expériences. Et, cette année, c'était mieux encore. Et cela aurait marché de mieux en mieux sans la mort de Sambor...

Mais il y avait encore une autre raison. On peut recourir à des moyens de contrôle nouveaux quand on a quelque chose à contrôler — or, ce quelque chose manquait très souvent tout à fait. A quoi nous aurait servi de prendre avec Sambor

1. N'empêche que celles de ces séances qui ont eu lieu chez le général B... m'ont laissé le meilleur souvenir, même lorsque rien ne s'y passait. L'accueil plein de cordialité du maître de la maison, l'intérêt de sa conversation, sa constante bonne humeur, l'animation pleine d'entrain qui ne manquait jamais de régner pendant le souper qui suivait la séance, contribuaient singulièrement à l'attrait de ces soirées. J'ignore si ces lignes tomberont jamais sous les yeux du général B...; mais qui me laisse, en tout cas, lui dire toute la reconnaissance que je lui porte et toute la respectueuse amitié que je ressens pour lui.

des précautions spéciales, alors que, très fréquemment, il ne se produisait absolument rien — après quatre ou cinq heures d'attente — même dans les conditions ordinaires ?

En évaluant à 105 le nombre de mes séances avec Sambor il y en a eu pour sûr 50 ou 55 d'*absolument* nulles, soit la moitié ; mettons 50, quoiqu'il y en eût eu plus.

Sur les 55 autres, il y en a eu bien 25 ou 30 où il s'est passé très peu de choses. Sur les 30 ou 25 qui restent, il y a plusieurs séances réussies consacrées aux chaises où très souvent rien d'autre ne se passait, et quelques-unes qui ont eu lieu dans les locaux du Cercle spiritique de Saint-Pétersbourg, où j'avais les coudées moins franches, certes, que chez le général B... On voit qu'il ne reste pas grand'chose... Et, pourtant, je suis loin d'être complètement innocent en la matière ; je n'ai pas profité de toutes les occasions ! *Meâ culpâ*. Oui, sans doute...

Ces séances, totalement ou presque totalement nulles, venaient quelquefois par séries, et alors l'effet était véritablement décourageant. Si c'est là un bon médium, que doivent donc être les mauvais? me suis-je quelquefois demandé. La plupart des séances du cercle du général B... étaient de ce genre-là, à tel point que j'en étais venu à regarder l'excellent souper qui clôturait la séance comme la partie la plus agréable, et la plus intéressante de la soirée. Et les *sittings* de Sambor n'étaient pas, je le répète, comme celles de Mrs. Corner, née Cook, qui vous matérialise et vous dématérialise deux « esprits », l'un visible, l'autre seulement parlant, en trois quarts d'heure ou même moins. Avec Sambor, on en avait pour son argent. On se réunissait vers les 8 heures et demie, on commençait à 9, et on finissait à 1 heure et demie, à 2 heures, quelquefois même plus tard.

Comment expliquer cette maigreur relative des résultats ? Elle tenait d'abord, peut-être, au très grand nombre de séances que Sambor donnait durant l'hiver, s'épuisant à y consacrer presque toutes ses nuits. Et cela, chaque hiver, depuis celui de 1897-1898 ! Je crois aussi que je n'ai pas été très heureux au point de vue de la composition de mon cercle habituel, celui du général B... Pour le charme personnel de

quelques-uns de ses membres, pour leur incroyable patience, pour le sérieux de leur attitude, ce « cercle » aurait rendu des points à n'importe quel autre; mais — comme je l'ai déjà dit ailleurs — il devait se trouver dans l'organisme d'un de ses membres ou de la plupart d'entre eux « des éléments insaisissables et impondérables qui exerçaient une influence négative sur les manifestations » (*Annales*, 1899, n° 6, p. 324). Car, je crois qu'avec Sambor, plus encore peut-être qu'avec un autre médium, les résultats dépendaient beaucoup de la composition du cercle.

Au point de vue sceptique, ce résultat négatif d'un très grand nombre des séances de Sambor ne sera pas, je crois, très facile à expliquer.

Qu'une séance nulle puisse rendre quelquefois plus mystérieux encore les pseudo-phénomènes d'un faux médium, je ne le nie certes pas. Mais alors il y en aura une sur quatre, sur trois, sur deux. Il n'y en aura pas neuf sur douze (voir au commencement de cette étude) ou même dix sur dix [1], surtout quand chaque séance dure trois, quatre ou cinq heures.

Mais, me demandera-t-on, la rigueur du contrôle n'était-elle pour rien dans les différences des résultats? A cela je ne répondrai que ceci : à mes deux meilleures séances, celles du 7 et du 13 mai 1902, les conditions de contrôle étaient aussi — à première vue, du moins — particulièrement bonnes. Cela me dispense de continuer.

Je me rappelle, dans un ordre de faits un peu différent, un curieux incident. A une séance chez le général B., en 1900, si j'ai bonne mémoire (le médium étant par exception assis en liberté derrière un rideau), nous avons entendu pendant quelques instants la voix du soi-disant « Friedrich [2] ». Le lecteur sait que je suis très sceptique sur le chapitre de ces

1. Expérience de M. le général P. dans le « cercle » de feu M. Rakoussa-Soustchevsky, un spirite très convaincu, par parenthèse.

2. Voir, sur l'apparition de « Friedrich » à MM. de S-n et Boujinsky, le n° 1 des *Annales* de 1900. La remarque que j'ai ajoutée à mon article, alors que les épreuves en étaient déjà prêtes, à la page 17, est incomplète (je l'ai, du reste, complétée dans une lettre adressée au « Light »); j'aurais dû dire que la disposition des chambres de l'appartement de M. Bou-

« voix directes » (*Annales*, 1899, n° 6, p. 336). Et, cependant, cette fois je fus impressionné par ce que j'entendis. Cette voix forte, brève et saccadée ne me semblait pas du tout rappeler celle du médium. Cela pouvait passer à juste raison pour une assez bonne « performance », surtout en comparaison avec le chuchotement passablement suspect — quelquefois plus que suspect — d' « Olia ».

Eh bien ! c'est la seule et unique fois que j'ai entendu parler « Friedrich »...

Comédie encore que tout cela, m'objectera-t-on. Soit; mais alors il faut bien le dire : Sambor était un comédien consommé [1].

Parlait-on devant lui de La Rothe, à laquelle, paraît-il, on ne tient pas les mains du tout pendant les « apports » (?!) ou d'Eusapia, à qui on les tient mal, — Sambor s'en étonnait et demandait pourquoi les spirites le toléraient.

Et il était certes dans le droit de s'en étonner, lui qui se laissait tenir les mains de la façon la plus satisfaisante.

Éteignait-on un peu trop tôt la bougie au moment de former la chaîne, — non seulement Sambor ne s'opposait pas à ce qu'on la rallumât, mais je crois bien qu'il lui arrivait à lui-même d'appeler là-dessus, le premier, l'attention des assistants.[2]

Lui demandait-on au cours d'une séance particulièrement

jinsky permettait facilement d'introduire un complice du dehors, la clef ayant été laissée sur la porte d'entrée. Cette observation faite, je dois ajouter que rien ne *prouve* que le rôle de l' « esprit » ait été joué à la séance en question par un être humain en chair et en os. — Après un intervalle assez long, « Friedrich » se serait de nouveau « matérialisé » ce printemps. Les détails me manquent encore ; mais, *d'après ce qui m'est revenu à ce sujet au moment où j'écris ces lignes*, si l'un de ces cas d'apparition de « Friedrich » paraît suspect, l'autre peut avoir été remarquable. Je ne puis en dire plus en ce moment.

1. Les incidents suivants me sont personnels; peut-être ne faut-il pas trop les généraliser de crainte de tomber dans l'exagération ; peut-être Sambor n'a-t-il pas donné toujours et partout les mêmes facilités aux observateurs. Je crois cependant que tous ceux qui ont expérimenté avec Sambor un temps suffisamment long seront de mon avis. Pour ce qui est de moi, je lui garde une reconnaissance sincère de son attitude à mon égard comme expérimentateur. Je serais un ingrat si je ne le proclamais hautement.

2. N'empêche qu'il se trouve des gens pour mettre les phénomènes

bonne — celle du 7 mai 1902 — de se laisser fouiller, Sambor se dévêtissait en un clin d'œil de la meilleure grâce du monde.

Je pourrais citer encore des incidents analogues.

Une des originalités de Sambor, c'était la façon dont il parlait des spirites. Il s'en moquait souvent — des fanatiques, du moins — racontant sur leur compte des histoires burlesques. Il n'affichait pas toujours, du reste, un respect exagéré pour ses « esprits » eux-mêmes. Il est juste d'ajouter que les sceptiques à outrance avaient aussi souvent une bonne part de ses quolibets ou même de son indignation. Cette indignation était-elle justifiée ? Je crois qu'elle pouvait l'être *dans certains cas* et l'infaillibilité de certains sceptiques me laisse aussi incrédule que celle de beaucoup de croyants. Et je ne suis pas sûr, en effet, que dans leur attitude à l'égard de Sambor certains de ses adversaires n'aient jamais fait violence aux règles du bon sens — ou même de la bonne foi. (Voir, entre autres, un incident que M. Chlopicki, de Varsovie, décrit dans un article consacré à Sambor dans la *Revue spirite* de 1895, p. 94.)

Fait qui intéressera les personnes pieuses qui mettent au compte de « l'Esprit Malin » les phénomènes médianimiques, Sambor était, autant qu'on pouvait en juger, un homme religieux, sincèrement et sans affectation. Il commençait quelquefois ses séances par une prière, une prière d'un style assez élevé, qui aurait été écrite « directement » à une séance apparemment très remarquable, il y a de cela quelques années. Ai-je besoin d'ajouter que jamais un compte-rendu n'en a été publié [1]? J'oubliais que c'était généralement la règle... D'autres fois, c'étaient les « esprits » eux-mêmes qui invitaient les assistants à prier. Il en a été ainsi, par

de « chaises » sur le compte d'une bougie éteinte avant la formation de la chaîne. A en juger par les récits de Sambor, de bonnes gens mettaient même des incidents analogues à profit pour glisser eux-mêmes un bras à travers le dossier de la chaise avant de prendre la main du médium.

1. A cette même séance, d'après ce que j'ai entendu dire, « Olia » se serait adressée à Mme M. P..., une artiste des théâtres impériaux à Saint-Pétersbourg des plus connues, lui demandant de « sauver son médium » et de l'empêcher de s'épuiser à donner des séances tout le temps comme il le faisait. A rapprocher de cela l'incident suivant, dont M. de S-n,

exemple, lors de l'expérience du « cône » décrite plus haut, et un des assistants a, à plusieurs reprises, récité le *Pater*.

Je ne crois pas qu'il ait, de sa vie, fait de mal à une mouche. Du moins, faisait-il certainement l'impression d'un homme bon et incapable de nuire... Mais je m'aperçois que mon étude tourne à l'apologie — et ce n'est, certes, pas mon intention. Je devrai donc dire quelques mots des défauts de Sambor. On l'accusait quelquefois d'intempérance et de cupidité, et je crois, qu'on n'avait pas toujours tort. Du moins, il ne semble pas qu'il ait toujours mené à Saint-Pétersbourg, quand il y venait — de Volhynie d'abord, de la province de Kiew ensuite, pour y passer l'hiver — une existence d'anachorète. Que celui-là d'entre nous lui jette la première pierre qui... Ensuite, il n'était certainement pas particulièrement intelligent, tout en faisant indubitablement l'effet d'être rusé. Enfin — et c'est le principal pour nous — il a dû lui arriver de donner le « coup de pouce » à ses phénomènes. Certains de

dont il a été question dans les *Annales* de 1900, n° 1, à propos de l'apparition de « Friedrich » a été témoin. Voici la lettre qu'il m'a adressée :

« MON CHER AMI,

« Tu me demandes de te donner un récit détaillé sur l'épisode qui est survenu à notre dernière séance avec Sambor. Cela n'est ni long, ni trop extraordinaire vu que la voix d'« Olia » — comme tu le sais bien — se faisait entendre bien souvent dans les derniers temps. Néanmoins, si cela peut avoir de l'intérêt pour ton article, je ne suis que trop enchanté d'y contribuer pour ma faible part.

Nous étions cinq personnes à la séance dont je veux parler (les noms des assistants, je crois, n'y sont pour rien). Le médium, exténué par la multitude des séances qu'il avait données pendant l'hiver, se trouvait en transe dans le « cabinet » qu'on lui avait arrangé. Deux heures environ s'étaient écoulées sans qu'on eût un résultat qui semblerait digne d'être mentionné quand, soudain, la voix d' « Olia » se fit entendre pour nous dire que, malgré ses efforts, elle n'arrivait pas à se manifester d'aucune façon, parce que, disait-elle, le médium était trop fatigué. Ensuite, sentant son souffle tout près de mon oreille, nous l'entendîmes qui disait : « Dis-lui que s'il continue le genre de vie qu'il mène, il ne « vivra pas longtemps. Dis-le-lui. » Nous avons certainement fait comme elle le désirait, mais il faut avoir connu le caractère de Sambor pour savoir qu'il n'en continuerait pas moins à « séancer » sans relâche.

« Voilà, mon cher ami, tout ce que je puis te dire sur ma dernière entrevue avec Sambor.

« Bien à toi, « W. S.-n.

« Saint-Pétersbourg, 7 juillet 1902. »

ces « coups de pouce » peuvent être mis au compte de l'état de transe dans lequel le médium se trouvait ou était censé se trouver, et étaient souvent d'un caractère assez anodin[1]; d'autres pourraient se réclamer de circonstances fortement atténuantes. Durant ces interminables heures d'attente passées dans l'obscurité, la tentation de varier un peu la monotonie de ce passe-temps peu divertissant a dû être bien forte, chez le pauvre Sambor. Encore quelquefois au cours des deux ou trois derniers hivers du moins, où tant de séances ont été nulles, complètement nulles, ai-je constaté bien peu de ces « coups de pouce » — conscients ou inconscients. Enfin, il y a des incidents que je ne qualifierai plus d'anodins et qu'on ne peut mettre sur le compte de la « transe » qu'avec beaucoup de bonne volonté, — ou même pas du tout. Je renvoie le lecteur au récit de la production d'un nœud dans un anneau de cuir (*Annales*, 1899, n° 6), où le fait que le médium nous donna sur l'origine de l'anneau des renseignements erronés (d'aucuns qualifieront cet adjectif d'euphémisme) constitue une circonstance très suspecte. Puis, il y a ma seconde séance avec Sambor, au printemps de 1894, où différents attouchements, très distincts, semblaient avoir été produits par le pied déchaussé du médium. Mais là, malgré des présomptions très fortes (encore ne reposaient-elles que sur le témoignage d'un seul des assistants, que je crois, il est vrai, bon observateur), la preuve absolue fait-elle peut-être défaut, — comme dans l'histoire de l'anneau, du reste.

Pour celle-là, serait-ce une hypothèse trop charitable que de suggérer que Sambor pouvait bien ignorer lui-même l'origine de l'anneau qui servit à l'expérience, et n'eut que le tort de lui en attribuer une fausse lorsque la question lui eut été posée et qu'il en eut réalisé l'importance, le phénomène lui-

1. Un cas où, une boîte à musique (à manivelle) jouant dans l'obscurité, un des assistants ayant avancé la tête se serait heurté à celle du médium penchée sur la boîte et apparemment tournant la manivelle à l'aide des dents me paraîtrait un des moins anodins.

Je noterai en passant qu'il arrivait souvent à Sambor de prévenir ses voisins (surtout si c'étaient des novices) qu'il ne répondait pas de certains mouvements qu'il pourrait faire une fois en transe et qu'il ne fallait pas en tenir compte.

même étant authentique?... Le Cercle spiritique de Varsovie avait, je crois, remis un anneau en cuir au médium; peut-être Sambor l'avait-il perdu et remplacé par un autre sans penser à mal?... Tout cela est certainement invraisemblable, mais non, je crois, absolument impossible.

Y a-t-il eu d'autres cas aussi mauvais, cas qui ne me seraient plus personnels? La chose est possible, encore que je n'en sois pas sûr; en tout cas, je n'ai pas de renseignements précis là-dessus. De toute façon ces cas, *s'ils existaient*, me paraîtraient bien peu nombreux comparés au nombre immense des séances données par Sambor de 1894 à 1902[1].

Enfin, il y a certains incidents, plutôt certaines particularités, qui peuvent paraître à bon droit quelque peu suspects sans que pour cela il y ait preuve de fraude ; ainsi, la non-réussite après une série de séances de certaines expériences spéciales semblables à d'autres ayant précédemment réussi, mais présentant un côté défectueux quelconque (côté défectueux le plus souvent, il est vrai, par la faute des expérimentateurs eux-mêmes).

Devrais-je en bonne justice mettre certains cas de « matérialisation » dans la même catégorie — je veux parler des apparitions de « Friedrich »? Il est certain que l'hypothèse d'un compèrage ne semble pas pouvoir être exclue dans le cas décrit dans les *Annales* de 1900, n° 1 ; et qu'un second cas, auquel je faisais brièvement allusion plus haut (p. 297, note) et dont le *Rébus* du 1-14 septembre 1902 a depuis publié

1. Un incident qui s'est passé à une séance de Sambor à Kiew, en octobre 1894 dont plusieurs des assistants avaient voulu faire une « exposure » pourrait bien n'avoir démasqué que leur propre incompétence, pour ne pas dire plus. Tout n'est pas clair pour moi dans cette affaire; mais l'exactitude rigoureuse des renseignements qui m'ont été communiqués là-dessus impliquerait de la part des accusateurs de Sambor un tel oubli des règles du bon sens, que j'hésite à les en croire capables et préfère leur laisser le bénéfice du doute tout en constatant un fait indéniable : c'est que sur les trois personnes qui à la suite de l'incident en question faisaient paraître dans un journal de Kiew (*Jizn i Iskousstwo*) une lettre accusant Sambor de fraude (sans en donner des preuves) — une lui écrivait immédiatement après pour l'assurer de son dévouement et de sa croyance en sa médiumnité et pour lui dire que si elle avait apposé sa signature au bas de cette lettre accusatrice, c'était surtout parce qu'on le lui avait instamment demandé...

un compte-rendu paraît pouvoir prêter non sans raison au soupçon à ce même point de vue. Mais la *preuve* positive de fraude manque certainement; et je ne suis pas sûr qu'un troisième et dernier cas sur lequel je n'ai encore, au moment où j'écris ces lignes, que des renseignements incomplets, n'ait été bien supérieur aux deux autres[1].

Pour finir, une considération d'ordre général : se peut-il que Sambor, s'il n'était qu'un charlatan, aurait dès le tout commencement renoncé à avoir dans son jeu un aussi formidable atout que celui qu'aurait pu lui donner un contrôle insuffisant des mains? Des médiums réputés authentiques, Eusapia la première, ne se font pas faute cependant de se servir de cet atout-là. Pourquoi Sambor aurait-il agi autrement? Et n'est-ce pas là une circonstance qui parle singulièrement en sa faveur?

Pour ma part, je ne puis me défendre d'un attendrissement en pensant au défunt Sambor. Lui, ce Petit-Russien, ancien employé des télégraphes, dégrossi par les six ou sept hivers qu'il avait passés à Saint-Pétersbourg; cet homme sympathique et sans grandes prétentions (sauf à la médiumnité !) ce peut-il vraiment que la nature aveugle l'eût choisi pour être l'intermédiaire entre notre monde et le douteux Au-Delà? ou, tout au moins, un autre monde d'êtres dont la nature précise, n'en déplaise aux spirites, serait pour moi une énigme, si j'y croyais absolument?

C'est sur cette parole de doute, — le *doute* n'est-il pas, hélas ! le résultat le plus *certain* des expériences médianimiques? — que je terminerai cet article déjà trop long; mais non sans envoyer, du fond du cœur, un souvenir ému à cet homme bon, simple et énigmatique que fut le médium Sambor.

M. PETROVO-SOLOVOVO.

Saint-Pétersbourg, septembre 1902.

1. Je me propose, si je parviens à me documenter suffisamment sur ces apparitions de « Friedrich », d'en faire le sujet d'un article spécial ici même, si M. le Dr Dariex le veut bien. Pour le moment, je réserve nettement mon opinion là-dessus.



UN CAS D'APPARENCE TÉLÉPATHIQUE

LE FAIT ET L'INTERPRÉTATION

PAR M. HENRI PIÉRON

Préparateur à l'École des Hautes-Études.

Je me suis déjà occupé, soit incidemment, soit d'une façon directe, du problème de la télépathie (1). Ayant été à même d'observer de près, de contrôler et de vérifier un de ces cas qu'on n'hésite pas à attribuer à une communication de nature inconnue entre les esprits humains, et ayant pu en noter toutes les circonstances, je crois utile de le faire connaître aux esprits scientifiques qui s'occupent de ces questions, non comme un cas ayant valeur d'unité dans une somme d'observations, mais comme une coïncidence analysée, et pour laquelle il y a lieu de rechercher une hypothèse convenable.

Exposition du fait, recherche de l'hypothèse, voilà les deux points que nous présenterons[2].

Le fait.

Le 25 juin 1902, je me trouvais l'après-midi au laboratoire de l'Asile de Villejuif; il y avait aussi une jeune fille, Mlle X..., et d'autres personnes; cette jeune fille se trouvait triste,

1. H. PIÉRON. Note sur l'interprétation de la paramnésie. *Revue philosophique.* Août 1902.

2. N. VASCHIDE et H. PIÉRON. Contribution expérimentale à l'étude des phénomènes télépathiques. *Bulletin de l'Institut psychologique international,* mars-avril 1902, p. 117-141.

impressionnable, et pleurait même, sans trop savoir pourquoi, disait-elle. Préoccupée, on lui demanda ce qu'elle avait; elle répondit qu'elle pensait à une jeune fille malade. On chercha et on parvint à la distraire. (Auditions phonographiques.) Le soir, à 6 h. 35, elle me déclara qu'à 3 h. 7 (je le notai immédiatement) elle avait cru entendre la voix d'une de ses amies, qui était très malade, du nom de Jeanne C..., que je connaissais un peu. Elle n'avait pas vu cette jeune fille, mais elle en avait ressenti une impression étrange. « Elle doit être morte », ajouta-t-elle. Je revis Mlle X... le lendemain; elle m'apprit aussitôt que Jeanne était morte la veille, vers 4 heures de l'après-midi. Je me suis aussitôt enquis des détails, et par le récit de Mlle X..., confirmé par plusieurs autres personnes, la famille de Jeanne, la famille de Mlle X..., les détails purent s'organiser.

Mlle X... était rentrée chez elle le soir; elle habitait très près de la maison de Jeanne C... (Paris, XIe arrondissement). Vers 7 h. 25, près d'arriver chez elle, elle rencontre un ami commun, qui lui apprend que Jeanne est morte; elle rentre chez elle en disant : « Je sais que Jeanne est morte. » Elle demanda aussitôt l'heure. On lui dit : « Vers 4 heures. » L'heure lui est donnée par sa mère, et par une petite-fille qui connaissait Jeanne. L'heure sera confirmée par la mère de Jeanne. A 8 h. 15, Mlle X... raconte à sa sœur son impression et l'heure à laquelle elle lui est survenue.

Pas d'autres détails le soir.

Le lendemain matin, le frère de Jeanne vint demander à Mlle X... de bien vouloir aller voir le corps de sa sœur « qui l'avait réclamée toute la journée »; mais la mère de Jeanne lui avait dit que Mlle X... ne pouvait venir, étant en courses dans des magasins.

Mlle X... va donc dans la maison de Jeanne C... Là, la mère, Mme C..., lui raconte ce qui s'est passé la veille : spontanément, Jeanne la demanda à 2 heures. Mme C... savait qu'elle se trouvait à Villejuif; pour faire prendre patience à sa fille, lui faire croire qu'elle pourrait bientôt venir, elle la trompa, lui disant que Mlle X... se trouvait en courses dans les magasins, et que, quand elle reviendrait, on irait la chercher:

Jeanne attendit, impatiemment. Tout à coup, à 3 heures juste, Jeanne se mit à crier très fort (entendu de plusieurs personnes de la famille présente); elle ferma les yeux et déclara qu'on lui avait menti, que Mlle X... n'était pas dans des magasins et qu'elle était « loin, à la campagne, qu'elle était triste et qu'elle devait pleurer, mais que ce n'était pas pour elle qu'elle pleurait, qu'elle ne pensait pas à elle, qu'elle était méchante ».

A ce moment, l'agonie commença; ses yeux s'obscurcirent, elle ne vit plus et continua à réclamer incessamment Mlle X..., et elle demanda le plus grand silence afin d'écouter pour l'entendre venir. A 4 h. 4 elle se sent envoler. « Si c'était pour aller voir... » dit-elle, et elle ne put prononcer en entier le nom de Mlle X..., et eut un hoquet. Elle était morte. Ce récit est entièrement exact.

Ainsi voilà le fait brut. Deux jeunes filles sont éloignées : l'une est mourante et appelle l'autre; elle aurait eu une quasi-vision à distance qui aurait produit une action télépapathique, au moment du commencement de l'agonie.

Voyons quelques détails sur Mlle X... et Jeanne C... :

Pendant huit ans, Jeanne C... (âgée maintenant de 19 ans) et Mlle X... (un peu plus âgée) avaient été voisines (habitant dans la même maison). Jeanne C..., d'abord jalouse de Mlle X..., la détestait violemment et cherchait à lui nuire; cependant elle subissait vis-à-vis d'elle une étrange attraction et la suivait parfois sans pouvoir s'en défendre. Peu à peu, la haine se transforma en une véritable passion d'amitié, jalouse et exclusive; elle obéissait entièrement à Mlle X..., la désirait toujours près d'elle, et ne pouvait souffrir qu'aucune personne l'approchât, que ce soit des parents, soit de Mlle X..., soit de Jeanne C... même. Récemment la famille avait déménagé pour habiter un peu plus loin. Jeanne C... était devenue tuberculeuse au mois d'avril 1901. Depuis une quinzaine de jours on attendait sa fin. Elle était devenue très méchante.

Elle voulait constamment avoir près d'elle Mlle X... qui n'y alla que fort peu. Une fois, elle voulut aller voir Mlle X... chez elle, mais elle tomba en voulant descendre son escalier; elle voulait s'y faire porter; elle ne faisait que désirer la voir et

la garder. Sa passion semblait s'accroître avec les progrès de la phtisie.

Mlle X..., sensible et intelligente, ne partageait pas la passion de Jeanne C..., mais se sentait touchée par un tel attachement. Elle ne pouvait que rarement aller voir Jeanne C... et le faisait par bonté. Elle avait les pleurs faciles et se trouvait à certains jours, sous des conditions diverses (temps, sommeil de la nuit précédente, préoccupation, etc.), impressionnable à l'excès. Elle savait que Jeanne C... était perdue à très bref délai. Elle déclarait cependant que, la voyant durer encore, elle croyait qu'elle vivrait encore quelque temps.

Au moment où elle eut son impression étrange, un peu contrariée, elle lisait, au laboratoire, des travaux sur la circulation sanguine. A 4 heures elle causait et se préparait à voir marcher le phonographe.

Elle fut troublée assez longtemps après l'annonce de la mort de Jeanne C... Elle alla par une grande chaleur à son enterrement, et assista à une lugubre mise en bière (le cadavre répandait déjà une odeur nauséabonde).

Scrupuleuse naturellement, elle se reprochait un peu de n'avoir pas été plus affectueuse pour Jeanne C..., de n'avoir pas été là au moment de sa mort; elle se sentait remuée par une passion qui avait duré jusqu'au hoquet de la mort. Au bout d'une quinzaine de jours ces préoccupations disparurent.

L'Interprétation.

Il y a deux faits à interpréter, celui qui concerne Jeanne C... et celui qui concerne Mlle X...

En ce qui concerne Jeanne C..., la première hypothèse est une hypothèse de vision à distance. Il y aurait un phénomène de lucidité comme on en constate chez les mourants; alors qu'on lui disait que Mlle X... était dans des magasins, elle l'aurait vue à Villejuif où elle était réellement.

Mais cette vision serait bien vague. Elle déclara que Mlle X était loin, à la campagne. Villejuif est bien la campagne, mais Mlle X... était dans un laboratoire clos. Jeanne C... savait d'ailleurs que Mlle X... allait à Villejuif, mais elle n'en parla pas;

elle ne connaissait rien d'ailleurs de cette région, pas plus que sa famille. La vision ne serait pas très exacte.

La seconde hypothèse se fonderait sur la télépathie. Ses parents, qui l'entouraient, savaient que Mlle X... était à Villejuif, et cela se traduisait bien pour eux par ce fait qu'elle était trop loin pour qu'on la cherche (1), et que Villejuif était hors Paris, à la campagne.

Par communication télépathique, Jeanne C... aurait eu l'intuition de ce que pensaient ses parents; mais il est curieux que la communication n'ait pas porté sur l'idée principale de Villejuif.

Enfin, la dernière hypothèse qui satisfait le moins nos goûts d'extraordinaire, mais qui est scientifiquement la plus plausible, parce que suffisante et plus simple, consiste à admettre que les parents de Jeanne C... n'avaient pas su assez habilement la tromper; ils étaient très ennuyés que Mlle X... ne pût venir, ne s'enquéraient pas de savoir si elle allait revenir des magasins, etc. Peut-être quelques mots, quelques signes révélateurs leur avaient-ils échappé sur l'impossibilité qu'elle vienne; peut-être n'étaient-ils pas assez attentifs aux bruits du dehors comme l'était Jeanne C..., trop sûrs que ce ne pouvait être Mlle X... qui arrivait. Enfin, il y avait une heure que Jeanne C... attendait vainement. Elle a pu alors avoir, avec un peu non de « lucidité » mais de clairvoyance, l'intuition qu'on l'avait trompée, ce qui est assez naturel à l'attention impatiente et passionnée d'une mourante. Elle comprit que Mlle X... était loin, ou pouvait être loin... il faisait très beau ce jour-là et Mlle X... aimait souvent à aller se promener à la campagne; elle devait y être.

Il n'y a qu'un détail qui reste moins facile à expliquer, c'est ce fait qu'elle déclara que Mlle X... pleurait. A vrai dire, elle ne pleurait pas à ce moment : elle ne pleura qu'après. N'est-ce pas une hallucination de Jeanne C... exprimant la réalisation d'un de ses vœux les plus chers que Mlle X... pleurât beaucoup sur elle; mais aussitôt vint la correction. Si elle pleure, ce n'est pas pour moi. Jeanne C... savait, en effet, que

1. Villejuif est à 9 ou 10 kilomètres de cet endroit.

Mlle X... ne l'aimait pas comme elle l'aimait, et cette désolation hâta peut-être l'agonie.

Et après, Jeanne C... attendit encore vainement l'arrivée de Mlle X... et mourut sans déterminer rien de précis à son égard pendant une heure d'agonie.

En ce qui concerne Mlle X..., cette impression étrange, subite, cette faible hallucination auditive, ce sentiment de la mort semblent devoir être nettement attribués à une action télépathique à distance.

Notons que ce n'est pas au moment de la mort que ce phénomène s'est produit, et que Mlle X... a cru Jeanne C... morte avant qu'elle le fût, et, à 4 heures, au moment où Jeanne C... mourut ayant son nom à la bouche, elle n'éprouva rien (on peut dire, il est vrai, qu'elle se trouvait un peu distraite). Le phénomène se serait présenté dans les environs du commencement de l'agonie[1].

Mlle X..., contrariée, se trouvait, à ce moment, impressionnable, et, si consciemment elle n'était pas tourmentée par la fin prochaine de Jeanne C..., subconsciemment elle ne cessait de l'être, car c'était un sujet constant de préoccupations depuis plusieurs jours.

Ne pourrait-on tout simplement supposer que Mlle X... se trouvait à ce moment sous l'influence plus vivace de ses idées subconscientes (qui ont toujours beaucoup agi sur elle, en particulier par les rêves); et alors les préoccupations relatives à Jeanne C.... lui auront fait entendre sa voix, et cela lui aura donné un coup, étant donné son état, d'où l'impression étrange et le sentiment de mort, consécutif, et erroné; et la coïncidence n'est pas tellement extraordinaire, puisque ce n'est pas même avant l'instant de la mort qu'elle s'est produite, mais dans les environs du commencement de l'agonie, quand Jeanne C... eut une intuition clairvoyante.

L'hypothèse d'une sorte d'harmonie entre les esprits, avec coïncidence non entièrement fortuite, car il y avait des

1. La coïncidence ne peut s'établir exactement. Mlle X... nota 3 h. 7 à la pendule du laboratoire; Mme C... nota 3 heures à sa pendule, environ. La comparaison des pendules n'a pu être faite, et l'exactitude de l'observation de Mme C... est douteuse.

facteurs communs, me paraît devoir, pour ce cas être préférée à l'hypothèse télépathique.

Il y a bien eu télépathie si l'on veut, si on le prend au sens de sentiment à distance, mais non si on l'entend comme une action à distance d'un esprit sur un autre, comme une communication supra-sensible.

Je reconnais d'ailleurs que l'hypothèse de la télépathie ne peut être ici repoussée; mais scientifiquement on doit l'éliminer parce qu'elle est trop complexe par rapport à la nôtre, qu'elle est obscure, et qu'elle n'est pas nécessaire. Elle expliquerait mieux les faits? Parce que vous la calquez sur des faits plus ou moins bien observés, et qu'elle est comme la vertu curative ou dormitive des scolastiques, et elle dépasse les faits par l'introduction du supra-sensible.

L'hypothèse semble s'imposer à cause du nombre des cas? mais si l'on analysait ces cas, comme le nôtre, on verrait souvent les coïncidences devenir plus vagues, la précision se dissoudre, les facteurs explicatifs apparaître et se substituer à une communication merveilleuse.

Mais ce que nous disons là est nécessairement aussi un peu vague. Restant dans les limites de ce cas, je déclare que l'hypothèse télépathique ne me paraît pas nécessaire et que, scientifiquement, la véritable hypothèse plausible est celle d'une coïncidence harmonique entre deux esprits voisins.

HENRI PIÉRON.

Évidemment ce cas est discutable au point de vue de la réalité de l'action télépathique. Mlle X., en effet, savait son amie très malade et pouvant mourir d'un instant à l'autre. Cela pouvait très bien provoquer de la tristesse. De son côté, Mlle C. savait que Mlle X. allait à Villejuif, et, le fait d'avoir dit que celle-ci était à la campagne ne constitue pas une bien forte présomption de clairvoyance. L'hypothèse d'une coïncidence fortuite paraît être celle qui convient le mieux à ce cas. Toutefois, ceux qui, depuis une quinzaine d'années, se sont tenus au courant de ce qui a été publié sur la télépathie savent que les cas de télépathie, au moment de cette grande crise qu'est la mort, sont fort nombreux, et ils sont tout aussi fondés à admettre une action télépathique qu'une coïncidence fortuite ou bien toute autre hypothèse.

D.

OCCULTISME DANS L'ANTIQUITÉ

Il est assez intéressant de comparer aux récits et opinions des spirites d'aujourd'hui les récits et les opinions que les anciens avaient sur la survivance. Sans remonter aux descriptions qu'Homère, puis Virgile, ont données des Enfers ou Champs élyséens, nous nous contenterons de citer un curieux morceau de Plutarque, qui ne semble pas être bien éloigné de l'opinion actuelle des spiritualistes.

C'est donc à eux que nous recommandons le passage suivant; ils y trouveront peut-être quelque lointaine confirmation de leurs plus chères doctrines. Sur ce point nous n'avons pas d'avis à émettre : il nous suffira de reproduire ici le récit du grand moraliste grec, d'après la charmante traduction d'Amyot. Ils y trouveront le *périsprit*, le *corps astral*, et autres conceptions qui paraissent modernes, presque contemporaines, tant il est vrai que le nouveau n'est jamais complètement nouveau.

Il s'agit d'un certain Thespesius, qui « estant tombé d'un certain lieu hault la teste devant, sans qu'il y eust rien d'entamé, du coup de la chutte seulement il s'évanouit, ne plus ne moins que s'il eust été mort, et, trois jours après, comme l'on estait à préparer ses funérailles, il se revint »... et il raconta ceci :

« Quand l'esprit fut hors de son corps, il se trouva du commencement, ne plus ne moins que ferait un pilote qui serait jecté hors de son navire au fond de la mer, tant il se trouva estonné de ce changement; mais, puis après, s'estant releivé petit à petit, il luy fut advis qu'il commencea à respirer entièrement et à reguarder tout à l'entour de luy, l'âme

s'estant ouverte comme un œil, et ne voyait rien de ce qu'il voulait veoir auparavant, sinon des astres et estoilles de magnitude très grande, distantes l'une de l'austre infiniment, jectant une lueur de couleur admirable et de force et roideur grande, tellement que l'âme, estant portée sur ceste lueur comme sur un chariot, doulcement et uniement, ainsi que sur une mer calme, allait soubdainement partout où elle voulait... il disait qu'il avait veu que les âmes de ceulx qui mouroyent devenaient en petites bouteilles de feu, qui montoyent de bas en hault à travers l'air, lequel s'ouvrait devant elles, et que petit à petit les dictes bouteilles venant à se rompre, et les âmes en sortoyent ayants forme et figure humaine, au demeurant fort agiles et légères, et se mouvoyent..... Or n'en connaissait-il point la plus part, mais en ayant apperceu deux ou trois de sa cognaissance, il s'efforcea de s'en approcher et parler à elles; mais elles ne l'entendoyent point, et si n'estoyent point en leur bon sens, ains, comme estourdies et transportées, refuyoyent toute veue et tout attouchement, errantes çà et là à par elles, du commencement... les austres parvenues en la plus haulte extrémité de l'air estoyent plaisantes et guayes à veoir, et tant gracieuses et courtoises que souvent elles s'approchoyent les unes des austres et se destournoyent au contraire de ces austres tumultuantes... Entre lesquelles il dict qu'il en veit une d'un sien parent, combien qu'il ne la cognoissait pas bien certainement, d'autant qu'il estoit mort, luy estant encores en son enfance; mais elle, s'approchant, lui dict... Tu n'es pas encore mort; mais par cette permission de la destinée, tu es venu ici avecque la partie intelligente de ton âme, et, quant au reste de ton âme, tu l'as laissé attaché comme une anchre à ton corps; et, affin que tu le seaches dès maintenant pour cy après, prends guarde à ce que les ames des trespassez ne font point d'umbre, et ne cloënt et n'ouvrent point les yeulx. »

PLUTARQUE. *Sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables* (Ed. J. de Maistre), trad. d'Amyot, in-8°, Paris, Delagaud, 1862, p. 182-186).

Nous ferons grâce au lecteur des autres observations que

Thespesius eut l'occasion de recueillir dans le cours de son curieux voyage parmi les ombres. Tout ce que nous ajouterons à son récit, c'est qu'il paraît avoir été pleinement sincère, et que Plutarque semble ajouter foi sans réserve à tout ce que l'heureux Thespesius a vu.

Charles RICHET.

BIBLIOGRAPHIE

LES FRONTIÈRES DE LA SCIENCE[1]

PAR M. ALBERT DE ROCHAS

(*Suite.*)

Dans une foule il arrive que la foudre va chercher certains individus en ne produisant rien sur ceux qui sont auprès[2]. Les femmes paraissent jouir d'une immunité particulière[3], de même que certains arbres[4].

Il y a des gens qui ont recouvré l'usage de leurs membres paralysés après avoir été frappés par la foudre; d'autres, au contraire, ont contracté des paralysies persistantes. On en a vu qui restaient pour ainsi dire figés dans l'attitude où ils avaient été tués[5].

Les phénomènes de projections de signes ou d'écriture qui se rencontrent assez souvent dans les séances psychiques et dont j'ai été témoin moi-même avec Eusapia Paladino n'ont-ils point une ressemblance frappante avec la pro-

1. Librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques. Prix : 2 fr. 50.

2. De même on a vu des pièces de monnaie, des lames d'épée présenter des traces de fusion, tandis que la bourse ou le fourreau qui les entouraient n'avaient pas été brûlés par leur contact. (DAGUIN. *Physique*, III, 218.)

3. D'après le Dr Sestier (*La Foudre*, II, 307), sur 206 personnes frappées, il y a 169 hommes et 37 femmes.

4. En 1896, M. Karl Müller a déduit d'une statistique s'étendant sur onze années dans le territoire forestier de Lippe Detmold, que la foudre a frappé : 56 chênes, 20 sapins, 3 ou 4 pins et pas un seul hêtre, bien que les 7/10 des arbres appartinssent à cette dernière espèce.

5. Dr BOTTEY. *Le Magnétisme animal*, p. 30.

duction, sur le corps de certaines personnes foudroyées, de l'image des objets environnants?

L'électricité animale n'est-elle point aussi sur les confins de la physique classique? Que dire des plantes lumineuses, des plantes qui digèrent, qui marchent, qui agissent sur la boussole[1]?

Ce sont là des choses bien plus difficiles à expliquer que la vue de nos somnambules à travers les corps opaques et les transmissions de pensée. Les rayons X et la télégraphie sans fil sembleraient devoir sur ces points désarmer les incrédules; il n'en est rien cependant et cela tient à ce que la plupart des esprits qui ont été pétris par les doctrines matérialistes de la science officielle du milieu de ce siècle, ne se contentent pas, comme leurs prédécesseurs, de nier certains faits parce qu'ils renversent leurs théories[2]; ils

1. La *Nature* du 18 juin 1898 rapporte des observations de M. Pierre Weiss, professeur à Rennes, qui contrediraient toutes nos théories sur le magnétisme.

D'après ce savant, si l'on approche un aimant d'un cristal de pyrrothine ou pyrite magnétique, *l'attraction est nulle dans une direction, tandis qu'elle existe dans toutes les autres.*

2. Il y a juste cent ans un physicien célèbre, Baumé, membre de l'Académie des sciences et inventeur de l'aréomètre qui porte encore son nom, écrivait à propos des découvertes de Lavoisier :

« Les éléments ou principes primitifs des corps, établis par Empédocle, Aristote et par beaucoup de philosophes de la Grèce aussi anciens, ont été reconnus et confirmés par les physiciens de tous les siècles et de toutes les nations. Il n'était pas trop présumable que les quatre éléments, regardés comme tels depuis plus de deux mille ans, seraient mis, de nos jours, au nombre des substances composées, et qu'on donnerait avec la plus grande confiance, comme certains, des procédés pour décomposer l'eau et l'air, et des *raisonnements absurdes, pour ne rien dire de plus*, pour nier l'existence du feu et de la terre. Les propriétés élémentaires reconnues aux quatre substances ci-dessus nommées *tiennent à toutes les connaissances physiques et chimiques acquises jusqu'à présent;* ces mêmes propriétés ont servi de bases à une infinité de découvertes et de théories plus lumineuses les unes que les autres, auxquelles il faudrait ôter aujourd'hui toute croyance *si le feu, l'air, l'eau et la terre étaient reconnus pour n'être plus des éléments.* »

En 1831, le Dr Castel disait à l'Académie de médecine, à la suite de la lecture d'un rapport fait par une commission de cette Société sur le magnétisme animal : « Si la plupart des faits énoncés étaient réels, ils détruiraient la moitié des connaissances acquises en physique. Il faut donc bien se garder de les propager en imprimant le rapport. »

semblent pris d'une sorte de terreur devant tout ce qui tend à prouver qu'il y a dans l'homme un élément spirituel destiné à survivre au corps.

C'est cependant à cette affirmation qu'ont abouti, dans les pays les plus divers, à toutes les époques, les hommes les plus distingués par leur intelligence, et j'ajouterai par leur caractère puisqu'ils n'ont pas craint de proclamer leur croyance, malgré les railleries et souvent les persécutions.

Après de vaines excursions dans des directions diverses, on a été ramené par les faits à cette conception du corps fluidique qui est vieille comme le monde; je vous demanderai la permission de l'exposer telle qu'elle s'est imposée à nous à la suite d'expériences récentes faites par des personnes que vous connaissez tous.

Je partirai de ce *postulatum* qu'il y a, dans l'homme vivant, un Corps et un Esprit.

« C'est un fait d'observation vulgaire, dit M. Boirac[1], que chacun de nous s'apparaît à lui-même sous un double aspect. D'un côté, si je me regarde du dehors, je vois en moi une masse matérielle, étendue, mobile et pesante; un objet pareil à ceux qui m'entourent, composé des mêmes éléments, soumis aux mêmes lois physiques et chimiques; et, d'un autre côté, si je me regarde pour ainsi dire au dedans, je vois un être qui pense et qui sent, un sujet qui se connaît lui-même en connaissant tout le reste, sorte de centre invisible, immatériel, autour duquel se déploie la perspective sans fin de l'univers, dans l'espace et dans le temps, spectateur et juge de toutes choses, lesquelles n'existent, du moins pour lui, qu'autant qu'il se les rapporte à lui-même. »

L'Esprit, nous ne pouvons nous le représenter; tout ce que nous en savons, c'est que de lui procèdent les phénomènes de la volonté, de la pensée et du sentiment.

Quant au Corps, il est inutile de le définir; mais nous y distinguerons deux choses : la matière brute (os, chair, sang, etc.), et un agent invisible qui transmet à l'esprit les sensations de la chair et aux nerfs les ordres de l'esprit.

1. *Leçon d'ouverture du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Dijon*, 1897.



Lié intimement à l'organisme qui le sécrète pendant la vie, cet agent s'arrête, chez le plus grand nombre, à la surface de la peau et s'échappe seulement, en effluves plus ou moins intenses selon l'individu, par les organes des sens et les parties très saillantes du corps, comme les extrémités des doigts. — C'est du moins ce qu'affirment voir quelques personnes ayant acquis par certains procédés une hyperesthésie visuelle momentanée, et ce qu'admettaient les anciens magnétiseurs. — Il peut cependant se déplacer dans le corps sous l'influence de la volonté, puisque l'*attention* augmente notre sensibilité sur certains points, pendant que les autres deviennent plus ou moins insensibles : on ne *voit*, on n'*entend*, on ne *sent* bien que quand on *regarde*, qu'on *écoute*, qu'on *flaire* ou qu'on *déguste*.

Chez certaines personnes qu'on appelle des *sujets*, l'adhérence du fluide nerveux avec l'organisme charnel est faible, de telle sorte qu'on peut le déplacer avec une facilité extrême et produire ainsi les phénomènes connus d'hyperesthésie et d'insensibilité complète dus soit à l'auto-suggestion, c'est-à-dire à l'action de l'esprit du sujet lui-même sur son propre fluide, soit à la suggestion d'une personne étrangère dont l'esprit a pris contact avec le fluide du sujet.

Quelques sujets, encore plus sensibles, peuvent projeter leur fluide nerveux, dans certaines conditions, hors de la peau, et produire ainsi le phénomène que j'ai étudié sous le nom d'*extériorisation de la sensibilité*. On conçoit sans peine qu'une action mécanique exercée sur ses effluves, *hors du corps*, puisse se propager grâce à eux et remonter ainsi jusqu'au cerveau.

L'*extériorisation de la motricité* est plus difficile à comprendre et je ne puis, pour essayer de l'expliquer, que recourir à une comparaison.

Supposons que, d'une manière quelconque, nous empêchions l'agent nerveux d'arriver à notre main ; celle-ci deviendra un cadavre, une matière aussi inerte qu'un morceau de bois, et elle ne rentrera sous la dépendance de notre volonté que lorsqu'on aura rendu à cette matière inerte la proportion exacte de fluide qu'il faut pour l'animer. Admet-

tons maintenant qu'une personne puisse projeter ce même fluide sur un morceau de bois en quantité suffisante pour l'en imbiber dans la même proportion; il ne sera point absurde de croire que, par un mécanisme aussi inconnu que celui des attractions et des répulsions électriques, ce morceau de bois se comportera comme un prolongement du corps de cette personne.

Ainsi s'expliqueraient aussi les mouvements de tables placées sous les doigts de ceux qu'on appelle des *médiums*, et en général tous les mouvements *au contact* produits sur des objets légers par beaucoup de sensitifs, sans effort musculaire appréciable. Ces mouvements ont été minutieusement étudiés par le baron de Reichenbach; il les a décrits dans cinq conférences faites en 1856 devant l'Académie I. et R. des sciences de Vienne[1].

On comprend même la production de mouvements nécessitant une force supérieure à celle du médium par le fait de la chaîne humaine qui met à la disposition de celui-ci une partie de la force des assistants.

Mais une hypothèse aussi simpliste ne rend pas compte de tous les phénomènes si on est amené à la compléter ainsi qu'il suit :

L'agent nerveux se répand le long des nerfs sensitifs et moteurs dans toutes les parties du corps. On peut donc dire qu'il présente dans son ensemble la même forme que le corps puisqu'il occupe la même portion de l'espace, et l'appeler le *double fluidique* de l'homme, sans sortir du domaine de la science positive.

De nombreuses expériences, qui malheureusement n'ont eu en général pour garant que le témoignage des sujets, semblent établir que ce double peut se reformer en dehors du corps, à la suite d'une extériorisation suffisante de l'influx nerveux, comme un cristal se reforme dans une solution, quand celle-ci est suffisamment concentrée.

Le double ainsi extériorisé continue à être sous la dépendance de l'esprit et lui obéit même avec d'autant plus de faci-

1. J'en ai publié la traduction française dans *Les Effluves odiques*, — Paris, Flammarion.



lité qu'il est maintenant moins gêné par son adhérence avec la chair, de telle sorte que le sujet peut le mouvoir et en accumuler la matière sur telle ou telle de ses parties de manière à rendre cette partie perceptible au sens du vulgaire.

C'est ainsi qu'Eusapia formerait les mains qui sont vues et senties par les spectateurs.

D'autres expériences, moins nombreuses et que, par suite, on ne doit accepter qu'avec plus de réserves encore, tendent à prouver que la matière fluidique extériorisée peut se modeler sous l'influence d'une volonté assez puissante, comme la terre glaise se modèle sous la main du sculpteur [1].

On peut supposer qu'Eusapia, à la suite de ses passages à travers divers milieux spirites, a conçu dans son imagination un John King, avec une figure bien déterminée, et que, non seulement elle en prend la personnalité dans son langage, mais qu'elle parvient à en donner les formes à son propre corps fluidique, quand elle nous fait sentir de grosses mains et qu'elle produit à distance, sur la terre glaise, des impressions de tête d'homme.

Mais si rien ne nous a prouvé que John existait réellement, rien ne nous a prouvé non plus qu'il n'existait pas.

Nous ne sommes du reste point, mes collaborateurs et moi, les seuls qui aient étudié la question ; il y a d'autres personnes que je connais parfaitement, en qui j'ai la plus grande confiance, et qui rapportent des faits ne pouvant s'expliquer qu'à l'aide de la *possession temporaire* du corps fluidique extériorisé, par une entité intelligente d'origine inconnue. Telles sont les matérialisations de *corps humains entiers* observées par M. Crookes avec miss Florence Cook, par M. James Tissot avec Eglington et par M. Aksakof avec Mistress d'Espérance.

Eh bien ! ces phénomènes extraordinaires, dont le simple énoncé exaspère les gens qui se croient savants parce qu'ils ont plus ou moins scruté quelques rameaux de l'arbre de la science, ne nous paraissent qu'un simple *prolongement* de

1. Cette action de la Force-Volonté sur la matière du corps fluidique explique les suggestions d'images et de pensées.

ceux que nous avons constatés par nous-mêmes et dont il est aujourd'hui impossible de douter.

Nous obtenons, en effet, un premier degré de dégagement du corps fluidique dans l'extériorisation de la sensibilité sous formes de couches concentriques au corps du sujet : la matérialité des effluves est démontrée par ce fait, qu'ils se dissolvent dans certaines substances, telles que l'eau et la graisse ; mais, comme les odeurs, la diminution du poids du corps qui émet est, dans ce cas, trop faible pour pouvoir être appréciée par nos instruments.

Le deuxième degré est donné par la coagulation de ces effluves en un double qui sent, mais qui n'est pas encore visible pour les yeux ordinaires.

Au troisième degré, il y a comme un transport galvanoplastique de la matière du corps physique du médium, matière qui part de ce corps physique pour aller occuper une place semblable sur le double fluidique. On a constaté, *un grand nombre de fois*, avec la balance, que le médium perdait alors une partie de son poids et que ce poids se retrouvait dans le corps matérialisé.

Le cas le plus singulier, resté jusqu'ici unique, est celui de Mistress d'Espérance chez qui ce transport s'est fait avec une telle intensité qu'une partie de son propre corps était devenu invisible. Il ne restait, à sa place, que le corps fluidique dont le double est seulement une émanation ; les spectateurs pouvaient le traverser avec la main, mais elle le sentait. Ce phénomème, poussé à sa dernière limite, amènerait la disparition complète du corps du médium et son apparition dans un autre lieu, comme on le rapporte dans la *Vie des Saints*. Ce serait le quatrième degré.

Dans les matérialisations de corps complet, ce corps est presque toujours animé par une intelligence différente de celle du médium. Quelle est la nature de ces intelligences ? A quel degré de la matérialisation peuvent-elles intervenir pour diriger la matière psychique extériorisée? Ce sont là des questions du plus haut intérêt qui ne sont point encore résolues, du moins pour la plupart d'entre nous.

Ce que nous venons de dire suffit pour montrer que l'étude

des phénomènes psychiques relève de trois sciences distinctes.

C'est à la *physique* qu'incombe la tâche de définir la nature de la force psychique par les actions mutuelles qui peuvent s'exercer entre elles et les autres forces brutes de la nature : son, chaleur, lumière, électricité.

La *physiologie* aura à examiner les actions et les réactions de cette même force sur les corps vivants.

Enfin nous entrerons dans le domaine du *spiritisme* quand il s'agira de déterminer comment la force psychique peut être mise en jeu par des intelligences appartenant à des entités invisibles.

Mais nous savons que tous les phénomènes de la nature se relient entre eux par des transitions insensibles : *Natura non facit saltus*. Nous trouverons donc, entre ces trois grandes provinces, des frontières mal définies où les causes seront complexes. C'est là une des plus grandes difficultés de ce genre de recherches; mais elle ne doit point nous arrêter. Car, comme le dit M. Lodge :

« La barrière qui sépare les deux mondes (spirituel et matériel) peut tomber graduellement comme beaucoup d'autres barrières et nous arriverons à une perception plus élevée de l'unité de la nature. Les choses possibles dans l'univers sont aussi infinies que son étendue. Ce que nous savons n'est rien, comparé à ce qu'il nous reste à savoir. *Si nous nous contentons du demi-terrain conquis actuellement, nous trahissons les droits les plus élevés de la science.* »

A. de Rochas.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

UN CAS DE

VISION TÉLÉPATHIQUE RÉPÉTÉE

Par Mme E. M.

En 1846, ma mère, âgée de 46 ans, mit au monde un fils qui nous sembla tombé du ciel ; ma sœur aînée, depuis quelques années déjà, était mariée au loin, et moi j'avais 18 ans.

Privée de distractions à la campagne, j'accueillis cet enfant avec enthousiasme ; je le langeais, je prenais soin de lui du matin au soir ; je devins, en un mot, une seconde mère, et l'enfant me voua une affection profonde. Nous nous quittâmes lorsqu'il eut 8 ans, moi je me mariai, lui fut envoyé au lycée de C... où il fit des progrès si rapides qu'à 14 ans et demi, il put, moyennant une dispense d'âge, se présenter à son baccalauréat. Reçu avec la mention « bien », il eut six mois après un aussi brillant succès pour les sciences, prit sa première inscription de médecine à la Faculté de M... et vint à Paris, à peine âgé de 16 ans, continuer des études physiologiques qui passionnaient au plus haut degré son esprit concentré et observateur.

Toujours supérieur dans ses examens, en fournissant une somme de travail bien moindre que ses rivaux, sa prodigieuse facilité lui laissa trop de loisirs. Il ne sut, à certains moments, résister aux entraînements de son âge, et fit mar-

cher de pair les études et les plaisirs. Mais trop jeune, trop délicatement organisé pour supporter impunément un surmenage même passager, il prit un refroidissement en sortant d'un bal public, dans une de ces nuits glaciales de février qui font scintiller les pendants de givre aux arbres du boulevard. Ce fut d'abord un gros rhume qui ne l'inquiéta pas et qu'il ne soigna guère, mais qui, après maintes rechutes, augmenta de gravité. Il vint, à bout de forces, demander au soleil vivifiant du Midi une guérison désormais impossible. Il languit durant quinze mois, rattaché seulement à la vie par nos tendres soins.

Fixée depuis mon mariage au village de N... situé à 30 kilomètres de la campagne de mes parents, j'allais chaque semaine passer trois jours auprès de lui. Exprimer la douleur de mon cœur en voyant dépérir de jour en jour ce frère adoré, dire mes amers regrets à l'anéantissement de si brillantes espérances, est chose impossible. Lui, se berçant encore d'espoirs chimériques de guérison, m'accueillait avec une joie expansive. Toute la tendresse qu'il m'avait vouée dans sa petite enfance s'était réveillée et se traduisait en une pluie de baisers au moindre petit service. Mon départ le laissait si triste que je faisais tous mes efforts pour revenir plus tôt que je ne l'avais annoncé.

La dernière semaine de sa vie, je le quittai à regret, le trouvant plus affaibli ; mais rien ne faisait prévoir encore le dénouement fatal ; je me devais à mon autre famille, je partis donc, fixant mon retour au surlendemain. Le jour suivant, je reçus une dépêche me rappelant immédiatement ; j'accourus et ne pus embrasser qu'un cadavre ! Le pauvre enfant s'en était allé, âgé de 19 ans à peine, comme une bougie consumée qu'un souffle éteint... Mon nom était revenu plusieurs fois sur ses lèvres !

Ma mère était écrasée de douleur ; heureusement la foi ardente où elle puisait l'assurance de retrouver dans l'au-delà céleste son dernier enfant, le plus aimé, la sauvait du désespoir ! Mon père était triste et découragé. Je pris mes mesures pour demeurer huit jours auprès d'eux, essayant autant qu'il était en mon pouvoir d'adoucir l'irréparable.

Est-ce deux jours ou trois jours après cet événement lamentable? — je ne saurais le préciser, mais ce n'était certainement pas plus de trois jours — je descendis un soir les marches du perron, désireuse de respirer l'air pur avant d'aller me coucher. Il pouvait être environ neuf heures, je sortis de la cour et je m'appuyai contre le mur de clôture qui entoure les bâtiments, près du grand portail en fer grillé que les domestiques barrent la nuit avant de se retirer.

A quelques pas de moi la route de C... à B..., qui traverse la propriété, se détachait toute blanche sous la faible lueur du premier croissant de la lune et venait se perdre derrière le mur de clôture formant un angle avec celui contre lequel j'étais adossée. Les contours du paysage parfaitement distincts prenaient à cette heure un relief indécis qui augmentait ma mélancolie. Je regardais ce panorama familier sans songer, il me semble, à rien, lorsque du contour du chemin de C... je vis déboucher un monsieur de haute taille, correctement serré dans sa redingote et coiffé d'un chapeau de soie, qui d'un pas hâtif, sans prendre garde à moi, continua son chemin sur l'espace découvert que j'embrassais du regard devant la maison, et disparut sur la route de B... derrière le mur de clôture.

— Tiens me dis-je avec un étonnement dû à son costume de cérémonie, voilà un monsieur qui est bien en retard!

Le lendemain, séduite par la douceur de la soirée je sortis à la même heure et me tins debout contre le portail entr'ouvert, sans autre sentiment qu'une certaine détente à contempler l'azur sombre du ciel piqué d'un fourmillement d'étoiles, quand je vis tout à coup, débouchant du même chemin de B..., le monsieur de la veille, exactement habillé de même, qui de la même allure pressée traversa la partie découverte devant la maison, et prit le chemin de B..., derrière le mur de clôture.

— Qui est-ce donc? me dis-je, intriguée seulement de l'élégance de sa tenue en ce pays où la redingote est gardée pour les occasions solennelles, car notre route formant raccourci est très fréquentée par les piétons des deux villages. — Sans doute un courtier en vins qui va à B..., ajoutai-je mentale-

ment, et presque satisfaite de mon explication je rentrai sans y songer davantage.

Les soirées d'octobre sont, dans le Midi, d'une beauté, d'une transparence exquise; le désir d'en goûter un instant le charme ou toute autre force attractive mystérieuse, m'attira au dehors encore le lendemain, toujours de huit à neuf heures où d'habitude chacun regagnait sa chambre. Depuis une minute à peine j'étais appuyée au grand portail grillé, lorsque le même monsieur droit et svelte apparut au contour du chemin de C... A la pâle lueur du mince croissant de lune ses traits, comme les deux jours précédents, restaient invisibles sous l'ombre projetée par les bords de son gibus. Comme hier, les pans de sa redingote correctement boutonnée battaient dans la rapidité de sa marche le drap de son pantalon noir, ses mains blanches, comme avant-hier, pendaient à ses côtés. Pareil à lui-même, jusqu'à perdre la notion du temps écoulé, il passa et disparut derrière le mur de clôture.

Cette fois je fus stupéfaite!

— Mais on dirait, pensais-je, que ce monsieur choisit pour traverser chaque soir notre propriété l'instant précis où je suis dehors! Et cédant à un mouvement de vive curiosité je courus sur ses pas jusqu'à l'angle du mur.

Je restai là, saisie d'une émotion indicible... il n'y avait personne!... La route absolument déserte se prolongeait vers B... comme un long ruban gris sans une ombre... Où avait-il pu s'enfoncer? A droite sur une longueur d'au moins vingt mètres un mur très haut, à gauche une large plaine où les souches des vignes dépouillées bornaient des lignes brunes sur la terre rougeâtre. Aurait-il quitté tout à coup la route pour prendre à travers les terres, sur le terrain plat sans un arbre, je l'aurais vu toujours!

Prise de cette épouvante irraisonnée qui assaille notre faible entendement à la vue d'un phénomène inexplicable, je sentis mes genoux ployer en une subite faiblesse, un frisson glacé courut jusque sous mes ongles, et je fus traversée d'une idée insensée qui s'imposa aussitôt à mon esprit en déroute, idée indiscutable, évidente comme le sol sur lequel mes

pieds restaient cloués. Je la refoulai au plus profond de moi avec une sorte d'épouvante, et je m'en fus précipitamment raconter à ma mère ce que je venais de voir.

A peine entrée, les paroles tombèrent à flots pressés de mes lèvres frémissantes, et la pauvre femme en un soupçon d'angoisse posa sur la table de l'immense cuisine la lampe qu'elle tenait pour se rendre à sa chambre ; à la clarté tremblotante de sa flamme agitée par le vent de la porte entr'ouverte, mes yeux plongeaient dans ses yeux : deux éclairs en jaillirent... deux larmes...

— C'était mon fils ! s'écria-t-elle en tombant presque inanimée sur une chaise, c'était mon pauvre enfant ! Mon fils bien-aimé ! Ne l'as-tu pas reconnu à sa haute taille ? Ne l'as-tu pas reconnu au costume dont nous l'avons revêtu dans son cercueil ?... Nous irons ensemble demain, continua-t-elle en laissant couler d'intarissables larmes, à cette même place où trois fois il t'est apparu !

Nous y étions à l'heure du mystère et serrées l'une contre l'autre nous entendions les battements fous de notre cœur. Le croissant de lune, agrandi, jetait ce soir-là une clarté plus vive, la route était plus blanche sous nos regards hypnotisés. Tout resta désert !... En vain les soirs qui suivirent descendîmes-nous à la même heure, évoquant de toutes les forces de notre volonté la chère apparition : c'était fini...

Celui qui fut mon frère, intelligence d'élite, âme de lumière, comme aurait dit Victor Hugo, dont les quelques excès de jeunesse furent purifiés par quinze mois de souffrances, avait-il pu, par une exceptionnelle dérogation aux lois surhumaines, venir en sa forme visible me dire un dernier et suprême adieu ?

Si oui, pourquoi ne m'est-il plus apparu lorsque, après en avoir eu conscience, je l'appelais de toute la puissance de mon esprit ? Sans doute les liens terrestres qui dans l'au-delà insondable et vertigineux liaient encore le fils de mon cœur à ma nature obscure, à mon être grossier, étaient à jamais brisés !...

M.

REMARQUES

Je connais Mme M... depuis fort longtemps. Elle a une excellente mémoire et le récit de ce cas, malgré qu'il n'ait pas été transcrit immédiatement, est certainement exact. Il s'agit, d'ailleurs, d'un fait simple : une apparition vue trois jours de suite, à la même heure, dont il est facile de se souvenir. Mme M... n'a jamais eu d'autre hallucination ou vision. Il est donc très remarquable qu'une apparition ayant la silhouette du défunt, ait été vue trois jours de suite, par une personne qui ne s'y attendait pas, qui ne savait rien de ces phénomènes et n'y pensait pas, et que, après avoir pensé qu'il s'agissait d'une apparition de son frère, ni Mme M..., ni sa mère n'aient plus rien vu, n'aient pas eu d'hallucination, alors que leur imagination était frappée et qu'elles se trouvaient dans les conditions les meilleures pour s'auto-suggestionner.

X D.

SUR L'INTERPRÉTATION

DES

PHÉNOMÈNES PRODUITS PAR LES MÉDIUMS

PAR M. LE Dr PAUL JOIRE

Président de la Société d'études psychiques.

Le très intéressant discours du Président de la *Society for psychical research*, M. Oliver Lodge, publié il y a déjà un certain temps, nous a paru devoir fixer tout particulièrement notre attention et mériter de soulever quelques réflexions utiles. En effet, si ce discours est un résumé de l'état des travaux de la *Society for psychical research*, et nous renseigne sur l'opinion actuelle de la science en Angleterre, concernant les phénomènes psychiques, il n'est pas sans intérêt de placer en regard l'état général de nos connaissances sur ces mêmes questions, et d'y comparer la marche que nous avons suivie, de notre côté, dans ces études.

M. Lodge examine d'abord la question de la télépathie entre les vivants. Mais il faut bien remarquer qu'il a surtout en vue les phénomènes obtenus par les médiums en état de transe; c'est-à-dire, ce que nous appellerions des sujets qui se mettent spontanément dans un état médianique actif ou passif. Les phénomènes consistent en ce que les sujets énoncent des faits qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes, mais que d'autres personnes, soit présentes, soit plus ou moins éloignées, peuvent connaître.

Observons d'abord que nous ne discutons en aucune façon les données de l'expérience. Le sujet nous est présenté comme ne connaissant pas les choses qu'il raconte, mais on admet que ces mêmes choses sont connues d'une autre personne vivante; nous considérons ces assertions comme vraies, nous les admettons par hypothèse.

Les médiums, si on les interroge à ce sujet, ou même spontanément, attribuent ordinairement les communications qu'ils font, ou les révélations qui leur sont faites de choses qu'ils ne peuvent connaître par eux-mêmes, à l'influence d'une intelligence étrangère, et plus spécialement à une intelligence n'appartenant pas à un corps vivant, mais provenant d'une personne décédée, ou même n'ayant jamais été reliée à un corps terrestre.

C'est une hypothèse qui peut être examinée.

Nous sommes obligés ici de relever en passant une note du traducteur du discours de M. Lodge, qui répond à cela: « Rien n'est plus anti-scientifique qu'une âme sans corps. » Nous lui demanderons ce qu'il entend par une chose anti-scientifique? Si une chose anti-scientifique est une chose impossible, nous lui répondrons qu'il n'y a d'impossible que ce qui est contraire à une vérité géométrique ou mathématique, les seules qui soient immuables. Quant aux lois physiques, aux lois physiologiques, à toutes les lois naturelles, elles peuvent toujours être suspendues momentanément ou détruites, par une autre loi, non moins naturelle, mais que nous pouvons parfois ne pas connaître encore.

Si une chose anti-scientifique est une chose peu ordinaire, une chose que la science actuelle n'a pas prévue, il y a bien des phénomènes qui seront anti-scientifiques : le genre d'éruption volcanique qui a détruit la ville de Saint-Pierre, par exemple. Il faudra alors s'entendre pour savoir combien de fois un phénomène devra se produire pour devenir scientifique. Et jusqu'où irons-nous si nous considérons comme anti-scientifique tout ce qui n'est pas admis par la science officielle?

Regarderons-nous comme anti-scientifique ce que nous ne comprenons pas? Oh ! alors, nous demanderons à l'annotateur

ce que c'est que l'électricité. Nous savons, jusqu'à un certain point, à la suite de quelles manœuvres, mécaniques ou chimiques, elle se montre; nous savons à peu près la conduire et même l'emmagasiner; mais pourquoi et comment elle se produit, ce qu'elle est en elle-même, nous ne le savons pas. Il y aura ainsi une foule de branches de sciences qui deviendront anti-scientifiques.

Il faut, croyons-nous, nous borner au seul premier cas; il n'y a d'anti-scientifique que ce qui est absurde.

L'action d'un esprit étranger, libre actuellement de tout corps, et agissant sur le médium, pourrait donc être envisagée comme une hypothèse admissible, dans le cas où aucune interprétation plus probable ne se présenterait. Car, dans le cas où l'on doit admettre une hypothèse pour expliquer un fait, il faut toujours d'abord rechercher les hypothèses les plus vraisemblables, c'est-à-dire celles qui se vérifient le plus fréquemment.

C'est en examinant ces diverses hypothèses que M[r] Lodge aborde la question de la télépathie entre les vivants, et il se demande s'il peut y avoir une action immédiate directe entre deux esprits.

La question qui se pose ici pourrait être énoncée, d'une façon à la fois plus complète et plus précise : la possibilité d'une communication mentale directe d'un être vivant à un autre être vivant. Cette possibilité ne paraît plus, pour nous, pouvoir être mise en doute. En effet, les nombreuses expériences de M. Boirac, du colonel de Rochas, de M. Bruyneel et les nôtres semblent avoir irréfutablement démontré que l'esprit humain peut, sans aucune communication physique, exercer une influence directe sur un autre être humain.

Nous reconnaissons même que cette influence peut s'exercer par deux modes différents : par suggestion mentale, et par transmission de pensée. Ces deux modes doivent être absolument distingués l'un de l'autre, ainsi que nous allons le montrer, et il y a lieu de les invoquer successivement pour interpréter tel ou tel phénomène.

La suggestion mentale est l'action qu'exerce l'esprit ou la volonté d'un individu sur le corps d'un autre être vivant. Ce

n'est donc pas, à proprement parler, une communication d'esprit à esprit, c'est l'influence d'un esprit sur les organes d'un autre sujet. Si A, par exemple, agit par suggestion mentale sur B, il peut mettre en jeu ses muscles, faire accomplir à ses membres des mouvements ou des actes plus ou moins compliqués. Mais B ne sait pas à quoi le conduiront ces mouvements; il ne connaît pas d'avance les actes qu'il va accomplir; il est comme un pantin dont A tirerait les ficelles.

La transmission de pensée, au contraire, est l'influence qu'exerce directement l'esprit d'un sujet sur l'esprit d'un autre sujet. C'est ici la véritable communication d'esprit à esprit. Si donc A transmet à B la pensée d'un acte, l'esprit de B perçoit d'abord la pensée de cet acte, et, secondairement, ses organes l'accomplissent. Le phénomène peut se compliquer de plus ou moins de circonstances; mais c'est toujours un esprit qui est transmetteur et un autre esprit qui est récepteur.

Avant d'appliquer la transmission de pensée à l'explication des phénomènes médianiques étudiés par M. Lodge, il est nécessaire de rappeler quelques lois de la transmission de pensée, que l'expérience et l'observation nous ont déjà permis de reconnaître.

a) La transmission de la pensée exige, pour le sujet récepteur, une faculté spéciale, qui peut être développée par l'exercice, ou qui se trouve momentanément exaltée.

b) Elle exige, chez le sujet transmetteur, une aptitude qui peut s'acquérir, mais qui peut être diminuée ou augmentée par des circonstances diverses.

c) Tout sujet transmetteur ne peut pas agir indiféremment sur un sujet récepteur quelconque, il faut qu'il y ait une relation spéciale, une certaine concordance, primitive ou acquise, entre les deux sujets.

d) Outre cette disposition générale, il faut que le sujet récepteur se trouve, au moment où le phénomène doit se produire, dans un état spécial, qui est, pour nous, une variété des états hypnotiques, ce que nous avons appelé l'état médianique passif.

e) Dans cet état, le sujet récepteur arrive facilement à vibrer

à l'unisson du sujet transmetteur auquel il est accoutumé, c'est-à-dire à se trouver apte à percevoir sa pensée.

f) Il peut arriver aussi qu'il se trouve fortuitement, ou par suite de circonstances diverses, vibrer à l'unisson d'un autre transmetteur, plus ou moins éloigné, même tout à fait inconnu de lui.

g) Le sujet récepteur peut être empêché de percevoir la pensée, par suite de circonstances qui s'opposent à l'état hypnotique dont nous avons parlé, ou par suite de l'influence de personnes qui, consciemment ou non, agissent sur lui par suggestion mentale pour empêcher la transmission de pensée.

h) Il n'est pas nécessaire que le sujet transmetteur ait conscience de l'acte de transmission de pensée.

i) Le sujet récepteur, à condition de posséder la faculté de lucidité, peut lire une pensée qui n'existe que dans la subconscience du transmetteur.

j) Le sujet récepteur peut aussi être inconscient de l'acte de transmission de pensée qui s'opère par son intermédiaire, et il peut énoncer la pensée inconsciemment, d'une manière indirecte.

k) L'acte de transmission de pensée et l'acte de réception ne sont pas nécessairement simultanés; il peut s'écouler un temps plus ou moins long, entre le moment où le sujet transmetteur émet la pensée, et le moment où le sujet récepteur la perçoit.

On voit, en résumé, que tout le principe schématique essentiel de la transmission de pensée peut se résoudre en ceci : un sujet transmetteur, un sujet récepteur, indépendants l'un de l'autre, pouvant agir inconsciemment, le phénomène de réception pouvant se produire seulement un certain temps après l'acte de transmission.

Ces quelques lois, que reconnaîtront tous ceux qui ont étudié la transmission de pensée, vont nous permettre d'interpréter bien des phénomènes.

Examinons donc successivement, et d'une façon schématique, les divers phénomènes qui peuvent se produire, en commençant par les plus simples, pour arriver progressivement aux plus complexes.

Le médium énonce une chose qu'il ne croit pas connaître, et qui est certainement inconnue de tous les assistants; mais les recherches montrent que le fait a pu parvenir à la subconscience du sujet; soit par la vue : documents écrits qui auraient pu lui passer fortuitement sous les yeux; soit par l'ouïe : il aurait pu entendre parler du fait sans y prêter aucune attention.

Il y a là un simple passage à la conscience d'une chose existant dans la subconscience. Le phénomène semble très simple, mais il est nécessaire de le signaler, parce qu'il se présente fréquemment, et qu'on ne le reconnaît pas toujours quand on ne se livre pas à une enquête assez approfondie.

Dans un autre cas, le médium parle d'une chose qu'il ne connaît pas, mais qui est connue d'une personne présente. C'est une simple transmission de pensée.

Le médium dit une chose qu'il ne connaît pas, qui n'est pas non plus présente à la pensée consciente d'aucun des assistants, mais qui peut être arrivée, plus ou moins fortuitement, à la connaissance de l'un d'eux, qu'il peut, par conséquent, posséder dans sa subconscience. C'est ici une lecture de pensée faite par le récepteur, l'agent transmetteur étant inconscient.

Le médium fait connaître une chose totalement inconnue de lui-même et de tous les assistants; mais ces choses sont connues d'une autre personne plus ou moins éloignée. Il y a là transmission de pensée à distance, qui, suivant les cas, peut être, soit consciente, soit inconsciente de la part du transmetteur, qui est ordinairement inconsciente de la part du récepteur.

Arrivons maintenant au cas qui semble le plus difficile à expliquer : le médium parle de choses absolument ignorées de toutes les personnes connues; nous admettons même que l'on puisse prouver que ces choses n'étaient connues que d'une personne décédée.

Nous devons diviser ces cas en deux catégories : dans la première, il s'agira d'un objet caché, d'une lettre ou d'un écrit quelconque, en un mot d'un objet ou signe matériel, dont personne ne connaît l'existence, et qui se trouve hors de la

portée des sens normaux du sujet. La lucidité suffira pour expliquer ces cas; nous savons, en effet, que la lucidité est une faculté, propre à certains sujets, par laquelle ils perçoivent l'existence d'objets qui ne sont pas à la portée de leurs sens normaux. Cette faculté leur permet de découvrir un objet, de suivre une personne ou de lire une lettre à distance, ainsi que le prouvent, entre autres, les expériences de M. Ferroul et celles de M. Bruyneel.

Dans une seconde catégorie, nous placerons les cas où le médium énonce des choses qui n'étaient connues que de la personne décédée, et desquelles il n'existe pas de trace matérielle ou écrite.

Il semble assez difficile que des cas présentent, d'une manière bien certaine, les conditions que nous venons d'énoncer; mais nous voulons admettre toutes les hypothèses. Ce qui peut le plus facilement arriver, c'est que le cas ne présente pas les conditions habituelles dans lesquelles la lucidité se manifeste, et l'on peut alors être amené à en rechercher une autre interprétation.

Nous trouvons encore cette interprétation dans un phénomène de transmission de pensée, dans laquelle la personne décédée est le transmetteur et le médium le récepteur. Cette transmission de pensée peut encore s'exercer longtemps après la mort du transmetteur. Nous avons vu, en effet, dans les lois de la transmission de pensée, que (dernière loi *k*) l'acte de transmission de pensée et l'acte de réception ne sont pas nécessairement simultanés; il peut s'écouler un temps plus ou moins long entre le moment où le sujet transmetteur émet la pensée et le moment où le sujet récepteur la perçoit.

Cette condition ne doit pas nous étonner, nous sommes accoutumés, en effet, à reconnaître que les vibrations qui produisent le son se transmettent avec une lenteur assez grande pour que nous puissions la constater à une distance relativement petite. Pour les rayons lumineux, la propagation étant beaucoup plus rapide, il faut faire porter les calculs sur des espaces infiniment plus considérables. Nous savons cependant que les rayons lumineux, partis de certaines étoiles, mettent un temps considérable, plusieurs années même, à

arriver jusqu'à nous. Bien plus, nous savons même que certaines étoiles, dont nous percevons encore les rayons lumineux, ont totalement disparu de l'endroit où nous croyons les voir. Ces vibrations lumineuses sont donc latentes, et exigent pour être perçues que notre œil prenne la position qu'il devrait avoir pour les recevoir si la source qui les a émises existait encore, c'est-à-dire qu'il faut que notre œil soit dans un certain état de réceptivité.

Quoi donc d'étonnant à ce que des vibrations, émises par un organisme vivant, restent aussi latentes jusqu'à ce qu'un sujet récepteur se trouve vibrer à l'unisson, c'est-à-dire dans un état de réceptivité qui le rend apte à les percevoir.

Voilà une simple hypothèse, si vous le voulez, mais assez rationnelle, et présentant des analogies frappantes avec d'autres phénomènes mieux connus, qui nous permet d'interpréter un des faits qui paraissent les plus difficiles à analyser parmi ceux présentés par les médiums.

Nous tenons à bien préciser que cela ne nous fait du reste rejeter aucune autre hypothèse, quelle qu'elle soit, mais nous considérons celle que nous venons d'énoncer comme une des plus admisssibles, dans l'état actuel des expériences que nous connaissons.

Dr Paul JOIRE.

RÉPONSE DE M. MANGIN

M. le Dr P. Joire me demande ce que j'entends par une chose anti-scientifique. La question est trop vaste pour être traitée en quelques pages de revue. Mais comme elle est fondamentale aussitôt qu'on s'occupe de « psychisme », j'essaierai au moins de m'expliquer sur le point particulier dont il s'agit. Il n'y a, dit M. Joire, d'impossible que ce qui est contraire à une vérité géométrique ou mathématique. Je suis persuadé pourtant qu'en physique M. Joire, comme tous ses contemporains et confrères en science, considère comme un axiome le : *Ex nihilo nihil*, en d'autres termes : tout ce qui existe a toujours existé; il n'y a que la forme qui varie, quelque chose ne peut pas sortir de rien. Cette con-

ception s'impose à notre esprit avec une force aussi invincible que cette autre $0 = 0$ ou celle-ci : $1 > 0$. En histoire naturelle aussi il y a une quantité de choses dont nous sommes aussi sûrs que du total de $2 + 2$. Je ne paraîtrai pas hardi en affirmant que Napoléon ne peut pas ressusciter en chair et en os ou qu'une poule ne peut engendrer un lapin. Les affirmations contraires seraient éminemment, anti-scientifiques.

Il est, au contraire, très loin de ma pensée d'assimiler l'anti-scientifique à l'incompréhensible. J'aurais plutôt envie de dire que l'incompréhensible augmente autour de nous à chaque pas que fait la science. Singulière contradiction! A mesure que notre cercle de connaissances s'étend nous sommes confondus par l'immensité et l'impénétrabilité des mystères que nous apercevons mieux derrière ce petit cercle; mais il ne faut pas pour cela nous laisser abattre et renoncer aux bases de cette faible raison qui nous a déjà si vite rendus si puissants. Devant l'immensité, pour ne pas perdre notre faible raison, étreignons arec toute notre énergie les quelques certitudes qui nous ont si bien servi jusqu'ici.

Et surtout ne prenons pas les mots pour des choses. Si toute notre supériorité intellectuelle sur les animaux nous est venue de ce merveilleux instrument qu'est le *langage*, évitons qu'il ne devienne justement la cause de notre perdition. En nous permettant de grouper en un même mot une quantité de phénomènes semblables il a centuplé l'agilité de notre pensée. C'est à lui que nous devons la faculté d'abstraire et de généraliser. Il est le père de la métaphysique, mais n'oublions jamais le mot de Voltaire (dont je n'ai retenu que le sens) : « Toutes les fois que vous voyez deux personnes discuter longtemps avec animation et sans se comprendre, dites-vous à coup sûr : c'est de la métaphysique. »

Eh bien! parler d'esprit sans corps, c'est faire de la métaphysique, c'est prendre une abstraction pour une réalité. Peut-on considérer la gravitation comme un être indépendamment du corps gravitant, l'affinité indépendamment du corps chimique, l'électricité sans corps électrisé, la vie sans être vivant?

Depuis que Lavoisier a expliqué ce qu'est la combustion, est-ce qu'il est permis de parler de phlogistique? Est-ce que les *fluides* électriques ou magnétiques, le principe vital, à qui l'on donnait une sorte de personnalité, sont encore des notions scientifiques? Tout concourt à nous montrer en dernière analyse : la *vibration*, le mouvement, des transformations successives et indéfinies de mouvement. La découverte de la transmission de la pensée vient pour achever de nous convaincre que la pensée, elle aussi, est un mouvement et qu'il est plus que jamais anti-scientifique de la considérer indépendamment de l'organe où elle s'élabore. M. Joire admet la transmission de la pensée, et croit comme moi qu'elle explique tous les phénomènes produits par les médiums. Nous sommes donc pleinement d'accord. Je n'ai plus, avant de terminer, qu'une très petite remarque à ajouter, c'est que, pour les phénomènes qui ont l'apparence la plus spirite, c'est-à-dire ceux où le fait énoncé dans le message est inconnu du médium et de tout vivant, M. Joire a recours à cette hypothèse : qu'il y a eu retard *dans la transmission*, tandis qu'il me paraît beaucoup plus vraisemblable, comme j'ai essayé de le montrer à propos de Mlle Smith (Des Indes à la Planète Mars), ou de Georges Pelham ressuscité par Mme Piper, que les transmissions ont eu lieu dans les délais ordinaires et que c'est seulement l'éruption montant des couches subliminales aux couches supraliminales qui s'est faite en retard, soit directement chez le médium, soit indirectement chez la personne antérieurement télépathisée par le défunt et dans le moi subliminal de laquelle le médium lit.

Marcel MANGIN.

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE

Par M. F.-W. MYERS

(*Suite* [1].)

[Trois autres cas se rattachant à la cathédrale de Salisbury peuvent trouver leurs places ici.]

En ma présence. H. M. Radnor.

Août, sept. 1889 et février 1890.

G. Scène rétrocognitive.

La première fois que Miss A. vint à la cathédrale, elle remarqua debout à la porte de la chapelle, en face de la « cage » (chapelle d'Hungerford), un moine, avec un vêtement d'un brun sombre et terreux, une corde nouée autour de la taille, une espèce de pèlerine ou de capuchon et quelque chose de blanc, vêtement ou chair (?) dans l'ouverture de la pèlerine ou capuchon. Il tenait un rosaire brun d'où pendait une croix d'argent (?).

Ensuite elle vit une quantité de moines semblables qui semblaient sortir en file de la porte de la chapelle et y rentrer.

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings* S. F. P. R., vol. XI (Voyez *Annales des sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n° 1 de 1900, n°s 3 et 5 de 1901.



tenant des livres et des rosaires. La croix du rosaire avait une forme assez particulière.

Elle a vu ces moines presque chaque fois qu'elle a été à la cathédrale, et l'un d'eux une fois a donné son nom par des coups frappés; mais comme l'évêque et l'huissier principal disent tous deux qu'il n'y a jamais eu un ordre de moines spécialement attaché à la cathédrale, nous pensions que c'était probablement une hallucination. Hier cependant, 23 février 1890, Miss A. vit de nouveau les moines, et demanda à quel ordre ils appartenaient; les réponses furent données par coups frappés.

D. : A quel ordre appartenez-vous? — R. : Saint-François d'Assise. — D. : Voulez-vous dire que vous êtes des Franciscains — R. : Non. — D. : Alors que voulez-vous dire? — R : Palais.

Ayant obtenu cette indication, en rentrant à la maison je regardai dans l'*Histoire du Wiltshire*, par Britton, et je trouvai sur une page non coupée qu'il y avait eu un monastère de moines gris (Franciscains) à l'angle sud-est de la Cathédrale (à l'endroit où se trouvent maintenant le Palais et ses terrains) et que l'évêque Poore leur donna la terre.

L'évêque actuel venait justement de déterrer dans les caveaux du Palais une belle crypte voûtée que l'on supposa devoir dater au moins du temps de l'évêque Poore. C'est une coïncidence curieuse, et il se peut que ce fût là que les Franciscains habitaient. Sir Richard Colt Hoare fait mention d'un ordre de moines ayant pris leur nom de Saint-François d'Assise et qui s'étaient installés à Salisbury.

H. Scène rétrocognitive (Brian Duppa).

Le 23 février 1890, Miss A. et moi nous étions dans la chapelle de Hungerford, lorsqu'elle me dit qu'elle voyait une grande cérémonie. Une grande chaire[1] empêchait de voir le chœur, et peu à peu apparaissait une foule d'ecclésiastiques et d'autres personnes ayant revêtu leurs plus beaux costumes. Ensuite elle vit un homme grand et gros, marchant

1. Employé sans doute ici dans le sens de siège apostolique. N. d. T.

lentement, portant un vêtement rouge orné de dentelles blanches, et d'une large broderie dorée faisant le tour du cou et tombant jusqu'aux pieds, une espèce de large mitre qui n'était pas pointue, mais ressemblait plutôt à une barrette avec une belle broderie.

Ensuite il y eut trois ou quatre personnages habillés d'une façon très semblable, somptueusement, et une quantité de petits garçons en rouge et blanc et en dentelles tenant des cierges, des livres, etc. Il y avait partout une foule compacte, c'était évidemment pour célébrer quelque important événement. Après que le principal personnage se fut agenouillé en face de la chaire, — regardant du côté de l'ouest pendant quelque temps, — il se leva et dix petits garçons enlevèrent la chaire et la portèrent plus haut jusqu'en face de l'autel regardant encore l'ouest. Alors le principal personnage fit deux pas et se tourna vers l'est. (Toutes les dispositions de l'autel, etc., comme Miss A. les vit sont tout à fait différentes de ce qu'elles sont maintenant[1].) Il n'avait plus rien sur la tête. Il s'agenouillait un peu de temps en temps, et alors les plus somptueusement habillées des autres figures placèrent quelque chose comme une mitre sur sa tête et se retirèrent, et le principal personnage se dirigea vers la chaire, et s'y assit regardant la congrégation. Miss A. dit qu'elle le vit plus tard mort, dans un cercueil avec la croix de Winchester sur lui. Elle dit qu'il était grand, gros, bien rasé, qu'il avait les cheveux un peu bouclés et des yeux d'un bleu gris.

Miss A. demanda ce que c'était que cette scène, et la réponse vint par coups frappés.

R. : L'ordination de Briant Uppa.

Miss A. répliqua : Ça ne peut être ce nom là; cela doit être une erreur.

R. : Vous vous trompez. C'est Duppa et non Uppa. Brian Duppa. — D. : Qui était ce Brian Duppa? — R. : Chister. — D. : Qu'était-il? — R. : Évêque ici — D. : Quand? — R. : 44-16.

1. Cela veut dire que la description de Miss A. était exacte pour la date; d'après les explications que Lady Radnor me donna.

F. W. H. Myers.



Les recherches vous aideraient. Il y a des manuscrits à Winchester.

De retour à la maison, nous causions après le thé, je pris par hasard l'*Histoire du Wiltshire*, par Britton et je dis à Miss A. en riant : « Je vais regarder pour votre évêque... » Les pages où étaient les noms des évêques n'étaient pas coupées, ni sur le côté, ni en haut. Je les coupai et, à notre grand plaisir, nous trouvâmes, page 149 :

« Brian Duppa ou De Uphangh, D. D... tuteur du prince Charles... envoyé au siège de Chichester (Chister?)... Évêque en 1641... (déposé par le Parlement peu de temps après)... élevé peu après la Restauration au siège de Winchester. » Il était à Carisbrooke avec Charles I, et on croit qu'il l'aida pour écrire l'*Eikon Basilike*, livre que Miss A. avait regardé dans mon boudoir quelques jours auparavant, mais qui ne contient aucune mention de ce personnage, ni son nom.

J. Rétrocognition (Rayne Stevens).

Toujours dans la chapelle d'Hungerford, le même jour que Longland (voir plus haut), en août 1889, il y eut des coups violents. Miss A. demanda qui était là et la réponse vint : « Rayne Ste (v-ph?) ens. C'était le premier mezzo-ténor en 1796. Il vint à Canterbury en 1805. William Bouverie, — Lord Folkestone (?) — lui fit cadeau d'une montre parce qu'il arrêta son cheval, au péril de sa vie, à Salisbury. »

Je n'ai pas pu vérifier entièrement jusqu'à présent, mais j'ai trouvé une inscription dans le vieux livre de comptes du premier vicomte en 1755 :

« Dr Stephens pour ses leçons de clavecin données à Billey, etc. » « Billey » étant le petit-fils du premier vicomte. Ledit « Billey » était M. P. à Salisbury, et je trouvai dans Britton (p. 182) que John Stephens, Mus. Doc., était organiste à la Cathédrale, et y fut enterré en 1780. C'était peut-être le père de Rayne, mais de cela je n'ai pas encore pu m'assurer.

K. Scène rétrocognitive (White Webs).

Je regardais dans le cristal il y a un an ou deux, me trouvant au château de Longford. Lady Radnor était dans la chambre avec moi. Je vis entre autres choses une grande cheminée sculptée avec une cotte d'armes au milieu et de bizarres serpents enlacés. Il paraissait y avoir un passage secret qui s'ouvrait en touchant une des têtes de serpents. Il me semblait que je suivais ce passage et qu'il me conduisait à une rivière le long de laquelle je voyais passer des figures avec des habits d'autrefois. Le nom Edwye de Bovery fut ensuite épelé dans le cristal; et Lady Radnor me dit que la vision devait être entièrement fausse, car le nom ne s'était jamais écrit comme cela. Le nom « White Webs » fut aussi épelé, — nom qui m'était tout à fait inconnu. Quelques jours après, comme je regardais quelques livres dans la bibliothèque, j'en vis un, ancien avec des cimiers et des cottes d'armes, dessinés à la main; et dans ce livre je trouvai qu'une des cottes était celle que j'avais vue dans le cristal; — seulement celle du livre était divisée et associée avec une autre, tandis que celle du cristal était entière. Lady Radnor trouva que c'était la cotte d'une héritière, une Miss Smith. Un peu après, dans le registre d'une vieille église ou un livre de compte, je ne sais plus, le nom de Sir Edwye de Bovery fut trouvé [c'était dans un extrait d'un registre de paroisse à l'église de Britford où est inscrite la paroisse de Longford. — H. M. Radnor].

[Sir Edward des Bouverie, Kt, dont j'ai depuis trouvé le nom dans de vieux actes des De Bovery, quoiqu'il signât lui-même des Bouverie, vécut à la Maison Rouge, Cheshunt, Herts, et y mourut en 1694. Son fils, Sir William, vendit la maison et vécut en partie au presbytère de Cheshunt. Il y a un endroit appelé White Webs dans le voisinage. Le petit-fils de Sir Edward, Edward des Bouverie vendit la propriété et s'établit à Longford, en 1717. En 1718, il épousa Marie Smith, fille et cohéritière de John Smith, de Londres, un des premiers gouverneurs de la Banque d'Angleterre. Il y avait

plusieurs passages secrets servant à la Maison Rouge, à Cheshunt, pour en sortir ou pour y entrer; mais je n'ai pas fait de recherches sur l'existence de la maison à White Webs. — H. M. Radnor, 9 juin 1892.] [Miss Porter nous fait savoir qu'elle n'a pu trouver une liste des propriétaires de White Webs. « Une vieille maison historique, avec des passages secrets et des installations souterraines mystérieuses, fut démolie vers la fin du siècle. »]

L. — Scène rétrocognitive (« Jolly Dick Scrope »).

Le 28 juin 1892, Miss a rencontré pour la première fois l'honorable Percy Windham chez Lady Radnor. Une scène et de l'écriture parurent dans le cristal. Lord Radnor m'en fit le récit du 1er juillet 1892 et mentionna, comme le fait plus loin lady Radnor, l'ambiguïté entre Prince et Roi. C'était une fête, avec des personnes en habits anciens; ensuite vint le message (que je copie sur ce qu'écrit Lady Radnor le 8 juillet): « Joyeux Dick Scrope avec son Prince (ou Roi) gros Harry, au mariage de sa fille Nell. » Alors, supposant que cette scène pouvait avoir eu lieu dans le Wiltshire [où les Scrope sont voisins des Wyndham], nous demandâmes : « Où cela a-t-il lieu? » et la réponse vint, très rapidement KROY (York). — H, M. Radnor.

Dans l'espoir d'éclaircir la question, je demandai à Miss Porter, qui est habituée à faire des recherches au British Museum, de chercher la trace d'un Dyck Scrope avec une fille Nell, aux noces de laquelle (à York) Henri VIII avait probablement assisté. Miss Porter répondit (6 juillet 1892) : « La famille Scrope habitait le Yorkshire et le Wiltshire. J'ai d'abord cherché dans les généalogies de la branche du Wiltshire, mais je n'ai trouvé aucun « Dick » avec une fille « Nell ». Ensuite j'ai cherché dans les Scrope de Bolton (Yorkshire) et j'ai trouvé les faits suivants :

CONTROVERSE ENTRE SIR RICHARD SCROPE ET SIR ROBERT GROSVENOR. SIR N. HARRIS NICOLAS.

Londres, 1832.

II. — Généalogie de la famille Scrope de Bolton.

60. Sir Richard Scrope. Knt., deuxième fils de Sir Henry Scrope, quatrième baron Scrope de Bolton.	Éléonore, fille de Norman Washbourne, du Worcestershire. Esq. Elle épousa en seconde noce Sir John Wyndham, de Felbrigge, comte de Norfolk. Testament daté du 11 décembre 1505; vérifié en janvier 1506. Enterré chez les Frères Augustins, Norwich.

Élisabeth	Éléonore Scrope, fille et cohéritière vivante, décembre 1505 (Testament de sa mère).	Sir Thomas Wyndham, (fils de Sir John, par Marguerite, fille de John, duc de Norfolk) de Felbrigge, comte Norfolk (Testament daté du 21 octobre 1521; vérifié le 4 mars 1522).	Marq.

Voir Landsdowne M. S. 205. Harl M. S. 1074. § 65.

Je fis un pas de plus en cherchant dans les Wyndrams de Felbrigge et j'eus la satisfaction de trouver une connexion entre Sir Thomas et le roi Henri VIII :

Blomefield's *Norfolk*.

IV. — 7. *Tombes dans la Cathédrale de Norwich.*

Le chiffre 6 montre la place d'où la tombe qui, maintenant, se trouve dans la chapelle de Jésus, marquée 7, fut retirée; elle fut élevée à la mémoire de Sir Thomas Windham, qui fut fait chevalier par Sir Edward Howard, Lord Amiral d'Angleterre, lors de la quatrième année du règne du roi Henri VIII à Croitou-Baie, en France, ayant rendu de grands services pendant cette expédition, ayant été pour beaucoup dans la prise de Tournay, Turenne et autres places; il fut Conseiller

privé de ce roi, un des chevaliers chargés de la garde d corps et vice-amiral; c'était le fils de sir John Windham de Crownthorp en Norfolk; il fut enterré entre ses deux épouses Éléonore, fille et cohéritière de Rich. Scroop d'Upsale, Esq et Élisabeth, fille de Sir Henry Wentworth de Letheringham (veuve de Sir Roger Darcy de Danbury en Essex, VIII, p. 113), et mourut vers 1521.

L'inscription suivante fut trouvée en consultant les « Lettres et papiers du règne de Henri VIII » :

J. S. Brewer, Londres 1863.

I. — 54. 4 août 1509. (399) Pour Élisabeth Darcy, veuve de Roger Darcy, et Thomas Wyndham. Autorisation de mariage. Sunninghil 1er août. 1 Henr. VIII Del. Oxford, 4 août.

Éléonore Scrope mourut *avant* l'avènement de Henri, car en 1509, Thomas Wyndham obtint une autorisation pour épouser sa seconde femme, Élizabeth Darcy. Et d'après les *Testamenta Eboracensia* (Durham 1865; Société Surtees, III, 297 cxxii, on voit que le testament de Richard Scrope fut vérifié en 1485, avant la naissance d'Henri VIII. La phrase donnée en explication de la scène contient donc une erreur. D'un autre côté, il est prouvé qu'Henri VIII accorda diverses faveurs à la famille Scrope.

Étant une Scrope de Bolton, il paraît probable qu'Éléonore se maria à York. Mais les registre des mariages dans le Minster ne remontent pas jusqu'à l'époque des Tudor, et les autorisations de mariage collectionnées au Registre diocésain ne commencent qu'en 1661.

D'après ces documents, on voit que la connexion supposée entre la famille Scrope et M. Perey Wyndham dépendait non seulement de leur voisinage dans le Weltshire, mais aussi du fait que le mari de Nell Scrope était un Wyndham. J'écrivis à M. Wyndham pour lui demander ce qui le rattachait à sir Thomas, et je reçus cette réponse datée de Clouds Salisbury, 12 juillet 1892 : « Sir Thomas était mon ancêtre direct. Il n'y a jamais eu qu'une famille de Wyndhams et, en dehors de un ou deux acteurs ou actrices qui ont pris ce nom, il n'a jamais

été usurpé. » [Les *Wyndams* sont une famille complètement différente.]

Ce cas est remarquable parce que la théorie de la mémoire inconsciente de la part de la voyante doit être inadmissible ici. D'un autre côté, il est naturellement probable que M. Wyndham a dû, à une certaine époque, connaître le mariage Wyndham Scrope, sous Henri VII, quoiqu'il eût absolument oublié ce fait quand le message fut obtenu. Nous ne pouvons pas positivement affirmer que cette connaissance n'a pas pu passer du moi subliminal de M. Wyndham à celui de Miss A., et prendre la forme dramatique du « joyeux Dick Scrope », etc. Dans la généalogie de la famille A., donnée dans l'histoire de leur comte, il est fait mention du mariage du cinquième baron Scrope (de Bolton) avec la veuve de sir Robert A., un ancêtre collatéral. Mais, même en supposant (comme nous sommes amenés à le faire) que ce fait, quoique oublié par la conscience de chacun des membres de la famille A., peut avoir été, à une certaine époque, connu de miss A., cela ne nous rapproche pas de Dick Scrope, qui n'est pas mentionné dans la généalogie, et dont la parenté avec lord Scrope n'est donnée que par la généalogie des Scrope. J'ajouterai que Miss A. n'a jamais montré aucune espèce d'intérêt pour les recherches de généalogie et de faits anciens.

L'origine ou les origines de ces scènes rétrocognitives ne pourra commencer à être comprise que graduellement, en comparant beaucoup d'exemples. Afin que le lecteur puisse se rendre compte dès maintenant de l'*inexactitude* que l'on y constate fréquemment, je vais donner un message obtenu non par le cristal, mais par l'écriture automatique.

CAS DE JACK CREASY

Le 7 juin 1891, Miss A. prit un crayon. Les notes qui suivent furent écrites tout de suite après la séance, et le message est entre mes mains. L'écriture du *soi-disant* Jack Creasy est à peine lisible et d'une personne illettrée.

Beaucoup de griffonnage. A la fin, très illisiblement et plusieurs fois le mot « Jack » est écrit.

Jack, quoi? dit Miss A. « Est-ce Jack l'Éventreur ou quelqu'un de ce genre? »

« Jack Creasy. »

« Que voulez-vous dire? » « Aidez pauvre Marie. »

« Où habitez-vous? (Très illisible) « Filler ou » « Tillers Buildings » ou? « Greewich. »

Êtes-vous incarné? « Non — chair toute brûlée. »

Ensuite un dessin grossier où l'on ne distingue rien.

Où avez-vous été brûlé? « Oui — piche kitl[1]. »

Dans les Fillers' Buildings? « Route Blackwall. »

Ou? « Longtemps — peut-être vingt mois. »

Était-ce un accident? « Terrible. Mister Lennard nous a fait changer le mélange; Boh Heal mit la lumière pour moi la cuve de poix (Bob Heal put the light for me the pitch vat cort[1]). »

Quelles usines? « Goudron. »

A grewich? « Oui, Blackwall Rode (Route Blackwall. »

Quelle espèce d'usine? « Abot. »

Voulez-vous dire les usines d'Abbot? « Abots — oui — oui — Blackwall. »

Y eut-il beaucoup de morts? « Je ne sais pas. »

Que voulez-vous qu'on fasse pour aider Marie? « Sais rien — trouvez-la — et aidez-la — demander la Marie du pauvre Jack Creasy. »

Est-elle à Greewich; pouvez-vous donner son adresse? « Peux pas dire — peux pas voir — elle était ici ».

Où? « — Fullus (or Fillers) Buildings — Dieu vous bénisse. »

Impossible d'obtenir autre chose.

Dans le registre des décès on trouva que Jack Creasy était mort par accident, le 4 juillet 1889. Voici ce que dit M. G. A. Smith :

« Les récits de l'accident parurent dans le *Kentish Mercury*, le *South Eastern Herald*, le *Greenwich & Deptford Observer* le 12 juillet, et des comptes rendus de l'enquête parurent dans les

1. *Pitch* veut dire poix et *kettle* chaudron.

mêmes journaux le 2 août 1889. D'autres journaux ont donné problablement des récits également, mais il serait, je crois, presque impossible de les découvrir; ceux que je cite sont des journaux locaux. Ces récits sont tous pareils, il y a beaucoup de détails sur l'accident et sur l'enquête officielle; mais dans aucun il n'est fait mention de « la pauvre Marie », des « Établissements Fullers » ou de « Bob Heal ». L'adresse de Creasy est ainsi donnée : 28 Lethbridge-road, Lewisham.

23 *juillet*. — « Je suis allé à l'usine de distillerie de goudron, de MM. Forbes Abbot et Lennard aujourd'hui, quai Ordnance, Greenwich Marshes, et j'ai vu M. Lennard qui s'est beaucoup intéressé à la question. Il m'a dit que Creasy avait une femme qui est encore vivante, croit-il, 28 Lethbridge-road et que lui (Lennard) connaît; il a correspondu avec elle pour arriver à mettre son petit garçon dans une asile d'orphelins. Il ne sait pas si elle s'appelle Mary. Il ne peut expliquer les Fullers (?) Buildings, et il a interrogé inutilement les ouvriers parmi lesquels il a fait circuler l'enquête; je n'ai pas pu voir ensuite les administrateurs ni questionner la police.

« L'usine est limitée d'un côté par la ruelle Blackwall. Le passage sur M. Lennard faisant « changer le mélange » par Creasy est aussi une erreur. M. Lennard ne lui a pas donné une tâche. Creasy avait son travail toujours le même, il n'y avait rien à changer. Il n'y a jamais eu un homme du nom de Bob Heal dans l'usine. Il n'a pas été question de quelqu'un qui se serait servi d'une lumière, bien que l'explosion ait certainement été causée par Creasy qui aurait enfreint la règle en ayant une lampe de sûreté *ouverte*. Il n'y a rien eu qui ressemblât à une cuve de poix. L'accident fut une explosion causée par la vapeur s'échappant de tuyaux en mauvais état brûlés par la flamme d'une lampe Davy que Creasy avait laissée découverte. « G. A. Smith. »

Dans la description de l'accident faite par le *Kentish Mercury*, on lit que « le gardien de nuit dit à Creasy d'ôter un peu de feu de l'alambic où il y avait trop de chaleur. Vingt minutes après, il y eut une détonation ; l'endroit était en flammes, et les morts furent trouvés à 15 ou 20 yards de l'alambic. »

Le verdict de l'enquête du Coroner donne comme cause des morts : « Des brûlures faites par la vapeur brûlante venant d'un alambic de goudron et comme cause de l'accident l'état défectueux du matériel. »

Un chaudron de poix, ce n'est pas la même chose qu'un alambic de goudron ; bien que cela s'en rapproche autant que *Piche Kitl* se rapproche de *pitch Kettle*. Et quelqu'un certainement « apporta de la lumière » qui enflamma la vapeur, seulement ce ne fut pas le mythique Bob Heal, mais Creasy lui-même.

Un autre point est à noter. Les noms des maisons de commerce un peu longs sont généralement abrégés dans le langage ordinaire ; mais il ne semble rien y avoir dans les rapports qui indique que le nom abrégé était employé en ce cas. Je demandai à M. G. A. Smith quel nom était le plus employé sur les lieux et il répondit : « Les personnes qui me conduisaient à l'usine parlaient généralement de l'usine « Forbes et Abbot » et le quai voisin semblait plus connu sous le nom de quai Abbot que sous son vrai nom : quai Ordnance. En somme je dirai que les usines sont ordinairement connues sous le nom d'Abbot.

M. Scène rétrocognitive.

Mistress A. raconte ce qui suit : « En octobre 1886, ma fille vit dans la pierre de son bracelet une scène qui m'impressionna beaucoup, car je compris aussitôt ce qu'elle représentait et en même temps j'étais absolument sûre que je n'en avais jamais parlé à ma fille ni à quelque autre de mes enfants Elle vit un homme dans une barque avec un grand canon attaché dans la barque et, dont elle ne pouvait comprendre l'usage. L'homme était seul et étendu dans le fond du bateau, et cela aussi l'étonnait. Les vagues semblèrent s'élever et l'homme ramait extrêmement fort, comme s'il essayait d'atteindre le rivage. Alors elle le vit se jeter par terre et rester sans mouvement en bas du rivage, comme s'il était mort. Cela se rapporte complètement à une triste crise de la vie de mon père. Il était allé chasser le canard, seul sur le Nor-

folk Broad qui s'ouvre sur la mer. Une tempête s'éleva et il fut presque poussé par le vent jusqu'à la mer. C'était un homme très fort et à grand'peine il gagna la terre. Alors il se jeta par terre absolument épuisé ; et l'épuisement éprouvé ce jour-là fut le commencement d'une maladie qui finit par l'emporter. »

N. Vision rétrocognitive (Strafford).

Lady Radnor écrit, le 23 février 1890, de Long ford Castle Salisbury : « Miss A, vient de passer avec moi trois semaines ; mais le fait est qu'elle voit et entend tant de choses que nous ne pouvons réellement pas nous tenir au courant, en les consignant toutes. La chose la plus intéressante que nous ayons eue, je crois, c'est qu'elle a plusieurs fois vu dans le cristal et à des « séances » une figure se donnant comme Lord Strafford (celui que Charles I fit exécuter), qui déclare qu'un papier signé par Henriette Marie et se rapportant à lui-même est caché dans cette maison. Il dit ensuite : « Trouvez le cachet de la Reine. » Et cela est assez singulier, car depuis que cela est arrivé, j'ai trouvé un chiffon de papier sur lequel il y avait — de l'écriture de feu Lady Radnor — une liste des objets se trouvant dans le cabinet de la Reine Élisabeth, et entre autres choses, il y a un acte ou document signé par Henriette Marie et les grands officiers de sa maison, y compris le garde du grand sceau de la Reine. Ce papier ne se trouve plus nulle part maintenant, quoique toutes les choses soient là comme le donne la liste. La figure dit que le papier se rapportait à la relaxation de Strafford. »

En réponse à mes questions, Lady Radnor m'écrit le 25 février : « Il est absolument impossible que j'aie vu la liste en question (celle des objets dans le cabinet). Elle était enfermée au milieu d'un tas de vieux papiers dont je ne connaissais aucun ; et comme j'avais oublié le fait moi-même, je n'aurai pu en parler. »

Un autre cas qui, en un sens du moins, est rétrocognitif, nous est donné par l'Hon. Eric Barrington et confirmé par

Mrs. Barrington. J'ai aussi reçu un récit concordant, du message par le cristal de la part de Lady Radnor, l'hôtesse à qui il est fait allusion.

62 Cadogan-place,

21 novembre 1892.

Il y a deux ans je rencontrai Miss A..., je crois pour la première fois, à dîner chez une amie. Elle dit à ma femme qu'elle avait vu debout derrière ma chaise une figure qui, d'après la description un peu vague cependant qu'elle en donna, sembla être celle d'un très grand ami à moi, un officier qui était mort environ sept ans auparavant en activité de service. Elle insistait sur l'attitude prise par la figure, qui était celle représentée par une photographie que j'ai de lui, mais qu'elle n'avait jamais vue. Elle ne savait rien de cette amitié et le nom de l'officier n'avait jamais été prononcé devant elle.

L'été dernier nous nous rencontrâmes de nouveau dans la même maison, et quoique dans l'intervalle nous eussions fait davantage connaissance avec miss A... et sa famille, je suis sûr de ne lui avoir jamais rien dit au sujet de mon ami. En allant au salon après le dîner je la trouvai en train de regarder dans le cristal et de dicter avec une rapidité extraordinaire une quantité de lettres de l'alphabet qui passaient devant elle et étaient écrites par la maîtresse de la maison, qui avait toutes les peines du monde à la suivre. Quand la succession des lettres s'arrêta, on découvrit en les lisant en sens inverse qu'elle formaient un message complet, *chaque mot était épelé à l'envers*. Avant l'apparition des lettres miss A... vit dans le cristal la figure qu'elle avait vue deux ans auparavant, portant un vêtement qui semblait être un uniforme foncé, et avec la même attitude particulière, mais je n'étais pas dans la chambre quand cela arriva. Aussitôt cependant que le message fut déchiffré par notre hôtesse il devint évident qu'il se présentait comme venant de la personne dont l'image venait d'être reproduite. Il était adressé non pas à moi qui étais absent quand les lettres commencèrent, mais à ma femme, et voulait dire ceci :

« Demandez à votre mari s'il se rappelle encore T. T. Dites-lui que je suis constamment avec lui et que la mort ne change rien à l'amitié. »

Le nom de famille était donné, précédé par un surnom dont on avait cessé de se servir quand il était devenu grand et qui était connu seulement de ceux qui. comme moi, avaient été intimes avec lui depuis l'enfance.

On ne peut supposer que miss A... ait été en quelque manière influencée par mes pensées, car ce ne fut que lorsque je me fus assis près de mon hôtesse et que je l'eus aidée à épeler les mots du message que je compris de qui il venait et je pus seulement alors expliquer le sens du surnom qui l'avait complètement étonnée, bien qu'elle eût connu celui qui le portait après son entrée dans l'armée.

ERIC BARRINGTON.

Ceci concorde entièrement avec mon souvenir des circonstances. Au moment où miss A... décrivit la figure lors de notre première rencontre, je sentis une sensation très particulière accompagnée de la certitude de l'identité de la personne qu'elle voyait.

CHRISTINA BARRINGTON.

Il existe une biographie de l'officier en question qui a été imprimée mais non publiée et où l'on donne un surnom qu'il aurait eu pendant son enfance. Mais j'ai constaté que ce n'était pas le même que celui paru dans le cristal qui était bien choisi pour ne pouvoir être reconnu que par des amis d'enfance.

J'espère pouvoir discuter plus tard les sources possibles des messages rétrocognitifs. Pour le moment je ferai seulement observer qu'étant admise l'honnêteté du voyant, qui en ce cas se passe de mon attestation, il y a à craindre (1) qu'on soit en présence d'un souvenir inconscient de quelque passage d'un livre, ou de quelque conversation entendue pendant que l'attention était distraite et peut-être longtemps

(1) Pourquoi craindre?



auparavant. Dans un cas discuté dans le Journal de la S. P. R., Juillet 1891, je considérais cette explication des messages comme probable. Ici, autant que je puis en juger, elle est extrêmement improbable. Mais en mettant de côté la discussion de cas semblables, la valeur des scènes rétrocognitives est naturellement considérablement accrue si (comme dans le cas présent) le même percipient a vu les scènes de l'époque et a eu des visions ou des messages véridiques qui ne pouvaient, par leur nature même, venir normalement d'aucune source existante (1).

MARCEL MANGIN.

(1) Normalement, non, évidemment cela n'est pas normal et cette lucidité dans le passé ne se rencontre probablement que chez des sujets tout à fait exceptionnels. Mais, enfin, les événements passés ont laissé une trace puisqu'on *vérifie* le message. Est-ce la double vue qui a permis à miss A... pendant la nuit, pendant son sommeil naturel, suivant mon hypothèse favorite, de lire dans les documents *fermés* que l'on est allé ensuite consulter? Quelque fantastique que nous paraisse une telle explication on ne peut absolument la rejeter, alors qu'une autorité comme celle de Crookes peut être citée pour l'appuyer. Je fais ici allusion à la lecture du mot « however « sur lequel Crookes avait posé au hasard son doigt, le journal était derrière lui, il ne l'avait pas regardé et le médium ne pouvait le voir à travers le corps de Crookes. (Nouvelles expériences sur la force psychique, page 168.)

Je crois intéressant de reproduire aussi à cette occasion le curieux passage du compte rendn des expériences de W. Stainton Moses que les *Annales* n'ont pas publié dans le résumé très imparfait qu'elles ont donné, année 1895, page 204. C'est de Rector qu'il s'agit. Rector est l'esprit le plus fréquemment en communication avec M. Moses. Il écrit habituellement pour Imperator et pour le groupe des guides en général. Son écriture devient de plus en plus semblable à celle de M. Moses lui-même. Un jour, celui-ci lui demande d'aller devant la bibliothèque, de prendre l'avant-dernier livre sur le second rayon et de lire le dernier paragraphe de la page 94. Quatre lignes sont écrites, et, vérification faite, se trouvent être exactes sauf un mot « narrative » substitué à « account » dont le sens est le même.

« Comment lisez-vous? Vous avez écrit très lentement et par saccades. »

» J'ai écrit *ce que je me rappelais* (!), et ensuite j'ai continué. Il faut un effort particulier pour lire et cela ne sert que comme preuve. Nous allons lire encore et écrire et nous vous ferons connaître ensuite le livre. « Pope est le dernier grand écrivain de cette école de poésie, la poésie de l'intelligence ou plutôt de l'intelligence mêlée à l'imagination. » C'est bien cela. Eh bien, allez prendre le 11e livre sur la même planche. [Je pris le livre intitulé *Poésie, Romans et éloquence*.] Il s'ouvrira à la page qui vous intéresse... etc.

Le livre s'ouvrit à la page 145 et la citation était parfaitement exacte.

Je n'avais pas vu le livre auparavant : je n'avais certainement aucune idée de son contenu. Et M. Myers ajoute : « Ces livres étaient dans la bibliothèques du Dr Speer. »

Mais même ainsi ces expériences sont loin de valoir celles de Crookes. Il nous faudrait la certitude que Stainton Moses, qui devait facilement entrer en trance, n'était jamais auparavant demeuré seul dans la bibliothèque du docteur où il aurait pu dans cet état ouvrir les livres en question et y lire ces passages.

Le lecteur aura remarqué, au contraire, que dans deux des cas de miss A. les passages où se trouvaient les renseignements corroborant les messages étaient dans des pages *non coupées* des ouvrages.

Deux détails confirment, il me semble, la supposition que M. Moses avait déjà lu les passages donnés par Rector. Ce sont d'abord les mots que j'ai soulignés : « J'ai écrit *ce que je me rappelais.* » Singulier aveu de la conscience subliminale. Et ensuite le fait, au premier abord si merveilleux, du livre qui s'ouvre justement à la page devinée. Chose pourtant bien naturelle précisément si l'on suppose que le livre a déjà été ouvert et lu à la page où il a une tendance à s'ouvrir; tous les livres un peu fatigués ont cette tendance à s'ouvrir à certaines pages.

De telles merveilles, pour nous convaincre, ne doivent pas être obtenues une seule fois et sans avoir pris toutes les précautions imaginables. Pour être absolument certain qu'on se trouve en présence d'un cas de lecture sans le secours des yeux et *sans aucun souvenir inconscient ou sans aucune espèce de transmission mentale,* il suffirait, par exemple, qu'une centaine d'enveloppes tout à fait opaques et semblables contenant chacune un mot différent fût mise dans un sac, et que, l'une d'elles étant retirée du sac et remise au médium, il lût séance tenante le mot qu'elle renfermerait. Enfin, pour exclure toute supposition d'hallucination unique ou collective et fermer la bouche au plus endurci des sceptiques on phonographierait le mot prononcé par le médium et on photographierait le mot lu sur le billet déplié. Il est incompréhensible qu'aucun des expérimentateurs qui ont cru avoir trouvé un médium lucide n'aient pas tenté une semblable expérience qui prouverait d'une façon irréprochable et décisive l'existence d'un sixième sens.

LES DÉMONIAQUES[1]

D'APRÈS LES REPRÉSENTATIONS POPULAIRES

PAR M. PAUL RICHER

Le nombre des représentations populaires des démoniaques est considérable, conséquence bien naturelle de l'émotion profonde qui s'emparait de toute une population en présence de ces événements mystérieux, effrayants et trop souvent tragiques. Ce sont surtout des gravures religieuses, relatives à la vie des saints, ou représentant des exorcismes célèbres; des miniatures de manuscrit; des illustrations de la *Bible*; puis des tapisseries décoratives, des bannières de confréries, des plombs historiés, des enseignes de pèlerinage; enfin, jusqu'à une faïence de Nevers, qui reproduit un fait populaire de possession diabolique et d'exorcisme.

Un livre entier ne suffirait pas à la description de ces documents, les uns artistiques, les autres simplement pittoresques, tous très curieux et instructifs au point de vue de l'histoire des mœurs du temps et des croyances populaires.

Mais le tableau que nous avons essayé de tracer du retentissement de la *Possession démoniaque* dans les arts ne serait pas complet si nous n'en citions au moins quelques-uns.

L'imagerie populaire et religieuse nous a légué un assez grand nombre de scènes de possession. Pour honorer les saints, suivant la coutume chrétienne, on avait l'habitude de

1. Extrait de l'important ouvrage de M. Paul Richer, *l'Art et la Médecine*, éditeurs Galutier, Magnier et Cie.

les représenter dans une des circonstances de leur vie qui avaient décidé de leur sainteté; cette circonstance devenait, en outre, la raison d'une dévotion toute spéciale. C'est ainsi que des saints qui, pendant leur vie, s'étaient fait remarquer par leur pouvoir sur les malades qui nous occupent, étaient habituellement figurés exorcisant les démoniaques. Saint Mathurin fut un des plus célèbres, et son pèlerinage à Larchant a joui, du XI[e] au XV[e] siècle, d'une vogue extraordinaire. Selon la légende, saint Mathurin, prêtre, aurait été appelé à Rome par un empereur nommé Maximien, pour délivrer la fille du prince. C'est pourquoi il est habituellement représenté bénissant une femme, tandis que le diable s'échappe du crâne ou de la bouche de la patiente. Saint Benoît, saint Ignace, saint Hyacinthe, saint Denis et bien d'autres, ont été également représentés exorcisant des possédés, ainsi qu'en témoignent les nombreuses estampes que nous avons trouvées à la Bibliothèque nationale.

Toutes ces gravures ne sont pas sans valeur artistique, car certaines sont signées de van Orley, Hondius, Corneille Galle, Jean Collaert, de Poilly, P. de Jode, van Noort, Sadeler, Callot, Sébastien Le Clerc, Parrocel, Picart, etc.

C'est à la vogue dont jouit saint Mathurin comme exorciste que nous devons les plombs historiés, méreaux de corporation ou enseigne de pèlerinage où sont figurées des scènes de possession. La scène est toujours la même : saint Mathurin exorcise la princesse Théodora agenouillée à ses pieds.

C'est encore une fille d'empereur, Eudopia, fille de Théodose, dont les tapisseries d'Arras (fin du XV[e] siècle), que possède le musée de Cluny, racontent la possession et la délivrance [1].

1. Le musée de Cluny possède une suite de tapisseries d'Arras relatives à l'histoire de saint Étienne, premier martyr, et à la légende de l'invention de ses reliques. (Catalogue par E. du Sommerard, 1883, p. 494.)

Parmi ces tapisseries, il en est deux qui représentent la fille de l'empereur Théodose, possédée du démon, en proie à un accès de son mal.

Voici, d'après le Catalogue, la légende et la description de ces deux morceaux :

« I. — Eudopia, fille de l'empereur Théodose, possédée du démon, déclare qu'elle sera guérie si le corps de saint Étienne est apporté à

Sur les tapisseries de la sacristie de Saint-Rémy, à Reims, une scène analogue a un caractère plus intime. C'est d'ailleurs une fille du commun qui est tombée au pouvoir du diable, et l'exorcisme se passe dans une chambre étroite percée d'une large baie qui nous permet d'y assister. La malade est sur son lit tout habillée, les mains jointes et comme frappée de stupeur. Une légende nous conte l'histoire :

Une pucelle avait le diable au corps,
Qui, au sortir, à dure mort la livre,
Saint Rémy faict que, par divins recors,
La ressuscite et du mal la délivre.

Faut-il conclure de ce récit que les crises de la possédée avaient dû revêtir les caractères de la léthargie? Le petit nombre des assistants, l'attitude de la malade plaident dans

Rome. L'empereur l'envoie chercher, promettant en échange le corps de saint Laurent.

« Un cardinal est debout devant les marches du palais, vêtu d'une longue robe et tenant son chapeau sur sa poitrine; auprès de lui sont l'empereur et le souverain pontife, accompagnés d'évêques et de personnages de la cour. Un singe est accroupi près d'un pilastre; à gauche un écuyer de l'empereur invite le cardinal à monter sur le cheval que tient prêt un homme de service. Dans le fond, on voit la princesse Eudopia en proie à un accès de son mal.

Légende :

« Cõme Eudopia fille de Théodoze eperr[r] de Rome estat possessee du diable qui a près plusieurs cõjurations dire ne partirait point qui ne apporteroit le corps saint Estienne a Rome. Le pap ala requeste de lepere envoye a Constantinople quérir le corps Sainct Étienne lequel fut baillie et promectant baille le corps Saint Laurens...

« Ici la scène de possession est reléguée au second plan. La princesse est au milieu de la plus vive agitation. Elle se renverse soutenue par deux aides étendant les bras et le visage dirigé en haut.

« II. — Eudopia, possédée du démon, déclare, dans l'un de ses accès, que saint Étienne veut reposer près de saint Laurent.

« La princesse est agenouillée sur le premier plan, en proie à un accès de délire; elle se renverse sur le côté droit, les deux bras levés, les mains à hauteur de la tête, la paume tournée en avant, dans un geste qui rappelle celui de l'étonnement; près d'elle est un personnage qui semble être un médecin; dans le fond est le souverain pontife entouré de hauts personnages de l'Église. »

Légende :

« Cõme le corps S. Estiene est apporté en l'église de S. Pierre mays le diable par la bouche de la fille dit que ledit S. Éstien voullait estre près de celuy de S. Laurent. »

ce même sens. Et la chose n'a rien que de fort plausible, car les auteurs du temps nous racontent par quelles alternatives contraires, depuis l'immobilité de la mort apparente jusqu'aux plus violentes convulsions, le diable faisait passer les malheureuses qu'il possédait, et nous savons que de nos jours la grande névrose est coupable des mêmes méfaits.

Les plus anciennes gravures relatives aux possédés que nous connaissions sont trois gravures sur bois exécutées d'après les dessins de Hans Burgkmair (1473-1559) et qui font partie d'une suite de planches représentant les saints et saintes issus de la famille de Maximilien Ier.

Les trois démoniaques sont conformes à la tradition. Deux sont des jeunes filles dont l'une est nue jusqu'à la ceinture; le troisième est un homme vigoureux. Ils se contorsionnent d'une façon violente pendant qu'un diable fantastique s'échappe de leur bouche. Mais les exorcistes ont trouvé un ingénieux moyen de contenir les énergumènes. Ils sont tous trois solidement attachés aux piliers de l'église par des liens qui entourent les épaules, le torse et les mains. Un semblable résultat était ailleurs obtenu d'une autre façon. Dans la chapelle des Bienheureux, par exemple, à Vallombroso, chapelle renommée pour la guérison des démoniaques, existent près de l'autel deux grands creux assez profonds pour qu'un homme y disparaisse jusqu'au sommet de la poitrine. Il paraît que l'on introduisait le possédé dans l'un de ces trous et que dans l'autre pénétrait l'exorciste.

Le bénitier lui-même était parfois assez grand pour remplir le même office et le possédé y était plongé tout entier, ainsi que nous le montre une gravure de Sébastien Le Clerc dédiée à l'abbesse des religieuses bénédictines de Vergaville, « lieu célèbre par la délivrance des énergumènes, possédés et autres malades travaillés de sortilèges ». Le goupillon à la main, saint Eustase, abbé bénédictin, s'avance vers le malheureux revêtu d'une étole dont l'abbé retient les deux extrémités et maintenu dans le réservoir sacré par un aide vigoureux.

Pantagruel assista, dans l'île des Papefigues, à une cérémonie analogue: « En la chapelle, entrés et prenant de l'eau béniste, apperceusme, dedans le benoistier, un homme vestu

d'estoles, et tout dedans l'eau caché, comme un canard au plonge, excepté un peu du nez pour respirer. Autour de luy estaient trois prebstres bien ras et tonsurés, lisans le grimoyre, et conjurans les diables[1]. »

On peut se faire une idée de l'aspect que pouvaient prendre de semblables scènes, pour peu que le cas de possession ait eu du retentissement.

Une gravure de 1575[2] nous raconte par le menu comment se fit l'exorcisme d'une jeune possédée de Vervins, qui eut lieu en grande pompe en l'église Notre-Dame de Laon par l'évêque de cette ville. Les cérémonies de l'exorcisme seulement durèrent neuf jours. La possédée était une jeune mariée, Nicole Aubry, âgée de seize ans. La gravure reproduit en un même cadre tous les événements qui se succédèrent pendant ce laps de temps.

« Le premier jour, Nicole Aubry, dit la légende de cette gravure, fut amenée à l'église par plusieurs hommes, qui la contenaient avec peine; les jours suivants, on la porta dans son lit, derrière la châsse de Notre-Dame, la croix et le saint-sacrement. Après avoir fait trois fois le tour de l'église, elle était placée sur un matelas derrière le chœur. La procession finie, un cordelier faisait le sermon. Puis l'évêque disait la messe à l'autel de l'Image. Assis au milieu de son clergé, il prononçait les formules de l'exorcisme et interrogeait la démoniaque, dont un notaire royal enregistrait les réponses. De temps à autre, il élevait l'hostie en ordonnant au diable de sortir. Nicole se démenait affreusement, le corps enflé, la face presque noire, hurlant, tirant la langue, les yeux hagards, et elle s'élançait de son lit à plus de six pieds en l'air, malgré les efforts de huit ou quinze hommes vigoureux. Perdant tout à coup cette horrible difformité, elle retombait comme une masse, aveugle, sourde et muette à la fois, le corps raide et dur, arrondi comme un hérisson. Mais à peine

1. Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, chap. XLV.

2. Cette gravure, qui se trouve dans le *Manuel de la victoire du corps de Dieu sur l'esprit malin*, Paris, 1575, a été reproduite par P. Lacroix dans la *Vie militaire et religieuse au moyen âge et à l'époque de la Renaissance*.

avait-elle reçu l'hostie qu'elle rentrait dans son état naturel. Elle baisait ensuite la croix et un homme seul l'emportait dans ses bras, tant elle était faible. Les catholiques, tête nue, criaient au miracle; les huguenots, qui restaient couverts, ne voyaient là qu'un jeu industrieux. »

Des trente démons qui possédaient Nicole et qu'on a représentés sur la carte, vingt-six furent chassés à Notre-Dame de Liesse; le diable Légion fut expulsé à Pierrepont; Astaroth, Cerbère, enfin Belzébut, le plus puissant de tous, à la cathédrale de Laon, le dernier jour de l'exorcisme.

On voit combien il fallut de temps et de cérémonies différentes pour chasser tous les diables qui possédaient la pauvre fille.

Il était habituel, en effet, que le diable habitât en société le corps où il avait élu domicile, et la compagnie était toujours nombreuse. Les phénomènes si variés que présentaient les démoniaques avaient frappé les exorcistes et il était bien naturel d'attribuer à un diable différent chacune des formes si opposées, parfois même si contradictoires, que pouvait revêtir la convulsion. La sœur Agnès de Loudun, par exemple, était tourmentée par quatre démons. Asmodée la faisait paraître en rage, « secouant diverses fois la fille en avant et en arrière et la bastre comme un marteau avec une si grande vitesse que les dents lui en craquaient et que son gosier rendait un bruit forcé... son visage devenait tout à fait méconnaissable, son regard furieux, sa langue prodigieusement grosse, longue et pendante ». Mais Béhérit, un autre démon, lui faisait un second visage riant et agréable, qui était encore diversement changé par deux autres démons, Acaph et Achaos[1].

Tel diable présidait aux crises de léthargie; tel autre aux crises de catalepsie, ou de somnambulisme; tel autre encore prophétisait et parlait latin, etc., etc.

Et lorsque la possédée appartenait à une congrégation religieuse, la contagion sur ce terrain éminemment propice ne tardait pas à se développer. L'on voyait alors se produire ces

1. *Histoire des diables de Loudun*, 226.

terribles épidémies de possession démoniaque qui ont laissé dans l'histoire de si lugubres traces.

Mais nous n'avons pas à raconter ici ces drames effrayants au récit desquels l'imagination demeure aujourd'hui confondue et qui se terminaient toujours par le bûcher pour quelques malheureux prêtres accusés de sorcellerie, Gauffridi à Aix, Urbain Grandier à Loudun, Thomas Boullé à Louviers... Et nous continuerons l'examen de quelques-unes de nos gravures dont les sujets sont d'ordinaire moins tragiques.

Les *Vies des Saints* illustrées nous donnent des documents le plus souvent fort curieux.

Saint Benoît, par exemple, eut souvent maille à partir avec le démon; Carrache nous l'a montré exorcisant un possédé. Mais les estampes qui illustrent ses *Vies* sont plus explicites.

J'ai trouvé dans une *Vie de saint Benoît*[1], au cabinet des estampes, plusieurs gravures relatives aux démoniaques. M. Tommasi nous les avait également signalées, mais avec une indication bibliographique un peu différente et en les accompagnant de notes explicatives que nous reproduisons ici[2].

La première gravure est commentée ainsi qu'il suit :

« Le saint allant un jour à l'oratoire de Saint-Giovanni, qui est en haut de la montagne, rencontra notre vieil ennemi.

« Il avait pris la figure d'un maréchal ferrant et portait une cruche avec de la nourriture.

« Le saint lui dit : « Où vas-tu? — Je vais, répondit l'ennemi, donner à boire à ton frère. » Saint Benoît alla faire ses oraisons comme à l'ordinaire; mais, en réfléchissant à sa rencontre, il n'était pas sans inquiétude. Le malin esprit, en effet, trouvant un moine d'âge avancé qui acceptait le breuvage, il lui entra subitement dans le corps, le jeta à terre, et le tourmenta avec une étrange violence. L'homme de Dieu, à son retour de l'oratoire, vit le malheureux moine dans cette cruelle agitation. Alors il se contenta de lui donner un souf-

1. *Vita et miracula sanctissimi Patris Benedicti.* Ex libro ii dialogorum beati Gregorii papæ et monachi collecta, et ad instantiam devotorum monachorum congregationis ejusdem sancti Benedicti Hispaniarum æneis typis accuratissime delineata. Romæ. Anno Domini M.D.LXX.VIII.

2. *Vita et miracula sanctissimi Patris Benedicti...* collecta per Thomam Thriterum. Romæ, 1597.

flet et chassa ainsi l'esprit maudit qui s'enfuit aussitôt et n'eut pas le courage de revenir. »

La gravure nous représente le moment où saint Benoît s'avance la main droite tendue pour donner le soufflet. Trois religieux soutiennent le possédé qui se renverse, écartant les bras, et reproduit bien mal l'étrange et cruelle agitation dont parle le texte. Il ne faut point chercher là les signes précis de la convulsion démoniaque. Cette figure est plus proche de la fantaisie que de la réalité.

Le démoniaque de la seconde gravure n'est plus guère expressif. L'idée de violence et d'agitation est cependant mieux rendue, les aides qui maintiennent le patient sont au nombre de quatre, mais l'attitude garde dans son ensemble quelque chose de théâtral et d'apprêté, sans aucun signe précis et caractéristique.

L'histoire de cette gravure est la suivante :

« En ce même temps il arriva qu'un ecclésiastique de l'église d'Aquino fut cruellement tourmenté du démon. Le vénérable Costanza Vescovo, de cette église, l'avait déjà fait conduire aux divers lieux consacrés aux saints martyrs pour obtenir sa délivrance, mais c'était en vain. Or, tout le monde savait l'éminente grâce que Dieu avait accordée à saint Benoît. Le possédé fut conduit à l'homme de Dieu, qui aussitôt implora Notre-Seigneur Jésus-Christ et chassa l'antique ennemi du corps du malheureux. »

Nous voyons, en effet, sur la gravure que saint Benoît est en prière, pendant que les diables sortent du corps du malheureux. On en compte quatre. Dans un lointain qui représente plusieurs épisodes du même fait, on distingue le possédé en proie aux agitations de son mal.

Saint Benoît avait recommandé à cet ecclésiastique guéri de ne plus se présenter aux ordres sacrés sous peine de retomber au pouvoir du démon. L'histoire rapporte que plusieurs années après cet homme, oubliant la recommandation du saint, recevait les ordres sacrés; mais « au même moment, le démon, qui l'avait laissé libre jusqu'alors, lui rentra dans le corps et ne cessa de le tourmenter, jusqu'à ce qu'il lui eût arraché l'âme ».

Dans un livre consacré aux saints de la Bavière et illustré de nombreuses gravures[1], nous avons trouvé deux scènes de possession : l'une, relative à saint Virgilius; l'autre, à saint Bertoldus.

La première est la plus intéressante.

Saint Virgile, évêque de Salisburg, bénit un possédé maintenu par deux hommes vigoureux. Au-dessus du démoniaque, dont l'agitation ne présente rien de caractéristique, un monstre s'envole, sans bras ni jambes, muni d'une grosse tête et pourvu d'ailes de papillon.

La scène se passe sur les marches d'un autel, en présence d'une foule nombreuse.

Une gravure de 1625, consacrée à saint Wolfgand[2], représente l'intérieur d'une chapelle. Au premier plan, à droite, un homme est renversé à terre, agitant les membres, et les poignets enchaînés. A gauche, une femme tombe en arrière, maintenue par deux hommes, et de sa bouche s'échappe une fumée épaisse au milieu de laquelle s'enfuit un petit diable ailé. Plus loin, près du maître-autel, des religieux entourent un infirme sur une chaise. En haut, entouré de nuages, le saint évêque Wolfgand domine ces différentes scènes, les bénissant de la main droite.

Au bas de l'image on lit : *Wolfgandi precibus miracula mille patrata sunt olim plusquam mille patrantur adhuc.*

Une belle gravure de P. de Jode (vers 1619) est consacrée à saint Didier[3]. Le saint occupe le centre, et tout autour sont représentées en vignettes les circonstances remarquables de sa vie ou de sa mort. L'une d'elles représente son tombeau, auprès duquel ont lieu plusieurs miracles; on voit, entre autres, trois morts sortir de leur tombeau. Dans un coin, un

1. *Bavaria Sancta Maximiliani sereniss. principis imperii, comitis palatini Rheni utriusq. Bav.* Ducis auspiciis cœpta, descripta, eidemq. nuncupata a Matthæo Radero de Soc. J. CD.DC.XV. Raphael Sadeler Antuerpianus Sereniss. Maxil. Chalcographus tabulis areis expressi et venum exposuit.

2. *Imagines sanctorum Ord. S. Benedicti.* Tabellis areis expressa cum eulogiis ex eorumdem vitis. Auctore, R. P. F. Carolo Stengelio ejusd. Ord. Mon. SS. Udalrici, etc... M.DC.XXV.

3. *Vita beati P. Ignatii Loyolæ Societatis Jesu fondatoris.* Romæ, 1609.

homme enlève dans ses bras un possédé qui agite les deux bras en l'air, tourne les yeux, ouvre une grande bouche, d'où s'échappent plusieurs diablotins.

Nous avons vu du même auteur une gravure consacrée à sainte Claire ; la guérison des possédés y est représentée en deux vignettes. Dans l'une, la scène se passe au tombeau de la sainte. Dans l'autre, il s'agit d'une dame de Pise qui fut délivrée par sainte Claire de cinq démons. Ce dernier sujet a été traité d'une façon assez remarquable par Adam van Noort. Nous en avons parlé plus haut.

Un peintre graveur qui se fit remarquer par une fécondité extraordinaire et un dessin plein d'énergie, Antoine Tempesta (1555-1630), a dessiné et gravé une suite d'estampes consacrées à la vie de saint Antoine, dans lesquelles il a pu donner libre carrière à son imagination. Nous y trouvons deux scènes d'exorcisme. La planche XI (fig. 26) représente un possédé en état de crise. Il est à genoux, maintenu par deux hommes vigoureux, violemment renversé en arrière, crispant les poings, la bouche ouverte, les yeux égarés. Saint Antoine le délivre et le diable fuit dans les airs. Plus loin, la planche XVI nous montre une jeune fille possédée rendant son diable avec plus de calme. Elle est à genoux dans l'attitude de la prière.

Mais, de tous les saints, nul n'égala saint Ignace dans son pouvoir pour chasser les démons. Aussi, sans rappeler ici les tableaux que Rubens lui a consacrés, nous avons trouvé un grand nombre de gravures qui le représentent délivrant des possédés. J'en citerai quelques-unes.

Dans une suite de 79 estampes de $0^{m},145$ de haut gravées par Corneille Galle le père, et quelques-unes d'après les dessins de Rubens, deux gravures nous intéressent :

N° 44. *Comitiali morbo laborantem sublatis in cœlum oculi, ac precibus extemplo sanat.*

Le malade est un jeune homme soutenu par deux aides. Il est dans l'affaissement le plus complet : les yeux sont fermés, la face est bouffie ; état qu'en somme on pourrait parfaitement prendre pour l'épuisement qui suit les véritables crises d'épilepsie.

N° 45. *Multos sæpe Energumenos liberat crucis signo.* Gravure retouchée.

Saint Ignace y est représenté entouré de trois énergumènes dont une femme et deux hommes. Leur attitude et leurs gestes n'offrent rien de caractéristique.

Une autre vignette de la dernière planche d'une autre *Vie de saint Ignace* [1] est consacrée au pouvoir du saint sur les démons. L'inscription latine qui y correspond est la suivante: *Multos Energumenos a demonibus liberat.* On y voit saint Ignace, faisant le geste hiératique, délivrer du démon un jeune garçon qui se renverse en étendant les deux bras, et tournant de côté la tête qui grimace. Il est soutenu par un homme. Le diable s'échappe à grandes enjambées. Plus loin, deux hommes amènent un autre possédé. Cette gravure est signée « Jean Collaert, *sculpsit* ».

Une grande gravure de 1625 réunit en de nombreuses vignettes les circonstances mémorables de la vie du saint. Deux d'entre elles sont consacrées à la figuration des possédés.

Nous signalerons encore deux grandes gravures de Poilly représentant *Saint Ignace guérissant des possédés.* Dans l'une d'elles, c'est une femme portée presque la tête en bas par deux aides. L'autre est la reproduction du bas-relief d'Ange Rossi, signalé plus haut. Sans rencontrer ici rien de remarquable au point de vue du naturalisme de la convulsion, nous constatons que ces gravures s'éloignent de la tradition, et nous n'y retrouvons plus l'image du diable qui s'échappe.

Nous pourrions multiplier ces exemples; mais ce serait, je crois, sans grand profit.

Je ne puis, cependant, passer sous silence quelques gravures de Jacques Callot (1593-1635), dont tout le monde connaît les diableries si pleines de fantaisie et d'étrangeté. Il était assez naturel qu'il ne laissât pas passer l'occasion de repré-

1. *Vita beati patris Ignatii Loyolæ religionis Societatis Jesu fondatoris* ad vivum expressa ex ea quam P. Petrus Ribadeneyram ejusde Societatis Theologus. Ad Dei gloriam et piorum hominum usum ac utilitatem olim scripsit; deinde madriti pingi, postea in æs incidi et nunc demum typis excudi curavit. Antuerpiæ, anno salutis CIC-CCX.

senter quelques diablotins lorsqu'elle s'offrait à lui. Dans le *Calendrier pour tous les Saints de l'année* [1], qu'il a illustré, il y a sept scènes d'exorcisme. Je ne m'y arrêterai pas, pour dire un mot d'une œuvre plus importante du maître relative aux possédés.

C'est une grande gravure in-4° avec encadrement, datée de 1630, signée et dédiée au très illustre seigneur D. Christoforo Bronzini.

Elle représente une scène d'exorcisme. Une jeune femme possédée est amenée par deux hommes. Elle se renverse en arrière et est presque entièrement soulevée par un fort gaillard dont le bras est passé autour de sa taille. Les deux bras sont étendus, la tête penchée de côté, la bouche ouverte et tordue, etc. L'œil exprime la souffrance.

La délicatesse de la jeune possédée, dont le corps disparaît presque sous les plis de la robe ; ses traits gracieux à peine déparés par la torsion de la bouche, et encadrés par de longs cheveux retombant sans être épars ; la pose des bras et des jambes qui n'ont rien de convulsif, composent un ensemble qui, loin d'être effrayant, ne manque pas d'un certain charme à regarder, mais qui ne saurait avoir d'autres prétentions que celles d'une agréable fantaisie.

Enfin, quelques traits piquants, tels que la bonhomie du prêtre qui cherche dans son livre l'oraison qui doit calmer toute cette agitation ; la frayeur du jeune enfant de chœur qui se cache derrière l'exorciste ; les sentiments divers qui partagent l'assistance, parmi laquelle on distingue de fort grandes dames ; au premier plan un malingreux et un hallebardier, ajoutent à l'intérêt tout pittoresque de l'œuvre du maître lorrain.

Faut-il parler ici des gravures de Sébastien Le Clerc (1637-1714) ? Nous en avons déjà cité une plus haut. Une seule autre nous retiendra quelques instants, parce qu'elle présente quelques traits naturalistes nettement marqués.

1. *Les images de tous les saincts et sainctes de l'année suivant le martyrologe romain*, faictes par Jacques Callot, et mises en lumière par Israël Henriet. Dédiées à monseigneur l'éminentissime cardinal duc de Richelieu. A Paris, chez Israël Henriet, 1636.

Elle fait partie d'une suite relative à la vie de saint Bruno.

Une femme se débat dans d'horribles convulsions, maintenue à grand'peine par cinq hommes. La violence des mouvements est bien rendue. Nous remarquons, en outre, la crispation du poing gauche, le strabisme oculaire, le corsage à demi-dégrafé. Le saint est en prière, pendant que le diable s'éloigne au milieu d'un léger sillon de fumée.

Enfin, les Bibles illustrées ne sont pas sans reproduire les scènes d'exorcisme dont la vie du Sauveur est semée. La plupart de ces illustrations, conformes aux traditions signalées plus haut, n'ont qu'un intérêt secondaire. Je me contenterai d'en signaler quelques-unes en passant. On me permettra cependant d'insister un peu plus sur deux belles gravures de Bernard van Orley (1490-1560), le grand artiste décorateur qui a dessiné de si magnifiques cartons pour tapisseries ou pour vitraux. Les compositions dont il s'agit offrent, d'ailleurs, plus d'intérêt au point de vue de la mise en scène et de l'effet décoratif qu'au point de vue de la justesse et de la vérité des attitudes.

Les démoniaques de van Orley ne manquent point de vigueur, mais il n'y faut point chercher la précision du détail et la justesse de l'observation.

Le premier dessin retrace la scène dans laquelle le Christ ordonna aux esprits qui possédaient un démoniaque de sortir et d'entrer dans le corps de pourceaux qui passaient par là. *Ite, et illi exeuntes abierunt in porcos.*

Le paysage est grandiose. La vue s'étend au loin sur la mer.

Au premier plan, deux possédés renversés à terre s'agitent désespérément. Le Christ s'approche et leur impose les mains. Tout autour, de nombreux disciples manifestent les sentiments les plus divers. De la bouche des démoniaques s'échappe une fumée épaisse au milieu de laquelle on distingue une foule de petits diablotins, qui se dirigent vers le troupeau de porcs paissant au sommet de la falaise.

La seconde gravure du même auteur nous offre la guérison de l'enfant possédé. *Et increpavit Jesus spiritum immundum et sanavit puerum* (Luc., ch. IX). La scène se passe

au milieu d'un magnifique paysage où les colonnades, statues et motifs architecturaux tiennent la plus grande place. L'assistance est nombreuse, agitée de sentiments divers. Au premier plan, le jeune garçon se démène, maintenu par un homme vigoureux. Au loin, la foule accourt, attirée par le bruit du miracle. Il ne faut pas demander à cette vaste composition décorative autre chose que de belles lignes, du pittoresque et du mouvement.

Je terminerai cette revue des figurations populaires des possédés en signalant le curieux document céramique que M. Chanfleury avait communiqué à Charcot, en le faisant accompagner de la courte description suivante :

« Un évêque fait sortir du corps de deux paysans deux diables qui s'envolent effarés. Au-dessous est écrit : *Mathurin Rattefons.*

« C'est le nom du paysan pour qui le potier avait peint le sujet, en plaçant son client sous les auspices de saint Mathurin. Cette faïence, décorée en bleu avec quelques rehauts de jaune, est attribuable aux fabriques de Nevers, vers 1750.

« Je n'ai remarqué qu'une fois, dans ma carrière, un sujet semblable. Je n'en garantis pas moins l'authenticité.

« En tout cas, il fallait que le cas de possession diabolique ci-dessus fût très répandu dans le pays pour donner naissance à une telle représentation populaire. »

PAUL RICHER.

A PROPOS

DES

DERNIÈRES EXPÉRIENCES DU MÉDIUM SAMBOR

Dans le dernier numéro des *Annales des Sciences Psychiques*, M. Petrovo-Solovovo indique quelques moyens de contrôle qu'il souhaite de voir appliquer aux expériences médianiques. Ces procédés sont très bons à appliquer le cas échéant, mais je voudrais en signaler deux qui me paraîtraient encore plus décisifs.

1° Dans toute séance de ce genre, deux bons observateurs devraient ne pas prendre part aux expériences, ne pas faire partie de la chaîne, par conséquent.

L'un d'eux se tiendrait en permanence, la main sur le contact d'une lampe électrique, prêt à faire une lumière *instantanée* à un signal donné. L'autre observateur se tenant près du médium, la lumière serait faite pendant qu'un phénomène se produit. Le moindre mouvement du médium, comme sa position en ce moment, serait facilement constaté. Dans le cas de certains phénomènes particuliers, comme le jeu d'un piano, le second observateur, se portant vers l'instrument, pourrait rapidement et même dans l'obscurité, pendant que le son se fait entendre, s'assurer avec les mains : 1° si le piano est ouvert, 2° si un objet quelconque touche le clavier. S'il saisit un objet quelconque, la lumière, faite instantanément, montrera de quoi il s'agit.

2° Le second procédé serait plus parfait dans ses résultats, mais demande un dispositif un peu plus compliqué. Il s'agit

de braquer d'avance plusieurs appareils de photographie, sur le médium et différents points de la chambre, puis, pendant qu'un phénomène se produit, donner un éclair de phébusine. La position du médium et des objets sera imprimée sans illusion possible. A noter qu'il faudra, dans ce cas, déterminer l'explosion de la phébusine au moyen d'une étincelle électrique et non avec une allumette, de façon à avoir un éclair instantané et imprévu.

D[r] Paul JOIRE.

Cette méthode, et notamment la seconde qui consiste à prendre une photographie instantanée, est évidemment excellente. Nous avons essayé de l'appliquer durant toute la série des expériences que nous avons faites au mois de juillet dernier, avec le médium Politi, — expériences dont il sera bientôt fait un compte rendu; — malheureusement les médiums, du moins la plupart d'entre eux sinon tous, n'aiment pas ce genre de contrôle, surtout au moment où le phénomène a lieu.

Pour l'éclairage instantané des expériences, la lumière électrique est ce qu'il y a de meilleur. L'éclair avec de la phébusine, ou toute autre composition analogue, à l'inconvénient d'éblouir et celui de donner un éclairage de trop courte durée.

X. D.

N. B. — Il s'est glissé dans le très intéressant et le très important article de M. Petrovo-Solovovo sur les expériences avec le médium Sambor, les erreurs typographiques suivantes :

ERRATA

a) P. 271, ligne 34, *à lire :* conformés, *au lieu de :* confirmé.
b) P. 274, note, ligne 1, *à lire :* K—ow *au lieu de :* Kow.
c) P. 294, note, ligne 7, *à lire :* qu'il *au lieu de :* qui !
d) P. 297, ligne 13, *à lire :* la Rothe *au lieu de :* La Rothe.
e) P. 302, ligne 21, *à lire :* se *au lieu de :* ce.
f) P. 300, ligne 8, à supprimer *quelquefois*.

VARIÉTÉS

LA SUGGESTION PHONOGRAPHIQUE[1]

PAR M. LE Dr HIPP. BARADUC (de Paris)

A une époque où toutes les médications entrent dans une voie de rigorisme scientifique et où les méthodes de mensuration, de poids et d'enregistrement sont de plus en plus en faveur, il était logique de dégager d'une façon précise, dans cet acte complexe que constitue une suggestion, le facteur humain suggestionneur d'un côté, et le facteur suggestion de l'autre.

On sait que la même suggestion, les mêmes paroles prononcées par la même personne, mais dans d'autres conditions ou dans un état d'esprit différent, ont une valeur effective, un rendement thérapeutique, qui n'est pas le même; à plus forte raison une suggestion identique, faite par deux médecins différents, agira à un taux variable.

Le facteur suggestionneur est incontestable; j'ai voulu me rendre compte, dans quelques cas de psychopathies, de la *valeur intrinsèque* de la suggestion en elle-même, en éliminant le facteur humain, et en recourant à l'emploi d'un instrument.

Je faisais disparaître ainsi la question de *rapport* qui se produit forcément à la longue, entre le suggestionneur et le

(1) Communication faite au deuxième Congrès international de l'hypnotisme.

suggestionné, ainsi que le phénomène de *confiance inspirée*, pour y substituer simplement l'*expectante attention* du malade et la *réaction* produite par la chose dite mécaniquement, venant lutter, à l'état de veille, dans ces centres automatiques trop impressionnés, contre un état psychopathique plus ou moins préétabli.

L'instrument était tout indiqué ; le succès joyeux du phonographe ne pouvait qu'exercer une heureuse action sur des cervaux psychopathiques, alors qu'il produisait une bonne influence sur les centres nerveux pondérés.

J'ai essayé sur une dizaine de personnes, en les mettant face à face avec le phonographe, seules, en *contact auditif* avec le cylindre gravé pour elles, et voilà ce que j'ai constaté en les revoyant, la séance finie :

1° Une grande *pause cérébrale*, c'est-à-dire une sorte d'inhibition de l'état précédent, avec un certain étonnement de l'effet produit, un changement psychique, constaté par la mensuration au biomètre des vibrations, dont la formule est améliorée.

Le malade sort du cabinet solitaire, comme d'un endroit où il vient de se passer quelque chose de sérieux pour lui. Il en sort autrement impressionné qu'il n'y était entré.

2° Il emporte le germe d'une hantise *autre*, que celle qui l'obsédait et comme celle-ci est plus en rapport du fait de la chose suggérée, avec son état primitif non maladif, peu à peu, il se *retrouve lui-même* et revient avec d'autant plus de plaisir à sa suggestion phonographique, qu'elle le rend davantage à ses impressions normales; la séance devient agréable pour le névropathe, dont la cérébration reprend ses bases premières.

Les conditions de succès consistent :

1° Dans l'expectante attention du malade.

2° Dans la valeur physiologique et morale de la chose suggérée, qui, par *sa vertu* et *sa hauteur d'impression*, doit vaincre l'impression psychique maladive en surélevant la pensée et la conscience de l'obsédé.

A plusieurs malades du même ordre, il est vrai, j'ai pu employer la même suggestion phonographique, parce qu'elle

remplissait les mêmes conditions de valeur physiologique, d'adaptation personnelle et de hauteur morale, qui reliaient la conscience supérieure, momentanément voilée, aux centres automatiques inférieurs, impressionnés par elle dans le sens voulu, pour permettre au malade la reprise de sa personnalité.

Sous cette influence, il *s'émotionne lui-même dans son vrai sens normal.*

On n'obtient rien sans l'expectante attention, ou si l'enregistrement du cylindre est contraire aux idées philosophiques ou religieuses de la personne, car elle en est blessée.

Le tout revient à dire que, si la suggestion phonographique tend à remettre en mouvement les vibrations de la personnalité première qui trouvent une aide dans la conscience supérieure, l'enregistrement du cylindre est une chose capitale pour chacun des psychopathes.

Il faut qu'il soit approprié et bien gravé, que l'audition en soit nette et précise. Comme supplément de condition instrumentale, je conseille d'éviter la friture du début et de stimuler l'attention en faisant graver les mots *Attention* ou *Allo ! Allo !* ce que je n'ai pas fait et dont je reconnais la nécessité.

Telles sont les grandes lignes d'une méthode de suggestion mécanique que je propose à de nouvelles recherches, et qui met en contact auditif l'automatisme du psychopathe avec une suggestion dictée, *formulée* comme une ordonnance, par la science du médecin, et prise en dehors de lui à doses fractionnées et répétées jusqu'à effet produit, comme une simple potion faite *secundum artem.*

Je revendique, en faveur de cette méthode, une plus grande précision scientifique, une mensuration et une application beaucoup plus précises, au point de vue du *facteur suggestif*, mais elle n'infirme en rien les méthodes actuelles.

C'est une simple tentative de posologie suggestive, qui a l'avantage de pouvoir être répétée en dehors du médecin traitant, tout en en surveillant les effets, et dont l'action profonde me paraît exercer une heureuse influence sur le psychisme et l'automatisme cérébral. Elle aurait donc l'avantage

de réconcilier bien des esprits, avec la pratique suggestive à l'état de veille, pour laquelle certaines familles éprouvent de l'appréhension en raison du rapport qui peut s'établir entre le médecin et le malade, et de l'influence qu'on redoute de lui voir prendre sur un esprit faible. Cette méthode ne peut donc qu'aider à l'extension et à la considération du traitement suggestif à l'état de veille.

Dr Hipp. Baraduc.

LES

CÉRÉMONIES DU FEU DANS LE SUD DE L'INDE

Les lecteurs des *Annales* se rappellent le récit fait par le Dr Pascal d'une de ces cérémonies religieuses indiennes où les prêtres et les initiés traversent, pieds nus, sans se brûler, un large fossé creusé dans la terre et rempli de charbons ardents.

La société anglaise a continué à s'occuper de cette question et a recueilli plusieurs témoignages fort différents les uns des autres.

En voici un que M. André Lang a découpé dans le *Times* de Ceylan, 4 octobre 1901. L'explication donnée peut sans doute s'appliquer à certains cas. Dans d'autres cas elle a été formellement repoussée (voir le rapport de M. H. K. Beauchamp, éditeur du *Madras Mail*, reproduit par le journal de la S. F. P. R de novembre 1900, vol. IX, p. 316.

Sous la rubrique : correspondance, voici ce que publie le *Madras Mail :*

Monsieur, — vous terminez votre lettre du 27 par cette

question : « Qui expliquera le mystère des cérémonies semblables dans le sud de l'Inde? » On a évidemment oublié que j'ai expliqué ce mystère dans le *Madras Mail* déjà en 1899. Dans votre numéro du 21 février 1899, j'ai aussi décrit ce que j'ai vu moi-même : un homme faisant passer entre ses mains des chaînes chauffées au rouge, et retirant une roupie d'un vase plein d'huile bouillante, sans avoir aucun mal. Il n'y avait aucun doute que les chaînes étaient *rouges* à ce moment même, et que l'huile *bouillait* à ce moment même. Les expériences furent faites pour moi en pleine lumière du jour, car j'étais très sceptique, par un de mes catéchistes qui avait été lui-même un *saniyasi*, et il me dit qu'il avait souvent marché sur des charbons ardents sans se faire le moindre mal. Tous ces tours sont préparés de la même façon, c'est-à-dire, que les mains et les pieds, suivant les cas, sont bien frottés de jus d'aloès, appelé par les Tamils *sottrukattrdlei*. Je tâtai les mains de l'homme immédiatement aprés qu'il eut fait passer entre elles les chaînes rougies d'un bout à l'autre, et je les trouvai chaudes ; mais pas le moins du monde brûlées. Marcher sur des charbons ardents avec des pieds dont la plante doit être épaisse d'environ un demi-pouce, cela doit être un jeu relativement au tour des chaînes rougies tenues dans les mains. Je ne crois pas qu'il y ait le moindre mystère dans cette affaire, ni aucune jonglerie.

Il faudrait faire une enquête scientifique, parce qu'on pourrait trouver là une application pratique. Ce n'est pas mon but, mais je dois dire ce que je crois vrai, si l'on veut bien m'accorder quelque valeur comme observateur, et je signe mon nom comme preuve de ma sincérité.

J. A. SHARROCK.

Trichinopoly, 28 septembre.

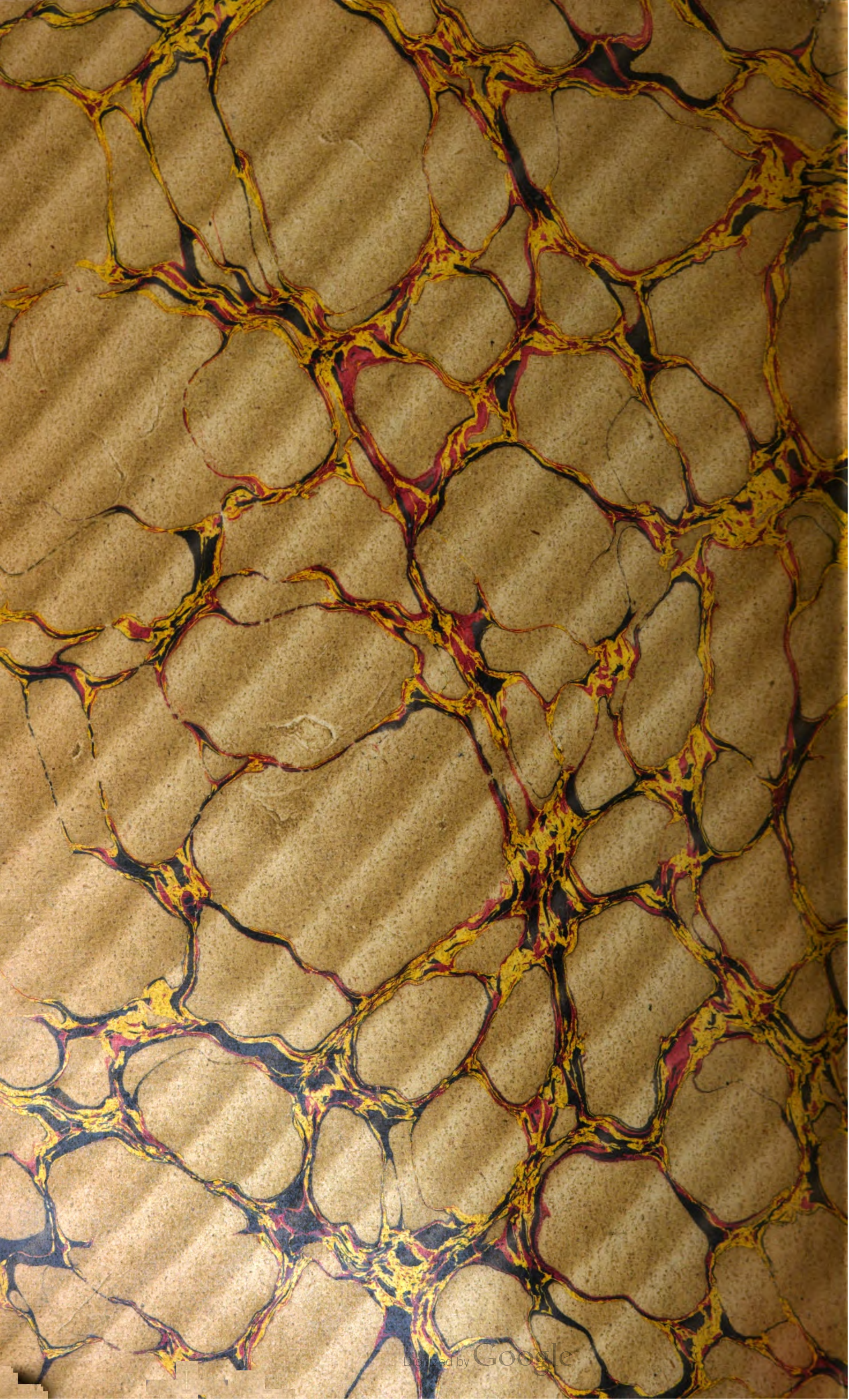
TABLE DES MATIÈRES

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saint-Pères.— 42930





Stanford University Libraries
3 6105 004 975 582
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE
FT NOV 2 8 1994
Digitized by Google